

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

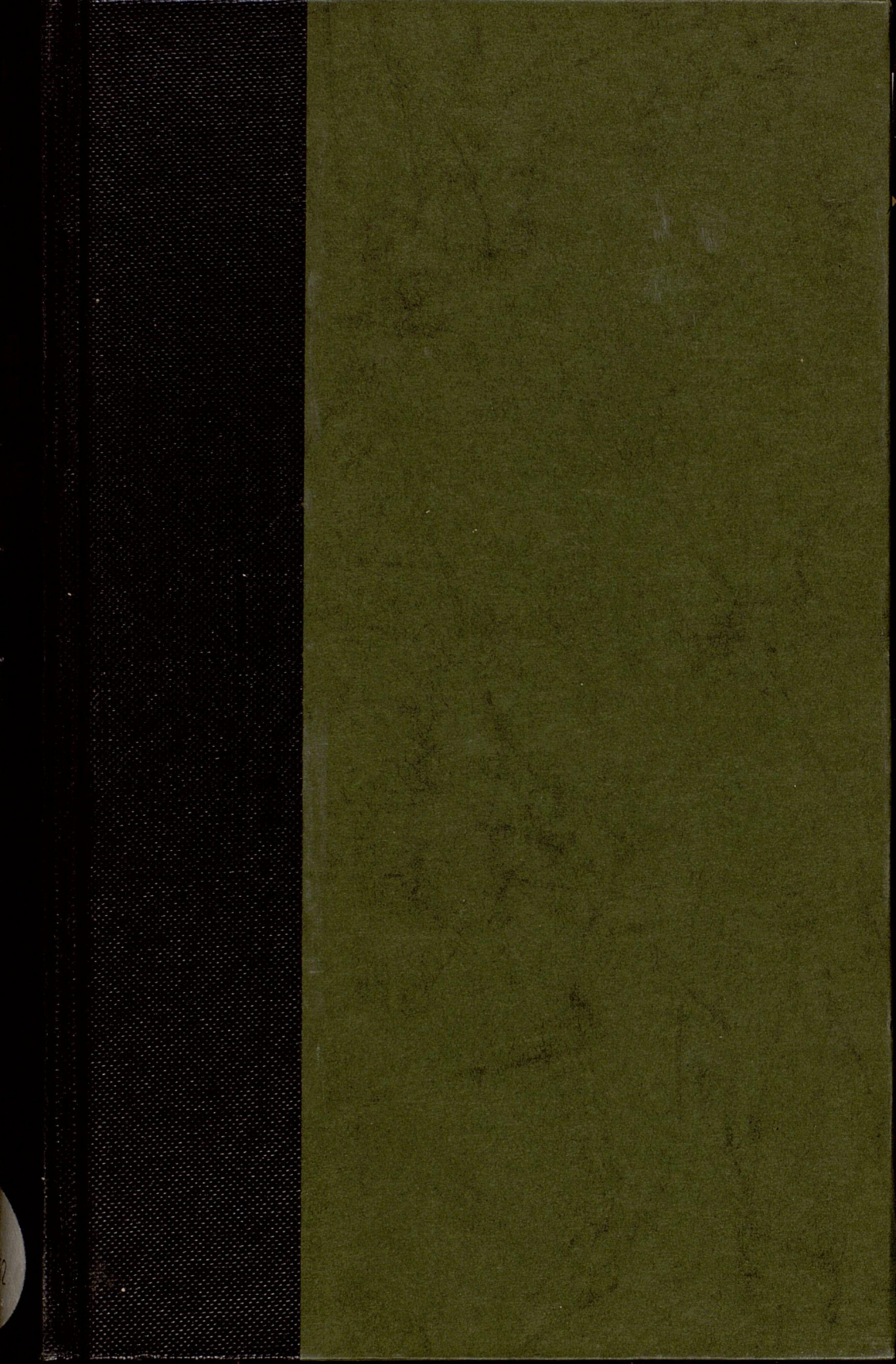
Le Magasin littéraire et scientifique, Gand ; Bruxelles ; Paris, 15 janvier 1896– 15 décembre 1896 (1^{ère}-12^e livraison).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



II
82752
A

u
82752
~~1055~~

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

II
82752
A

1896

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAYON

13^e année — Premier semestre



A NOS LECTEURS

LE *Magasin Littéraire* entre dans sa treizième année d'existence.

C'est avec un vif sentiment de gratitude et de fierté que nous remercions les amis persévérants dont la longue confiance et la sympathie persistante nous ont permis jusqu'ici de mener à bien cette œuvre aimée; et c'est, le cœur plein d'espoir, que nous leur adressons, à eux les anciens, comme aussi à tous les nouveaux venus, un pressant appel pour l'avenir.

Cet appel est double : nous demandons à la fois un concours matériel et un concours intellectuel.

Un concours matériel! — Oui : de quoi vivre et de quoi prospérer. C'est la question primordiale et essentielle. Et la solution s'en trouve à la portée de tous nos amis. Que tous nous soutiennent, de leurs abonnements et de leur constante propagande : que tous s'efforcent d'étendre notre sphère d'action, d'élargir le cercle de notre influence. Les ressources qu'ils nous

auront ainsi procurées, ils seront les premiers à en profiter : puisqu'elles nous permettront de réaliser toutes les améliorations que nous voudrions apporter encore à notre Revue et auxquelles nos lecteurs sont les vrais intéressés.

Mais ce que nous voudrions surtout obtenir, c'est un concours intellectuel. De ceux qui furent les fondateurs et les premiers collaborateurs de cette Revue, combien déjà se sont dispersés en route ! Les jeunes d'hier, les ardents et les lutteurs, la vie les a pris, pour la plupart, ou est en train de les prendre dans son engrenage fatal. Leur dévouement n'est pas moindre, leurs idées et leurs aspirations sont demeurées les mêmes, mais ils ont moins d'heures à nous consacrer et trop souvent les préoccupations quotidiennes viennent entraver leurs plus beaux desseins.

Quel remède à cela sinon des collaborations nouvelles, des éléments actifs et vivants venant se joindre à nous et renforcer nos rangs dégarnis ?

Et c'est pour que les vaillants qui bataillent isolés, viennent se grouper autour de nous, que nous poussons ce cri de ralliement.

A nous surtout, les jeunes ! L'âge heureux vous fait de beaux loisirs, douces heures à consacrer aux besognes volontaires. Venez à nous, vous que tourmente le divin souci de l'art, poètes dont la gloire un jour fera les fronts laurés, rêveurs épris d'un idéal superbe, conteurs aimables et charmants, penseurs qui voyez

les causes et qui étudiez les mystères de l'âme humaine, critiques sagaces et pénétrants; venez à nous, vous aussi que l'amour de la science sereine et réconfortante enchaîne à son culte.

Tous vous trouverez chez nous la plus large hospitalité.

Le *Magasin Littéraire* n'a ni parti-pris, ni hostilités préconçues.

Son ambition a toujours été d'arriver à un parfait éclectisme. Toujours il s'est efforcé de se montrer à l'égard de ses collaborateurs d'une entière latitude. Jamais il n'a exigé d'eux l'abandon d'une théorie artistique, d'une opinion scientifique, si celles-ci ne se heurtaient pas à ces règles supérieures : le respect du Dogme et de la Morale catholiques.

C'est là un témoignage que nous avons quelque fierté à nous rendre, et auquel nul ne contredira.

Faut-il ajouter que notre ferme volonté est de persévérer dans la même ligne de conduite? Faut-il dire que toutes les bonnes volontés seront accueillies chez nous, que nous ne répudions le concours de personne et que, sous la réserve dont nous parlions tantôt — réserve nécessaire et formelle — du respect du Dogme et de la Morale catholiques, nous ne demandons compte à personne de ses opinions personnelles?

On nous a reproché parfois de nous inféoder à telle école littéraire, de subir telles influences artistiques prédominantes. Ce reproche ne date

pas d'hier. Notre rédacteur en chef y a clairement répondu jadis dans un article intitulé *Nos Tendances* :

« Les Revues, disait-il, donnent beaucoup « moins la direction qu'elles ne la reçoivent. « Elles peuvent poser certaines règles; mais les « tendances, l'esprit général, sont avant tout le « fait des collaborateurs. »

Cette réponse, nous semble-t-il, reste la meilleure, parcequ'elle montre la voie à ceux qui protestent : Cette théorie vous déplaît, ce paradoxe vous effraie? dit-elle. De grâce, combattez la théorie, ébranlez l'apparente vérité de ce paradoxe, et faites cela chez nous, à la même place que votre adversaire. Les lecteurs seront juges dans un débat où trop souvent, sans cette contradiction, ils n'entendraient qu'une cloche.

C'est un de nos espoirs préférés d'arriver ainsi un jour à voir, sur le terrain neutre et serein d'une revue, peu combative comme la nôtre, des champions vaillants et convaincus luttant à armes courtoises et égales, discuter les grandes questions scientifiques et artistiques.

Encore une fois, il tient à tous nos lecteurs, à tous nos amis, à chacun dans la mesure de ses forces, d'arriver à faire de ce beau rêve une réalité.

Mais nous parlons là d'améliorations qui viendront, certes, mais qui peut-être seront lentes à venir.

Pour l'instant présent, contentons-nous donc

d'assurer encore nos lecteurs du zèle que nous apporterons à maintenir le *Magasin Littéraire* à la place enviable qu'il occupe dans le monde des lettres, et des efforts que nous déploierons pour le faire gagner encore dans la confiance et l'estime du public.



Le Comité a eu l'heureuse fortune de s'adjoindre des hommes distingués : M. Arthur Goddyn, juge au Tribunal de Gand, MM. Ernest Dubois et Alphonse Roersch, chargés de cours à l'Université de Gand, ont bien voulu accepter de se joindre à nous.

Nous les en remercions très sincèrement.

LE COMITÉ DE DIRECTION
du « *Magasin Littéraire* »







PAUL VERLAINE



VOICI donc close — à cinquante-deux ans ! — cette vie aventureuse, désemparée et contradictoire, où les plus lamentables chutes alternèrent avec les plus sincères élans, où les repentirs les plus ingénus succédèrent aux plus déconcertantes faiblesses.

Suffisamment on reprocha à Verlaine vivant l'incohérence de son existence et l'on se fit de cette incohérence une arme contre son œuvre ; aujourd'hui que l'homme avec ses défaillances et ses relèvements appartient à Dieu — au Dieu qui sanctifia la pécheresse et fit grâce au bon larron — ne vaudrait-il point mieux ombrer l'homme de silence et mettre en relief le poète, taire l'existence et magnifier l'œuvre ?

Aux admirateurs de Verlaine, l'idée est tentante de jeter ainsi un voile miséricordieux sur les étapes de son calvaire, mais c'est impossible, puisqu'aussi bien le poète chez lui n'est que le prolongement de l'homme et que son œuvre n'est que la transposition sublimée de sa vie.

Verlaine fut le plus instinctif des hommes et le plus sincère des poètes.

Tous les lyriques ont des prétentions à l'absolue sincérité, mais des violateurs de chimères, dont M. Edmond Biré restera le prototype tenace, se sont chargés de nous révéler quel utilitarisme bourgeois s'abritait derrière les

invocations désintéressées d'Hugo, quelles banalités amoureuses Lamartine dissimulait magnifiquement aux plis des robes flottantes d'Elvire et de Graziella, et parfois même quel détachement sentimental recérait chez Musset les grands cris de pélican blessé.

L'art de Verlaine n'a point à redouter de semblables déflorations : entre lui et la vie du poète, nulle incon séquence ; « on doit voir tout de même sous mes vers, déclarait un jour Verlaine, le *gulf stream* de mon existence où il y a des courants d'eau glacée et des courants d'eau bouillante, des débris, oui, des sables, bien sûr, des fleurs peut-être... » Et c'est la vérité : Verlaine, pour me servir d'une expression familière, pensa sa vie tout haut ; sans omissions et sans défigurations, il confia au public ses bonnes et ses mauvaises pensées et lui confessa ses fautes et ses résolutions ; c'est de lui qu'on pourrait dire en toute justesse que sa poésie fut « la musique naturelle de son âme ». Musique complexe, comme l'âme même du poète, où tantôt brame la passion, où tantôt pleure la repentance.

A l'instar de l'odyssée terrestre du « pauvre Lelian » son œuvre est ballottée ainsi entre les chutes dans la boue du chemin et les élévations aux cimes mystiques ; elle réflète l'éternel combat entre la chair et l'esprit ; elle va des tristes passions des *Élégies* aux liliaux cantiques de *Sagesse* ; elle est à la fois et tour à tour un livre de volupté et un livre de prières.

Ces alternances, Maurice Dullaert jadis, dans un article du *Drapeau*, les reprocha éloquemment à Verlaine ; à mon tour je ne songe nullement à les excuser, mais plutôt à les faire comprendre et à défendre ainsi le grand mort d'hier contre le reproche qui ne lui fut point épargné, soit de cynisme soit de spéculation à double profit. Non ! En réalité Verlaine mit dans ses vers l'instinctivité contradictoire de sa vie et, selon qu'il vécut bien ou vécut mal, il chanta la bonne ou la mauvaise chanson.

Mais la « bonne chanson » fut la meilleure, celle qui, sur les ailes immaculées de ses strophes, emportera le nom du poète aux plus altiers et plus purs sommets de gloire! Périront dans l'œuvre de Verlaine les églogues contournés et maniérées de ses débuts, gageures de Parnassien ; périront ses *Odes* libertines aux affres charnelles! Qu'importe et tant mieux — puisque *Sagesse*, *Amour*, *la Bonne Chanson* survivront à jamais, immortels de l'immortalité départie aux œuvres qui fiancent l'Art dans ce qu'il a de plus personnel à l'Idéal dans ce qu'il a de plus élevé.

Et voici, à l'appui de ma conviction de catholique et de lettré, un avis non suspect; c'est celui de Catulle Mendès qui, au soir de le mort de Verlaine, écrivait dans un journal parisien : « Il me semble qu'il ne faut pas admirer tout le vrai Verlaine dans les *Poèmes saturniens*, ni même dans les *Fêtes galantes*, si adorables pourtant, si délicieusement mélancoliques en leur grâce parée et pâmée. Ici Paul Verlaine s'adonise encore, se farde encore, n'ose pas montrer librement la toute candeur, la divine puérilité qui fut son vrai génie ! Dès la *Bonne Chanson* il est tout lui-même avec une déconcertante et admirable simplicité. Certes l'Art qu'il a acquis, il ne le répudie pas, mais il n'en use que pour mieux mettre en lumière ses naïvetés, ses religions, marguerite des champs, lys des prés, sertis de pierreries ; et voici que se succèdent — *Romances sans paroles*, *Sagesse*, *Amour*, — tant de purs livres, livres d'espoir, livres de foi, où toute sa frêle et jeune âme chante éperdue, ravie, éblouie et si peureuse, comme une petite communicante qui dit des litanies. »

Par cette part de son œuvre à laquelle Mendès prédit la granitique pérennité du génie, Verlaine fut un poète chrétien, disons mieux un poète religieux, le plus grand de la littérature de France, sinon le seul!

Jusque-là la poésie religieuse en France fut d'une bien médiocre venue ; Louis Racine, Jean-Baptiste Rousseau, Turquety, Reboul, autant de noms estimables, mais dont aucun ne se rattache à une œuvre qui força les portes de la gloire ; les grands romantiques, de leur côté, qui étaient chrétiens plus par l'imagination que par le sentiment, ne puisèrent aux sources religieuses que des inspirations froides, gourmées et emphatiques.

Oui, la poésie religieuse, en sa naïve, blanche et humble simplicité, fut révélée à la France par un arrière-petit-fils de François Villon, pèlerin de toutes les humaines perversités et de toutes les humaines misères, mais qui avait gardé intacte, sous les cendres de son cœur et de sa vie, la divine étincelle de la sensibilité infantile à laquelle s'allument tôt ou tard les feux du profond repentir et de la croyance candide.

Et, malgré ses aventures dissolvantes, Verlaine retrouva, pour chanter Dieu et la Vierge, le meilleur et le plus pur de son génie : et son vers, son vers bien à lui et rien qu'à lui, son vers ondulant, caressant, fluide et songeur s'élève vers le Ciel en encens incomparable.

Dédaigneux des règles de la poétique, rompant les liens sévères de l'école parnassienne, le génie de ce « décadent qui fut surtout un primitif (1) » n'obéit qu'à l'adoration soumise et puérole qui le posséda ; et quand il prie, sa prière mérite d'être portée aux pieds du Céleste Crucifié sur les ailes inviolées des Séraphins de l'Angelico :

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble égrène
Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire
Implorant de vous, la Mère, et la Sainte, et la Reine,
L'affranchissement d'être ce charnel, o misère !

(1) Jules Lemaitre.

O qu'il voudrait bien ne plus savoir plus rien du monde
Qu'adorer obscurément la mystique sagesse,
Qu'aimer le Cœur de Jésus dans l'extase profonde
De penser à Vous en même temps pendant la Messe.

O faites cela, faites cette grâce à cette âme,
O Vous, Vierge Marie, ô Vous, Marie Immaculée,
Toute en argent parmi l'argent de l'épithalame,
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Pourquoi un ami chrétien de Verlaine ne rassemblerait-il pas en un volume toute la partie religieuse de son œuvre? Un tel livre glorifierait éternellement l'Art du poète et intercèderait pour son âme.

En attendant, prions pour cette âme; elle est allée rejoindre dans l'Au-delà lumineux l'âme de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle-Adam, ses frères par le génie, la foi et la pauvreté.

De ces maîtres de la Modernité catholique, la jeunesse gardera jalousement l'œuvre; — que Dieu veuille recevoir leur âme dans son sein et puissent-ils retrouver sur le cœur du Christ, selon le vœu du « pauvre Lelian »,

La place où reposa la tête de l'Apôtre.

FIRMIN VANDEN BOSCH

15 janvier





SAGESSE (1)

I

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

(1) Pour ceux de nos lecteurs qui ignorent les admirables vers catholiques du poète qui vient de mourir : Paul Verlaine, nous croyons utile et bon d'extraire de *Sagesse* cette simple et belle suite de sonnets où la créature converse avec le Créateur dans l'intimité sainte des efforts vers l'Amour. J. S.

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis?

II

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière,
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !

III

Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser,
Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
Qui t'agite, c'est moi toujours ! Il faut oser

M'aimer! Oui, mon amour monte sans baiser
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,
Vers des serpolets qu'un ciel clair vient arroser!

O ma nuit claire! ô tes yeux dans mon clair de lune!
O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune!
Toute cette innocence et tout ce reposoir!

Aime-moi! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes!

IV

Seigneur, c'est trop! Vraiment je n'ose. Aimer qui? Vous?
Oh! non! Je tremble et n'ose. Oh! vous aimer, je n'ose,
Je ne veux pas! Je suis indigne. Vous, la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des Saints, ô Vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, moi, moi, pouvoir Vous aimer! Êtes-vous fous (1),

Père, Fils, Esprit? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

(1) Saint Augustin.

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas! dans tout
Son espoir et dans tout son remords — que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase ?

V

Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome,
Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum -- et c'est le déluge qui consomme
En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée
Et que par un miracle effrayant de bonté
Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée
De toute éternité, pauvre âme délaissée,
Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté!

VI

Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, ceci, me ferai-je, ô vous Dieu, votre amant,
O Justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre?

VII

Certes, si tu veux le mériter, mon fils, oui,
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Église
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Épanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table,
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.

. . .

Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison,
Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate!

. . .

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Éternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angelus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais!

VIII

Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes-
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes-
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encore qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

IX

-- Pauvre âme, c'est cela !

PAUL VERLAINE





LA QUESTION OUVRIÈRE EN ANGLETERRE

par PAUL DE ROUSIERS (1)

III

C'EST surtout dans la grande industrie que l'ouvrier anglais a pu mettre en œuvre les fonds de qualités diverses qui lui sont départies. Initiative, respect de soi-même, étonnante souplesse dans l'orientation de la vie, tout éclate ici au grand jour. En effet, l'ouvrier ne pouvait souffrir cette espèce de diminution infligée à sa propre capacité par le travail de la machine. Aussi, en même temps que ses aptitudes techniques disparaissent, ou peu s'en faut, ses aptitudes d'homme s'affirment davantage, de telle sorte que l'évolution moderne, parvenue ici à son sommet, est pour lui un moyen d'élévation de premier ordre : les travailleurs « abandonnent l'idée de l'ancienne spécialité qui ne les défend plus ; ils cherchent leur force ailleurs et la direction qu'ils impriment à leurs efforts combinés vise pleinement le problème moderne, l'organisation ouvrière dégagée de ses illusions, tendant

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 décembre 1895.

à l'amélioration, à la capacité plus grande du travailleur, à la représentation de ses vrais intérêts. »

Mais tous les métiers qui rentrent dans cette catégorie ne sont pas également déspecialisés. Ainsi les industries du fer, loin de déspecialiser l'ouvrier, en font un spécialiste renforcé, parce que la capacité technique nécessaire pour diriger les puissantes machines qui travaillent le fer est plus grande que l'aptitude requise pour manier les outils du forgeron. En un mot, c'est ici la machine qui est mise au service de l'ouvrier.

A l'autre extrémité de la grande industrie, c'est au contraire l'ouvrier qui sert la machine. L'ouvrier n'est plus ici qu'un manoeuvre intelligent; il se recrute tant parmi les femmes et les enfants que parmi les hommes faits. Aucun stage préparatoire n'est plus exigé. Le travailleur n'est plus, pour employer l'expression anglaise, qu'un *unskilled labourer*.

Les industries du fer, elles-mêmes, ne sont pas toutes arrivées au même degré de l'évolution.

La moins atteinte de ces industries, celle où le travail est encore le plus spécialisé, c'est la fabrication des machines-outils : elle a besoin d'ouvriers spécialistes, non seulement à cause de la précision exigée dans les ingénieux mécanismes qui sortent de ses usines, mais encore et surtout pour satisfaire la clientèle particulièrement exigeante qu'elle dessert.

L'auteur s'est occupé spécialement des métiers à tisser et à filer et a pris pour type l'établissement considérable de MM. Platt brothers, situé à Oldham, près Manchester.

Par la dimension de ses ateliers, la quantité de travail fourni, le nombre de ses ouvriers, — dix mille, — sa clientèle nombreuse, cette maison appartient évidemment à la grande industrie. Mais

par d'autres côtés, les usines Platt diffèrent des types les plus avancés que nous rencontrerons dans cette troisième partie de notre étude : l'opération qui s'y poursuit est des plus délicates ; le montage des pièces, en particulier, exige l'envoi au loin de vrais artistes du métier ; à cet effet un long apprentissage est requis, comme pour les métiers de l'ancien type ; mais ce n'est plus l'apprentissage imposé par une union ouvrière jalouse, mais bien la condition *sine qua non* de la formation d'excellents ouvriers.

Ici, pas de Trade-Unionisme. Les Platt se sont toujours opposés à l'établissement, dans leurs ateliers, d'une ligue de ce genre. Cette attitude s'explique par ce fait qu'on n'y connaît pas le chômage. La réputation universelle de la maison et le monopole de fait que lui assure la perfection de ses métiers à tisser lui ont toujours permis jusqu'ici de résoudre le problème du travail permanent. Les commandes sont si nombreuses qu'elles suffisent à occuper les dix mille ouvriers de M.M. Platt, sans que ceux-ci soient obligés de faire du stock.

Quelle est la situation de ces ouvriers ?

Nous l'avons vu, ils ne connaissent pas le chômage. D'autre part, ils sont, à première vue, moins à l'abri d'une crise éventuelle que les ouvriers mineurs, par exemple. N'étant pas organisés, ils sont certes à la merci du patron et sans défense contre lui.

Mais, en fait, cette situation est-elle aussi peu stable que semble l'impliquer le manque d'organisation ? Examinons de plus près les travailleurs d'Oldham. La plupart sont propriétaires de leur maison ; beaucoup d'ouvriers économes en possèdent même plusieurs (ce qui d'ailleurs n'est pas un bien, car le *sweating system* s'y retrouve sous des formes plus

ou moins déguisées). En outre, un nombre considérable d'entr'eux réunissent à la fois les qualités d'ouvrier et de patron : plusieurs filatures d'Oldham se sont constituées financièrement en société par actions d'une valeur très faible, de cinq à une livre sterling, facilement accessibles à l'ouvrier le moins fortuné. Le succès n'a pas toujours répondu à l'attente, en ce sens que les actionnaires, qui sont des ouvriers, jalourent leur directeur, et que le manque d'unité dans la direction empêche souvent de faire des opérations fructueuses. Mais ce qui est essentiel ici c'est le puissant moyen d'élévation qui résulte pour l'ouvrier de la voie ouverte à la propriété industrielle. L'esprit d'initiative des ouvriers de MM. Platt ne peut s'accoutumer à l'espèce de déchéance qui résulterait pour eux de leur isolement; il les pousse dans cet ordre d'idées nouveau, la propriété.

Cependant, à mesure que les produits de la grande industrie du fer sont moins finis ou plus usuels, le travail qu'on y rencontre devient de moins en moins spécialisé. L'ascension des *unskilled workers* en est naturellement favorisée; les unions sont plus nombreuses, souvent même fortement organisées; nous nous rapprochons ainsi du dernier degré de l'évolution.

Enfin, avec les industries textiles, nous arrivons « au triomphe le plus complet du machinisme dont la fabrication actuelle donne le spectacle ». La grande déspecialisation que nous avons déjà signalée dans ce domaine, nous montre l'ouvrier dans la phase la plus intéressante du *self-help*. Les progrès de l'industrie moderne imposent désormais la lutte au travailleur, le forcent à s'armer en conséquence. Et les victoires qu'il remporte sont nombreuses, car la position qu'il veut conquérir

c'est, non pas le prolongement des défenses du passé, mais bien un rempart approprié aux conditions nouvelles de la lutte et d'où il pourra hardiment faire face aux progrès de l'évolution.

Ici encore, l'horizon ne s'élargit que par degrés.

L'industrie de la soie livre à l'observation des types d'ouvriers matériellement assez déspecialisés ; mais l'outillage perfectionné de cette industrie, le petit nombre d'usines qu'elle occupe et la délicatesse de certaines opérations en font un métier très spécial, renfermé dans une sphère restreinte d'activité : l'ouvrier n'y est pas encore moralement *unskilled*.

L'industrie lainière, d'une importance considérable en Angleterre et en Ecosse, est moins sujette aux crises locales. Les ouvriers ne se trouvent plus à la merci d'un patron. Mais il y a encore des spécialistes parmi eux et les Unions n'ont point ici un développement bien considérable.

C'est dans l'industrie cotonnière et, spécialement, dans les filatures de coton du Lancashire, que l'industrie textile est portée à son plus haut degré de développement et l'habileté professionnelle réduite à son minimum.

Du côté de la direction du travail et de l'avancement de la population en général, nous voyons ici, poussés à l'extrême, les traits de la vie anglaise : l'activité, le sentiment et l'amour des responsabilités, l'esprit d'entreprise, la décision.

Mais, comme le dit l'auteur, il faut étudier les ouvriers livrés à eux-mêmes, et surtout dans un moment de crise, pour juger de leur puissance et de leur sagesse.

Les années 1892 et 1893 furent fécondes en grèves, dans les îles Britanniques. Déjà elles nous ont fait assister à une formidable crise de la houille

et ce furent elles encore qui donnèrent naissance à la dernière grève des textiles. Celle-ci dura de novembre 1892 à mars 1893 et permit d'apprécier le rang social atteint par les ouvriers cotonniers anglais.

Une crise de surproduction et une diminution constante dans les bénéfices avait amené le syndicat des patrons à décider qu'il n'était pas possible de continuer à fabriquer à moins de faire subir aux salaires une réduction de 5 pour cent. Cette proposition fut portée devant le syndicat des ouvriers. Celui-ci composé de gens capables, intelligents, très au courant des intérêts de leurs commettants et capables de les défendre, rejeta la réduction et proposa à son tour un système : « Produisez moins, dit-il aux patrons, puisque c'est la production qui vous fait souffrir. En effet, en continuant d'augmenter les stocks, vous ferez baisser les prix encore davantage et la diminution des salaires ira s'accroissant. » Les pourparlers se poursuivirent ainsi avec un ordre et une sérénité admirables, chacun répondant à son tour à l'adversaire et proposant ses moyens. Ce ne fut que lorsque les ouvriers virent qu'il n'était pas possible de s'entendre que la grève fut déclarée, — si on peut appeler grève un chômage presque imposé par les circonstances et pendant la durée duquel les meilleurs rapports ne cessèrent de régner entre les ouvriers et les patrons. — Après vingt semaines, la situation s'étant modifiée pour ceux-ci et les ouvriers ayant, de leur côté, consenti à une légère diminution de salaire, une entente fut possible et aboutit à un traité, dont l'on peut dire, avec M. de Rousiers, qu'il est « une véritable charte d'organisation ». Car, non seulement il règle le conflit, mais, — et c'est le point qui nous intéresse, — il fait entrer les ouvriers dans le gouvernement de l'industrie, en instituant un comité mixte de patrons.

et d'ouvriers, comité qui traitera désormais toutes les questions affectant les intérêts généraux de l'industrie du coton.

Cette disposition absolument neuve dans une industrie poussée au dernier degré observable de l'évolution, rend aux ouvriers « quelque chose de cette direction que l'avènement des grandes usines paraissait leur avoir enlevée à tout jamais ». Et certes l'avenir de la question ouvrière s'annonce moins tourmenté que par le passé dans une industrie dont le personnel parvient à de pareils résultats.

« Nulle part, en effet, jusqu'ici, ajoute l'auteur, nous n'avons vu des intérêts aussi considérables conduits avec autant de succès, de fermeté et de vues d'avenir, par de simples travailleurs. Si d'autres associations ouvrières nous ont donné le spectacle d'une discipline exacte et d'une administration sage, aucune n'est animée d'un esprit de prévoyance aussi éclairé ; beaucoup tendaient à faire échec aux conséquences de l'évolution industrielle, à en neutraliser l'effet. Ici, au contraire, on s'organise en vue de la situation nouvelle : et, après le trouble du premier moment, il semble que l'on commence à découvrir la voie. »



Laissant de côté les industries de transport dont l'étude, fort intéressante du reste, nous écarterait trop de notre cadre, arrêtons-nous quelques instants à la conclusion de l'auteur, conclusion dont les éléments s'indiquent d'eux-mêmes et ressortent naturellement de la lecture de l'ouvrage.

D'une part, il est constant que le fait d'appartenir à un métier, quelque solide et fortement organisé qu'il soit, ne constitue pas, pour l'ouvrier, un moyen

adéquat d'éviter le chômage. D'autre part, l'on voit que, au milieu de l'instabilité générale des diverses industries, l'ouvrier a un moyen de garantir sa prospérité personnelle : « puisqu'il n'y a plus de sécurité pour lui dans l'attachement à un métier déterminé, la sécurité ne peut plus lui venir que de son aptitude à choisir lui-même le meilleur emploi de son activité, à décider constamment la voie qu'il lui faut suivre, en un mot à prendre en main la direction de sa vie. » Il faut qu'il sache se protéger lui-même, qu'il sache *s'élever* : là est le nœud de la question ouvrière anglaise et, nous pouvons le dire, de toute question ouvrière.

Quels sont les moyens d'élévation mis à la portée du travailleur ?

Nous les avons passés en revue déjà presque tous.

C'est, en premier lieu, l'évolution commerciale et industrielle. Nous avons montré comment l'ouvrier anglais en a profité et nous connaissons les fruits que porte déjà le Trade-Unionisme, à qui l'évolution donna naissance : de nombreuses associations en sont nées ; les rapports entre patrons et travailleurs se sont adoucis par des discussions calmes, de puissance à puissance ; les ouvriers lui doivent enfin leur représentation politique.

Un second moyen d'élévation se trouve dans l'initiative privée des classes dirigeantes qui ne dédaignent pas, en Angleterre, de s'intéresser à la condition de l'ouvrier.

L'autorité publique a fourni, elle aussi, un puissant auxiliaire. Et ici l'auteur fait une distinction qu'il importe surtout d'observer quand il s'agit de l'Angleterre.

Tout d'abord, M. de Rousiers ne se déclare pas, comme on est souvent tenté de le faire aujourd'hui, partisan ou adversaire en bloc de l'intervention

de l'Etat. Toutes les lois qui répondent à une indication générale et précise de l'intérêt public et qui agissent dans le sens de l'évolution et non à son encontre, sont excellentes, et l'on ne peut que souhaiter de voir de nouvelles dispositions législatives s'ajouter à celles que le Parlement a déjà votées en bon nombre, dans cet ordre d'idées.

Mais que penser de celles qui ne réalisent pas complètement ces deux conditions? Citons ici, à titre d'exemple, la journée obligatoire de huit heures dans les mines, qui ne rencontre cependant qu'une opposition assez restreinte. Citons encore la fixation d'un maximum de production, question qui nous a également occupé plus haut et qui contrarie directement le courant de l'évolution. Ces mesures, l'auteur n'hésite pas à les ranger dans la catégorie des mesures socialistes. Cette affirmation paraîtra hardie, à première vue, à certains belges, qui voudraient voir les Chambres réglementer des points de ce genre. Mais, pour juger impartialement de ce qui se passe au delà du détroit, il faut savoir oublier l'orientation que les circonstances et le caractère de la population donnent trop souvent à la politique ouvrière en Belgique. Et certes, dans un pays où l'esprit d'initiative est aussi développé qu'en Angleterre, il semble dangereux de voir des dispositions qui ne sont pas d'un intérêt général ou qui contrecarrent l'évolution, faire l'objet de la sanction légale.

Ceci nous amène à parler d'un quatrième moyen d'élévation à la portée de l'ouvrier, et c'est le plus important de tous, étant donné les circonstances actuelles: ce sont les dispositions générales de la race anglaise. Ce serait nous répéter que d'insister longuement sur cet auxiliaire puissant de la *capacité personnelle*, qui a sa source, nous l'avons vu, dans la force de l'éducation.

Disons le néanmoins encore avec M. de Rousiers :
« *la solution de la question ouvrière se trouve de plus en plus dans le développement du travailleur, dans la formation virile de son caractère.* »

C'est ce que M. de Rousiers nous répète à chaque page pour ainsi dire. C'est ce qui ressort d'une façon éclatante de toutes les parties de son ouvrage.

L'ouvrier anglais tient-il toujours compte de ces principes ? Les applique-t-il d'une façon constante, en particulier dans la grande industrie ? En d'autres mots, la question ouvrière anglaise est-elle réellement en voie de se résoudre et même tout près d'aboutir à une solution heureuse ?

Peut-être cette solution est-elle actuellement plus éloignée qu'on ne le pourrait croire à la lecture de ce livre. Peut-être l'auteur séduit par les côtés brillants du tableau, et en relations, d'ailleurs, avec beaucoup d'ouvriers d'élite, n'a-t-il pas suffisamment envisagé tous les points noirs de l'horizon. Le rapport de la minorité de la Commission Royale du Travail (1), publié à la suite d'une enquête qui a duré trois ans, nous fait toucher à des plaies béantes de la question ouvrière anglaise : le *sweating system* exerçant ses ravages dans des centaines de milliers de familles ; le travail, d'une longueur souvent exagérée, atteignant parfois, rien que pour les femmes, douze et même quinze heures ; le nombre démesuré de sans-travail ; la rémunération insuffisante des ouvriers et surtout des *unskilled workers* ; le dénuement absolu d'une bonne partie de la population : « à Londres seulement, trente-deux pour cent des

(1) *The Minority Report of the Royal Commission on Labour 1891-94.*

ménages n'ont pas même ce revenu d'une guinée par semaine, limite en dessous de laquelle il n'est pas possible à une famille de vivre convenablement et en bonne santé ». Ajoutons y, d'après les signataires de la note en question, le manque de tout confort et l'étroitesse des logements ouvriers : « Du rapprochement des statistiques résulte que, dans les grandes villes du royaume, une proportion de la population variant entre 20 et 33 pour cent doit se contenter d'une seule chambre pour toute une famille... Un quart de million des habitants de Londres, comprenant cent mille enfants, vit dans des *one-room homes*. »

Les socialistes anglais voudraient parer à tous ces inconvénients par une intervention générale de l'Etat. C'est aller trop loin. Infiniment plus sage est la conclusion de M. de Rousiers : intervention modérée de la Législature, ne sortant pas de certaines limites et, pour le reste, confiance dans le *self-help*, formation du caractère, mise en action partout et toujours de ce principe que l'ouvrier anglais doit avant tout devenir un homme.

Il devient de plus en plus évident que dans cette voie seulement est son avenir. L'évolution, d'ailleurs, rend de jour en jour le jeu de l'ouvrier anglais plus libre ; à mesure qu'elle avance, le point de départ du travailleur devient plus indifférent, son horizon s'élargit et il lui est plus facile de donner la mesure de sa valeur intellectuelle et morale.

Le *self-help* est pour lui un devoir impérieux : s'il résiste à l'évolution, il se voue à la médiocrité, il se condamne, tôt ou tard, à un sort des plus misérables ; mais s'il accepte l'évolution, s'il s'en fait une arme contre les dangers de sa situation, il sortira des crises plus grand et souvent matériellement plus fort.

Ces considérations, l'auteur les développe avec force et avec une chaleur communicative. Il eût peut-être convenu d'y ajouter quelques recherches sur la nécessité d'une solide formation morale, basée elle-même sur des convictions religieuses fortement trempées, pour élever l'ouvrier anglais au rang qu'il occupe, à l'intelligence qui caractérise ses efforts, à son dédain des utopies. Ce côté de la question est assez important d'ailleurs pour mériter une étude spéciale. Nous espérons qu'elle sera faite un jour.

PIERRE VERHAEGEN

Gand, Novembre 1895.





RÉSIGNATION

*Puisque l'homme est forcé de souffrir ici-bas,
Puisque de notre sort c'est Dieu seul qui dispose,
Tais-toi; toute douleur est une fleur éclosé
Pour qui, le cœur en sang, ne se révolte pas.*

*Sur les lacs assoupis où le ciel se balance
Court le parfum des souvenirs du matin,
Et des roses d'amour se fanent dans la main;
Résigne-toi; comme Jésus souffre en silence.*

*Les feuilles des étés s'envolent sur tes pas;
Où sont les rossignols des nuits éblouissantes?
Les nids où palpitaient des ailes frémissantes?....
Tais-toi; courbe le front. Ne te révolte pas.*

*Je ne chercherai plus la tendresse illusoire
Que nous rêvons toujours sans l'atteindre jamais;
Sa coupe débordant des breuvages aimés
Se brise sur la lèvre avant qu'on puisse y boire.*

*Je ne chercherai plus que mon Sauveur Jésus;
Je lui dirai: « Mon âme est votre humble servante;
« Hors Vous, toute tendresse est triste et décevante;
« Ayez pitié de tous mes beaux rêves déçus!*

*« Ayez pitié d'un cœur meurtri qui Vous réclame,
« O Christ, embrassez-le ce cœur, bien tendrement;
« Les étoiles, la nuit, brillent au firmament,
« Que l'amour brille ainsi dans la nuit de mon âme. »*

*Et Jésus m'entendra, car j'espère et je crois,
Car je me suis nourri de sa divine hostie,
Car mon âme est enfin soumise et repentie
Et suivra jusqu'au bout le chemin de la Croix.*

*Et, quelque jour, dans un ciel lumineux d'aurore,
Purifié, j'irai jouir de la Beauté...
Les champs s'éveilleront au clair soleil d'été,
Et le vent chantera dans la moisson sonore.*



FIANCÉE

*Vous êtes charmante, ô ma fiancée ;
Vos cheveux sont fins, souples et soyeux ;
Un soleil sourit dans vos deux grands yeux ;
Votre joue est douce, ardente et rosée.*

*Toujours votre image est dans ma pensée,
Mais quand votre bras s'appuie à mon bras,
Écoutez mon cœur qui chante tout bas :
« Vous êtes charmante, ô ma fiancée ! »*

*Vous êtes charmante, ô ma fiancée,
Mais ce que je trouve adorable en vous,
Ce n'est pas votre œil si vif et si doux
Ni votre voix d'or tendre et nuancée ;*

*C'est votre cœur frais comme la rosée,
Votre âme candide ouverte à l'amour
Ainsi qu'une fleur éclosé au plein jour ;
Vous êtes si pure, ô ma fiancée !*



BUSTE EN MARBRE

Grazia puella Capuensis.

*Au soleil de Capoue, innocente inconnue,
As-tu pleuré parfois et frissonné d'amour ?
As-tu connu l'ivresse et le bonheur d'un jour,
Et la rougeur du front doucement contenue ?*

*As-tu goûté la joie exempte de douleur,
Et le miel du premier baiser chaste et sans fièvre,
Et les aveux qu'on laisse échapper de la lèvre
Où l'aimé, palpitant, les cueille dans leur fleur ?*

*Je lis dans tes grands yeux pleins de mélancolie
Que tu connus l'amour, fille du sol latin,
Et je revois ton ciel ; et le soleil lointain
Qui mûrit tendrement ta beauté recueillie.*

*Où, je crois voir passer dans l'ombre de tes yeux
Le doux ressouvenir du sol de Campanie,
Le regret des beaux jours, la langueur infinie
Des songes d'une nuit rêvés sous d'autres cieux.*

*Oh ! lorsque le Couchant dorait l'onde apaisée,
Et que le vent du soir baisait ton front pensif,
Ton cœur a palpité comme un oiseau captif
Aux rêves amoureux qui berçaient ta pensée.*

*Enfant du sol antique épanouie au jour,
Lorsque ton âme ouvrit son aile de colombe,
Quel enfant comme toi vint semer sur la tombe
Des pétales de rose et des larmes d'amour ?*

LÉON SAHEL





RÉDEMPTION (1)



QUEL rêve élire désormais, et quelle chimère fabuleuse chevaucher ?

Aux soirs convoités, rares, de la rareté des choses très précieuses, aux soirs de foyer clair et de lampe baissée, mariant leurs lueurs, le foyer, la lampe, en si douces fulgurances, en miroitements si atténués, que se rassure l'essaim blanc des rêves, s'essorant loin de la ruche, — quelle illusoire fiancée caresser désormais ? Finie la légende blanche des amours triomphantes et éternelles ; éteint, le brillant flambeau, aux fiers éclats, de ses candeurs inviolées ! L'encens s'est consumé jusqu'au bout : rien ne demeure, si ce n'est, vers le ciel, quelques nappes flottantes de fumée lointaine, et dans l'air, un âcre relent des bonnes senteurs abolies, qui irrite la blessure rouge et neuve de son cœur !

Affalé au balancement monotone et doux de son *rocking-chair*, il songeait ces choses navrantes. Et de ce songe prolongé, parmi la douceur accueillante des objets familiers, un apaisement lui venait, comme un détachement de lui-même. Il se rémémorait l'aventure banale où venait de sombrer, croyait-

(1) Fragment d'une nouvelle *Page de Vie*, à paraître prochainement.

il, sa confiance, et c'était déjà comme s'il se fût agi d'un autre. Une pitié lui venait pour cet adolescent trompé, une pitié sympathique et émue ; mais, en même temps, dans son cœur troublé, il sentait sourdre une joie inconnue et triomphale : une force naissait en lui, qui relevait sa pauvre âme meurtrie, la pansait avec de bonnes mains maternelles, la tenait debout et virile, chassant loin d'elle l'assaut des inutiles regrets.

Le deuil qui était en lui se mua tout à coup, en une aurore vibrante de lumières.

Et le corps, cependant, demeurait brisé, las et souffrant, — exilé de cette fête où son âme et son cœur venaient d'êtres couviés, il ne savait encore par quel consolateur.

— Une enfant frêle et pâle voyait-il, aimante et bonne croyait-il, avait cueilli la fleur immaculée de ses affections neuves : elles s'était penchée sur le lac profond et vierge de son cœur, et semblait s'être complue à y mirer son visage...

Lui, simplement, s'était mis à genoux et l'avait adorée.

Quelques semaines avaient passé et voici maintenant que la jeune vierge s'était détournée de lui, poursuivant sa route inéluctable vers la conquête et le brisement d'autres faibles cœurs d'hommes. Il avait cru qu'il en mourrait : qu'étaient-ce donc quand ses yeux encore versaient des larmes, cette inaccoutumée chaleur, cette irradiance de joies qui compénétraient soudain les ténèbres glacées, épaissies en lui ?

Et un voix musicale, au clair timbre de cristal grave et pur, résonna tout à coup, qui disait : « C'est la Rédemption !... »

Devant les yeux intérieurs de son âme, une vision d'ange s'érigait : et sa mémoire fidèle lui

chanta d'instinct les vers d'Alfred de Vigny :

Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leur molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieus
Fondre au sein de la nuit ses rayons glorieux ;
Une rose aux lucurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se décrobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.
C'est une femme aussi, c'est une ange charmante....

Elle eut un exquis geste consolateur pour essuyer les larmes qui germaient encore ses paupières :
« C'est la Rédemption, répéta-t-elle....

« O mon pauvre ami désabusé, quelle erreur était la tienne !

« Ton enfance solitaire rêva l'Art et la Beauté :
Sans me connaître, tu me presentais déjà, et tu préparais pour mon autel les sacrifices futurs. J'aimai ce culte naïf, et reconnaissante j'étendis au-dessus de tes jeunes années, le tutélaire abri de mes ailes éployées, je veillai sur mon fervent et de ton chemin d'enfant j'écartai plus d'une pierre où se fût, sans mon secours — irrémédiablement peut-être — buté ton pied puéril.

« Plus tard, sur le seuil inoubliable de l'adolescence, tout fleuri des roses sans épines de l'illusion. ce fut un bel hymne, au souffle large et puissant, que chanta vers moi ton cœur ; et fidèle à tes instinctives affections d'enfant, ce fut de noble et généreuse ardeur que tu t'enrôlas sous ma bannière, dans les rangs, hélas trop clairsemés de mes fidèles chevaliers. Avec une altière sérénité, tu

bannis loin de toi, — sans hésitations et sans regrets — le vil effort de ceux qui tentèrent de te conquérir pour l'absorbant servage de l'or. Fou, qui croyais qu'il en serait de même de l'amour, et qu'avec la même aisance tu étoufferais toutes les tendresses écloses en toi.

« Tu défiais l'amour de jamais t'arracher au serein asile que tu t'étais élu contre les rigueurs de la vie : J'ai souri alors de cette présomptueuse confiance et j'ai permis que l'amère expérience vint souffler sur elle. Dois-je te rappeler ta vie depuis que son œuvre a commencé ? Tu m'avais abandonnée pour les illusoires délices d'un exclusif amour ; et tu prostituais ton intelligence et son art dans l'avalissante inaction. La statue que toi-même avais érigée jadis sur l'autel de ton cœur, s'effritait : et tu ne t'en apercevais pas. Sois heureux que cette femme se soit détournée de toi et qu'elle ait brisé ton cœur. Elle était funeste puisque sa présence tuait dans le sanctuaire de ton âme les bons désirs, les bonnes aspirations vers moi.

« Je comprends cependant, ô mon malheureux ami, tout ce qu'ont dû souffrir tes jeunes tendresses, et c'est pourquoi, de peur que dans l'abattement de ta douleur tu ne m'oublies et te perdes à jamais, je viens vers toi. Moi qui suis la suprême consolatrice, j'ai eu pitié... »

Un instant, la vision se tut, et son beau visage prit un aspect plus grave :

« C'est au culte serein de l'art, continua-t-elle, — culte pur et désintéressé planant au-dessus de la contingence de toutes les amours terrestres — que je te convie à nouveau. La Beauté exige impérieusement des servants qui soient forts, et j'ai voulu que l'épreuve te virilisât. La Beauté dédaigne ceux qui sont vains et présomptueux, et pour qu'à

l'avenir, tu eusses méfiance de toi-même, j'ai permis ta défaite...

« Prends la main que je te tends, redresse-toi courageusement et va où ma voix t'appelle ! — Je suis l'Idéal ! »

La vision s'évanouit comme une ombre qui passe, ou plutôt le jeune homme ramena vers l'extériorité des choses, les yeux qu'il avait jusque-là fixés sur son rêve.

Il se leva, grave et calme, réconforté. La crise était finie.

Devant sa table de travail, délaissée voilà si longtemps déjà, il s'arrêta songeur : Un an de sa vie perdu ! Un an passé dans la banalité froide des existences communes ! Comment cet amour, dont il se sentait maintenant si loin, avait-il pu l'absorber à ce point, l'envahir, le déposséder de lui-même, sans qu'il tentât seulement une résistance ? Et comment, après ces mois écoulés, tout à coup, en était-il venu à ce retour sur lui-même ?

Il se rappela une parole lue autrefois, et qui l'avait frappé :

« Quelquefois *il est minuit dans l'âme*, et à cette « heure-là l'homme ne peut rien faire. Mais tout à « coup, il voit resplendir sa pensée : c'est la parole « qui se lève. La pensée était latente ; elle devient « lumineuse... »

Ernest Hello a raison, murmura-t-il, il était minuit dans mon âme ! Pendant un an entier cela a duré et maintenant voici tout à coup que la parole s'est levée... .. Au travail !

.

JOSEPH SOUDAN





LIED

*Le ciel rose est pâle, si pâle,
Dans ce soir calme et diaphane;
La magnificence royale
Du soleil las et froid se fane.*

*Des lumières tellement roses
Qu'elles en sont transparentes,
Veloutent la douceur des choses
Ineffablement caressantes.*

*Des musiques tellement douces
Qu'on les croirait presque étouffées,
Eclatant par frêles secousses
Viennent me frôler par bouffées.*

*Sur un balcon, pâle, extatique,
Son profil perdu dans le vague,
Dans une attitude mystique,
Elle écoute le soir qui vague.*

*O ce ciel bleu, rose, améthyste!
O cette douceur musicale!
Et ce visage fier et triste
D'une distinction ducale!....*



LE DÉPART DE LOHENGRIN

ELSA

« Je vois le cygne blanc qui paraît sur le fleuve....
« Monseigneur, je vous aime et je suis votre épouse;
« Puisqu'il vous faut partir, je reste vierge et veuve
« Jusqu'à ce que la Mort me prenne pour épouse.

LOHENGRIN

« — Elsa, pourquoi ton cœur a-t-il voulu savoir?
« Je l'aime, et cependant je m'éloigne à jamais.
« Déjà le ciel se rose aux caresses du soir,
« C'est l'heure : Elsa, je l'aime et je pars à jamais ! »

*Or, reflétant l'éclat de sa neigeuse armure,
Sur le cristal de l'eau qui frissonne et murmure,
Disparaît Lohengrin spiritualisé.*

*Et dans le soir mourant, inclinant son front pâle,
Elsa, suivant des yeux sa course triomphale,
Sourit éperdûment à son rêve brisé.*



PRESQUE VIEILLE FEMME

*C'est une presque vieille femme,
Car elle a passé la trentaine ;
Sa chanson d'amour est lointaine
Et dans l'éloignement se pâme.*

*Et pourtant le désir l'affame
D'une passion incertaine,
Et par instants presque certaine
Qui clame au fin fond de son âme.*

*Dans sa toilette surannée,
Sa beauté s'est déjà fanée,
Comme un lys à teinte pâlie.*

*Le cœur saignant et l'air tranquille,
Vieille, elle a la mélancolie
De ses amours de jeune fille.*

HENRY BORDEAUX





CONTE D'AUTREFOIS

L'AUBE montrait à peine le fin bout de son nez rose au-dessus des cimes boisées, que déjà Monsieur Cadichon, l'intendant du feu comte de Rauzan, traversait le jardin mangé de sauvageons, puis le chenil désert, puis l'herbeuse cour d'honneur et, de son gourdin ferré, beaucoup plus rudement qu'il ne l'osait jadis, heurtait à l'huis branlant et disjoint du castel. Bien que nul ne répondît, notre homme prudemment s'en tint à cette première audace, car l'idée lui vint que l'héritier de Rauzan n'aurait pas — ce matin-là, surtout — le réveil très affable. Donnant donc au fils du défunt maître tout loisir de bâiller, s'étirer, se dessiller les paupières, et aussi d'enfiler ses chausses étoilées de trous, ses bottes éculées et son pourpoint de misère, le vieux renard gagna le donjon du castel et s'accouda, sur la terrasse, aux murs enlièrés.

D'un regard convoiteux, il couvait le village et le grand domaine en friche dévalant à ses pieds dans les joies de l'aurore. Il lapait à l'avance les petits laperaux, à la chair parfumée de genièvre et de serpolet, qui jouaient à cligne-musette parmi les joncs fleuris; il lapait les goujons dorés qui peuplaient les multiples ruisseaux; et les jeunes chevreuils qui cabriolaient encore en ce temps-là, dans la forêt.

— Tout cela est à moi! — se gaudit Monsieur

Cadichon dans un frétillement d'aise; mais une main, en s'abattant rudement sur l'épaule du croquant, lui rentra dans la gorge son ricanement de plaisir. Devant lui se dressait le comte de Rauzan, le seigneur actuel, encore tout blond, tout rose et tout frais de sommeil, fier et fringant sous ses loques, de mine et de piaffe aussi belles que s'il eût revêtu un haubert de soleil.

— A toi? — répéta le comte sans trop de mélancolie. Ai-je donc bu tout le vin de Frontenac qu'hier, en ta salle basse, dame Catherine, ton épouse, versait si largement du gros pichet de grès dans mon hanap seigneurial? Ai-je donc tant regardé ta fille la si jolie Geneviève, que je ne me souviens plus? Ai-je vraiment, sans les lire, signé les paperasses jaunes que tu glissais sous ma plume, entre les gobelets pleins, et juste à l'instant désiré où Geneviève me souriait?

— Je ne sais si Geneviève vous souriait, grommela le manant. — Je sais seulement que vous avez tout signé, en grosses lettres pâteuses d'encre, qui ne sentent pas leur clerc, mais lisibles et valables quand même. Et, par ce fait, je possède dûment votre héritage entier.

— Ne me suis-je pas gardé la maison noble et la métairie de Lanauze? — demanda le jeune homme en enveloppant le domaine d'un regard attristé.

— La maison et la métairie sont miennes, fit durement l'intendant. — Vous me les avez cédées voici tantôt trois ans et je vous comptai en retour trois mille écus sonnants que vous mangeâtes le mois même en bombances de chasse.

— Ne me laisses-tu pas quelque coin de forêt pour lancer le ragot dans mes heures de chagrin?

— La forêt est à moi, — trancha l'homme d'argent. — Je l'ai payée, il y bien des années, dix-huit cents sous, d'or que vous perdistes aux dés avec le chevalier de Meslon et les lansquenets.

— Et ma prairie, ma prairie semée de marguerites, n'y ai-je plus un seul de ces ruisseaux où les petits oiseaux se désaltèrent ?

— La prairie m'est acquise — conclut le maître usurier. — Je l'ai prise l'an passé, pour solder votre équipage de guerre : il ne vous en coûta point, qu'un coup de lance, pour faire bonne figure auprès de M. de Turenne, au plus gros de la bataille !

— Allons, soit ! — soupira l'héritier. — Ce n'est pas en vils propos de basoche que je rattraperai richesse et toi bonne renommée. Puisque je te le dois, jouis de mon bien, jouis de mon vieux castel avec ses échaugettes, ses tourelles, ses pignons, ses chéneaux, ses gargouilles et ses hautes lucarnes qui s'effilent dans l'azur en fines dentelles de pierre. Mais sans reproche, maître Cadichon, hier au soir encore, je ne me croyais pas si proche de la ruine, avant que dame Catherine ne versât le petit vin blanc et que la jolie Geneviève ne me caressât des yeux.

Puis, secouant cette morosité, le comte de Rauzan reprit dans un élan de gaieté :

— Il me reste mon cheval que je vais seller sur l'heure. Je l'éperonnerai si fort, il galopera si bien, que le souci devra — tant alerte qu'il soit — nous fausser compagnie dès la première étape.

— En sus, — insinua narquoisement l'intendant, — ce qui vous consolera, c'est qu'ayant tout perdu, vous ne pourrez plus rien perdre. Et d'ailleurs, payant de mine, faraud comme vous voici, Sire Amour vous vengera du jeu et de la guerre !

Le comte ne s'embarrassa pas de cette malice sournoise, mais, se souvenant du vin de Frontenac et surtout du regard si câlin de Geneviève, il céda au caprice qui lui vint à l'esprit :

— Maître Cadichon, — acheva-t-il, — si ce n'est abuser de tes pas, retourne à ton logis. Je veux passer

devant ton seuil en mon chemin d'exil. Et, pour coup de l'étrier, je me réchaufferai la peau de ton clairot vermeil. Et, pour dernier adieu, je me réchaufferai le cœur du sourire de Geneviève!

En dépit de sa parole courtoise, le comte, par son regard fixe, son geste impérieux et son attitude ferme, se montra cette fois tellement résolu, qu'interdit, sans mots pour esquiver cette importunité, notre intendant, penaud et brusquement inquiet, dut tourner les talons...

La peur de Monsieur Cadichon croissait à chaque pas. Il se torturait l'esprit pour deviner les tracas, dommages et vexations que pouvait bien cacher ce semblant de politesse, car il prêtait son âme de rancune au fils de son seigneur. Il ne redoutait rien moins, outre le brisement de ses meubles et de sa vaisselle, qu'un esclandre à la barbe des voisins, esclandre destiné à attirer le bailli, les robins et toute une séquelle noire, ennemie des fraudes, dols, méventes et voleries. Donc, maugréant ainsi, clopin-clopant de son mieux, il gagna sa demeure. Et dès le seuil, afin de donner le change aux oreilles à l'écoute, le rusé clabauda :

— Holà! dame Catherine! Holà! Geneviève! Un grand pichet de vin et des gobelets d'argent pour faire plus d'honneur au comte de Rauzan! Partant en long voyage, il désire boire chez nous, ses fidèles amis, le coup de l'étrier!

Et une fois dans le cellier, tout bas et tremblant piteusement devant les deux seules femmes, Monsieur Cadichon balbutia :

— L'enfer prenne le comte pour sa méchante lubie! dame Catherine, diligemment, enlève moi du dressoir tout ce qui craint la casse, et toi, Geneviève ma mie, si tu n'aimes pas le tapage, preste et leste, grimpe aux combles et t'y niche coitement, car, où passent ces hobereaux, on ne sait s'il va grêler des pièces d'or ou des coups!

Le voyant apeuré de la sorte, dame Catherine, incapable de rien, se mit à grelotter pareillement à lui. Mais Geneviève, de toutes ses dents blanches, s'esclaffa de leur émoi et dit gaillardement :

— Mussez-vous au grenier, terrez-vous dans la cave en chétifs claquedents. Et je l'affronterai, moi, ce pourfendeur de vaisselle! Je lui veux dégoiser l'adieu qu'il mérite et qui, depuis hier soir, me chatouille la langue!

Monsieur Cadichon et dame Catherine s'émerveillaient grandement de cette soudaine bravade et s'en réconfortaient, quand le trot du cheval, dans un cliquetis de ferraille, sonna sur le chemin. A ce bruit de malemort, les dents de monsieur Cadichon et de dame Catherine claquèrent à nouveau. La frayeur achevant de lui donner confiance en l'avis de sa fille, l'intendant lui souffla :

— Le ciel t'aide, mon enfant! Econduis-le vite!

Et, le sabot du cheval piaffant près de la fenêtre, l'usurier et sa femme s'escampèrent vers l'escalier à vis, en vrais hôtes de clapier. Derrière eux, Geneviève poussa tous les verrous. Et quand le comte de Rauzan arrêta son coursier, ce fut la jolie fille qu'il trouva sur le seuil, le gobelet à la main et le sourire aux lèvres.

Elle lui fit signe d'accoster le perron et juste à sa hauteur, gentiment, elle lui versa elle-même le vin de Frontenac dans la gorge. Puis, narguant Monsieur Cadichon et dame Catherine qui se cassaient l'échine pour voir par la lucarne, elle dit au comte :

— Pour chaque ducat d'or dont nous t'avons fait tort, tu prendras cent baisers et plus sur ma bouche rose, car la fille doit payer en prodigue la lésine du père.

Et, d'un bond de chevette, Geneviève sauta en croupe et s'y tint droitement, glissant sa menotte fraîche sous le ceinturon de cuir du comte de Rauzan. Et, de ses talons mignons, elle vous tambourina si bien le flanc

du cheval qu'il s'enleva au galop, pour l'ébaudissement des voisins à leur porte.

Et, tandis que maître Cadichon, trépignant de la lucarne à la porte verrouillée, d'une langue lourde de fiel blasphémait tous les saints et battait dame Catherine, le comte et Geneviève, s'égosillant d'amour comme deux folles alouettes, s'embrumèrent, dans le bleu du matin.

ETIENNE RICHET





PETITE CHRONIQUE

Paul Verlaine a succombé, le 8 janvier, à la tuberculose qui le tourmenta si longtemps. Sa mort est un deuil profond pour les lettres françaises qui le saluaient comme le plus génial dans sa patrie, parmi les poètes vivants. Malgré les défaillances de sa douloureuse vie et bien des pages déplorables en son œuvre, la mémoire du poète immortel de *Sagesse* nous est chère : il a fait prier la Muse comme nul avant lui. Nous le plaignions et l'aimions.

Paul Verlaine est mort en chrétien, la prière aux lèvres : paix à sa tombe.



Voici les émouvantes et nobles paroles d'adieu que prononça, sur la tombe de Paul Verlaine, M. François Coppée, son ami, entouré de tout ce qui compte, à cette heure, dans les lettres de France :

MESSIEURS,

Saluons respectueusement la tombe d'un vrai poète, inclinons-nous sur le cercueil d'un enfant.

Nous avions à peine dépassé la vingtième année quand nous nous sommes connus, Paul Verlaine et moi, quand nous échangeons nos premières confidences, quand nous nous lisions nos premiers vers. Je revois, en ce moment, nos deux fronts penchés fraternellement sur la même page; je ressens, par le souvenir, dans toute leur ardeur première, nos admirations, nos enthousiasmes d'alors, et j'évoque nos anciens rêves. Nous étions deux enfants; nous allions, confiants, vers l'avenir. Mais Verlaine n'a pas rencontré l'expérience, la froide et sûre compagne qui nous prend rudement par le poignet et nous guide sur l'âpre chemin. Il est resté un enfant, toujours.

Faut-il l'en plaindre? Il est si amer de devenir un homme et un sage, de ne plus courir sur la libre route de sa fantaisie par crainte de tomber, de ne plus cueillir la rose de volupté de peur de se déchirer aux épines, de ne plus toucher au papillon du désir en songeant qu'il va se fondre en poudre sous nos doigts. Heureux l'enfant, qui fait des chutes cruelles, qui se relève tout en pleurs, mais qui oublie aussitôt l'accident et la souffrance, et ouvre de nouveau ses yeux encore mouillés de larmes, ses yeux avides et enchantés sur la nature et sur la vie! Heureux aussi le poète qui, comme le pauvre ami à qui nous disons aujourd'hui adieu, conserve son âme d'enfant, sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses, qui pêche sans perversité, a de sincères repentirs, aime avec candeur, croit en Dieu et le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladroites charmantes et des gaucheries pleines de grâce!

Heureux ce poète, j'ose le répéter tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Hélas, comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé. Mais la souffrance est la rançon du génie; et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

Oui, Verlaine a créé une poésie qui est bien à lui seul, une poésie d'une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur; une poésie très naturelle cependant, jaillie de source, parfois même presque populaire; une poésie où les rythmes, libres et brisés, gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantinè, où les vers, qui restent des vers, — et parmi les plus exquis — sont déjà de la musique. Et dans cette inimitable poésie, il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée, mais si ingénue.

De tels poèmes sont faits pour demeurer; et, je l'atteste, les compagnons de la jeunesse de Paul Verlaine, qui tous ont pourtant donné dans leur art tout leur effort, renonceraient aux douceurs et aux vanités d'une carrière heureuse, et accepteraient les jours sans pain et les nuits sans gîte du « pauvre Lélian », s'ils étaient certains, comme lui, de laisser à ce prix quelques pages durables, et de voir fleurir sur leur tombe l'immortel laurier.

L'œuvre de Paul Verlaine vivra. Quant à sa dépouille lamentable et meurtrie, nous ne pouvons, en pensant à elle, que nous associer aux touchantes prières de l'Église chrétienne que

nous écoutions tout à l'heure, et qui demandent seulement pour les morts le repos, l'éternel repos.

Adieu, pauvre et glorieux poète qui, pareil au feuillage, as plus souvent gémi que chanté; adieu, malheureux ami que j'aimai toujours et qui ne m'as pas oublié. Dans ton agonie, tu réclamaism ma présence, et j'arrive trop tard, devant ce muet cercueil, songeant que l'heure est peut-être proche, en effet, où je devrai obéir à ton appel. Mais ton âme et la mienne ont toujours espéré, que dis-je, ont toujours cru en un séjour de paix et de lumière où nous serons tous pardonnés, purifiés, — car qui donc aurait l'hypocrisie de se proclamer innocent et pur? — et c'est là, en plein idéal, que je te donne rendez-vous et que je te répondrai: me voici.

La représentation du 15 décembre dernier, au théâtre de l'*Alhambra*, a eu lieu à bureaux fermés, toutes les places ayant été d'avance louées. Ce fait est sans précédent, dit-on, dans les théâtres bruxellois. Peut-être quelques personnes ingénues seraient-elles tentées de croire qu'un tel flot inouï de spectateurs courait voir un chef-d'œuvre: on jouait la *Fille des Chiffonniers*, mélodrame de MM. Bourgeois et Dugué.



M. Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles, lors de la répétition de la Messe en *si mineur* de Bach exécutée au Conservatoire le 22 décembre dernier, a prié l'auditoire de s'abstenir des tapages oiseux et intempestifs, *vulgo* applaudissements, dont l'unique effet est de détruire l'impression produite par l'œuvre et d'exaspérer les artistes vrais. Cette interdiction, dont l'exemple fut donné par Wagner à Bayreuth, est d'autant plus louable qu'elle a attiré à M. Gevaert les sarcasmes de certaine presse.



Parmi les candidats aux fauteuils académiques vacants, on cite M. Emile Bergerat, auteur d'une cinquantaine de volumes plus oubliés les uns que les autres, et qui, sans grande illusion sur la genialité de son œuvre, se proclame modestement le candidat de la quantité. Comme il collabora, depuis trente ans, à de nombreux journaux, il se croit obligé d'affirmer dans une interview, que le journalisme est la plus noble profession et que, du dix-neuvième siècle, il ne restera guère que des articles de journaux. Il incline à penser qu'une chronique de Caliban, retrouvée dans quelques siècles, donnera, mieux que n'importe quoi, à nos arrière-petit-fils, l'impression vraie, le frisson réel du temps présent. Paradoxe, voilà de tes coups!

Dans un article sur Leconte de Lisle par M. Georges Bastard (*Revue bleue* du 14 décembre) ce poème inédit de l'auteur de *Kaïn* :

Mondes! Poussières d'or, soleils des nuits sublimes,
Gloires, qui flamboyez dans l'espace sans fin
Où l'esprit éperdu s'envole et plonge en vain!
Vous épanchez sur nous, du fond des bleus abîmes,
La bienheureuse paix du silence divin,
Gloires, qui flamboyez dans l'espace sans fin,
Mondes! Poussières d'or, Soleils des nuits sublimes!

Beaux astres, Paradis bercés aux cieux sublimes!
De siècle en siècle, hélas! d'heure en heure, et sans fin,
Tels que nous qui passons, ombres d'un songe vain,
L'inévitable Mort, d'abîmes en abîmes,
Vous entraîne à jamais vers le Néant divin,
De siècle en siècle, hélas! d'heure en heure, et sans fin,
Beaux astres, Paradis bercés aux cieux sublimes!

Mondes, Soleils, Amours, Illusions sublimes,
Mensonges immortels, espérances sans fin,
Désirs, splendeurs! Si tout est éphémère et vain
Dans nos cœurs aussi bien qu'en vos profonds abîmes,
Votre Instant est sacré, votre Rêve est divin,
Mensonges immortels, espérances sans fin,
Mondes, Soleils, Amour, Illusions sublimes!



M. Louis Tiercelin a découvert les notes d'examen de baccalauréat de Leconte de Lisle. Les voici, en toute leur éloquence :

« Sur la rhétorique : *assez bien*; en histoire et géographie : *assez bien*; en mathématiques : *faible*; en physique : *très faible*; en français : *suffisant*; en latin (Cicéron) : *assez bien*; en grec (Homère) : *médiocre*. »

D'où il appert, une fois de plus, que le génie se prouve authentiquement par les diplômes.



Le poète Albert Jhouney qui se vouait, depuis quelques années, à l'occultisme et avait même établi une sorte de religion assez ridicule dont il établissait les dogmes et les rites dans sa revue *l'Etoile*, vient de se convertir au catholicisme solennellement. Il déclare rétracter « tout ce que ses livres et articles peuvent renfermer de contraire à la foi catholique » et réprover d'avance tout ce qu'il pourrait désormais, « par ignorance ou par erreur », écrire de contraire à cette doctrine. Il déclare que c'est notamment « sur Notre Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Joseph, la Conception et la Nativité de Jésus-Christ » qu'il tient à confesser ses anciennes erreurs.

Que M. Albert Jhouney reçoive, pour cet acte de droiture et de vaillance, nos plus cordiales félicitations.



La *Jeune Belgique*, mensuelle jusqu'à ce jour, est devenue, depuis le 1 janvier, hebdomadaire. Elle sera surtout critique désormais et publiera chaque année un ou plusieurs numéros exclusivement poétiques.



Pour ceux qui admirèrent, au Luxembourg, l'*Orphée* de Gustave Moreau, ce beau poème — recueilli dans un journal parisien — de M. Henri de Régnier :

Sur un tableau célèbre

A M. GUSTAVE MOREAU

Le corps oublié reste en les roseaux du fleuve
Qui lave les pieds nus et jadis vagabonds;
Et sur la Tête exsangue entre tes mains de veuve
Verse ta chevelure en ors ondés et longs!

Les pieds blessés ont su les routes de la plaine
Et les chemins de la forêt et les sentiers
De l'aurore et du soir et de la nuit où peine
L'exil triste comme la cendre des foyers.

Le corps blême qui git au sable de la rive
Et tremble nu, sous les étoiles, près de l'eau,
A cambré son orgueil de chair virile et vive,
Jadis, et pour sa mort n'a pas eu de tombeau.

La lyre et la flûte suraiguë et sournoise
Ont ri de par sa lèvre et chanté sous ses doigts,
Cri des ivres oiseaux d'un vol qui s'apprivoise,
Rumeur de la mer vaste ou de la nuit des bois!

Avant qu'au soir étrange, imprévu des Sibylles,
Vaincu mystérieux des Thyrses et des dents,
Il tombât lacéré de mains folles ou viles
Parmi l'obsène ivresse et les rires ardents.

L'onde douce a lavé les caillots, et le fleuve
L'a fait de marbre pur de la nuque aux talons;
Porte la Tête exsangue entre tes mains de veuve,
Laisse gésir le torse au creux des sables blonds;

Par les gorges, les monts et par les plaines pâles
Que bleuit une aurore et que rougit le soir,
Ta robe violette où meurent des opales.
Est triste à rencontrer au détour du Bois noir.

Parmi les cyprès durs et sur les grèves mornes
Tu passes, ombre errante, et tu ne pleures pas,
Assise sur la pierre des seuils et des bornes,
Et les larmes ont fui tes yeux fixes et las.

D'autres portent un peu de cendre dans une urne
Et toi le chef qui saigne à tes petites mains
Et pourpre tes pieds nus de marcheuse nocturne
Qui sait l'aurore lente aux hanteurs de chemins.

Pour quel amour, ô toi qui n'es pas Eurydice,
Faut-il que ta fatigue chancelle à jamais
Et que ton bras d'enfant se crispe et se roidisse
A tenir à plein poing la Tête aux yeux fermés?

Dépose ton fardeau sacré, petite Epouse ;
Le funèbre tribut de tes amers sanglots
Ne vaincra pas la tombe exécration, ô Jalouse!
Nulle aurore ne peut réjouir les yeux clos.

Etrangère à ce deuil pour qui ton âme assume
Le rite dû qu'une autre refuse à la mort,
Veuve par la vertu de ton amour posthume,
Regarde là mourir l'orphique songe d'or.

Baise la bouche morte et les paupières lourdes
Pour qui rien n'est plus rien de la Terre et des Cieux.
Parle, ô Inconsolable ! à ces oreilles sourdes
Qui comprenaient la voix des astres et des dieux.

La Nuit sombre est entrée en les prunelles claires
Et l'âme éparsée ailleurs écoute en d'autres soirs,
Dans le silence pur des Pays funéraires,
Pleurer l'Erèbe ténébreux aux roseaux noirs.

M. D.



A TRAVERS LES REVUES

Plusieurs lecteurs nous ont témoigné le désir de trouver dans le *Magasin Littéraire*, non seulement, comme nous le donnions jusqu'à présent, un extrait du sommaire des Revues du mois, mais une analyse

plus détaillée des articles marquants, quelques extraits, en un mot, le moyen pour ceux qui ne peuvent lire toutes ces revues, d'être mieux renseignés sur l'ensemble du mouvement intellectuel. Ce désir est trop juste, et il répond trop directement à nos propres idées, pour ne pas nous empresser d'y satisfaire. Toutefois cette analyse des Revues devant nous donner un surcroît de besogne, nous ne pouvons nous engager à la faire régulièrement, tous les mois. Nous nous efforcerons de la faire aussi fréquemment que possible : et lorsque le temps nous aura manqué pour nous acquitter de ce travail, nos lecteurs trouveront ici, comme par le passé, un bref extrait du sommaire des Revues.

Que l'on veuille bien se montrer indulgent pour cette fois, et prendre en considération pour excuser les omissions fatales du début, la bonne volonté que nous avons eue, de répondre au désir de nos lecteurs, dès qu'il nous a été manifesté.



Dans LA JEUNE BELGIQUE (*décembre*), le directeur M. Iwan Gilkin fait, sous ce titre *Quinze années de littérature*, l'histoire du mouvement littéraire contemporain, dans notre pays. Il rappelle les débuts humbles et moqués, la triomphale affirmation d'art qui répondit aux mépris, les œuvres qui sont nées. Il dit aussi les difficultés et les querelles de l'heure présente, et clôt ses pages par un cri d'espérance.

De beaux vers fleurissent ce numéro ; vers de MM. Gille, Cartuyvels, Jean Delville, Iwan Gilkin. Nous reproduisons, avec un très réel plaisir, ceux-ci, si discrets et si doux, de notre collaborateur et ami Franz Ansel :

.
La tête ceinte ainsi d'une auréole obscure,
Tu ne leur sembleras que plus belle et plus pure ;
Et sans t'avoir jamais rencontrée, ils sauront
Quelle idéale aurore illuminait ton front,
Dans le bleu demi-jour d'une allée endormie
Eux seuls contempleront, ô langoureuse amie
Dont une molle écharpe enveloppe les reins,
Ton spectre harmonieux parmi les airs sereins ;
Toute faible et confuse ils pourront même entendre
Ta parole : car c'est dans mon chant simple et tendre,
Un rappel de ta voix qui d'échos en échos
Leur parviendra le soir en soupirs musicaux !...
Dans le temple paisible où mon cœur te rêve,
Eux seuls verront mes mains, jointes par la prière,
Désigner un autel, — mais ils n'apprendront point
Pour quelle vierge ainsi l'extase me les joint !
Du fond des saints abris que ma ferveur te crée,
Ton nom même — syllabe adorable et sacrée ! —
Dans un profane écho ne tombera jamais :
J'ensevelis en moi ce cher nom, que j'aimais
Comme un symbole blanc de ta grâce ingénue !

Et plus d'un t'aimera, qui ne t'aura connue
Qu'à la façon d'un ange invisible, à travers
Le doux brouillard d'azur dont te voilent mes vers.

A citer encore un spirituel article — et très sensé, — d' Albert Giraud, sur Alexandre Dumas fils, et l'éloge de Leconte de Lisle, à l'Académie française, par son successeur M. Henry Houssaye.

Dans la vaillante revue Catholique DURENDAL (*décembre*) qu'il dirige avec un si remarquable talent, notre confrère Pol Demade, poursuit son vigoureux réquisitoire — et documenté! — contre l'éducation moderne. Il traite, cette fois, de l'Education physique et, s'autorisant de son titre de médecin, il dit à tous de rudes vérités. Que l'on médite, à propos des pensionnats de jeunes filles, ces passages :

• Je scandaliserais fort ces saintes, mais très ignorantes éducatrices, si je paraphrasais devant elles la phrase de Spencer : « La première condition pour réussir en ce monde *c'est d'être un bon animal* : et la première condition de la prospérité nationale est que la nation soit composée de *bons animaux*. »

On se fait un autre idéal dans les pensionnats!

Herbert Spencer a marqué très nettement ce point, il y a quelque trente-cinq ou trente-six ans (avril 1859) et sa constatation est toujours d'actualité :

« Nous soupçonnons vaguement, disait en ce temps Spencer, que les personnes chargées de l'éducation du sexe le plus doux, sont sous l'empire de cette idée, qu'il n'est point désirable de produire chez les filles un robuste développement physique; qu'une rude santé et une grande vigueur sont des qualités plébéiennes; qu'une certaine délicatesse, une force calculée sur des promenades d'un mille ou deux; qu'un petit appétit délicat et facilement satisfait, joints à cette timidité qui accompagne la faiblesse, sont jugés choses plus convenables à des femmes du monde. »...

.... Que nos lectrices, désireuses de preuves immédiates, interrogent les maîtresses de pension de leurs filles, ou qu'elles-mêmes se rappellent leurs souvenirs de pensionnaires, et elles seront édifiées sur certains points d'éducation physique auxquels je ne peux faire, en langue française, que de discrètes et très lointaines allusions. Michelet a écrit, sur mille ans de moyen-âge, ces trois mots auxquels il prêtait l'âpreté du fer rouge : *Pas un bain!* Le mot de Michelet n'était qu'un mensonge historique. Mais serais-je bien éloigné de la vérité si j'appliquais le mot de Michelet à nos pensionnats modernes, où l'on me semble vivre dans une crainte de l'eau absolument outrageante pour la Bible? »

De beaux vers, au même numéro, de l'ardent et sympathique directeur de *la Lutte*, M. Georges Ramaekers. Nous y cueillons ces strophes gracieuses :

.....
Dès que l'aube au ciel allumait sa joie,
Elle s'est mêlée aux jeunes glaucuses,
Pour aussi gerber de ses mains heureuses
Les épis tombés le long de la voie.

Tendre fleur de chair, tout près d'Elle joue
Innocemment nu, parmi les blés d'or,
Son petit Jésus, son Fils, son Trésor,
Dont ses fols baisers ont pourpré la joue.

Les papillons bleus aux ailes de soie,
Voletant sans peur jusqu'en ses mains roses,
Lui parlent du ciel et des fleurs écloses
Entre les blés mûrs où son corps se ploie.....
.

Notre collaborateur et ami M. Henry Bordeaux a écrit, dans l'ERMITAGE (décembre), à propos du récent livre de M. Doumic intitulé *Les Jeunes*, quelques notes remarquables. Nous y coupons, au sujet d'Huysmans et de son admirable *En Route*, les lignes suivantes que nous livrons à l'impartiale méditation de beaucoup de catholiques hostiles :

« ... On ne sépare point facilement sa sensibilité de son intelligence et de sa foi : l'homme manifeste sa nature complexe dans ses actes complexes. Ainsi il est inutile de se plaindre que le Durtal de M. Huysmans garde quelques-unes des manières, des comparaisons et des expressions de des Esseintes : on ne change point la *qualité* de ses impressions, si on change ses impressions elles-mêmes, et le héros de *En route* ne peut apporter à la Religion qui l'attire qu'une pauvre âme souffrante et amoureuse de Beauté. Tous les croyants ne sentent point leur foi pareillement : on aime comme on peut, et les plus beaux raisonnements n'y font rien; le cœur, a dit Pascal, a des raisons que la raison ne connaît pas. Il serait un peu exigeant de vouloir imposer aux fidèles une nature identique. »

Dans le même numéro M. Raymond Bouyer — et c'est une occasion, puisqu'il abandonne la critique d'art de l'ERMITAGE, de dire bien haut tout le plaisir que nous procurèrent périodiquement ses belles et fortes chroniques — étudie *les Sympathies de l'art actuel*. Il y passe en revue les ouvrages marquants de l'année écoulée sur les questions d'art. Notons en passant cette réflexion, très vraie : « A telle sympathie répond telle antipathie, transitoires l'une et l'autre, puisque tout passe; insensiblement, mystérieusement, un équilibre instable s'établit au fond des consciences, tout se tient : et l'on pourrait non moins sûrement juger une phase de l'histoire de l'art par ce qu'elle brûle que par ce qu'elle adore. »

Au numéro de janvier de la même revue, il faut lire une très intéressante *Causerie avant des poèmes*, que M. Camille Mauclair prononça en novembre au Théâtre mondain avant l'audition de Madame Eugénie Nau interprétant des œuvres de MM. Henri de Régnier, Jules Laforgue, Paul Verlaine, etc.

Voici ce qu'il y dit à propos de cette question tant débattue du Vers Libre dont il est un partisan convaincu :

« Les poètes dont les noms seront prononcés ici imaginèrent qu'on pourrait, par un jeu plus libre des harmonies verbales, multiplier les rythmes, les assouplir et les accoler fidèlement aux diverses ondulations de la pensée. Toute pensée ne peut pas s'exprimer en vers de douze pieds régulièrement

alignés sans être trop étendue ici et trop contrainte là. Le vers régulier, c'est une œuvre à formes fixes, comme la fugue qu'il sert à construire. Mais toute la musique n'est pas dans la fugue : on conçoit mal Schumann, Chopin ou Grieg réduits uniquement à la fugue. Pourquoi ne pas imiter leur musique à contretemps et à rythmes brisés, avec les mots plus ou moins longs? Pourquoi ne pas tenter d'appliquer discrètement, à l'harmonie des mots assemblés, les principes rythmiques que ces musiciens mirent en œuvre sans croire faire une révolution? Pourquoi la poésie, avec ses mots subtils ou violents et le concours de la voix, ne tenterait-elle pas des jeux de sonorité non soumis à un retour périodique et non appuyés de pieds et de rimes semblables? Cela existe dans les langues étrangères, pourquoi la langue française, qui n'est ni la moins douce ni la moins souple, répugnerait-elle à cette tentative : et n'est-il pas au moins intéressant pour les lettrés de l'essayer? Tels furent les désirs de ces poètes : et ils se mirent tout ingénument à tirer des mots d'autres effets que leurs devanciers.

Nous ne partageons pas ces idées, nous croyons que chaque art a ses lois propres, mais ce rapprochement entre la musique et l'art des vers, n'en est pas moins curieux et très habilement présenté.

Ce sont des collaborateurs du Magasin Littéraire que nous retrouvons encore à LA REVUE GÉNÉRALE (Janvier) : M. Charles Buet y continue la publication de son excursion *Au pays de Vaud*; et M. Alfred De Ridder, un fervent des études historiques, y donne un remarquable article sur la guerre d'Espagne, d'après les documents que lui fournissaient *Les mémoires du Général Thiebault*, le *Journal du maréchal de Castellane*, le *Journal du général Fantins des Odoards*, les *Souvenirs militaires du colonel de Gonreville*, et les *Mémoires de François Lavaux*. — Signalons encore une autre belle étude historique de M. Prosper Pouillet sur les *Premières années du Royaume des Pays-Bas*.

D'un portrait de Pol Demade par Georges Ramaekers paru au numéro de Janvier de LA LUTTE citons ces mots caractéristiques : « Ce qui a guidé le docteur Pol Demade dans sa carrière de littérateur (et il est hors de l'ordinaire, n'est-ce-pas? de rencontrer un médecin homme de lettres) ce n'est pas seulement, comme pour la plupart des artistes, le noble et bel enthousiasme de l'Idéal; c'est cela, sans doute, tout d'abord; mais c'est plus encore que cela : mettre le culte de la Beauté au service de la Vérité, se faire par sa ferveur à servir celle-là l'apologiste de celle-ci, tel est le but où tend et aboutit tout l'œuvre littéraire de Pol Demade... »

Puisque nous en sommes à parler de *la Lutte*, qu'on nous permette l'expression d'un regret : Pourquoi les jeunes et vaillants rédacteurs de cette revue, comme aussi ceux de *l'Art Jeune*, mettent-ils un si déplorable acharnement et une si évidente partialité dans leur polémique contre la *Jeune Belgique*? La *Jeune Belgique* a pour elle d'avoir fait le mouvement littéraire belge. — J'entends dire de lui avoir donné sa cohésion, sa force et sa vitalité, car je n'ai pas la sottise de prétendre qu'elle ait créé les artistes. — C'est là un service sans prix, et dont tous ceux qui ont l'orgueil de

leur art et de leur temps lui doivent une éternelle reconnaissance. Elle a gardé dans le présent encore de puissants poètes et la noblesse d'une attitude, que je m'étonne de ne pas voir respecter même par les adversaires les plus acharnés de ses théories. Certes des vivacités de polémique lui ont échappé, certes aussi sa coalition avec ce qui s'intitule le *Journal des gens de lettres belges* est profondément regrettable ; mais, de bonne foi, sont-ce là des raisons suffisantes de prolonger sur le terrain brûlant des personnalités — qu'elles continuent longtemps au contraire, sur le terrain des questions d'art et de technique ! — des polémiques dont le plus clair résultat est d'amuser la galerie hostile des bourgeois, et de préjudicier gravement aux intérêts supérieurs de l'Art ?

J'ai nommé tout à l'heure l'ART JEUNE. Dans son fascicule de Janvier, cette Revue annonce en ces termes, la manifestation qu'elle projette en l'honneur du poète Emile Verhaeren.

« *L'Art Jeune*, d'un commun accord avec *l'Art moderne*, *l'Art Wallon*, le *Coq Rouge*, *l'Ermitage*, *l'Idée moderne*, le *Libre Journal la Lutte*, le *Magasin Littéraire*, le *Mercur de France*, *Pan*, la *Plume*, le *Réveil*, la *Revue blanche*, et la *Société nouvelle*, propose à tous d'offrir à notre poète Emile Verhaeren un inoubliable témoignage d'admiration. Il n'en est qu'un possible, et c'est un banquet qui réunisse tous ses fervents et tous ses amis, à la seule fin d'exalter le poète et son œuvre. »

Comme nos lecteurs le voient, le *Magasin Littéraire*, estimant qu'en notre pays, il ne saurait trop être publiquement fait acte d'admiration pour un grand poète, a pleinement et entièrement adhéré à la manifestation projetée dans le sens qu'indique *l'Art Jeune* lui-même : à la seule fin d'exalter le poète et son œuvre. Et quoique les banquets ne nous inspirent guère d'enthousiasme, nous avons admis l'idée du banquet qui était mise en avant par les initiateurs de la fête.

Mais *l'Art Jeune*, en continuant son appel au public, a un mot malheureux :

« D'ailleurs, dit-il, après cette année de glorieuse tourmente littéraire, où plus que jamais il fut enfantinement, bêtement dénigré (et avec lui tout notre actuel mouvement littéraire, vital et VERS LIBRISTE).... »

Contre ce mot nous protestons : notre adhésion ne doit pas être interprétée dans le sens d'une glorification du vers-librisme, mais uniquement dans celui d'un témoignage d'admiration pour un très grand poète, en dehors de toute question d'école. Il y a chez nous des divergences d'opinion sur cette question, mais la vie des Revues, comme celle de tout bon ménage, est faite de concessions réciproques. Nous laissons à chacun le droit d'œuvrer comme il lui plaît, lui demandant seulement un grand et sincère amour de l'Art. Nous ne pouvons donc permettre qu'on donne à notre attitude une portée qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir.

— La place nous manque pour analyser longuement l'excellent numéro de Janvier du MERCURE DE FRANCE. Il faudra donc, bien à regret, que nous nous contentions de jeter un coup d'œil rapide sur la curieuse et instructive enquête à laquelle s'est livré M. Remy de Gourmont.

Quelle est votre opinion sur Alexandre Dumas fils ?

Telle, la question posée; quatre-vingt-une réponses sont parvenues, contenant les opinions de presque tous les Jeunes de talent. Les quatre-vingt-une réponses concluent :

Alexandre Dumas fils n'est pas un grand écrivain.

Parmi ces réponses il y en a de tout genre, plus spirituelles les unes que les autres.

En voici quelques-unes assez amusantes — et très justes souvent.

M. Emile Verhaeren:..... « Dumas fils a fait un théâtre pour Paris, mais non pas pour l'humanité. La logique souple, jolie, amplifiée en tirades, fait songer aux ressorts précis et élargis d'une crinoline bien faite. Mode du second Empire ! »

M. Pierre Vèber : Chaque fois que j'ai vu représenter une pièce de Dumas, j'ai pensé qu'elle devait gagner à la lecture ; chaque fois que j'ai lu une pièce de Dumas, j'ai pensé qu'elle devait gagner à la représentation. »

M. Georges Bains : « L'œuvre d'Alexandre Dumas fils ? Il ne reste... un camélia sur une dame et une tranchée profonde dans la forêt vierge du mariage. Cela suffit-il ? »

M. Léon Bloy : « Rassurez-vous. Ma réponse n'excèdera pas douze lignes. Voici mon opinion pour le temps et pour l'éternité. Le fils Dumas fut un *sot* et un hypocrite. Les pleurs ignobles de la presse ou les lamentations de quelques gâteux, tels que Coppée, n'autorisent pas à supposer que la nouvelle génération littéraire puisse être assez basse pour accorder une importance quelconque à la disparition de ce mulâtre. »

— Il me semble que comme vigueur de raisonnement cette opinion est tout à fait irréfutable !..

M. Maurice Maeterlinck : « Je ne me rappelle pas avoir lu une œuvre d'Alexandre Dumas fils. Certes, je ne m'en vante pas, mais je crois qu'une sorte d'instinct infailible dirige nos lectures, et qu'ici aussi il est peut-être salutaire d'obéir simplement à des lois que l'on ne comprend pas... »

Deux mots avant de finir sur LA QUINZAINE, toujours si variée et si intéressante, à laquelle notre ancien collaborateur Paul Harel consacre son temps et ses efforts. Signalons surtout *Un mariage sous le premier empire* par M. de Grandmaison, qui contient, comme on l'a dit, des lettres de jeune mariée, d'une fantaisie bien féminine et d'un décousu très charmant. — Dans son numéro du 15 Décembre, la *Quinzaine* avait publié des notes profondes et attachantes de Maurice Barrès sur *le fédéralisme*.

J. S.



LES LIVRES

Mgr. Seghers, l'apôtre de l'Alaska par l'abbé MAURICE DE BAETS. — Gand, chez Siffer et Paris chez Oudin.

Charles-Jean Seghers naquit à Gand, le 25 décembre 1839. Il

entra au séminaire de cette ville le 1^{er} octobre 1858. Il y reçut le diaconat le 9 août 1862 et partit pour le Séminaire Américain de Louvain où il fut ordonné prêtre le 31 mai 1863.

Quatre mois plus tard, il s'embarquait pour Vancouver et, à peine arrivé, il sut y donner la mesure de son dévouement et de ses capacités. Tout jeune encore, son évêque Mgr. Demers le désigna à plusieurs reprises pour l'administration temporelle du diocèse. Après s'être formé, il commençait à peine sa vie de missionnaire, quand une maladie qui ne pardonne pas s'abattit sur lui. Son état était si précaire qu'un retour en Europe fut jugé nécessaire. Il accompagna donc en qualité de théologien son évêque, qui venait assister au concile du Vatican. Son séjour ne fut pas de longue durée: le 15 septembre 1870 il retournait à Vancouver. Sa maladie s'y aggrava d'abord, et la guérison qui survint tout à coup, radicale, fut regardée comme un véritable miracle. Nommé évêque de Vancouver le 23 mars 1873, il put enfin donner libre carrière à son dévouement. Il fut tout à tous et à toutes les œuvres qu'un évêque doit créer ou soutenir. Mais son regard se tourna avec une particulière sollicitude vers les plus malheureux: les habitants de l'Alaska. Il fit dans ce pays deux longs voyages consécutifs évangélisant lui-même, préparant la route à ceux qui le suivraient, et se butant sans cesse, à ce qui fut une des croix de sa vie, la puissance matérielle, pécuniaire, de la propagande protestante! A la fin de l'année 1878, il fut désigné comme coadjuteur de l'archevêque d'Orégon: avant de partir il mit ordre à tout et retourna encore dans l'Alaska.

Comme coadjuteur, plus tard (15 août 1881) comme archevêque d'Orégon son zèle d'apôtre le poussa toujours aux plus rudes expéditions à travers les régions les moins fréquentées et les plus sauvages de son vaste archidiocèse. C'est pendant cette période aussi qu'il intervint avec tant de constance et de force dans la question des écoles. Appelé à Rome à la fin de 1883 pour les réunions préparatoires à un concile de l'Épiscopat américain, Mgr. Seghers, avec une abnégation admirable, y renonça à son archevêché d'Orégon, demandant à retourner à Vancouver où l'on avait besoin de lui. Son désir fut exaucé. Il allait donc retourner sur le théâtre de ses premiers travaux, parmi le peuple chez qui il avait fait le premier apprentissage de sa vie de dévouement.

Aussitôt rentré à Vancouver (2 avril 1885), c'est vers cette malheureuse région de l'Alaska qu'il se tourna encore. Pour la quatrième fois il y fit un long voyage, qui fut un long apostolat. Puis il s'occupa un instant de tout remettre en ordre dans le diocèse et missionnaire infatigable retourna de nouveau dans son cher Alaska... Il y mourut assassiné, le 26 novembre 1886, couronnant ainsi sa noble vie d'apôtre par la mort d'un martyr.



Voilà quelques faits et quelques dates: à peine un squelette décharné de l'admirable vie de saint et d'apôtre, de Mgr. Seghers. Il faut lire ce beau livre de M. l'abbé de Bacts, — d'un si puissant intérêt

déjà aux seuls points de vue de la géographie et de l'histoire, — pour essayer de comprendre cette existence qui dégage à la fois une grande leçon de sanctification et une grande leçon aussi de vie humaine.

De sanctification d'abord, et avec une force toute particulière, par la couleur plus accentuée d'héroïsme que revêtent fatalement ces existences qui se jouent en dehors des conditions habituelles et journalières. De sanctification, par le but supra-terrestre de cette vie, par l'admirable et inaltérable confiance en Dieu qui la guide, par le dévouement, par le renoncement absolu, par cette piété spéciale que M. l'abbé de Baets a si bien mise en relief dans son *Introduction* où il a, ainsi que le dit Mgr. l'Évêque de Gand, dans la lumière d'une étude si remarquable de psychologie ascétique, tracé le portrait vivant et édifiant du héros. Par cet amour ardent, enfin, pour les plus malheureux et les plus abandonnés de tous, vertu commune à tous les saints et qui, chez Mgr. Seghers, a été l'occasion de sa mort. En sorte que véritablement il s'est donné en holocauste, pour les préférés de son cœur, les malheureux païens de l'Alaska.

Mais ce livre, je l'ai dit — en dehors même de toute idée apologétique — dégage aussi une haute leçon de vie humaine et à ce titre encore, — car nous avons vu déjà tout son intérêt scientifique — il a une portée plus large que d'être un simple livre d'édification.

Cette leçon est un enseignement de volonté et d'énergie.

A ce point de vue, qu'elle est bien faite pour captiver les hommes de notre temps cette rude et dure vie d'apôtre! Dans la mollesse actuelle des mœurs, en effet, ne semble-t-il pas qu'une réaction se prépare? Théorique, je le veux bien, mais quelle réforme n'est pas née d'une théorie? Le culte de la volonté et de l'énergie groupe des fervents chaque jour plus nombreux; des écrivains de toutes tendances exaltent avec raison ce relèvement nécessaire des caractères efféminés et sans force. Le retour de faveur de l'épopée napoléonienne n'est qu'une manifestation de cet état des esprits.

L'instant est donc propice pour concrétiser en des vies symboliques et dignes d'être proposées en exemple, les qualités qu'on exalte et vers lesquelles s'efforcent les latentes tendances que nous signalions.

Et à ce titre encore — quand nous lui devons déjà une telle reconnaissance de curiosité satisfaite, et surtout de chrétiens fiers et édifiés — il nous faut remercier bien vivement M. l'abbé de Baets de nous avoir donné cette dernière leçon, à travers le charme de style précis et pur qui caractérise son livre.

J. S.



Poèmes et Poésies par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Paris. édition du *Mercury de France*.

Le *Mercury de France* a eu l'excellente idée de créer une nouvelle collection du format et du prix ordinaires, in-18 Jésus fr. 3,50. Ce n'est pas que son habituel souci d'impression artistique, de typographie plus soignée, l'ait abandonné : car les récents volumes qu'il

vient d'éditer dans cette collection nouvelle gardent les qualités communes de toutes ses publications. Et c'est une excellente idée encore d'avoir pour inaugurer cette collection, réédité les œuvres antérieures — éparses trop souvent en multiples et coûteuses plaquettes — de poètes incontestables, comme MM. Vielé-Griffin, de Régnier, Verhaeren, etc...

C'est de l'un d'entre eux, M. Francis Vielé-Griffin, que nous avons à parler en ce moment, et si nous ne disons aujourd'hui de son livre si remarquable que quelques mots rapides, la cause en est à l'intention que nous avons de lui consacrer, dans quelques temps, une étude plus sérieuse et plus approfondie. Contentons-nous donc de rappeler ici que nos convictions prosodiques demeurent inébranlées dans leur ferme et raisonné attachement au vers régulier : nous croyons que de nombreuses pièces, fort belles d'ailleurs, de ce volume, auraient gagné encore à être revêtues d'un vêtement moins vague et moins flottant, et qui drape mieux les belles formes sereines d'une pensée souvent si exquise; mais le vers libre employé — et des fois, très habilement — ne nous empêchera jamais de rendre justice au merveilleux talent déployé. Nous voudrions citer ici de nombreux fragments de l'admirable *chevauchée d'Yeldis*, dont le lumineux symbole domine tout le livre, mais cela nous entraînerait trop loin et ce poème, d'ailleurs, est fort connu. Reproduisons ici cette pièce charmante, plus ignorée : **Aurore**

Claire et pâle, l'aube éclose
Aux plis des collines luit et pose
Son frêle baiser de chose en chose
— Claire et pâle de chose en chose —
L'aube est pâle comme une qui n'ose ;

Alors on a dit : Le Jour a peur
Qu'il envoie une telle avant-courrière ;
Il hésite et s'attarde en arrière ;
Car on ne sait ni qui vit ni qui meurt ;
Le Jour a peur.....

Mais elle a rougi de honte rose,
L'Aurore, comme une qui craint mais qui ose,
Et redressant sa svelte taille,
Elle a repoussé le double vantail :
Et derrière elle, cédant sous l'effort,
Le voile onde et se rompt :
La troupe des nymphes claires plonge et vire,

Sur un seul front,
Du sud au nord,
Poussant tout l'horizon :

Le soleil jaillit comme un chant de lyre!

Cela donne une idée — trop faible seulement — de la valeur poétique de ce recueil, et c'est tout ce que nous avons voulu aujourd'hui. Un regret : l'ardente volupté de certaines pièces. Mais de tout cela, qualités et défauts, nous nous réservons de parler plus tard, — plus longuement.

J. S.



Aux prochains numéros :

L'Almanach des Poètes.

Poèmes et Poésies par Francis Vielé Griffin.

Le Verger doré par Yvanhoé Rambosson.

Histoire de la poésie, mise en rapport avec la civilisation en Italie, par Ferdinand Loise.

Les Villes Tentaculaires par Emile Verhaeren, etc., etc.





PAUL VERLAINE

Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,
Moi le Chevalier qui saigne sur azur.

P. VERLAINE : *Amour*.

SAGESSE n'est pas seulement, au dire de M. Charles Morice, le plus beau livre en vers qui ait paru depuis les *Fleurs du Mal* ; il était encore, lorsqu'il vint, de tous ceux qui eussent paru depuis des siècles, le plus totalement catholique. Quelle poésie en France, si ce n'est aux époques de mysticité médiévales, avait prié jamais comme priait ce livre-là ?

Et c'est pourquoi, non moins que le culte des lettrés, Paul Verlaine requiert, en dépit de bien des choses, la gratitude des croyants. En dépit de bien des choses, oui, car ils sont graves, les blâmes encourus par telles de ses œuvres, et je n'ai nul désir de pallier ses fautes. Rien ne m'empêchera, toutefois, de revendiquer pour lui, même en ses pires chutes, la pitié qui seule est la justice. S'il a péché souvent et lamentablement, plaignons-le de toute notre âme, ce frère calamiteux et prodigue ; mais, de grâce, ne le honnissons pas, ne le chassons pas, ce n'est peut-être pas notre droit. La Muse contemporaine, Madeleine cent fois plus prostituée que la repentie

de l'Évangile, n'est-ce pas lui qui l'agenouilla, pénitente en larmes, aux divins pieds saignants du Crucifié ? Cela, il nous est défendu de l'oublier.

I

C'était en 1881, en pleine foire naturaliste. La vogue acclamait *L'Assommoir* et *Nana*, brutales épopées de la canaille. Tout à coup *Sagesse* parut et ce fut un très doux tintement d'angélus au milieu de l'orgie. Grande parmi ceux qui ne rougissent pas d'écouter les poètes, la surprise s'accrut lorsqu'on reconnut le néophyte qui priait ainsi et dont la simple prière avait, par moments, l'ineffable suavité d'hymnes célestes. Il revenait de plus loin que le chevalier Tannhäuser fuyant sur le chemin de Rome les ensorcellements du Vénusberg. Le pèlerin de *Sagesse*, qui avait hanté bien des cités maudites, s'en revenait de Sodome, disait-on, et, dès le début de ce livre dédié filialement à sa mère, il confessait, en se frappant la poitrine, son indignité et son repentir :

« L'auteur de ce livre, écrivait-il, n'a pas toujours pensé comme aujourd'hui. Il a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de faute et d'ignorance. Des chagrins très mérités l'ont depuis averti, et Dieu lui a fait la grâce de comprendre l'avertissement. Il s'est prosterné devant l'Autel longtemps méconnu, il adore la Toute-Bonté et invoque la Toute-Puissance, fils soumis de l'Église, le dernier en mérites, mais plein de bonne volonté. »

Ce poète, qui était-il ?

Jadis, vers 1865, comme beaucoup de jeunes écrivains peu riches de cette fin d'Empire, on l'avait connu scribe dans quelque bureau préfectoral où M. Anatole France, qui raffole des potins médisants,

insinue sans indignation que les heures officielles se dissipaient à recopier peu scrupuleusement des vers sur le papier de l'administration. Avec Coppéc, Dierx, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, José-Maria de Heredia, d'autres encore, toute une ardente pléiade, il était affilié, dès cette époque, à l'obscur cénacle qui tenait ses assises, certains soirs, en l'entresol célèbre depuis de l'éditeur Lemerre, où l'on déclamaient, en bafouant les classiques, force poèmes impeccables et sonores, où naissait le *Parnasse contemporain*.

S'il ne croyait alors ni à Dieu, ni à la vertu, ni à la pensée, ni au sentiment, — la mode était aux négations —, il affirmait en revanche, avec une foi toute juvénile, les dogmes parnassiens : qu'en nos âges veufs des héros, l'Action n'est plus digne d'être exaltée par le Rêve, que leur divorce est consommé, et qu'exilés du monde désormais, les Chanteurs à leur tour exilent d'eux dédaigneusement la foule et marchent, en l'orgueil de leur aristocratie, solitaires ; que l'Inspiration funeste, chère aux aèdes de seize ans, est condamnée ; que l'Art impassible des suprêmes poètes qui savent « ciseler les mots comme des coupes » et font « des vers émus très froidement », ne triomphe qu'en la science, le travail et la volonté :

Libre à nos Inspirés, cœurs qu'une œillade enflamme,
D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau ;
Pauvres gens ! L'Art n'est pas d'éparpiller son âme ;
Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo ?

Son premier recueil, les *Poèmes saturniens*, qui arborait avec une insolente crânerie cette esthétique, obtint dans les gazettes un rare succès d'hostilité. Les janissaires de la critique, préposés à la garde du bon goût, ne manquèrent point de tancer au

sujet de quelques audaces ce débutant voué à la gloire, et de le renvoyer, selon l'immémoriale coutume et très pédantesquement, à la grammaire et au sens commun : toujours Beckmesser comptera les fautes de prosodie dans les chants de Walther de Stolzing.

Certes, le culte de l'artificiel, une recherche d'ironie perverse et macabre, l'amour et ses joies associés de sorte malade et bizarre au remords et à la mort, dénoncent dans les *Poèmes saturniens*, à côté des partis pris parnassiens, l'influence baudelairienne. Toutefois bien des pages, celles notamment des *Paysages tristes* et de *Melancholia*, présagent déjà l'individualité future. Verlaine n'était né ni pour les poses marmoréennes, ni pour les attitudes de blasé, et il tentait vainement d'imposer à son âme un masque d'impassibilité : on entendait pleurer sous le masque et, lorsqu'il venait à se déchirer, l'on voyait couler, à travers les déchirures, de vraies larmes.

Les précoces fougues du cœur et de la chair lui avaient laissé des désenchantements et d'infinies lassitudes ; la passion lui faisait peur et il rêvait de souffrances plus douces, et s'en allait mendiant, avec des plaintes, de silencieuses voluptés, de molles et languides caresses. C'était tout Verlaine déjà, cette horreur de l'emphase, de la gesticulation et du bruit, cette complaisance en les nuances, les chuchotements et les langueurs. Et son vers pareillement, avec le vague de sa suggestion, ses retours et ses circonvolutions de phrases, avait, pour pleurer, je ne sais quoi de dolent, de très savant et de très ingénu, quelque chose de tremblé et de flottant, des rythmes berceurs, de lentes musiques.

Lisez, par exemple, ce sonnet : *Lassitude*

De la douceur, de la douceur, de la douceur !
Calme un peu ces transports fébriles, ma charmante.
Même au fort du déduit parfois, vois-tu, l'amante
Doit avoir l'abandon paisible de la sœur.

Sois langoureuse, fais ta caresse endormante,
Bien égaux tes soupirs et ton regard berceur.
Va, l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur
Ne valent pas un long baiser, même qui mente !

Mais dans ton cher cœur d'or, me dis-tu, mon enfant,
La fauve passion va sonnante l'oliphant !...
Laisse-la trompeter à son aise, la gueuse !

Mets ton front sur mon front et ta main dans ma main,
Et fais-moi des serments que tu rompras demain,
Et pleurons jusqu'au jour, ô petite fougueuse !

et cet autre, très connu, si suggestif et si troublant :
Mon rêve familier.

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil aux regards des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Mais ce qui surtout frappe, ce qui émeut étrangement aujourd'hui, dans les *Poèmes saturniens*, c'est, chez ce désolant poète « né sous le signe *Saturne* », l'horoscope de désespoir qu'il s'y tire. Il a, dès lors, la conscience divinatrice du despotisme néfaste auquel une imagination inquiète soumettra perpétuellement sa raison, l'appréhension des gouffres où l'entraîne une puissance occulte et maligne. Le cauchemar de la chienne de vie qui sera la sienne le hante et le pourchasse. Il a la claire certitude d'une destinée tragique vouée à toutes les catastrophes, et la vision de cette destinée fait

son âme se tordre, à l'avance, de détresse farouche et d'angoisse :

Mon âme pour d'affreux naufrages appareille

Hélas ! ce n'est point une planète maléfique qui fut cause que tu sombras, pauvre Lélian ! Ecoute ces paroles que mit Shakespeare dans la bouche du bâtard de Gloucester : « C'est bien là l'excellente fatuité des hommes. Quand notre fortune est malade, souvent par suite des excès de notre propre conduite, nous faisons responsables de nos désastres le soleil, la lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par la prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence planétaire, et coupables en tout par violence divine ! Admirable subterfuge de l'homme putassier : mettre ses instincts de bouc à la charge des étoiles ! »

Ton cœur et ta volonté, n'en fis-tu pas les prisonniers de tes sens et n'est-ce pas ta seule folie qui prépara tes chutes ? Tu fus l'artisan de la Fatalité. Plus tard, très humblement tu le confesseras, quand tu seras chrétien.

Les *Fêtes galantes*, qui suivirent de près, fidèles encore à la formule esthétique des *Poèmes saturniens*, et que l'on peut dire le joyau du Parnasse, sont demeurées, même depuis *Sagesse*, le plus célèbre livre de Verlaine. Non qu'elles soient le plus beau, non certes, mais nul à coup sûr ne niera qu'elles soient le plus joli. Jamais dans le fantasque et le chimérique, tant de grâce à la Pompadour et d'exquise mièvrerie ne furent unies à plus de prestigieuse virtuosité rythmique.

Songez un Watteau poète, évoquant les frivolités de jadis, mais que les vagues inquiétudes dont

l'âme moderne est obsédée, eussent doué d'une étrange et troublante profondeur d'accent. C'est à Cythère, en des parcs de féerie où, parmi la sveltesse des marbres, sous la lune, sanglotent les jets d'eau. En d'élégantes attitudes, folâtres ou languides, passent au long des allées, s'assoient, pour deviser, sur les bancs moussus, les personnages ressuscités de la vieille pantomime italienne : Pierrot, Clitandre, Arlequin et Colombine, Scaramouche et Pulcinella, pêle-mêle avec le monde musqué et pomponné qui peuple les Trianons : marquis et marquises, Climène et Chloris, Tircis et Aminte. Et, tandis que jasant les mandolines, sous les ramures où se tapissent les sylvains ironiques et les faunes, écoutez les madrigaux fades, les lestes épigrammes, les concetti, les tendres aveux. C'est délicieux dans l'irréel et si frêle qu'un souffle dissiperait à jamais cette magie. La délicate couverture de satin rose un peu fané qu'il faudrait à ce livre !

Et je ne sais quelle mélancolie s'épanche de ces pastels. Le poète met à célébrer l'amour une tristesse, la tristesse encore étonnée de qui en découvre la vanité, le mensonge et les suites mauvaises, de qui en a pleuré les mornes désespoirs. Car la femme qu'il a connue et qu'il aime n'est qu'une belle enfant méchante qui entraîne, en se jouant, vers de cruels désastres un troupeau de dupes. L'idylle s'afflige en élégie ; les masques sont, de vrai, « quasi tristes sous leurs déguisements fantastiques » :

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur.

Il y a de l'angoisse et de la plainte sous le rire et les spectres de tendresses défuntes errent sous les arbres. Voyez *L'Amour par terre* :

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,
Souriait en bandant malignement son arc,
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour !

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas ! Le marbre
Au souffle du matin tournoie épars. C'est triste
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre,

Oh ! c'est triste de voir debout le piédestal
Tout seul ! et des pensées mélancoliques vont
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh ! c'est triste ! — Et toi-même, est-ce pas ? es touchée
D'un si dolent tableau, bien que ton œil frivole
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole
Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

Lisez surtout ce poignant *Colloque sentimental*,
qui clôt si lugubrement ces fêtes :

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir,

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Voici l'accent déjà qui caractérise l'œuvre de Verlaine, ingénue et savante, puérile et compliquée, pleine de gaucheries charmantes et d'équivoques roueries. On imagine un adolescent rêveur et précocce, avide et peureux de tout éprouver, qui sait beaucoup et devine le reste, qui sent avec étonnement tressaillir en lui les troubles de la chair et du sang et dont la puberté craintive s'exalte et s'effare à la fois devant les mystères de l'amour. N'est-ce pas tout cela qui frémit en ces vers étrangement suggestifs :

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne ;
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

C'est cet accent unique qui donne à cette poésie, si subtile de sensations, si discrète de nuances, si intensément évocatrice de lointaines correspondances, et dont la caresse musicale est presque une volupté, le pouvoir de saisir l'âme, de l'enlacer, de s'y insinuer, de la pénétrer toute entière d'une profonde et inquiète émotion. Verlaine est déjà, comme l'a appelé un critique, l'homme-frisson.

Vers 1830, âge de belle folie, l'optimisme romantique, ayant entrepris d'exalter la femme, avait doté de sentiments sublimes jusqu'à la prostituée. C'était pousser un peu loin le souci de la réhabilitation. On s'en lassa vite et la mode changea. Baudelaire fut pour beaucoup dans la réaction ; il affecta de dire de la femme et d'en penser un mal considérable ; il en fit un être quasiment diabolique dont le succès fut prodigieux et l'est encore, dans le roman comme dans la poésie. Quelque estime littéraire qu'il faille accorder au poète des *Fleurs du mal*, je ne puis m'empêcher de préférer, pour ma

part, à cette calomnieuse conception très moderne, celle de ce romantisme suranné : elle était moins profonde, je le concède, car on se piquait en ce temps-là moins que de nos jours de psychologie ; mais elle était, en revanche, plus saine, plus haute, plus chevaleresque et, qui sait ? peut-être même plus vraie.

Dans les *Poèmes saturnins* et les *Fêtes galantes*, Verlaine, avec moins d'àpreté de rancune et plus de tristesse dolente que Baudelaire, sacrifie à la mode récente : la femme est un joli monstre décevant qu'il honore d'un culte mêlé d'effroi, l'antique Sirène dont la voix charmeresse, insidieuse et funeste attirait au fond des abîmes les matelots, la Circé magicienne qui dupe en ses étreintes, asservit et déprave par ses philtres l'homme changé en bête immonde. Il a maudit, lui aussi, comme Alfred de Vigny en un jour d'implacable et tragique colère, l'éternelle Dalila,

ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme, enfant malade et douze fois impur.

C'est aux heures mauvaises de la vie qu'on fulmine ces anathèmes, aux heures de dégoût qui suivent les orgies ou d'orgueilleux dépit qui suivent le trépas des chimères, et, sans que l'on s'en doute, ces imprécations éclaboussent alors celles dont les baisers chastes ne furent jamais menteurs : la mère, l'épouse, la sœur, la virginale fiancée qui marche dans les rêves. Ils n'ont eu que de viles amours de chair, la plupart de ceux qui parlent ainsi, et ils sont justement punis, n'ayant aimé que des catins.

Or, voici que soudain le langage du poète a changé ; les fantômes lugubres qui le hantaient s'évanouissent ; les désenchantements, les ironies et les pensées amères font silence. Il semble évadé d'un cauchemar et tout un printemps de foi pure et naïve refléurit dans son âme meilleure.

Que s'est-il passé? Presque rien : Paul Verlaine est fiancé. Il a suffi, pour le séduire et le captiver, d'une candide enfant apparue. *Elle*, ce n'est plus la tant maudite créature de ruse et de ténèbres, c'est la Fée, l'Ange, l'être d'aurore et de clarté dont la venue illumine tout à l'entour, la compagne rêvée et l'âme

Que son âme depuis toujours pleure et réclame,

et c'est à ses genoux, comme un page suppliant aux genoux d'une princesse de légende, qu'il chante, dans la *Bonne chanson*, le « doux mal qu'on souffre en aimant. » Disparu, l'ennui morose; chassées, les prévisions funestes; fuie, la vie dissipée du poète bohème et noctambule noyant ses chagrins « en des breuvages exécrés » Le voici tout rajeuni, le cœur allègre, riche d'espairs et plein de bons propos :

Oui, je veux marcher droit et calme dans la vie,
Vers le but où le sort dirigera mes pas,
Sans violence, sans remords et sans envie;
Ce sera le devoir heureux aux gais combats.

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écouterà sans déplaisir sans doute :
Et vraiment je ne veux pas d'autre paradis.

La nature entière participe à son ravissement; l'aube, l'azur, le soleil sont les confidents de son ivresse; il charge l'étoile du matin de messages pour sa mie. Puis il se plaint des mélancolies de l'absence, évoque en son exil la voix, le regard, le geste de la promise, et de subites inquiétudes le chagrinent à la pensée qu'elle est riieuse peut-être et oublieuse tandis qu'il songe loin d'elle. Le devoir sera si facile, égayé par la féale tendresse de l'épouse, et qu'elles seront profondes les joies intimes du foyer entrevues et douces les longues soirées de tête-à-tête sous la lampe, « les yeux se perdant parmi les yeux aimés »

Oh! qu'elle sonne vite pour l'impatient l'heure nuptiale! Les délicieux épithalames qu'il compose en l'attendant!

Donc, ce sera par un clair jour d'été;
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encor votre chère beauté;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
Frissonnera somptueux à longs plis
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente;

Et, quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux.

C'est par une bien délicate pensée que le poète demande la justice pour ce petit livre, unique de grâce et de simplicité attendrie, — une fleur dans un obus, disait Victor Hugo — et dont les sérénades furent étouffées sous les fracas d'armes et les écroulements de l'Année terrible. Pour Verlaine aussi, elle devait être fatale, cette année-là. Il ne retrouva plus la paix, lui, quand elle fut revenue pour la France. Son rêve de bonheur était brisé à jamais et la *Bonne chanson* n'avait marqué dans sa destinée qu'une brève accalmie. A la suite de quelles aventures cela advint-il? Nous écouterons tantôt l'humble confession du pêcheur. Rappelons seulement ici que, dans les *Poètes maudits* au nombre desquels il se range sous le nom de « Pauvre Lélian », il dit lui-même que « c'est d'alors que put dater sa plaie. »

Après de lamentables affaires d'intérieur et une part si légère prise à la Commune, il avait disparu tout-à-coup; en compagnie du jeune Arthur Rimbaud, il vagabonda en France, en Angleterre, en Belgique, mena une existence mystérieuse et désor-

donnée à la Villon, au cours de laquelle son « tempérament infernal » l'incita à de telles folies que « les tribunaux s'en mirent ». S'il ne fut pas, comme ce vaurien de Maître François Villon, en grand danger d'être pendu, c'est que la philanthropie des juges actuels économise la hart. Grâce en soient rendues par la Poésie à ce que l'on dit être le Progrès!

Les *Romances sans paroles*, appelées à faire du bruit plus tard dans le monde littéraire, parurent en plein ouragan, chez un éditeur inconnu de province. Elles sont, tant par la neuve beauté des rythmes que par la subtilité des sensations, le plus créateur des livres de Verlaine. « C'est d'elles que date, dit M. Charles Morice, (sans oublier M. Mallarmé dont l'influence eut lieu à peu près au même instant) cet art suggestif, ce nouveau monde où les nouveaux artistes se cherchent des royaumes. » Mais nous ne les analyserons pas ici à ce point de vue spécial et n'y cherchons pour l'instant qu'une histoire d'âme. Navrante histoire! Exilé de cet Eden de paix où son espoir s'était réfugié, le poète erre à l'étranger, menant partout le deuil inconsolable du paradis perdu; il s'arrête parfois et, au hasard de la route, note brièvement quelque site fugitif: Walcourt aux tuiles rouges parmi les houblons; Charleroi, noir pays sinistre de la houille et des métaux, où l'on entend dans l'herbe marcher les Kobolds, où le vent profond pleure; Bruxelles assise parmi les collines vertes; Malines au milieu des prairies; et ce sont de jolies aquarelles comme celle-ci :

Vers les prés le vent cherche noise
Aux girouettes, détail fin
Du château de quelque échevin,
Rouge de brique et bleu d'ardoise,
Vers les prés clairs, les prés sans fin...

Il tâche de se distraire aux guinguettes villa-

geoises, aux kermesses urbaines, mais en vain. Rien ne peut l'empêcher d'être triste et d'évoquer sans cesse en pleurant l'image enfuie de celle pour qui chantait naguère la *Bonne Chanson* :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi.
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

Écoutez encore cette lamentation :

O triste, triste était mon âme
A cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Et mon cœur, mon cœur trop sensible
Dit à mon âme : Est-il possible,

Est-il possible, — le fut-il, —
Ce fier exil, ce triste exil ?

Mon âme dit à mon cœur : Sais-je
Moi-même, que nous veut ce piège

D'être présents bien qu'exilés,
Encore que loin en allés ?

Et cette plainte saigne ainsi par tout le livre : il n'y a pas de clameurs, ni d'anathèmes, ni de révoltes, seulement un désespoir sans cris plus terrible et plus poignant. Cela prend au cœur d'une émotion intense, car ce fut une bien douloureuse histoire, celle du pauvre poète : un amour tué dans son printemps, un abandon sans retour, et l'atroce esseulement aujourd'hui pour jamais. Sans doute, il avait commis des fautes, mais *elle*, celle qu'il aimait et dont l'absence le blesse d'une inguérissable blessure, ne manqua-t-elle point de douceur et de clémence pour lui ? N'était-elle pas trop jeune pour comprendre qu'il faut savoir souvent pardonner ici-bas ?

Vous n'avez pas eu toute patience,
Cela se comprend par malheur, de reste.
Vous êtes si jeune ! et l'insouciance,
C'est le lot amer de l'âge céleste !

Vous n'avez pas eu toute la douceur,
Cela par malheur d'ailleurs se comprend ;
Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,
Que votre cœur doit être indifférent !

Et plus loin :

Vous n'avez rien compris à ma simplicité,
Rien, ô ma pauvre enfant !
.
Car vous avez eu peur de l'orage et du cœur
Qui grondait et sifflait,
Et vous bêlâtes vers votre mère — ô douleur ! —
Comme un triste agnelet.

Du fond de sa détresse, le poète n'a pour elle que des paroles de pardon : Soyez pardonnée ! Et seul, loin de celle qu'il aime encore et pour qui il souffre, il ne lui reste que ses souvenirs :

Je me souviens, je me souviens
Des heures et des entretiens,
Et c'est le meilleur de mes biens.

Et cependant, il y a je ne sais quoi de tragique, de fatidique qui pèse et qui gronde sur ce livre : l'on sent que le poète est en marche vers de nouvelles et pires catastrophes. Son délire l'y pousse, en effet, et il s'achemine vers Sodome.

Verlaine va disparaître ; il expiera cruellement ; il ouvrira les yeux et le jour où il reparâtra, après des années de pénitence austère et de recueillement, ce sera pour nous rapporter *Sagesse*.

(*A continuer.*)

MAURICE DULLAERT





LA MARCHANDE DE CIERGES

à Joseph Soudan

*Près du bénitier, au fond de l'église,
vivant de son humble et pieux métier,
la petite vieille est toujours assise,
depuis bien trente ans, près du bénitier.*

*Marmottant tout bas pour la sainte Vierge
— là-bas adossée à ce gros pilier —
les doux « Wees gegroet », elle vend des cierges
pour la Sainte Vierge, près du bénitier.*

*Les beaux cierges blancs, blancs comme les âmes
de ces saintes femmes, — il en est encor —
dont les vœux chrétiens font pour Notre Dame
les cierges pleurer sous leurs flammes d'or.*

*Car tes clients sont, ô petite vieille !
en robes de femmes, toutes les douleurs,
aux faces si pâles qu'elles sont pareilles
à tes cierges blancs qui versent des pleurs...*



*Mais depuis hier soir pour la Sainte Vierge,
dans le luminaire au bas du pilier,
las ! ne larmoie plus la candeur des cierges,
et leurs flammes d'or n'ont plus scintillé.*

*Près du bénitier, au fond de l'église
quand j'y suis venu, tantôt, pour prier,
la petite vieille n'était plus assise
au fond de l'église, près du bénitier.*

GEORGES RAMAEKERS



CHRONIQUE HISTORIQUE (1)

ÉTIENNE CHARAVAY. *Mémoires du comte de Paroy. Souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la révolution*, 1 vol. in 8°. (Paris, Plon.) — LUDOVIC SCIOUT. *Le Directoire*, 2 vol. in 8°. (Paris, Firmin Didot.) — VICOMTE DE BROC, *La vie en France sous le premier Empire*, 1 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — HENRI BOUCHOT, *La toilette à la cour de Napoléon*, 1 vol. in-8°. (Paris, Librairie illustrée.) — E. DAUDET. *Drapeaux ennemis*, 1 vol. in-18. (Paris, Plon.)

Nous avons, dans la dernière chronique historique publiée par le *Magasin Littéraire*, essayé d'esquisser, en passant en revue les plus récents ouvrages publiés sur le XVIII^e siècle, divers aspects de l'ancienne société française, de cette société qu'une catastrophe prochaine menace et qui est trop aveuglée, trop légère et trop gangrenée, non-seulement pour conjurer le péril, mais même pour le percevoir. L'ouragan est venu, un des plus terribles dont les siècles aient été témoins, refoulant dans l'éternité, ou balayant à tous les points du globe, gentils-hommes corrompus et corrupteurs, grandes dames dévergondées, abbés galants, littérateurs sans foi, financiers viveurs. Un monde nouveau s'est élevé

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 novembre 1895.

sur les ruines de l'ancien, substituant à la domination aristocratique la domination bourgeoise. Nous allons aujourd'hui, en parcourant des livres écrits ces temps derniers sur la Révolution et l'Empire, chercher à analyser quelques-uns des traits sous lesquels nous apparaissent des contemporains de Robespierre et de Napoléon.



Une question qui se rapporte à cette époque et qui, jusqu'aujourd'hui, a donné lieu à un petit nombre d'études, c'est la vie menée par les membres de la noblesse qui sont parvenus à rester en France en échappant au couperet de la guillotine. Nous ne faisons pas allusion à ceux qui, comme Hyde de Neuville, ont mené l'existence ténébreuse du conspirateur (1), ou qui ont été mêlés à mille complots, comme ces autres personnages dont a parlé M. Ernest Daudet dans son pittoresque ouvrage *La police et les chouans* (2); nous parlons de ces gentilshommes qui, en subissant, avec amertume certes, mais sans essai de révolte, le régime introduit par la Révolution et ruinés par elle, vécurent misérablement, demandant au travail un pain mangé naguère sans souci. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs auront-ils ouvert l'ouvrage consacré au Maréchal de Ségur que nous avons récemment analysé pour eux (3). Ils y auront lu avec un vif intérêt, nous en sommes certain, les pages dans lesquelles l'auteur montre les deux fils du vieux guerrier soutenant leur famille par l'argent

(1) Il est peu d'existences aussi dramatiques que celles du baron Hyde de Neuville et le premier volume de ses intéressants mémoires, publiés il y a trois ans à la librairie parisienne de Plon, a été bien intitulé par M. de Vogüé: « Le roman d'un conspirateur. »

(2) Voyez le *Magasin Littéraire*, n° de novembre 1895, p. 793.

(3) Idem, p. 814.

que leur rapportaient des œuvres dramatiques et littéraires. De tels exemples sont fréquents alors, car à ceux-là que la tempête révolutionnaire épargnait l'oisiveté n'était plus permise. Tel fut le sort aussi du comte de Paroy, dont M. Étienne Charavay vient de nous donner les mémoires qu'il appelle *Souvenirs d'un défenseur de la famille royale*.

Nous avouons que le titre de cet ouvrage ne nous contente guère. Il fait des promesses qu'il ne tient pas. On croit y trouver des détails intéressants sur les luttes que Louis XVI eut à soutenir avant de se voir renfermer au Temple, et, en réalité, les pages que publie M. Charavay ne contiennent que bien peu de choses de quelque valeur sur ces tristes événements. Ce n'est pas que le comte de Paroy n'y ait pris une part active. Favori de Marie-Antoinette aux heures de prospérité, il se montre fidèle à l'infortune, combat vaillamment le 10 août 1792 et se voit contraint de fuir Paris devant la fureur des révolutionnaires. Mais c'est à partir de ce moment seulement que ses mémoires deviennent véritablement captivants et l'on ne peut manquer de s'arrêter avec plaisir devant les tableaux qu'il trace de Paris après le 10 août, Bordeaux pendant la Terreur, Paris après Thermidor.

Ce fut un être assez étrange que ce comte de Paroy, artiste, naïf, spirituel, généreux, que des principes très inflexibles ne gênent pas et qu'une grande souplesse de caractère, en même temps qu'une fertilité d'esprit peu commune, parviennent à tirer de tous les pièges où le conduit la haine portée par les farouches républicains à l'ancienne aristocratie. A plusieurs reprises, il sauve sa tête et celle de son père; il réussit en outre à se concilier la faveur de Lacombe, le terrible terroriste qui tyrannise Bordeaux, celle de M^{me} de Fontenay, la

future Notre Dame de Thermidor, dont il devient le familier. Ses mémoires nous donnent sur ce monde novateur de curieux aperçus dont l'historien des mœurs sous la première république pourra quelque jour faire profit.

La fortune du comte de Paroy avait sombré en même temps que l'ancien régime. Il possédait heureusement plus d'un moyen de se tirer d'affaire; grâce aux talents dont il était pourvu, il put aisément trouver de quoi subsister. Rentré à Paris après le 9 Thermidor, il loua dans cette ville une maison de la rue Basse Saint-Denis. « Il monta des ateliers, où il employa d'ex-religieuses que lui recommandait M^{me} de Tourzel. Tantôt il faisait des enluminures pour des éventails ou des applications de fleurs brodées sur des étoffes; tantôt il inventait une nouvelle forme de ces petits sacs portatifs appelés *ridicules*, qui étaient à la mode il y a un siècle et qui le sont de nouveau aujourd'hui. Une autre fois, il peignait des châles d'organdi ou décalquait des dessins sur des dessus de boîtes. Nous le voyons aussi arranger un peigne pour la duchesse d'Ossuna et pour ses deux filles d'une façon si originale que les bijoutiers viennent le consulter et lui demander des camées. A mesure qu'une invention ne donnait plus un rapport suffisant, par suite des contrefacteurs et de la baisse des prix, il en imaginait une nouvelle. Mais ce qui était toujours d'un bon débit, nous assure-t-il, c'étaient les portraits de la famille royale, qu'il vendait couramment. C'est ainsi qu'il parvenait à subvenir à ses besoins et à ceux de son fils, et à soutenir son père et sa mère, ruinés par les troubles de Saint-Domingue et retirés à Fontainebleau. »



La chute de Robespierre ne délivra pas la France du joug qui pesait sur elle. A peine ce malheureux pays éprouva-t-il un léger allègement. Les mémoires du comte Paroy nous disent les vexations dont ses amis et lui continuèrent à être les victimes pendant les derniers jours que vécut la Convention. Le Directoire ne fut pas plus généreux et, si son règne fut moins sanglant que celui de la Terreur, il fut beaucoup plus corrompu. Thiers, parmi les nombreuses erreurs de son *Histoire de la Révolution*, a émis au sujet de ce régime l'étonnante affirmation que voici: « Le Directoire était ce gouvernement *légal et modéré*, qui voulut faire subir le joug des lois aux partis que la Révolution avait produits. » Armand Silvestre, — il est vrai qu'il n'est pas une autorité en matière historique — a dit également: « Le Directoire, c'est la réaction de la vie contre la mort, c'est la protestation du sourire contre la peur. »

Un autre historien a jugé le Directoire d'une manière bien différente: « Le Directoire a été le gouvernement le plus illégal et le plus tyrannique qu'on pût imaginer. Il a continué par goût les pires traditions révolutionnaires. Il n'a pu durer que par une série de coups d'État appuyés de lois d'exception, les unes violant le droit électoral, les autres proscrivant de nombreuses catégories de citoyens; en un mot, il ne s'est soutenu que par l'arbitraire sur les personnes et sur les fortunes. C'est une succession de petits despotes, d'exploiteurs qui s'injurient, se renversent mutuellement, et ne sont jamais d'accord que pour violer audacieusement leur constitution, et tyranniser les consciences. Sous une apparence constitutionnelle bien vaine, c'est la continuation du désordre et de l'anarchie révolutionnaires; mais la nation ne sait pas plus se débarrasser du joug

honteux de ces exploiters, que de la tyrannie de Robespierre et du Comité de Salut public. C'est une suite de viles intrigues, de palinodies intéressées, de comédies impudentes dont les nombreux personnages n'excitent guère que le mépris. Comparés à Danton, Saint-Just, Robespierre qu'ils remplacent, ces thermidoriens qui se sont maintenus au pouvoir pendant la période directoriale, ne sont plus que de vils intrigants, des brigands subalternes. Mallet du Pan les a caractérisés admirablement : Ce sont des valets qui ont pris le sceptre des mains de leurs maîtres, après les avoir assassinés. »

Celui qui trace ces lignes est M. Ludovic Sciout, l'éloquent historien de *la Constitution civile du Clergé*, qui, dans un livre superbe, le plus bel ouvrage d'histoire publié en France depuis plusieurs années, décrit avec une remarquable abondance de renseignements et apprécie avec une rigoureuse logique les années néfastes pendant lesquelles Rewbell, Barras et leurs successeurs s'imposèrent à la tête du gouvernement. Nous n'hésitons pas, bien que les conclusions de ces travaux soient parfois différentes, à placer l'œuvre de M. Ludovic Sciout à côté de celles des Taine et des Sorel, les premiers historiens peut-être de la France contemporaine. C'est de la grande et belle histoire où l'on découvre, comme l'a dit un critique très compétent, « un esprit clairvoyant, sage et sincère, l'esprit d'un honnête homme qui a le jugement pénétrant et sain et qui apporte son aide aux arrêts définitifs de l'histoire ».

Il y a des chapitres de cet ouvrage dont la beauté et la vérité sont au-dessus de toute critique. Tel celui qui décrit la situation religieuse après Thermidor, — le meilleur de tous peut-être, — tels encore ceux qui exposent la situation de la France après la dissolution de la Convention, l'histoire du

papier-monnaie, la situation intérieure de la France à la veille des élections de l'an V, l'attitude de Napoléon envers Pie VI. On ne saurait mieux narrer que ne le fait l'auteur, avec plus d'élégance, de charme captivant, de science incontestable, ces divers épisodes d'une époque où l'odieux côtoie sans cesse le ridicule.

Il serait trop long de résumer, même brièvement, les principales parties du livre de M. Sciout, mais on nous permettra de montrer, en lui empruntant quelques détails, ce que le Directoire avait fait de la France sous certains rapports.

De la sécurité, il n'y en avait plus nulle part. A Paris, les rues devenaient dangereuses dès que la nuit tombait. Dans les départements, des bandes de brigands appelés *chauffeurs*, nombreuses, bien organisées, forçaient l'entrée des maisons, garrottaient les habitants et leur mettaient les pieds dans le feu pour les contraindre d'indiquer où ils avaient caché leur argent. Sur les grandes routes, les voitures étaient arrêtées et les voyageurs pillés, maltraités, assassinés. La gendarmerie se trouvait impuissante à réprimer ces crimes. Détestablement recrutée, elle n'était composée que de quatre mille hommes, si mal payés et si mal entretenus que l'on avait vu des brigades entières, qui depuis longtemps n'avaient reçu ni solde ni vêtements, vendre leurs chevaux et se disperser pour aller chercher ailleurs un pain dont l'État les privait.

Les services pénitentiaires ne présentaient pas une meilleure organisation que celui de la police. Les gardiens de prison, aussi mal recrutés et aussi mal payés que les gendarmes, laissaient fuir les prisonniers et l'on constatait que le plus grand nombre des crimes se trouvait commis par ces derniers. Le sort des détenus était d'ailleurs pitoyable.

Pastoret cite à ce sujet une lettre d'un agent municipal du département de Seine-et-Oise au ministre de l'intérieur : « Nus pour la plupart, couverts de gale et de vermine, suite de la malpropreté dans laquelle ils sont forcés de croupir, exhalant tous une odeur infecte et pestilentielle... A l'exception du pain qui leur est assuré par votre dernière ordonnance, ils n'ont rien de ce que la loi et l'humanité ordonnent impérieusement de leur fournir; l'infirmerie n'a ni bois, ni viande, ni médicaments, il y a plus d'un mois que les malheureux couchent sur la terre nue, faute de paille. »

Cette incurie de l'administration se manifestait dans tous les ordres de choses. Le rapporteur, dans la discussion d'une résolution sur les enfants abandonnés faite au conseil des Anciens, déclara que chaque année les sept huitièmes des enfants trouvés mouraient faute de soins.

La moralité publique avait été gravement atteinte par la loi sur le divorce qui autorisait la rupture du mariage sur une simple déclaration d'incompatibilité d'humeur. C'était la polygamie successive érigée en institution. Mailhe, dans une discussion au conseil des Cinq-Cents, déclara nettement que le mariage avait dégénéré en prostitution légale. « Vous frémiriez, disait Favart dans cette même discussion, si je vous présentais le tableau fidèle des victimes que le libertinage et la cupidité ont amoncelées en France au nom d'une loi qui n'avait pour objet que de rendre le mariage plus heureux... » Cet orateur cite un curieux exemple des honteux calculs que servait à couvrir la loi du divorce : « Une jeune citoyenne se marie avec l'assurance de recueillir les biens d'une grande tante : arrive la loi du 17 nivôse qui la prive de cet espoir, les deux époux conviennent de faire divorce. Le projet exécuté, le mari épouse la grande tante,

âgée de quatre-vingt-deux ans qui lui donne tous ses biens par contrat de mariage, ainsi que la loi le lui permettait. La vieille tante ne tarda pas à mourir, et son jeune veuf se remarie avec sa première femme. »



Les turpitudes du Directoire sont la raison d'être du règne de Napoléon. « Il est impossible, écrit M. Ludovic Sciout, de se rendre compte ni de l'établissement de l'empire, ni des éléments constitutifs du régime impérial, si l'on n'a pas étudié attentivement la période directoriale. Sans doute l'immense génie de Bonaparte a exercé une prodigieuse fascination, mais si le Directoire ne lui avait pas complètement frayé les voies par son gouvernement, qui n'était qu'un mélange odieux d'anarchie et de terrorisme administratif, par ses coups d'Etat répétés, ses atroces persécutions religieuses, par son désordre financier et ses scandaleuses dilapidations, il lui aurait été impossible de conquérir la dictature. Tant de catastrophes publiques et privées avaient brutalement dissipé bien des illusions, brisé les volontés, attiédi les sentiments les plus vifs. Après ces années d'agitations stériles, de déceptions pour tous, d'anxiété et de misère pour le plus grand nombre, l'immense majorité de la population soupirait uniquement après cette tranquillité matérielle, que les divers envahisseurs du pouvoir n'avaient jamais su lui donner. »

Napoléon devait, au cours de son règne, provoquer bien des ruines, mais son avènement fut, à son début, un bonheur pour la France. Sous sa volonté puissante l'ordre renaît partout et l'on en ressent la plus heureuse influence dans la vie domestique comme dans la vie publique. Rien ne permet de mieux apprécier la nature d'un régime politique que les effets qu'il provoque

dans l'existence intime des peuples. Le livre de M. le vicomte de Broc, *La vie privée en France sous le premier Empire*, est à ce point de vue très éloquent en vous faisant étudier, d'après des renseignements puisés à bonne source, le régime impérial sous différentes faces. Cet ouvrage constitue une véritable photographie, bien mise au point, s'il nous est permis de nous servir de cette expression, de la société française au commencement du XIX^e siècle. L'auteur promène son objectif de tous côtés, il le dirige sur la cour, l'éducation, le militarisme, la police, les libertés individuelles et religieuses, les journaux, les livres, la vie extérieure, la vie mondaine, les salons, le luxe, la mode, les théâtres, la vie intellectuelle, en un mot sur chaque point où il y a matière à observations. Chacun des chapitres de son ouvrage constitue un tableau très complet, très vivant, très réussi et très nouveau d'un aspect quelconque de l'existence d'alors.

L'expression d'Armand Silvestre : « le Directoire c'est la réaction de la vie contre la mort, c'est la protestation du sourire contre la peur, » s'applique bien plus justement à l'époque napoléonienne. Malgré les existences qui chaque jour sont fauchées dans les batailles, jamais peut-être le besoin de vivre et de vivre gaiement ne se manifesta avec autant de vivacité. Tout est au plaisir, pour beaucoup les jours sont comptés, au-si s'empresse-t-on de jouir.

Il n'y a pas de symptôme plus caractéristique de l'état d'âme de la nation française à cette époque, que la fièvre de luxe qui s'empare d'elle et sur laquelle M. de Broc nous donne d'intéressants et pittoresques détails.

Voulez-vous connaître l'intérieur d'un ménage parisien en 1806? Un étranger, qui en est ébloui, vous y fera pénétrer : « Cet appartement consiste dans une antichambre, un premier et un second salon, une

chambre à coucher et un boudoir. Les tentures plissées, ornées d'amples draperies, les rideaux en étoffe et en mousseline brodée des Indes, garnis de festons et de franges en or, en argent et en soie; le choix des couleurs les plus tendres et les plus délicates pour la chambre à coucher et le boudoir; la manière de ne les éclairer que par des vases d'albâtre dont la douce clarté se reflète à l'infini dans les glaces multipliées; la forme élégante des lits placés sur une estrade et garnis de rideaux dont la coupe variable est toujours mariée au goût le plus achevé; les meubles en bois d'acajou et en bronze, les formes agréables des divans, des chaises, des tabourets, des consoles, soutenues par des dragons et des figures égyptiennes en bronze antique et en or moulu; les lustres, les candélabres, les pendules, les vases en marbre et en porphyre, etc., qui ornent tous les appartements, ont porté l'ameublement au comble du luxe. Joignez à cela un double appartement dans le même goût pour monsieur; une salle à manger, en stuc poli, imitant le marbre, une chère fine et délicate, une belle vaisselle et de belles porcelaines, et vous aurez une idée assez juste des grandes maisons. »

La journée de celle qui habite ce nid doré, mérite aussi quelque attention. « Le matin, toilette élégante, à laquelle deux femmes de chambre suffisent à peine; à midi, chevaux attelés à la voiture, courses chez la modiste, le lapidaire, le bijoutier, le tailleur et le coiffeur même, etc., puis promenade aux Champs-Elysées, au bois de Boulogne; à six heures, dîner de vingt convives...; à la suite, soirée délicieuse, concert, bal, souper qui commence à deux heures du matin. »

Les moralistes, alors comme aujourd'hui, se plaignent de cette manie de dépenses effrénées qui détruit les plus solides fortunes. « Il n'est pas une petite bour-

geoise, écrit l'un d'eux, qui ne préfère un piano à un métier à broder, qui ne veuille danser comme une artiste de l'Académie impériale, chanter comme M^{me} Festa, dormir comme une duchesse, se parer comme la femme d'un banquier. Quelle marchande oserait aujourd'hui se montrer dans sa petite société sans un cachemire, paraître au spectacle sans diamants? Que serait-ce que cent louis ou mille écus pour sa toilette? Ainsi, 100,000 francs de dot ne sont plus rien aujourd'hui. Un voile, un schal suffisent pour en dévorer le produit. »



Une des manifestations les plus habituelles du luxe, à toute époque, surtout dans le monde féminin, a toujours été la toilette, tentation suprême à laquelle il n'est fille d'Eve qui n'ait succombé. « Qui mieux que les modes, écrit M. le vicomte de Broc, peut peindre les temps évanouis? Le costume, c'est la représentation fidèle d'un siècle ou d'un règne. Grâce à lui, nous voyons se mouvoir les personnages : nous vivons presque avec eux. Montaigne, s'appuyant sur l'autorité de Platon, pourra, en vrai philosophe, maudire l'éternelle inconstante que nul n'a fixée. Il reprochera à la jeunesse de courir après ces *nouvellettes*, « par où, dit-il, les mœurs se corrompent et toutes institutions viennent à desdaing et à mépris. » Soyons moins sévères pour ces images du caprice de l'humanité changeante. La mode est le miroir qui reflète un des traits de la grande figure de l'Histoire. »

Si ces paroles sont vraies, l'histoire de la civilisation au XIX^e siècle vient de recevoir une précieuse contribution par le volume que M. Henri Bouchot, l'historien du luxe français, a consacré récemment à *la Toilette à la cour de Napoléon*. Cet écrivain a eu la bonne fortune de trouver aux archives nationales

le livre de commerce de Leroy, le grand couturier pour dames de l'Empire et de la Restauration, et c'est là qu'il a puisé les principaux éléments de son ouvrage. Rien de plus indiscret, mais aussi de plus précieux pour l'étude des mœurs, que cet ensemble de comptes renfermant le nom des plus grandes dames et des femmes les plus en vue du temps. « Toutes sont là étalant leur vanité ou marquant leur sagesse. Madame Andreossy, infiniment modeste, madame de Raguse, un peu plus lancée, les maréchales de Rivoli, de Trévise, de Castiglione, la duchesse de Plaisance, très sévères; la comtesse Henri de Tascher, un peu négligente de solder; la princesse Aldobrandini, ni prodigue, ni large; madame Duroc, ayant appris de son mari l'ordre rigoureux et payant rubis sur l'ongle, à la livraison; madame Bertrand, comme plusieurs de ses compagnes, mettant les paris doubles quand l'Empire touche à la ruine; la comtesse d'Alberg, une des plus fêtées, la duchesse de Reggio, pareilles toutes deux et contentes de peu chez Leroy, tandis que la comtesse d'Albuféra et la comtesse de Lucay jettent les sommes sans compter. Enfin, en arrière du cortège, arrivent les simplettes, la pauvre et bonne madame Campan, achetant d'avance ses étoffes pour bénéficier de la différence; mademoiselle Avrillon, l'auteur des *Mémoires*, moins bien mise qu'une seconde femme de chambre; madame de Rémusat, dédaigneuse — elle l'écrit souvent! — de la parure, de ses pompes et de ses œuvres; la comtesse Mollien, la belle amie de Denon, qui n'a aucun besoin de toilette pour être l'aimable que l'on proclame; la maréchale Brune, la maréchale Ney, la princesse de Neufchâtel, toutes trois économes à des titres divers, mais que Leroy inscrit sur son livre pour les noms. »

Le budget de la toilette de beaucoup des clientes de Leroy est énorme. L'impératrice Joséphine, qui

dispose pour ses atours de 15,000 francs par mois et dépasse souvent ce crédit de 5 à 600 napoléons, et Marie-Louise sont celles qui dépensent le plus, mais il est d'autres grandes dames qui elles aussi jettent l'argent à profusion chez le couturier.

Les chiffres globaux que cite M. Bouchot n'ont rien d'étonnant quand on sait ce que coûte chaque objet en particulier. En 1813, la reine Hortense s'achète un vêtement de « tulle maillé lamé d'argent en plain » qui lui est facturé à un peu plus de 6200 fr. La grande duchesse Catherine de Russie reçoit, en un seul envoi, dix habits de ce module et de ce prix. Les châles de qualité simple se payent 1500 fr. et les cachemires authentiques de 7 à 10,000 fr. — Il est vrai que ces derniers doivent être introduits en fraude. — La grande duchesse de Toscane se fait faire en 1812 un peignoir que Leroy inscrit sur son livre pour 1850 fr. Il y a des habits de cour qui valent 6290 fr.

Nous transcrivons ici le compte de ce que le couturier fournit au mois d'avril 1812 à la duchesse de Bassano, une des femmes les plus élégantes de la cour impériale. Nous croyons qu'il est de nature à intéresser nos lectrices. « Une capote de taffetas blanc, liséré jaune, tulle, fleurs jaunes, 54 fr. Une capote de taffetas rose, tulle rose et jasmin, 54 fr. Remis du tulle à une capote blanche brodée en or, 12 fr. Une capote de taffetas blanc, tulle lilas blanc et héliotrope, 54 fr. Un carton, 6 fr. Façon d'un tablier, taffetas écossais rouge et vert, garni de tulle, 36 aunes de tulle à fr. 27,50, 108 fr. Façon et fourni une redingote bleue garnie de petits soufflets jaunes, corsage et manches doublées, blonde au col, ceinture, tablier, étoffe forte au col, 168 fr. Garni une paille à jour, un fichu écossais giroflée rouge, 36 fr. Façon et fourni une robe de crêpe rose garnie de crêpe à cinq ruches découpées et rubans de dessous, tulle au corsage, 130 fr. Façon et fourni

une robe de satin dessous, corsage doublé, lacet, 89 fr. Façon d'une robe écossaise à carreaux verts, 18 fr. Façon et fourni une robe de gaze blanche à colonnes, dessin à roses, garnie d'une haute blonde avec deux ruches de tulle et collerette de tulle, ceinture lisérée en satin, coton dedans 426 fr. Façon et fourni une robe de satin blanc dessous, 92 fr. Sept aunes tulles d'Alençon à fr. 7,50 pour corsage d'un habit de cour rose lamé, 52 fr. Façon et fourni un habit de chasse, étoffe turque, or fin et rayes bleues, garnie de franges d'or autour, aux manches et ceinture; malines au col et manches de percales, boutons, agraffes, 560 fr. » Total 1859 fr.

Les modes de l'Empire qui, aujourd'hui, jouissent d'un renouveau de vogue, n'ont pas toujours été inspirées par le bon goût. Quand on contemple les portraits de l'époque, notamment ces superbes portraits de femmes que nous a donnés Gérard, on ne peut admirer ces tailles courtes, d'un effet disgracieux et bizarre, ces jupes découvrant le pied et le bas de la jambe. Jamais peut-être la mode ne fut moins changeante que sous Napoléon. En cela, comme en toute autre matière, la volonté de l'empereur faisait loi. « A l'origine de sa puissance, on en était aux fourreaux du Directoire, aux tailles indécentes, et sur ces données les opinions de Bonaparte s'étaient écrites définitivement. C'est en un de ces déshabillés suggestifs que la Joséphine de la rue Chanteraine lui était apparue, il lui en était resté dans les yeux une caresse persistante. Elle n'aura que de très peu transformé ses atours à la première réception des Tuileries, elle tenant le bras de Talleyrand et promenant, à travers les salons encombrés, sa robe de mousseline étroite, aux manches minuscules. Même au Sacre, son grand habit enlevé, elle avait endossé un autre costume, de tous points semblable à ceux-là, sauf que la traîne y prenait

une importance plus souveraine et plus marquée. Alors le thème, ainsi précisé, devient immuable dans ses grandes lignes, cliché comme bien des choses sous l'Empire. Les tailles sous le bras, les bouffons ou jockeys des manches, les jupes Tanagra, mouillées on croirait, et moulant le corps du haut en bas, les coiffures en cheveux et le cothurne pointu resteront officiels jusqu'après les Cent-Jours. »

L'ouvrage de M. Bouchot fournit matière à bien des réflexions, lui même tire du grand livre de Leroy de curieuses constatations et la philosophie de l'histoire devra à son travail d'intéressants aperçus.



Nous avons jadis, empiétant un peu sur le terrain réservé aux critiques littéraires de cette revue, signalé un roman de M. E. Daudet, *don Rafaël*. Mais, comme nous l'avons dit alors, les livres de cet écrivain constituent, indépendamment de l'intrigue d'amour qu'ils contiennent, de véritables tableaux d'histoire. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, en terminant cet article, nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur un autre ouvrage du même auteur, *Drapeaux ennemis*. Cette fois, c'est dans la Bretagne, au milieu des conspirations chouanes qui marquèrent les débuts et la fin du règne de Napoléon qu'il nous conduit. Les intrigues et les mœurs, — nullement édifiantes assurément — de la cour impériale lui fournissent aussi le sujet de quelques pages caractéristiques.

ALFRED DE RIDDER





SÉRÉNITÉ

*Dans la chapelle où pleut une vague douceur,
Où descendent paisiblement les ombres lentes,
Dans le silence assoupissant du soir berceur,
Les prières s'en vont à Dieu plus consolantes.*

*Par le soleil couchant dans un ciel rouge et lourd,
Sous les branches qui font trop tôt le crépuscule
Où l'œil bleu-pâle d'une lune minuscule,
Les cœurs s'en vont aux cœurs et débordent d'amour.*



*Sous le rythme lointain des chaudes symphonies,
Aux lueurs du matin douces dans le ciel blanc,
Le murmure des voix saintes se fait plus lent,
Et prend des airs d'extase et d'amours infinies.*

*Les vols d'oiseaux cendrés, sous un ciel virginal
Se fondent lentement dans des teintes graciles,
Et troublent au contact des triangles mobiles
L'immobile écusson de l'azur matinal.*

LÉON SAHEL





UNE CAUSE LITTÉRAIRE

La *Jeune Belgique* contre le *Coq Rouge*



La *Jeune Belgique*, par la plume alerte et vaillante de son directeur, M. Iwan Gilkin, a cru devoir faire part au public de son quinzième anniversaire.

Les anniversaires sont comme des bornes sur la route de la vie : ils servent de prétextes à des haltes d'un moment ; on jette un regard rétrospectif sur le chemin parcouru et on délibère sur le chemin à suivre.

L'article de M. Gilkin, c'est cela : un souvenir au passé, un appel à l'avenir ; l'histoire d'hier et le programme de demain — avec la préoccupation constante, un peu agacée presque, d'établir entre ce passé et cet avenir, cette histoire et ce programme un enchaînement rigoureusement logique.

C'est que la *Jeune Belgique*, en vérité, est, à l'heure actuelle, l'objet des plus vives attaques : ce ne sont plus, comme jadis, les « vieux » qui lui reprochent d'avoir une marche forcée d'avant-garde, ce sont les « jeunes » qui l'accusent — en quels vitupérants réquisitoires, grand Dieu ! — de désertier la cause du progrès et de la novation pour celle du stationnement, sinon de la réaction. Symptôme plus grave : plusieurs des anciens collaborateurs de la *Jeune Belgique* et non des moins talentueux, dont quelques-uns même prési-

dèrent à sa fondation, renient et désertent un drapeau qui ne symbolise plus à leurs yeux les idées qui furent la raison d'être de l'œuvre de Max Waller.

Et contre la *Jeune Belgique* dirigée par MM. Iwan Gilkin et Albert Giraud, les transfuges, conduits par MM. Emile Verhaeren et Georges Eekhoud, ont fondé le *Coq Rouge*

La bataille est rude, violente même — avec parfois des voies de fait à la cantonade — d'une violence qui révèle les vestiges d'anciennes amitiés. Si encore on se maintenait sur le terrain des idées, où les dissensions les plus vives peuvent être d'une émulation féconde; si on se battait à coups d'œuvres — mais non, de part et d'autre, on s'entraîne en personnalités acariâtres et venimeuses; on tourne contre les frères d'armes d'autrefois, qui sont des artistes en somme, l'iconoclasme de polémique déployée jadis, de salutaire et victorieuse façon, contre les Hymans et les Potvin; même n'hésite-t-on pas à chercher des armes de combat chez les ennemis héréditaires de toute littérature libre et spontanée; et nous avons vu ainsi la *Jeune Belgique* confondre le *Coq Rouge* à coups de citations du... *Journal des gens de lettres Belges*. Zola aurait-il donc eu raison de comparer les artistes à « une bande de requins se mangeant entr'eux »?

De ces écarts réciproques de langage et de plume, le moindre danger est de faire soupçonner — à tort, je me plais à le croire — derrière les scissions actuelles, des vanités blessées et des ambitions déçues; il y a un danger plus grand, celui d'entraver la solution des conflits d'idées qui gagneraient à être débattus avec une objective sérénité et d'empêcher, par des froissements intimes et incicatrisables, un nécessaire rapprochement; et le plus grand danger, c'est de discréditer aux yeux du public un mouvement d'art qui vient à peine de conquérir son droit de cité.

Les Bouvard et Pecuchet des poncifs anciens peuvent se reposer, puisque le *Coq Rouge* se charge de réduire à sa valeur — oh! comme parcimonieusement départie! — le talent de MM. Gilkin et Giraud, et que la *Jeune Belgique* prend sur elle de désillusionner le monde sur le compte de MM. Verhaeren, Eekhoud, Demolder et Maeterlinck.

Il valait bien la peine que Max Waller sonnât autour d'un art libre et neuf, le ralliement de la jeunesse belge et que cette jeunesse élevât, dans les champs de la pensée, un durable et prestigieux monument littéraire — puisque, la maison terminée et les plâtres séchés, les constructeurs se sont divisés en deux camps, dont l'un a commencé à démolir l'édifice par le toit, tandis que l'autre sapait les fondations!

Pauvre et glorieux mouvement littéraire de 1880 qui méritait une meilleure destinée : progresser, progresser toujours, par l'union étroite et fraternelle de tous, sur la route indéfinie de l'Evolution Artistique!

Les catholiques modernistes ont eu souvent à revendiquer contre la *Jeune Belgique* le respect aux principes supérieurs et primordiaux de la Religion et de la Morale; ils ne peuvent oublier néanmoins que la *Jeune Belgique*, entraînant leur adolescence dans son orbite, les a soustraits aux horizons étriqués de la Routine, et ils déplorent amèrement les récents déchirements qui compromettent la chère et grande œuvre commune : doter la Belgique d'un art national — original et définitif.



Entre la *Jeune Belgique* et le *Coq Rouge* les divergences portent principalement sur deux points : l'*Art Social* et le *Vers libre*.

A vrai dire le premier point est secondaire, non certes envisagé en lui-même, mais considéré comme

facteur de dissensions entre les deux camps ennemis.

Dans l'article introductif du dernier numéro de la *Jeune Belgique*, M. Iwan Gilkin démontrait que, dès les débuts du jeune mouvement littéraire belge, deux courants s'établirent, l'un amorcé vers l'Art utile ou l'Art social, l'autre orienté vers l'Art pour l'Art; outre, à ce sujet, des joutes mémorables entre l'*Art Moderne* et la *Jeune Belgique*, il est évident que, parmi les chefs même de la *Jeune Belgique*, chacun de ces deux courants exerçait dès lors son influence, sans que cet antagonisme ait été poussé jusqu'à l'état aigu et ait provoqué le déchirement; c'est le vers libre qui a déterminé la rupture et a ravivé par là même, et étalé au grand jour, les dissentiments jusque-là latents sur le but même de l'Art.

Et une fois de plus, devant les lettrés et artistes belges, l'éternelle question est posée, vieille jusqu'à la banalité : De l'Art pour l'Art ou de l'Art utile, que choisir?

Car il faut choisir, et le ralliement à l'une ou l'autre des formules s'impose, à ce qu'il paraît, sous peine d'être taxé de « chèvrechoutisme ».

Pourtant voici nos scrupules : M. Picard qui se réclame de l'Art social et M. Gilkin qui ne jure que par l'Art pour l'Art ont l'un et l'autre écrit de belles œuvres, dont quelques fragments sont bien près d'être des chefs-d'œuvre (rappelez vous dans *Imogène* l'invocation à l'Harmonie, et lisez, dans la livraison de la *Jeune Belgique* de Juin 1895 la pièce intitulée *Mon fils*). Les *Dernières Fêtes* de M. Albert Giraud et les *Kermesses* de M. Eekhoud, ont chacune dans leur genre, de supérieures qualités; et pour magnifier *l'Intruse* et la *Princesse Maleine*, croyez-vous que M. Octave Mirbeau ait préalablement demandé à M. Maurice Maeterlinck duquel des deux concepts rivaux il prétendait faire relever son esthétique?

Quand les partisans de l'Art pour l'Art affirment qu'il ne faut point « imposer à l'Art et à l'Artiste la préoccupation *dominante* de faire un prêche ou une démonstration » personne ne proteste, pas plus que lorsque les tenants de l'Art utile ou social proclament que « les Artistes ne doivent point être que les amuseurs de leur moi égoïste ».

D'une part on prétend que l'Art pour l'Art voue l'artiste à se mouvoir toujours dans le cercle étroit et monotone d'une puérile et dédaigneuse impassibilité — et voici que, comme réponse à cette toute théorique affirmation, n'apparaissent des œuvres comme celles de Fernand Séverin et d'Arnold Goffin, d'une large, émotionnante et humaine envergure.

D'autre part on publie que l'Art utile ou social perd en intensité artistique ce qu'il peut gagner en vigueur d'apostolat — et je réplique aussitôt en évoquant *Mon oncle le jurisconsulte*, les *Portraits et Silhouettes* du baron de Haulleville, *l'Ame-Princesse* de Pol Demade et les *Contes hétéroclites* de mon ami Henry Carton de Wiart.

Tout cela ne démontre-t-il pas qu'il s'agit ici d'une vaine querelle d'axiomes spéculatifs, qui peut servir de soupape salulaire à la combativité des artistes, mais qui n'a sur leurs œuvres qu'une influence fort secondaire ?

Je suis loin, quant à moi, de blâmer la vigoureuse campagne que la *Jeune Belgique* mène en faveur de l'Art pour l'Art : elle maintient parmi les artistes le souci de la forme, le mépris de petites contingences et, par dessus tout, la noble et supérieure préoccupation de la beauté désintéressée.

Mais, par contre, qu'on ne requière point de moi — toutes mes réserves de catholique hautement maintenues — que je réprouve les principes d'Art social arborés par le *Coq Rouge* : ils forcent l'Art à se

retremper continuellement aux sources fortifiantes de la vie et à suivre l'Humanité — je dis suivre et non servir — dans ses perpétuelles et progressives évolutions.

« Au bord de la route de Béthanie, tel ce figuier orgueilleux et magnifique; la frondaison luxuriante en avait jalousement étouffé toutes les fleurettes par lesquelles l'arbuste voulait s'épanouir — devenir fécond — et se charger d'une riche récolte de figues bienfaisante à tous les pauvres d'alentour. Et Notre Seigneur Jésus-Christ s'approcha de cet arbre pour demander des fruits. N'y voyant qu'une insolente feuillée, Il le maudit et, dans sa colère, le frappa d'une stérilité éternelle. » (1)

Et en résumé je me permets de demander à M. Iwan Gilkin, qui ne daigne faire que les honneurs d'une incidente à la formule « *l'Art pour le Beau* », si cette formule ne serait point propre à concilier tous les antagonismes et à satisfaire toutes les opinions ?

Un des meilleurs et des plus fraternels esprits de notre jeune génération catholique, M. Armand Thiéry a jadis, dans le *Magasin littéraire*, développé et préconisé la théorie *l'Art pour le Beau* — et, pour être de nature un peu spéculative, ses arguments n'en méritent pas moins un attentif examen. (2)

M. Armand Thiéry rejette la formule de « *l'Art pour l'Art* » qui, si on remplace les mots à définir par leur définition, devient celle-ci : emploi de moyens pour les moyens ; les beaux-arts auraient donc en eux-mêmes leur finalité ; or il faut pratiquer les beaux-arts, non pour eux-mêmes, mais pour les œuvres belles qu'ils réalisent, il faut donc faire de l'art pour le *Beau*.

(1) Une dispute artistique — *Magasin littéraire* du 15 avril 1893.

(2) Ibidem.

Mais qu'est-ce que le Beau ? D'après M. Armand Thiéry, le Beau est un aspect de l'être, un but supérieur de perfection à atteindre, au même titre que le Vrai et le Bien, égal à ceux-ci et indépendant d'eux ; c'est dire qu'il ne peut s'agir de faire de la Morale une reine et de l'Art une sujette, et en ce sens M. Armand Thiéry répudie également la formule de l'Art utile, servilement interprétée ; mais, avec Taine, il reconnaît néanmoins que le Beau, hiérarchiquement égal au Vrai et au Bien, renferme un élément de *bienfaisance* et qu'ainsi le principe de l'Art pour le Beau requiert des œuvres qui, chacune dans leur sphère et à des degrés divers, directement ou indirectement « font vivre et aident leur temps », parce que d'instinct elles s'inspireront de ses nécessités : « Les choses, dit M. Thiéry, sont d'autant plus belles qu'elles tendent à faire exister, » et il termine ainsi : « Ma conclusion est donc : l'Art pour le Beau. Le Beau libre de tout assujettissement, ne dépendant immédiatement ni de la spiritualité, ni du vrai ou du bien, ni de l'unité ou de l'ordre, ni d'aucune des notions suprêmes qu'on appelle transcendentaux en philosophie : le beau est lui-même un de ces transcendentaux et ne dépend comme tel que de la notion primitive et ontologique d'être. »

Je sais toutes les objections qu'on peut soulever contre le système de M. Armand Thiéry, qui pèche peut-être par trop d'*apriorisme* philosophique ; mais, tel qu'il est, il a au moins le grand avantage de sauvegarder le désintéressement artistique dont l'Art pour l'Art a propagé le hautain concept, en même temps qu'il consacre les conquêtes d'émotion profonde et de forte sensibilité que nous devons à l'Art social.

(A continuer)

FIRMIN VANDEN BOSCH



PASTELS

I — Mère

*Le jour naît. L'homme vient de partir pour la mine.
La femme est sur le seuil de son humble maison
Et regarde là-bas se perdre à l'horizon,
Dans le brouillard laiteux, le houilleur qui chemine.*

*Elle tient dans les bras son enfant nourrisson
Et lui sourit, malgré le souci qui la mine,
Car demain c'est la grève, hélas ! et la famine,
Puis des coups de fusil, du sang et la prison.*

*L'homme l'a dit : « Il faut s'unir comme des frères
Contre le Capital et toutes les misères
Vont engager la lutte avec lui, corps à corps. »*

*Mais elle, elle le sent, avant tout elle est mère
Et se demande, en proie à son angoisse amère :
Que deviendront les fils des vaincus et des morts ?*

II — Ouvrière

*Paix, innocence. Aux pieds du Christ, dans sa mansarde,
La jeune fille est en prière. Ses vingt ans
Lui redisent les mots enjôleurs du printemps,
Mais elle reste sage et son Ange la garde.*

*Elle est bien malheureuse, hélas ! Depuis longtemps,
Sa mère est morte, elle est très pauvre, elle est bâtarde ;
Mais elle sait que Dieu plus volontiers regarde
Les cœurs magnifiés par des chagrins constants.*

*Et, comme un pur encens, elle répand sa vie
Devant le Créateur qui l'aime et la convie
A souffrir ici-bas pour mériter le Ciel ;*

*Pardonnant sa détresse aux heureux de la terre,
Son âme s'ouvre ainsi qu'une fleur solitaire
Dont le chaste puifum monte vers l'Eternel.*

AUGUSTE LEFÈVRE





LES INSCRIPTIONS DE LA GRÈCE ANCIENNE

MONSIEUR Paul Foucart, qui est à l'heure actuelle une des illustrations de la science française, me racontait un jour qu'à la veille de partir pour la Grèce — il y a quelque quarante ans — plein de jeunesse et d'espérance, il alla dire au revoir à un de ses anciens professeurs, un grand savant, un membre de l'Institut, qui lui dit :

« Ne vous engagez pas dans l'étude des inscriptions grecques ; vous y perdrez votre temps. Occupez vous des auteurs : historiens, orateurs, philosophes et poètes, c'est là qu'est l'avenir. On dit : menteur comme une épitaphe, et vous voulez faire de semblables documents la base de vos formations ! De quelles ressources voulez-vous donc qu'ils nous soient pour arriver à la connaissance de la vérité ? »

M. Foucart ne dit mot et il eut raison. Mais il avait foi en l'épigraphie et l'événement a justifié ses prévisions.

Cinquante mille inscriptions retrouvées sur le vieux sol de la Grèce et, on peut le dire, dans toutes les parties de l'ancien monde hellénique, répondraient aujourd'hui pour lui. Plus de cinquante mille inscriptions même, contenant sur la civilisation, sur l'organisation politique, civile et religieuse,

sur la vie publique et privée des Grecs, les renseignements les plus complets, les plus circonstanciés, les plus divers.

Lois et règlements, traités internationaux, mises royales, baux et testaments, actes de ventes, constitutions de dots et d'hypothèques, listes de fonctionnaires, textes gravés sur la base des statues, sur les objets offerts aux dieux, sur les œuvres d'art, les ustensiles et les meubles : la main patiente et sûre de la science a tout mis au jour, tout classé, tout étudié.

Eh quoi ! dira-t-on, tout cela sur la pierre ?

— Parfaitement ; ce que nous confions au papier ou au parchemin, les Grecs le taillaient dans le marbre, le gravaient dans l'or et l'airain, l'affichaient sur les parois intérieures et extérieures de leurs temples et de leurs édifices. Ils écrivaient sur ces matériaux qui devaient être impérissables tout ce qu'ils considéraient comme important : les comptes, les procès-verbaux des assemblées publiques et des sociétés privées ; ils voulaient perpétuer le souvenir de leurs gloires locales, la mémoire de leurs morts. On l'a dit avec beaucoup de vérité, ils avaient plus souci que nous des siècles à venir et s'en préoccupaient beaucoup : pour nous, le temps est une puissance qui détruit ; pour eux, le temps était une puissance qui conserve. Fidèles à cette idée, ils ont mis à contribution des milliers et des milliers de plaques de marbre, tirées des carrières du Penthélisque et de l'Hymette.

Aujourd'hui, on dit d'un arrêté qu'il sera porté au *Moniteur*, au *Mémorial administratif* ; on disait alors : il sera gravé sur la pierre, exposé en tel endroit public et le trésorier de l'État payera pour les frais de la gravure un nombre de drachmes déterminé.



Cela nous ouvre un vaste horizon et nous permet de voir combien pareils documents viennent heureusement compléter ce que nous disent les auteurs grecs.

L'historien est personnel, subjectif. Il pense, il parle, il agit, il s'est fait un système philosophique et politique d'après lesquels il juge les événements et, comme il les juge, bien souvent il les raconte.

Rien de plus impersonnel que la pierre ; dans le décret ce n'est pas un individu qui parle, c'est un magistrat, un collègue, une communauté. Nous avons là l'acte officiel, le document authentique que l'écrivain a eu sous la main ou aurait dû consulter quand il s'est fait une conviction, et pas de sous-entendus, pas de choses supposées connues ; les chiffres sont d'une rigoureuse exactitude, aucun détail n'est omis. La pensée de l'auteur de l'inscription revit tout entière et il ne pourrait en être autrement, puisqu'en la faisant graver sur le marbre ou sur l'airain, il voulait qu'elle demeurât intacte pour les générations à venir et que, sur tel ou tel point, elle apprît tout à des gens qui ne savaient rien et qui devaient tout savoir.

L'avantage est donc tout à l'épigraphie ; mais il arrive souvent qu'il n'y a pas même lieu d'établir la moindre comparaison.

Il est tant de points sur lesquels l'histoire reste tout à fait muette et ce sont souvent les plus intéressants. Les hommes ont parfois tant de raisons de garder le silence ; eh bien ! là où l'écrivain se taira, la pierre parlera, l'épigraphie comblera les lacunes. Mais, plutôt que de parler d'une façon générale, je vais essayer de montrer, à l'aide de quelques exemples pris au hasard dans un vaste ensemble, la vérité de ce que je viens d'avancer.



Chaque année, à Athènes, le trésorier du temple de Minerve faisait l'inventaire de tous les objets appartenant à la déesse : les marbres nous donnent des détails interminables, de très intéressantes descriptions de centaines et de centaines d'œuvres d'art dont de généreux donateurs avaient enrichi le sanctuaire. De toutes ces splendeurs, il ne reste plus que de rares débris. Tous les quatre ans, on démontait l'or de la fameuse statue de Minerve par Phidias ; on le pesait et on voyait si le poids en restait toujours bien le même. Nous avons conservé plusieurs des procès-verbaux rédigés à cette occasion. Bien plus, nous savons et toujours par la même source, quel salaire reçurent les ouvriers employés à l'embellissement du temple, nous connaissons les menus de repas qu'ils firent pendant leur ouvrage et le prix même de chapeaux dont on leur fit un jour présent. Nous possédons aussi les inventaires annuels rédigés par les surveillants des arsenaux de l'État : c'est l'énumération aussi exacte que détaillée de tout le matériel que ces fonctionnaires ont reçu de leurs prédécesseurs : navires, mâtures, ancres, cordages, etc. et des objets qu'ils transmettent à leur tour à ceux qui les remplacent.

Les archives du département des travaux publics ne nous réservaient pas de moindres surprises. D'abord, il faut citer le compte-rendu des travaux de l'Érechteion, compte-rendu que des commissaires spécialement désignés à ce propos firent alors que le monument était encore en voie d'achèvement.

Nous y retrouvons notée, pouvons-nous dire, toute l'histoire même de la construction du temple et il n'est pas jusqu'au dernier bloc de marbre portant quelque ornement, à propos duquel on ne nous dise qu'il est terminé et mis en place, ou qu'il se trouve encore dans le chantier.

M. Félix Durrbach a consacré à l'orateur Licurgue une monographie qui est bien intéressante : il y a là plusieurs chapitres qui n'ont pu être écrits que par des matériaux fournis par l'épigraphie et il en est ainsi, on peut le dire sans exagération, de tout le côté historique de l'ouvrage : il est fort important, car Licurgue a eu comme homme d'état une influence considérable sur les destinées politiques d'Athènes.

Ce fut pendant qu'il était administrateur de la marine qu'eut lieu la construction du fameux arsenal du Pirée, dit arsenal de Philon d'après le nom de son architecte.

On a découvert au Pirée il y a quelque temps une inscription donnant le plan et les dispositions essentielles de cet édifice. Grâce à elle, M. Durrbach a pu faire dans son volume la description du monument; elle comporte plusieurs pages. On y apprend jusqu'aux plus minces détails de construction : épaisseur des murs, hauteur et largeur des fenêtres, mode de ventilation.

Bien plus, un architecte a pu reconstruire de la façon la plus heureuse l'arsenal de Philon et ce travail est d'une importance d'autant plus grande que nous n'avions conservé aucun spécimen de ce genre de bâtisse. Pour certains points notamment, tels que la façon dont la charpente du toit était faite, nous n'avions presque pas idée du procédé employé en Attique et ce procédé est des plus ingénieux au dire des personnes compétentes.

Il en est des sources de l'histoire comme de celles de la nature : au commencement ce n'est qu'un mince filet d'eau, un étroit ruisseau qui, descendu des montagnes ou sorti des profondeurs de la terre, se répand dans la plaine, — grossit à chaque pas d'apports venus de tous côtés, se transforme en marchant et devient un grand fleuve au majestueux développement.

Dans les dépôts d'archives des cités grecques comme dans ceux des états modernes, les documents les moins nombreux sont ceux qui intéressent les époques les plus reculées : ils se font de moins en moins rares à mesure que l'on avance dans la suite des temps.

Vers le quatrième siècle, le nombre des inscriptions va s'augmentant toujours ; le fleuve épigraphique devient débordant et il me serait même impossible de passer en revue les pièces de toute première valeur.

Je m'en voudrais cependant de ne pas vous dire combien notre connaissance de l'histoire d'Alcibiade a été augmentée. Un professeur de l'Université de Berlin, Monsieur Ulrich Köhler a publié toute une série de textes relatifs au mémorable procès de la mutilation des statues de Mercure où Alcibiade a été impliqué. Les biens des accusés ont été confisqués et vendus ; nous n'en possédons pas seulement la liste pour une bonne partie — nous avons aussi, détail piquant, le procès-verbal de la vente de certains meubles qui garnissaient la chambre à coucher d'Alcibiade.



N'est il pas vrai que l'intérêt qui s'attache à ces études est bien grand ? Certes, elles ne diminueront pas le prix du pain et elles n'augmenteront pas le salaire des ouvriers ; mais il faut laisser rire les utilitaires qui demandent à quoi peut servir la connaissance de ces détails vieux de deux mille ans. Quand Galvani et Volta remarquaient que certains phénomènes avaient lieu lorsqu'ils frottaient la peau d'un chat avec une substance déterminée, quand ils produisaient des mouvements dans les pattes d'une grenouille morte, pouvait-on prévoir que ces expériences préludaient aux découvertes de l'électricité et de ses applications

grandioses qui révolutionnent le monde? Pouvait-on supposer que ces observations scientifiques qui n'étaient en apparence que des passe-temps frivoles contenaient en puissance des révélations?

L'ambition des historiens est beaucoup plus mince. La connaissance de la vérité : voilà ce qu'ils cherchent, et ils s'en contentent; c'est dire qu'ils espèrent pouvoir être utiles.

Est-il indifférent de connaître ces républiques de la Grèce, à la fois si petites et si grandes qu'elles nous poursuivent encore du rayonnement de leur culture?

Est-il indifférent à l'époque si tourmentée dans laquelle nous vivons, au milieu des événements qui agitent notre pays, d'apprendre à connaître de près ces institutions grecques les plus démocratiques qui aient jamais existé, de voir la démocratie naître et se développer, vivre à son état normal, — d'étudier dans quelles conditions ont été exercées ces magistratures grecques tirées au sort, ces fonctions de l'état réparties de la même façon égalitaire! Il est curieux d'observer ces associations professionnelles, de s'instruire de toutes les conditions de la vie économique et sociale des cités.

Certes, il y a là beaucoup à prendre et beaucoup à apprendre et la Grèce nous apporte au milieu de nos préoccupations et de nos difficultés, je ne dis pas le salut, ce serait bien trop dire, — mais l'excellent appui d'une expérience éprouvée et cela est beaucoup.

Il y a trois ans les sables de l'Égypte nous rendaient, après plus de dix-huit cents ans, un précieux manuscrit d'Aristote, l'histoire de la Constitution d'Athènes, une de ces cent cinquante-huit monographies sur les cités de la Grèce, dont la perte a fait répandre aux philologues plus de larmes que n'en versèrent jamais les Juifs regrettant leur patrie dans les murs de Babylone.

Vous comprenez l'effet que pareille découverte a produit dans le monde affairé de l'épigraphie : toute la fourmilière en fut agitée et n'est pas remise de son émotion. Trouverons-nous encore d'autres fragments de ce précieux recueil ? Nul ne le sait ; mais une chose est certaine, c'est que si l'avenir répond négativement à cette question, l'épigraphie réparera peut-être une perte qui semblait irréparable.

C'est ainsi qu'un savant français, M. Holleaux nous a rendu jusque dans le moindre détail la Constitution de la petite ville d'Akraiphia en Béotie et que le même travail a été fait par le russe Latychew pour Chersonasos en Crimée.

Et ces résultats brillants pâlisent encore devant l'éclat que jettent sur la science des inscriptions les découvertes faites à Délos par les Français.

Les anciens avaient énormément écrit sur ce centre politique et religieux de la Grèce et c'est à peine s'il restait de tous leurs livres quelques lignes et quelques noms ; pas un seul renseignement sur le mécanisme administratif, pas une donnée statistique. Qu'est-ce que ces minces détails à côté de tout ce que nous savons aujourd'hui ? Rien que pour la courte période des années 315 à 166, les fouilles opérées en la ville sacrée nous ont rendu quatre cent cinquante inscriptions : grâce à elles, nous pouvons nous replacer par la pensée au milieu des événements, nous possédons les archives de la cité, nous en connaissons la chronologie et cela est d'une portée historique considérable, comme l'a fort bien fait ressortir l'historien de Délos, M. Homolle. Les résultats obtenus s'étendent bien au delà des frontières, dit-il ; les dates que nous pouvons fixer avec tant d'exactitude peuvent être appliquées à tous les pays qui furent en relations avec Délos ; c'est-à-dire, les Iles, la Grèce, les royaumes orientaux, l'Afrique, Rome, en un mot tout le monde civilisé.

Mais dans cet article fort général, je ne veux parler que de la Grèce, sinon je pourrais mentionner aussi les inscriptions grecques d'Égypte aussi nombreuses qu'intéressantes pour la connaissance de ce pays, le fameux monument de Rosette notamment rédigé en langue grecque et en langue égyptienne et qui a donné à Champollion le moyen de lire les hiéroglyphes.



Voilà pour les grands événements de l'histoire. Mais l'épigraphie nous parle encore d'autre chose que d'hommes célèbres et d'actions d'éclat : elle nous parle de tout et de tous, elle nous rend le passé et tout le passé. On peut l'affirmer, sans crainte d'exagération, tout l'esprit de la Grèce ancienne revit dans ses inscriptions.

Tous les traits de ce caractère grec si souvent décrit — et ce n'est pas le moment d'en reprendre ici le détail — la vivacité, la souplesse de cette race remuante, ouverte à toute idée nouvelle, avide de bien dire et de bien penser, les marbres me les rendent avec une étonnante fidélité.

Toutes les manifestations de la vie grecque, si attachante, si captivante, je les y retrouve encore avec la même précision, les manifestations religieuses tout d'abord. Voici une inscription glanée parmi toutes celles que l'oracle de Dodone nous a laissées; elle en dit long :

« Agis demande au dieu si les couvertures et les oreillers qui ont disparu de chez lui pendant la nuit ont été perdus ou s'ils ont été volés ? »

Des malades, en grand nombre, implorèrent la guérison de leurs maux; d'autres, plus malades encore, jeunes gens et jeunes filles, frappés d'amour

malheureux, s'adressent à la divinité pour qu'elle intercède en leur faveur, auprès de l'objet de leurs vœux. Il y en a des centaines comme cela.

Il en est qui règlent jusqu'au moindre détail les cérémonies, les jeux, les processions. Celles-ci étaient des cortèges où chacun mettait du sien. On y voyait de tout et on ne pourrait mieux s'en faire une idée qu'en imaginant un long défilé où, après la procession d'une de nos plus riches cathédrales, viendraient une cavalcade de mi-carême, une chasse à courre, suivi enfin de tous les éléments d'un concours hippique.

Voici en quels termes, un des meilleurs soldats de l'épigraphie militante, un écrivain qui honore les lettres françaises, M. Gaston Deschamps, raconte la façon dont il fit la découverte d'un sanctuaire. Le lecteur nous saura gré d'avoir reproduit le passage suivant, extrait d'un récit de voyage que ce savant a fait récemment en Asie-Mineure : *Sur les Routes d'Asie*.

« L'année dernière, avec Cousin, nous avons découvert un dieu aux environs de Stratonicée. Cela nous arriva, un matin, dans un village où nous voulions simplement trouver quelque nourriture. Le moukhtar de l'endroit, un vieux dont la barbe était blanche, causait avec ses amis dans la cour de la mosquée. Manoli (le domestique grec de M. Deschamps) le salua très affectueusement.

— Eh ! moukhtar, petit agneau, sais-tu ce que désirent les tchélébis (les seigneurs) ?

— Non, je ne le sais pas. Que désirent les tchélébis ?

— Les tchélébis désirent savoir s'il y a ici des pierres avec des lettres.

— Il y en a.

Le moukhtar alla chez lui prendre son bâton.

Pendant une heure il nous guida, par des vallées et des collines, vers une montagne où frissonnaient des forêts de pins et de mélèzes.

— C'est là, nous dit-il, je le sais.

Les chevaux grimperent bravement à cette cime.

Leurs sabots glissaient sur les fanes dont le sol brun était jonché. L'épigraphe est terrible pour les chevaux. L'été illuminait la colonnade serrée des troncs sveltes et droits. Un bourdonnement d'abeilles vibrait dans la brise tiède et dans les branches remuées. Tout à coup, je vis Manoli, qui était parti en avant, redescendre, au triple galop de ses vieilles jambes, un raidillon taillé à pic.

— Un trésor ! *moussiou*, un trésor !

Quel beau spectacle ! Une clairière, toute blanche de marbres, comme s'il eût neigé une avalanche de flocons gros comme des pierres meulières. Et des lettres, des lettres ! De quoi faire au *Corpus inscriptionum* un appendice colossal.

— A la bonne heure ! dit Cousin, voilà des gens qui écrivaient. Ça n'est pas comme ces sales Cariens !

Cousin n'aimait pas les Cariens, parce qu'ils ont laissé très peu d'affiches. Il préférait les Macédoniens, ceux-ci ayant apporté en Carie, avec la civilisation hellénique, l'habitude d'écrire sur les murs.

Quatre cents inscriptions avaient attendu pendant vingt siècles, toutes seules dans cette forêt, nos crayons, nos carnets et nos commentaires. Il nous fallut plus de quinze jours pour transcrire ce dossier. Mais nos peines furent bien récompensées. D'abord, nous déjeunions tous les jours sur ce sommet, en plein air, non sans de terribles luttes contre les abeilles qui voulaient se jeter sur notre pilaf. Et puis, nous avons conquis à la science quelques pièces de choix : le commencement d'un senatus-consulte, le récit d'un miracle, cinquante dédicaces de chevelures, plus une

interminable suite de biographies, où les prêtres du dieu qu'on adorait en ce pays ont célébré leurs propres mérites, ceux de leurs femmes et ceux de leurs enfants.

L'épigraphie est, de toutes les occupations humaines, la plus divertissante. Déchiffrer les vieux grimoires, c'est assister, au prix de quelques efforts, à une comédie aimable et instructive. Toutes les roueries et toutes les maladrances de la nature humaine s'y montrent en plein jour. Tant qu'on s'est contenté de lire les auteurs, on a pu croire que les Grecs et les Romains avaient consacré tout leur temps à jouer la tragédie en toge et en casque. Mais les épigraphistes, reporters indomptés, ont fait jaser les pierres. De leur enquête il résulte qu'il y eut, même aux temps héroïques, des gloires de province, des concours d'orphéons, des syndicats d'admiration mutuelle et des honneurs municipaux.

En exhumant nos trouvailles, en écrivant toutes ces mentions de diplômes obtenus, de services rendus à des électeurs influents, de repas offerts au public, nous voyions peu à peu ressusciter, se lever, marcher parmi les broussailles et les fougères, tous les personnages considérables de la cité disparue : des prêtres, des sacristains, des maîtres d'écoles, des greffiers, des cabotins couronnés aux grands jeux quinquennaux, tous aspirant aux charges officielles, tous bouffis et emphatiques, un peu grotesques... Le dieu bienveillant qui présida, dans ce coin de l'univers, à cet épisode de l'éternelle comédie humaine, s'appelait Zeus Panamaros.



On ne se fait pas d'idée de ce qu'était l'existence en ces villes grecques, si civilisées, trop civilisées

souvent, dans un climat exceptionnellement doux, où les plaisirs étaient nombreux, où l'argent n'était pas rare! A Athènes, les jeux, les représentations théâtrales étaient gratuits; bien plus, on indemnisait les spectateurs qui en ces jours de fête ne pouvaient pas travailler et on leur donnait une solde pour leur permettre de vivre. L'assemblée du peuple se gardait bien de s'opposer aux orateurs qui lui proposaient le vote de mesures aussi démocratiques; elle les y encourageait fort au contraire, ainsi que le prouvent beaucoup d'inscriptions.

Quant aux conditions de l'existence même des petits, on a pu voir déjà par ce qui précède que l'épigraphie permet de les étudier. Un seul document l'emporte sur tous : c'est un édit grec de l'empereur Dioclétien fixant, pour toute l'étendue de son empire, le prix de tous les articles qui pouvaient être vendus et de tous les objets de consommation. Tout y est réglé, prévu et ordonné; depuis la valeur de l'or, les tarifs à suivre par les ouvriers qui travaillent le précieux métal : coupeurs, batteurs, orfèvres, bijoutiers, jusqu'au prix maximum d'un pantalon à l'orientale, d'un mouchoir de poche, d'une sarcelle ou d'un lièvre.

Tous ces renseignements, les vieux auteurs ne nous les ont pas donnés, j'en appelle aux souvenirs classiques de tous mes lecteurs.

Faut-il s'étonner après cela, de ce qu'un philologue allemand, le grand Boeckh a pu rétablir l'« Economie politique des Athéniens » (c'est le titre de son livre) avec autant de certitude et d'autorité que pourrait le faire pour notre pays, pour la France ou pour l'Allemagne, un économiste contemporain outillé de toutes les pièces officielles ?



Toutes proportions gardées, on s'étonne de ne pas rencontrer plus d'inscriptions sépulcrales : elles sont moins nombreuses que toutes celles auxquelles nous venons de faire allusion. L'espèce cependant n'en est pas rare, on le comprend, et il en est de très jolies — j'allais dire très pittoresques. Vraiment, en les lisant, nous revoyons un cortège de parents et d'amis rendant les derniers devoirs à une personne chère et regrettée.

Voici l'épithaphe d'une enfant :

« La mort m'a atteinte encore jeune fille, aux goûts enfantins et m'a privée de l'espoir du mariage. »

Une autre porte une formule souvent répétée :

« Ce n'est pas mourir qui est triste : c'est de mourir avant l'âge et avant ses parents. »

Voici celle d'une nourrice, qui méritait de passer à la postérité :

« Ici la terre cache la brave nourrice d'Hippocrate, et maintenant Hippocrate la regrette. Je t'aimai de ton vivant, nourrice, et maintenant encore je t'honore depuis que tu es sous terre et je t'honorerai jusqu'à la fin de ma vie. Je sais même que sous la terre, si du moins les yeux vertueux sont récompensés, tu es la première à avoir ces honneurs, nourrice, chez Perséphoné et chez Pluton. »

Une belle-mère modèle :

« Salut, Mélité, de Syracuse, chère à ta fille et à ton gendre, à cause de ta sagesse. »

A Rhodes, on rencontre souvent et d'époques différentes une phrase qui donnait à réfléchir :

« A ceux qui sont morts dans le tremblement de terre. »

Souvent, on trouve isolée la pierre qui rappelle un vaillant soldat tombé en campagne, loin de la terre natale ou un matelot englouti par les flots et, malgré soi, on se prend à songer à ceux de nos compatriotes

morts en Afrique ou aux matelots naufragés dont nos cimetières de la côte et les cimetières bretons conservent pieusement la mémoire. Vous souvient-il de ce poignant chapitre du roman de Pierre Loti où la fiancée du Pêcheur d'Islande lit les noms de tous les parents de celui qu'elle aime morts en mer?

En 1882, la Société Archéologique d'Athènes découvrit en Béotie, sur la rive droite du Thespios, le long de la route de Leuctres à Platée un lion de marbre de proportions colossales; tout à côté, en deux endroits on trouva des fosses pleines d'ossements incinérés et au nord neuf stèles absolument semblables contenant cent-un noms d'hommes.

Aucun de ces hommes n'était connu : on pensa que l'on se trouvait devant la tombe de guerriers morts au champ d'honneur.

Les écrits des voyageurs anciens, car l'antiquité a eu ses Bradshaws et ses Baedekers, ne faisaient aucune mention de ce monument; les épigraphistes se mirent à l'œuvre : ils reconnurent à certains caractères des inscriptions, à la forme des lettres, au mode de gravure, que les stèles étaient quelque peu postérieures à la moitié du V^e siècle. Effectivement Thucydide raconte qu'une bataille fut livrée vers cet endroit en 424 entre Thespies et Athènes : c'est le combat connu dans l'histoire sous le nom de bataille de Delium.

Des découvertes analogues ont été faites ailleurs encore, notamment à Tanagra.

Au fur et à mesure que je multiplie les exemples, il est une question qui, j'en suis sûr, se pose aux esprits : les anciens se sont-ils eux-mêmes bien rendu compte du profit qu'il y avait à retirer des inscriptions? Oui, ils en étaient bien pénétrés et les plus grands historiens en ont fait usage, tandis que les fervents de l'archéologie les rassemblaient dans des recueils.

L'archéologie : il convient d'insister sur ce mot. Il y eut, dans l'histoire littéraire de la Grèce, à partir du IV^e siècle, un mouvement dans ce sens qu'il est fort intéressant de suivre et d'étudier.

Il y avait une antiquité pour l'antiquité elle-même et à la fin du IV^e siècle elle excita singulièrement l'attention.

On marchait à grands pas vers une période de centralisation, de *nivellement*. pour nous servir d'une expression moderne. Avant d'entrer dans cette vie nouvelle où toutes choses allaient être ramenées à un type uniforme, on chercha à se ravoïr, on jeta un long et dernier regard vers le bon vieux temps, on voulut autant que possible en posséder une image exacte et complète.

On s'attacha avec respect aux souvenirs du passé, aucun détail ne fut jugé sans importance, le moindre monument de l'histoire, le dernier vestige de la religion et du culte, de la langue, de la littérature d'un peuple, d'une cité furent conservés avec un soin jaloux, on se demanda le pourquoi de tout et on arriva ainsi à refaire année par année l'histoire de la patrie dans les siècles écoulés.

Le spectacle n'est pas unique dans l'histoire littéraire ; notre époque n'en offre-t-elle pas aussi le frappant exemple ?

Les épigraphistes du présent ne font donc que reprendre la tradition, ils sont les successeurs de ceux du passé et des successeurs nombreux et dignes.

Nombreux, car des chaires d'épigraphie grecque ont été créées dans les principales universités de l'Europe. Les gouvernements français, allemand, anglais, grec, autrichien, russe, américain, italien, turc même, s'imposent des sacrifices pour faciliter la recherche et l'étude des inscriptions.

Les soldats de l'épigraphie se divisent en deux

corps : les épigraphistes en chambre et les épigraphistes en campagne. Les noms distingués abondent dans l'un et dans l'autre : on y fait même des rencontres assez surprenantes. Je pourrais vous citer parmi les anciens travailleurs MM. Paul Bourget et Edmond About.

Est-il besoin de le dire ? les ressources dont nous disposons sont bien amoindries. Les livres ont leurs destins, a dit le poète. On pourrait dire la même chose des pierres. On a retrouvé à Elatée en Phocide, bien loin de la Judée, la pierre sur laquelle Jésus-Christ était assis quand, aux noces de Cana, il changea l'eau en vin. Elle porte une inscription grecque qui atteste cet événement. D'Elatée cette voyageuse extraordinaire a été transportée à Athènes où elle a joué un rôle lors de la cérémonie du mariage du duc de Sparte avec la princesse de Prusse.

Mais toutes les inscriptions n'ont pas eu pareille fortune. Combien ont été détruites par la force des éléments, par la main des hommes, la méchanceté et le fanatisme des uns, la cupidité des autres, — comme cette inestimable pierre de Mesa que les Prussiens et les Français en 1868 se disputèrent à prix d'or et que les Bédouins firent sauter persuadés qu'elle renfermait des trésors !

Voilà de bien tristes pertes ! mais nous pouvons nous en consoler par la pensée de ce qui nous reste et par l'espoir de trouvailles nouvelles. Oui, le vieux sol de la Grèce contient encore bien des richesses et les découvertes, on peut le dire, succéderont aux découvertes. Il n'est pas de semaine qui n'apporte son document nouveau et les derniers ne sont pas les moins importants : témoin cet hymne à Apollon, le plus ancien spécimen de la musique ancienne que nous possédions, rendu au jour en 1893 par les fouilles de Delphes.

Mais il est grand temps que je m'arrête et je m'arrête bien loin de ce « menteur comme une épitaphe » que je citais en commençant cet article et je m'en veux presque d'en avoir évoqué le souvenir; mais il en est de ces phrases malheureuses comme de la poussière qui s'attache aux objets précieux et brillants et finit par en ternir l'éclat. Certes les connaisseurs sauront toujours en apprécier la valeur intrinsèque, mais celle-ci échappe à jamais aux yeux du public. Il faut secouer de temps en temps la poussière et remettre les choses au point.

ALPHONSE ROERSCH





PETITE CHRONIQUE

Le Comité de *Durendal*, MM. Henri Carton de Wiart, Pol Demade et l'abbé Maëller, a fait célébrer, le 15 janvier, en l'église Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles, un service solennel pour le repos de l'âme de Paul Verlaine. Une assistance recueillie, au premier rang de laquelle on remarquait M. Georges Verlaine, fils du grand poète, assistait à cette pieuse cérémonie.



Beaucoup d'inepties ont été débitées dans la presse, à l'occasion de la mort de Verlaine. Le contraire eût surpris. Un rédacteur du *Monde*, M. d'Azambuja, s'est si particulièrement distingué par l'injustice ridicule de ses appréciations, qu'un jeune écrivain catholique, M. Adrien Mithouard, dut prendre, dans le journal même où l'attaque s'était produite, la défense du défunt. Il va sans dire que les gazettes bien pensantes s'empressèrent louablement de recueillir dans leurs colonnes la prose de M. d'Azambuja et se gardèrent loyalement d'insérer celle de M. Mithouard, car il importe que l'auteur de *Sagesse* soit tenu pour un déplorable raté aux trois quarts dément, par le public éclairé qui se complait à la saveur des romans-feuilletons.



Un sonnet gaîment macabre, datant de la jeunesse de Verlaine (5 juillet 1864) et qui n'a pas été recueilli dans son œuvre :

L'Enterrement

Je ne sais rien de gai comme un enterrement...
Le fossoyeur qui chante et sa pioche qui brille,
La cloche au loin dans l'air lançant son svelte trille,
Le prêtre, en blanc surplis, qui prie allègrement.

L'enfant se chahutait, se moquait le lulle,
Et qu'il se fût au trou, bien chaud, bouillement,
S'installe le cercueil, le mol éboulement
De la terre, édre lon du défunt, heureux drille,

Tout cela me paraît charmant, en vérité!
Et puis, tout rondelets, sous leur frac écourté,
Les croque-morts au nez rougi par les pourboires,

Et puis, les beaux discours concis, mais plein de sens,
Et puis, cœurs élargis, fronts où flotte une gloire,
Les héritiers resplendissants!...



Feu M. Frère-Orban était, comme on l'ignore, membre de l'Académie royale des lettres de Belgique, celle dont fait partie M. de Chestret de Hanefte. L'oraison funèbre, due de ce chef, a été prononcée par M. Vanderkindere. Nous y relevons ceci :

« Frère-Orban n'était ni un érudit, ni un littérateur, et cependant, quand la classe des Lettres l'appela dans son sein, ce fut par l'accord de tous. *Ce jour-là*, la politique fit trêve. L'Académie... s'honora elle-même en ajoutant à ses titres l'éclat que faisait rejaillir sur elle l'orateur incomparable, le penseur, *l'écrivain de race*. »

Un écrivain de race qui n'est ni un érudit, ni un littérateur, c'est joli. L'Académie faisant trêve, un jour, à la politique, c'est plus joli encore. On n'est pas plus ingénu.



M. Henri de Régnier vient de forcer l'entrée de la grave *Revue des Deux-Mondes*. Il publie, dans le numéro du 15 janvier, de très belles *Inscriptions pour les treize portes de la ville*. Voici quelques-uns de ces poèmes :

Pour la Porte des Guerriers

Porte haute! ne crains point l'ombre, laisse ouvert
Ton battant d'airain dur et ton battant de fer!
On a jeté tes clefs au fond de la citerne :
Sois maudite à jamais si la peur te referme;
Et coupe, comme au fil d'un double couperet,
Le poing de toute main qui te refermerait.
Car sous ta voûte sombre où résonnaient leurs pas,
Des hommes ont passé qui ne reculent pas;
Et la Victoire prompte et haletante encor
Marchait au milieu d'eux, nue en ses ailes d'or,
Et les guidait du geste calme de son glaive;
Et son ardent baiser en pourpre sur leur lèvres
Saignait, et les clairons aux roses de leurs bouches

Vibraient, rumeur de cuivre et d'abeilles farouches !
Ivre essaim de la guerre aux ruches des armures,
Allez cueillir la mort sur la fleur des chairs mûres,
Et si vous revenez vers la ville natale,
Qu'on suive sur mon seuil au marbre de ses dalles,
Quand ils auront passé, Victoire, sous tes ailes,
La marque d'un sang clair à leurs rouges semelles !

Pour la Porte Mortuaire

Si tu meurs jeune avec l'aurore à ton chevet
Rose, et grise, et pareille à ce que tu rêvais
D'un destin nuancé de tristesse ou de joie,
Sois heureux ! L'enfant blond et le vieillard qui ploie
Te suivront, pas à pas et la main dans la main,
Quand tu viendras dormir par l'éternel chemin
Dans la terre paisible, et sous la blanche tombe
Où sur le marbre pur roucoule une colombe.
Et, sous la porte haute où s'allonge en chantant
Le cortège fleuri qui fête le printemps
De la Mort apparue au seuil de tes années,
Le tiède vent d'avril aux couronnes tressées
Effeuillera les roses blanches, une à une.
Mais si ta cendre illustre et mûre enfin pour l'urne
Doit reposer dans l'ombre et la paix et la gloire ;
Si tu t'en vas tragique et hautain vers l'histoire
Dans l'éclair de ton glaive et l'écho de ton nom,
Vas-y par quelque soir en sang à l'horizon,
Grande Ombre ! et, vers la nuit, par la porte d'ébène,
Passe ; et que l'âpre vent d'un souffle rauque éteigne
Au poing nu des porteurs qu'il courbe sous le porche,
La lueur des flambeaux et la flamme des torches !

Pour la Porte de la Mer

Moi, le Barreur de poupe et le Veilleur de proue,
Qui connus le soufflet des lames sur ma joue ;
Le vent s'échevelant au travers de l'écume ;
L'eau claire de l'amphore et la cendre de l'urne ;
Et, clarté silencieuse ou flamme vermeille,
La torche qui s'embrase et la lampe qui veille ;
Le degré du palais et le seuil du décombre ;
Et l'accueil aux yeux d'aube et l'exil aux yeux d'ombre ;
Et l'amour qui sourit et l'amour qui sanglote ;
Et le manteau sans trous que l'âpre vent fait loque ;
Et le fruit mûr saignant et la tête coupée
Au geste de la serpe ou au vol de l'épée ;
Et la course marine et le choc des galops ;
Et, vagabond des vents, des routes et des flots,

Moi qui garde toujours le bruit et la rumeur
 De la corne du pâtre et du chant du rameur,
 Me voici, revenu des grands pays lointains
 De pierre et d'eau, et seul toujours dans mon destin;
 Et nu, debout encor à l'avant de la proue
 Impétueuse qui dans l'écume s'ébroue;
 Et j'entrerais, brûlé de soleil et de joie,
 Carène qui se cabre et vergue qui s'éploie,
 Avec les grands oiseaux d'or pâle et d'argent clair,
 J'entrerais par la Porte ouverte sur la Mer!



Au décès de Leconte de Lisle, un journal eut l'idée bizarre d'ouvrir une enquête sur le point de savoir quel poète lui succéderait dans le respect et l'admiration des « jeunes » : Paul Verlaine fut élu prince de la poésie. Le voilà mort après un règne très court. *La Plume* a jugé urgent de lui désigner un successeur par voie de *referendum*. Il n'était guère difficile de prévoir le résultat du vote : M. Stéphane Mallarmé *devait* être élu. Il l'est. Il règne de par l'hermétisme de cinq cents vers abscons, toute son œuvre poétique ou peu s'en faut; car nous osons croire que ce ne sont point quelques poèmes et sonnets baudelairiens et clairs de sa jeunesse qui lui valent aujourd'hui l'hommage suprême. Se trouvera-t-il, à présent, parmi les jouvenceaux qui le couronnent, quelqu'un qui veuille initier aux mystères du Maître ceux qui s'évertuent vainement à pénétrer le sens de ses vers? Souhaitons-le sans l'espérer : si l'on a voté pour lui, ce n'est, je le crains fort, que par amour-propre. Il faut *avoir l'air* d'avoir compris.



MM. Anatole France et Costa de Beauregard viennent de succéder, dans l'immortalité académique, à MM. de Lesseps et Camille Doucet.



Un article de M. Woeste, consacré à M. Frère-Orban, dans la *Revue générale* de février, se termine éloquemment par cette parole des Psaumes : *Et nunc, reges, intelligimini!* Il est à peine besoin de dire que cette citation écorche le roi David, lequel n'est pas brouillé avec la syntaxe latine.



La librairie du *Mercur* de France, qui publia récemment les *Poèmes* de MM. de Régner et Viélé-Griffin, remet en un volume de *Poèmes* les vers de M. Emile Verhaeren, dispersés en plusieurs recueils, et des vers inédits. Voici, de ce volume, un sonnet dont on a pu dire que c'est du très beau Delacroix en poésie :

Sur la côte

Un vent rude soufflait par les azurs cendrés,
Quand du côté de l'aube, ouverte à l'avalanche,
L'horizon s'ébranla dans une charge blanche
Et dans un galop fou de nuages cabrés.

Le jour entier, jour clair, jour sans pluie et sans brume,
Les crins sautants, les flancs dorés, la croupe en feu,
Ils ruèrent leur course à travers l'éther bleu,
Dans un envollement d'argent pâle et d'écume.

Et leur élan grandit encor lorsque le soir,
Coupant l'espace entier de son grand peste noir,
Les poussa vers la mer, où criaient les rafales,

Et que l'ample soleil de juin, tombé de haut,
Se débattit, sanglant, sous leur farouche assaut,
Comme un rouge étalon dans un rut de cavales.

M. D.

— Une nouvelle revue qu'il faut absolument qu'on lise, paraît à Prague d'une façon indéterminée, mais constituera une série de volumes en français sur la nation, l'art, la musique et la littérature tchèques, absolument indispensables à qui entend juger par soi-même de l'état de la question tchèque et non point par les récits et les appréciations absolument erronés de la presse allemande. Cette revue intitulée la *Nation tchèque* et dirigée par M. Charles Hipman, rassemble la collaboration de tous les principaux écrivains et artistes tchèques. Le premier numéro renferme déjà un ensemble de documents magnifiques : un résumé éloquent de l'histoire de la Bohême par V. J. Dusek, un morceau capital du député Eim sur le peuple et la question tchèques, une étude très complète sur la poésie tchèque par le Prf. Edouard Albert, membre de la Chambre des Seigneurs, un résumé de l'histoire du théâtre tchèque par le Dr. Charles Kadlec, secrétaire du Théâtre National, enfin une belle étude sur Smetana, le grand symphoniste fondateur de l'Opéra tchèque. Les illustrations révéleront au public quelques-uns des maîtres de l'art tchèques. On a choisi pour ce premier numéro les noms les plus notoires à l'étranger, les suivants nous révéleront des artistes encore plus nationaux et peintres davantage de leur pays natal... un pays qu'on ne saurait trop aimer dès qu'on a appris à le connaître un peu.

— Le numéro 3 de *Pan*, la somptueuse revue d'Art paraissant à Berlin, a tenu toutes les promesses des deux précédents, et l'on annonce pour le 4^m une suite de dessins inédits de Rembrandt et une nouvelle

reproduction excessivement soignée du *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico. En fait de morceaux modernes *di primo cartello*, des dessins de Gegantini, un des maîtres les plus extraordinaires et les plus simples de notre époque; le grand peintre-poète de l'Alpe la plus inaccessible et de la vie ardue et pénible des bêtes, des gens et de la plante sur les hauts sommets. Au dernier salon de Bruxelles quelques tableaux de cet artiste si puissamment solitaire ont été remarqués de tous ceux qui ont voulu avoir des yeux *aussi* pour les œuvres d'artistes étrangers. — Un lot de reproductions d'après Besnard accompagne le double jugement de la France (par la bouche de M. Roger Marx) et de l'Allemagne sur le fougueux et lumineux impressionniste. — Il faudrait au reste tout citer; puisque voilà enfin une revue artistique internationale de haut vol et d'une envergure jusqu'ici inconnue, à remarquer particulièrement un beau dessin où M. Khnopff a utilisé très décorativement la silhouette hardie du Mont Cervin, pour illustrer un sonnet impeccable à la gloire des cimes qui devant tous les spectacles que leur donne l'atmosphère réalisent le souhait du poète :

« Ah! pouvoir admirer, impassible et glacé! »

Puisque M. Fernand Khnopff est en lettres aussi excellent peintre qu'il est excellent poète en art, ne voudra-t-il pas honorer le *Magasin littéraire* un jour ou l'autre de sa présence!

— A Genève chez Eggimann, M. Henry Maystre vient de publier un curieux chapitre d'histoire littéraire concernant Xavier de Maistre : « Ce sont les lettres et les pièces diverses échangées à propos de la « première édition complète — première édition d'ensemble serait un « terme plus juste — des œuvres de Xavier de Maistre parue en 1825 « à Paris chez Dondey-Dupré et Ponthieu en trois tomes grand in-18. « Il est déjà assez difficile de rencontrer un dossier de ce genre. A « celui-ci rien ne manque, pas même le traité, pas même les reçus, « pas même la liste des destinataires des exemplaires offerts; mais ce « qui fait à ce dossier une piquante originalité, c'est son allure vivante « et franche, l'imprévu, l'épisode, un cahier égaré et retrouvé, le choc « des avis, la note comique dans telle appréciation sur la valeur des « manuscrits. Cette correspondance est donc plus qu'une simple négocia- « tion commerciale; le cœur et l'esprit des hommes qui l'ont échangée « lui ont imprimé un plus haut caractère. » Ainsi dit M. Maystre et l'on ne saurait mieux dire. L'édition est un bijou typographique tiré à seulement 260 exemplaires, et orné d'un curieux portrait inédit de Xavier de Maistre.

WILLIAM RITTER



Parcourant l'autre jour un fascicule de « *La France illustrée* » nous y avons rencontré avec joie une élogieuse étude de Charles Buet sur notre concitoyen, le peintre Théophile Lybaert.

Parlant des Vierges de Lybaert, voici comment il caractérise le

talent de celui qu'il appelle le Memling du dix-neuvième siècle : « Les Vierges et les Saints qu'il créa eurent pour caractère principal un archaïsme plein de charmes. Il empruntait aux primitifs leur naïveté, aux quattrocentistes leur dessin élégant, ferme, un peu gracile, aux « miniaturistes » du quinzième siècle leur couleur éclatante et d'un réalisme raffiné, aux maîtres de la Renaissance l'ampleur de leurs conceptions. Et de ces qualités, unies en des proportions très définies, il se créait une originalité de « faire » qu'on ne peut lui contester, bien que chacune d'elles, en son apparence essentielle, évoque le souvenir de pages connues, de types déjà vus.



Paraîtra prochainement : Le Prince des Lettres Françaises Villiers de l'Isle Adam, par JOSÉ HENNEBICQ. — Lyon-Claesen, éditeur, Bruxelles et Vanier, éditeur, Paris.

Un cahier grand format (édition de luxe sur Hollande) orné d'un frontispice de Jean Delville.

Prix : Deux francs (payables lors de la réception du cahier).



LES REVUES.

Mon cher confrère, M. Georges Ramaekers — dont nos lecteurs auront le plaisir de lire au présent numéro du *Magasin Littéraire* des vers charmants — a protesté contre les quelques lignes de ma dernière *Revue des Revues*, où je regrettais l'acharnement déplorable et l'évidente partialité des attaques de *l'Art Jeune* et de *la Lutte* contre *la Jeune Belgique*. Je dois à la vérité de rectifier mon appréciation sur un point, et de reconnaître que quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur ces attaques, *la Lutte* n'y a pas pris une part fréquente, qu'elle a été sobre d'agressions, et que j'ai commis par conséquent une regrettable confusion en parlant à son sujet d'*acharnement*.
J. S.

Durendal (Janvier) : Edouard Beernaert : *Pour Allah!*; L'abbé Hector Hoornaert : *Le Cœur de la Terre*; Maurice Dullaert : *Phalacroptobie*.

Le Réveil (Janvier) : Julien Milcamps : *Emile Verhaeren*; Albert Mockel : *Du soleil dans la forêt*; A.-Ferdinand Herold : *La Neige*.

La Plume (Janvier) : Lemice Terrieux : *Elections poétiques*; Robert Launay : *Choses phono-photographiées*; Jean Laurenty : *Dernière vibration*.

L'Art Jeune (février) : Emile Verhaeren : *Le Calvaire* ; Edouard Ducôté : *Mémoire* ; André Ruyters : *La nuit des rossignols*.

La Lutte (février) : Firmin Vandea Bosch : *De l'antinomie de l'Art et du Journalisme* ; Thomas Braun : *L'heure douce* ; Georges Ramaekers : *Les balayeurs*.

Revue Néo-Scholastique (février) : G. De Craene : *Nos représentations sensibles intérieures* ; Cyrille Van Overbergh : *Le contrat de travail*.

L'Art et la Vie (février) : Victor Charbonnel : *Du Sensualisme au Mysticisme* : *Gabriele d'Annunzio* ; Maurice Dujo : *Après Paul Verlaine*.

La Revue Générale (février) : Prosper Saey : *Le spiritisme* ; Arthur Verhaegen : *Le projet de loi sur les règlements d'atelier* ; Eugène Gilbert : *Revue littéraire trimestrielle*.

L'Ermitage (février) : Edmond Pilon : *Gustave Kahn* ; Edouard Ducôté : *Etrennes aux Jeunes* ; Raymond Bouyer : *Pour le Salon des anciens*.

Mercure de France (février) : Francis Vielé-Griffin : *Autour d'une tombe* ; Camille Mauclair : *Essai sur Jules Laforgue* ; Henrik Ibsen : *La comédie de l'amour*.

La Quinzaine (février) : Alfred de Vigny : *Correspondance inédite* ; Léon Ollé-Laprune : *Auguste Geffroy* ; Louis Tiercelin : *M. de la Villemarqué*.



LES LIVRES

L'Almanach des Poètes. — Paris, édition du *Mercure de France*.

Un charmant cadre — et artistique — d'une typographie superbe, dans lequel douze poètes, des meilleurs parmi ceux que l'on s'obstine — soyons en fiers — à appeler « *les Jeunes* », célèbrent tour à tour l'un des mois de l'année. Et c'est le grand intérêt peut-être de cette publication, de nous donner ainsi l'un après l'autre un exemple des rythmes divers dont usent ces douze poètes, qui sont les tenants les plus en vue du Vers Libre. Il convient de mettre hors de pair les poèmes intitulés *Septembre* et *Décembre* de MM. Henri de Régnier et Emile Verhaeren.

J. S.



Aux prochains numéros :

Le Verger doré par Yvanhoé Rambosson.

Histoire de la poésie, mise en rapport avec la civilisation en Italie, par Ferdinand Loise.

Les Villes tentaculaires, par Emile Verhaeren.

Emile Verhaeren, par Albert Mockel.

L'émerveillée, par Gustave Rahlenbeeck.

Moussorgski, par Pierre l'Alheim.

L'homme jeune, par Henri Vandé Putte.

Aux écoutes, par Edouard Ducôté.

Chez nous, par Achille Millien, etc.





PRAGUE NOCTURNE

Au Maître aquafortiste Ch. Storm van 's Gravesande.



L'ARRIVÉE à Prague, par la ligne de l'Etat Austro-Hongrois (Brno-Pardoubice), est préparée aux regards, anxieux du premier aspect monumental de la vieille ville, moins longuement que par la ligne du Nord-Ouest (Znaïm-Jihlava-Lissa). Au lieu de déboucher en vue très lointaine de la capitale tchèque, sur le plateau au ras duquel on entrevoit le Hratschin, bien avant qu'il s'encastre couronné des flèches de Saint-Vit en jolie vignette grande comme une médaille remplie de détails gothiques, à l'orifice d'une dépression de terrain dans les rochers à angle droit de la Vltava (Moldau), et qu'il s'y insère à l'étroit mais tout entier, miniature de ville vue au bout du paysage nu comme au bout d'une lunette d'approche, avec la précision de couleurs d'un émail bressan; puis au lieu de fondre à grande courbe des hauteurs de Vysocan sur la trouée fumeuse de Lieben, — le train se coule dans la profonde dépression du plateau, d'où le surgissement de la ville prochaine est offusqué par des avant-plans mornes de rochers landeux et désolés; enfin il aboutit à son tour à la trouée de Lieben s'enchevêtrer aux autres lignes. Là il infléchit brusque à gauche à peine hors de l'étranglement, se tapit encore plus obstiné contre la grosse

lèvre de moroses rochers gris boudant sur les fumées de la ville, dessine comme d'un trait au charbon le contour inférieur de la lèvre granitique, soutenu par la mentonnière d'une magnifique corniche de pierre de taille.

Et tout soudain au-delà d'un avant-plan de vergers et de jardins à droite est apparue, s'est développée, toute à la fois, de profil, prise en flanc, la ville dorée, la ville aux cent tours, fantastiquement estompée dans son atmosphère blonde, toute écharpée des brumes mauves et cadmium du crépuscule. Des surfaces de rivières miroitent furtives, d'un éclat citrin entre de mouvantes et désordonnées silhouettes de bâtisses et de toitures violacées et ocre. Les verts des premiers plans sous les arbres fruitiers et les lourds bosquets de lilas feuillus, s'épaississent nocturnes et crus. On entrevoit des coins de tableaux à la Hœrmann. Des bourgeois rentrés de ville prennent le frais, des échelles aux troncs d'arbres nécessitent des enfants dans les branches pour cueillir des fruits, bariolés gros fruits de plus eux-mêmes : c'est le repos du soir, l'heure de l'apaisement des bruits de la ville, l'heure de l'idylle de banlieue, l'heure des hirondelles autour des clochers sonnant l'Angelus. Sur le tout écran bleuâtre, la royale silhouette du Hradschin plane, incomparable diadème d'antiques moellons, merveilleuse ferronnière de l'histoire bohème, ciselée en dernier ressort par les siècles classiques pour enchâsser ce copieux joyau : une cathédrale dont le gothique se surhérise, autour des deux flèches neuves et du lourd beffroi baroque, des multiples et fourmillants échafaudages d'une restauration.

Le train ralentit. Démarche majestueuse, il nous donne le loisir de lentement nous repaître du grandiose spectacle ; Madame la locomotive semble se promener pour son plaisir sur la monumentale terrasse en corniche. J'arrive pour la troisième fois dans la capitale tchèque,

et ce troisième aspect je le note avec l'ivresse du retour tant désiré, et ainsi que tous les précédents et tous les suivants il me semble de nouveau le plus beau. C'est sûrement le mieux ordonné, le plus classique, le plus décoratif. Le tableau que j'ai sous les yeux est construit comme un idéal décor de théâtre pour un opéra historique ou légendaire de Smetana. La lenteur du train est encore trop rapide. Déjà la gare, désagréable comme toutes les gares, nous aspire et nous absorbe. .

Cependant, puisque c'est la gare de l'arrivée et non du départ, tout est pour le mieux.



Hôtel de l'Ange d'Or, un vieux palais XVIII^e siècle tout noir, derrière la Tour aux poudres. J'ai l'impression d'être chez moi, je suis accueilli en ami. Plus question de parler allemand. Il faut secouer la poussière de Vienne. On sait que *l'amoureux de Prague* est revenu. Un crépuscule infiniment doux bronze le zénith, y dilue du rose sur du jaune ; et des hirondelles très haut sablent les limpidités de l'atmosphère ambrée. Il fait si bon, si « bien-être », qu'on se semble dans un bain tiède. Les maisons noires, vieilles accroupies, gonflées de cariatides et de moulures comme de rides, se reposent et sourient, se racontent des histoires du temps passé ; elles-mêmes, qui ont tant vu de choses, se sentent heureuses de revoir encore une aussi attendrissante soirée.

Pour lors immédiatement, à peine débarbouillé, reprendre possession de ma vieille ville, du décor urbain, — faut-il ingénument confesser cette fatuité, — auquel il me semble que ma tête s'harmonise le mieux. Les visages faits à la façon du mien sont beaux à Prague. Mes traits veulent pour fonds ou Prague ou les rochers blancs de Dalmatie. Pour tout concilier, Prague au printemps et en automne, la Dalmatie en été et en hiver.

Le marché aux fruits, immédiatement à la sortie de l'hôtel ! Un marché qui dure toute la journée et l'un des plus amusants d'Europe. Sous d'immenses parapluies gris comme au *Naschmarkt* de *Frau Soferl* à Vienne. Mais il n'est plus question de *Frau Soferl* ici. A Vienne tout est bonhomie, comédie sans fiel, berquinade populaire, la gamme des joies et des douleurs va des *polkas schnell* de Strauss aux *lieder* de Schubert. Ici tout est sinon tragique, au moins sérieux. Demandez à ces vieilles revendeuses de cerises qu'aucun Rembrandt slave n'a encore gravées, qui est Dalibor, qui est Jean Huss, qui Saint Jean de Nepomuk, voire même ce qu'elles pensent de Smetana. Et vous entendrez de belles paroles graves, de ces paroles sentencieuses, naïves et profondes de légendes et de contes populaires. Frau Soferl reconnaîtra très bien Brahms quand il passe, mais seulement pour l'avoir déjà vu ; hors cela elle ne sait pas qui est Brahms. Il n'y a que *d'r schön' Edi* (Edouard Strauss) que la moindre blanchisseuse et le moindre portefaix de Vienne désigneront. Parlez leur de Starhemberg, ils répondront roman-feuilleton... — Quant aux étalages de fruits ? Presque aussi beaux que dans le midi, avec cependant rien que les fruits de nos régions : cerises aux cent variétés, abricots, pêches, poires, prunes. On sait du reste que la Bohême inonde la Saxe et même Berlin de ses fruits qui descendent à pleines barques l'Elbe jusqu'à Dresde, ainsi que les pommes normandes remontent la Seine jusque derrière Notre Dame. Souvenez-vous de la grande eau-forte de Max Klinger : *le noyé*, où l'arrière-plan fluvial est rempli de chalands qui portent l'inscription *Böhmisches obst*. Pour qui rafole des types populaires énergiques, des amoncellements de fleurs et de fruits, pour un Gustave Jeanneret par exemple, le magnifique chantier à tableaux que le marché de Prague ! Et voici que justement ce soir il me remémore un lointain souvenir de Jeanneret, un de mes mieux aimés d'entre ses tableaux,

l'un de ses premiers de Cressier : un semblable arrièrè-crèpuscule bronzé sur de semblables tas de légumes, mais bel et bien plantés en terre, un jardin potager tout gras d'énormes choux. Et pour la première fois devant cette peinture d'un si âpre réalisme, j'avais pris la notion de semblables finesses de tons célestes. Or c'est la même atmosphère que je retrouve partout dans Prague aujourd'hui, et c'est bien l'atmosphère qui convient à la vétusté sereine, à la cicatrisante résignation dans laquelle s'endort aux soirs estivaux de cette année la terrible cité tragique.

Il a deux aspects nettement tranchés, le marché de Prague : celui de juillet tout rouge de fruits sous un semblable doux crépuscule chaud et chanteur, et celui de novembre, avec ses montagnes de gibier plume et poil dans la boue et le brouillard : lièvres par milliers, chevreuils par centaines, faisans, coqs de bruyère, perdrix par milliasses, emplissant la perspective suyeuse bouchée lourdement par la masse carrée du théâtre allemand.

Et ce soir des quantités de petits déguenillés pieds-nus errent sur les pavés mosaïqués de cerises écrasées. Ils remplacent avantageusement les guêpes déjà couchées... Oh! le pauvre cher petit peuple de Prague, celui qui a les airs, les attitudes et les allures les plus miséreuses et les plus pitoyables qui soient, oh! qui donc en sera le peintre et le poète!

Chez Chudiera retrouvé la blonde bière de Plsen à écume serrée et immaculée, et qu'on ne boit nulle part bonne comme à Prague, même à Plsen; puisqu'à Prague sont les grands dépôts où elle séjourne juste le temps d'acquérir son plus fin arôme. Hors de Prague elle n'existe plus, les deux pour cent d'alcool dont il faut la doser pour qu'elle supporte de longs voyages la dénaturent et lui donnent une insupportable amertume. C'est la boisson tchèque par excellence, elle s'aigrit à entendre parler allemand. Retrouvé aussi à des prix

abordables les beefsteaks saignants que, sous prétexte de cuisson anglaise, les restaurants de Vienne réservent aux seuls estomacs des juifs millionnaires. La nuit va tout à fait tomber; et comme il est un peu tard pour aller relancer hors de ville nos amis que nous surprendrons demain, toute la soirée rôdons à l'aventure dans les rues noires où toutes les lumières sont allumées.



Cependant le ciel garde de ce magnifique et magnifique crépuscule qui n'en veut pas finir, une clarté amoureuse, pâmée, mourante, nuance cœur de rose thé, qui douceuse bleuit au bleu des hortensias bleus sous la piquûre de deux ou trois étoiles... Et les hirondelles à la volée qui célèbrent les grandes joutes de la mi-été, achèvent d'essaimer le zénith de mouvants points noirs, du réseau d'inextricables circonvolutions s'enchevêtrant à tous les clochers. Et tout à coup sur de derniers appels les voici disparues, cachées; le ciel est bleu, tout bleu, toutes les étoiles clignent, hirondelles lumineuses. Prague s'emplit de mystère et redevient tragique.

Toute errance sans but dans la ville jadis dorée, aujourd'hui noir-de-fumée et plus sinistrement noire dans la suie nocturne, amène infailliblement à l'éclaircie blonde de jour, acérée la nuit, de la Vltava et plus particulièrement au pont Charles, souverain des tenants et aboutissants non seulement de toute la ville, mais de la Bohême toute entière. Chaque individu du peuple tchèque veut avoir, au moins une fois dans sa vie, passé le pont de Prague, aussi bien qu'un Musulman veut avoir été à la Mecque. Or, aller à Prague sans passer le pont, l'unique pont, quoiqu'il y en ait quatre ou cinq autres, serait aller à la Mecque sans entrer à la Kasbah. Ce serait du reste impossible. Les deux villes sur les deux côtés du fleuve y versent comme au trou d'un entonnoir. Et cependant

quelle topographie compliquée que celle de l'ancienne ville ! Aussi compliquée que celle de Venise où cependant tout le va-et-vient aboutit à tracer un courant ininterrompu, un vrai fleuve à double sens de Rialto à la Piazza. Mais, à Prague, il m'est arrivé de trouver plus inextricable qu'à Venise le dédale, l'écheveau, brouillé aux carrefours, des ruelles sordides, malgré les trouées des larges rues opulentes, seigneuriales, bordées de palais comme même à Vienne il s'en trouve bien peu. Et dans ce labyrinthe où tout serait à peindre ou à dessiner, chaque pas amène une découverte, il faut s'arrêter à chaque tournant de rue. J'abandonne même ici les souvenirs historiques et ne me préoccupe que de ces éblouissants coups de foudre dans les yeux qui forcent à demeurer béant l'artiste, fût-il ignorant comme une carpe.

Je n'ai pas fait cinquante pas et me voici dans le décor à très peu de choses près du second acte des *Meistersinger*, toutefois les maisons étroites, pour être falotes et vieillottes, ne sont pas gothiques. Elles ont été restaurées aux siècles classiques, mais, faute d'alignement, elles ont encore tout le caractère médiéval désirable ; leurs toitures n'ont pas encore remplacé les tuiles rondes comme en Savoie, mais rouge écarlate (ce qu'on appelait jadis dans le pays de Neuchâtel : tuiles de Bourgogne) par la tuile plate moderne ou l'ardoise plus distinguée ; et les tuilades de cette espèce de tuile, surtout sur des charpentes à la Mansard, donnent aux maisonnettes drôlatiques comme les contes en vieux style de Balzac, des airs malcontents de pages boudeurs, de moues encadrées de longs cheveux rabattus sur les fronts à coups de peigne grossier aux dents très écartées. Et à leur base de tortueuses arcades minent à cet endroit les contours brisés des rues sinueuses. Sur la place triangulaire, où débouchent deux rues obliques sur une troisième entrant à droite sortant à gauche, l'indispensable puits et sa grille ouvragés., un détail du second acte

de *Lohengrin* complétant le second des *Meistersinger*. Tout cela est encore possible ailleurs, à Nuremberg, à Hambourg, à Lubeck; mais non plus ceci : sous les arcades irrégulières, les unes hautes, les autres basses, s'épanchent en raies de clartés et d'ombres rembranesques, des tavernes impossibles, d'un pittoresque qui allie Teniers et les Bassano, antres fantastiques où des lumières jaunes et fumeuses, dansent sur un encombrement de denrées hétéroclites et un envahissement morne et dialoguant à mi-voix de consommateurs patibulaires. Jusque sous les piliers des arcades s'entassent les étalages suspects et les bibliothèques de tonneaux, de jattes, de bocaux, où fermentent les concombres de la saison dans de douteuses saumures poivrées et aromatisées, aux couleurs laiteuses, opalisées, ou glauques, ou boueuses, passablement vénéneuses, de verdâtres alchimies qui ne disent rien qui vaille aux profanes. Mais goûtez-en ! C'est la dernière nourriture qu'ait supportée Bastien Lepage exténué de maladie : les *concombres juifs* comme on dit en Lorraine. L'usage de boire et de s'attabler sous les porches et sous les portes-cochères ouverts à la nuit grasse des rues sévit à Prague comme à Munich. Mais à Prague, c'est plus sale, plus déguenillé, plus mouvementé, plus drôle, plus réellement populaire dans le populaire — (pas trace de populace) — plus à la Goya ou à la Valloton : les vêtements des femmes sont des costumes et des modes nationales assez bizarres, c'est déjà très slave ; les têtes des buveurs sont plus expressives, plus inquiétantes aussi, plus sabbatiques, sabouleuses, drilles ; elles semblent en quelque sorte resouvenues des grandes truanderies médiévales, rééditées des pragueries de jadis. Le burin même d'un Liebermann, même d'un Zorn ne serait assez preste pour silhouetter cela à la diable, à la va-te-faire-fiche, que mis au service d'un talent et d'une entente de la vie et du type slave à la Répine ; alors seulement l'art me donnerait la

sensation de ces échoppes à boire et à bâfrer, cafardes et borgnes, où grouillent les campagnards en tournée citadine, parfois même pêle-mêle avec des juifs en une promiscuité à *tu* et à *toi* de compère à compagnon et à commère, qu'explique seule l'exécration de l'allemand... Et je voudrais m'attarder un peu devant ces confuses hôtelleries rembranesques slaves où trente personnages grillent dans douze mètres carrés ; mais j'ai trop l'allure étrangère, et de nuit tous les chats curieux sont gris, c'est à dire espions. M'arrêter avec trop d'insistance serait louche, et je n'ose, tant les visages deviennent immédiatement inquiets, tant explosent de regards chargés de haine, s'en détournent d'autres pesants de mépris, tant le silence se fait anxieux, plombé, mauvais, gonflé de ressentiment, et tant, aux angles les plus reculés, des chuchotis de sournoise mauvaise augure glacent. Il suffit parfois de s'être arrêté ainsi pour se sentir drapé comme au linge mouillé de frisson, et même lorsqu'on reprend sa marche, fluidiquement poursuivi par une décharge de malédiction muette et d'autant plus intense, dont la pression est insupportable à des nerfs un peu affinés ou seulement éveillés. Pauvre capitale ! dont le peuple ne se sent même pas en sûreté chez lui, tant il est habitué à lire la malveillance sur la face des étrangers presque tous arrivant de l'obsidionale Allemagne. Or je dois dire que j'ai souvent eu l'occasion de constater combien le voyageur allemand en pays tchèque est odieux ! il est impossible d'être plus à gifler ! Aussi le tchèque se représente-t-il toujours le mouchard avec une tête allemande, et l'allemand avec une âme de mouchard. On ne sort pas de là.



Voici la Vltava, couleur d'acier bleui avec des

luisances blanches très douces et des reflets gris fer ou ardoise d'une extraordinaire imprécision, presque veloutés, algueux... Au delà surgit, désolé dans tout son orgueil d'autrefois, trônant sur sa colline avec toute la majesté opulente et drapée que prêtent les gravures du temps à Marie-Thérèse atournée en grande parade, le Hradschin auguste et sacré, silhouette enlincoulée de mystère et de prestige, du bleu le plus somptueux, le plus étoffé, damas frappé largement, mais tour à tour mollement ou vigoureusement, jeté en flot montagneux sur la légère gaze bleue pailletée d'or et d'argent du ciel tiède du Nord-Ouest. Et peu à peu, guidé par un rehaut d'argent furtif, incité par tel indice plus clair ou plus sombre, l'œil démêle le fouillis hérissé des éléments consécutifs entassés pour concourir au glorieux ensemble de ce fusain grandiose et compliqué : tours doubles et triples, échauguettes, créneaux, pignons et gâbles, palais, bicoques et jardins, rues montantes, escaliers, murailles zigzagants, le tout sur le ciel barré net par les interminables enfilades de toitures et de résidences, archiépiscopales ou gouvernementales, casernes ou couvents, couvents réduits en casernes, enfilades d'édifices et de terrasses versaillaises, horizontales, rigides, formidable et royal sceptre de pierre étendu sur la montagne, partant des bois montonneux où des bulbes de clochers baroques et de dômes conventuels semblent épingles de cravate d'orfèvrerie fine, piquées dans une pelote de peluche, — et aboutissant comme à un ornement terminal en pomme de pin, à la petite pyramide trapue sur cube de pierre hermétique, chapeau pointu en tuiles coiffant un visage borgne, la tour carrée de Dalibor, — tandis qu'à ce sceptre idéal posé à plat là haut les deux clochetons romans insèrent la saillie de deux listels aigus, et que, poing religieux ramassant l'emblème du tout-pouvoir séculier et de l'impérieux commandement, la cathédrale aux

doigts arcs-boutés hérissés de bagues qui sont des clochetons, fait immémorial le geste mémorable de Spontini rapporté par Wagner, d'empoigner par le milieu en bâton de maréchal le bâton de chef d'orchestre. Las ! il perdra bientôt son aspect titanique d'effort prométhéen sublime haché par un coup de tonnerre, rompu par une mort-cataclysme, ce merveilleux Saint Vit, housé de sa toile d'araignée d'échafaudages, surtout de table d'orfèvrerie précieuse sous de la mousseline, en arrière de son lourd gros clocher latéral, plus un beffroi qu'un clocher, tromblon délabré, embéquillé, étançoné, chapé et coiffé d'une sorte de cloche de métal aux lignes symétriques convulsives qui va disparaître pour permettre la poussée et le désemboitement, étage cisailé sur étage cisailé, d'une flèche synonyme à celle de jadis écroulée, rivale au moyen âge de la légendaire tour S^t Etienne viennoise. Le tronçon partout démembré et mutilé de cette cathédrale qui ne fut d'abord qu'un chœur va perdre son aspect — tel jadis la cathédrale de Cologne, — de torse héroïque amputé, et très prochainement se va souder aux portails et aux travées en construction derrière les deux nouvelles flèches à l'avant de ce formidable vaisseau de pierre destiné à voguer sur le Hradschin, cette crête des vagues de maisons de Prague aux cent tours. Je ne sais s'il faut se réjouir de cet achèvement : le gothique de camelote produit de nos jours sans foi sent par trop la fabrique et les procédés industriels (voir l'Eglise Votive de Vienne qui est pourtant le chef d'œuvre du gothique actuel) ; il semble qu'on mette au concours et adjuge à forfait et aux prix les plus réduits à des entrepreneurs juifs : cinq cents chapiteaux : choux et chicorées alternatifs, trente clefs de voûte roses et raisins, un bon cent d'anges, cinquante saints dont dix rois, quinze évêques, vingt moines, quatre seigneurs et un ouvrier, quarante saintes dont...

etc. etc. Et sûrement la nouvelle silhouette de Saint Vit ne ravira plus au septième ciel, comme l'ancienne, les peintres et les poètes et tous les rêveurs qui préférèrent crever de faim que manquer de lignes caractéristiques et de taches versicolores et multinuancées auxquelles appendre la guipure de leurs rêveries.. comme on met sécher une lessive sur des pieux et des cordes.

Tout cela est vu du jardin public sur le quai, entre l'Académie des Beaux-Arts, — où règnent un magistral statuaire Myslbek et un fin décorateur, Hynais, élève de Baudry et élève digne du Maître, — et le *Rudolfinum*, bâtisse très officielle où un musée de peinture est en formation. Les balustrades élégantes et les masses violettes très foncées des jeunes arbres taillés en boule et frisés de pétilllements argentés en honneur des étoiles, avant-plan assez banal et grâce à la belle soirée et à la belle saison quelque peu italien, préludent à cette merveilleuse symphonie, — où le moyen-âge et l'été du nord donnent toutes leurs séductions et groupent toutes leurs harmonies en basse énorme sous un léger contre-point de figures d'astres et de constellations, — préludent un peu en grosse ouverture ou marche classique de début de concert, le *garde à vous*, le *faites silence* que personne n'écoute et où s'asseyent les retardataires, gros accords communs dont la raison d'être existe : ils rendent plus sensibles l'aérienne légèreté de ton de toutes ces monumentales obscurités qui semblent brumes condensées en silhouettes héroïques, monuments bleuâtres, Walhalla tchèque issant des brumes de la Vltava Et un aquarelliste très artiste je crois ne les supprimerait pas... A la balustrade, des voyoux rêvent ; car dans ce pays mélancolique et cette ville délabrée, les voyoux eux-mêmes ont l'imagination peuplée de visions historiques et sont sensibles au mysticisme musical de

tels spectacles. Sur les bancs, des amoureux se taisent, comme il en est dans toutes les grandes villes du monde, là où il y a des bancs et de l'ombre en face d'un beau spectacle apte à dégager le sentiment des vulgarités ambiantes de la rue et du plein jour. Et à mon tour, me voici accoudé à la balustrade de fonte, mon fantôme immobile renversé dans le silence du flot brillant d'une lueur d'argent bleue comme personnelle... Ce fut, dit la légende, par une semblable nuit d'été que sur la même rivière recueillie, presque en prières, surnageait dans le baiser du flot le cadavre de Saint Jean de Nepomuk environné d'étoiles filées du ciel sur terre pour révéler au peuple tchèque le martyr de l'apôtre.. Il ne s'y berce ce soir au gré du courant presque insensible que le reflet du Hradschin.. un miracle de tous les jours celui-là et que personne jamais ne contestera à *l'amoureux de Prague...*

Et voici à gauche l'autre miracle : le vieux pont hanté de statues....



Mais peu à peu un malaise... Une gêne dont je ne me rends pas compte.. Quelque chose qui trouble le recueillement, le mystère.. Le silence ne serait-il vraiment pas absolu, comme je viens de le sentir ou comme je l'ai imaginé? Je suis ici tellement plus dans le rêve que dans la réalité. Oui, illusion que ce merveilleux silence de la rivière. Quelque chose profane cette soirée divine. Je sais maintenant... j'entends et je vois. A main gauche, entre le pont, son pesant reflet et mon reflet et moi, une lourde cage de planches stationne, immerge, sourdement éclairée et remplie d'une rumeur de dissipation; de la joie y crie et y claboude. A ces heures, des bains sont encore ouverts ! A Vienne depuis longtemps le Ring est un

désert de becs de gaz, et les concierges de toutes les vieilles demeures s'apprêtent à percevoir l'archaïque *sechstel* (10 kreuzer) de *sperrgeld* pour ouvrir leur porte aux coups de sonnette noctambules d'après dix heures. Il a un air sournois et insolite, cet établissement de bains, demi éclairé, louche et fumeux ; on dirait une mauvaise lanterne tombée à l'eau, à vau-l'eau emportée, et charbonnant un peu avant que de s'éteindre.

Au fait, par où y atteint-on à cette guimbarde borgne ? Je la vois bien amarrée au rivage au moyen d'une mauvaise passerelle qui aboutit dans une buttée de grosses pierres, en cet endroit à la base du quai. Mais par où rejoindre cette passerelle ? Cela m'a l'air des plus mystérieux.. Et la curiosité immédiatement éveillée, et ce certain instinct avertisseur de choses extraordinaires auquel je m'abandonne en voyage les yeux fermés ou plutôt grand'ouverts m'emporte. Cherchons ! Au bout du quai un escalier peut-être ? Non. Une ruelle à travers le quartier de maisons adjacent au quai et le clôsent ? Rien. Un passage perforant ce massif de vieilles bâtisses ? Pas trace. Et je m'égare dans de vastes cours sinistres à l'entrée desquelles je lis la traduction allemande du traditionnel *passage interdit*. Or depuis le pont je sais qu'aucun escalier latéral ne descend à la rivière, de ce côté-ci du moins. Je flaire vainement partout. Il faut renoncer à trouver le mot de cette petite énigme topographique. Mais la difficulté m'exaspère et mon fameux « instinct topographique » dont me blagent mes amis se révolte. J'ai beau me raisonner, essayer de me persuader que c'est tant mieux, que je garderai de ce bizarre et inaccessible établissement de bains nocturne, aux apparences un peu de café concert flottant, une impression tout à fait fantastique. Sinon qu'il sera très simple sans doute d'en trouver demain l'entrée. Et puis après

tout n'est-ce pas, je ne voulais pas me baigner à ces heures, et en cage encore, qui sait dans quelle promiscuité !. C'est déjà assez répugnant de jour un bain public ; j'ai horreur de ces grenouillères humaines... Donc ne plus se préoccuper de ce passage dérobé, et admettre un petit détail étrange de plus dans ce Prague plein d'étrangetés inexplicables à qui ne sait qu'un peu d'allemand. Celui-ci a bien en vérité quelque chose d'inquiétant et d'anormal.. Il me fait une vague peur et cela assaisonne joliment l'impression de mystère formidable qui m'étreint partout dans cette ville hantée, où je me garde avec tant de soin de rien interpréter de la manière la plus simple et la plus naturelle.

Mais le secret instinct avertisseur murmure : *l'angoisse de savoir*, — une sensation de mes voyages, très spéciale, — me prend. Et après tout ne serait-ce pas tentant de se baigner à une heure aussi indue dans la Vltava ; et si la crapaudière est extraordinaire, comme elle doit l'être dans ces conditions d'éclairage et d'après la rumeur qui en sort, — un sabbat aquatique dans la fumée d'une demi douzaine de mauvaises lampes fumeuses et empétrolées, — n'est-ce pas une chose dont avoir vu au moins l'aspect ! Et plus ce sera populeux et grouillant et même populacier, plus cela aura de caractère. Si c'est par trop répugnant, je ne me baignerai pas ; mais j'aurai du moins vu quelque chose d'inusité. Sapristi, on ne manque pas un coup d'œil qui promet d'être aussi curieux : une population se baignant *a giorno* dans la rivière la plus tragique de notre vieille Europe au beau milieu d'une incomparable ville enténébrée. Il faut s'entêter et découvrir le secret couloir. Je procède méthodique : les rues et les maisons ne me livrent rien, je commence par étudier le quai, le longe en regardant mieux... Derrière l'Académie, il y a un endroit où

le terre-plain s'incline en contre-bas, chemin creux s'enfonce, et tournant à angle droit, au pied des vieilles maisons qui forment le quai, tombe perpendiculaire sur la rue. Là le quai ne doit plus s'appeler quai, puisqu'il ne s'agit plus que d'une grosse épaisse muraille, que je viens du reste d'arpenter jusqu'à m'aller casser le nez contre les parois des maisons joutées. En bas je n'ai vu à l'angle droit du chemin qu'une parcelle de terrain vague et des tas de détritux, de fumier, de tout ce qu'on appelle dans mon pays des *râblons*. Toutefois je veux aller inspecter ce dépôt d'immondices. C'est un recoin hideusement sombre, où il faut faire attention où l'on marche. Là dedans une sorte de sente se dessine. A tout hasard suivons-la. L'ombre des hautes maisons s'y rabat épaisse : le tournant du chemin creux est tout à fait désert et la grande muraille du quai interrompu obstrue la vue du côté de la rivière. Tout soudain d'entre les tas d'ordures, saute à moi un être falot, claudicant et dégingandé. Je tressaille.. Le diabolin noir a une voix, gesticule et me fait de longs discours inintelligibles et interrogateurs ; ce qui me rassure d'autant plus que lui-même n'a pas l'air du tout rassuré ; je lui sens la voix altérée, haletante.. Et comme je regarde devant moi, persistant à explorer cet angle noir au mépris de son tchèque questionneur et trouble, j'aperçois derrière les ordures où il était posté un trou clair. Je passe outre les tas de décombres, la brèche s'agrandit ; c'est là.. L'autre avec une insistance convulsive s'attache à mes pas. J'arrive à la trouée avant lui, lui bouchant le chemin. C'est une petite poterne très adroitement masquée ; j'entre. Toujours falot et clopinant, le gnôme ne me lâche pas d'une semelle, et l'imagination très surexcitée j'en conclus que je vais surprendre des choses tout à fait inédites.. Diabolin inquisiteur, lui m'objurgue et me talonne, dans le trou de rat entre les énormes

blocs de pierre du quai refermé par dessus nous, impatienté, presque furieux de ne pouvoir bondir en avant et me précéder... Voici la rivière, voici la passerelle et au large à deux encablures la caisse bourdonnante, et chichement illuminée...

Oh ! oh ! voici qui me donne à réfléchir ; tout ceci se présente de plus en plus étrange. Le petit bonhomme, un jeune garçon que je vois un peu mieux au plein air du rivage, tout à coup, ingambe et déluré, d'un saut de crapaud se trouve devant moi, me bouscule au risque de me culbuter et détale à toutes jambes en avant sur la passerelle qui tremble et résonne. Un cri d'appel tout à fait significatif, et deux ou trois ombres surgissent d'entre les planches qui grincent, et s'effarouchent, leur désarroi reflété dans le bleu d'acier de la rivière, la rivière qui d'ici semble hostile, traîtresse et profonde.. Et au moment où j'atteins les pontons et les cabanes noirs, un homme inquiet, hâve, déguenillé se présente barrant le chemin. Mais j'arrive si tranquillement d'un pas si lent, si ferme, l'air si résolu, qu'il s'écarte et me salue ; à mon tour je le salue le plus naturellement du monde — puisqu'on se baigne, je viens me baigner, quoi ? — et me trouve en face de deux vieilles femmes non moins déguenillées, deux fées carabosses, deux miséreuses harpies, dont je vois reluire les yeux et les rides et les cheveux blancs à la douteuse lumière d'un mauvais quinquet fumeux. Elles tremblent un peu, les hargneuses sorcières, mais se rassurent et me toisent perplexe des pieds à la tête. Est-ce un client, est-ce la police ?.. Décidément je ne suis pas du tout au clair sur l'endroit où je me trouve. Je fais toujours semblant de vouloir prendre un bain. Le polisson gambadeur débouché de sa faction dans les tas de détritus me considère avec attention et murmure des paroles qui ne me semblent plus de tchèque, mais qui

doivent dire que je suis inconnu à Prague. Ce sont des sonorités dont je me rappelle, mais où les ai-je entendues ? Evidemment ce bain nocturne ne doit rien recéler de compromettant, sinon la police ne le tolérerait pas ainsi en pleine ville. Mais alors pourquoi ces précautions des sordides tenanciers ? Les autres bains de Prague, les grands, les officiels, tenus admirablement, sont en face sur l'autre rive et soigneusement fermés de nuit. Une idée me vient ; derrière le Rudolfinum, se masse, labyrinthe inextricable et compact, le ghetto, indemne de toute intrusion *goy*, où l'on parle encore quelque hébreu, et où l'on observe tous les rites. Les juifs de ce quartier ont sans doute leur bain spécial, leur bain-ghetto d'entre les bains. De là l'entrée dissimulée de celui-ci qui doit être le leur, l'air au ban de la population, à l'index, de la petite poterne, sa façon réfugiée dans les saletés, protégée par les immondices. Parbleu ! ces sorcières et ce nécromant déguenillés aux yeux d'enfer, je les reconnais. Pouah ! l'horreur. Mais je suis là, je paye d'audace puisque je veux voir jusqu'au bout. A Casimierz, le ghetto de Cracovie, j'ai exploré les plus immondes culs de sac. Un bain juif nocturne, si réellement j'y suis, cela doit être vraiment d'un répugnant tel que cela en vaille le spectacle. Mon parti est pris. Je ne n'y baignerais pas pour un empire, mais j'entre ! Et de nouveau je vois les odieux personnages effarés, inquiets, ils se concertent en l'atroce baragouin, et l'établissement qui me paraissait louche, maintenant me semble féroce. Et il me revient à l'esprit des histoires de meurtres rituels ; et je me rappelle l'effrayant usage des enterrements juifs aussi nocturnes. Comme Prague est bien la ville pour évoquer de semblables choses ! A l'intérieur cependant les crapauds circoncis en prennent à leur aise ; c'est une folle gaieté, des cris, des sauts dans l'eau, des éclabousses, rien en vérité de suspect,

un simple sabbat flottant quoi ! Et cependant de plus en plus les trois vieux ont l'air pris en faute, horriblement embarrassés, presque affolés de ma présence. Je les gêne bien fort, et moi-même tout à coup je finis par n'être pas du tout rassuré, je ne me rends pas compte de ce qui se passe ; mais je ne recule pas, je suis venu, je veux voir. Enfin l'homme farouche se décide, se résigne plutôt, prend une clef, et loin de me mener là d'où viennent les cris et les clartés, m'ouvre une porte dans le noir humide. Brr ! j'en ai encore froid dans le dos... Pourquoi ? J'eus très peur, et pourtant il n'y avait rien à quoi je ne pusse m'attendre. Un banc pour se déshabiller et au devant un trou carré tout noir, et un lugubre glouglou d'eau à travers des charpentes. Et quelle eau ! Une eau de ténèbre, une eau de crime ou de noyade, ou de temps en temps un clapotis un peu plus fort, tout à fait l'oubliette du moyen-âge, mais une oubliette au fond d'un cercueil. Une mauvaise échelle descendait là dedans. Et le sinistre gredin aux sourcils blancs hérissés et froncés, au nez et aux regards d'usurier, à l'expression satanique, air de geôlier refermant un caveau sur une proie exécrable, fait mine de m'enfermer et d'emporter la clef. Oh ! cela non, non, non, non... sortir au plus vite de cet *in pace* marécageux, avec trappe ouverte sur une eau de suie ! Une visible satisfaction s'imprime sur la face du nécromant. Mais comme j'écoute le sabbat à côté, l'inquiétude reparaît. Est-ce que réellement je persisterais à vouloir pénétrer dans la bauge commune ? Non ; décidément j'en ai assez ; ce carré noir m'a réellement transi et dégoûté de courir l'aventure. Je n'ai plus nulle envie de voir un bain-ghetto, fut-il pittoresque comme *los capriccios* de Goya. Saint Jean de Nepomuk c'est très bien ; mais se jouer la comédie de Saint Jean de Nepomuk à soi-même en caisse verrouillée par un juif sordide

qui garde la clef dans sa poche, et être environné d'une cinquantaine de petits *youtres* salissant la même eau; tout, mais pas cela!.. Ebattez-vous, barbotez, pullulez dans votre cage réservée, engeance de tous les diables, je n'irai pas vous troubler, dussé-je en rapporter des pages à l'eau-forte et au vernis-mou. La peur me tient, plus forte que le dégoût. Vraiment, l'endroit était bien choisi pour avoir envie de se baigner! Et maintenant la satisfaction de l'homme et des deux mégères me rend comique rétrospectivement leur inquiétude de tout à l'heure, et leur concertation qui ne me disait rien qui vaille. Elle a fini de me paraître au dernier point suspecte, la boutique! Elle n'est plus mystérieuse pour un denier! Elle n'est que redoutable. Ah! la bonne histoire! Dire que j'ai failli me tremper dans cette eau. Eux, les vilains gens, ils sont si contents qu'ils me veulent rendre mon argent! C'est le comble! Rendre l'argent! Allons donc! Rendre l'argent? Ne seraient-ce alors pas des juifs? Et toutes mes nouvelles suppositions et ma nouvelle correspondante vision de la peu folâtre maison flottante serait-elle encore fausse? Il me semble maintenant que c'est bien du tchèque qu'estropie le hideux trio Je suis dépisté de toutes mes hypothèses par cette malheureuse monnaie rendue. Alors, sans moi-même un mot de tchèque à prononcer, je me trouve tout à fait bête, et m'accuse de lâcheté, de pusillanimité. Il fallait donc entrer! Sinon, ou bien cette équipée est grotesque décidément ou bien mon exploration n'est rien autre que fort déplacée. Toutefois du fantastique, j'en souhaitais, j'en ai eu. Par malheur cela se complique d'avoir fait le vaillant et d'avoir abouti à une peur bleue. Il est vrai, pour me consoler, que j'ai de mon côté fait bien peur à ces pauvres gueux, si gueux ils sont! Car encore qu'est-ce bien que cet endroit? Ghetto ou pas ghetto? Demain j'apprendrai probablement les choses les plus innocentes du monde : qu'il s'y agit d'infimes bains assez mal famés

pour gens de bas étage, ou au pire — et décidément malgré les quelques kreuzers rendus par ces horribles gens dans la joie d'être délivré d'un trouble-fête ou d'un espion, c'est ce que je continue de croire — des bains exclusivement réservés à la racaille du proche ghetto? Sinon plus rien ne s'explique... le plus simple eût été le lendemain de demander! Mais le lendemain devait être tel que j'ai oublié. Et puis, tout considéré, mieux vaut ne pas savoir, de peur que ce ne soit plus drôle du tout!



Quoiqu'il en puisse être, faute d'un Goya, c'est à Klinger que je recommande une visite à cette fâcheuse baraque, aux hôtes sinistres, et de bien mauvaise façon, étalée en pleine Vltava à quelques mètres en aval du pont où passe toute la Bohême; il en rapporterait les eaux-fortes-cauchemars les plus fantastiques qu'il ait jamais tirées de la réalité.

N'ai plus envie de rêver sur le quai, cette malpropre crapaudière, juive ou non, décidément tare à mes yeux ce coin de rivière comme un vomissement de bouche d'égoût. Il est du reste bien près de dix heures. Sur le pont peut-être retrouverai-je un peu de recueillement propice à l'évocation du passé; de là le spectacle des rives de la Vltava est encore autrement significatif; il est au reste déjà aimanté de mes propres souvenirs, ce pont, le pont de tous mes soirs et de toutes mes premières promenades à Prague, le pont sans pareil que je n'échangerais pas même pour celui de Valentre à Cahors peut-être plus joli et dans un site très séduisant, mais qui n'est qu'une gracieuse poésie lyrique auprès de la grandiose épopée de celui de Prague. Au sortir de la sente à travers le bout de terrain vague en contre-bas du quai, je tombe sur une rue oblique étranglée à la base de deux grands édifices, celui de gauche un couvent

à pompeuses fenêtres, pilastres, et série de frontons aigus ou arrondis associés et intervallés avec tout le luxe rococo désirable, s'achevant par une façade d'église composite et tumultueuse, à balcons et péristyle qu'un soir un petit collégien que je pilotais dans Prague devait s'acharner à prendre pour un théâtre. A droite en face du couvent, l'autre édifice énorme est aussi d'aspect monastique; mais là par les fenêtres éclairées je plonge sur des scènes d'intérieur que ma disposition d'esprit actuelle m'entraîne de nouveau à trouver fantastiques. C'est obligé : depuis la visite à ces bains où stagnaient entre les planches des noirceurs occultes et larveuses comme les fonds de certains vernis mous de Rops, je vais recueillir à passer devant les choses les plus simples des impressions effroyables.

Déjà la première baie lumineuse m'effare. Est-ce un intérieur de chapelle ou de classe que je surprends à travers les grillages? Des silhouettes de garçonnetts offusquent les vitres, entre eux j'entrevois dans la salle clairement blanchie une masse d'autres enfants. Ils chantent... Il y a des statues dévotes aux murs. Mais, si je me souviens bien, les bancs étaient étagés sur des gradins, car je n'ai gardé de tout ceci qu'un souvenir très confus; car la présence de l'étranger qui en bas, dans la rue, sous la fenêtre regardait si curieux, avait déjà distrait deux ou trois de ces petits, et je voyais la nouvelle de cette présence insolite se propager parmi eux. Alors je fis quelques pas de façon à ne plus stationner dans la zone de lumière tombant de la baie éclairée, et m'arrêtai plus longuement; c'étaient des voix très douces qui chantaient avec lenteur et admirablement expressives, comme du reste je n'ai entendu chanter qu'à Prague même, dans la *Tinsky chram*. C'était aussi beau que les chœurs d'enfants sous la coupole de *Parsifal*. Et encore une fois, pendant assez étrange, n'est-ce pas? cette ville noire où, à dix heures de la nuit, de petits

enfants chantent des hymnes si douloureuses, comme d'insomnieux petits prisonniers dans les grands coffres-forts de pierre monumentaux. Et ce qui me parut non moins étrange encore, c'est que ce concert véritablement angélique n'arrêtait aucun des passants de cette rue en somme très fréquentée puisqu'elle aboutit latéralement à l'orifice du pont, et qu'au contraire non seulement ceux de ces enfants chanteurs qui étaient debout contre la fenêtre avaient eu l'air inexprimablement surpris que quelqu'un dans la rue eût pris garde à leur sublime chant, mais qu'encore les autres passants en aient eux aussi témoigné quelque effroi, se retournant et me toisant avec inquiétude. Cela me fit penser à ces légendes de trépassés, d'âmes du purgatoire, dont il faut fuir la plainte si par hasard on la surprend, de peur d'en mourir, à ces appels de sirènes fantastiques auxquelles il faut ne pas prendre garde sinon l'on est enchanté. Enchanté, je l'étais en vérité, et j'en étais presque à me demander si le chœur enfantin de ces tardives ombres n'était pas peut-être une délicieuse hallucination dont je me trouvais la victime charmée, la réponse toute intime, toute personnelle que faisaient à mon cœur ému les vieux murs suintant l'histoire, le drame et la légende de Prague l'ensanglantée. Mais, comme les piétons continuaient à me dévisager anxieux, je fis encore quelques pas et n'entendis plus la volière de petits garçons. Règle générale : à Prague lorsque l'heure est trop tardive pour que les gens puissent s'examiner de pied en cape, se scruter suffisamment d'un seul regard, tout flâneur devient suspect qui bée trop curieux dans les vieux quartiers devant ce qui ne saurait plus renfermer de mystère ou d'attrait pour les habitants de la ville ; ces derniers, ne comprenant pas ce qui séduit ou intrigue l'étranger, s'ébrouent, se troublent et se demandent *s'il n'y a pas quelque chose*. On dirait que passé une certaine heure tout le monde dans cette ville, et la ville elle-même, prend mauvaise

conscience et s'effraie de tout. Chacun a peur de son ombre sous les becs de gaz. Contre-coup inévitable : c'est que l'étranger finit, à se voir ainsi observé d'un œil défiant, par croire lui aussi *qu'il y a quelque chose*, et toute bonhomie aussitôt s'absente de ces aspects antiques ; les rues deviennent affreusement tragiques, et l'on a réellement, *quand même*, aussi faux cela puisse-t-il être, *l'impression d'une ville où l'on conspire*. Prague en vérité doit pulluler de mouchards pour que le peuple s'y sente si peu chez soi et s'imagine voir partout de cette engeance, aussitôt la nuit tombée.

De longtemps je n'oublierai pas la sombre demeure qui, cette nuit d'été, chantait pleine de voix et d'ombres enfantines dans la caverne lumineuse fermée par des croisées et des grillages, mettant en mon âme la très douce mélancolie des chants d'église peut-être répétés pour le lendemain qui était un dimanche, après l'horreur du ghetto-crapaudière dans la Vltava.

Cette grande maison de droite sans aucune porte d'entrée sur la rue pourrait bien être un collège ou un orphelinat. Par une autre fenêtre voici que l'œil plonge dans une spacieuse cuisine, mais qui elle aussi n'a pas un aspect licite de cuisine ordinaire. Il s'y trouve des fourneaux grands comme des fours à pain, des marmites d'une capacité égale à celles des chaudières de bateaux à vapeur, des instruments de physique compliqués qu'on n'est guère accoutumé à rencontrer ailleurs que dans les distilleries et les laboratoires. La précédente baie lumineuse ouvrait la nuit de la rue sur une scène de vigile médiévale, celle-ci sur un spectacle bien moderne. Etains, cuivres, fonte et faïence vernissée, tout reluit de propreté dans cet étrange laboratoire, et cependant — parce que c'est à Prague sans doute et dans un si vieil édifice, et surtout du fait d'être si épaisément emmuré et grillé, cela fait ressouvenir aux antres d'alchimistes d'autrefois. Nous ne sommes pas loin de l'hôtel de ville où Wallen-

stein traînait à sa suite toute une séquelle de souffleurs de cornues et de subtilisateurs du fixe ayant la prétention de fixer le volatil. Cependant il y a en réalité quelque chose d'anormal ici encore : pourquoi cette cuisine, ou buanderie, ou distillerie, si éclairée et si absolument déserte, pourquoi ici la solitude et le silence *a giorno* du château de la belle au bois dormant et ailleurs les pieuses, les suaves harmonies des chœurs d'enfant? Et cela si tard! Mais cette fois je passe vite... J'aurais décidément l'allure trop insolite et même trop indiscrète si je m'arrêtais plus longtemps à surprendre les intérieurs par les fenêtres éclairées. Mais aussi pourquoi ne sont-elles point closes? ni volets, ni persiennes, ni stores, ni rideaux; rien que des grilles à défier toute effraction.

Au reste ceux à qui je raconterai ces choses les sentiront-ils significatives et intenses comme moi, ne leur ferai-je pas plutôt l'effet de ces légendaires joyeux chasseurs de Caldecott, vous savez... les trois cavaliers en redingote rouge qui, levés avant l'aurore pour troubler de leurs fanfares les échos enroués de matinale rosée à travers les campagnes anglaises, s'étonnent de tout comme s'ils n'avaient jamais rien vu : d'une branche, d'un oiseau, se demandent devant une meule à quoi cela peut bien servir et se perdent en conjectures saugrenues...



Cependant encore un intérieur goyesque se présente en grotte de clarté forée à même la paroi grise d'où tout à l'heure émanait en lumière et en musique blanches et mystiques et parfumées d'encens l'âme multiple et fraîche du contraire d'une manécanterie, une vespérale manécanterie, si tard encore éveillée et s'exerçant, et où s'isolait si fantastiquement déserte l'hypothétique chambre aux chaudières. Cette fois c'est de nouveau, porte ouverte sur la rue et légèrement en contre-bas,

une gargote populaire de gueuses et de haillonneux, rustiquement vêtus de gris et de bleus, accoudés aux tables avant que de s'y endormir, ternes et silencieux, dans la rouge lumière du gaz, et les relents de raves, de bière et d'ail. Encore un de ces trous qu'il faudrait pour les peindre Teniers, Callot, Rembrandt, Goya et Répine, semblable à ceux qui au début de mon errance noctambule se creusaient sous les porches des petites maisons drôlatiques. Mais il est bien plus bizarre celui-là à demi souterrain, écrasé par une prison cube de pierre à moitié borgne et partout grillé qui apparaît tantôt hospice, tantôt usine, et que voici maintenant cabaret!

Mais le pont est là. Déjà la tour noire s'érige à cheval sur l'ogive éclairée, à clefs de voûte armoriées et enluminées. Et je presse le pas, ne voulant plus me laisser distraire par rien.

.....

Un peu plus tard, laissant continuer ma faction, mon rêve et ma prière aux veilleuses brûlant au pied des statues contorsionnées et déclamatoires sur les deux parapets du pont monumental et même devant les icones encadrées aux faîtes des pignons de petites maisons vieillottes, dominées par la butée de la Mala Strana, voici que déjà je reviens, retraversant le dédale des rues, des ruelles et des culs de sac entre le pont et la place de l'hôtel de ville. Et quoique je sois pressé de rentrer maintenant, de nouveau le charme irrésistible opère et ma flânerie s'égaré au gré d'un nouveau flux de rêveries montant en marée à l'assaut des nouveaux écueils, sollicitations du hasard. Je me souviens surtout d'une infime échoppe qui me remplit de poétique ravissement. Elle n'avait certes ni deux mètres de profondeur, ni deux de largeur, ni deux de hauteur; la spirale d'un escalier de bois, toujours mais plus particulièrement cette fois comme dans certaines eaux-fortes de Rembrandt, s'arrondissait à l'angle du fond au-dessus d'un établi où fumait

une mauvaise lampe à pétrole. Cuir chapelés, lanières en écheveaux, formes de bois, souliers vieux et neufs encombraient cette sorte de quadrangulaire tonneau de Diogène. Or, il était habité : un homme très grand, très grave, en tablier de cuir et fluviale barbe blanche, le visage profondément triste, et recueilli, et sage, lisait dans un grand in-folio à fermoirs posé sur ses genoux. Toutes les rides de son front disaient l'attentive et presque sereine méditation, toutes les rides de ses joues une douloureuse résignation. Je crus voir Hans Sachs en personne, tel que nous le montre Wagner au début du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs*, mais un Hans Sachs miséreux, citoyen d'une ville rien moins que libre, un Hans Sachs tchèque enfin. J'ai souvent repensé à ce grand livre mystérieux. Qu'était-ce ? Et la mémoire me revient de ces martyrologes bohèmes si avidement recherchés jadis par la police et que cèlent très précieusement tant de familles avec des précautions telles que, seuls, le père et le fils aîné savent dans quelle cachette gît le dangereux trésor.

Maintenant les rues sont bien désertes et, sur le pavé gras, mes pas réveillent d'étranges échos. A tous les carrefours les gendarmes m'observent avec attention. Pourtant sur la place de l'hôtel de ville, au piédestal de la colonne de Marie, à la base de laquelle clignote une veilleuse, une forme noire, une vieille femme agenouillée, des yeux luisants d'extase dans sa face levée vers les étoiles, les mains jointes à la hauteur de ses lèvres, priait encore... Et entre l'austère méditation du vieillard de tout à l'heure et la prière éplorée de cette vieille, voici que mon cœur croit découvrir une relation. O patrie tchèque, o inoubliable martyrologe bohème, vous êtes inscrits au fond de tous les yeux et de toutes les âmes populaires dans cette ville effrayante et grandiose ! Les flèches multipliées de la Tinsky-chram au-delà de l'orante en deuil et de la colonne argentée gladiolaient

le ciel étoilé par dessus les frontons arrondis de deux mignonnes maisonnettes Renaissance. Même ces flèches et ces clochetons si aigus, surtout à cette heure, m'apparurent affreusement douloureux, luisant dans la nuit comme un rappel de ces piques de soldats qui tout en face reçurent les défénestrés précipités du second étage de l'hôtel de ville il y a tant et tant de lustres sanglants...

Le beffroi de l'hôtel de ville justement tinta...

Il était l'heure où jadis à ce même hôtel de ville, les affaires de la journée expédiées, Wallenstein se retirait avec ses astrologues pour interpréter et commenter d'inquiétantes conjonctions d'étoiles...

WILLIAM RITTER





L'ABANDONNÉE

A. Georges Brigode

*Dans la maison natale où vaguent lentement
Ses pas silencieux, dans la morne demeure,
La triste enfant se fane en son délaissement.*

*Elle rêve — oh ! que longue à s'écouler est l'heure ! — ,
Elle rêve au si cher et trop lointain amant....
Et voilà qu'un regret la brise, et qu'elle pleure !*



*Dans la ferveur du soir, un carillon léger
Chante à la cathédrale et tombe en sa demeure,
Et plus amèrement encor la fait songer ;*

*Il pleut des sons d'argent dans le calme : c'est l'heure
Où s'en venait jadis le pensif étranger....
Et voilà qu'un regret la brise, et qu'elle pleure !*



*Par la ville apaisée il ne s'en viendra plus,
Au chant des carillons, vers la morne demeure,
Vers les yeux qu'autrefois son rêve avait élus.*

*Pour lui sourit le soir, et tinte gaiement l'heure,
Les souvenirs pour lui n'ont pas d'amer reflux....
Et voilà qu'un regret la brise, et qu'elle pleure !*



*Car il s'en est allé, déjà las de l'exil,
Et sans fleurir d'amour cette morne demeure....
Et sans doute il oublie ?.... et peut-être aime-t-il ?....*

*A de lointains beffrois il entend sonner l'heure
Et rire dans son âme un carillon d'avril....
Et voilà qu'un regret la brise, et qu'elle pleure !*

FRANZ ANSEL

4 Novembre, 1895






LES PEINTRES DE LA CAMPAGNE FLAMANDE

I

ISIDORE MEYERS.

N révolutionnaire de jadis, que les plus jeunes d'entre les « jeunes » traitent déjà de « vieille perruque », et qui ne l'est, certes, ni comme homme, ni comme peintre.

Révolutionnaire, il le fut de la bonne façon !

En art, comme en littérature, comme en politique, il y a deux espèces de révolutionnaires : le révolutionnaire à tête creuse ou bourrée d'insanités et le révolutionnaire qui a des idées, un but bien défini, un idéal, sinon plus élevé au moins plus avancé que celui de la masse : ce révolutionnaire n'est qu'un empêchement de piétiner sur place, un progressiste dans la primitive acception du mot, un apporteur de neuf.

Sans ces *bons* révolutionnaires, la société serait condamnée à l'immobilisme et par suite au dépérissement.

Isidore Meyers peut réclamer sa part, une large part dans l'évolution (supprimons l'*r* qui a quelque chose d'effrayant) de l'école paysagiste moderne et l'historien de l'art belge au XIX^e siècle n'omettra point

on nom sous peine d'être taxé d'inexactitude ou de partialité.

Entre 1860 et 1865, Meyers faisait partie avec Heymans, Stobbaerts, etc. du groupe des novateurs anversois qui s'insurgeaient contre les conventions académiques si profondément enracinées dans la « Métropole des Arts ».

Avec Abry, Hagemans, Crabeels et Vande Velde, il fonda l'*Art Indépendant*, qui suscita dans la vieille cité académique des colères pareilles à celles qui, tout d'abord, avaient accueilli les premiers salons des *Vingt*.

Cette mémorable exposition de 1887 attesta comme l'a dit fort justement Camille Lemonnier, « la sûre action des doctrines nouvelles dans un milieu jusqu'alors inclément à l'idéal moderne et se caractérisa par la manifestation de tempéraments d'artistes décidés, convaincus, pleins de sève, résolus à pousser la lutte jusqu'au bout. »

Il fut un des premiers paysagistes qui « osèrent » : oser peindre la nature telle quelle, avec ses rutilances splendides et ses blondes clartés, oser broser une toile, oser quitter les routes frayées, oser être soi-même au lieu de rester l'élève et le pasticheur de maître X ou de l'illustre Y, étaient autant d'audaces, de témérités dont nous ne concevons plus la portée, mais d'autant plus grandes et plus admirables que cette indépendance et cet affranchissement entraînaient ordinairement pour l'artiste des conséquences matérielles, de nature à mater les tempéraments les moins domptables.

« Sur la place d'Anvers », comme on dit fort peu élégamment, les artistes sont cotés et non les œuvres et gare à ceux qui innovent ! On les prend par la faim, on leur coupe les vivres sauf à les réadmettre quand l'étranger les apprécie et que leur valeur n'est plus niable.

C'est l'histoire de Meyers, c'est l'histoire de Claus, c'est l'histoire de tous ceux qui ont fait ou font fi de la routine anversoise.

Mais n'insistons pas, puisqu'en faveur de Meyers le revirement s'est produit.



Quelques jalons biographiques.

Comme, passé quelques semaines, dans le charmant et hospitalier intérieur de Meyers, à Bruxelles, à deux pas du Parc, j'interrogeais l'artiste sur des faits antérieurs à notre amicale liaison — déjà longue ! *fugit hora !* — il me tendit un numéro de la *Revue belge* ; j'y lus un article fort détaillé de mon excellent confrère en chronique d'art E. Baes, qui ne m'en voudra pas de lui faire quelques emprunts.

« Joseph-Jean-Isidore Meyers est né en vue de l'Escaut, et ses premières années ont eu comme principale récréation le passage incessant des bateaux sur le fleuve. Lui-même, le dernier de six enfants d'un père qu'il n'a connu que malade et qui mourut lorsque J. Meyers avait dix ans, égaya les tristes journées de ce père chéri par ses tentatives de dessin de navires, qui décidèrent bientôt de son avenir.

Né le 14 février 1836, il entra, à l'âge de quatorze ans, à l'Académie d'Anvers, sur les conseils d'un ami, l'excellent sculpteur Eug. De Plyn, aujourd'hui professeur à cet établissement. Peu d'années après, le quartier où demeurait le jeune homme eut à fêter par des arcs de triomphe avec inscriptions, par des illuminations et autres démonstrations en usage dans les cités flamandes, le succès du lauréat qui avait remporté le prix d'excellence du paysage...

Cette réussite ne lui troubla pas la tête, mais le poussa tout-à-coup jusqu'à Paris, où, de 1855 à 1858,

il vécut dans une atmosphère d'études acharnées et aussi d'éblouissement devant l'art réaliste, alors dans tout son éclat, et dont les Anversois, ses émules, n'avaient qu'une idée fort incomplète. Il fut rejoint là-bas par Heymans, plus jeune que lui et non moins ardent à la rénovation.

Il n'exposa cependant pour la première fois qu'en 1860, à Bruxelles, et, l'année suivante, il envoya à Anvers un paysage qui se distinguait par des qualités d'interprétation et de coloration, mélange de romantisme et de réalisme.

L'influence de Leys s'exerçait alors presque autant sur les jeunes partisans du réalisme français que sur les véritables romantiques. Is. Meyers la subit également...

La première œuvre où s'affirma pleinement sa sincérité artistique, par une liberté d'exécution qui faisait valoir des qualités personnelles et remarquables de ton, de distinction et d'harmonie, fut le *Mois de Décembre*, motif pris à Calmpthout, qui, après avoir dignement figuré à Anvers, en 1864, sous le titre de *l'Assoupissement de la Nature*, obtint un grand succès à l'Exposition du Champ de Mars, en 1865.

Notre artiste ne se prodiguait point : plus d'un catalogue d'exposition ne mentionne point ses œuvres. Il se recueillait pour mieux parcourir sa voie, et, pénétré de l'horreur de la banalité, il voulut, durant plusieurs années, se rendre compte de la valeur réelle de notre pays au point de vue pittoresque, en développant sous un ciel étranger ses facultés de vision. C'est ainsi qu'en 1867, il fit un voyage en Danemarck ; en 1871, après la mort de sa mère, il se rendit en Ecosse, et en 1872, en Allemagne. Mais tout cela ne le satisfit point. Ce qu'il lui fallait, c'était l'aspect gras et plantureux de nos polders de l'Escaut et de la Durme, les vases luisantes du fleuve, plus encore que les sites désolés de la Campine.

C'était pourtant à Calmpthout, le 10 septembre 1861, qu'il avait connu Jacques Rosseels, le maître réaliste, dont l'intelligence large et perspicace avait aussitôt reconnu la valeur du jeune peintre. Dès lors s'établit entre eux une amitié solide, qui permit à J. Rosseels non seulement de juger en mainte occasion du cœur, de la loyauté et de la modestie de Meyers, mais encore de se l'attacher comme collaborateur dans son œuvre didactique de la transformation de l'Académie de Termonde.

Pendant quelque temps, Meyers avait eu chez son beau-frère De Plyn un atelier en commun avec J. Rosseels. Il loua aussi avec son ami une cabane d'où pouvaient être observés les éléments de deux tableaux différents. Mais il fallait choisir sa place et son sujet ; chose curieuse et typique, ils tirèrent les deux motifs à la courte-paille. Mais ils s'aperçurent bientôt tous les deux de l'inconvénient qu'il y a à traiter des sujets rapprochés, presque identiques, et prirent le parti, résolument, quoique un peu à regret, de planter leur tente séparément.

Meyers se mit en route pour explorer les rives de l'Escaut et, tout-à-coup, après Tamise qui séduit tous les peintres, en passant la Durme, à Thielrode, il tomba en arrêt devant un petit coin délicieux, l'oasis rêvé dans un désert aquatique. Ce coin, c'était Drie Goten, les Trois Trous ou les Trois Egoûts, nom peu poétique, comme on voit.

Au confluent de la Durme et de l'Escaut, près d'une crique communiquant avec les eaux d'un polder, vis-à-vis du moulin de Weert et du domaine seigneurial des Marnix, où le Vieil Escaut serpente encore comme jadis, est planté un hameau de quelques maisonnettes autour d'une brasserie qui a joué un certain rôle dans l'existence de Meyers. En effet, le propriétaire de cette brasserie, venant de la céder à

ses fils, la visitait encore souvent, accompagné de sa femme et de sa fille. Et pourquoi le cacher ? Dès lors, Meyers négligea parfois son art favori, ou plutôt il trouva tout-à-coup que Drie Goten était la véritable localité où l'art devenait absolument attrayant. Dans tous les cas, il fut bientôt la coqueluche de toute la population, et, choyé, attiré, aimé, il ne pouvait sortir que marié de cet endroit où son nom est resté légendaire.

Ceci se passait vers le 1^{er} avril 1877.

C'est là qu'il eut pour élève et compagnon, dans une maisonnette de la digue, le peintre Le Mayeur, qui y fit ses premières armes de mariniste. C'est là aussi que Courtens, à ses débuts, faisait des essais fantastiques qui ne laissaient que vaguement encore présager l'étonnant coloriste d'aujourd'hui.

Dans les premiers temps de son mariage, Meyers alla se fixer à Buggenhout, sur l'autre rive de l'Escaut, non loin de Termonde, où il donnait, l'hiver, ses leçons à l'Académie. Il partageait son habitation avec le peintre Van Cuyck et la jeune femme de ce dernier, et les deux artistes rayonnaient vers Baesrode, vers Saint-Amand, au milieu des motifs agrestes et de la joyeuse rusticité brabançonne... »

C'est à Cruybeke, à Waesmunster, à Buggenhout, à Hamme, à Baesrode, à Burght, plus tard à Bruges et dans les villes mortes de la Westfandre, que le paysagiste promènera désormais son cheval.

Travailleur alerte et infatigable, il multiplie les œuvres et cependant il ne les édite, il ne les envoie aux expositions que lorsqu'elles sont mûries et, à son sens, définitives.

Peu à peu aussi la fortune lui sourit ; ses œuvres trouvent des acquéreurs non-seulement en notre pays mais encore à l'étranger : à Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Paris, Bordeaux, Roubaix, etc.

S'il reste fidèle à son esthétique et à sa manière première, il sait tenir compte et tirer parti des conquêtes de l'art moderne : comme son caractère, sa peinture a le don de rester jeune.

Aussi bien ne faut-il pas s'étonner de ce que, loin de connaître les tristesses du « retour », Meyers voit le succès lui rester fidèle.

Ses dernières expositions ont été, en effet, de ses meilleures, non seulement au point de vue de la valeur de sa participation, mais encore sous le rapport du résultat : le Gouvernement et les Commissions des Musées lui achètent ses meilleures productions.



On a dit de l'art de Meyers qu'il n'avait point une grande portée : le reproche peut être adressé à la plupart des paysagistes dont le rôle consiste à charmer. Huberti, Boulenger, Heymans, Rosseels, Courtens, Coosemans, Verheyden et tant d'autres de nos meilleurs naturalistes n'ont jamais eu d'autre prétention, et qui donc oserait leur en faire un grief? Je sais bien que d'aucuns rêvent d'un paysage symbolique, à tendances sociales même — le croirait-on? — mais l'on en est encore à attendre les œuvres qui doivent justifier ces ambitieuses visées.

« Ne forçons point notre talent... » la parole du Bonhomme restera toujours vraie.

Meyers est plutôt un fort qu'un délicat et, si certaines de ses œuvres ont de séduisantes finesses, c'est leur sain réalisme et non une vaporeuse poésie qui en fait le principal charme.

Dans une *Aube* et un *Lever de lune* qui comptent parmi ses meilleures productions, dans certains *Matins* et *Crépuscules*, Meyers a dit les tristesses et les sourires de la nature, mais plus souvent il a chanté sa

vitalité féconde, ses fortes splendeurs, ce que j'appellerais son caractère rubénien.

La technique de Meyers est absolument adéquate à son esthétique. Comme son heureux caractère et sa bonne âme sont logés en un corps solide et alerte, de même son art gai et reposant prend forme, s'exprime fortement en une belle matière.



La peinture de Meyers est d'un vif émail, d'un émail qui rappelle la barbotine. Meyers procède par larges empâtements, empâtements qui constituent une des caractéristiques de l'école termondoise; quand la couleur est bien sèche, il en enlève les aspérités qui accrocheraient la lumière et nuiraient à l'effet, il égalise la pâte, la vernit et obtient ces riches et solides peintures que le temps, loin d'altérer, rend plus fortes et plus harmonieuses.

Meyers est un technicien consciencieux et c'est là chose importante, car il faut bien reconnaître que le métier de peintre se perd et que nombre de toiles admirées il y a vingt ou trente ans n'ont plus que les pâles reflets de leurs riches colorations de jadis et présentent d'inquiétantes craquelures.

Une flânerie dans n'importe quel musée moderne donne une déplorable idée de l'insouciance ou de l'ignorance des peintres contemporains au sujet des conditions de conservation et de survie de leurs œuvres

Les productions de Meyers, lentement et solidement établies, ne doivent point inspirer ces craintes.

De cette sage préoccupation, il faut féliciter l'artiste et aussi les acquéreurs de ses tableaux.



L'homme chez Meyers est simple, modeste, loyal,

bon garçon : c'est un type de flamand de bonne race, non du flamand froid, réservé, compassé avec une légère teinture hollandaise, mais du flamand aimant la chose et le mot pour rire, un peu narquois, un peu hâbleur, très farceur...

Ah ! ce fut un fameux boute en-train, au temps de sa jeunesse, et un joyeux compagnon, Door Meyers !

Et s'il n'a plus la fougue et l'enthousiasme juvéniles — le professorat, les distinctions honorifiques (rubans et médailles) les ventes aux musées tempèrent cette exubérance de vie et « posent » un homme — il ne connaît pas plus que jadis la morgue et la pose.

Combien différent de ces jeunes artistes et écrivains dont le cœur, le pinceau ou la plume pleurent toujours et dont le triste *moi* est toujours aussi encombrant que désolant.

Meyers a la *mens sana in corpore sano* et il ne croit pas que des allures de mystique et une figure de phtisique soient les seules extériorités possibles du talent.

Écoutez son ami Baes :

« Dans notre souvenir, la figure de Meyers est inséparable de ces belles matinées ensoleillées, à la fine brume nacrée et argentine, qui éclairaient les bateaux d'intérieur amarrés auprès de la crique de Drie Goten : quand il dirigeait son bateau plat en dehors du courant navigable, et couvrait rapidement d'épaisses touches presque pures des panneaux bruts destinés à boire l'huile et à donner un aspect mat à son étude, quand il saisissait au vol la voile blanche d'un Knots filant comme une mouette ou louvoyant contre la brise, tel était notre Meyers, toujours prêt à la répartie et recevant sans broncher les saillies épaisses des bateliers de passage.

Quand nous allions explorer ensemble Mariakerke ou St-Amand pour y saisir un *Coucher de Soleil* au milieu des pêcheurs et des gamins ébahis, c'était encore, dans les vapeurs dorées du beau fleuve, la même sil-

houette bienveillante, serviable et aux allures cordiales ; et, comme nous l'avons connu, nous le voyons toujours aujourd'hui.

Enfin, quand les rigueurs de l'hiver amoncelaient devant l'étroite passe de la Durme des blocs de glace scintillante, hauts comme les maisonnettes du village, renvoyant comme des astres les rayons multipliés du soleil, n'était-ce pas aussi le peintre vigoureux et amoureux de lumière qui courait s'extasier sur les banquises, insoucieux, dans son admiration juvénile, de l'âpre contact de la bise ?

Non, sa philosophie naturelle est tout-à-fait optimiste et ne peut éprouver à l'égard de Schopenhauer qu'une instinctive aversion. »

Est-ce à dire que Meyers a été insensible à certaines injustices, à certains dédains, qu'il ne se rend pas compte des durs côtés de la vie d'artiste probe et indépendant ?

Non ! sous ces dehors bon garçon, l'homme grave apparaît parfois, et au milieu des succès s'éveille le souvenir des luttes.

Un fait me frappa, un jour que je parlais à l'artiste de ses enfants (il a une fille et un fils).

— Votre fils peint, il marche sur les traces de son père ?

— Faire de lui un artiste, jamais, me répondit Meyers avec une singulière énergie. Mon fils est en Angleterre où il achève son éducation... commerciale !

Et l'artiste rallume sa chère pipette, me montre ses dernières œuvres, de vigoureux et étincelants sous-bois, m'entretient de sa prochaine exposition à Anvers, puis après un vigoureux *shake-hands* qui fait passer son cœur dans ses doigts, court s'embarquer pour Termonde...

Si Termonde est un petit centre artistique important, c'est à Rosseels, certes, mais aussi à Meyers qu'on le doit.

Beaucoup d'artistes font aimer l'art, moins nombreux sont ceux qui font aimer les artistes: chez Doorken Meyers il serait difficile de ne pas comprendre dans une même sympathie l'homme et l'œuvre.

ALBERT DUTRY





SONNETS

A la Mémoire de Paul Verlaine

I

*Inoubliable, cher Poète,
Toi qui souvent m'as fait rêver,
Toi qui souvent m'as fait pleurer
Aux sons de ta lyre inquiète !*

*Ta lyre, hélas ! de deuil drapée,
Désormais ne bercera plus
Mon cœur, aux ondulants reflux
De sa dolente mélopée !*

*Mais toujours au fond de mon âme,
Comme en un reliquaire d'or,
Je garderai, secret dictame,*

*Tes chants, pour qu'ils viennent encor,
Oiseaux divins, aux heures mièvres,
De leur vol effleurer mes lèvres !*

II

*Qu'importe, si les ans frivoles
Me ravissent tes rimes folles,
Fleurs d'éphémères passions !
Les humbles invocations*

*De ton immortelle « Sagesse »,
Fleurs d'idéal et de simplesse,
Me resteront malgré les ans !
Sanglots de l'âme, purs élans*

*De repentance et de prière !
Préludes de l'hymne dernière
Qui berça ton dernier sommeil,*

*Tandis que ta froide paupière,
Close aux pénombres de la terre,
S'ouvrant à l'éternel soleil !*

FRANZ VAN CAENEGEM





UNE CAUSE LITTÉRAIRE (1)

La Jeune Belgique contre le Coq Rouge.

PLUS profondément que l'Art pour l'Art et l'Art Social, la poétique parnassienne et la poétique symboliste, l'alexandrin rimé et le vers libre divisent la *Jeune Belgique* et le *Coq Rouge*.

L'Idéalisme universellement renaissant dans les Arts a eu sur la poésie l'influence la plus pénétrante et la plus innovatrice; frôlant l'âme des derniers venus, il en a chassé la hautaine quiétude et la païenne sérénité de leurs devanciers immédiats; la débauche de réalités que fut le naturalisme et la manie de correcte plasticité que représenta l'école parnassienne, ont rejeté l'âme humaine aux rives d'un horizon moins concret, moins étriqué, moins voilé de réalités; à la peinture directe des objets, à la réverbération adéquate des êtres et des choses s'est substituée l'évocation, la suggestion, l'analogie; c'est le Symbolisme.

« On fait du symbole, dit M. Henri de Régnier, la condition même de l'art. On veut en bannir déli-

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 février 1896.

bérement, en toute conscience, ce qu'on appelle les contingences, c'est-à-dire les accidents de milieu, d'époque, les faits particuliers. » (1)

Cette transformation dans les idées devait avoir pour conséquence de désarticuler la facture du vers français et de remplacer sa régularité traditionnelle par une variation de rythmes flottant avec plus de souplesse autour de la pensée; c'est le vers libre : « Les essais des derniers venus, dit M. Stéphane Mallarmé, tendent à mettre plus d'air dans le poème, à créer une sorte de fluidité, de mobilité entre les vers de grand jet, qui leur manquait un peu jusqu'ici... Le volume de la poésie future sera celui à travers lequel courra le grand vers initial avec une infinité de motifs empruntés à l'ouïe individuelle. » (2)

Et entre Parnassiens et Symbolistes, la dispute commença et continue sur la technique du vers.

Avec Leconte de Lisle, leur maître génial, les Parnassiens disent « que le vers français vit d'équilibre et qu'il meurt si l'on touche à sa parité et à sa rime. » (3)

Et M. Iwan Gilkin répète à son tour : « Le nombre syllabique et la rime, c'est la loi inviolable, c'est la versification française elle-même; y porter atteinte et chercher à fonder la versification française sur autre chose, c'est vouloir substituer à celle-ci une versification étrangère, c'est couper la racine d'un rosier et enter celui-ci sur une carotte ou un navet. » (4)

Et les Symbolistes de répondre, par l'organe de M. Stéphane Mallarmé, « que dans une société sans unité, sans stabilité, il ne peut se créer d'art stable, d'art définitif.. N'est-ce pas quelque chose de très

(1) HURET. *Enquête sur l'Evolution littéraire*, page 93.

(2) Ibidem, page 59.

(3) Ibidem, page 281.

(4) *Jeune Belgique*. 1895, n° 8, page 319.

anormal qu'en ouvrant n'importe quel livre de poésie, on soit sûr de trouver d'un bout à l'autre des rythmes uniformes et convenus, là ou l'on prétend, au contraire, nous intéresser à l'essentielle variété des sentiments humains? »

Et, interrogé sur le technique du vers, M. Henri de Régnier répond à son tour : « La liberté la plus grande (qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau?); l'usage de l'alexandrin classique suivant les besoins; la composition harmonieuse de la strophe, que je considère comme formée des échos multipliés d'une image, d'une idée ou d'un sentiment qui se répercutent, se varient à travers les modifications des vers pour s'y recomposer. » (1)

Malheureusement la discussion entre Parnassiens et Versilibristes ne se maintient point longtemps aux calmes et sereines hauteurs de la théorie; elle descend bientôt au terre-à-terre des exagérations, des gros mots et des personnalités; le vers parnassien est qualifié de « rigide et froide et sculpturale momie » tandis que le vers libre est baptisé de « prose culbutante et de mixture de syllabes brouillées comme des œufs ». Telles les moindres des aménités qui s'entre-croisent, ces derniers mois, de revue à revue.



Tout d'abord en tant que manifestation, dans le domaine artistique, d'une tendance générale des esprits en notre soir séculaire, le Symbolisme s'impose sans conteste à l'attention, disons plus à la sympathie; il est une forme, en effet, de l'Idéalisme renaissant « de cette persuasion, de cette intime persuasion, de cette

(1) HURET. *Enquête sur l'Evolution littéraire*, p. 94.

croissance indestructible que derrière la toile, au delà de la scène où se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache — *Deus absconditus* — qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties » ; (1) le Symbolisme en un mot, c'est l'Idéalisme des poètes !

Est-ce à nous, catholiques, je le demande, à condamner *a priori* un mouvement si visiblement orienté vers nos croyances et à lapider de railleries faciles et préconçues ceux pour qui le Mystère, cette apparence objective de la Foi, est une des faces de la Beauté ?

Hantés par le Mystère, les Symbolistes lui ont cherché une expression adéquate; à l'imitation des formes extérieures, qui leur apparaissait comme la formule prédominante de l'Art de leurs prédécesseurs, à l'imitation des apparences ils préfèrent l'évocation et la suggestion des idées.

Ce procédé certes, et on l'a dit avec raison, n'est pas neuf; de tout temps l'Art parla par figures et par allégories; Zola lui-même, l'ennemi personnel des Symbolistes, doit au « symbole » l'émouvant effet de quelques-unes des plus belles pages du *Rêve* et de *la Faute de l'Abbé Mouret*, et nulle poésie ne se conçoit sans symboles.

Il ne s'agit donc point de faire prendre aux Symbolistes un brevet d'invention; ils n'y prétendent point du reste; leur mérite — et il n'est point banal — c'est que, se faisant de l'art une conception idéale et immatérielle, ils se sont emparés d'une forme antérieure d'expression et qu'ils l'ont perfectionnée et affinée au point de réverbérer dans leurs œuvres les régions les plus vagues, les plus nuancées, les

(1) P. BRUNETIÈRE. *Renaissance de l'Idéalisme*.

plus délicates et jusque là les plus inaccessibles de la pensée et du sentiment. Les Symbolistes visent, dans le rendu de la vie du Rêve, à la maîtrise que les Naturalistes et les Réalistes ont acquise dans le rendu des choses sensibles. Et si parmi eux il est encore maints apprentis tâtonnants, qui oserait contester que quelques-uns déjà sont passés maîtres?

Cette maîtrise qui l'oserait dénier, en France, à Henri de Régnier et, en Belgique, à Emile Verhaeren?

Presque simultanément, viennent de paraître deux œuvres qui permettent à la fois de juger de la valeur de ces écrivains et de noter par comparaison les caractéristiques différentielles de leur tournure d'idées et de leur faire technique.

Henri de Régnier appartient à la race des purs lyriques et, s'il nous fallait lui trouver dans la poésie française un ancêtre, tout de suite nous désignerions Lamartine; du doux et noble poète des *Méditations* et des *Harmonies*, de Régnier a la mélancolie profonde, mais hautaine un peu et sauvée de la banalité par l'orgueil de soi; le monde et l'humanité ne lui importent guère; seule l'intéresse son âme, hantée du « désir d'être ailleurs », fascinée par le « langoureux passé » et attirée par

Les jours morts sur qui pleut la splendeur de mourir.

Comme on le voit, le génie d'Henri de Régnier s'abreuve aux sources éternelles de l'intime poésie lyrique; par dessus l'école parnassienne, dont il regrette l'objective impassibilité, il se rattache aux Romantiques par l'obsession du présent, odieux de toutes les satiétés de la possession, et par l'attrait de l'autrefois, magnifié de toutes les douceurs de l'irréparable; mais, à la différence des Romantiques, sa tristesse sinon moins sincère est moins directement et moins brutalement exprimée — c'est un murmure

plutôt qu'une clameur — et elle tient, des images dont le poète la revêt un charme inconnu et nouveau de nuances et de délicatesse.

Henri de Régnier, instaurant le symbole comme la hantise nécessaire et essentielle de l'artiste, réappropria et renouvela le vieux fond des images, des allégories et des comparaisons, banalisées et ridiculisées par l'abus. Toute l'histoire et toute la nature, les mythologies antiques comme les modernes épopées, lui servent de moyens de représentation magnifique ou émue de son rêve intérieur. Et voyez la puissance rédemptrice d'un vrai poète : de ces figures de rhétorique les plus vieilles — telles les divinités païennes — revêtent au contact du songe qu'elles interprètent une virginité insoupçonnée. A l'héritage des poésies antérieures, de Régnier ajoute un patrimoine de symboles qui, dût le Symbolisme n'être qu'une mode passagère et erronée, suffit à la justification de l'artiste et de son art; de Régnier a adapté la création entière aux notations capricieuses et infinies de son âme :

« Elle habite, cette Ame, à l'orient des villes
Près du fleuve désert où boivent les oiseaux.
La mousse ronge la maison aux murs stériles
Où se tord un cep nu sans pampres ni fruits beaux.

Elle a marché suivant le héron ou l'aronde
Qui sur les prés d'avril et les marais d'automne
Passe et repasse et qu'un caillou de quelque fronde
Décime et qui saigne sur le jonc qui frissonne.

Le soir a tressailli de son sanglot nocturne
Au retour morne après tant d'espoirs et d'aurores,
Elle s'attarde assise à son seuil taciturne
Si passe un bruit de pas, d'armes ou de mandores.

Ah! le fleuve est désert le long des routes pâles
Et la porte est ouverte à qui n'est pas venu
Aux pierres du chemin dans l'usé des sandales
Et quelque rose en feu fleurie au bâton nu!

h! comme on l'a cherché par le val et les landes,
Comme cette âme fut pareille à quelque oiseau!
Et la triste maison sans treille ni guirlande
Crispe à son âtre noir la harde et le manteau. (1)

Si de Régnier fait partie de la famille littéraire de Lamartine, Emile Verhaeren s'apparente plutôt à Victor Hugo — le Victor Hugo épique, formidable, tortionné de *la Légende des Siècles* et de *la Fin de Satan*. Ou mieux Verhaeren rappelle les vieux maîtres de Germanie et de Flandre, dont l'âme paroxysée perdue en tant de chefs-d'œuvre immortels et clame dans les musées de Dresde, de Berlin, de Cologne leur sensualité ou leur mysticisme — également outrés. Comme ces maîtres, Verhaeren — selon le bête vocable courant — est un *exagéré*. Les *Moines* ont la sculpturale et rigide beauté des donateurs de Van Eyck et de Holbein; les *Flamandes* ont toute l'opulence de santé et de chairs des femmes de Rubens; et c'est bien la grande ombre énigmatique et angoissante d'Albert Dürer qui plane sur les *Campagnes Hallucinées* et les *Villes Tentaculaires*, deux livres supérieurs, où les qualités sont de telle hauteur que les défauts n'apparaissent que comme de nécessaires mises en relief et dont quelques pièces — telles *le Cordier*, *le Passeur d'Eau* et *le Fléau* — donnent la sensation rare de choses belles d'une façon absolue.

Verhaeren est un Flamand; il l'est par la sensation profonde au point d'en devenir apocalyptique; il l'est par l'image fulgurante et abrupte, il l'est par le verbe cassant et nerveux; parmi les Symbolistes français et même parmi les poètes belges d'expression française, il apparaît d'une originalité complète et d'un entier

(1) HENRI DE RÉGNIER. *Poèmes*, p. 84.

isolement; si, comme tous les artistes de l'École nouvelle, Verhaeren aspire à captiver dans ses vers les grandes idées générales qui passent, comme des souffles nostalgiques de l'invisible, sur l'humanité rivée à la matière, la vision qu'il s'en crée est si particulière, sa faculté de rendu est si spéciale que toute similitude, tout rapprochement, tout parallèle en sont déconcertés; et vraiment l'on songe un peu au mot de Barbey : « L'aigle vole seul, les *autres* vont par troupe. »

Que la poésie de Verhaeren ait des défauts et des lacunes — énormes comme ses beautés — j'en conviens; ce large fleuve impétueux et majestueux n'est pas que d'or et de lave; il charrie aussi des scories et des cendres; signaler ces cendres et ces scories, les cataloguer et les collectionner, à l'instar des géologues, doit être permis à la critique; mais celle-ci est indigne de son nom et de sa mission quand, par une incroyable aberration de parti-pris, elle prend prétexte des quelques lacunes d'une œuvre pour lui dénier toute valeur et exagère les défauts d'un artiste pour pouvoir d'autant mieux se dispenser de reconnaître ses mérites. Ne cherchons pas les poux dans la crinière du lion!

Vraiment il est un grand poète, n'est-ce pas? celui qui a chanté la Beauté en ces strophes magnifiques :

« La rose Egypte et la Grèce dorée
Jadis, aux temps des Dieux, l'ont instaurée
En des temples d'où s'envolait l'oracle;
Et Paris et Florence ont rêvé le miracle
D'être, à leur tour, l'autel où ses pieds clairs,
Vibrant d'ailes, se poseraient sur l'univers.
Aujourd'hui même, elle apparaît dans les fumées
Les yeux offerts, les mains encor fermées,
Le corps exalté d'or et de soleil.
Un feu nouveau d'entre ses doigts vermeils
Glisse et provoque aux conquêtes certaines,
Mais les marteaux brutaux des tapages modernes
Cassent un bruit si fort, sous les cieux ternes,
Que son appel vers ses fervents s'entend à peine.

Et néanmoins elle est la totale harmonie
 Qui se transforme et se restaure à l'infini,
 Par à travers les mille efforts que l'on croit vains.
 Elle est la clef du cycle humain,
 Elle suggère à tous l'existence parfaite,
 La simple joie et l'effort éperdu,
 Vers les temps clairs, baignés de fête
 Et sonores, là-bas, d'un large accord inattendu.
 Quiconque espère en elle est au delà de l'heure
 Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure;
 Et tandis que la foule abat, dans la douleur,
 Ces pauvres bras tendus vers la splendeur,
 Parfois, déjà, dans le mirage où quelqu'âme s'isole
 La beauté passe — et dit les futures paroles. » (1)

M. Albert Mockel a publié sur Emile Verhaeren une étude fort curieuse, un peu diffuse peut-être, où je relève cette appréciation lapidaire, qui fixe fort bien le caractère différent, presque opposé, du talent de Verhaeren comparé à celui d'Henri de Régnier : « Verhaeren a ce sentiment viril de l'immense comme une autre famille de grands poètes connaît le sentiment plus féminin peut-être de l'ineffable. » (2)

Si je me suis arrêté quelque peu à examiner l'œuvre poétique d'Henri de Régnier et d'Emile Verhaeren — avec le regret de ne pouvoir dire qu'en passant toute mon admiration pour Francis Vielé-Griffin dont la *Chevauchée d'Yeldis* est une pure et harmonieuse merveille — c'est que j'ai tenu à prouver que le symbolisme existe, par d'admirables et fiers poèmes, en dehors des manifestes tintamarresques dont il abusa parfois et des sonnets ridiculement abscons (toujours les mêmes, du reste !) que de bienveillants quotidiens reproduisent périodiquement sous couleur de tenir leurs lecteurs au courant.



(1) *Les Villes Tentaculaires*. LES IDÉES, p. 100.

(2) ALBERT MOCKEL. *Emile Verhaeren*. Paris, édition du Mercure de France. 1895, p. 16

On fait généralement au Symbolisme plusieurs sérieuses objections, dont la première et la principale est son obscurité, son incompréhensibilité, son manque de clarté.

Si le reproche visait seulement des poèmes déterminés — tels sonnets de Stéphane Mallarmé, par exemple, qui d'ailleurs, quand il veut bien cesser d'être sibyllin, sait être un subtil et rare poète — ou même un artiste déterminé, tel René Ghil, nous y souscrivions volontiers, en faisant remarquer seulement et une fois de plus qu'il est injuste d'apprécier un mouvement littéraire par ses excentricités... Songeait-on jamais à juger le Classicisme par Chapelain et le Romantisme par Casimir Delavigne ?

Mais l'objection a une portée plus générale; elle est l'expression de la lutte perpétuelle et nécessaire du faux esprit philosophique contre l'Art, de la Raison contre le Rêve et, en certain sens, de la Routine contre le Progrès. Comme jadis on criait casse-cou à la hardiesse des Romantiques, puis au manque d'idées des Parnassiens, aujourd'hui on s'en prend à l'obscurité des Symbolistes; et l'on s'en va répétant avec Boileau :

Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement.

Ceux qui parlent ainsi oublient vraiment que l'Art est en corrélation directe avec les mœurs et les idées du temps et que nous ne vivons plus au XVII^e siècle; alors toute vie se déroulait calme, droite et logique à la façon d'une grande route; point de complication, point de heurts, point de soubresauts; l'existence d'aujourd'hui était inconnue, enfiévrée de lectures, taionnée par les inventions, paroxysée par le cosmopolitisme; et les Lettres, qui empruntent toujours aux destinées soit leurs apaisements soit leurs nervosités, furent comme le noble et solennel et

translucide développement de lieux communs très généraux, très abstraits et très rigoureusement déduits. L'Humanité et l'Art ont franchi cette étape, et d'autres étapes encore; ils ont depuis rencontré sur leur route la passion tendre ou violente — et ce fut le Romantisme — la Vie rude et brutale — et ce fut le Naturalisme — la [forme hiératique et impassible — et ce fut l'école Parnassienne.

Et voici maintenant que vient au devant d'eux le Mystère; désormais les préoccupe l'envers redoutable des objets visibles, l'au-delà troublant des apparences, l'énigme des êtres et des choses.

Et, quand l'Humanité est dans la sujétion angoissante de ce songe essentiel, on voudrait que l'Art parlât la langue cristalline de Fénelon et de Racine?

L'obscurité est dans les Idées, non dans le verbe et M. Iwan Gilkin dit fort bien en ses *Menus propos* : « L'obscurité, le crépuscule, l'énigme, le mystère peuvent être l'objet de l'œuvre d'art au même titre que les révélations nettes de la lumière. Ici encore, approprie la forme à la substance. Et toi, bon critique, ne va pas reprocher au mystère de n'être pas clair : tu finirais par faire rire les sphinx. »

S'il fut une heure dans l'Art pour enchâsser, en des termes spontanément et immédiatement accessibles, les sublimes banalités de la vie, pourquoi n'y en aurait-il pas une autre où l'obsession des délicatesses mystérieuses, des désolations subtiles, des déceptions irraisonnées, des joies sans causes et des angoisses instinctives requiert une expression imagée et chantante qui ait les indécisions, les falotements, les imprécisions des vagues idées d'aube qu'elle revêt?

Qu'une telle poésie, toute d'impressions successives, sans association logique entr'elles, déconcerte tout d'abord nos esprits habitués à chercher et à trouver un raisonnement au fond de tout poème, rien

d'étonnant; c'est une habitude d'esprit à prendre, une façon de sentir à renouveler; et, en retour, quelles riches gerbes d'intimes et attirantes émotions ne vendangerons-nous point dans cette terre éternelle du rêve, évoquée devant nous parmi ses brumes nécessaires! Et comme alors nos petites joies et nos minces douleurs personnelles se dissolvent et se dilueront dans l'immortel et indicible songe dolent ou radieux de l'Humanité.

M. René Doumic, qui ne fut point tendre pour les Symbolistes, en jeune normalien qu'il est, écrit pourtant avec beaucoup de justesse : « La poésie dont nous esquissons le programme ne fait pas de place à l'individuel. Elle ne retient que les traits par où nous nous ressemblons tous; en sorte que, dans ses œuvres comme chargées d'humanité, tous les hommes se puissent reconnaître. Elle ne dit pas telle douleur née un jour d'une aventure singulière; mais elle répète cette plainte qui traverse les siècles, aussi vieille que le monde, puisqu'elle est née du mal de vivre. Elle ignore les nuances, le détail et l'accident; elle ne reproduit que des sentiments très généraux, que des états d'âme indiqués largement, comme ces paysages qu'on voit dans les toiles de Puvis de Chavannes, réduits aux grandes lignes, aux plans essentiels, aux masses de lumière et d'ombre. » (1)

On voudra bien croire que, derrière ces considérations générales, il n'y a nulle visée de ma part à l'excuse systématique de tant d'essais informes, lamentables et bizarres, qui se produisent journallement au nom de la poétique symboliste; je n'ai voulu qu'indiquer et justifier par l'évolution perpétuelle de la Pensée, la note nouvelle que le

(1) RENÉ DOUMIC : *Les Jeunes*, p. 192.

Symbolisme apporte dans l'Art et qui, appuyée déjà par des œuvres grandes et significatives, mérite mieux tout au moins que le dédain *a priori* qu'on lui prodigue.

Il me reste dans un dernier article à examiner la technique symboliste.

(*A finir*)

FIRMIN VANDEN BOSCH





LES LIONS DU DÉSERT

I

*La gloire du soleil sombrant dans les nuées
Ensanglante les loins de ses pourpres rayons,
Et du soir qui descend les obscures buées
Ombrent d'un gris douteux ses rougeâtres sillons.*

*Dans le désert immense aux mornes solitudes
S'ébauchent vaguement les tentes d'Israël,
Et du sombre Nébo les pics altiers et rudes
Tels que des bras géants s'exallent vers le ciel.*

*Or, sur les flancs du mont abrupt et taciturne,
Le grand vieillard, courbé sur son bâton nouveau,
S'avance, proflant dans la sombreur nocturne
La voide austérité de son corps vigoureux.*

*Et quand, sur le sommet du mont sacré, Moïse
Vit Chanaan, au loin, il s'arrêta songeur,
Etendant ses deux bras vers la terre promise;
Sa prophétique voix monta vers le Seigneur.*

II

*Salut à toi ! Salut ! O sol des jours propices,
Qu'à son peuple, Elohim, le dieu fort, a donné,
Toi qui verras fumer l'encens des sacrifices !
Dont, à nos chants, l'écho demain va résonner !*

*Puisque le Dieu puissant me refuse la grâce
De conduire Israël à tes champs fructueux,
Je fais monter ma voix vibrante dans l'espace,
Salut ! Salut à toi ! terre des jours heureux.*

*Et toi, mon peuple aimé, que loin du joug impie
J'ai conduit à travers la triste immensité,
Adieu, mon peuple, adieu : je vais finir ma vie
En contemplant les lieux de ta prospérité.*

*Et je pleure sur toi, mon peuple, hélas je pleure :
Car un jour ton Sauveur descendra faible et nu
Du ciel serein, ton Dieu viendra dans sa demeure,
Sous les coups de ses fils il mourra méconnu.*

III

*Et Moïse se tut. Dans les profondeurs mornes
Israël se livrait aux songes incertains,
Et sous le vaste ciel, en la plaine sans bornes
Ses tentes s'esquissaient dans les vagues lointains.*

*Cependant le soleil épanchait sur les nues
Les ultimes lueurs de son disque sombre,
De la tombante nuit les ténèbres accrues
Recouvraient l'univers de leur lincol ombre.*

*Et sur l'altier Nébo, dans un geste extatique,
L'homme de Dieu, le chef, le dur législateur,
Haut dans le firmament, se dressait, héroïque
De ses bras paternels bénissant la sombreur.*

*Or, Moïse, lauré d'un frisson de lumière
Campait son corps altier dans le couchant rougi,
Et, tout là-bas, parmi la solitude austère,
Les lions au poil roux, par trois fois, ont rugi.*

CARRIL MARIO





PAUL VERLAINE (1)

II

PA salutaire catastrophe, qui brusquement métamorphosa Verlaine, vint et ce fut en Belgique que s'acheva l'odyssée lamentable. Dans un livre curieux, titré *Mes Prisons*, fragment d'autobiographie sincère, le poète a conté le drame.

Certain jour de juillet 1873, se trouvant à Bruxelles, Verlaine qu'avait grisé « l'atroce sorcière verte », se prit de querelle, dans la rue, avec son néfaste compagnon d'aventure et de vice et tira sur lui deux coups de revolver. Une balle égratigna Rimbaud. Un sergent de ville qui bâillait par là cueillit à point le coupable.

Après une brève détention préventive aux Petits-Carmes où le captif écrivit plusieurs des récits diaboliques qui closent *Jadis et Naguère*, et même déjà certains vers plaintifs de *Sagesse* et une pittoresque ronde de prisonniers de *Parallèlement*, il fut condamné, pour coups et blessures, à deux ans de prison et s'en alla méditer sur les folies de son existence

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 février 1896.

derrière les barreaux d'une cellule, à Mons. Ce fut le salut.

En une page admirable il a célébré comme nul avant lui, d'un accent qui empoigne irrésistiblement l'âme, la vertu rédemptrice du Malheur, messenger de la Providence, dont le rude contact fit renaître en sa misérable poitrine, à la place du vieux cœur flétri pour jamais, un cœur neuf, fort et candide :

Bon chevalier masqué qui chevauche en silence,
Le Malheur a percé mon vieux cœur de sa lance.

Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil,
Puis s'est évaporé sur les fleurs, au soleil.

L'ombre éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche
Et mon vieux cœur est mort dans un frisson farouche.

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché,
Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.

Son doigt ganté de fer entra dans ma blessure
Tandis qu'il attestait sa loi d'une voix dure.

Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer
Un cœur me renaissait, tout un cœur pur et fier,

Et voici que, fervent d'une candeur divine,
Tout un cœur jeune et bon battit dans ma poitrine!

Or je restais-tremblant, ivre, incrédule un peu,
Comme un homme qui voit des visions de Dieu.

Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête,
En s'éloignant me fit un signe de la tête

Et me cria (j'entends *encore* cette voix) :
« Au moins, prudence ! Car c'est bon pour une fois. » (1)

La solitude et la paix de sa cellule le rendirent peu à peu à lui-même. L'« enfant de colère » s'adoucit,

(1) *Sagesse.*

connut son aveuglement et la profondeur de l'abîme où sa démente charnelle avait sombré. L'épreuve et la douleur l'attendrissent. Il se résigna, puis se repentit et pleura. Ecoutez son gémissement :

Le ciel est, par dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ? (1)

Ce qu'il en a fait, « l'enfant prodigue avec des gestes de satyre » le voit clairement, maintenant, trop tard. Il s'est joué de tout; dilapidant les grâces de son baptême, oublieux d'une prime enfance chrétienne, il a, dès l'adolescence impie et perverse, compromis en de sales luxures force et santé; les larmes de la mère, celles aussi de l'épouse l'ont trouvé sec; son orgueil a tout bravé et s'est complu dans sa faute. Il lui fallait jouir et à son âpre soif de jouissance le malheureux a tout sacrifié. Ce qu'il fut, le voici :

Ce fut un amant dans toute la force du terme :
Il avait connu toute la chair, infâme ou vierge...
Ce fut un athée, et qui poussait loin sa logique...
Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,

(1) *Sagesse.*

Ce fut un mai comme on en rencontre aux barrières...
Enfin un sot, un infatué de ce temps bête
Et par-dessus tout une folle tête inquiète,
Un cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère. (1)

Il avait cru conquérir le bonheur dans l'ivresse des orgies. Qu'avait-il trouvé? Rien que la perpétuelle tristesse et l'ennui maussade du vice, les désenchantements et les dégoûts, l'horreur finalement du péché toujours identique en sa monotonie. L'homme et la femme l'ont fait souffrir, nul ne l'a consolé. Sa patrie le renie durement aujourd'hui, et l'univers entier, les êtres qui lui sont le plus chers, se détournent avec épouvante de lui. Qu'a-t-il été, sinon la dupe misérable de sa faiblesse et de son orgueil?

Tout cela, par quoi se vengent les normes outragées, il le perçoit enfin clairement, à présent que le calme rentre, avec la réflexion, en son âme violente et ulcérée. La grâce divine lui parle au fond de sa retraite et la lui fait, dès qu'il écoute, plus douce, si douce que, plus tard, quand le tourbillon terrible de l'existence l'aura repris, il bénira d'un reconnaissant souvenir « le meilleur des châteaux », le château magique où s'apaisa « la tempête de sa raison allant à vau-l'eau dans son sang », et regrettera sa cellule, oasis de fraîcheur à jamais quittée.

Comment s'accomplit la merveille de sa conversion, Verlaine lui-même l'a dit en toute simplicité. Ce fut à une heure d'absolue détresse morale que, soudain, il sollicita la visite de l'aumônier de la prison et demanda au prêtre un catéchisme. Le chapitre que Mgr Gaume consacre à l'Eucharistie, miracle par excellence de l'amour divin, bouleversa profondément cette âme de sensibilité ardente. Le mystère médité

(1) *Amour.*

toute une nuit détermina chez le pauvre Lélian une prodigieuse révolution.

« Il y avait depuis quelques jours, pendue au mur de ma cellule, au dessous du petit crucifix de cuivre, raconte-t-il, une image lithographique assez affreuse, aussi bien, du Sacré-Cœur...

« Je ne sais quoi ou qui me souleva soudain, me jeta hors du lit sans que je pusse prendre le temps de m'habiller, et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du crucifix et de l'image surrogatoire, évocatrice de la plus étrange mais à mes yeux de la plus sublime dévotion des temps modernes de l'Eglise catholique.

« L'heure seule du lever, deux heures au moins peut-être après ce véritable petit (ou grand?) miracle moral, me fit me relever... Je croyais, je voyais, il me semblait que je savais, j'étais illuminé. » (1)

Les instructions et lectures religieuses firent le reste. Ainsi ressuscité à la foi, le poète pria à deux genoux, de tout son cœur et, dès qu'il eut prié, la force et l'espoir le relevèrent. Qu'il fut heureux alors, quelle aube éclaira son âme ravie! Le doux chanteur de la *Bonne Chanson* renaissait, mais combien meilleur à présent que chrétien!

N'avons-nous pas tous, à certaines heures bénies, alors que de lourdes fautes nous avaient précipités dans l'angoisse et la désespérance, au sortir du tribunal de la pénitence après l'aveu, en nous éloignant de la Table de Vie, senti, avec un indicible frémissement, se renouveler tout notre être et pouvons-nous sans larmes nous remémorer l'ineffable félicité de ces instants?

Quelle ne dut pas être la joie du malheureux

(1) *Mes Prisons.*

poète, si longtemps égaré sur les routes mauvaises, dégringolé de faute en faute au plus ténébreux du gouffre, purifié enfin, quelle fut son extase au revoir du sublime azur immaculé des cieux ! Cette joie est immortalisée dans *Sagesse*.

Sagesse est un triptyque. Le premier volet suscite le néophyte aussitôt après le coup de foudre sauveur. Les yeux brusquement dessillés, il s'agite en pleine crise encore ; les incertitudes, les angoisses, les troubles, la mémoire du vieil homme l'assiègent, disputent son âme à la paix. Il évoque le passé coupable et s'humilie sous le poids du juste et si miséricordieux châtement. Il s'analyse, s'attendrit sur sa naïveté persistante quand même en ses égarements, revoit le doux foyer perdu, l'enfant unique et bien-aimé emmené loin de lui, celle qu'il adora naguère et qui le repousse, celle qu'il offensa cruellement et dont il implore le pardon :

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère ?)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste!

Elle est *en peine et de passage*
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire!..
Ecoutez la chanson bien sage.

Et comme il s'apitoie sur sa faiblesse dont il a tout à redouter! Car la guerre intime perdure; de mauvaises pensées l'assaillent encore et de pires souvenirs. Les voix du monde moquent le jeu de dupes qu'est ici-bas la vertu. le piège à niais qu'est la foi, et il a fort à faire, le pauvre, pour fermer l'oreille à ces ricanements funestes. La chair furieuse le traque aussi, la chair tenace qui lui livra tant de batailles où toujours il succomba. Oh! qui soutiendra ses résolutions chancelantes, cuirassera de chasteté sans défaut son corps défaillant? Dans un sonnet superbe Verlaine a exprimé toute l'angoisse tragique de la lutte :

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

O pâlis, et va-t-en, lente et joignant les mains.
Si ces biers allaient manger nos beaux demains?
Si la vieille folie était encore en route?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute!
O va prier contre l'orage, va prier.

La prière, il le sait aujourd'hui, est l'arme fidèle

qui met le vice en déroute. Et désormais, fort des divines promesses de victoire, le chrétien gourmande ses lâchetés, ses tergiversations et ses langueurs; il exalte le Devoir, d'austère et si rude aspect pour qui n'ose l'approcher, mais suave et doux, sûr dépositaire de la joie pour qui marche résolûment vers lui. Et simple comme un enfant, humble comme un pécheur, il s'excite à gravir, en chantant, la vie, vers la palme tendue aux vainqueurs des bons combats. Aussi les voix de l'orgueil, de la haine, de la chair, du monde, assourdissantes naguère en son âme, s'éloignent-elles peu à peu, pour mourir enfin — et leur mort est sonnée dans un poème célèbre — « parmi la voix terrible de l'Amour ».

Le volet central du triptyque est tout de recueillement, d'adoration, d'extase. Le poète agenouillé devant l'autel prie et voici monter ses effusions : foi vive, espérance, amour, humilité pénitente, tel un encens. C'est ici peut-être, en ce peu de pages, que chantent les plus merveilleux, les plus doux vers de Verlaine et quelques-uns des plus profonds de la poésie universelle.

Dans le vaste silence, on perçoit à peine le chuchotement de l'âme qui parle. Elle parle à celle dont le poète avait été l'enfant jadis sur les genoux maternels et dont il a gardé, au fond du cœur, à travers toutes souillures, le nom sacré, à celle qui, source des pardons et porte du paradis, joint les mains du pécheur, fortifie, console et sauve. Et je doute qu'il soit au monde plus beau cantique d'action de grâces à la Vierge.

Ce sont aussi de touchants et simples entretiens avec Dieu où le poète exalte le calme et le mystère, la souffrance purificatrice, le bien fait en secret. On croirait parfois entendre des chapitres de *l'Imitation* transposés en admirables vers. La pénitence n'a jamais

trouvé d'accents plus humbles et plus poignants que ceux de Verlaine dans le poème où, pécheur frappé de la grâce, il dépose aux pieds du Maître reconnu, avec un tremblement, l'offrande indigne de tout son être.

Mais surtout il se trouve là un dialogue de l'âme et de Dieu qui, dans la poésie chrétienne, splendit comme un chef-d'œuvre unique, un pur diamant. Il faut, dit avec raison M. Charles Morice, mettre « à part et au-dessus de tout les dix sonnets théologiques où Verlaine a condensé avec une extraordinaire sûreté de Docteur et célébré avec une superbe puissance de poète l'enseignement des Pères et des Confesseurs sur le Mystère de l'Amour de Dieu pour sa créature ». Cette suite de sonnets est simplement sublime. Comment analyser ce débat entre Dieu qui veut être aimé et l'âme qui se sent, par ses faiblesses et ses lâchetés, indigne et comme épouvantée de cet amour? Avec une infinie tendresse, Dieu la relève et l'exhorte, lui rappelle le sacrifice du Golgotha consenti pour son salut, et les sacrements et le Ciel à espérer; et voici qu'enfin vaincue par tant d'instances, pleine d'un trouble ineffable, l'âme cède avec des larmes et s'efforce en un élan suprême vers l'amour divin :

Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute,
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, ceci, me ferai-je, ô vous Dieu, votre amant,
O Justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre ?



Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table,
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.

.

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs-

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !



Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes-
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi,
Je suis indigne, mais je sais votre clémence,
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

— Pauvre âme, c'est cela!

Les derniers poèmes de *Sagesse* ramènent le poète dans la vie et les agitations mondaines : il est Sage désormais, guéri de ses périlleuses chimères et passera indifférent aux séductions vaines, l'âme tendue vers l'En Haut. Les souvenirs cuisants du passé ont humilié son orgueil : le voici devenu prudent. Oh! sans doute, il traversera des heures d'abattement et de langueur, d'indifférence, de doute et de totale mort spirituelle. Il y aura beaucoup encore et de redoutables tentations vers l'orgie regrettée, de lamentables tempêtes d'âme et des chutes. Et parfois passe dans ces pages un souffle d'inquiète révolte, précurseur d'orages au sortir desquels, plus tard, le poète découragé confessera :

Je ne puis plus compter les chutes de mon cœur!

Mais ces tourmentes s'apaisent au terme du livre et les bonnes pensées triomphent dans l'âme pacifiée. *Sagesse* se ferme sur une aurore. Le poète errant, défiant des hommes et qui préfère aux civilisations les paysages, s'est écarté des villes malsaines, il s'enfuit vers les cieux libres, la mer, les champs, les forêts profondes, les vastes horizons; et la vision suprême est d'une fête aux lieux d'enfance, la fête du blé et du pain, des raisins et du vin, symboles de la Chair et

du Sang rédempteurs, du Calice et de l'Hostie.

A la suite de *Sagesse*, livre d'humble et fervent néophyte tout encore ébloui du miracle qui recréa son être, et bien qu'ils en soient séparés par d'autres recueils très différents et pis que profanes, il sied de mettre *Amour*, *Bonheur* et *Liturgies intimes* qui continuent l'histoire psychologique et parfont l'œuvre religieuse de Verlaine.

Libéré au début de 1875, le poète, que ses écarts de conduite retranchaient momentanément du « monde », s'en fut, avec sa mère, cacher au fond d'un hameau des Ardennes son rêve de réédifier, sur un plan chrétien, sa vie écroulée. Ce fut, en vérité, un bel et généreux effort ! Six années durant, dans sa retraite, à travers bien des épreuves, il fut heureux de sa persévérance à marcher dans les rudes et droits sentiers. Puis, de fatales circonstances le ramenèrent à Paris où le redoutable « essaim des mauvais anges » rôda de rechef autour de sa faiblesse, reprit le siège sournois de sa chair. Et la primitive ferveur froidit par degrés. Peu à peu s'insinuèrent en lui la lassitude et le relâchement, une chute vint suivie de remords et d'un relèvement brusque, puis des rechutes nouvelles et nombreuses alternant avec les repentirs. « L'homme de primesault et d'excès » reparut, tour à tour orgiaque et mystique, frénétique et languide, farouche et doux, péchant et pleurant ses péchés avec une égale ardeur. Et, désespérant de vaincre, l'âme ne lutta plus, se résigna aux servitudes abjectes. Faible et molle plutôt que méchante, ingénue et croyante malgré toutes fautes, elle se livra aux souffles mauvais, flotta sanglotante, à la dérive. Par intervalles, seulement, elle levait au ciel des yeux abîmés de larmes.

Puis ce fut pis encore. Sa mère, naïvement aimée et trop indulgente à l'enfant gâté, sa mère qui, à

travers tant d'aventures, n'avait cessé de veiller sur lui et de l'entourer de soins et de tendresses, mourut. Et le malheur, à partir de cet instant, s'appesantit davantage sur le veuf inconsolable, à présent orphelin. La ruine totale, soudaine, le surprit; ensuite, les premières atteintes du mal tenace et terrible qui le conduisit au tombeau. Le perpétuel désarroi de son existence en fut aggravé. Il connut l'esseulement, la détresse morale et physique et, par une dérision du destin à l'heure où montait vers lui une rumeur de gloire, la misère noire, le gîte hasardeux, la faim tragique, de longs et fréquents hôpitaux. Souvent encore sa naturelle et gamine insouciance bravait en souriant l'infortune, mais que de fois, ses lasses épaules écrasées sous le fardeau, pauvre Lélian rauque d'angoisse cria merci!

Et, comme son œuvre entière se mêle étroitement à sa vie, c'est toute cette vie, avec ses calmes et ses tourmentes, ses joies rares et ses catastrophes, que voici reflétée dans les recueils qui suivirent *Sagcsse*. Mensonge des titres! *Amour, Bonheur* disent surtout la lutte, le découragement, l'amertume, la défaite. A chaque page éclate quelque cri douloureux, saigne quelque lambeau d'âme. Ce sont livres « d'émoi cruel et de détresse ».

Tantôt c'est le foyer perdu qu'il évoque en de lamentables et sombres poèmes. Ses bras désespérément se tendent vers le fils adoré dont ses fautes tant expiées l'exilent à jamais. Sans cesse, il appelle, objurgue, supplie l'épouse sourde au repentir et demeurée chère à travers toutes folies. Jusqu'à la fin son image hantera ses rêves. Elle aura beau se détourner de lui, il ne renoncera point à l'attendrir. Humble en ses implorations, âpre parfois en ses reproches et en ses sommations irritées, il ne se résignera point, devant l'idylle morte, à l'adieu définitif.

Ailleurs c'est la mémoire d'un chaste enfant filialement tendre et presque paternellement aimé qu'il éternise et pleure en ces vingt-quatre élégies qui composent *Lucien Létinois* et dont plusieurs se rangent parmi les plus pénétrantes de Verlaine.

Puis encore cette horreur, pour le pauvre assoiffé d'amour, de vivre solitaire, livré à tous les funestes hasards de la route, à la misère, au froid, à la faim, à la maladie implacable, épié par la trahison, éclaboussé par les mépris, insulté par « la sale pitié dérisoire », toutes les calamités et les tortures coalisées contre son âme et son corps ; et son agonie sanglote cette page déchirante :

Car vraiment j'ai souffert beaucoup !
Débusqué, traqué comme un loup
Qui n'en peut plus d'errer en chasse
Du bon repas, du sûr abri,
Et qui fait des bonds de cabri
Sous les coups de toute une race.

La Haine et l'Envie et l'Argent,
Bon limiers au flair diligent,
M'entourent, me serrent. Ça dure
Depuis des jours, depuis des mois,
Depuis des ans ! Diner d'émois,
Souper d'effrois, pitance dure !

Mais, dans l'horreur du bois natal,
Voici le Lévrier fatal,
La Mort ! — Ah ! la bête et la brute ! ...
Plus qu'à moitié mort, moi, la Mort
Pose sur moi sa patte et mord
Ce cœur, sans achever la lutte !

Et je reste sanglant, tirant
Mes pas saignants vers le torrent
Qui hurle à travers mon bois chaste.
Laissez-moi mourir au moins, vous,
Mes frères pour de bon, les Loups ! —
Que ma sœur, la Femme, dévaste. (1)

Amour.

« Cœur plus veuf que toutes veuves », le poète ne se pacifie qu'en Dieu, mais de quelle rare encore et brève paix, troublée de combien d'alarmes ! Car sa faiblesse est infinie et le duel tragique de l'ange et de la bête bouleverse éternellement son âme. *Amour* et *Bonheur* répercutent le drame intérieur. De toute sa volonté débile, le Sage chancelant s'y débat contre l'ennemi multiforme qui l'investit : langueur, colère, désespoir, sécheresse, avarice morale. L'héroïsme alterne avec la lâcheté. A tout instant l'esprit et la chair succombent sous la sensualité et l'orgueil triomphants. Des fois, c'est par mollesse que le poète s'abandonne ; souvent, pris d'une sorte de vandalisme spirituel, il piétine avec rage tout ce qui fleurissait en lui de laborieuse vertu, se rue ivre vers l'enfer. Et c'est alors la foi qui chavire, l'espérance qui s'envole, la charité qui tiédit, l'endurcissement têtue dans le péché.

Puis, brusquement, la démence impure passe et le chrétien se ressaisit, contemple d'un regard étonné le honteux désastre de son âme, s'emporte en malédictions contre le démon charnel, s'épanche en confessions ingénues, jure de lutter plus généreusement désormais, s'agenouille en larmes, mains dressées. Et le repentir sincère lui restitue aussitôt la simplesse, la confiance et la sérénité.

C'est alors que renaît le poète des plus mystiques pages de *Sagesse*. Écoutez-le, de sa voix douce, en rythmes caressants, célébrer l'innocence du cœur, la chasteté sublime, la divine pauvreté, l'allégresse des résignations. Surtout écoutez-le prier. Les lèvres débordantes d'humbles aveux, l'âme soulevée par de saintes aspirations, sachant sa bassesse et la force d'En-Haut, il prie avec la candeur d'un enfant :

O Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté,

Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,
Et qui m'avez aimé de toute éternité.

Peut-être n'a-t-il plus déjà, en ses oraisons, l'élan qui suivit sa conversion et qui, la foi restant intacte et droite, faiblit, en même temps que décline la puissance de l'artiste, de livre en livre. Dans les *Liturgies intimes*, sa dernière œuvre religieuse, on chercherait en vain les accents suaves et pénétrants de *Sagesse*. Le poète y devient plus raisonneur et compassé, il prêche, ratiocine, ergote, soucieux d'exposer des doctrines, de fixer des dogmes. C'est de la théologie versifiée. Aussi, — dans le *Lys rouge* où Verlaine apparaît, quelque peu chargé par l'aimable ironie du romancier, sous les traits de Choulette, « vieil enfant perdu, plein de vices sincères et d'innocence » — Anatole France lui reproche-t-il justement, à propos de ces trop didactiques pages de décadence, d'écrire « dans le style des commandements de Dieu mis en vers français ». Mais, dans *Amour*, et même dans *Bonheur*, bon nombre de poèmes, notamment l'admirable *Prière du matin*, *Angélus de midi*, *Pensée du soir* et certaines pièces de *Lucien Létinois* s'égalent, par l'onction touchante et profonde aussi bien que par la subtile musique verbale, aux plus parfaits poèmes de *Sagesse*.

(A suivre)

MAURICE DULLAERT





PETITE CHRONIQUE

Nous apprenons, avec un vif regret, la mort de M. Francis Nautet. Sa passion des lettres, son intelligence large et compréhensive, son esprit alerte et franc, l'ingéniosité de ses aperçus lui avaient valu, dans la critique belge, un rang distingué, le premier peut-être. Tous les lettrés ont lu et apprécié ses *Notes sur la littérature moderne* et le premier volume de son ouvrage — malheureusement inachevé, sans doute, — sur *l'Histoire des lettres belges d'expression française*.



Le Congrès des Poètes, convoqué par la *Plume* pour élire un successeur de Verlaine « dans l'admiration ou dans la sympathie des écrivains nouveaux » nous l'avons annoncé, a élu M. Stéphane Mallarmé roi du Parnasse. Sur 169 votants, le plus sibyllin des poètes a recueilli 27 voix ! Ce n'est pas tout à fait le sixième des suffrages. Les plus favorisés de ses concurrents sont MM. Jean Moréas (19 voix), Sully-Prudhomme (12 voix), Henri de Régnier (11 voix), Léon Dierx (10 voix), José-Maria de Heredia (9 voix), Emile Verhaeren (8 voix). Parmi les poètes qui ont obtenu un suffrage figurent MM. Georges Fourest (!), Isidore Boulnois (?), Jean Bodel (??).

Aussitôt élu roi des poètes, M. Mallarmé s'est mis en devoir d'adresser à ses vingt-sept électeurs ce limpide sonnet, don de joyeux avènement :

Dame

Sans trop d'ardeur à la fois enflammant
La rose qui cruelle ou déchirée, et lasse
Même du blanc habit de pourpre, le délace
Pour ouïr dans sa chair pleurer le diamant

Oui, sans ces crises de rosée et gement
Ni brise quoique, avec, le ciel orageux passe
Jalouse d'apporter je ne sais quel espace
Au simple jour le jour très vrai du sentiment

Ne te semble-t-il pas, disons, que chaque année
Dont sur ton front renaît la grâce spontanée
Suffise selon quelque apparence et pour moi

Comme un éventail frais dans la chambre s'étonne
A raviver du peu qu'il faut ici d'émoi
Toute notre native amitié monotone.



M. Arsène Houssaye, dernier survivant du romantisme, est décédé vers la fin du mois dernier. Les quotidiens du boulevard ont mené quelque deuil autour de son catafalque somptueux. Survivra-t-il à sa mort, ce trop galant homme ? Question. On sait encore qu'il fut l'auteur de *l'Histoire du 41^me fauteuil*. Qui, parmi les plus lettrés de la génération montante, pourrait, sans l'aide de Larousse, nommer d'Arsène Houssaye quelque autre livre ?



L'exposition de l'œuvre de Constantin Meunier à Paris a pris les proportions d'un événement : elle consacre la gloire du puissant artiste belge. Ce sont partout articles enthousiastes en son honneur. M. Clémenceau, qui se révèle depuis peu si brillant virtuose de plume, le célèbre en d'éloquentes pages. Voici quelques lignes d'une belle étude de Gustave Geffroy : « Meunier a la grande qualité, il est de la race des forts. Il est à la fois traditionaliste et nouveau. Il a vu, de ses yeux, de son esprit, le spectacle de la vie, et il l'a exprimé, non par des recherches pénibles, faussement naïves, par de prétentieux et vains symboles. Non, il a saisi d'une main ferme l'outil que lui ont légué ses prédécesseurs et ses maîtres, il a pris l'art et la vie au point où il les a trouvés et il a continué l'œuvre éternelle en bon et vaillant ouvrier.

• Il sait l'œuvre des grands naturalistes de tous les temps et de tous les pays, il ne tient nul compte de la main mise sur le passé par le pédantisme, et il admire la vérité grecque et la solidité romaine, il ressent le contact de la face fine et nerveuse des gothiques. Il est, comme Millet, Bary, Rodin, de la race de ceux qui savent les mouvements simplifiés, les souples musculatures, les résumés essentiels. Il cherche à tout dire par chaque point de la surface qu'il modèle ou qu'il peint ; il veut, dans le volume le plus concentré, emmagasiner le plus de force secrète ; il est préoccupé du dedans tout en représentant le dehors.

C'est ainsi qu'il aboutit à ces apparences pleines, à ces attitudes rythmiques des corps, à ces équilibres admirables. De même, c'est ainsi, par la compréhension des formes, par la signification complète des individus et des spectacles, qu'il arrive à ces complètes expressions de douleurs sans mélodrames, de soumissions momentanées au destin, à ces poèmes de violences au repos, si terribles dans leur stupeur, si grosses d'avenir. »



M. Henri Becque, l'auteur de la *Parisienne* et des *Corbeaux*, pose sa candidature à la succession académique de Dumas fils.



Parmi les livres récents : *Le Trésor des Humbles* par Maurice Maeterlinck, *Les Vies encloses*, poème, par Georges Rodenbach, *Eyrimah* par J.-H. Rosny, *Hokousai* par Edmond de Goncourt.

M. D.



Banquet Verhaeren. — Cette solennité artistique, à laquelle le *Magasin Littéraire* s'est associé cordialement mais avec les réserves que l'on sait — hommage à un poète et non ralliement au principe de sa poétique — s'est passée comme il fallait; tour à tour les représentants des diverses revues ont rendu justice à l'initiateur du renouveau littéraire belge, à l'artiste et à l'homme; Camille Lemonnier a synthétisé tous ces éloges en un toast qui prit la proportion d'une véritable étude littéraire; et Edmond Picard, d'une voix sourde et appropriée, a lu le *Fléau*, cet admirable et angoissant poème de la mort, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Verhaeren.

Ceux qui, comme nous, n'ont point assisté au banquet Verhaeren dans un but de polémique agressive, ont su gré aux organisateurs et aux orateurs de ne leur avoir point servi le plat attendu de la *Jeune Belgique* présentée en tête de veau; ils regrettent tout au plus quelques paroles aussi patibulaires qu'inutiles de M. Georges Eekhoud.

F. V.



LES REVUES

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro notre compte-rendu des *Revues*.



LES LIVRES

Moussorgski par PIERRE D'ALHEIM. — Paris, édition du *Mercur de France*.

C'est un ouvrage intéressant et très érudit; l'auteur après de courtes notes biographiques, fait une étude approfondie des diverses œuvres du musicien russe, et il la fait cette étude avec une communicative chaleur d'enthousiasme. Nous n'avons pour nous prononcer à ce sujet hélas! aucune compétence; mais nous pouvons affirmer que tous s'intéresseront à très juste titre à lire ce livre, et que le biographe

et le critique a toutes les qualités voulues pour ranger à son avis ceux qui le liront.

J. S.

Chez nous par ACHILLE MILLIEN. — Paris, chez Lemerre.

M. Achille Millien vient de nous donner sous ce titre intime et simple, *Chez nous*, un charmant recueil de vers. Nous sommes loin ici des contorsions parfois grotesques de certains contemporains : M. René Ghil m'a envoyé récemment sous ce titre : *l'Ordre Altruïste*, volume II, cinquième partie de *Dire du mieux*, une plaquette que j'ai parcourue par devoir professionnel, mais dont je ne parlerai pas. Et je vous assure que ce m'a été une douce joie, au sortir de cette inintelligible jonglerie de mots, de trouver sur ma table le petit livre de M. Millien. Rien n'était mieux fait pour goûter pleinement et savourer profondément ces vers agrestes et frais, aux bonnes senteurs de nature jeune et féconde que la lecture préalable des susdites absurdités. Et sans que ce fut cependant le résultat prévu d'un calcul, c'était encore le meilleur moyen de ne pas sentir les quelques rares défauts que pourraient présenter les vers de *Chez nous*. Un peu de monotonie? croyez qu'après ce que je vous ai dit, on ne se lasse pas de la nature; un certain relâchement parfois, une faiblesse, une longueur? Mais l'on est heureux de ne plus trouver les efforts pénibles au résultat abscons. Et l'on se laisse bercer par la douce et simple franchise, le sentiment sincère de pièces comme celle-ci qui ouvre le volume :

Chez nous

Chez nous en bonne terre, en terre nivernaise,
Quand le cœur des oiseaux chante au bois, qu'il est doux
De suivre les sentiers où s'empourpre la fraise
Chez nous!

Des rêves de la Nièvre aux sources de l'Yonne,
Du val où l'Allier coule aux champs rocheux d'Ouroux,
Sous cent aspects divers la nature rayonne
Chez nous.

Horizons infinis, coquets vallons intimes,
Hameaux que baigne l'eau jasant sur les cailloux,
Bourgs fiers qu'on voit de loin droits et hauts sur les cimes,
Chez nous,

Morvan, Puysaie, ô terre à mine sombre ou gaie,
Bazois, aux pâtis verts, Amognes aux blés roux,
Tout me captive, étang, plaine, sommet, futaie,
Chez nous!

Dans les prés aux gazons gonflés de riche sève,
Dans la gâtine où croit le genêt près du houx,
Partout avec amour j'ai promené mon rêve
Chez nous.

Chez nous, des vieilles mœurs on conserve le culte,
On croit encore à Dieu que l'on prie à genoux,
On aime la Patrie et gare à qui l'insulte
Chez nous.

Amis frappez à l'huis; à la bonne franquette
Le foyer vous invite et l'on garde pour vous
La tranche de jambon et la claire piquette
Chez nous!

Plus d'un, j'en sais plus d'un que tente la fournaise
De la ville, et qui part le cœur plein d'espairs fous....
Moi cependant je reste en terre nivernaise,
Chez nous!

J. S.



Travaux de l'année 1894-1895. — Cercle Littéraire de l'Association des anciens élèves du Collège S^r Michel. — Bruxelles chez Goemaere.

Précédée d'un long et remarquable rapport sur les travaux de l'année, rapport présenté par M. Henri Goemaere, cette petite brochure nous offre une suite d'extraits des conférences et des études les plus appréciées. Nous avons éprouvé un très vif plaisir à les lire. Rien ici qui rappelle les *devoirs* d'académie de collège; rien non plus qui en rappelle les sujets imposés, les cadres sévèrement tracés, l'appréciation imposée.... Au contraire, et c'est le grand intérêt de ce petit livre, on y peut suivre, dans l'œuvre de ces jeunes gens — pour la plupart, à peine sortis du collège — on y peut suivre, dis-je, l'éveil d'une personnalité sincère et souvent remarquable. Beaucoup de choses mériteraient d'être citées; il y a là un délicieux *Chant de Mai* de notre ami Edmond Carton de Wiart; il y a quelques pages — très substantielles — de M. Raymond Bilaut sur *Chaix-d'Est-Ange*, une émouvante prose de M. Léon Rycx, etc.... Bornons-nous à reproduire, un passage de beaux vers de M. Victor De Brabandere, intitulés *Chant de Mort* :

.....
Salut, mère des Saints, ô Mort! et des vainqueurs!

O mère des vivants! tu pris leur âme fière,
Tu vis qu'elle souffrait des doutes de la terre
Dans le silence froid des mépris amassés;
Et tu leur dis alors : « O martyrs, c'est assez!

« C'est assez de souffrir pour la cause immortelle,
Au vent de l'espérance ouvrez enfin votre aile.
Je suis l'ange de Dieu, j'ouvre, en brisant vos fers,
Les portiques d'azur des printemps sans hivers.

« Venez les conquérants aux douleurs triomphales,
Loin du morne tombeau des voluptés fatales,
Loin du palais d'exil des cœurs endoloris,
Venez, les Bienheureux, venez, les Incompris.

« Venez les chevaliers de la cause divine,
Dans l'aube merveilleuse où le front s'illumine
Des clartés du Seigneur; auprès des Séraphins
Du cantique royal, voici le Saint des Saints.

« Venez, les exilés, venez, les vierges sages,
Aux noces de l'agneau soyez ses plus beaux pages.
Qu'importe cette terre où pourriront vos os,
Rude est la chevauchée et doux est le repos. »

Oui! bienheureux les morts! dans l'éternelle extase
Et l'ineffable amour du divin Face à Face,
Loin des espoirs fanés et des ombres du temps,
Ils viennent habiter la terre des vivants....

J. S.





LE MOUVEMENT COOPÉRATIF

DE tous les problèmes d'économie sociale, il en est peu qui, à l'égal de la coopération, surexcitent autant les esprits. Grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants se livrent à l'étude de la question. A côté d'éloges enflammés du principe coopératif, que de plaintes amères, de sombres et désolantes prophéties ! Il semble que, dans ce chaos de lamentations et de louanges, l'opinion publique réclame plus énergiquement que jamais qu'on l'éclaire et qu'on l'instruise. Le livre, la brochure, le journal et l'affiche, tout sert à combattre ou à défendre l'idée de l'association.

Et aujourd'hui, en présence de l'âpreté de nos luttes sociales, on peut dire qu'il est encore loin, bien loin de nous, le temps où les presses d'imprimerie cesseraient de gémir et l'encre de couler à propos du mouvement coopératif.

C'est pourquoi, au moment où quelques assemblées délibérantes sont saisies de divers vœux à ce sujet, il est opportun de fixer le domaine et les limites de la coopération, d'entendre ses partisans et ses détracteurs, de supputer ses chances d'avenir, de formuler enfin les vérités qui se dégagent du débat.



Lorsqu'on aborde semblable matière, il est nécessaire de fixer le sens des termes, afin de constater si tout le monde parle la même langue. Il y a, en effet, des mots que la polémique a détournés lentement de leur sens primitif — tout comme ces pièces de monnaie dont la circulation courante a altéré la valeur première et dont l'alliage finalement paraît ignoré.

Le mot coopération est de ce nombre. C'est un de ces mots fantômes qui se dressent dans l'imagination de quelques-uns, sans qu'ils puissent en discerner les contours. Pour d'autres, c'est le levier d'Archimède, c'est non seulement un substantif, mais le *Verbe* dans sa signification la plus élevée, c'est-à-dire le principe et la source de toutes choses. Qu'ici comme là, la notion de ce nouveau groupement des forces économiques soit fautive, inutile, croyons-nous, de le démontrer. Pour caractériser le mot et le différencier de toutes les expressions analogues, suivons le mode le plus simple : décomposons-le, examinons son origine et voyons à quoi il répond.

D'après sa racine latine, la coopération signifie l'action de concourir à une œuvre commune. Ainsi entendue, la coopération a existé de tout temps. Tel, à l'âge de la pierre polie, s'inspire des idées de coopération qui s'associe avec un autre aux fins d'éviter les frais ou les dangers de la chasse. Quand, aujourd'hui, nos paysans se prêtent mutuellement le secours de leur bras pour la récolte des blés, la vendange ou la coupe des bois, ils font encore œuvre de coopération. Autrement dit, la coopération n'est que la mise en commun des forces, des biens, de l'intelligence de chacun dans l'intérêt de tous. Cette conception se confondit tout d'abord avec l'idée d'association en général. Mais, au 19^e siècle, une autre signification semble s'attacher, en économie politique, au mot « coopération ». Lorsque la réaction contre l'individualisme prôné par la Révo-

lution Française se manifesta dans les masses ouvrières, la science sociale déconcertée ne savait comment définir cette tendance des petits et des humbles à se grouper en vue de réaliser un bénéfice. Il fallait pourtant donner un nom à l'enfant. C'est alors que Robert Owen, saisissant ce qu'il y avait de particulier dans ce mouvement, s'écriait : « La faiblesse des classes inférieures vient de la compétition, de l'isolement, de la concurrence anarchique des travailleurs. Le remède sera *la Coopération* ou l'organisation du travail, de manière que tous les efforts soient coordonnés et régularisés. » Le mot fit fortune ; et on appela, depuis lors, « mouvement coopératif » cet élan des classes nécessiteuses et laborieuses vers l'association.

La société coopérative est donc aujourd'hui une réunion de personnes appartenant aux classes inférieures et créant un établissement commun en vue des bénéfices qui résulteront de leur groupement. Ni l'objet ni la nature des opérations pratiquées ne peut servir de criterium en cette matière. Seuls la situation sociale des associés et le but poursuivi doivent être pris en considération. Bien entendu si nous nous plaçons au point de vue économique et non légal. Car on ne s'imagine guère la bizarre nomenclature des sociétés coopératives insérée aux Annexes du *Moniteur officiel* dont quelques extraits vont passer sous les yeux du lecteur. Et l'on devra reconnaître, après les avoir parcourus, qu'il est difficile de dire présentement ce qu'est la coopération, à quoi elle s'applique, ou plutôt qu'il est impossible d'affirmer ce qu'elle n'est pas et à quoi elle ne s'applique pas.

Voici quelques exemples pris au hasard.

Le 18 mai 1881, constitution d'une société coopérative à Bruxelles, entre les prétendants à la succession en déshérence de Jacques Dubois. Objet : tenter la revendication des biens du *decujus* !

Le 4 octobre 1885, nouvelle constitution d'une société coopérative pour la revendication de la succession de J. Berbo à Verviers ! En 1887, la société coopérative *La solidarité* voit le jour à Bruxelles. Son but ? « Amoin-drir le préjudice matériel que cause d'ordinaire la mort d'une personne aux survivants intéressés ! »

Citons encore quelques groupements qui ont pris la forme coopérative et dont le titre seul en dit long :

L'union des marchands de volailles, gibiers, pri-meurs et fruits à Bruxelles!

Le journal « *l'Avenir des intérêts financiers* »!

La presse socialiste !

La société intercommunale des eaux de l'agglomé-ration Bruxelloise !

L'Urbaine ! (société d'assurances contre l'incendie)

La ligue d'honneur internationale d'assistance mutuelle des décorés de tous les pays !

La Vinaigrerie Belge ! (Ixelles).

Les Brasseurs réunis ! (Courtrai).

La fédération musicale ! (Organisation d'institutions philanthropiques).

Le syndicat des fabricants de canons et de fusils de la Vesdre.

La société coopérative « les voyages collectifs à bon marché ».

Le théâtre des Auteurs Wallons !

Le Véloce (Bruxelles).

L'agence belge de publicité générale !

Les pilotes et bateliers réunis d'Anvers.

La coopérative intellectuelle ! Elle procure à ses membres, dans les meilleures conditions possibles de prix, les livres, journaux et revues dont ils ont besoin et favorise toutes les œuvres tendant à développer le mouvement intellectuel du pays.

L'institut médico chirurgical de la policlinique de Bruxelles, qui fournit aux personnes réclamant des

soins médicaux ou chirurgicaux l'entretien, de logement, la nourriture, etc., etc. Certes, les statuts de ces sociétés sont parfois la caricature de la loi; mais cette curieuse énumération n'en démontre pas moins l'engouement du public pour cette forme de groupement.

A l'heure présente, la coopération, aux yeux de la masse, est l'institution type sur laquelle l'Univers doit se modeler et qui, finalement, renouvellera la face de la terre. C'est la Jérusalem nouvelle qui donnera à tous la paix, l'abondance et la félicité sans bornes. En Belgique plus qu'ailleurs, le mouvement coopératif a pris une extension énorme dans ces dernières années. Il n'y a là rien qui doive étonner. Ce groupement particulier est l'application par le peuple de notre devise nationale « *L'union fait la force* » sont une conséquence de cet esprit d'association qui se traduit chez nous de tant de façons — depuis la société de Vogelpik, l'Orphéon ou la fanfare de village, jusqu'à *Cockerill, la Lys* etc. — et qui fait dire à l'étranger que, lorsque trois Belges se rencontrent, ils forment une société.



La statistique fournit quelques chiffres intéressants à l'appui de ce qui précède. Le royaume possède actuellement 500 sociétés coopératives dont les statuts ont été publiés. Le nombre des coopérateurs s'élève à environ 200 000. Jusqu'en 1886 cette forme de société avait été négligée (1). Mais, depuis lors, un brusque revirement se fit jour et, annuellement, 40 à 50 sociétés

(1) Voici, par année, le nombre des coopératives fondées et signalées au *Moniteur* :

1881 10	1885 13	1889 28	1892 48
1882 6	1886 42	1890 41	1893 52
1883 6	1887 45	1891 53	1894 72
1884 2	1888 33		

furent constituées, En 1895, le *Moniteur* en relève même une centaine. Les provinces du Hainaut et de Liège sont les plus prospères. Chacune est dotée d'une centaine de sociétés. La Flandre Occidentale répugne le plus à ce genre de groupement — sauf peut-être pour les laiteries agricoles.

Outre ces organismes séparés, il existe une *fédération des sociétés coopératives de consommation* comprenant une centaine de sociétés avec 90,000 membres. Cette fédération réalise, par l'achat en gros pour le compte de toutes les associations affiliées, un bénéfice de 150,000 fr. par an, au minimum, sur les sociétés isolées. De même qu'il y a un avantage à réunir des individus pour une entreprise afin de diminuer les frais de revient et d'éviter la déperdition des forces, de même aussi il y a bénéfice certain à amener un accord entre sociétés en vue de faire des achats communs et d'obtenir ainsi un rabais sur le prix de vente. La Fédération des sociétés coopératives est, somme toute, l'application, au second degré, des principes d'unification qui sont la base du mouvement auquel ces pages sont consacrées.

Si nous examinons maintenant particulièrement les sociétés coopératives de crédit, nous en comptons une vingtaine dans le pays : Liège, Huy, Verviers, Gand, Namur, Saint Nicolas, Anvers, Dinant, Châtelet, Malines, Andennes, Bruxelles, Termonde, Jumet, Gosselies, Alost, Thuin, Herve, Goé-Limbourg, Statte-lez-Huy, Argenteau et Visé.

Des institutions du même genre ont été fondées à Lokeren, Charleroi, Tournai, Mons, Hasselt et Grammont; mais elles n'ont pas pu continuer leurs opérations (1).

(1) BERTRAND. *La coopération*, p. 76.

Les sociétés coopératives de crédit comptaient, en 1892, 10,356 membres avec un capital de plus de deux millions, soit 100 francs par sociétaire. Le chiffre d'affaires des banques populaires varie de 150 à 160 millions de francs par an. Ces résultats, certes, sont très beaux. Mais à quelle puissance les classes inférieures ne pourraient-elles pas arriver si l'esprit d'économie et d'union se développait encore parmi elles? Qu'il suffise de remarquer qu'il y a 400,000 ouvriers en Belgique, que si, réunis en fédération, ils économisaient 5 centimes par jour, ils réaliseraient un capital *annuel* de 7 millions de francs! Tant il est vrai de dire, avec Jules Simon, que le plus grand financier du monde est celui qui dispose de l'obole du pauvre!

Ne voulant pas abuser de la statistique, nous ne donnerons aucun chiffre concernant les coopératives de consommation dont la situation est assez connue. Bornons-nous à remarquer que les boulangeries ont les faveurs des villes tandis que les laiteries ont celles des campagnes. Le secret de leur réussite réside en ce qu'elles s'appliquent à des objets de consommation quotidienne et générale dont la fabrication ou la main d'œuvre est simple et peu coûteuse.



Après avoir montré les progrès de l'idée coopérative, voyons l'attitude des diverses classes sociales à son égard. Autant les classes supérieures paraissent indifférentes à la coopération dans les villes, autant elles la prônent à la campagne. Qu'on songe à ces nombreuses sociétés constituées sous l'impulsion et d'après les conseils des grands propriétaires, ici, pour la fabrication du beurre ou l'achat des engrais, là, pour l'assurance du bétail (1) etc. Défiant de sa nature, le

(1) Citons, entre autres, la laiterie d'Oostcamp, d'Astene etc.

paysan a hésité longtemps avant de s'y engager; mais, après les expériences concluantes faites sous ses yeux, il a fini par comprendre où l'appelait son intérêt et, à l'heure actuelle, il est permis de dire que les campagnes sont conquises à l'idée.

Si les classes supérieures n'ont pas l'attitude carrément hostile prise par d'autres catégories de citoyens, il y a, nous semble-t-il, dans ce fait, une logique de conduite qu'il faut mettre en lumière. Envisagée au point de vue économique, la société coopérative est au travail ce que la société anonyme est au capital. Dans les deux cas, le principe d'association n'est-il pas en jeu? Celui qui critique « la coopérative » n'atteint-il pas, du même coup, la société anonyme, cette personne morale qui, au dire de quelques-uns, est la plus immorale de toutes? Le capitaliste ou l'actionnaire cherchant dans une de nos puissantes sociétés un supplément de revenus et un intérêt plus rémunérateur que celui des fonds d'État est-il moins reprehensible que l'artisan qui demande à la coopérative de lui alléger les charges de la vie, le poids du jour et de la chaleur?

En condamnant la société coopérative, l'associé en nom collectif, le commandité, le commanditaire et l'actionnaire ne se condamnent-ils pas eux-mêmes? Quelle différence y a-t-il, économiquement parlant, entre ces divers groupements? Si l'on proscriit la coopération, ne proscriit-on pas l'anonymat? Cela étant, n'attaque-t-on pas indirectement le principe même de l'association des capitaux? Or n'est-elle pas nécessaire dans un petit pays comme le nôtre ayant à lutter contre l'industrie allemande, française et anglaise? Ne serions-nous pas écrasés si nous devions être abandonnés à nos forces isolées?

Ces considérations et d'autres encore ont dicté aux classes supérieures leur ligne de conduite. Loin d'être réfractaires à l'idée, les professions libérales semblent même préférer la forme coopérative à toute autre. A

preuve cette coopérative de la Presse Belge, ces associations de médecins de Namur et de l'agglomération bruxelloise ayant pour but l'exploitation d'instituts chirurgicaux !



Descendons maintenant un degré de l'échelle sociale. Des classes supérieures passons à la classe moyenne. Toute autre ici est l'attitude. Les doléances de ce groupe ont alimenté la polémique des dernières élections ; et l'on a vu, dans la plupart de nos grandes villes, des masses compactes de petits bourgeois appartenant aux diverses opinions se liguier en un seul corps pour résister aux empiètements de la coopération.

Le réquisitoire qu'ils prononcent ne manque pas, à première vue, d'arguments saisissants. Ecoutez :

« Nous sommes surchargés d'impôts, de taxes, de patente et de redevances de toute nature.

Et ceux qui ont juré notre mort commerciale jouissent d'un régime exceptionnel de privilèges. Pour eux, une loi spéciale leur facilitant l'accession à la vie légale. Pour eux, des dispositions dépourvues de toute sanction, une patente réduite, des exemptions de droits de timbre et d'enregistrement, etc.

Et, comme si ce n'était pas encore assez, voici que d'autres que les ouvriers se tournent contre nous. Ceux que nous payons et soutenons de nos deniers, les fonctionnaires et les employés des administrations publiques, pour ne citer que cette catégorie, font cause commune avec les pauvres !

Et dire qu'ils vivent déjà de ce qui nous fait mourir et que, par dessus le marché, nous allons mourir de ce qui les fera mieux vivre !

L'extension des coopératives, c'est, en effet, la mort sans phrases pour nous, c'est la ruine des intermédiaires, c'est-à-dire de cette classe où existe l'association naturelle

du travail et du capital. Lorsqu'on examine de quels éléments respectables se compose cette partie de la population, c'est une chose incompréhensible que l'apathie publique à l'égard de son triste sort. Voilà une foule de braves gens qui, à la force du poignet, se sont élevés, ont amassé péniblement un modeste pécule en vue d'en faire bénéficier leurs enfants. Quoi de plus naturel que de leur garantir la paisible possession du fruit de leur labeur ? Et si, dans l'avenir, ces épargnes accumulées doivent être nécessairement compromises par une révolution économique, quel est le travailleur qui peut encore entrevoir l'heure bénie du repos et de l'aisance ou qui sera même tenté de songer au lendemain ? La suppression des intermédiaires et de la classe moyenne, n'est-ce pas la certitude, au cœur du misérable, de l'impossibilité absolue d'un relèvement matériel ? Car, dans la réalité des choses, il n'est pas d'hommes qui de pauvres deviennent millionnaires en quelques jours. A l'heure où la passion du bien-être, la fièvre d'ascension sociale se propagent dans tous les milieux, vouloir la suppression du petit bourgeois équivaut à vouer éternellement l'ouvrier au désespoir et à l'envie....

Le commerce de détail dont on parle avec tant de dédain exige beaucoup plus qu'on ne le croit. Il faut au petit détaillant des qualités tout à fait spéciales d'ordre intellectuel et moral que les classes inférieures n'apprécient pas, habituées qu'elles sont à n'estimer que le travail physique. Et puis, qu'on ne l'oublie pas, le commerce de détail, de l'aveu même des partisans de la coopération, ne détruit pas l'esprit de famille. C'est la famille toute entière qui y prend part ; tous ses membres y trouvent leur place et peuvent se rendre utiles. La femme tient les livres pendant que le mari fait la vente et que les enfants portent les objets à domicile. Il n'est pas de répartition de tâches plus naturelle et plus moralisante, il n'est pas de société coopérative où l'on puisse rencontrer autant

d'harmonie, où la déperdition des forces soit aussi faible où les rouages soient aussi élémentaires et aussi souples. Il n'est pas surtout d'association plus démocratique, puisque c'est l'association primordiale par excellence, celle qui sort toute faite des mains de la nature.

On se plaint que notre organisation du travail ait enlevé aux femmes toutes les occupations paisibles, régulières, assorties à leur capacité, et l'on voudrait enlever à ce sexe, pour qui l'on montre tant d'intérêt, précisément la fonction dont il s'acquitte le mieux et dans laquelle il surpasse de beaucoup les hommes.

La boutique, le commerce de détail est une des rares professions accessibles à la femme qui, tout en lui permettant de rester au foyer et de veiller sur ses enfants, lui donne la faculté de gagner un peu d'argent. Supprimez le petit comptoir, vous détruisez l'esprit de famille, puisque la femme, en désespoir de cause, ira chercher à la fabrique, loin de son ménage et de ses enfants, le supplément nécessaire de ressources qu'elle trouvait chez elle. »

Tel est le réquisitoire. Nous exposerons, dans un prochain article, le plaidoyer des coopérateurs.

(à continuer)

A. GODDYN





UNE CAUSE LITTÉRAIRE (1)

La *Jeune Belgique* contre le *Coq Rouge*.



L'ORIGINE du vers doit être cherchée dans l'émotion humaine qui imprime une cadence aux manifestations extérieures qu'elle provoque; il y a une tendance à la régularisation jusque dans les mouvements provoqués en nous par la souffrance physique, et, quant à l'excitation morale, il est indéniable qu'elle donne au geste et à la parole une mesure mélodique; songez à quelque grand orateur que vous eûtes l'heur d'entendre, et comment, sous la pression de la conviction ascendante, son verbe au début coupé, saccadé et monotone se fondait et s'harmonisait en une vraie musique puissante et douce : c'est le rythme. Fixer des lois au rythme, aggraver ces lois ou les élargir, a été à travers les siècles et les littératures le rôle de l'Art poétique.

Voici d'abord le vers antique, avec sa métrique de syllabes longues et de syllabes brèves, dont une fois pour toutes, préalablement à toute émotion, la quantité était souverainement fixée; ce fut cette réglementation trop conventionnelle, commandant à la pensée au lieu de se laisser guider par elle, qui

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 février et du 15 mars.

fut le défaut mortel des vers antiques où l'artifice trop souvent tue l'idée.

Vient ensuite le vers classique français dont l'alexandrin fut le prototype; le système syllabique remplace la quantité des anciens, que l'absence d'un réel accent grammatical rendait du reste inapplicable à la langue française; plus de longues donc et plus de brèves, mais un certain nombre fixe de syllabes — de préférence douze — à quantité incertaine, dont la combinaison, élisive de tout ce qui peut entraver le rythme (hiatus, enjambement), est appelée à rendre la musique de la pensée émue; aussi bien l'alexandrin forme-t-il une véritable phrase musicale que la césure coupe en deux mesures et dont les accents toniques varient les modulations.

Il faut donc le remarquer et le retenir: antérieurement à la rime, le vers existait par le rythme; c'est le rythme qui fut le générateur premier de l'harmonie et, dans le parler mélodique qu'est le vers, la rime n'est, comme la césure et l'accent tonique, qu'un moyen de marquer la mesure et de régulariser le rythme; quelqu'un a dit fort justement que la rime était le « métronome du vers ».

Le Romantisme révolutionna le vers classique par la suppression de la césure, par la légitimation de l'enjambement et, en terme de compensation, par l'enrichissement de la rime.

Les Parnassiens consacrèrent et accentuèrent ces conquêtes en faisant de la rime, selon l'expression de Sainte Beuve, « l'unique harmonie du vers ».

A chacune de ces transformations dans la facture du vers, la critique traditionnelle poussa de grands cris; ce fut à ses yeux la « fin de toute poésie » tour à tour quand la césure fut déclarée libre, quand l'enjambement fut permis, quand la Rime fut déclarée « esclave reine »; elles sont renouvelées d'alors, les

imprécations que nous entendons retentir aujourd'hui contre le vers libre et M. Iwan Gilkin, ne lui en déplaît, fait écho aux Zoïles classiques de 1830.

En 1830 aussi, on prédisait à Victor Hugo que la métrique nouvelle instaurée par le Romantisme serait meurtrière à l'harmonie du vers... Les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Chansons des Rues et des Rois*, *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, les *Contes d'Espagne et d'Italie* ont déjoué ces pessimistes prédictions.

A en juger par les œuvres symbolistes dont nous avons parlé précédemment, ne peut-on présager le même sort aux pronostics de bookmaker que certains aventurent trop aisément à l'égard de l'école nouvelle?

Celle-ci a traité la Rime et le nombre syllabique comme ses prédécesseurs avaient traité la césure et l'hémistiche; le culte de la Rime pour la rime que les Parnassiens poussèrent au point de faire du calembour l'idéal de la poésie, a paru aux Versilibristes à la fois meurtrière pour la sincérité de la pensée qu'elle subordonne à la réussite d'habiles jeux de mots et fatale à la variété de la langue dont elle restreint les combinaisons aux seuls vocables qui peuvent former entr'eux des assonances « opulentes et pittoresques ».

Ces inconvénients pouvaient être dédaignés par les Parnassiens dont la poésie fut surtout descriptive; mais les symbolistes, qui désertèrent la plasticité pour l'émotion, ne voulurent et ne purent consentir à prédestiner leur pensée et leur sentiment au moule préconçu qu'inventa Banville, quand il conseillait au poète, pour traiter un sujet donné, de trouver d'abord « toutes les rimes » et ensuite « de boucher les trous avec sa main d'artiste ».

M. Camille Mauclair dans *Une causerie avant des Poèmes* publiée par *L'Ermitage*, détaille, avec une

délicate précision, la tendance nouvelle que les Versilibristes apportèrent dans la Poésie française : « Les poètes dont les noms seront prononcés ici, imaginèrent qu'on pouvait, par un jeu plus libre des harmonies verbales, multiplier les rythmes, les assouplir et les accoller fidèlement aux diverses ondulations de la pensée. Toute pensée ne peut pas s'exprimer en vers de douze pieds régulièrement alignés sans être trop étendue ici et trop contrainte là. Le vers régulier, c'est une œuvre à formes fixes, comme la fugue qu'il sert à construire. Mais toute la musique n'est pas dans la fugue : on conçoit mal Schumann, Chopin ou Grieg réduits uniquement à la fugue. Pourquoi ne pas imiter leur musique à contretemps et à rythmes brisés, avec les mots plus ou moins longs ? Pourquoi ne pas tenter d'appliquer discrètement à l'harmonie des mots assemblés les principes rythmiques que ces musiciens mirent en œuvre sans croire faire révolution ? Pourquoi la poésie, avec ses mots subtils ou violents et le concours de la voix, ne tenterait-elle pas des jeux de sonorité non soumis à un retour périodique et non appuyés de pieds et de rimes semblables ? Cela existe dans les langues étrangères ; pourquoi la langue française, qui n'est ni la moins douce ni la moins souple, répugnerait-elle à cette tentative : n'était-il pas au moins intéressant pour les lettrés de l'essayer ? Tels furent les désirs de ces poètes : et ils se mirent tout ingénûment à tirer des mots d'autres effets que leurs devanciers. » (1)



De ce rapide historique des transformations successives dans l'Art poétique se doivent déduire plusieurs considérations.

(1) *L'Ermitage*. Janvier 1896. Pages 14 et 15.

1° C'est dans le sens de la liberté que le vers français a perpétuellement évolué; dès lors donc qu'une atteinte fut portée à son intégrité classique, les ultimes innovations d'aujourd'hui étaient à prévoir; et, si sacrilège il y a, les révolutionnaires d'aujourd'hui en partagent la responsabilité avec les révolutionnaires de jadis; la méconnaissance actuelle du nombre homosyllabique et de la Rime fait suite logique au rejet ancien de l'hémistiche et à la réhabilitation de l'enjambement; ceci appelait cela.

2° Qu'on consulte les plus anciens traités de versification ou les plus contemporains, tous donnent au vers une origine et une destinée musicales et en font comme l'appropriation de la mélodie à l'expression verbale de la pensée et du sentiment; si donc les ariettes cadencées et régulières d'autrefois ont cessé de plaire, pourquoi ne pourrait-on leur substituer un ensemble rythmique moins précis de contour, plus savamment orchestré et, osons le mot, plus Wagnérien?

3° Toute question de principe étant ici hors de propos, ce n'est point sur des théories, mais par les œuvres qu'il faut juger le Versilibrisme, et ici je demande la permission de développer un peu ma pensée.

Il semblerait que les nombreuses et successives alternances de succès et de dédain dont l'Art, en ses formes diverses et souvent contraires, a tantôt bénéficié, tantôt pâti au cours de ce siècle, aient dû prémunir les novateurs en même temps que les traditionalistes contre l'exclusive confiance en eux-mêmes et l'infailibilité rogue de leurs systèmes, que chez tous, vieux et jeunes, elles auraient dû développer cette forme artistique de la tolérance qui s'appelle l'éclectisme.

Il n'en fut rien, hélas, et jamais les écoles littéraires ne se regardèrent « en chiens de faïence » avec plus d'amertume hargneuse et rancunière; aimer la Beauté, qu'elle revête le péplum classique, le pour-

point romantique, l'armure parnassienne ou qu'elle s'enveloppe des écharpes de rêve du Symbolisme, aimer la Beauté sur quelle route ancienne ou quel nouveau chemin on la rencontre, cela paraît de la naïveté à beaucoup, de l'hésitation à plusieurs, et à quelques-uns de la lâcheté; être pour le Beau tout court n'est guère porté; il faut être pour ou contre Leconte de l'Isle et de Heredia, pour ou contre Mallarmé, de Régnier et Verhaeren et surtout pour ou contre l'Alexandrin, pour ou contre le Vers libre.

« Ce qui est singulier — Edmond Picard le dit si bien — c'est cette colère concentrée, cette sourde fureur avec lesquelles les adeptes d'une école parlent de l'école voisine. Quoi! vous avez cette chance, grâce à l'extraordinaire fécondité de votre âme d'avoir le clavier complet, d'une admirable variété. Et voici que chaque secte jalouse ses voisines et les vilipende. Et quand le morceau littéraire que joue le destin emploie les basses notes plutôt que les hautes, les hautes s'irritent et réciproquement. Réjouissez-vous plutôt de compagnie d'avoir toutes les cordes (1) ».

Évidemment l'école nouvelle a tort dans sa pose de mépris vis-à-vis de ses glorieux prédécesseurs; il ne suffit point de décréter l'abolition de l'Alexandrin pour faire oublier les *Chœurs* de Racine, les *Contemplations*, *Qaïn*, *Antoine et Cléopâtre*; au demeurant, il est plus facile peut-être d'anathématiser l'Alexandrin que de s'en passer; de Régnier et Verhaeren en font d'intervalles un fort heureux usage, et Stéphane Malbarmé le prédestine à être employé « dans les mouvements graves de l'âme ».

Mais, de son côté, l'École ancienne fait preuve

(1) JULES HURET. *Enquête sur l'Évolution littéraire*, p. 387.

d'une déplorable myopie en refusant de rien voir au-delà de ce qui peut rentrer dans le logique et impeccable réseau de ses théories; elle qui mit en pièces le Classicisme au nom de la liberté de l'Art, s'obstine à dénier le Symbolisme au nom de l'autorité du passé, refusant ainsi de reconnaître aux nouveaux venus le bénéfice des principes qu'elle s'octroya contre ses devanciers.

De part et d'autre un peu de tolérance serait vraiment de mise, un peu d'éclectisme; les jeunes devraient se souvenir de ces heures lumineuses d'initiation où la Beauté leur fut révélée par les œuvres qu'ils font profession à présent de honnir; et de leur côté les anciens devraient juger les œuvres des jeunes non en formalistes idolâtres de leurs formules, mais en esthètes orientant leur esthétique à même l'éternelle évolution qui est la vie de l'Art.

Le vers libre à mon sens est le terme dernier de cette évolution; et puisqu'aussi bien j'ai pris ici sa défense, je voudrais, avant de conclure, emprunter aux poètes dont j'ai déjà parlé — Henri de Régnier et Emile Verhaeren — deux fragments qui prouveront péremptoirement que le Versilibrisme n'est point, comme on l'a soutenu, exclusif de puissance harmonieuse et picturale, c'est-à-dire de poésie. Ces deux fragments sont extraits de *l'Almanach des Poètes* (1).

Voici d'abord comment Henri de Régnier évoque Septembre :

« Septembre, Septembre,
Cueilleur de fruits, teilleur de chanvre!
Aux clairs matins, aux soirs de sang,
Tu m'apparais
Debout et beau
Sur l'or des feuilles de la forêt,

(1) *L'Almanach des Poètes*, 1896. Édition du *Mercur de France*.

Au bord de l'eau
 En ta robe de brume et de soie
 Avec ta chevelure qui rougeoie
 D'or, de cuivre, de sang et d'ambre ;
 Septembre, Septembre,
 Cueilleur de fruits, teilleur de chanvre,
 Debout et beau en mes pensées
 Avec tes grappes et tes guirlandes
 Entrelacées,
 Avec tes lourdes lèvres douces
 D'avoir baisé l'Été, bouche à bouche !
 Avec ton thyrses et tes flûtes et ta serpe,
 Debout parmi les grasses herbes,
 Avec ta corbeille, à la hanche
 Où tu cueilles le fruit des branches,
 Avec l'outre de peau obèse
 Qui charge ton épaule et pèse
 Et suinte à ses coutures vermeilles
 Le doux Vin tiède
 Où viennent bourdonner les dernières abeilles ! »

Et voici comment Emile Verhaeren chante Décembre :

• Dites, les gens, les vieilles gens,
 Faites flamber foyers et cœurs dans les hameaux
 Dites, les gens, les vieilles gens
 Faites luire de l'or dans vos carreaux
 Qui regardent la route,
 Car les mages avec leurs blancs manteaux,
 Car les bergers avec leurs blancs troupeaux
 Sont là qui débouchent et qui écoutent
 Et qui s'avancent sur la route....

L'étrange et fantômal cortège
 Et les traînes des longs manteaux
 Et les bruits d'osselets que font les pattes du troupeau
 Frôlent et animent la neige....

Alors, là-bas, sur terre, au bout des plaines,
 Sous l'étoile, dont plus rien n'est bougeant,
 Une étable s'éclaire — et les haleines
 D'un bœuf et d'un âne fument dans l'air d'argent.

A la clarté qui sort
 Mystique et douce de son corps
 Une vierge répare et dispose des langes
 Et, près du seuil, où sommeille un agneau,
 Un charpentier fait un berceau
 Avec des planches.

Sans qu'ils voient les nimbes qui les couronnent,
Ils travaillent, tous deux, silencieusement,
Et prononcent, de temps en temps,
Un nom divin qui les étonne.

Autour des murs et sous le toit,
L'atmosphère s'épand si pure et si fervente
Qu'on sent que des genoux invisibles se ploient
Et que la vie entière est dans l'attente.

Oh! vous les gens, les vieilles gens,
Qui regardez passer dans vos villages
Les empereurs et les bergers et les rois mages
Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,
Allumez d'or vos cœurs et vos fenêtres,
Pour voir enfin, par à travers la nuit,
Ce qui depuis mille et mille ans,
S'efforce à naître.



Et maintenant n'est-ce pas le moment — en forme de conclusion — de se demander, avec Jules Lemaître si, avant le Symbolisme, il n'y avait plus rien à découvrir en poésie ?

Et le perspicace critique répond : (1) « Je ne dis pas cela. Il y avait quelque chose peut-être. Quoi? je ne sais. Quelque chose de moins précis, de moins raisonnable, de moins clair, de plus chantant, de plus rapproché de la musique que la poésie romantique et parnassienne. Notre poésie a toujours trop ressemblé à de la belle prose. Ceux mêmes qui y ont mis le moins de raison en ont encore trop mis. Imaginez quelque chose d'aussi spontané, d'aussi gracieusement incohérent, d'aussi peu oratoire et discursif que certaines rondes enfantines et certaines chansons populaires, des séries d'impressions notées comme en rêve. Mais supposez en même temps que

(1) JULES LEMAITRE. *Les Contemporains*, Tome IV — Page 74.

ces impressions soient très fines, très délicates et très poignantes, qu'elles soient celles d'un poète un peu malade, qui a beaucoup exercé ses sens et qui vit à l'ordinaire dans un état d'excitation nerveuse. Bref, une poésie sans pensée, à la fois primitive et subtile, qui n'exprime point des suites d'idées liées entre elles (comme fait la poésie classique), ni le monde physique dans la rigueur de ses contours (comme fait la poésie parnassienne), mais des états d'esprit où nous ne nous distinguons pas bien des choses, où les sensations sont si étroitement unies aux sentiments, où ceux-ci naissent si rapidement et si naturellement de celles-là, qu'il nous suffit de noter nos sensations au hasard et comme elles se présentent pour exprimer par là même les émotions qu'elles éveillent successivement dans notre âme. »

Ne déflorons ce sagace, définitif et peu suspect jugement par aucun commentaire, mais ajoutons y cette complémentaire et indispensable remarque — second corollaire de notre étude — que le mouvement nouveau ne doit point être considéré comme la condamnation et la réprobation des mouvements qui le précédèrent et l'engendrèrent; il est le dernier anneau d'une chaîne d'or et de pierreries, dont les divers chaînons reflétèrent successivement l'Idéal; il est le dernier venu des Messagers de la Beauté — le Messenger du Mystère, après les Messagers de l'Ordre, de la Passion et de la Réalité; rompre les anneaux de cette chaîne, c'est diminuer la valeur à la fois du tout et des parties; répudier un de ces Messagers c'est offenser la Beauté une et immortelle en la personne d'un des représentants qu'elle se choisit. Soyons tolérants! Soyons éclectiques!

Mais soyons accueillants aussi et compréhensifs; vouloir immobiliser la Beauté dans une forme déterminée d'art, c'est un crime contre l'essence même

de la Beauté; quand la Beauté rayonne des blancheteurs de l'aurore, ne la gourmandons point de ne pas vêtir la pourpre du crépuscule; n'ayons point la manie de vouloir coiffer d'un bonnet d'ancêtre cette Déesse de l'éternel renouveau printanier; ne la chicanons point surtout sur sa jeunesse — attestation de son indéfinie évolution — et ne repoussons point ceux, fussent-ils d'obscurs adolescents, qu'elle fait les hérauts de ses manifestations nouvelles.

J.-K. Huysmans me disait récemment : « La jeunesse, c'est le *res sacra* par excellence; qu'on discute avec elle, qu'on la combatte, soit, mais qu'on ne la dédaigne pas; dans ses essais, dans ses tâtonnements, dans ses incohérences parfois, il y a le germe de la poésie de demain. »

Me voilà loin de la *Jeune Belgique* et du *Coq Rouge*; mais que cette étude, dont l'intention n'était que d'analyser et d'apprécier les divergences entre deux groupes de lettrés belges, ait dérivé dans l'examen de questions générales d'esthétique contemporaine, n'est-ce pas la preuve que la cause littéraire pendante entre la *Jeune Belgique* et le *Coq Rouge* n'est pas, comme le prétendent d'aucuns, une vulgaire rivalité de personnes ou une simple lutte de coteries, mais qu'elle se rattache intimement au grand mouvement des idées artistiques?

FIRMIN VANDEN BOSCH





LE BRACELET DE L'ORFÈVRE

*Pour mon amie aux yeux d'opale
J'ai voulu ciseler à jour
Un bracelet d'or jaune et pâle
Qui lui fût un gage d'amour.*

*Jour et nuit penché sur mon œuvre,
Je faisais vivre le métal :
J'y tordais la souple couleur
Autour d'un noueux végétal.*

*L'or vivait de mon être intime,
J'y soufflais mon âme et mon cœur,
Et j'écoutais siffler ma lime
Avec l'extase d'un vainqueur.*

*Quand je me sentis près du terme,
Mon vertige s'accrut encor ;
Je baisais l'anneau clair et ferme
Que j'avais ciselé dans l'or.*

*Je le pressais contre ma bouche
A m'en faire saigner la chair,
Et j'étais devenu farouche
Tant ce bracelet m'était cher.*

*Après trois ou quatre semaines,
Un beau matin je l'achevai.
C'était l'enfant né de mes peines,
C'était le chef-d'œuvre rêvé !*

*Je le couvais avec envie
Avant qu'il ne fût plus à moi,
Mais je l'aimais plus que ma vie,
Puisque je l'avais fait pour toi !*

*Perfide ! lorsqu'à cette femme
A l'amour menteur, je voulus
Offrir le travail de mon âme,
Son cœur ne m'appartenait plus.*

*J'ai refondu l'œuvre suprême,
Avec des pleurs de sang dans l'œil,
Et j'en veux faire un diadème
Qu'on portera dans mon cercueil !*

LÉON SAHEL





DE LA DIFFICULTÉ DE PENSER

L ne s'agit pas évidemment de ce que les philosophes nomment l'aperception, mais de cette faculté unie à la raison et doublée en intensité et fécondité par l'habitude, c'est-à-dire par la coopération de la volonté. Ce n'est point un sujet abstrait d'école, mais une matière pratique. Elle tend à une formation intellectuelle solide, réelle et, comme conséquence, à donner à l'homme sa distinction suprême et aussi, dans les luttes quotidiennes, sa souveraine utilité. Penser n'est pas seulement recevoir ou des impressions par les objets, ou des idées par l'enseignement. C'est là pure réceptivité, ou à peu près. Beaucoup s'en tiennent là. Leur parole est un écho, leur intelligence un dépôt. On peut ainsi lire, apprendre, s'assimiler des théories et des faits pendant de longues années et n'avoir pas, au bout de tout ce travail d'emmagasiner, une idée à soi. On a cent textes pour appuyer ses dires, pas un argument personnel. Ecoutez la conversation de gens instruits et analysez la différence d'impression produite par la parole de celui qui pense et de celui qui reproduit. Le premier affirme, poussez-le, les arguments abondent naturels, appropriés, précis. Le second confirme, attaquez-le, il vacille, il va jusqu'au bout de sa mémoire, sans fermeté, sans spontanéité, sans ordre; si

la clef des souvenirs est un peu rouillée, il s'arrête bientôt et se réfugie dans un *magister dixit*. Au premier les convictions, au second les opinions, et, comme la nature est une, vous trouverez en général du caractère dans le premier, de la mollesse de volonté dans le second.

Les époques démocratiques sont régies par l'opinion publique. Elle est l'autorité, souvent la tyrannie des sociétés égalitaires. L'explication en est ancienne et aisée : les liens d'association détruits, l'autorité niée, il ne reste que des unités sans grande importance, prises à part et l'une vis-à-vis de l'autre, mais le dédain de l'unité va de pair avec l'admiration de l'ensemble. On ne croit plus son curé, ni son supérieur, ni même son voisin, mais on croit M. Tout le monde. L'opinion publique vous pénètre et vous domine presque à votre insu. C'est un état général « auquel le commun des hommes s'abandonne sans résistance et dont personne, sauf un très petit nombre de solitaires, ne peut se vanter de ne pas ressentir en certaine mesure et à certains moments de sa vie, la contagion. » Les journaux la répandent toujours, la forment parfois, la subissent la plupart du temps. Si par un effort rare et méritoire vous vous soustrayez à son influence dominante et que, pour les problèmes passagers comme pour les questions fondamentales, vous vous livrez à l'opération de Descartes et élevez de vos propres mains l'édifice de vos convictions, vous êtes surpris, souvent humilié d'avoir pu jamais considérer les choses sous l'angle banal de la multitude.

Je me hâte d'ajouter qu'il est de ces matières où les efforts de l'individu ne peuvent aboutir à aucune synthèse et où ce procédé cartésien est impraticable et funeste. Ce sont celles touchant nos destinées surnaturelles où le plus haut travail de la

raison, sa meilleure gloire et son plus grand profit se trouvent dans l'aveu de son impuissance et dans l'hommage de sa soumission.

C'est un autre caractère des sociétés modernes d'avoir à la fois l'orgueil de la raison et la répugnance à son effort. Je ne sais si, au XIII^e siècle, en dehors des Universités, on lisait beaucoup la Somme de St. Thomas, mais ce que je sais bien, c'est que de nos jours, si un professeur s'avisait de composer quelque ouvrage aussi massif, les étudiants seraient cent fois plus tentés de le lui lancer à la tête que de l'approfondir. Ce qu'on aime aujourd'hui, c'est la profondeur apparente aux dépens de l'exactitude réelle, l'étendue des propositions plus que leur correction, la généralisation des théories plutôt que la précision de leurs détails. Nous avons ce défaut en Belgique beaucoup moins qu'en France où les journaux, les livres courants, les orateurs ont pour les idées générales une prédilection outrée. Robespierre disait : « La famille du législateur français, c'est le genre humain tout entier. » Ils s'en souviennent au Palais Bourbon et il n'est si petite question qui ne devienne le sujet de théories embrassant l'univers. Les bouillleurs de crû deviennent, sans s'en douter, le pivot de toute une philosophie. Il en va autrement en Angleterre. On y vit dernièrement des discussions fort vives au sujet de la Chambre des Lords. Si on lit ces discours ripostant l'un à l'autre, préparés avec soin par les hommes d'Etat les plus en vue, on n'y trouve que des considérations fort terre-à-terre, essentiellement pratiques, sans les superbes envolées dans les régions de la philosophie ou de l'histoire dont l'occasion eût paru toute naturelle en pays latin. Le char de l'Etat y est mené avec prudence, les chevaux qui le tirent ménagent leur souffle et ne sont point rebutés pour avoir la tête un peu basse et l'œil fixé

sur les ornières de la route. C'est moins brillant que l'équipage fringant qui s'en va l'action haute et rapide, la tête en l'air, mais c'est plus sûr et on évite mieux la culbute.

L'usage des théories générales et des systèmes tout faits pour expliquer l'histoire et ordonner la politique flatte l'intelligence sans la satisfaire. Ce sont pour elle des aliments de digestion facile, mais de nutrition pauvre. Sainte-Beuve en critique et Taine en art et en histoire ont trouvé la théorie de la physiologie morale, de l'histoire naturelle des esprits. Ces hommes de grand talent, d'opiniâtre labeur, de riche érudition ont donné là un exemple funeste à de plus pauvres, de plus indolents imitateurs. Le système que les premiers n'appliquaient qu'après une étude consciencieuse sert aux autres à masquer l'indigence de leurs informations, le vide de leurs pensées. Pour expliquer une série d'événements, étudier les ressorts d'une vie fameuse, trouver les causes de l'expansion de certaines doctrines, il est assez aisé de construire à l'avance quelque vaste cadre où l'on range tous les faits. Il est infiniment plus difficile de rechercher le détail, d'analyser la complexité des mobiles, des influences, de donner à chaque fait important son explication particulière, au lieu de les accommoder tous à une unité factice et d'aboutir à un fatalisme morosé. C'est là un travail d'investigation lent, ingrat, pénible qui demande volonté forte, jugement sûr, coup d'œil perçant. Ce n'est qu'à ce prix qu'on crée des œuvres fortes, durables, mais pour celles-là le plus souvent le succès vient tard. La gloire qu'elles dispensent, comme le feu follet, ne brille que sur les tombeaux. Et l'on n'a guère le temps d'attendre aujourd'hui.

Voilà comment les goûts du moment, les tendances générales se coalisent avec la paresse naturelle de l'intelligence pour augmenter la difficulté

de penser. Si encore on avait contracté dès la jeunesse l'habitude de ce travail personnel de critique qui fait passer au crible du jugement toutes les notions qu'apporte à l'intelligence l'enseignement ou la lecture, le goût s'en conserverait sans difficulté plus tard. Mais il n'en est rien. Les appréciations littéraires, les jugements historiques, l'analyse des doctrines philosophiques fameuses, nous les avons reçus tout faits, basés sur des renseignements fragmentaires, des résumés succincts, des aperçus de seconde main. Quand Bossuet entreprit l'éducation du Dauphin, il tint à lui faire connaître des auteurs tout entiers; il avait une juste horreur de ces chrestomathies odieuses qui mettent leur étiquette arbitraire sur des citations écourtées et vous laissent sous l'impression de ces classifications souvent fantaisistes, jusqu'au jour où, dans l'indépendance de votre goût, vous réformez ces jugements artificiels par une connaissance personnelle de l'œuvre. « Ce n'est pas, comme disait M. Brunetière à la Sorbonne, l'intelligence successive des parties qui donne l'intelligence du tout, mais c'est la connaissance raisonnée du tout qui éclaire les parties. Ce n'est pas en dessinant un nez, puis une bouche, puis des yeux, qu'on apprend à dessiner une figure, mais pour saisir la physionomie d'une face humaine, il vaut mieux la saisir dans son ensemble, sauf même à manquer quelques-uns des détails. »

Il se fait ainsi que, pour la plupart, c'est au milieu des soucis d'affaires et des absorbantes besognes d'office qu'il faut entraîner son intelligence à cette indépendance qui est sa plus haute dignité. Heureux ceux qui trouvent alors le loisir, le courage et les moyens pour cette instruction dernière, car il faut tout cela. Et qu'est-il de plus beau, de plus réconfortant, de plus ennoblissant que ce tra-

vail de réflexion personnelle qui concentre toutes ses facultés dans un intense foyer, scrute les propositions des autres, analyse ses propres suggestions pour dégager l'erreur du vrai, asseoir ses jugements sur la base solide d'une connaissance réelle? Mais aussi quelle énergie est requise pour vanner ainsi les notions qui meublent le cerveau et qui, pour la plupart, ne sont que des acquiescements purs et simples à la parole d'autrui, des résultats inconscients d'habitudes d'esprit contractées sous l'influence du milieu. Ce n'est pas à dire que ce travail de vérification puisse être fait pour toutes les vérités même accessibles à la raison. La vie de Mathusalem n'y suffirait pas. Pour l'édifice de nos connaissances nous ne pouvons confectionner chaque brique à part, nous sommes contraints d'en accepter d'ailleurs beaucoup de toutes faites, sous peine d'avoir une construction inachevée incapable d'offrir abri ou résistance. Mais au moins faudrait-il aux principales parties appliquer cet effort personnel. C'est un inconvénient, un tort et une véritable lâcheté de ne pas chercher, quand on le peut, par l'étude, la critique et l'expérience, à confirmer ou à modifier les opinions toutes faites et les idées reçues, en philosophie, en droit naturel, en économie politique, en droit social et en politique. C'est peut-être beaucoup demander en politique et le conseil sera sûr d'être répudié par les chefs de parti. Mais ils auraient tort, car ce travail consciencieux des intelligences sur les questions débattues constituera un groupe plus compact, plus fort, plus convaincu. Ce ne sera plus un agrégat d'adhérents. Le méchant mot! L'adhésion ne constitue pas une unité substantielle. Arrive un vent un peu fort, une bonne averse de faveurs officielles ou de récriminations électorales et les parties adhérentes se détachent. Cela s'est vu et la Constitution fournit des armes contre certai-

nes de ces éventualités. Ce ne sera plus le cas si l'union résulte de convictions raisonnées. Elle résistera à tous les assauts. Je sais bien qu'en politique les contingences jouent un grand rôle et qu'il faut compter avec beaucoup d'éléments pour garder une majorité ou ne pas réduire une minorité. L'on a vu, dit-on, en pays étranger, des ministres se rendre au Parlement ayant en poche deux discours contradictoires sur une question importante et laissant aux circonstances le soin de décider laquelle de ces deux harangues, en voyant le jour, deviendrait le glorieux point de départ des « convictions de toute une vie ». Il paraît en effet que la politique est à ce point, en bien des matières, chose purement relative, et qu'en son domaine plus qu'en tout autre, c'est, selon le mot de Beaconsfield, l'inattendu qui arrive. Notre nouvelle Constitution est un véritable monument à cet égard sinon à d'autres.

Mais à ce travail-là même, circonscrit à quelques branches des connaissances humaines, nous sommes mal préparés par notre formation antérieure, et à un autre point de vue que celui déjà mentionné. Pour donner à l'intelligence l'activité qui ne se contente pas d'à peu près, l'acuité qui perce le fond des théories, la logique qui les enchaîne, à la mémoire la fidélité qui ne trompe pas et la ténacité qui ne perd rien, l'éducation littéraire qui domine est insuffisante. A ce seul point de vue les sciences devraient occuper dans nos écoles un rang plus élevé. Six ans de versions, de thèmes, de règles de grammaire et de syntaxe qu'il faut se contenter d'apprendre par cœur, d'exercices littéraires soumis à une rhétorique arbitraire, ne mettent pas assez en œuvre, préparent médiocrement la faculté maîtresse de l'âme. Cela donne plus de notions à l'intelligence que de formation, plutôt un plaisir facile d'appréciation, d'im-

pression, qu'un entraînement sévère du jugement. La chimie et la physique qu'on omet, la cosmographie qui fournit quelques moments de distraction, les mathématiques qui seules occupent quelque temps, ouvrent un champ autrement vaste, quoique nettement circonscrit, autrement fécond en résultats d'éducation que l'étude souvent trop superficielle du passage des Alpes d'Annibal, du *pro Manlio* ou des Philippiques. Là la marche qu'il faut suivre est réglée, ses étapes mesurées, et nul n'arrive au bout s'il ne se conforme scrupuleusement à l'ordre de la progression depuis la loi fondamentale ou axiomatique jusqu'à son application la plus subtile. Il faut que l'étude soit une lutte corps à corps avec chaque proposition et non une sorte de molle étreinte avec des règles vagues laissant une fugitive impression.

Si la paresse ou l'inattention a négligé quelques chaînons dans la science, il faut revenir sur ses pas sous peine de se trouver arrêté tout net devant l'incompréhensible, le noir. Dans ces études l'école buissonnière entraîne son propre châtiment, la méthode et l'ordre sont indispensables, la compréhension complète nécessaire, et la raison acquiert cette habitude féconde de ne s'avancer du connu à l'inconnu que si le premier est clairement perçu et nettement démontré. Elle acquiert la salutaire peur du superficiel dans les connaissances, du vague dans les jugements, du lâche dans les expressions. L'accoutumance à l'effort, à la méthode, à la précision, n'est-ce pas pour l'homme, même au point de vue littéraire, une haute qualité et, au point de la vie, une nécessité pratique? On ne peut monter l'escalier de la science quatre à quatre, comme cela se pratique trop dans les études d'humanités pures. En littérature on peut glisser; en science il faut appuyer et s'arrêter. Or glisser, monter quatre à quatre, c'est une paresse de

l'intelligence. Elle ne va pas au bout de ses forces et, parce qu'il n'y a pas de but bien précis à atteindre, elle se le fixe à elle-même en deçà de sa puissance. Si l'intelligence est un champ, trop souvent les études humanitaires passent sur elle comme un souffle chargé de germes produisant, sans grand labeur, une moisson de fleurs. L'étude scientifique y porte la charrue, en remue les profondeurs et le prépare aux généreuses moissons.

Je ne veux pas traiter ici de l'utilité commerciale, industrielle de l'étude de la physique et de la chimie, mais ajouter un seul mot sur les joies intellectuelles dont on se prive par l'ignorance de ces sciences et qui valent bien qu'on consacre quelques veilles à leur acquisition, fût-ce à l'âge de trente ou quarante ans. Sans elles, des hommes réputés instruits se promènent toute leur vie parmi les problèmes de la nature, qui se multiplient sous leurs pas, sans chercher une solution. Ils se meuvent comme dans une cave obscure, où l'habitude supplée partiellement à l'absence de lumière sans compenser la perte des jouissances que quelques rayons jetés sur les merveilles environnantes réserveraient au cœur aussi bien qu'à l'esprit. On connaît les corps, leurs usages et leur dangers sans prendre la peine d'étudier la nature de leurs forces, les lois de leurs phénomènes, l'admirable unité de leurs ordonnances, la finalité de la création révélée dans le livre de la nature avec une autorité aussi grande et un charme plus vif que dans les in-folios de la théologie. Le phénomène du maximum de densité de l'eau, qui se trouve exposé dans le moindre traité élémentaire de physique, prouve, mieux que bien des apologétiques, l'unité d'origine du monde, la téléologie de l'univers, et arrache au cœur envers la divine Providence des hymnes de reconnaissance plus spontanés, plus émus que ne le

pourraient faire les plus éloquentes pages de l'*Histoire universelle* de Bossuet.

Ce n'est pas qu'il ne paraisse y avoir aujourd'hui grande abondance d'adeptes de la science. Au contraire, ils pullulent. Autrefois on rencontrait encore ces hommes dangereux, le *virum unius libri*. Ils se font rares aujourd'hui; mais on heurte à chaque pas le *virum omnium librorum*. Il y a peu d'hommes qu'on ne puisse démarquer. Le bon marché du papier et les perfectionnements de la mécanique ont rendu la science facile et l'érudition à vil prix. Quelques centaines de francs de livres sur ses rayons, ou même quelques placements judicieux de six sous dans un cabinet de lecture, permettent de se badigeonner d'une foule de connaissances appropriées aux besoins du moment. C'est du mauvais badigeon, il s'écaille et tombe vite, mais on a tôt fait de le remplacer, et il y a ainsi de par le monde pas mal de gens qui ont la réputation d'être des puits artésiens de science, alors qu'ils vont chercher leur eau, seau par seau, à quelque débit d'encyclopédie. Une fois l'habitude prise de se procurer ainsi des connaissances — comme des légumes selon les saisons et les circonstances — on a de la peine à s'en défaire, parce qu'elle est aisée et profitable, et, comme on se fait à tout, il y en a qui ne rougissent même plus d'un bonnet carré si mal acquis. Seulement il y a des dangers; il ne faut pas rencontrer soudainement un adversaire qui réellement sait parce qu'il a pensé. Alors se fait l'effondrement; le masque est arraché et l'on est dans une posture plus ridicule que ce pauvre diable qui, dans une ménagerie, remplissait le rôle du singe, et dont, un jour, la queue mal soudée resta entre les mains d'un entreprenant spectateur. Tout compte fait, il vaut donc mieux suivre les procédés réguliers et s'acheter par un effort con-

tinu les jouissances délicates que la vérité réserve à ses sincères amants et qui passent toute autre joie. Là aussi l'accoutumance se fait. Il n'est guère d'âge où on ne puisse l'acquérir. Elle semble même doublement précieuse après une période de paresse intellectuelle, suffisamment active cependant pour ne pas avoir « fait son repos de sa stérilité » et suffisamment consciente pour avoir révélé parfois le vide de la tête, l'indigence des idées et l'humiliante dépendance d'autrui pour toutes les opérations de la pensée. C'est alors une joie intime et profonde, après quelques années vouées à la culture ou, comme Bacon l'appelait, aux Géorgiques de l'âme, de découvrir en soi un foyer de lumière éclairant le dehors et le dedans, une fécondité toujours en œuvre de créations variées, peuplant les plus tristes solitudes, charmant les heures les plus sombres de la vie, apportant à l'âme, au milieu même des abandons ou des maladies, calme, honneur et profit.

P. LEROUGE





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Clovis, par M. Godefroid Kurth (A. Mame, édit.). — *Les mots historiques du pays de France*, par Edouard Trogan (Mame, édit.). — *Aux écoutes*, par M. Edouard Ducôté (Art indépendant). — *Chez nous*, par Achille Millien (Lemerre, édit.). — *Les sept lampes d'or*, par M. Gustave Soulier. — *Dernier refuge*, par M. Edouard Rod (Perrin, édit.). — *Miss*, par M. Samuel Cornut (Perrin, édit.). — *La Force du mal*, par Paul Adam (Armand Collin, édit.). — *Le médecin des dames de Néans*, par René Boylesve (Ollendorff, édit.).

I

LARRIVE bien tard pour parler des livres d'étrennes. Il en est deux cependant que je veux signaler, parce qu'ils n'empruntent pas leur valeur à une époque déterminée de l'année : ce sont le *Clovis* de M. Godefroid Kurth et *Les mots historiques du pays de France* par M. Edouard Trogan. Tous deux ont été édités par la maison Mame, avec ce luxe artistique et cette entente de toutes les choses du livre qui en sont la spécialité et qui dénotent un goût remarquable : récemment encore elle obtenait, avec la reproduction de la *Vie de Jésus-Christ* du peintre James Tissot, un des plus grands succès de la lithographie française.

M. Godefroid Kurth est professeur à l'Université

de Liège. Il a déjà écrit un livre apprécié : *Les Origines de la civilisation moderne*. Dans la *Revue des questions historiques* il a rendu de nombreux services, pour l'histoire des Francs et des premiers Mérovingiens, par l'étude approfondie des textes de Grégoire de Tours et de Frédégaire. Mais l'érudit ne nuit point à l'historien : son *Clouis*, écrit avec élégance et sobriété, est un récit passionnant et mouvementé, capable de séduire nos esprits amoureux des époques violentes et actives.

L'illustration artistique de ce magnifique livre a été confié à nos plus grands peintres d'histoire : Cormon, Flameng, Guillonnet, Luminais, Maignan, Rochegrosse y ont collaboré. La *Bataille de Tolbiac* de Rochegrosse qui ouvre le volume est d'une vie et d'une beauté singulières.

Pour louer dignement le livre de M. Edouard Trogan, il faudrait lui prendre un peu de son esprit, de cet esprit si français, si traditionnel, qui chante clair comme le coq gaulois. Quand j'aurais indiqué les qualités de mouvement et de clarté de son style, sa belle langue précise et sobre, je n'aurais pas du tout donné une idée de sa phrase; je vais donc citer le commencement de sa préface, où il expose que les *mots historiques* sont comme la synthèse de l'histoire, du Liebig historique si l'on veut : ce sera la meilleure manière de le faire apprécier comme il mérite de l'être.

« *La poule au pot?... C'est un canard!* » répond avec désinvolture le prince d'Aurec à sa mère, la duchesse de Talais, dans la comédie satirique d'Henri Lavedan. Chaque fois que, dans la conversation ou dans la lecture, se glisse un « mot historique », c'est la même appréciation qui naît spontanément sur les lèvres. Il faut donc peut-être quelque audace, d'aucuns diront : quelque naïveté, pour emplir tout un album

de ces mots si gaillardement malmenés par les savants et par les sceptiques.

« Notre excuse est de n'être ni dans la première ni dans la seconde de ces deux catégories. Nous sommes de ceux, avouons-le, qui « croient que c'est arrivé ». Non pas que nous garantissions l'exactitude absolue, intégrale de tel ou tel mot; mais à notre humble avis cela importe peu pour l'histoire sans appareil, l'histoire populaire, l'histoire dont nous voudrions voir pénétré le cerveau de nos enfants.

« Libre aux savants, — et certes, en nous plaçant à leur point de vue, nous leur en rendons grâces, — de prouver doctement, en de graves travaux, que Guillaume Tell doit être exclu de l'histoire de la Suisse pour crime de lèse-érudition; que le pèlerinage traditionnel à la Sainte-Baume repose sur des bases caduques, puisqu'on prouve aujourd'hui couramment que Marie Magdeleine n'a jamais mis les pieds en Provence, etc., etc. Cela n'empêche que, pour citer des exemples, le *Fais-toi chrétien, je te ferai chevalier*, prêté à Saint-Louis, et le *J'ai failli attendre*, prêté à Louis XIV, expriment très exactement le caractère personnel de ces deux grands rois. L'enfant qui les portera gravés dans sa mémoire aura déjà des notions primordiales et justes sur l'âme pieuse de Saint-Louis et sur le tempérament autoritaire de Louis XIV. Ce résultat ne nous a pas semblé à dédaigner, et c'est pour l'atteindre que nous ouvrons cette série par les mots historiques du pays de France... »

On ne saurait mieux dire et mieux prouver cette symbolisation des hommes et des époques dans les mots historiques. Si j'ajoute que le crayon et le pinceau de Job donnent au texte le charme de leurs illustrations légères et vivantes, je n'aurais fait que rendre justice au talent des deux collaborateurs.

II

Voici des poètes. Les poètes sont comme les femmes, qui aiment être aimées. Il faut leur donner de la sympathie.

Je parlerai peu du livre de vers de M. Edouard Ducôté, *Aux écoutes*. On en a déjà parlé ici-même en termes excellents. Mais je veux citer un poème où il me semble avoir admirablement résumé la disposition naturelle de son esprit, qui est de se plaire dans la tristesse et le regret et d'aimer tout ce qui flatte son goût de la mélancolie :

Allégorie pastorale

Loin du midi brûlant j'ai accordé mes flûtes :
soir qui choit, matin naissant me sont seuls chers.
Je redoute l'été à l'égal de l'hiver
et j'aime les saisons des bourgeons et des chutes.

Si brutale est la vie en s'épanouissant
qu'à s'en faire l'écho se briseraient mes flûtes
Dont les notes sont expertes aux grêles chants
de l'aube et aux languides chants du crépuscule.

Car je suis le pasteur de la mélancolie
et des craintes et des doutes et des regrets.

Avant le jour préludent mes accords timides
à des airs souriants qu'ils n'achèvent jamais :
sitôt que le soleil embrase la prairie
Mon troupeau dort, tait ses cloches et je me tais.

Et, lorsque l'astre, veuf de ses rayons, s'effondre
laissant derrière lui l'horizon rougeoyant,
je mets mes lèvres au roseau et je reprends
sur un mode plaintif en m'enfonçant dans l'ombre.

L'art de M. Ducôté est ainsi de demi-teintes et de nuances vagues. Il fuit l'éclat, la précision, l'épanouissement, la joie. Il n'aime point, comme je l'aime, la large et magnifique chanson de la vie.

Dans sa prosodie il a fait siennes toutes les licences du vers libre. Elles ne sont pas toutes heu-

reuses à mon goût. J'y souhaiterais plus d'harmonie et un plus sûr instinct du rythme. Cependant il a les images gracieuses et ce charmant don d'évocation qui sont familiers aux bons poètes.

Autant M. Ducôté est outrancier, autant M. Achille Millien est un traditionnel. M. Millien, sous ce titre attendri *Chez nous*, a rassemblé quelques petits recueils de vers : *Le long des sentes nivernaises*, *Airs de flûte*, *Le jour qui tombe*. Il aime la terre natale, et il aime tout d'elle. Il a toujours vécu en province, et il en goûte le charme simple et bienfaisant. Sa poésie est douce, pacifique, agreste; elle fleurit la bonne odeur des champs.

Le poète a chanté en vers des traditions nivernaises, des chansons populaires. En voici une qui est simplette et jolie :

Contradictions

Ah ! dis-moi, Mariette,
Quand nous marierons-nous ?
Ta mine m'inquiète
Et je me sens jaloux.
— Aussitôt qu'en décembre
Le coucou chantera,
Larira,
Aussitôt qu'en ma chambre
La Loire coulera.

Si tel est ton langage
Je n'ai plus qu'à mourir;
Tu me verrais, je gage,
Trépasser, — sans souffrir ?
— Je te fais la promesse,
Lorsqu'on t'entertera,
Larira,
D'assister à la messe
Pour dire un *libera*.

Adieu, c'est trop de peine;
Adieu, belle sans cœur ?
Qu'un autre amant s'enchaîne
A ton regard moqueur!...

--- Non, reviens, je badine
Et l'on nous mariera,
Larira,
— Quitte ta triste mine,
Dès qu'il te conviendra.

Les Sept Lampes d'or de M. Gustave Soulier est consacré à la gloire de Florence. Les vers en sont doux et onduleux, avec une certaine nonchalance un peu langoureuse. Il faut toujours citer les poètes. Voici un fragment d'*Obéissance*, écrite dans la chapelle Bardi :

Vivre selon la règle acceptée, et ne voir
Que l'habitude journalière du devoir
Luire entre les vertus qui bornent notre route,
Cela touche au bonheur, ô mon âme, sans doute,
Puisque de tes fantômes seuls tu te déçois.
Et c'est pourquoi sur ces fresques où saint François
Revit pour nous sa vie en charité féconde,
Giotto fait planer devant l'esprit du monde
Les vertus que le Saint entre toutes élut
Comme propices à nous conduire au salut.

Et après avoir chanté la Pauvreté et la Chasteté,
il vante l'Obéissance :

Mais bénigne est surtout la loi d'obéissance,
Car elle berce en nous l'enfant sans connaissance,
Et qui sourit, et s'abandonne doucement ;
Et plus doux est encore pour nos cœurs en tourment,
Où la vie a laissé son heurt de violence,
Sur ces lèvres sans voix le geste du silence.
La règle du devoir est sainte, et je sais bien
Que la foi des docteurs, sans les œuvres, n'est rien,
Et sans doute il est doux quand la règle est suivie,
De renfermer, plus grave et plus simple, sa vie,
Pour n'être pas en convoitise à l'indigent,
Car le pauvre s'en va son chemin en songeant,
Et l'ignorance l'obscurcit dans son dédale.
Or, malheur à celui par qui naît le scandale !

III

Ici même M. Michel de Haerne a analysé avec un goût critique très sûr les romans de M. Edouard Rod. Soit dans la *Revue Générale*, soit ici, j'ai eu occa-

sion de donner mon avis à leur sujet. Je n'y reviendrai donc point longuement à propos du dernier ouvrage qu'il vient de publier, *Dernier refuge*.

Cependant ce livre mérite attention. Littérairement il est bon ; je veux dire par là qu'il forme un ensemble harmonieux. Une grande sobriété et un classicisme de facture : ce sont là les deux grandes qualités des derniers ouvrages de M. Rod. Ils sont menés du point de départ au dénouement par une avenue droite, sans écarts. Ils ne sont point encombrés d'inutilités et de digressions. Les romans modernes sont rares dont on puisse faire cette éloge.

Il y a une thèse dans *Dernier refuge*. C'est le droit à l'amour. Et cette thèse se retrouve dans *Les Roches Blanches*, *Le Silence*, le premier *Michel Tessier* : plus ou moins ardente et passionnée, plus ou moins apparente, elle se devine toujours. Les êtres doivent se réaliser tout entiers : l'amour justifie tout, qui unit deux êtres séparés par les seules conventions sociales. Mais les âmes droites et régulières ne peuvent s'aimer dans l'irrégularité, et vont droit à la mort qu'elles trouvent avec joie.

Exaltation de l'amour et passion de la mort : ce sont deux sentiments habituels à M. Rod. Et l'amour qu'il conçoit est égoïste et dévastateur. Cette conception de la vie, à la fois triste et ardente, se rencontre chez quelques écrivains. On en trouverait peut-être quelque exemple dans la sensibilité de Chateaubriand.

IV

J'arrive trop tard pour parler de *Miss*, le roman de M. Samuel Cornut. M. Joseph Soudan en a déjà parlé ; il l'a fait avec le charme et la précision dont il a coutume. Je n'ajouterai que quelques mots, pour augurer de l'avenir littéraire de M. Cornut. Il y a une

telle différence entre ce roman et les premiers essais de cet écrivain, que l'on peut en attendre beaucoup : il travaille avec une obstination qui est admirable, et sa foi dans son art est sérieuse et belle. Il y a quelque chose de l'apôtre chez lui : il aime convaincre et attendrir. Il excite en nous la pitié et la réflexion. La fin de *Miss* est d'une belle grandeur émue; on y sent du souffle et une sorte de passion tragique de la justice. En vérité, lorsque l'auteur se sera débarrassé de quelques scories qui souillent, — de plus en plus rarement, — son style, il réalisera quelque belle œuvre d'humanité.

V

M. Paul Adam écrit à cette heure de beaux romans pessimistes et sombres. Je n'en connais guère de plus fiers et de plus douloureux. Ils sont douloureux surtout par un mépris du sentimentalisme et de l'attendrissement. *Le Mystère des foules*, et la *Force du mal* laissent ainsi une impression poignante de souffrance hautaine.

Deux déceptions brisent ses héros : déception de la foule, et déception de la femme. Ils vont dans la vie, aimant le peuple et gardant au cœur un beau rêve d'amour absolu. Le peuple les hue et rejette leur tendresse : ainsi, dans la *Force du mal*, le docteur Stival employant toutes ses énergies à lutter contre le choléra, se voit lapidé par ceux qu'il veut guérir. Et la femme ne rafraîchit jamais de ses caresses confiantes et sûres leur front très las et avide de baisers.

Ce dernier livre, la *Force du mal*, est d'une magnifique douleur. Et M. Paul Adam ne réalise-t-il pas son idéal d'art qui est selon lui le chant harmonieux de la souffrance humaine ?

Il demeure le peintre vigoureux, aimant les couleurs crues, les tableaux ardents et violents, que nous

avons coutume d'admirer dans ses livres. Je conseille de lire la chasse à courre ou la description des ravages du choléra, à tous ceux qui recherchent dans l'art la puissance et le don des ensembles. Cela est fort et vivant.

Mais M. Paul Adam ne nous avait pas toujours accoutumé à la belle grandeur morale, un peu orgueilleuse, qu'il a prêtée dans la *Force du mal* à Jean Stival, son héros.

VI

Le médecin des dames de Néans est le premier roman de M. René Boylesve. On ne le saurait néanmoins prendre pour un début. L'auteur s'y révèle maître de sa langue et de sa pensée, et sûr de lui sans nulle forfanterie. Il a terminé les *années d'apprentissage*, et son élégance fut de n'en rien révéler au public. C'est un tort fréquent de publier un ouvrage avant le total épanouissement de son jugement et de sa sensibilité. Les poètes et les musiciens ont presque seuls ce privilège de créer de belles formes avant l'âge de raison : on les dit inspirés, et d'ailleurs quelques sentiments généraux sont une matière suffisante à leur instinct du rythme. Mais les romanciers et les critiques n'ont point cette précocité, et ils seraient sages, eux dont l'art est de penser et de sentir, d'imiter ces acrobates qui font de l'art avec leurs corps et n'entrent dans l'arène que pour exécuter des tours admirables dont la difficulté et l'effort musculaire échappent aux plus attentifs.

Ce livre fait l'éloge de la vie et de la volupté. Par ce temps de pessimisme et d'ennui, cela est bon à lire que la vie est pleine de douceur. M. Boylesve aime qu'on se donne à ses sensations, qu'on laisse couler en soi le fleuve large et abondant de la vie lequel roule des joies puissantes et de fortes souff-

frances. La fin de l'homme est de se réaliser : qu'il cherche partout son bonheur. Volontiers le jeune romancier souscrirait à cet hymne harmonieux que La Fontaine fit dans *Psyché* :

Volupté, volupté qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas; viens t'en loger chez moi,
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Chez M. Boylesve, la volupté ne manquerait non plus d'emploi. Et si j'ai souligné le dernier vers, c'est qu'il me paraît ici d'une application particulière. M. René Boylesve en exaltant la vie n'en écarte point la tristesse, surtout la tristesse d'aimer qui est encore une volupté, et cette douceur de sentir qui dilate l'âme et la fait pourtant soupirer.

Il n'y a cependant nulle gauloiserie dans ce conte, et ce serait, je crois, le mal comprendre que d'y voir une excitation à la seule jouissance physique. S'il était ainsi, je n'y adhèrerais point. C'est parce que j'y vois une plus large compréhension de la vie que je puis l'approuver.

Tout est préférable à l'inertie. Il faut sentir la vie pleinement, harmonieusement. Et il faut aimer le bonheur. Mais chacun cherche le bonheur à sa manière, et c'est ici qu'il faut savoir comprendre l'infinie variété des êtres. On le peut trouver dans la jouissance matérielle ou intellectuelle, dans l'exaltation de ses forces; on le peut trouver aussi dans la félicité qu'on donne aux autres, dans la beauté des yeux qui reflètent la joie que vous avez donnée; on le peut rencontrer même dans le sacrifice, si l'on a conscience de ce à quoi l'on renonce. La joie païenne n'est pas la seule

joie, ce serait erreur de le croire, et même elle n'est pas la joie complète. Ceux qui ne vivent que pour jouir ne connaissent pas toute la vie, parce qu'ils gardent dans la jouissance un égoïsme qui les empêche de se livrer tout entiers; ils ne touchent pas le sommet de la volupté et de la douleur, que seuls connaissent ceux qui aiment, c'est-à-dire qui ne sont pas à eux-mêmes leur propre limite.

Ainsi il faut aimer la vie, mais aussi la comprendre toute, et le mot de volupté a un sens plus magnifique et souverain qu'on ne lui prête d'habitude.

HENRY BORDEAUX





MÉLANCOLIE

*L'image entre toutes chérie
Qui berce mes nuits sans sommeil,
Et que je cherche à mon réveil
Pour animer ma rêverie,*

*N'a jamais eu l'éclat vermeil
D'une rose, au matin, fleurie ;
Mais sa tristesse emplît ma vie
D'un charme à nul autre pareil.*

*C'est, dans l'écrin sombre, une opale,
En robe noire, un ange pâle...
Ne voit-on pas clair sur le seuil*

*Des maisons closes, pleines d'ombre ?
Et souvent, semés en grand nombre,
Des lys blancs autour d'un cercueil ?*


Bonne DE BOÛARD





NOTES SUR LA PROCÉDURE PARLEMENTAIRE

Questions et interpellations

 HAQUE pouvoir a dans l'Etat sa fonction propre. Le pouvoir législatif fait les lois, le pouvoir judiciaire les applique à des espèces déterminées, le pouvoir exécutif tient la main aux décisions des tribunaux et s'occupe de l'administration générale du pays. Mais à côté de cette fonction primordiale qui constitue la raison d'être de chaque pouvoir, il y a encore un certain nombre d'attributions subordonnées. Ainsi le pouvoir législatif ne se contente pas de voter les lois; il intervient dans la nomination de certains fonctionnaires, il exerce un droit de contrôle sur le pouvoir exécutif etc. etc. La première attribution n'en reste pas moins sa fin principale. S'il néglige celle-ci pour ne s'occuper que de ses attributions accessoires, il crée le désordre et compromet gravement la marche régulière des pouvoirs publics.

Appliquons ces principes au Parlement belge. Qu'y voyons-nous? Tous les jours on interpelle les ministres et l'on critique leur gestion. Cela est en voie de passer à l'état de système. Plus qu'à aucun autre Parlement on peut appliquer au nôtre le mot de M. Ferneuil dans

la *Revue Politique et Parlementaire* : « Les interpellations tendent à devenir un mal endémique, congénital au tempérament des Assemblées issues du suffrage universel. » (1)

Certes une interpellation peut être en certains cas opportune ou même nécessaire. Mais ici comme en toutes autres matières il faut éviter l'abus. L'abus des interpellations c'est la substitution du législateur au gouvernement responsable. C'est, en d'autres termes, la confusion des pouvoirs.

Il y a plus. Pendant que le législateur s'occupe exclusivement de surveiller et de contrôler le pouvoir exécutif, il oublie sa fonction à lui. Les projets déposés restent en souffrance. On ne fait plus de lois. A de nouveaux besoins économiques et politiques ne correspondent plus des règles nouvelles. De là, pour le pays où cette situation se produit, un motif d'infériorité.

Si cela est vrai, la question des interpellations est une question d'une importance énorme. Et si chez nous les interpellations produisent des résultats plus néfastes que dans d'autres pays, cela tient en grande partie à leur fonctionnement, au mécanisme qui les régit, c'est-à-dire au règlement du Parlement belge. Il sera donc utile de jeter un coup d'œil sur les législations étrangères et d'étudier comment là-bas on est parvenu à réprimer le zèle trop fervent de certains députés et à les soumettre pour le plus grand bien du pays à une discipline rigoureuse et salutaire.



Les Chambres — nous l'avons dit — ont sur le gouvernement un droit de surveillance et de contrôle. Nous ne songeons pas à leur dénier ce droit. Il leur

(1) Juillet, 1834.

est, pour l'exercice de leur mission, absolument indispensable. Toute la question se réduit à savoir dans quelles conditions il s'exercera.

Si nous ne nous trompons pas, ce contrôle peut se traduire dans la pratique de deux façons différentes : la première consiste à demander au gouvernement un renseignement sur un point donné. C'est ce qu'en style de procédure parlementaire on appelle *poser une question*. La seconde consiste à émettre un avis sur la conduite du gouvernement et à lui donner un conseil presque impératif pour l'avenir. C'est là l'*interpellation*. L'interpellation est une immixtion directe dans l'administration du pays, il ne faut donc y recourir que dans des circonstances graves et d'une façon tout exceptionnelle. Le mode courant de contrôle doit être la *question*. Or chez nous il en est tout autrement. Les questions sont quasi inconnues. A propos d'une vétille quelconque on annonce à grand renfort de fanfares que l'on se propose d'interpeller le gouvernement. Il serait mille fois plus pratique de se contenter d'une simple question. Mais on aime mieux recourir à l'interpellation, parce qu'elle est plus bruyante et mieux faite par là même pour se tailler une réclame auprès de ses électeurs.

C'est là une situation presque unique dans le monde parlementaire. D'ordinaire les deux institutions existent parallèlement. Selon l'importance du débat on a recours à l'une ou à l'autre, et de préférence — en Angleterre notamment — à la question. C'est la question qui est la règle; l'interpellation n'est que l'exception.

Logiquement donc l'étude des questions doit précéder l'étude des interpellations. En conséquence nous examinerons d'abord le mécanisme des premières. Nous aborderons ensuite le point de savoir si les règles de la procédure en matière d'interpellations ne doivent pas, elles aussi, subir une refonte.

A — Les Questions

Commençons notre revue par l'Angleterre. Il résulte de ce que nous avons dit déjà que la différence entre l'interpellation et la question est celle-ci : *l'interpellant a l'intention directe et immédiate de provoquer un débat auquel tous les députés pourront prendre part et qui généralement se terminera par un vote.* En d'autres termes il fait la Chambre juge entre l'interpellé et lui. *Le député qui questionne se contente de demander au ministre des éclaircissements sur un fait déterminé. C'est au ministre seul qu'il s'adresse et pas le moins du monde à la Chambre.* Tous les députés, ministres ou non ministres, autres que le questionné — étant des tiers — n'ont aucune qualité pour intervenir.

Un exemple de question pris au hasard parmi celles auxquelles le gouvernement anglais a eu à répondre. M. Sykes demande au ministre de l'intérieur si son attention a été appelée sur un jugement de M. Turner, lequel a déclaré que nul ne peut tuer un chien, enragé ou non, mais que tout chien doit être conduit devant deux magistrats, lesquels décideront si le chien est vraiment enragé et donneront l'ordre de le détruire. — M. Cross répond que tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il espère bien que telle n'est pas la loi, car dans ce cas, il en serait très fâché pour la police (*rires*), et il n'aimerait pas se trouver à la place des magistrats auxquels on amènerait les chiens (*rires*). (Séance du 24 mai 1876). (1) — D'autres fois les ministres font une réponse plus laconique encore : « Oui, Monsieur, cela est vrai » ou « Non, Monsieur, cela est faux. »

Voici un fait qui montre bien la différence profonde qui existe entre les mœurs parlementaires anglaises et

(1) *Le Gouvernement et le Parlement britanniques*, par le C^{te} DE FRANQUEVILLE, tome III, p. 302 note 3.

les nôtres. Un jour on se plaint au ministre de la guerre de ce que des tambours et des fifres ont été punis pour avoir joué l'air national irlandais le jour de la fête de Saint Patrice... Imaginez une mesure analogue prise chez nous. Un ministre (qu'on me pardonne cette hypothèse peu vraisemblable) a interdit l'air du *Vlaamsche Leeuw*. Qu'arriverait-il? C'est que dès le lendemain une demande d'interpellation serait faite et selon toute apparence la discussion de l'interpellation remplirait une séance entière... En Angleterre rien de pareil. En deux mots la question est formulée. Puis réponse de M. Hardy : « Les tambours « et les fifres sont sortis de la caserne, vers minuit, en « emportant leurs instruments qui appartiennent au « Gouvernement, et ils ont été punis pour ce fait et « non pour avoir joué un air particulier. » Là-dessus l'incident est clos. Chacun se rappelle la kyrielle d'interpellations à laquelle a donné lieu à la Chambre belge le problème, épineux, il est vrai, du Congo. Si nous étions en Angleterre, tout cela encore une fois se trancherait par voie de questions. C'est ainsi que l'on procède à la Chambre des Communes pour tout ce qui concerne l'Inde ou les autres colonies britanniques.

La question apparaît pour la première fois en 1721. Le 7 février de cette année lord Cowper posa une question au comte de Sunderland. Le 29 avril 1830 le *speaker* déclarait qu'aucun règlement n'interdisait aux membres de poser des questions et que cette habitude, quoique n'étant pas strictement régulière, était cependant fort commode... Depuis lors les choses ont changé de face. Les questions aujourd'hui abondent. Quoique beaucoup moins encombrantes que nos interpellations, elles auraient pu, aux mains d'un parti d'opposition irréconciliable, comme par exemple le parti irlandais, devenir un instrument d'obstructionnisme. En conséquence l'on a dû songer à s'armer contre elles. Le 12 mars 1886 la Chambre des Communes a décidé que tout député qui désirerait

poser une question était tenu, sauf le cas d'urgence, d'en donner préalablement avis au *clerk* (greffier) par écrit. L'inaccomplissement de cette formalité serait pour le ministre un motif suffisant pour ne pas répondre. La question est ensuite insérée dans le *notice paper* (ce que nous appellerions le rôle ou l'ordre du jour) où on lui fixe un numéro.

Le *speaker* fait dans l'ordre des inscriptions l'appel des membres qui désirent questionner. Le député, dont le nom est prononcé, se lève. Jusqu'en 1880 il lisait le texte de sa question. Depuis, la Chambre des Communes a décidé, pour gagner du temps, qu'il se contenterait d'indiquer le numéro sous lequel sa question figure.

Le ministre alors est tenu de répondre. Néanmoins s'il estimait que la question est indiscreète et que l'intérêt public lui défend de rien dire, il le déclarerait et le député qui insisterait commettrait une grave indélégatesse.

La question — nous l'avons dit — n'est pas une discussion. C'est une pure demande, très simple et très sèche, d'information. En conséquence elle ne peut contenir ni argument, ni allusion, ni insinuation, ni épithète, ni expression ironique. Elle ne peut énoncer que les faits indispensables pour la rendre intelligible. Enfin — et ceci est important — on ne peut reproduire une question à laquelle il a été déjà répondu.

Il résulte de cette dernière disposition qu'en droit strict les répliques sont absolument prohibées. Mais cela n'est pas toujours rigoureusement observé. Et de même que le *speaker*, malgré toutes ses bonnes intentions, ne parvient pas toujours à empêcher les ministres de transformer leur réponse en discours, il lui est plus d'une fois impossible de fermer la bouche au député qui estime la réponse du ministre insuffisante. Si pourtant les choses allaient trop loin — ce qui, vu le caractère anglais, ne se présente que rarement, — il lui reste toujours un

moyen de couper court à la discussion : c'est de donner la parole au député inscrit sous le numéro suivant. — Toutes ces dispositions assurent aux débats parlementaires une régularité remarquable et que l'on ne saurait trop envier.

Un point sur lequel en Angleterre on est d'une sévérité impitoyable, c'est la convenance des expressions dans le texte de la question. Si le *speaker* juge que la forme manque de politesse, il se permet non seulement de la modifier, mais même de supprimer radicalement la question.

Maintenant qui peut être questionné? Il y a d'abord les ministres responsables, cela s'entend. Il semblerait même, à première vue, qu'ils dussent être les seuls. Or il n'en est pas ainsi. A côté d'eux il y a encore certains membres occupant une situation spéciale. Citons les ex-ministres, les membres des commissions royales ou des commissions permanentes, et le *leader* de l'opposition. Notez que toutes ces interrogations doivent porter sur des faits positifs et non sur de simples intentions ou tendances. Ainsi il n'est pas permis de questionner le *leader* de l'opposition sur l'attitude qu'il compte prendre à l'égard d'une motion présentée par le gouvernement.



Voilà pour l'Angleterre. Ce pays étant celui où les questions sont le plus en vigueur — et cela dans leur forme la plus pure, — nous avons tenu à entrer dans quelques détails. Mais l'institution, nous le répétons, n'est pas du tout propre à l'Angleterre. C'est là qu'elle est née; mais depuis longtemps la plupart des Etats parlementaires du continent ont cru devoir l'introduire chez eux. On peut dire aujourd'hui que les questions existent partout. Tantôt elles ne doivent leur existence qu'à la coutume, parfois c'est le règlement

qui les établit, enfin il est des pays — telle la Bulgarie — où le droit de poser des questions est garanti par un texte constitutionnel.

Un mot sur les principaux pays.

1) De l'*Allemagne* il y a peu de chose à dire. La faculté y existe, il est vrai, pour chaque député de questionner le chancelier de l'Empire et les secrétaires d'Etat. Mais cette faculté est illusoire. En Allemagne on ne vit pas à proprement parler sous le régime parlementaire. Le contrôle du *Reichstag* sur le gouvernement est, peut-on dire, presque nul. Aussi le ministre questionné, s'il n'a pas l'intention de répondre, ne se gêne-t-il pas pour quitter la salle des séances au moment où la question va lui être posée.

Il en est de même au *Landtag prussien*.

2) En *Autriche* la situation est un peu plus intéressante. Le règlement du *Reichsrath* parle des interpellations et sous ce mot l'on comprend et les interpellations proprement dites et les questions. Tous les ans on en adresse un certain nombre soit au président de la Chambre, soit aux présidents des bureaux ou des commissions. Le droit de question n'est soumis à aucune formalité particulière. A peine est-il besoin d'ajouter que l'on n'est pas admis à interrompre une délibération commencée.

3) *Suisse*. Au point de vue de la matière qui nous occupe ce pays est extrêmement instructif. En premier lieu pour quelques-uns des interpellateurs émérites de notre Chambre des représentants, il doit être en quelque sorte l'idéal permanent des hommes d'Etat belges. L'exemple qu'il nous donne a donc chance d'être agréé par eux.. En second lieu un intérêt tout particulier résulte de la situation spéciale qui y est faite à la législature. Dans aucun autre pays du monde le Parlement n'influe aussi puissamment sur les décisions du pouvoir exécutif. Ce n'est pas un simple contrôle qu'il

exerce; en réalité il impose sa volonté aux ministres qui ne sont entre ses mains que des instruments passifs. Or précisément dans ce pays le droit de question et le droit d'interpellation ont subi des limitations extraordinairement rigoureuses. D'abord dans la pratique l'interpellation, telle que nous la concevons, n'existe pas. Ce que l'on appelle de ce nom c'est la question. C'est exclusivement à la question que l'on recourt, — l'interpellation proprement dite devant passer par toutes les formalités que l'on exige pour une proposition ordinaire (vote sur la prise en considération, renvoi à une commission spéciale etc....). Puis la procédure des questions est elle-même singulièrement compliquée. Au Conseil national il faut qu'elle soit appuyée par dix membres. Au Conseil des Etats il faut un avis préalable remis par écrit au président, lequel interrogera la Chambre sur le point de savoir si elle consent à mettre la question à l'ordre du jour. Le ministre, s'il le désire, peut répondre immédiatement. Il peut aussi, s'il le préfère, demander le renvoi de la question à l'une des plus prochaines séances. — Les répliques sont-elles autorisées? Il faut répondre négativement. On ne peut en effet considérer comme un droit de réplique le droit que possède l'auteur de la question de déclarer si la réponse du ministre le satisfait. Il ne lui serait pas permis d'en dire davantage de façon à rentrer dans le débat, ni de déposer un ordre du jour.

4) *Italie*. Les règles sur les questions en Italie sont visiblement taillées sur le modèle du règlement anglais. A la Chambre des communes c'est la coutume de poser les questions au début de chaque séance. La Chambre italienne a décidé qu'elle y consacrerait les 40 premières minutes. En Angleterre il faut une demande écrite adressée au bureau : il en est de même en Italie.

Pourtant, malgré des règlements presque identiques, les questions n'ont pas produit du tout les mêmes

effets dans les deux pays. En Angleterre on a vu 62 questions expédiées en 65 minutes; en Italie — le tempérament méridional aidant — on verse facilement dans le verbiage. Le résultat se devine : les 40 minutes presque régulièrement sont absorbées par les deux ou trois premières questions. Beaucoup d'autres, plus opportunes peut-être, peuvent être considérées comme définitivement écartées. La prérogative du Parlement devient ainsi une pure fiction.

Il y a à cela plusieurs causes : d'abord — nous l'avons dit — le caractère propre du peuple; puis l'autorisation accordée au député qui a questionné de répliquer. La réplique, il est vrai, en vertu d'une disposition votée tout récemment, ne peut durer que 5 minutes. Mais cette disposition est purement et simplement lettre morte. Enfin, à moins que la Chambre et le ministre ne consentent à la position immédiate de la question, celle-ci est remise à une date ultérieure parfois assez éloignée. De là une importance trop considérable assignée à la question. Les députés et les ministres mettent le délai à profit pour préparer leurs discours qui seront d'autant plus longs que le délai est plus considérable. L'on conçoit combien sont intéressants pour les autres députés ces interminables dialogues dans lesquels il ne leur est pas permis d'intervenir.

5) Reste la *France*. En France, on le sait, règne aussi l'abus des interpellations. Les questions pourtant n'y sont pas tout à fait inconnues. Et — chose bien caractéristique — nous voyons aujourd'hui la grande majorité des écrivains d'accord pour demander que de plus en plus elles se substituent aux interpellations. Quoi qu'il en soit, elles sont loin d'y avoir pris l'extension qu'elles ont aujourd'hui en Angleterre. Un exemple le prouvera. En 1878 il y a eu à la Chambre des Communes 1343 questions et autant de réponses. La Chambre française élue en 1883 n'a entendu poser aux ministres

que 162 questions durant les quatre années qu'a duré son mandat. Dans le système de 1852 le droit de poser des questions ne pouvait être exercé qu'à l'occasion de la discussion du budget; depuis 1870 il peut l'être à l'occasion de toute délibération. Le règlement n'exige pas que les questions soient formulées par écrit. Elles peuvent donc être posées verbalement. Seulement il faut que le député ait obtenu le consentement du ministre. Cela est dit en termes formels dans le règlement du Sénat, et une jurisprudence constante a étendu cette condition à la Chambre des députés. Aussi le Président, en accordant la parole à un membre, se sert-il régulièrement de cette formule stéréotypée : « La parole « est à M. X. pour adresser une question à tel ministre, « qui l'accepte. » — Les questions à la Chambre doivent être posées au commencement ou à la fin des séances; mais cette règle n'est pas toujours strictement observée. Ce que l'on n'admettrait pas, c'est que l'auteur de la question s'avisât d'interrompre l'ordre du jour. La Chambre d'ailleurs conserve toujours le droit d'ajourner la question afin de ne pas retarder le vote de projets importants... Quant aux répliques, elles sont autorisées. Le règlement de la Chambre ajoute qu'elles doivent être sommaires. Il est d'usage que le ministre ne prenne pas la parole une seconde fois.



De cette revue des différentes législations étrangères essayons maintenant de dégager certaines conclusions relatives à notre propre pays. Est-il avantageux de recourir à la question plutôt qu'à l'interpellation? Cela nous paraît évident. La question a le grand mérite d'empêcher les longs discours fastidieux aussi vides d'idées que sonores et pompeux dans la forme. Toute difficulté ainsi se tranche facilement : il suffit pour cela d'une demande et d'une réponse. Et comme il

n'y a que deux orateurs qui aient la parole, le débat prend forcément une allure plus modérée. Il n'y a pas ici cet entrecroisement d'interruptions qui excitent l'orateur, lui enlèvent tout sang-froid et lui font dire à ses collègues des choses désagréables. Le débat y gagne en dignité et en courtoisie.

Il serait donc infiniment désirable que cette institution s'acclimatât davantage chez nous.

Mais, même en matière de questions, les abus sont à craindre. A cause précisément de leur extrême simplicité, elles pourraient bien aller en se multipliant à l'infini. Or, si tel devait être le résultat de leur introduction, si surtout elles devaient constituer une réédition des innombrables harangues qui annuellement viennent se greffer sur l'examen des budgets, ce ne serait vraiment pas la peine d'y songer. Il faut que leur usage soit réglé. Peut-être un jour, comme elle l'a annoncé si souvent, la Chambre se décidera-t-elle à réviser son règlement. Elle fera bien alors tout en consacrant dans un texte l'usage des questions, d'y apporter comme correctifs les cinq conditions suivantes :

1^o) *Nécessité d'un avis préalable remis au président par écrit.* Cette condition est destinée à prévenir au cours de la séance une éclosion par trop encombrante de questions intempestives.

2^o) *Brièveté dans la position des questions.* Ce point serait laissé à la discrétion du président.

3^o) *Limitation du temps qui leur est consacré.* Les quarante minutes fixées en Italie, où le nombre des députés est plus considérable que chez nous, nous paraissent amplement suffisantes. On comprendrait dans ces quarante minutes le quart d'heure que la Chambre, pour le bon plaisir des retardataires, perd au début de chaque séance. La question en effet n'exige que la présence de l'auteur de la question, du ministre responsable et du président. En conséquence il ne faut

pas attendre, pour la poser, que la majorité de la Chambre soit présente .. A une partie des députés on donnerait ainsi le temps d'arriver, à d'autres le loisir de se livrer aux parlottes des couloirs. Quant à ceux qui désireraient user de leur droit de contrôle, on leur permettrait de demander au gouvernement, — sans qu'il en résultât une perte de temps considérable, — tous les renseignements qu'il leur plairait.

4°) *Obligation pour le ministre, s'il n'accepte pas la question sur le champ, d'y répondre dans la séance suivante ou au plus tard dans celle qui suivra celle-ci.* Nous avons vu que l'usage contraire a entraîné en Italie des inconvénients sur lesquels nous n'avons pas à revenir.

5°) *Interdiction absolue des répliques.* Et ici, qu'on ne nous objecte pas que, sous peine de renverser toutes les idées reçues, un député doit toujours avoir le droit de répliquer au ministre. Nous répondons que le droit de parole du ministre est tout aussi légitime et qu'il est même d'ordre constitutionnel (art. 88). Si l'on admet une réplique de la part du député, il faut logiquement admettre une seconde réponse de la part du ministre. Et ainsi de suite. On devine à quoi aboutit un pareil système.

Une dernière réflexion pour terminer cette matière. Nous avons dit qu'en Angleterre c'est la coutume qui a introduit les questions. Le législateur n'est intervenu qu'après coup pour consacrer par un texte législatif ce qui déjà existait en fait. Pourquoi n'en serait-il pas de même chez nous? Pourquoi les députés ne commenceraient-ils pas dès maintenant à recourir à cette voie d'information si simple et si pratique qu'est la question? Les interpellations, nous le répétons, tendent à devenir une véritable calamité. Dès lors ne serait-il peut-être pas extrêmement utile de s'inspirer de l'exemple des Anglais? Il en est absolument de notre règlement comme il en était vers le début de ce siècle du règlement de la

Chambre des communes : aucune de ses dispositions ne parle des questions ni pour en sanctionner l'usage ni pour les prohiber. Cela n'a pas empêché les Anglais de s'en servir. Cela ne doit pas nous en empêcher non plus. Il y a pour cela un procédé tout indiqué : c'est la *motion d'ordre*. Si donc au lieu de se perdre dans les longues et diffuses interpellations, on s'habitue à adresser par motion d'ordre une question plus ou moins expéditive au ministre responsable, on aurait sans aucun doute obtenu un résultat précieux. Ne l'oublions pas. C'est surtout en matière de procédure parlementaire qu'il faut mettre à profit le proverbe anglais : « *time is money.* »

(*A suivre*)

GEORGES VANDEN BOSSCHE





CŒUR BRISÉ!

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.
(VERLAINE. — *Sagesse.*)

AH! oui, elle avait beaucoup souffert. Elle avait senti toute l'amertume des déceptions, les déchirements si poignants du cœur, les rigueurs de la pauvreté; et maintenant que ses cheveux avaient blanchi, maintenant que son dos s'était voûté et que l'hiver précocé de la vie commençait trop tôt pour elle, hélas! elle se demandait avec une terreur instinctive ce que lui réservait le lendemain si riant pour tant d'autres!

Je l'avais vue autrefois; et maintenant que je la retrouvais, dans le petit cimetière aux tombes vertes, je la trouvais plus vieille encore et plus triste...

— « Ah! c'est vous, monsieur. fit-elle, en m'apercevant et en levant vers moi ses deux yeux éteints, voilés encore par les larmes; il y a déjà bientôt deux ans que vous avez quitté le pays, n'est-ce pas? »

— « Eh oui, Mathurine, dis-je, il y a déjà beau temps; votre petit Paul doit être bien grandi, ce doit presque être un homme. »

Je lui avais dit cela distraitement sans la regarder. Quand je me retournai vers elle, elle était debout devant moi et blanche comme une vierge

de cire. De grosses larmes coulaient tristement sur ses joues amaigries.

J'eus peur qu'elle ne fût folle...

Elle me prit par le bras et me dit bas, oh! si bas que je pus à peine l'entendre: — « C'est vrai... vous ne savez pas... eh bien! je vous dirai tout, mais venez dans la falaise, car ici je ne puis pas... »

Vous ne savez pas!! Quel horrible drame allais-je donc apprendre? Comment se faisait-il qu'elle avait pleuré si fort lorsque je lui avais parlé de son Paul? L'enfant était-il donc mort, le bel enfant rose que j'avais connu si bien et que j'aimais tant, moi aussi?

En marchant ainsi, elle m'avait conduit dans une échancrure de la falaise. Tout en bas, les petites villas coquettes s'échelonnaient enguirlandées de glycine rose et blanche, le soleil mettait de grandes franges argentées à l'écume des vagues et là-bas le sable blanc contrastait avec les galets noirs de la falaise.

Elle regarda un instant la haute mer, piquée cà et là de quelques voiles blanches; le monde élégant qui se pressait, avec de grands éclats de rires joyeux, sur la digue; les gros bébés blonds qui se roulaient comme des boules en se barbouillant de sable humide, et je l'entendis murmurer: « Oh! ils sont heureux, ceux-là, trop heureux! — Mon Dieu que votre volonté soit faite! » — Puis elle s'assit en face de moi sur un vieux débris de construction romaine, sècha ses larmes du revers de sa main calleuse, et se tournant vers moi: — « Monsieur, dit-elle, je ne m'étais jamais plainte, parce que mon Paul était là, mais maintenant qu'il n'y est plus!... Enfin tenez, dit-elle, je ne sais pas faire de belles phrases, moi, mais, puisque je rencontre sur ma route un homme qui fut notre bienfaiteur, je veux lui raconter ma vie...

J'étais ému plus que je ne voulais le paraître; je fis un signe affirmatif.

Elle reprit : « Vous avez connu le Mathurin, dans le temps, c'était un beau et brave garçon, qui m'aimait. Il était brusque comme tous les marins de la côte, mais il avait un cœur... Bref, tel qu'il était, je l'aimais moi aussi; nous nous mariâmes, et Dieu sait si nous avons été heureux ensemble.

Le Mathurin s'en allait tous les soirs à la pêche, sur sa barque, un beau voilier ma foi, qu'il avait appelé « La Mathurine » en mon honneur. Et quand il s'en revenait chez nous, la pipe aux dents, la chanson aux lèvres, c'était grande joie dans la chaumine. Les petits lui grimpaient sur les genoux, se penchaient à sa barbe et à ses cheveux.... Il était si joyeux alors.

Un jour il partit et ne revint pas.... La mer rejeta sur la côte les débris de « la Mathurine » et la cruelle a gardé son cadavre!

Ce fut un grand deuil. Plus de père, plus de pain. Je me mis à tendre mes filets sur les grèves et à pêcher la crevette; et les petits ne manquèrent de rien. — Ils étaient trois : Louis, Jean et Paul, trois chérubins roses aussi beaux que le jour. — La mort s'en est venue les prendre.

Ce fut d'abord Louis, qui s'en alla. Il était rentré un soir bien pâle, oh! si pâle que je m'en sentis un grand froid au cœur. Je le couvris de tout ce que la cabane renfermait de couvertures, mais il grelottait toujours. Je le veillai toute la nuit; sa respiration devenait sifflante. — Jean et Paul fatigués dormaient. — Et comme le matin s'en venait, il se sentit plus mal, il tendit vers moi ses petits bras raidis et retomba lourdement sur sa couche. Son petit cœur avait cessé de battre.

Je l'ai couché là-bas dans le cimetière : un cyprès

désolé se penche sur sa tombe, mais mon cœur porte une blessure que la mort seule pourrait guérir.

Puis ce fut Jean qui partit. Ils étaient jumeaux, pensez donc. Il m'avait dit en suivant, navré, le petit cercueil de son frère : « Mère, vois ici, Louis est couché sous l'herbe verte et Louis m'appelle. Je ne serai pas longtemps à le rejoindre. »

Et dès ce jour il se prit à languir. Son petit corps devint maigre et pâle, ses joues perdirent leurs couleurs et un an après que Louis s'en fut allé, il s'en alla aussi.

Et il repose à côté de son frère au cimetière de la falaise, et la moitié de mon cœur est enseveli avec eux dans la tombe.

Le père! Louis! Jean! — Jean!! ô mon Dieu!!

Il me restait mon petit Paul. Lorsqu'ils furent morts ainsi tous les trois, je voulais aussi mourir, ne me sentant plus la force de vivre. Ce fut Paul qui me retint ; pour lui je devais vivre encore, pour lui, oh ! pour lui seul, sous le poids de ma douleur incurable je ne devais pas mourir.

Et lui aussi s'en est allé ! Je l'avais gardé jusqu'à douze ans, c'était presque un homme déjà, il ressemblait au père, il avait le même regard doux et fort. Cependant quand je le voyais courir dans la falaise, j'avais peur, — il était si imprudent !

Un jour il partit de la cabane, joyeux, et m'embrassa bien fort. Je ne sais quel pressentiment me torturait le cœur. La journée était belle pourtant, comme aujourd'hui. Les promeneurs et les grandes dames passaient dans leurs élégants costumes de plage.

Paul rôda longtemps près de la mer et puis il s'en alla vers l'estacade.

Commit-il là quelque imprudence ? Je n'en sais rien mais il glissa et tomba à l'eau. Le malheureux ne savait pas nager.

Un camarade de Mathurin, qui l'avait vu, jeta sa veste et se précipita après lui. Il fut quelque temps à le chercher. Lorsqu'il le ressaisit enfin, une vague arriva, submergea Paul et son compagnon, qui résistait de toute sa force.

Et de nouveau il nagea vers Paul qui ne bougeait plus : quand il le saisit, ce n'était plus qu'un cadavre.

On fit des quêtes pour la mère. Les oisifs donnèrent leur or et un souvenir au petit décédé, mais, un beau jour, on l'oublia dans une fête.

Oh! oui, je suis forte, Dieu merci, mais maintenant, ma vie brisée n'a plus de but. Je n'ai plus que le désir de la mort.

Elle s'arrêta.

Au fond, la mer roulait toujours ses vagues blanches, les oisifs riaient sur la plage, tandis que les gros bébés roses se roulaient insoucians sur le sable.

La Mathurine pleurait silencieuse sur sa pierre, épave vivante sur une antique ruine....



Un an après, je revis la petite plage et, dans les allées du cimetière, je m'en fus le cœur triste : on m'avait dit qu'elle était morte.

Sur une petite croix blanche je vis le nom de la Mathurine.

Le soir tombait, la lune se levait dans le ciel gris, les rires avaient cessé sur la plage.

Dans les branches du saule qui abritait les cercueils un oiseau battit de l'aile et s'envola. Je crus que l'âme brisée de Mathurine venait de s'envoler au ciel.

FORT-ROYAL





PETITE CHRONIQUE

D'un article enthousiaste de M. Octave Mirbeau sur le nouveau poème de M. Georges Rodenbach : *Les Vies encloses* :

« Les poèmes de M. Georges Rodenbach, ce ne sont pas des plaintes tourmentées à l'absente, à la morte, à l'infidèle, des gémissements sur des amours défuntes ou dédaignées. Son inspiration est plus haute, car elle embrasse toute l'inquiétude qui est dans la vie et toutes les vies tremblantes, incertaines, invisibles qui sont dans la vie. Poursuivi, obsédé par l'incurable tristesse des choses qui finissent et des êtres qui meurent de s'ignorer, il cherche à en pénétrer le mystère, au moyen d'admirables transpositions de la nature extérieure dans l'âme humaine, et de l'âme humaine dans les choses.

• *Les Vies encloses* sont la suite logique du *Règne du silence*. Les deux poèmes procèdent de la même pensée d'art, de la même philosophie, et s'enchaînent l'un à l'autre, vigoureusement, harmonieusement..

« M. Georges Rodenbach imagine l'âme comme une eau enfermée par des cloisons de verre, un *Aquarium mental*. Il nous en montre la surface tranquille, les reflets fugaces et trompeurs qui s'y mirent, et les profondeurs où la vue lentement se pose. Tout ce qui grouille et fleurit dans cette eau s'anime en paysages merveilleux ou terribles, et nous voyons tour à tour les êtres qui les habitent, poissons cuirassés d'or et de pourpre qui passent comme des pensées, algues flottant comme des rêves dans des transparences glauques et nacrées, clartés fluides, rocs sombres, végétations monstrueuses, vases remuées par d'aveugles poissons et desquelles montent à la surface des bulles qui crèvent en larmes.... Oui, c'est bien l'image de l'âme humaine, et rendue avec une extraordinaire puissance.

« On a dit de M. Georges Rodenbach qu'il était le poète de l'eau. Je reconnais personne, en effet, qui ait traduit dans une langue transparente, fluide, nuancée, onduleuse, avec plus de grâce, plus de charme, tous les mystères, toutes les magies, toutes les mélancolies de cette eau symbolique, où tous nous retrouvons notre âme, avec ses rêves, ses espérances, ses croyances, et les tares aussi, de qui nous viennent les remords et les sanglots....

« Ce que je ne saurais dire, c'est la beauté absolue de ce poème,

l'originalité de son invention, la clarté et l'harmonie des rythmes et cette sensation de profondeur dans l'infini qu'il vous donne jusqu'au vertige.

« J'ai voulu que ce livre nouveau me soit une occasion d'affirmer toute mon admiration pour celui que je considère comme un des plus grands poètes de notre temps. Et, peut-être, n'est-il pas inutile — fussent quelques patriotes s'alarmer de cette constatation — de redire que M. Georges Rodenbach nous vint de Belgique, de cette Belgique décriée et qui pourtant, avec l'auteur des *Vies encloses*, nous donna M. Maurice Maeterlinck et M. Emile Verhaeren, c'est-à-dire les trois noms les plus purs, les plus retentissants, les plus définitifs de la jeune Poésie Française. »



Le cabotinage boulevardier semble, de plus en plus, vouloir exploiter la personne sacrée du Sauveur. Notre Seigneur Jésus-Christ est à la mode, grâce au faux mysticisme régnant, et la dernière Semaine-Sainte a été particulièrement douloureuse, par son dilettantisme inconsciemment sacrilège, pour les catholiques. Le spectacle a fini par dégoûter les moins croyants. Voici comment s'exprime à ce sujet M. Jean Lorrain, peu suspect de bégueulisme :

« *La Passion* de M. Haraucourt, à la Porte-Saint-Martin, *l'Enfant Jésus* à l'Ambigu, le *Chemin de Croix* à la Bodinière, les sermons de Bossuet cabotinés par M. Mounet-Sully, et je passe sous silence les *Sept Paroles du Christ*, les *Stabat Mater* et les *Messie* des entrepreneurs de concerts, c'est étonnant ce que le bon Dieu brûlera les planches cette année. Qu'est devenu le temps où les théâtres faisaient pieusement relâche le Vendredi-Saint ?

« Elle aura un goût de fard, cette année, la pure hostie consacrée, car aura-t-elle assez trainé dans les loges d'actrices et les coulisses de grands et petits théâtres dans la soirée de vendredi prochain. Le Christ fait douze mille à la Porte-Saint-Martin; on espère huit mille à l'Ambigu, et son agonie est entre les mains de tous les marchands de billets. Le Golgotha ne suffisait pas, on le met en croix maintenant sur toutes les scènes; c'est un cabot qui tient le rôle, gouaché de bleu sous les paupières et les joues maquillées de blanc gras. Après l'acte du Calvaire, il revient siluer avec de vraies traînées de rouge sur le maillot déchiré par places; les femmes en pâlisent. « Oh! c'est d'un réalisme! c'est du vrai sang, ma chère; on dirait un Delacroix. »

O Jésus couronné de ronces
Qui saignes en tous cœurs meurtris. »



Le mois prochain, sera inaugurée à Moulins la statue du délicieux poète des roses, Théodore de Banville. La statue, due au ciseau de Coulon, représente le poète assis, vêtu de son costume familial, robe de chambre et bérêt. M. François Coppée, qui fut l'ami du bon Banville, présidera probablement la cérémonie.



Verlaine aussi aura son monument bientôt dans le jardin du Luxembourg. Le monument se composera d'un simple buste de marbre blanc, érigé sur un piédestal orné de quatre bas-reliefs représentant des scènes de *Sagesse*, de *Jadis* et *Naguère*, des *Fêtes galantes* et de *Parallèlement*.

Les frais seront couverts par la publication d'un livre intitulé : *le Tombeau de Paul Verlaine* et qui sera dû à la collaboration de tous les poètes, amis et admirateurs de l'auteur de *Sagesse*. Le monument sera inauguré en mai 1897.



On annonce de M. Charles Van Lerberghe un livre de vers : *Psyché*. M. D.



A TRAVERS LES REVUES

Tous ceux qui n'ont pu assister en février dernier, au banquet en l'honneur d'Emile Verhaeren, et qui sont parmi les amis ou les admirateurs du puissant poète, auront lu avec un vif et profond intérêt l'ART JEUNE du 15 mars. Ce numéro reproduisait les discours, prononcés au cours de la fête, par MM. Henri Vande Pu'te, Georges Eekhoud, Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel, A. Ferdinand Hérold, Camille Mauclair, Camille Lemonnier, André Ruyters et Emile Verhaeren. Du toast de M. Camille Mauclair, citons ce passage, caractéristique du noble talent de celui qu'on fêtait :

... « Mais lorsque j'ai envisagé votre œuvre, Emile Verhaeren, j'ai compris qu : vous aviez apporté en ce pays pline quelque chose d'inusité qui sans doute lui manquait : un amoncellement majestueux et colossal de montagnes aux faces violentes, où se lit encore le bouleversement de l'ardente terre première !

« Oui, par la persévérance de votre esprit et l'ingénieux acharnement de votre art, vous avez, Emile Verhaeren, au milieu même de cette contrée méditative, démenti son visage natal, calmement étendu sous le ciel et vers l'eau, par l'exaltation d'un tumultueux monument lyrique qui ne ressemble à aucun autre !

« Là, l'air libre et glacé des altitudes circule ; et du haut de ces rochers surprenants, veinés d'or et de sang, débris de cités éteintes ou laves pétrifiées hors du sein de l'antique terroir, descendent inépuisablement des sources de vie, lucides et riches en énergie, vers l'eau qui dérive dans vos plaines, et y confrontait seulement jusqu'ici le visage de la rêverie à celui du silence... »

Signalons dans LA LIBRE CRITIQUE (5 avril) sous la signature de M. Auguste Joly, un très intéressant article sur M. l'abbé Charbonnel, et dans la même publication (12 avril) cette brève appréciation de l'œuvre magistrale du directeur du conservatoire de Gand, le *Christus* de M. Samuel.

« ... Ces thèmes nombreux, écrit M. Raymond Moolaert, dont

quelques-uns empruntés au chant grégorien mais rythmés par Ad. Samuel, sont fort suggestifs. Les développements, la polyphonie sont traités magistralement; la palette orchestrale est rayonnante, variée, le tissu harmonique riche, admirable, parfois étrange, voire même aussi un peu barbare à certains endroits (les tympans modernes ne sont-ils pas fort hospitaliers aux dissonances?) est largement compensé par le souffle puissant qui anime cette composition. — En somme, on se trouve devant une œuvre grande et belle, unique en son genre et qui peut être placée parmi les plus géniales productions de l'art religieux. »

Les derniers numéros du RÉVEIL (*février et mars*) contiennent des choses excellentes : de superbes vers d'Emile Verhaeren, sous ce titre peu adéquat *En Province*. — Voici le début de la pièce :

Les lits semblent des chapelles : ombre et fraîcheur
 Ils sont bordés par les tranquilles mains des sœurs
 Et le soleil sur les draps frais comme des nappes,
 Allume des fruits d'or et des rêves d'agapes
 Et sert un peu de joie à ceux qui vont mourir.
 Avoir tous ses désirs noués en un : guérir,
 Marcher, partir ! Et s'en bercer et se refaire
 Et croire à la bonté molle de l'atmosphère
 Qui pénètre par la porte, qu'Avril tiédit !
 Prévoir les tant bonnes heures, l'après midi,
 De vie enfin conquise !...

Au même recueil, un article ému et beau de M. Henry Maubel sur le regretté Francis Nautet, que l'impitoyable mort vient d'enlever aux lettres belges; une intéressante *Lettre d'Autriche* de notre ami et collaborateur William Ritter.

Très remarquable le dernier numéro de DURENDAL (*mars*). Cette revue s'efforce avec une généreuse ardeur et un succès qui nous réjouit — car ses idées sont les nôtres — de dresser à l'Art Catholique d'impérissables monuments. Et lisez son dernier fascicule : à côté d'un bel article — dont nous reparlerons à l'occasion de son apparition en volume — sur *le Prince des Lettres françaises : Villiers de l'Isle Adam*, article de M. José Hennebicq, voici de beaux et nobles vers :

Le baptême des Cloches par notre ami et collaborateur Thomas Braun, admirablement inspiré des belles prières que l'Eglise catholique chante en cette solennité. En voici un court passage :

Vous aviez ordonné, Seigneur, à vos prophètes
 De faire résonner, jadis, aux jours des fêtes,
 Les tubes d'argent clair qui résonnent au loin,
 Afin que votre peuple, écrasé de besoin,
 Entendant, tout à coup, leur suave harmonie,
 En foule, vienne au temple à cette heure bénie.
 Donnez donc à la cloche une vertu divine
 Et faites qu'on l'ouïsse au loin sur la colline...
 Donnez-lui le pouvoir, en frappant les oreilles,

De susciter, Seigneur, des ferveurs sans pareilles,
D'éloigner les mauvais de ses ondes sonores
Et d'enchanter partout les nouvelles aurores!
Laissez-lui tempérer les neiges et les grêles
Qu'apaiseront, suppliantes, ses gammes frêles...

Puis encore, trois beaux sonnets, extraits d'un chemin de la Croix que prépare M. Edouard Beernaert, et dont voici le *Liminaire* :

A vouloir de ta mort graver l'affre et l'outrage
En un dessin qui dure impérissablement,
Nous nous sommes tordus d'un désespoir dément
Dont semble l'horreur noire évoquer un autre âge.

Nous nous étions juré le solennel serment
D'user sans défaillir nos burins à l'ouvrage,
Et d'égaliser l'estampe au drame... Mais, — ô rage! —
L'idéal nous trahit et notre œuvre lui ment...

Donc, nous t'offrons, ô Christ, l'âpre compatissance
De nos cœurs, assombris de leur froide impuissance;
De nos esprits, lassés d'un labeur surhumain; —

Et, vaincus dans l'effort, nous souffrons sans nous plaindre
Le martyre incompris de Ton royal chemin,
Assez pour en saigner, mais trop peu pour le peindre.

Au dernier numéro de l'ERMITAGE (*avril*), sous ce titre *Cahier d'expressions*, M. Paul Masson tire un feu d'artifices bruyant, dont voici quelques échos :

« La peau de sa figure et de ses mains n'était pas proprement gercée, mais guernesey seulement. »

« Aussi négligé que le manuscrit d'un inconnu entre les mains d'un grand éditeur. »

« Sa bouche était comme une épigramme grecque : petite et suave. »

« Elle me trottait dans la tête comme une jument de prix. »

« Un remords tardif comme un pompier. »

« Jurer avec autant de conviction que le témoin, qui, interrogé sur l'identité d'un fusil, affirmait le connaître depuis le temps où c'était un pistolet. »

La place nous fait malheureusement défaut pour poursuivre, au présent numéro, la Revue des Revues. Nous tâcherons de la continuer le mois prochain.

J. S.



LES LIVRES

Idees en fleurs par JOSEPH SERRE — Paris, chez Vic et Amat.

Je ne sais quel meilleur commentaire je pourrais donner à ces charmants vers que de citer quelques lignes de la courte préface que l'auteur a mise au début de son livre.

« La Poésie, dit-il, la vraie, n'est exclusivement ni l'idée pure ou abstraite, comme la Philosophie sa noble sœur, ni la fleur vide et légère, si brillamment ciselée soit-elle. Elle est l'union de ces deux extrêmes : la métaphysique et la grâce, la pensée profonde et la couleur chatoyante, l'idée et la fleur.

« Je sais que nos virtuoses du vers musical ou pittoresque se passent fort bien de l'idée et de tout ce qui s'y rattache, foi religieuse, conviction morale, de tout ce terrain solide de l'esprit qui est la base naturelle de l'art comme la terre est la base des fleurs, — pour exécuter dans le vide, loin de la pensée et du cœur, des tours d'équilibristes jonglant sur la corde tendue du rythme ou de prestidigitateurs dégorgeant sur le public étonné des flots de rubans multicolores.

« Certes l'étoffe est fine, le geste élégant — et Religion? Philosophie? Vertu? Emotion? Sincérité? Substance et Lumière? qu'importe, pourvu que le geste soit beau?

« On oublie que le plus beau des gestes est encore celui de l'âme...»

Et pour montrer maintenant avec quel art ému et délicat, le poète a tenu les promesses de cette préface, quoi de mieux encore que de citer? Ecoutez donc :

Pureté

O poétique sœur de la neige et des vierges,
Toi dont les yeux charmants ont la lueur des cierges
Ou de l'étoile d'or au fond des cieux rêvant,
Je ne sais pas pourquoi l'artiste si souvent
Te chasse de sa vie infidèle au baptême,
Céleste inspiratrice à qui l'Art dit : Je t'aime !
N'es-tu pas, chaste rose aux ardentés pâleurs,
Et la fleur des vertus et la vertu des fleurs ?
Et n'habitais-tu pas dans la splendeur première
Avec l'astre et l'azur, le lis et la lumière ?
Et maintenant encor, quand vous levez les yeux,
O poètes divins, que vous disent les cieux ?
La pureté du ciel fait sa magnificence,
Et la gloire est, au fond, peut-être l'innocence.

J. S.





DU CARNET D'UN IMPRESSIONNISTE

Vieille servante

Sous les châtaigniers emmitouflés de neige, au loin de l'allée, deux silhouettes venaient vers moi, précédées d'un lévrier russe, de serpentine allure.

L'une enfantine, l'autre un peu plus grande, elles faisaient deux ombres noires, d'un dessin précis ; et derrière elles, le parc montait tout le registre éblouissant des blancs, et c'était tout au bout, sous le ciel merveilleusement clair, un paysage de cristal, une perspective idéale, où le clocher de Sainte-Marguerite, blanc de neige aussi, filait droit dans l'air bleu, comme un cerge.

De minute en minute, le chien les attendait, donnait, allongé sur le sol, l'illusion d'une figure d'armoirie, puis, dans une brusque détente de son échine en forme d'arc, repartait par bonds onduleux.

Un instant après, j'entrevois, à la main d'une petite vieille, une exquise fillette de cinq ans peut-être, coiffée d'un énorme chapeau rond de crêpe où sa tête expressive d'angelot songeur, aux yeux de jacinthes, semblait une miniature dans un immense médaillon. A chaque retour de la fine bête aristocratique, l'enfant partait d'un rire adorable ; pourtant, dans ce visage au teint de camélia fiévreux, dans ce regard aux luisants de

pétales, il y avait un rien de souffrance, un souvenir de larmes, et dans tout son aspect d'objet d'art fragile, une mélancolie d'exil, d'un charme envahisseur.

Était-ce une illusion ? Elle aussi, la petite vieille, accentuait d'une tristesse son air d'ancienne, très ancienne faïence, avec quelque chose de plus grave, une amertume dans la voix, qui disait la fêlure d'une âme.

Les deux silhouettes prirent, au tournant du parc, une rue latérale, d'un joli profil moderne sur l'azur satiné de gris, pour s'arrêter au seuil d'une maison basse, aux persiennes vertes, feuillagées de givre. Aussitôt, dans le cadre de la porte, un homme apparut, vêtu de noir, pâle et les traits tourmentés, comme modelés d'un ébauchoir passionné, qui leva la fillette dans ses bras et l'embrassa d'un de ces baisers connus des seuls enfants uniques. Et voici qu'à cette scène, le souvenir me chanta, jusqu'à réveiller en moi toutes les sonorités de la pensée, le poème de ce baiser paternel. Car c'était, il y avait huit jours, qu'aux lamentations lentement, péniblement psalmodiées des cloches de Sainte-Marguerite, une jeune femme sortait d'ici, s'en allait, là-bas, sous les saules pleureurs d'un cimetière campagnard, rejoindre la jonchée des mères mortes. Et seuls, dans le désarroi de cet adieu définitif aux choses d'ici-bas, de ce départ pour jamais, l'amour vigilant de cet homme et celui de cette vieille servante restaient à l'inconsciente enfant tant admirée, tout à l'heure, en sa grâce de tableautin.



Or, tout en remontant l'allée blanche, déserte à cette heure de crépuscule proche, et d'un féérique, dans les lointains, d'un vaporeux de mousselines, je songeais à cette vie d'orpheline, à cet abandon d'une petite fille aux mains distraites de la destinée. Fatalement, me disais-je, la nécessité de vivre arracherait le père à l'idée

fixe de l'aimée perdue, le ramènerait au travail, à ses préoccupations de grand industriel, jongleur d'affaires. Et voici qu'à cette pensée, derrière cette figure de fillette sans mère, suave et comme pâlie dans un coin de chasuble, en surgit une autre, d'un relief austère, aux lignes bibliques, avec des yeux battus, des yeux étiolés par les veilles, des yeux éteints, et sur les joues, deux larges rides, creusées sans doute au cheminement de bien des larmes. Et cette figure-là, cette figure de vieille bonne en évoquait d'autres, douces vieilles aussi, d'un attrait monacal, les défuntées à jamais sculptées dans mon souvenir, et les oubliées de la mort, vieilles servantes, ouvrières à domicile, couturières à la journée, toutes les vieilles d'il y a vingt ans, les chères vieilles, obstinées, au mépris de mon âge, à voir encore en moi le bambin rieur et joufflu de jadis, à m'appeler des maternels diminutifs d'alors!

Ah qui n'en connaît au moins quelques-unes? Qui ne les aime? Les unes, brisées celles-là, craquelées comme de vieilles potiches, achèvent de mourir dans la paix des hospices, et les petites sœurs, aux cornettes envolées, leur tressent d'heureux jours avant le jour suprême. D'autres, fidèles au logis familial et vénérées à l'égal des aïeules, s'attachent à leur bout de fenêtre et, toujours actives, tricotent, avec d'agiles mains de cire, des chaussons et des bonnets pour les petits enfants des enfants autrefois bercés sur leurs genoux. Et puis, les trépassées, couchées près des maîtres, dans la fraternité de la terre, parfois sous la même dalle et la même croix, avec, tout autour de leurs tombes, les orfèvreries de l'hiver ou, selon les saisons, les hampes des hautes primevères, les chrysanthèmes tout en dentelles, les grimpeuses vignes vierges.

Ainsi suscitées par cette rencontre — chacune dans l'effigie de sa personnalité, — les douces vieilles me faisaient l'effet de sibylles, me prédisaient pour la fillette

une existence ouatée d'affection. En cette vieille servante aperçue tantôt, triste et le visage à peine animé d'un éclat de veilleuse, je devinais un amour à toute épreuve, l'adoration muette des veuves sans enfant pour les enfants sans mère. Mère par l'inquiétude, elle conserverait la frêle harmonie de cette santé d'enfant; elle tendrait l'oreille au rythme de son sommeil, y surprendrait le moindre trouble, s'effrayerait des pâleurs, des lassitudes, des mélancolies. Mère par l'autorité tendre, elle accorderait cette âme au ton du bien, en clarifierait les notes sourdes, en virtuoserait, d'un sûr doigté, tous les motifs. Enfin plus tard, elle guiderait autour de l'inconnu le premier enroulement de cette innocence, mère attentive au moindre écart, désespérée du plus léger froissement d'étamines, mère jusqu'à la fin, jusqu'à la feuilaison complète, deux fois mère par la souffrance et par le dévouement. Puis — une fois l'enfant mariée, mère à son tour — la vieille servante, plus touchante mille fois en son effacement d'estampe, attendrait paisiblement l'heure de s'endormir, les mains jointes, dans le Seigneur.



Et ce serait, pensais-je, un soir comme celui-ci, un beau soir tout vitrifié de neige, avec du blanc partout, et là-haut, d'éphémères prunelles d'étoiles, vagues regards d'élus.



Mes fenêtres

Tout enfant, j'ai passé bien des heures de songe à ce coin de croisée....

C'était — il y a quinze ans — dans l'oratoire de tante Claire, au deuxième étage d'un hôtel monastique, aux volets toujours clos, avec balcon fleuri de sculptures et porte monumentale à clous d'argent.

La fenêtre de tante Claire donnait derrière la maison, sur une cour brodée de mousse, en face d'un logis d'ouvriers, ruche active, chantante de métiers jusqu'au soir. J'étais alors, paraît-il, un petit blondin de sept ans, aux yeux distraits, une fleur de serre grandie trop vite, et j'eusse sacrifié tous les jeux de mon âge à cette heure délicieuse entre toutes, passée chez ma tante, près de cette fenêtre, à regarder la fuite d'un nuage, la paillette d'un rayon dans une vitre voisine, ou le crochet d'un vol d'hirondelle.

Tante Claire avait vingt ans. Son visage ? Je ne sais plus. Vaguement, à quinze années de distance, je la revois, silhouette penchée, mariant sur sa tapisserie d'harmonieuses laines. Un cliché de la mémoire me la représente encore, à l'heure du crépuscule, mi-renversée sur sa chaise et les mains nouées au-dessus de la tête. Cette paresse d'attitude allait singulièrement à son mince ovale en médaille, donnait à toute sa personne une élégance antique d'amphore. Et le soir venait en bleus pâlis, en verts dormants, en ors éteints, d'une douceur d'anciens brocards.

A ce moment, une lucarne s'ouvrait dans le mur d'en face, à l'angle du logis d'ouvriers, sous le toit crêté d'un peu de fumée. Alors, dans la paix vespérale, un bossu niché là-haut, un gnome en barbe grise, au profil encadré, gazouillait sur une flûte un air de jadis, un air sentimental du temps de nos grand'mères.

D'abord, c'était un ramage insoucieux, alerte, éparpillé dans l'espace en mille gouttelettes sonores. Insensiblement, ces menus sons, enfilés d'un doigt léger, faisaient un seul rosaire égrené note à note, formaient une exquise romance, à fioritures pimpantes, avec une pointe de mièvrerie, je ne sais quoi de vieillot, quoi d'un peu triste, où le rêve d'autres jours trouvait invinciblement sa cadence. Cette évocation d'une époque morte éveillait dans mon esprit le premier tintement de la

pensée, me poursuivait longtemps, très longtemps, avivée peut être par une senteur de rose, âme errante d'un rosier blanc qui fleurissait près de cette fenêtre en un pot de sèvres. Et vraiment l'émotion me montait aux yeux en une buée de larmes, car cette petite voix lointaine, aérienne et ténue, disait en son langage d'oiseau le jamais plus des choses passées, des choses défuntes.

Mais brusquement, en un clin d'œil, le bossu disparaissait dans sa mansarde, ainsi qu'un faune, au dernier coup de l'heure, dans une horloge de la Forêt Noire.

Et les dernières notes de la flûte devenaient des étoiles, de minuscules étoiles, dans l'infini.



Mais trop étroite, à peine éclairée d'un carré d'azur, cette fenêtre d'oratoire n'offrait pas, à mon enfance éprise de grand soleil et d'air pur, l'enchantement de celle, plus haute et plus large, entrevoilée d'une nuée de tulle, où ma pauvre chère grand'mère, déjà bien sénile en ce temps-là, bien cassée, se tenait toute blanche et les traits découpés en demi-face, avec la sérénité des vieux ivoires religieux, diaphanes et grêles.

Elle s'ouvrait, celle-là, sur un quartier populaire, et tout au bout, par le judas, on voyait, verts dans un bain de lumière, ou noirs, comme exécutés au burin, sur le couchant cuivreux, les arbres du Musée, les uns voûtés sur la grille du jardin, les autres, aux légères coupoles frissonnantes, d'autres encore, hardiment lancés d'un trait de flèche ascensionnel.

Grand'mère adorait les fleurs. Il y en avait partout : dans le jardinet, dans la cour vitrée, le corridor, les chambres. C'étaient, en fraîches corolles joliment ruchées, en collerettes de jeunes pages, en coquets demi-deuils, en tuyautés veloureux, les dahlias et les lilas, les

chrysanthèmes et leur tristesse de grandes floraisons princières d'arrière-saison, les marguerites épinglées d'or et les camélias, tout le poème délicat des teintes, sans oublier les palmiers aux indolences de plumes, les lauriers décoratifs, les lierres. Mais à toute cette symphonie de couleurs et de parfums, je préférerais les aubépines de la fenêtre, les liserons aux frêles sonnettes, les campanules aux grelots bleus, les lianes aux cloches roses, ou¹ bien encore, aux matins de givre, ces belles fougères d'argent si tôt fondues, sur la vitre, au rayonnement des flambées valseuses.

Ah! chère fenêtre en fleurs! Que de matinées pensive j'ai passées là, le coude au bras d'un fauteuil de l'autre siècle, à sujets Watteau. Aux premiers beaux jours, le spectacle était ravissant. Tout là-haut, vers l'azur d'un bleu corrézien, le canari de grand'mère lançait des perles fines. D'une croisée voisine où le bonnet blanc d'une ouvrière apparaissait en vol de goéland sur fond noir, un chardonneret lui répondait d'une brève sonnerie musicale; de partout, des voix d'invisibles choristes s'échappaient en bouquets sonores, et bientôt, d'un bout à l'autre de la rue, c'était un merveilleux carillon d'oiseaux. Il y avait du soleil partout, en dessins d'or sur les murs déguenillés d'alentour, en tamis d'or sur les pavés, en résilles d'or sur les vitres, — le ciel saphirin s'ambrait au ras des toits, et tout là-bas, derrière les arbres du Musée, un mince clocheton dressé comme un doigt tremblait dans un pétilllement. Dix heures du matin!

C'était leur heure favorite, aux petits artistes en cage, l'heure de la demi-solitude où, certains du silence, ils égayaient le plus volontiers d'une rêverie murmurée, d'un tremblotant motif de romance, d'une roulade tissée tout d'une pièce, les ouvrières penchées sur leur ouvrage, sœurs suaves des araignées filandières, actives comme elles, et les vieux frileux qui, la casquette sur l'oreille

et la pipe aux dents, avaient, dans le cercle des lucarnes, l'air d'anciennes et précieuses figures d'imagerie. Peureux de la foule, amoureux de lumière, ils l'aimaient entre toutes cette heure de tranquillité presque claustrale où la paix des logis avait quelque chose du charme endormeur des âges lointains. Il leur fallait les étendues de silence où tramer leurs vocalises, l'absence des gas retenus aux fabriques, l'oubli des intimes tragédies, des vices tapageurs, des larmes. Et qui sait! peut-être se confiaient-ils, en leurs confus babils, la tristesse des choses vues, dans l'horizon fermé des mansardes, les soirs d'hiver, à la rentrée du mari!

Mais non! Il y avait, dans l'air opalin, trop de lumineuses rayées pour pleurer, trop de pots de fleurs groupés sur les châssis, trop de peluches vertes autour de leurs arbustes. De fenêtre en fenêtre, accompagnement sourd de leurs solfêges, trop allègre cliquetait le trotinement des machines à coudre. Les premières hirondelles allaient fauchant l'espace d'une aile trop vive. Trop gaiement, sur leurs hautes chaises, les bébés roses de plaisir fredonnaient au pas des portes. Trop grande, elle sonnait d'heure en heure l'allégresse du renouveau, trop grande dans la prière des cloches, trop grande aussi, de temps en temps, dans le rire des porteuses de cruches et des lavandières qui passaient, sabots claquants, encorbellées du geste!

Non, ce qu'ils disaient les serins des mansardes aux chardonnerets, c'était la verdoyante splendeur de Pâques, après les mélancoliques semaines d'hiver, grises de pluie, blanches de neige. Et c'était le regret d'outremer, de la patrie perdue, du pays des aïeux, aux ciels de turquoise, aux feuillages ciselés, où les petits oiseaux ne connaissent ni faim, ni froid, ni cage, et vivent, heureux et libres, comme en ces riches paysages graciles des paravents chinois.



Vie errante

Le soir, sur la terrasse, au bord du fleuve.

La sérénade a préludé par un pétilllement de mandoline, inégal, étrange, fait de notes éparses, et la foule attablée s'apaise avec des houles plus rares, unit à peine à la première phrase ce bruit de pédale avant-coureur des grands silences attentifs.

Le feutre à plume verte sur l'oreille et la tête inclinée sous sa blanche chevelure annelée largement, — belle attitude fixée là d'une main de grand statuaire, — un vieillard file à travers la nuit cristalline une langoureuse cantilène où chante l'âme du beau Danube lointain.

A présent, sur un signe du vieux bohème, une fillette, en costume multicolore, lève son tambour de basque en un geste à demi fléchi vers la tempe, esquissant au long du profil la courbe d'une anse d'aiguière syracusaine. Et c'est au bout d'une minute, une féérique guipure de musique, aérienne et presque immatérielle, où le tambour emmêle des fantaisies folles, où la mandoline entrecroise de frêles dessins mélodieux, broche un point fort de ci, multiplie de là ses mille fils ténus, ajoure un arpège ou gracilise un accord, tamise un motif ou pique une note aiguë, et fait à mesure à travers l'air sonore un charme d'incertitude et d'idéal.

Mais brusquement, d'un seul éclair, la mélodie se brise en cliquetis de grêle, en aiguilles de verre éparpillées au loin. C'est une plainte orageuse, stridente, heurtée, qui donne l'impression d'un grand bouquet d'écume au faite d'un réservoir longtemps scellé. Puis, insensiblement, cette violence se fond en une berceuse amoureuse et câline, s'amenuise en filet d'eau vierge aux lèvres d'une roche. Et vraiment c'est une mélodie si mélancolique et si tendre, un nocturne si larmoyant, qu'on croirait une chanson de pâtre, au flanc des monts,

racontant son cœur aux étoiles. Ah ! cette vibration de toute l'âme, c'est bien là ce qu'il y a de divin dans la musique, surtout dans la musique des errants, airs de guitares et de harpes, dispersés en sons de mousseline à l'angle des ruelles, secoués à tous les vents avec cet indicible attrait des choses fuyantes, inachevées. Et ne trouvez-vous pas ? Cet art prête une langue à ce qu'il y a d'inexprimable en nous, frappe ces touches muettes, perdues aux coins inexplorés de l'âme. Bien plus il a cet incomparable avantage de laisser à la pensée toute l'envergure du rêve : il donne à chacun, poète ou pas, vieux ou jeune, le plaisir de l'interpréter à sa manière et d'y trouver un écho de sa propre histoire. Voilà pourquoi tant de gens — et non les moins friands de belles pages musicales — préfèrent la moindre mélodie d'un pauvre vieux en quête d'une croûte, à cette musique moderne, toute de désordre et de vertige, devenue plus qu'un art, une science, et beaucoup moins appropriée au sentiment qu'au jeu des sensations et des nerfs.



— Un petit sou, mon bon Monsieur !

La petite bohémienne me tendait son tambour de basque avec un sourire de ses larges yeux noirs, cerclés d'un imperceptible fil d'or.

De groupe en groupe elle allait ainsi d'un pas voisin de la danse, tour à tour effacée dans l'ombre et découpée par le lustre en une ligne expressive et nette. Pourtant ce visage, aux blancheurs vermeilles d'épaisse neige effleurée de soleil, unissait à son fini de sculpture un infini de fatigue éparse aux coins des lèvres et sous les longs cils ombreux. Cet air de souffrance idéalisait aussi les traits vigoureusement taillés du vieil artiste, nuageait sa prunelle, imprimait aux plis de la bouche une dureté marmoréenne. Qu'étaient

ces deux vies dépayrées dans nos villes, à la recherche du pain quotidien ?

Plus attentivement, je regardai le vieillard. Je fus frappé du masque opiniâtre et maigre, durci aux batailles de la vie. Mais un accord vibra, puis deux, puis trois, égouttés en lentes notes fines. Et de nouveau la sérénade festonna dans la nuit taciturne, à l'infini.



Ah ! les pauvres, pauvres gens venus jusqu'ici des montagnes natales, de ville en ville, au ciel ouvert des grand' routes sabrées de soleil, avec le rêve à leurs côtés et l'inconnu muré devant eux. Et malgré tout, leur misère est vaillante et reverdit au seul espoir d'une aumône, d'un peu de pain, d'un verre d'eau claire. On les voit aux kermesses de village, évoquant sur leurs tonneaux les assiettes d'ancien Delft, à la terrasse des cafés, sur l'asphalte des boulevards, partout où s'ébauche une maisonnette, où frissonne une tourelle et tinte l'austère angélus enroué d'un vieux bourg. Et l'on ne songe pas, tout au plaisir de leur musique tremblotante, scandée de larmes et de rires, à cette vie d'oiseaux sur la branche, tantôt ici, tantôt là-bas, en lieu propice aujourd'hui, demain Dieu sait où !

Ce sont les humbles, ce sont les petits, les heureux peut-être ! Est-ce qu'on sait ?

Et quelle page infiniment mélancolique un poète en quête d'originales silhouettes écrirait sur ce sujet : *Vie errante*



A travers la grille

Au coude du chemin vicinal, blanc de soleil, où le moulin du père Franz semble un grand oiseau de mer endormi, les ailes éployées, une avenue de châ-

taigniers sauvages développe à perte de vue ses profondeurs de cathédrale feuillue.

Tout au bout, dans un arceau de jour bleu, apparaît un point vague, une blancheur grandissante à chaque pas, plus nette à mesure et plus précise, de contour jusqu'à devenir une tache éblouissante, une découpe informe encore sur fond d'azur, et bientôt — le temps d'arpenter la longueur de cent mètres — le profil à l'emporte-pièce d'un château Louis Quinze assoupi dans le silence somptueux de ses jardins. Autour d'une pelouse où l'eau d'un étang fait l'effet d'une immense opale montée sur velours, l'avenue s'étire paresseusement en deux courbes et se rejoint sous la terrasse enrubannée de fleurs grimpantes, au pied de l'escalier d'honneur à balustres de marbre. On devine à l'intérieur de cette maison seigneuriale, derrière ces fenêtres closes, parmi ce luxe de bon goût, une existence paisible, abandonnée au fil des jours, une jeunesse accoudee dans une insouciance heureuse et qui prête sa grâce aux moindres détails, introduit une suave et discrète harmonie dans l'arrangement des choses et le mariage des nuances. Et voici qu'à peine née, cette impression s'avive à la vue d'une silhouette de toute jeune amazone, conduisant tout près, aux marges de l'avenue, sa bête fine, moirée de sueur et blanche d'écume, en un pas de danse à fleur de sol. Elle franchit d'un bond l'entrée du domaine, et le regard enfile à sa suite les allées à double frange d'arbres centenaires, pénètre avec elle sous les hautes charmilles et la retrouve, enlevée du même pas rythmique, tout là-bas, au fond du parc. Soudain, dans la pensée, le mirage se lève du bonheur reflété dans toutes ces choses, comme si les riches n'avaient pas, eux aussi, leurs intimes soucis et leurs peines secrètes. L'illusion de vivre en ce décor estompe un moment la vie réelle, en alterne la trame au gré du caprice, en assortit les

tons aux demi-teintes du rêve. Et dans ce cadre unique, une apparition de jeune fille bercée, taille droite et tête fière, au trot relevé de sa monture, paraît la statue vivante du bonheur rêvé.



Or, grelot dans la verdure, un beau rire de fête, un rire d'enfant, sonore de plaisir, éclata derrière la grille, sous la ramée. N'en déplaise aux gens discrets, j'eus vite fait d'écartier la draperie de vigne vierge appendue tout au long, et voici la saynète adorable qui s'offrit à mes yeux. Grande et belle, les cheveux en nappe d'or sur les épaules, une jeune fille taquinait d'une branche un bel enfant de six ans peut-être, une exquise statuette fragile, d'une figure ferme et rêveuse à la fois, avec un rien d'orgueil aristocratique au coin du sourire. Ce rire avait réveillé brusquement un danois, allongé dans une pose héraldique aux pieds d'un vieillard pensif, absorbé dans un livre. L'animal, ramassé sur lui-même, arqua son échine saillante et bondit vers la branche, l'œil zébré de feu, l'oreille pointée. C'étaient à chaque saut des envolées de gaieté folle. Mais où donc avais-je vu cet ovale de jeune fille à qui sa chevelure faisait une chape d'or comme aux saintes de Memling ? N'était-ce pas l'amazone aperçue tout à l'heure dans une gloire de blonde poussière ? Sous ce grand chapeau de paille et dans cette robe grise, nuagée d'une petite dentelle autour du cou, n'étaient-ce pas les mêmes traits menus de saxe ancien, le même effilé de toute la personne, la même grâce d'allure ? Et de la voir si tendre à son petit frère, rieuse de son rire, joyeuse de sa joie, je saisis, pour la première fois peut-être, l'idée qui chante dans ce doux mot : Grande sœur.



Grande sœur !

Et voici le petit roman qu'aussitôt j'ébauchai !

Elle avait dix ans à peine quand le petit frère vint au monde. Dès cette époque, elle eut une gravité de petite mère effarouchant le bleu céleste de ses yeux et l'enfance de ses traits — le sérieux précoce des créatures venues au monde pour le sacrifice, avec ce je ne sais quoi d'achevé déjà qui les nuance. Elle charmait tout le monde par sa façon d'aller et de venir sur la pointe du pied quand le petit frère dormait, de le bercer quand il criait, de prêter l'oreille à la cadence de son souffle, de sourire à son sourire, de pleurer de ses larmes. Aujourd'hui qu'elle est grande, dans la pleine fleuraison de ses seize ans, elle est restée le bon ange du petit frère, attentive à ses moindres caprices, maternelle à ses chagrins, oublieuse d'elle-même et si dévouée dans son effacement qu'elle en remplit l'air, autour d'elle, comme d'une lumière. Ah ! la grande sœur chérie !...



Je m'éveillai de mon rêve, au coup de onze heures, sonné là-bas, par un timbre asthmatique d'horloge. J'eus la tentation d'un dernier regard à travers le rideau des vignes. Le petit frère s'était endormi sur son livre d'images, ses boucles étalées sur la table en une seule grappe d'or. Près de lui, le danois méditait dans un rai de soleil, indifférent à présent à la promenade de la jeune fille au bras de son grand-père, au fond de l'allée... Je ramassai mon sac au revers d'un fossé plein d'eau verte, et poursuivis ma route avec un souvenir de plus entre deux feuillets de mon cœur.



En Campine

Par une fenêtre ouverte de la villa des saules, à travers le feuillage, au long du canal, les notes d'un piano nous arrivent à deux brasses de la berge, atténuées et grêles, en fine dentelle de musique.

Doucement, d'un léger coup d'avirons, nous poussons la barque parmi les roseaux, sous un pan d'arbres avec des découpures bleues entre leurs verts gradués et, tout autour, à leurs pieds, le charme du paysage miré dans l'eau presque noire.

C'est à présent dans l'espace, au fond du jardinet, derrière les ramures, une mélodie lente avec des retours tristes vers une même phrase, puis triomphalement envolée d'un seul essor. Courbé sur la rame et l'oreille tendue, j'évoque à la même fenêtre, derrière un mou-tonnement d'exquises petites têtes brunes et blondes, la jeune femme aperçue l'autre jour, le profil appuyé sur la main, la chevelure en broussailles d'or autour du front, les yeux grands de rêve, si suave en sa silhouette de jeune mère et si belle de jeunesse et de fraîcheur. Maintenant, tout au plaisir de cette suite d'accords venue jusqu'à nous en arabesques d'arpèges, en méandres de songe, je me l'imagine abandonnant sur les touches des mains effilées, coulées en un moule très pur; je le vois suivant d'un balancement de tête le poème musical né note à note sous ses doigts.

C'est étrange comme l'esprit se laisse prendre aux fantaisies de l'illusion ! Depuis quelques instants déjà, mes compagnons de route ont hissé la voile et notre barque prend en pleine brise une allure de cygne, égratignant l'eau d'une aile entr'ouverte. De loin la villa nous apparaît encore en décor d'opérette, blanche parmi les saules, avec sa boule de métal au milieu d'un parterre et sa frange d'eau blanche au bas de la grille. Et malgré moi, le désir me poursuit de revoir cette

maison de béatitude, blottie sous la ramée d'un coin d'Eden.



Parmi les impressions de cette journée, le souvenir m'est resté d'un souper dans une gloriette, au bord de l'eau. Je revois ce soir rose sur la Campine, parmi les peupliers à peine crayonnés dans la demi-brume et les ormes doublés d'or. L'omelette avalée, nos pipes allumées, on se mit à parler de la villa des Saules.

— De bien braves gens, nous dit une fille d'auberge, agreste comme les sites de son pays natal. Les enfants, de vrais anges du bon Dieu. Gentille et jolie comme tout, la petite dame, et pas ça de fierté à l'égard du pauvre monde...

— Et le mari ?

— Oh ça ! la pâte des hommes. Le matin, il part pour la ville où, dit-on, il est à la tête d'un commerce d'avenir. L'après-midi, retour par le train vicinal. On l'attend à la gare, enfants et femme, formant le plus joli groupe du monde. Et en route ! On revient à la villa, par les prés, les enfants gambadant, cueillant ça et là marguerites et bleuets ; le papa et la maman, derrière eux, bras dessus, bras dessous...

Je n'en écoutai pas davantage. Ces quelques paroles de la paysanne, soulignées de gestes massifs, avaient ouvert à ma pensée toute une perspective d'Elysée. Et je me pris à songer à ce bonheur si rare d'ouvrir pétale à pétale un cœur de femme aimée, de lire dans ses yeux le langage muet de son regard à soi, d'entendre dans sa voix les phrases de son propre amour, de sentir sa pensée qui chemine côte à côte avec la sienne à travers les joies, à travers les mille tracas du jour, d'en être enfin compris comme on la comprend, aimé comme on l'aime. Et d'esquisser ainsi ce fragment d'aprilines amours, ces vers d'un poète adorable, ces vers de François Coppée

me revenaient à la mémoire en délicats tintements de cristal :

Ce serait sur le bord de la Seine. Je vois
Notre chalet voilé par un bouquet de bois,
Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.
Pas d'autre compagnon qu'un chien de Terre-Neuve
Qu'elle aimerait et dont je serais bien jaloux.
Des faïences à fleurs pendraient après des clous,
Puis beaucoup de chapeaux de paille et des ombrelles.
Sous leurs papiers chinois les murs seraient si frêles
Que même en travaillant — à travers la cloison
Je l'entendrais toujours errer par la maison
Et traîner dans l'étroit escalier sa pantoufle
.
Et dans les bois voisins inondés de rayons,
Précédés du gros chien nous nous promènerions,
Moi vêtu de coutil, elle en toilette blanche.
.
On ferait des bouquets, et quand nous serions las,
On rejoindrait, suivis toujours du chien qui jappe,
La table mise avec des roses sur la nappe,
Près du bosquet criblé par le soleil couchant.
.



Deux ans après, la curiosité me vint de revoir la villa des Saules, blanche dans la feuillée, avec sa boule de métal au milieu du parterre et son ourlet d'écume aux pieds d'arbres séniles. L'anse était toujours là, sous sa retombée de verdure, aussi fraîche, aussi sombre avec ses flottilles de joncs et son ballet de libellules de gaze au ras de l'eau. Courbé sur la rame et l'oreille tendue, je ne perçus cette fois que vocalises d'oiseaux, piaillis de moineaux, rires de merles, gazouillis de fauvettes, grelots de huppés, lointaines flûtes de loriots. Ah ! cette villa des Saules ! Quel enchantement d'habiter là, dans ce paradis de silence, en regard de cette Campine qui bleuissait au loin parmi les saules avec une grâce de marine. Était-ce toujours elle, était-ce lui, les habitants de ce coin d'Eden ? et la gaieté de leurs petits enfants

partait-elle encore en fusées de rire, au fond de ce jardin de béatitude? Oh! l'ironie du hasard! J'avais hissé la voile, et la barque prenait en pleine brise une allure de cygne, égratignant l'eau d'une aile entr'ouverte. Et voici qu'au passage, j'aperçus au-dessus de la porte peinte en vert ces mots en lettres blanches sur un écriteau noir :

MAISON A VENDRE.

J'ai su, depuis, que la femme était morte et le mari parti, là-bas, très loin, par delà la courbe de l'Atlantique.

Las! est-elle assez vraie cette pensée de Sophie Arnould : — *Il n'y a pas de vie heureuse, il n'y a que des jours heureux!*



La prière du soir

Quand elle n'était encore qu'un gros bébé rose, une jolie porcelaine embéguinée de dentelles, sa mère — aujourd'hui grand'mère — avait l'habitude pieuse, après la bequée du soir, de dire avec elle l'adorable prière des enfants :

— Petit Jésus, je vous donne mon cœur, gardez le toujours.

Bébé prenait alors une petite mine fervente, un air songeur de vignette anglaise, et zézayait en la tant douce langue des tout-petits :

— *Pitit Zisus, ze vous donne mon cœur, gardez le toujours.*

Et les anges ses petits frères, recueillaient sa prière en leurs samaritaines d'or et la portaient au ciel, émus jusqu'aux larmes.



Dix ans plus tard, un soir d'hiver, blanc de neige, l'enfant mourante avait reçu le viatique et semblait, dans l'errante lueur des cierges, une toute jeune martyre amincie d'ancienne verrière, au bout d'un corridor de cloître. Alors, elle eut un regard vers sa mère agenouillée tout en larmes au pied du lit, et soupira faiblement, d'une voix parcheminée, cette prière des malades cramponnés à la vie, cette seule prière :

— Mon Dieu, laissez-moi vivre pour le bonheur des miens.



Jeune fille, riche encore des illusions germées dans la studieuse monotonie du pensionnat, c'est toujours l'enfant d'autrefois, la fillette aérienne et fine, aux cheveux tramés d'or et broussilleux, aux joues de fleur vivace, aux traits de médaillon, mais avec un rien de parachévé déjà, de pensif, une modestie de mimosa, je ne sais quelle grâce un peu frileuse où règne l'irrésistible attrait du sourire.

Quoique bien sensible à ses premiers succès rougisants de jeune fille et familière aux rites usuels de la vie mondaine, elle semble une liliale, une immatérielle madone du moyen-âge, la petite sainte fluette, à peine habillée de chair, des vieux imagiers flamands.

Pourtant, c'est toujours une enfant, une enfant par sa façon d'écarter d'un menu geste l'indocile boucle errante à son front, une enfant par le dessin pour ainsi dire imprécis du visage et par les yeux trop grands, des yeux de mauves, étalés à fleur de tête, en une touche large et franche. L'oreille aussi, transparente et petite, où tremblote la gouttelette d'une perle, est d'une enfant par sa délicatesse de mignonne rose.

Ah! ne vous y trompez pas; cette enfant-là, cette petite vierge échappée d'un panneau des primitifs, a mis aux marges de sa vie le rêve d'un bonheur insoupçonné. Lequel? Est-ce qu'on sait?

Et voici qu'elle y songe à cette heure méditative, où le soir sépare d'un coup de pinceau lumineux le ciel et la terre, à la courbe extrême de l'horizon. C'est pour les vieillards déjà neigeux d'âge l'instant des contemplations muettes et des retours attendris vers un passé qui fuit un peu plus tous les jours, comme une rive regrettée. C'est aussi la minute sainte où les petits enfants endormis sur leurs menottes en croix, parmi les anneaux épars de leur chevelure, sourient à quelque furtif vol d'ange, horizonnant leur rêve. Aux jeunes cœurs à qui l'avenir ouvre ses bras chargés de guirlandes, le soir est divinement suave; il allume des étoiles dans le ciel de l'espace et dans ce ciel intime de la pensée, tour à tour idéalement pacifique, éblouissant de lumière et tendu d'azur comme l'autre, ou tissé de brumes et nuageux.

Or, les nuées, devenues des ouates roses, des crêpes du Japon, des soies usées, s'endeuillent de nuit, et de partout les choses surgissent en bizarres esquisses noires : tels ces lavis à l'encre de chine où file, en d'infinies perspectives d'ombre, un lointain de paysage, à la frange d'un ciel mélancolique, étrangement tourmenté.

Mais dans l'esprit de la songeuse enfant, c'est un rayonnement de fête à remplir un monde, un majestueux silence où, seule, murmure une voix musicale, une voix émue qui fait songer au timbre mouillé d'un cristal de Bohême, sous l'effleurement d'une main discrète. Elle évoque soudain, cette voix, une aristocratique physionomie de jeune homme, un profil de camée vénitien, d'une si ferme ciselure de visage, avec des yeux d'un gris poudré d'or, des yeux de page aux longs cils soyeux. Elle dit, cette voix, les choses lointaines, les choses du pays natal, tout là-bas, où la turquoise méditerranéenne étincelle au soleil. Elle montre de loin les grands navires suspendant dans l'air bleu leurs

toiles d'araignée, les steamers aigrettés de fumée, les petites barques au vol d'oies sauvages. Elle cherche par la main jeunes gens et jeunes filles ; elle mène la ronde des fiancés, à la chute du jour, sous les lauriers roses et les orangers blancs. Pourtant, cette voix ne parle pas d'amour, oh non ! mais dans ces yeux on lit toute une idylle d'adoration silencieuse et d'infinie tendresse.

Ah ! ce premier bal ! Longtemps ils étaient restés seuls, au mépris des dogmes mondains, dans ce coin retiré de véranda, parmi les plantes exotiques, où les lampes de couleur faisaient un jour de chapelle, une lumière de jadis. Et tous deux se croyaient devenus des personnages des gobelins flamands, bergère et fils de roi, l'un racontant son cœur et l'autre rougissante, à l'abri d'un saule, près d'un puits de légende....

.

Or, une traînée d'angélus, large et triste, venue de loin, disperse aux quatre vents ces écumes fugitives de rêve. Un peu confuse, l'enfant s'agenouille et demande à la Vierge chantée par la cloche quelques miettes de ce bonheur d'aimer, refusées par leur faute à tant d'affamés d'être heureux



Aujourd'hui le petit chérubin de keepsake, la petite vierge découpée dans une toile des Primitifs, la petite sainte est mère d'un gros bébé rose, aux cheveux envolés en brume lumineuse autour du visage. Adieu les rêves du passé ! Pourtant, aux heures recueillies du soir, le souvenir lui chuchote parfois à l'oreille les choses des jours morts, les belles choses d'antan, défuntes comme eux et déjà si lointaines. Même il lui arrive de songer une minute, l'aiguille en l'air, à sa première chimère d'amour, de revoir le bel amoureux romantique avec sa tête de jeune prince et sa candeur de demoi-

selle. Alors, contente de son sort et sans crainte du contraste, elle regarde, avec un joyeux sourire de ses yeux de mauves, ses illusions d'autrefois réduites à cette scène d'intérieur hollandais : bébé jouant d'un air affairé sur le tapis mousseux, et de l'autre côté de la table, en face d'elle, détaché d'un coup de ciseau net au rayon de la lampe, le visage adorablement bon de son mari, belle tête sarrasine, au front sculptural, avec une boucle en frissonnant copeau d'ébène à chaque temps.

Mais quoi? Bébé pousse de tendres pépiements de détresse et se frotte les yeux d'un joli geste d'oiseau!

— Vite au lit, petit bébé!

Mais avant de clore ses yeux de violettes, Bébé s'incline dans sa longue chemise avec la ferveur d'un ange de tabernacle et zézaye d'une voix fraîche à son d'argent :

— Pitit Zizus, ze vous donne mon cœur...!

Puis, ayant vu l'enfant s'endormir d'un souffle aussi zéphyréen qu'une haleine de fleur, la mère murmure, dans une envolée d'ardente foi, ces mots si touchants, ces mots si vrais de la belle prière :

— *Notre Père qui êtes aux cieux!...*



Petites sœurs

Je suis entré là, l'autre jour, en passant...

C'était, derrière un haut grillage, au delta de la route, un grand jardin planté d'arbres musculeux et chevelus, un jardin de toile hollandaise, avec des chutes d'ombre en plein soleil et des mares de soleil endormies, cà et là, dans l'ombre.

Saules de Babylone et peupliers d'Italie, canadas et chênes, hêtres rouges et châtaigniers noirs, les géants à voix d'orgue et les sensitifs à voix de guitare, se massaient

en groupes d'eau-forte, s'isolaient en sujets d'aquarelle au bord de l'étang, fuyaient en colonnades aux deux ailes d'une sorte de cloître à tourelle pointue.

Mais le vrai charme du jardin, ce qui solennisait ses aspects, idéalisait ses lointains, c'était la vie des choses, reflétée sur l'eau, le paysage dessiné d'une plume très fine, à traits minutieux, dans le ciel d'en bas

Or, tout en parcourant d'un pas songeur ces avenues de silence, à peine éclairées d'un jour de vitrail et parfois sablées d'or, j'étais arrivé près d'une chapelle gothique, aux lignes grêles, ciselées dans l'azur, avec de la vigne vierge aux flancs du portail, et tout autour, un vague arôme d'encens vieilli, de parfums mourants, de fleurs brûlées. Et des voix y chantaient les litanies de la Vierge, des voix de petites sœurs, aux timbres diaphanes, d'irréelles voix de gaze, ourlées d'un chant d'harmonium.

Soudain, dans la petite église, il y eut une rumeur de fin d'office, un bourdonnement de ruche, des heurts de chaises, puis un retour de calme, une nappe de silence où l'hymne saint se perdit d'un murmure, en un *miserere nobis* langoureux.

Alors, ce fut sous le porche un défilé de petits vieux fragiles, de tout petits vieux aux profils effacés d'anciens portraits sur vélin; ce fut ensuite près du lac, sous chaque pan d'ombrage, aux coins des bancs, une apparition des époques défuntés, une silhouette de jadis. Et de grandes coiffes de petites sœurs les protégeaient d'une aile large ouverte, oiseaux de charité blancs dans la verdure, errant là-bas à la suite d'un promeneur au dos rond, suspendus ici, dans un rayon, sur le rêve d'un aïeul transi.



En vérité, parmi ces ruines d'humanité, ils étaient touchants ces papillons de linge, éployés au front de

toutes jeunes saintes pâlies. La vieillesse des choses même souriait de leur présence : ils évoquaient, tout au loin, dans les allées, quelque caravane du paradis, y détachaient, immobiles, des illustrations de missel. Il y avait, sous ces cornettes, de longues faces d'ivoire aux yeux fervents, de fines têtes extasiées d'archanges florentins, d'exquises figures de cire, échappées de quelque éventail du dernier siècle. Mais toutes, les joyeuses et les pensives, les laides et les belles, celles du peuple et celles du monde, elles avaient gardé, les saintes jeunes filles, de leurs fiançailles avec le Christ, je ne sais quoi de lumineux autour du visage, une gloire visible aux seuls yeux d'en haut.



En ce moment, tout près, une voix se prit à dire des choses maternelles, une voix délicate et sans éclat, mais d'un timbre merveilleux, presque surnaturel, évoquant la sonorité de ces fleurs d'orfèvrerie, toujours frileuses et vibrantes. Un octogénaire, aux traits précieux d'ancien pastel, regardait jouer à ses pieds, dans le sable, un bel enfant joufflu de cinq ans peut-être, avec des boucles en ondes lourdes, qui le nimbaient d'or lointain.

Sur ce groupe, une sœur était penchée, mignonne, sa taille de figurine grandie dans la robe bleue et le tablier blanc.

— Grand'père et fils de petit-fils, pensai-je, et je m'éloignai d'un pas discret.



Religieusement, comme on couche une fleur rare aux feuillettes d'un herbier, j'ai déposé cette impression d'hospice entre deux pages de ma mémoire. En la retraçant ici, d'un crayon hâtif, en une ébauche imparfaite, je les revois, les petites sœurs pâlies et les petits vieux aux profils effacés. Et ce m'est une douceur d'écrire

au bas de cette page, à la manière des maîtres tailleurs de pierre d'autrefois au pied des bas reliefs d'autel, ces simples mots d'un chrétien :

— Petites sœurs de Saint Vincent de Paul, petites sœurs chères, soyez bénies ! Soyez bénies au nom des petits vieux dont vous êtes les mères, oui, les mères, avec toutes les tendresses des mères. Soyez bénies aussi, petites sœurs, pour les souffrances guéries d'un mot de vos lèvres, pour les larmes essuyées par vos mains, pour les joies fleuries à votre passage, pour les yeux clos par vous, au jour du sommeil définitif. Aussi bien, Dieu conduise jusqu'à moi le vol de vos cornettes blanches, au moment suprême où j'entrerai dans l'aube de la mort, à mon tour !



Petite ville

Calme petite ville, où t'ai-je déjà vue,
Dans quel rêve ou dans quel pays ?
Les noirs logis muets qui bordent chaque rue,
Avec leur forme étrange et pourtant bien connue,
Me paraissent de vieux amis.

ANDRÉ THEURIET

Grise sur l'azur, au loin, dans les arbres, comme détachée d'un livre d'images elle m'apparut, en Juin, vers le soir, la petite ville où mon souvenir, las d'autres croquis, chemine aujourd'hui.

D'un charme ensorceleur à huit mois de distance, elle surgit d'un rêve à mes yeux remplis d'elle, avec ses bleus, avec ses verts d'enluminure, entre les peupliers, au terme de la route.

C'est entre ces peupliers, avant d'arriver à la ville, une délicieuse promenade sous une haute, élégante voûte ogivale, le long d'un fossé tissé d'herbe, au bord d'un ruisseau jaseur. De-ci-de-là, dans un coude, derrière un massif aux tons sourds d'ancienne tapisserie,

le toit penché d'une ferme. Parfois une fillette en jupe de futaine, aux pieds nus, parmi son troupeau de dindes en jabot rouge. Là-bas, des couples de bœufs menés d'une branche, en groupes de pastorale.

A présent, sur le ciel devenu rose, une esquisse de clocher s'enlève d'un coup de crayon, droit dans l'espace. De tous les horizons, des angélus partent en lentes, grêles litanies de cloches. Quelques pas encore et voici la ville. Des profits de maison en papier découpé, — le seuil en escalier, la terrasse en corbeille, et maint bonnet d'aïeule au cadre des croisées -- prennent dans le couchant l'allure de chromos.

Singulièrement mélancolique l'impression de la solitude, au sortir de la route ! Ce n'est plus ce silence à tout moment rompu par une chanson d'eau courante, un chuchotis de feuillées, une phrase d'oiseau lancée tout d'une haleine avec une insouciance de poète : c'est l'ensommeillement d'un béguinage. Seul, au milieu de la ruelle, un mendiant, penché sur sa harpe, jette dans cette paix un motif de vieil air, détaché finement en filigranes de mélodie

Or, je cherche en vain pourquoi mes idées, en pèlerinage aux sites chéris, s'attardent ainsi depuis toute une heure à ce souvenir agreste, il est vrai, mais combien banal entre cent pareils, d'un bourg en vignette au bout d'une allée. Aurais-je découvert, dans cette sensation du passé, quelque coin de mon âme ignoré de moi-même, une tristesse, une jouissance d'art, une sympathie ? Je me rappelle, en effet, dans la petite ville, au faîte d'un monticule, une belle ruine de chapelle, tout en valenciennes de pierre. Je revois, le coude à sa fenêtre, une blanche apparition de jeune fille angélisée de songe, — tel un albâtre inspiré sur fond de velours noir. Sur la grand' place, dans la fauve trouée d'une forge, un géant dantesque, au geste démesuré, s'activait en illustration de l'enfer, au rythme

d'un marteau carillonneur. En face, à la porte d'une auberge, un gendarme à cheval contait fleurette à l'hôtesse, le verre en main, d'une silhouette très précise. Sur tout cela, l'infini bariolé de cerfs volants où le jeu des hirondelles se compliquait de cercles, de courbes, de sifflets aigus...

Mais elles ne me disent plus rien, ces choses, tableautins d'une minute à fleur d'yeux, fragments de mosaïque séparés de leur ensemble, sans éclat ni grâce. Et quelque soit à mon avis l'enchantement de la vie de province, de cette vie tranquille, filée d'une main patiente au jour le jour, non, ce n'est pas plus cela, le secret de cette page écrite avec tant d'émotion, j'allais dire : tant de ferveur.

Alors, qu'est-ce? Ah! je le sais. D'un brusque coup d'archet, tantôt, ma pensée m'a donné la note juste de ce sentiment.

Devant ma vitre, entre deux toits, le soir était rose d'or, fardé de pourpre par places, foncé de mauve au bord. Hardiment, sur ce fond de fresque, un peuplier nu jaillissait d'un jardin voisin; à l'ouest, un clocheton berceur d'angélus semblait l'éteignoir d'une timide étoile, première veilleuse de la nuit. Et de la rue, l'air d'une harpe errante me venait en treillis de musique, avec l'exquise évocation de là-bas.

(Ici le manuscrit est interrompu)

ERNEST PÉRIER





CROQUIS ESPAGNOLS

I — Parador

*Par le grand chemin brûlé de soleil,
Tout blanc de poussière et de clartés crues,
Des files d'ânon soudain apparues
Trottinent, les yeux gonflés de sommeil.*

*Dans des lucurs d'or la campagne nage;
Au ras des sillons courent les perdrix,
Et l'air est si pur qu'on entend les cris
D'enfants querelleurs, au prochain village.*

*Sages et soumis, le bât de travers,
Les bourricots blancs aux longues oreilles
Portent sur le dos d'énormes corbeilles
D'oranges, de foin, de légumes verts.*

*Au milieu du foin, les jambes ballantes,
L'ânier paresseux chante d'un ton lent
Et d'une voix rauque, un chant castillan
Que rythme le trot des bourriques lentes.*

*Et le soleil brûle un sol endormi,
A perte de vue, en la plaine immense
Qu'un bois d'arbres verts et touffus commence,
Qu'un cirque de monts bleus et blancs finit.*

*Et dans la poussière, et dans la lumière,
Les files d'ânon sont déjà bien loin,
Trottinant, portant leurs fruits et leur foin,
Et leur gros ânier qui trône à l'arrière.*

*Au bout du chemin, dans l'air calme et bleu,
Madrid éparpille, en lignes précises,
Ses toits blancs et gris, ses dômes d'églises,
Et ses croix de fer qu'on dirait en feu.*



2 — Lozoya

*Entends-tu la chanson lasse
Du laboureur castillan,
L'entends-tu qui passe, passe
Comme un oiseau dans le vent ?*

*Entends-tu la chanson folle
De la fillette en chemin,
L'entends-tu qui vole, vole
Comme un papillon lointain ?*

*Entends-tu la voix profonde
De la campagne en labour,
Qui lentement pleure et gronde
Comme un orgue grave et sourd ?*

*C'est le chant des grains, le chant des semences
Qui feront plus tard les blondes moissons,
Et qui se tordront en houles immenses
Dans les profondeurs des bleus horizons.*

*Vois, le soir descend d'un pas lent la colline
Vêtu d'un manteau rayé de pourpre et d'or ;
Son souffle berceur et caressant incline
Les arbres émus dans le chemin qui dort.*

*Le soir est descendu, la nuit vient en silence,
Et le vent qui fraîchit fait grimacer les eaux,
Siffle dans les sillons attiédés, et balance
Au fond des nids étroits, le sommeil des oiseaux.*

*Entends-tu la chanson brève
Du berger, dans le couchant,
La chanson d'or qui s'élève
Comme une alouette, au champ ?*

*Entends-tu la chanson frêle
Des clochettes du troupeau,
Glisser comme une hirondelle
Dont le vol écorche l'eau ?*

*Entends-tu la plainte sombre
De la grande nuit d'été
Déployant ses ailes d'ombre
Dans l'espace illimité ?*



3 — Ermita de los Angeles

*Le couvent dresse ses murs
Et sa tour du Moyen-Age
Dans les bleus profonds et durs
D'un ciel où le soleil nage.*

*Au loin la route s'étend
Toute blanche dans la plaine
Où par moments on entend
Le son d'une voix lointaine.*

*Puis, dans un bruit de galop,
La poussière diaphane
S'élève sous le sabot
D'une mule catalane.*

*Des bœufs noirs aux mufles gris
Vont à pas lourds et moroses,
Roulant de gros yeux surpris
Et bavant de longs fils roses.*

*Dans les ronces d'un taillis
Un petit oiseau chantonne
Avec des airs recueillis
Une chanson monotone ;*

*Sur le socle de grès dur
Que lui dresse la colline,
On dirait que le vieux mur
Pour voir la plaine s'incline.*



4 — Valverde

*Nonchalamment accoudés
Sur une natte de paille,
Les fils sont rouler les dés
Pendant que le vieux travaille.*

*Ils comptent passionnément
Le nombre epars sur la nappe,
Et parfois un mouvement
De colère leur échappe.*

*Le vieux, au soleil d'été,
Se crève à bêcher les plaines,
Et croit que, de leur côté,
Ses fils l'aident de leurs peines.*

*Or, revenant vers le soir,
Courbé, perclus, en détresse,
Il s'exaspère à les voir
Accroupis dans leur paresse,*

*Et saisissant un bâton,
Il les frappe et frappe encore,
Tandis que la mère implore
Sur le seuil de la maison.*



5 — Getafé

*Sur les places calmes et blanches,
Les femmes vont puiser de l'eau,
Les deux poings posés sur les hauches,
Et sur la tête un « cantaro ».*

*Avec son jet d'eau monotone,
Au plein soleil éblouissant,
La fontaine pleure et chantonne
Un chant fluet et caressant.*

*Midi brûle les toits grisâtres
Et les chemins empoussiérés
Par lesquels des groupes de pâtres
Conduisent leurs troupeaux serrés.*

*Au bord de la fontaine claire,
Une fillette en jupon blanc
Se laisse volontiers distraire
Par un berger jeune et galant.*

*Gare à la morale sonore,
Lorsque rentrant, émue encor,
On trouvera vide l'amphore
Et le cœur rempli jusqu'au bord !*



6 — Guitarra

*Le grand jour brille au firmament
Et l'invité ;
O mon amour, ô mon tourment,
Ouvre vite !*

*Ouvre au matin clair et vermeil,
Ouvre vite !
Le ciel flambe comme un soleil
Sans limite.*

*Ouvre à l'air d'Espagne enchanté
Ta fenêtre,
Le roi de Castille, l'été,
Vient de naître.*

*Ouvre au spectacle du matin,
Jeune fille,
Le regard de ton œil mutin
Qui scintille ;*

*Puis, accoudée à ton balcon
Et lassée,
Quand le vent brûlant sur le front
T'a baisée,*

*Ouvre au poète qui, sans toi,
Se lamente
Un coin de ton cœur en émoi,
Pour qu'il chante.*



7 — Guitarra

*Un soir, nous irons ensemble
Dans l'ombre du bois qui dort,
Où la lune rose tremble
A travers les feuilles d'or.*

*Alors ce sera l'automne,
Le bel automne espagnol,
Où le bois entier résonne
Comme un chant de rossignol.*

*Je veux que la nuit soit douce
Et le ciel plein de lueurs ;
Je veux qu'au fond de la mousse
Tremblent les dernières fleurs.*

*Je veux que la brise amène
De doux parfums sur tes pas,
Et que dans l'ombre d'un chêne,
Un oiseau chante très bas.*

*Ce soir, nous irons ensemble
Dans l'ombre du bois qui dort ;
Je prendrai l'aveu qui tremble,
Au vol, sur tes lèvres d'or.*

LÉON SAHEL





LE MOUVEMENT COOPÉRATIF

II — Le plaidoyer des coopérateurs

L est une chose sur laquelle tout le monde semble d'accord : c'est la situation parfois précaire et pénible des classes moyennes. Beaucoup de braves gens peinent du 1^{er} janvier au 31 décembre, déploient une énergie extraordinaire sans pouvoir nouer les deux bouts. De là des doléances et des récriminations contre la législation et l'ordre économique. On ne saurait contester au négociant le droit d'exhaler ses plaintes, parce que la raison ne peut demander à un homme d'assister, d'un œil indifférent, à la disparition de son gagne-pain et de ses épargnes. Mais cet état de gêne, cette difficulté de vivre sont-elles propres à la classe moyenne ? Ou bien le malaise qu'elle signale est-il commun à tous, sans distinction de rang ? Vous vous lamentez, petits négociants et détaillants ! Mais quelle est, aujourd'hui, la branche des professions commerciales, industrielles ou libérales qui ne se plaint ? L'industriel voit avec effroi son carnet de commandes dégarni, ses magasins bondés de produits, les débouchés rendus de plus en plus rares. Les médecins cherchent des malades, les avocats attendent les clients, les ingénieurs poussent des cris de détresse. Chacun désire exercer ses facultés et combien y parviennent ? Sont-ils mieux lotis que les

petits bourgeois, ceux qui, ayant conquis quelques parchemins officiels, s'efforcent vainement de faire argent de leur science ?

A-t-on bien songé aux tortures de ces jeunes gens dont la tête est remplie et l'estomac vide et qui arrachaient à un économiste cette prédiction : « Le prolétariat de l'avenir sera le prolétariat des gens instruits » ? Aux misères de tous n'y a-t-il pas lieu d'assigner, comme cause première, la densité de la population et, par voie de conséquence, la pléthore de candidats qui se manifeste dans tous les domaines de l'activité humaine ? Cette tendance au pullulement ne s'accuse-t-elle pas surtout dans le petit commerce ? Consultez à cet égard les statistiques belges et étrangères. Vous verrez que le nombre des détaillants a grandi parfois dans des proportions excessives eu égard au mouvement de la population. Là où jadis un débitant était suffisamment achalandé pour vivre convenablement, se trouvent, à l'heure actuelle, six ou sept concurrents, anciens agriculteurs ou travailleurs manuels ayant émigré vers la ville avec leur modeste avoir et venant chercher dans le petit commerce le moyen de gagner commodément le salaire que leurs bras leur assuraient. Certes le machinisme a enlevé le travail à des gens de métier qui ont dû se rejeter vers le négoce ; mais, ceux-ci exceptés, n'est-il pas vrai de dire que la multiplication des détaillants est due, en grande partie, à ce groupe de dévoyés que la grande ville a séduits et que la facilité d'exercer le petit commerce a attirés ? Possédant quelques économies, sans expérience du métier, ils ont embrassé la carrière, pris place derrière le comptoir, s'imaginant qu'arborer une enseigne et orner un étalage constitue toute la technique de la profession. Ces malheureux ! Ils ignoraient ce qu'il y a de déboires et de luttes engendrées par la concurrence qui s'inspire de cette devise des abat-toirs : « Il faut tuer pour vivre. » Et ne voilà t-il pas

que, dès la première année, le mirage disparaît ! L'écrasant loyer de la maison, les frais de publicité, d'éclairage, de décoration du magasin, les impôts absorbent le plus clair de leur gain. Ajoutez-y le crédit accordé au consommateur, crédit qui expose le négociant à des pertes et le contraint à se récupérer sur d'autres; ajoutez y parfois son ignorance du marché, des meilleures sources d'approvisionnement, et demandez vous, après cela, si la chute du petit commerçant est un fait inexplicable ? Encore si la foule des clients venait alimenter la boutique ! Mais, serrés les uns contre les autres, les rivaux s'enlèvent mutuellement les chalands et tous sont forcés de hausser les prix au risque de perdre les derniers fidèles. De là, entre le prix du gros et le prix du détail, cet écart dont l'explication se trouve ci-dessus. Une fois que le public constate ce renchérissement, il s'efforce de résister à l'offre, étudie, scrute les conditions de la production et en arrive à formuler ce raisonnement : Moins un objet a de valeur en gros et plus il se vend au détail par petites quantités, plus forte est la proportion du renchérissement qu'il subit. Tels le pain, le sel, le charbon, les épices, les articles pharmaceutiques, etc. Quoi d'étonnant à cela ? L'opération même du débit cause autant de dérangement pour un petit objet de mince valeur que pour un objet de grande valeur, et les frais à peu près uniformes de cette opération de débit grèvent d'autant plus la valeur initiale que celle-ci est plus faible (1). Ce raisonnement fait, le consommateur voit ce qui diminue inévitablement le gain de ces milliers d'intermédiaires sans profit pour la masse. Et alors il se dit qu'en groupant ces clientèles éparpillées ça et là, en évitant ces gas-

(1) PAUL LEROY-BEAULIEU. *Traité théorique et pratique d'économie politique.*

pillages et ces déperditions de forces résultant du morcellement des magasins, l'association réduira au minimum les frais généraux et pourra abaisser, dès lors, les prix de revient de la marchandise. Eh bien, si vous allez au fond des choses, quel est le principe de droit et de justice qui s'oppose à la réalisation de cette idée? Un homme n'est-il pas libre de s'entendre avec qui il veut pour faire des achats en gros et se procurer au meilleur marché ce dont il a besoin? La liberté commerciale s'oppose-t-elle à ce que l'ouvrier, pour le même prix, donne une nourriture plus abondante à ses enfants? L'équité est-elle méconnue quand ce résultat est obtenu par une association revêtue de la forme coopérative plutôt que de l'anonymat? Poser les questions, c'est les résoudre.



Au fait, on soutient à tort que la « coopérative » est la cause de tout le mal. Ce n'est pas cette forme du principe d'association qu'il faut incriminer, mais bien plus l'esprit inventif de l'humanité et le progrès des machines. La boulangerie nous en fournit une preuve péremptoire. Jadis le mitron pétrissait péniblement, à la main, les quelques pains déposés dans un four des plus primitifs. Aujourd'hui les fours Borbeck et la mécanique, en réduisant la main d'œuvre et les frais de production, mettent le petit détaillant isolé dans un état de lamentable infériorité. Que ces fours Borbeck soient employés par un capitaliste, une société en commandite ou coopérative, le commerçant subira les mêmes inconvénients et le résultat final sera identique. Preuve évidente que, pour cette partie de l'alimentation publique, ce n'est pas la coopération qui est la cause du mal. Supposons un instant que les masses ouvrières n'eussent eu ni l'initiative ni la compréhension des transformations de la boulangerie. Il est indubitable que le capital ou la finance,

toujours à l'affût « d'une bonne affaire », en eût tiré profit. Le passé nous est, sous ce rapport, garant de l'avenir. Ce furent naguère des capitalistes qui établirent les premières boulangeries économiques à Gand et à Anvers. Et, aujourd'hui, dans les petites villes où le mouvement coopératif n'a pas encore pris de naissance, l'on constate l'érection de fabriques de pains, véritables usines commanditées par des noms distingués. De tout cela ne doit-on pas conclure que les anticoopérateurs doivent s'attaquer uniquement à la transformation incessante de l'industrie et prononcer un réquisitoire, non contre l'association nécessaire des forces humaines, mais contre le progrès des machines et l'esprit d'inventivité de notre siècle? Ne sont-ils pas victimes, comme tout le monde, des modifications économiques? Le progrès est une roue qui écrase toujours quelqu'un; et une réforme ne naît point sans avoir de fâcheuses répercussions. La grande industrie et les perfectionnements de l'outillage n'ont-ils pas autrement écrasé la classe moyenne dans la première moitié du siècle? Quand le tissage mécanique et les immenses filatures ont vu le jour, le petit fileur ou tisseur qui, à l'aide de son métier, gagnait sa vie à domicile, a été privé de pain, brusquement et sans aucune indemnité. A-t-on vu, demande M. Bertrand, la législation bourgeoise intervenir pour protéger les tisserands à la main et pour entraver l'action des grands filateurs (1) ?

Dans nos bassins industriels, ajoute M. Michel Levie, il y avait autrefois des petits exploitants des charbonnages. Vous n'en trouverez plus. Des sociétés anonymes se sont établies partout. Il y avait les petits fôrgerons. Ils ont fait place à nos grands établissements métallurgiques. Les tailleurs d'habits disparaissent, les

(1) *Annales Parlementaires*. Chambre des Représentants, 1895

grandes maisons de confectons absorbent toute la clientèle. Croyez-vous que ce qui est arrivé pour l'industrie n'arrivera pas pour le commerce? La concentration excessive des capitaux et le machinisme auront, ici comme là, les mêmes effets. Encore une fois, est-ce à la « coopérative » et rien qu'à elle qu'il faut imputer l'état de souffrance d'une certaine classe?



A côtés d'attaques passionnées contre le principe même de l'association des capitaux, des critiques amères sont adressées au régime fiscal dont jouissent les coopérateurs.

Vous ne payez, dit-on à ceux-ci, ni droits de timbre ni droits d'enregistrement; et votre patente est dérisoire!

Mais qui pourrait démontrer que dans ces privilèges réside la cause de la crise de l'intermédiaire? Voyons en effet l'objection de près. Exemption du droit de timbre et d'enregistrement? Quelques francs!! Trouvera-t-on là, en les percevant, de quoi améliorer le sort de toute une catégorie sociale? Et la patente? La loi de 1891 impose déjà aux coopératives une charge de plusieurs milliers de francs. Le *Vooruit*, le *Peuple*, le *Volksbelang* versent environ chacun 5 à 6000 francs au Trésor.

Voulez-vous doubler les charges? Soit. Et après? Cet accroissement des taxes fiscales ne sauvera personne. Vous pourrez peut-être dire que vous avez rétabli l'égalité, c'est vrai, mais hâtons-nous de reconnaître que l'obligation de payer 15000 francs au lieu de 5000 frs n'arrêtera pas ces puissantes sociétés précitées qui réalisent des centaines de mille francs de bénéfices par an. Mettons que leurs feuilles de contributions portent un chiffre double de l'ancien. Qu'arrivera-t-il? C'est qu'au lieu de distribuer le bénéfice intégral de jadis, chaque

société retiendra, lors des répartitions statutaires, un ou deux centimes par membre. Et comme le nombre de ceux-ci s'élève, d'ordinaire, à plusieurs milliers, ce léger prélèvement suffira à former le chiffre réclamé par le fisc.

Il en résultera que l'écart entre le prix de la coopérative et celui du détaillant sera encore tel que pas un sociétaire ne songera à donner sa démission

Vous soutenez à bon droit, petits boutiquiers, que vous êtes écrasés d'impôts. Mais défendez vos droits en vous unissant à votre tour et en réclamant la refonte du régime des patentes. Sans doute il semble injuste que l'homme, par cela seul qu'il manifeste le goût du travail, devienne un contribuable, peu importe qu'il retire un bénéfice ou non de son labeur. Comme si le seul fait d'obéir à cette loi de la nature était une preuve de l'aisance et du luxe qui doivent être les bases rationnelles de l'impôt ! Luttant sur ce terrain, peut-être pourriez-vous entraîner les convictions des masses. Nous disons : peut-être ! Car plus d'un fera remarquer que ce n'est pas vous, en fin de compte, qui subissez les aggravations des taxes ! C'est bel et bien le consommateur qui, d'après l'incidence de l'impôt, supporte celui-ci, puisque vous augmentez vos prix à la moindre réforme économique.



Après avoir incriminé la législation, les antioopérateurs dénieut à différentes catégories sociales le droit de devenir membres de l'une des sociétés maudites dont nous parlons. Passe encore pour l'ouvrier qui a le légitime souci du pot au feu. Disposant de maigres ressources, ayant une nombreuse famille, il a le devoir de faire face aux besoins des siens. Mais les fonctionnaires, les bourgeois, les riches ne commettent-ils pas un crime à l'égard des intermédiaires en soutenant de leurs de-

niers les coopératives par les achats qu'ils leur réservent ?

Les fonctionnaires ? A cet égard, des partisans éprouvés de la coopération sont disposés à dénier aux employés publics, payés pour remplir leurs fonctions, le droit de fonder les sociétés dont question. Sur quoi fonde-t-on cette prohibition ?

La réponse n'est pas très satisfaisante. Le public paie ces personnes, dit-on, il les entretient. Peuvent-ils conspirer contre une partie de la société ? C'est grâce à nos deniers versés dans les caisses publiques, prétendent les intermédiaires, que tous ces gens-là peuvent faire figure dans le monde. Et alors que nous leur procurons la vie, ils auraient le droit de jurer notre mort commerciale !

Voilà le raisonnement. Mais en vertu de quel principe l'État peut-il s'ingérer dans la gestion et le placement des économies de ses employés ? Le traitement est le prix du travail fourni et ce prix, une fois remis au fonctionnaire, devient sa propriété. Au surplus, si la loi lui défend — défense dont la sanction paraît difficile à imaginer — de s'intéresser dans une entreprise coopérative, elle doit, au risque d'encourir le reproche d'arbitraire, lui interdire d'acheter les actions de n'importe quelle société : anonyme, commandite, etc. Tous ces groupements, à des degrés divers, ne lèsent-ils pas les intérêts de l'un ou l'autre négociant isolé ? La logique n'exige-t-elle pas que la prohibition, dès qu'elle est édictée, soit générale ? Et alors n'aurez-vous pas empêché, du même coup, une fraction respectable de la société, dont la condition est souvent modeste, d'augmenter ses revenus, de favoriser l'esprit d'entreprise du pays ? Quel est donc le législateur qui irait jusque là ?

A côté des fonctionnaires, il y a encore les bourgeois et les rentiers. La justice la plus élémentaire, objecte-t-on, demande que ces deux classes soient exclues

des avantages de la coopération. Qu'on réserve les privilèges seulement aux ouvriers et aux indigents!

Et tout d'abord où commence le bourgeois et où finit l'ouvrier? Y a-t-il une ligne de démarcation bien perceptible? Tel ouvrier déterminé n'a-t-il pas un salaire plus élevé que le buraliste correctement vêtu que vous croisez en rue?

Ah! l'on désire parfois que les indigents inscrits sur les registres de la bienfaisance publique soient seuls autorisés à user de la coopération.

Autant, selon la remarque d'un organe considérable de l'opinion, supprimer, légalement et radicalement, toute association ouvrière. Car ce ne sont pas les indigents notoires qui s'associent. N'ayant rien, ils ne peuvent rien mettre en commun : $O + O = O$. Ce sont les catégories supérieures de la classe laborieuse qui aiment à se rapprocher, et, pour celles-ci, la coopération, avec les institutions diverses qui viennent s'y greffer, est peut-être le seul moyen de se hausser d'un degré dans l'échelle sociale.

Restent les bourgeois et ce que l'on est convenu d'appeler « les riches ». Quant aux bourgeois, la critique des anticoopérateurs n'est pas plus heureuse. On prédit tristement la disparition prochaine de la bourgeoisie et on lui conteste, en même temps, le droit d'user des moyens de salut les plus efficaces. Si l'association a permis à l'ouvrier de faire des bénéfices et d'éliminer le petit commerçant, pourquoi ne pas se servir des mêmes armes? Puisqu'elle a fait la force des uns, elle fera celle des autres. Intermédiaires, s'écrient les coopérateurs, associez vous! Repoussez la force par la force, l'association par l'association! Au lieu de vous confiner dans une apathie décourageante, groupez-vous, réunissez vos efforts et vous constaterez, à bref délai, les incroyables avantages de l'union. Pas d'hésitations! Pas de défaillances!

Il faut guérir le mal par le mal! Coûte que coûte,

vous devez vaincre vos préventions et marcher, avec vos rivaux, la main dans la main. Prétendre qu'en restant isolés vous triompherez, autant soutenir qu'un tirailleur perdu dans la mêlée est assez fort pour gagner tout seul une bataille. A la guerre la stratégie se réduit parfois à grouper des forces. Ne sont-ce pas les gros corps d'armée qui remportent finalement la victoire? Il en est de même dans nos luttes économiques. Abandonnez donc sans tarder cet esprit de particularisme, cet antagonisme fait d'envie, de jalousie et de rancunes qui vous représente chaque concurrent comme un ennemi et un traître. Liguez-vous! Et cette harmonie, cette entente que vous aurez créée sera votre sauvegarde. Grâce à la solidarité qui ne vous donne qu'une seule âme, un seul but, il vous sera loisible de profiter des avantages incalculables de l'association : achats en gros et en commun et, par là, suppression des camelots et des courtiers inutiles, réduction des frais généraux, organisation d'une publicité collective et, partant, moins coûteuse, établissement d'un comptoir de vente, création d'une banque populaire en vue de l'escompte du papier commercial etc., etc.

Déjà des exemples convaincants ont été fournis tant ici qu'à l'étranger. Que de boulangers ne se sont pas syndiqués pour réduire les frais de production et, par la création d'un four commun, arriver à disputer avantageusement la clientèle aux coopératives! En Hollande ce fait n'est pas rare et chacun des intéressés de s'en louer. Ayez donc l'initiative d'imiter ces groupements. Et vous vous en trouverez bien.



Prôner et soutenir les sociétés coopératives, c'est, d'après les classes moyennes, travailler directement à la disparition et à la ruine du petit bourgeois!

Mais y a-t-il un progrès qui, introduit dans l'humanité, n'ait suscité les prophéties les plus sombres ? Dans l'ordre économique la liberté du travail, dans l'ordre social la suppression de l'esclavage, de la féodalité et de la traite des nègres ont soulevé des oppositions formidables qui ne se faisaient pas faute d'annoncer les plus grands cataclysmes. Nous devons donc nous tenir en garde contre ces prédictions sinistres et effrayantes. A tout esprit pondéré il semblera nécessaire de faire la part très large de l'exagération. Non qu'on puisse soutenir que personne ne souffre de l'évolution du marché économique ! Toutes les fois qu'une invention ou une nouvelle tendance se fait jour, les conditions du travail sont modifiées, et, dès lors, vendeurs et producteurs voient leur avenir menacé. Tout événement politique et social, tout progrès a une répercussion douloureuse pour certaines personnes.

Lorsque l'imprimerie a paru, les copistes et écrivains publics ont cruellement souffert. L'abolition de la féodalité a rendu inutiles les pages, écuyers et chambellans. Et les chemins de fer n'ont-ils pas enlevé le pain aux rouliers, postillons, messageries et supprimé ces relais qui coupaient la longueur des routes ? De même, quand la stéarine a vu la lumière, quand le pétrole s'est répandu dans le monde et que le gaz y a fait explosion, tous ceux qui vivaient de la production, de la raffinerie, du commerce des huiles combustibles, des industries et des métiers qui se rattachaient au système d'éclairage ont été obligés de chercher de nouveaux moyens d'existence. (1) Nous avouons sincèrement que l'association coopérative entraînera une perturbation économique et compromettra certains intérêts.

Mais, ici comme dans les exemples cités plus haut,

(1) *La Gazette du peuple*, 1887.

doit-on en conclure qu'une crise sociale advient comme la conséquence fatale du progrès ? A supposer même que l'érection de multiples coopératives soit, dès maintenant, une chose certaine, encore ces groupements, ces transformations ne s'accomplissent pas du jour au lendemain. Quel que soit l'enthousiasme des apôtres de la coopération, aucun n'a osé soutenir qu'en un tour de main, sans transition, toute la production, tout le commerce de détail pourrait être accaparé par l'association dont s'agit. Pourquoi ? D'abord, parce que la coopération ne s'applique avec succès qu'à des objets simples, de consommation quotidienne et vulgaire, où les complications de la fabrication, du débit etc. sont inconnues. Ensuite, parce que le sentiment de liberté poussera toujours une catégorie de personnes à s'affranchir de l'observation du règlement social, parce que d'autres voudront jouir du crédit qu'une coopérative refuse habituellement. Enfin, parce que cette forme de société, comme le remarque M. Leroy Beaulieu (1), représente surtout le commerce passif, celui qui se contente de distribuer aux consommateurs les objets connus pour être à leur convenance, tandis que l'esprit de recherche, d'invention, d'initiative qui expose à des risques sérieux répugne à cet organisme et restera l'apanage des particuliers.

Qu'on ne vienne donc plus prédire la fin prochaine de la petite bourgeoisie. L'histoire démontre qu'à chaque évolution économique, de nouvelles positions s'offrent aux malheureux atteints par la roue du progrès. Ils subissent, non pas une déchéance de leur niveau social, comme on l'a dit justement, mais un déplacement sur le même degré de la hiérarchie (2). Ils ont presque tou-

(1) *Traité théorique et pratique*, par LEROY BEAULIEU, t. II, p. 597. *L'Economie politique*.

(2) A. POTTIER. *La coopération et les sociétés ouvrières*.

jours le temps de « se retourner », selon l'expression commune, et de s'engager dans une voie nouvelle. Voici la preuve : « L'établissement des chemins de fer a supprimé beaucoup plus de gagne-pains que la coopération de consommation n'en pourra jamais enlever. Si on faisait le calcul par kilomètre de voie ferrée, on arriverait à un chiffre formidable. Il faudrait au moins 300 hommes, 900 chevaux et 5 heures de temps pour transporter à terrain plat les marchandises qu'un train ordinaire conduit par quatre hommes véhicule en une demi-heure. Or, est-ce que la modification apportée par la vapeur au transport des hommes et des choses, tout en enlevant à une masse des classes moyennes une position acquise, a amené une crise sociale et fait déchoir les dépossédés du rang qu'ils occupaient dans la société ? » (1)

Non, et la raison principale en est que cette modification s'est faite peu à peu. Toutes les lignes ferrées n'ont pas été construites en un jour ; et les intéressés ont pu, dans l'entretemps, chercher de quoi occuper leurs bras et leurs cerveaux.



Un mot encore concernant le droit d'association qu'on dénie aux classes dirigeantes et aux ouvriers.

Contester aux capitalistes la faculté d'ériger une société coopérative, c'est attaquer directement, ainsi que nous l'avons montré plus haut, le principe même d'association des capitaux. Au point de vue économique la société coopérative et la société anonyme se confondent. Si bien que la société coopérative qui prospère finit, de l'avis de tous les observateurs, par se transformer en société anonyme. Eh bien ! que la loi

(1) Voir A. POTTIER, eodem loco p. 33.

interdise aux personnes susvisées d'user de leur liberté et de s'unir sous telle forme déterminée, le petit détaillant sera-t-il sauvé? Non pas, car, sans être prophète, il est permis d'affirmer que l'on se rejettera sur une autre forme. A moins de se résigner à une vaine parade, il faudra donc édicter une prohibition générale et absolue de s'associer sous n'importe quelle forme et pour quelque objet que ce soit. Nous n'insistons pas, ayant déjà précédemment abordé l'objection.

Il nous faut enfin ajouter quelques réflexions au sujet des ouvriers. A eux revient l'honneur d'avoir attiré l'attention publique sur ce sujet. D'aucuns vont parfois jusqu'à leur reprocher d'avoir développé l'esprit de solidarité et propagé le principe coopératif. La société coopérative, d'après ces esprits chagrins, tout comme d'après Proudhon, n'est qu'un groupe dont les membres n'étant associés que pour eux-mêmes, sont associés contre tout le monde. Au lieu de ces groupements, dit-on, pourquoi ne pas conclure d'entente avec les intermédiaires? Pourquoi aussi les patrons saisissant les tendances ouvrières n'ont-ils pas constitué d'Economats?

La riposte est aisée. Et tout d'abord, quant au principe même d'association, y a-t-il rien de plus juste pour l'ouvrier que d'améliorer son sort en achetant au meilleur marché ce dont il a besoin? Comment, dès que le travailleur réclame une augmentation de salaire pour faire face aux besoins du ménage, on lui représente avec raison que les conditions de la concurrence ne permettent pas d'accueillir sa demande. Quoi de plus équitable, dès lors, qu'il cherche, à l'aide d'un salaire restreint, à réaliser des économies sur ses achats pour pouvoir grossir ses ressources! (1) N'est-ce pas son intérêt bien entendu, j'allais dire son devoir, d'en agir ainsi?

(1) Séances du conseil communal de Gand. (Mars-avril 1896).

En ce qui concerne l'économat prôné par quelques personnes désireuses de tout concilier, qu'il suffise de remarquer que cette solution, qui n'en est pas une, aboutit au *Truc-système* et présente de nombreux inconvénients. Dirigée par le patron, cette institution, eu égard aux tendances actuelles, inspire la défiance et apparaît aux yeux de l'employé comme un instrument d'exploitation. De plus, la vie privée de l'ouvrier n'a plus de secrets pour le maître. Inutile, croyons-nous, de prouver davantage ce que les faits ont démontré autour de nous.

Dernière objection. Pourquoi repoussez-vous l'entente avec les intermédiaires? La réponse des coopérateurs est contenue dans ce dilemme :

Ou bien nous concluons une convention avec un intermédiaire.

Ou bien nous nous entendons avec plusieurs.

Si l'accord n'est conclu qu'avec un intermédiaire, nous ne sauvons que celui-là.

Si nous nous entendons avec plusieurs, la clientèle apportée à chacun de ceux-ci sera restreinte, les achats en gros seront donc moins importants, le prix de revient plus élevé, partant, le bénéfice très limité. Finalement le public ira là où son intérêt l'appelle, c'est-à-dire où la marchandise est contrôlée, le prix plus réduit qu'ailleurs, et le gain, en conséquence, plus considérable.

Ces différents systèmes, déclarait-on récemment, sont des marchandages, et, bien qu'ils puissent servir de transition du commerce à la coopération, la logique qui, dans ces sortes de choses, va fatalement à ses conséquences, amènera la coopération pure et simple (1).

Si l'on demandait maintenant à un observateur consciencieux son *crédo* économique, nous estimons qu'il pourrait s'exprimer en ces termes :

(1) A. POTTIER. *La Coopération*.

Je crois en la coopération,

Parce que la raison proclame que tout homme est libre de s'entendre avec son voisin pour s'assurer au meilleur marché le pain quotidien de la vie,

Parce que, si le producteur a le droit de vendre son produit au plus haut prix, le consommateur, d'autre part, a le droit de chercher à acheter au plus bas prix,

Parce que, sur le commerce de détail, la coopération a non seulement l'avantage de vendre à bon marché, mais encore de garantir la pureté de la chose vendue, de réaliser une économie extraordinaire de frais généraux et de provoquer l'épargne,

Parce que la jouissance collective, en d'autres termes, l'accord dans la consommation imprègne déjà toute la vie moderne (Ex. : chemins de fer, tramways, etc.),

Parce qu'en droit naturel la réunion des hommes est plus respectable que celle des capitaux,

Parce qu'une fois le principe d'association admis, rien ne s'oppose à son action,

Parce que l'avenir est au grand commerce comme le présent est à la grande industrie.

Je crois en l'existence des classes moyennes,

Parce qu'elles se composent de générations fortes, saines, morales et tempérantes,

Parce que la coopération ne pourra jamais s'appliquer à toutes les branches du commerce et de l'industrie, qu'il y aura toujours une foule de négoce qui resteront l'apanage d'individualités,

Parce que la plus grande part du domaine commercial appartiendra toujours à la forme du commerce spontané et intéressé, la plus générale, la plus souple, la plus inventive, celle qui met le plus en jeu toutes les facultés de l'homme et que la coopérative de consommation, dont on doit souhaiter d'ailleurs le développement, apparaît plutôt comme un correctif de certains

abus que comme le moteur naturel et efficace du commerce et de l'industrie (1),

Parce que les changements économiques s'opèrent par voie d'évolution et non de révolution,

Parce que le stimulant de l'intérêt bien entendu fera comprendre, à point nommé, que l'association peut sauver la classe moyenne et que la guerre à l'association ne peut que consommer sa ruine.

(A continuer)

A. GODDYN

(1) LEROY BEAULIEU, *Op citato*.





LA MORT DU JOUR

*Lentement descendait, lentement, le Soleil,
le Soleil or et feu par delà la bruyère,
la bruyère uniforme et morne et infinie
comme un océan d'accalmie,
déjà se nuançant de mauve et de mystère.
Lentement descendait, lentement, le Soleil.*

*Par dessus les sapins, coupant d'un long rais noir
le rêve tout là-bas languide des bruyères,
la plaie béante du couchant
ainsi qu'une averse de sang
faisait pleuvoir
de la lumière.*

*Et toujours, et toujours le Soleil,
le Soleil lentement descend,
puis, tout à coup, découpe en un liseré d'or,
en un profil incandescent
— comme une apothéose avant son grand sommeil —
les contours dentelés du bois noir qui s'endort.*

*Le vieux clocher, les chaumes des maisons
les meules blondes de moissons
jettent des flammes!
et par le ciel immense et bleu
les nuages en feu
banderolent leurs oriflammes!*

*Mais voici, derrière cette ferme,
que disparaît le grand Soleil éblouissant*

*comme un œil ébloui de rayons, qui se ferme;
et le Jour sombre dans son sang.*

*Le vieux clocher, les chaumes des maisons
les meules blondes de moissons
se vêtent d'ombre,
et, par le ciel immense et bleu, le crépuscule
déroule tout le deuil de son voile de tulle,
et les nuages noirs au fond du ciel profond
— comme vers les Sabbats fantastiques des ombres —
s'en vont!*



L'IDÉAL AMOUR

à FERNAND SÉVERIN

*Comme on aime une aube printanière
si candide qu'alors la lumière
semble faire au Bon-Dieu sa prière,*

*Comme on aime un pur scintil d'étoiles
constellant la nuit chaste et sans voiles
où le Rêve vogue à pleines voiles,*

*Comme on aime une oiselle amoureuse
vers le ciel en notes lumineuses
projetant sa petite âme heureuse,*

*Comme on aime une petite rose,
mais si belle et si frêle qu'on n'ose
approcher de sa fraîcheur éclore,*

*C'est ainsi, c'est ainsi que je veux atmer celle
qui m'est l'aube et l'azur et la rose et l'oiselle,
car, Poète-Chrétien, mon amour a des ailes!*

GEORGES RAMAEKERS





PAUL, VERLAINE (1)

III

PARALLÈLEMENT à ces livres où, selon le dire du poète, « le catholicisme déploie sa logique et ses illécebrances, ses blandices et ses terreurs », Verlaine commit la faute d'en écrire, à partir de 1880, d'autres « purement mondains, sensuels avec une affligeante belle humeur et pleins de l'orgueil de la vie » (2). Son œuvre, comme son existence, mais de manière plus affligeante parce que plus voulue, le révèle double. Janus littéraire, il a, dans la poésie, visage d'ange et face de faune.

Cette étude ne serait point complète et, défaut pire, elle manquerait de sincérité, si elle taisait le pécheur après avoir admiré le croyant; si, au sortir des extases de *Sagesse* et des prières d'*Amour*, elle ne pénétrait dans ce que Lélian nomma, en langage de bibliothécaire, *l'enfer* de son œuvre chrétien.

Vous souvent-il de *Pornocratès*, dont le cruel symbolisme par trop d'audace effarouchait naguère? Sur une corniche de marbre sculpté, la femme

(1) Voir le *Magasin Littéraire* des 15 février et 15 mars 1896.

(2) *Les Poètes maudits*.

qu'aveugle un funeste bandeau marche, guidée par un pourceau rose, vers d'ignobles et ténébreuses luxures, cependant qu'à force d'ailes et des mains voilant le pourpre de son pur visage, là-bas, le pauvre Amour sanglotant, désespéré, s'enfuit dans l'azur.

Sensuels ou infâmes, *Parallèlement, Chansons pour elle, Odes en son honneur, Élégiqs*, ces divers recueils évoquent de sorte impérieuse la célèbre aquarelle du maître Rops. Mais l'image qu'ils évoquent a changé quelque peu: sur la corniche de marbre sculpté l'homme a remplacé la femme; il n'a point de bandeau sur les yeux qu'une ardeur lubrique allume; c'est d'un allègre pas qu'il suit le guide immonde et délibérément qu'il plonge aux cloaques de chair. Et l'Amour qui s'envole à tire d'aile est plus désespéré que jamais, car en cet homme-là gaîment rué vers l'opprobre, à peine homme encore et qui plutôt semble un étrange satyre d'où le bouc aurait chassé l'homme, il faut qu'il reconnaisse un poète illustre que la jeunesse acclame, le même qui jadis, avec une ingénuité touchante, chantait pour sa mie la chaste *Bonne Chanson*.

Mais il aimait véritablement alors, et ce qu'il apothéose en ces livres-ci n'est que la bestialité du rut. La plus virginale des douces fiancées sourirait joyeuse, émue et fière, d'écouter la *Bonne Chanson*. La dernière des traînées, l'on a peine à comprendre qu'elle puisse inspirer les *Odes en son honneur* ou tels vers plus inavouables encore tenus prudemment hors commerce, et ne pas mourir de honte.

Il en coûte d'accabler sous des paroles brutales un écrivain qui règne dans les royaumes de la poésie, un frère chrétien aussi dont les fautes, quelles qu'elles soient, ne permettent point de suspecter la foi. Mais c'est à cause précisément de l'admiration

que mérite le pénitent sublime de *Sagesse* et de cette pitié qu'il réclame, qu'une franchise absolue s'impose. La louange due, sans doute, mais le blâme qu'il faut. Au risque de choquer des pudibonderies ou d'intolérants fétichismes, la vérité ne doit-elle pas être dite?

Or donc, la vérité c'est que jamais peut-être livres tout entiers de vers érotiques n'ont cyniquement, comme par jeu, autant que les *Chansons pour elle* et les *Odes en son honneur*, éclaboussé d'ordures le plus beau des sentiments humains. Pourquoi ces priapées, dignes parfois de l'Arétin, ne sont-elles pas illustrées par Marc-Antoine?

Peu de poètes assurément se fatiguèrent à magnifier la passion permise. Ils furent, à toutes les époques, si volages et libertins! Usurpant la place des légitimes amours, souventes fois la maîtresse a chassé de la poésie l'épouse et la vierge. Pour qui pleurent-ils leurs mélancolies, exaltent-ils leurs ivresses, les sonnets de Ronsard, les lieds de Heine, les stances d'Hugo, de Musset, de Banville, de Baudelaire, de Coppée, de cent autres plus ou moins choyés? On le devine et, si d'aventure on ne le devinait pas, le bavardage indiscret des biographes et des critiques n'aurait point de repos qu'il ne l'eût révélé.

Je n'avance point que ces poèmes soient d'une lecture édifiante. On y coudoie des mots lestes et mainte image retroussée. Que de fois y flambe une sensualité ardente! Il est bien rare cependant qu'une pointe de sentiment n'y épure un peu la sensation. Certaines décences n'y sont point violées ou ne le sont que dans une intention de sarcasme, pour l'expression véhémement d'une colère, d'un désenchantement, d'un remords. La femme y garde droit toujours à quelque respect. De ces hymnes coup-

bles que le corps chante au corps, l'âme n'est presque jamais totalement absente.

Son absence, en ces poèmes-ci de Verlaine, est complète: la brute y célèbre seule le triomphe du satyriasis. Elles salissent l'imagination, ces pages orgiaques: détournes-vous-en, car longtemps peut-être, si vous les lisiez, vous tous qui noblement aimez ou qui rêvez d'héroïques tendresses, vous ne lèveriez plus, sans rougir, les yeux vers les yeux de l'Elue de votre vie ou de vos songes, et il vous faudrait d'immenses et douloureux efforts pour restaurer dans vos cœurs le culte profané.

Ceci malheureusement n'est pas une hyperbole: peu de lignes citées suffiraient à la preuve, s'il était une citation possible. Ivre de vice, l'enfant prodigue se vautre furieusement dans la « sainte luxure ». Jamais le chien de la Bible n'est retourné aussi frénétique à son vomissement. L'invincible nausée que provoque le spectacle de ce quinquagénaire infirme, presque un vieillard, confessant que ses sens lui sont devenus comme des dieux, en proie à la nostalgie des turpitudes, s'allumant aux pires aphrodisiaques! Ce qui terrifie, c'est la religion, la prière mêlées à ce dévergondage sénile, c'est l'inconscience dans l'abjection, l'absence du plus fugitif remords, l'orgueil de la honte:

Seul l'orgueil est vivant, il danse dans tes yeux,
Il regarde la faute et rit de s'y complaire. (1)

Or, souhaitez-vous connaître l'objet, d'ailleurs multiple, de son culte?

Voici: la femme que le « vieux damné » assure de son estime et de sa vénération, qu'il proclame

(1) *Sagesse.*

sublime, forte et sainte, la reine aux pieds de laquelle il se prosterne en des attitudes d'extase et dont il s'atteste sans vergogne l'esclave, celle qui le sauve du désespoir et lui prodigue lumière et courage, il l'a ramassée par un soir de débauche dans un sale bouchon parisien où l'on valsait aux sons d'un accordéon. « Fille en ville », elle eut toute sorte d'amants. Aujourd'hui, ce rebut du trottoir, l'ordure qui dégoûterait le crochet d'un chiffonnier, la gouge ignoble fait vibrer la lyre d'un génial poète!

Et je ne dirai pas — cela est indicible — comment elle vibre en l'honneur de cette catin : certaines adorations sont d'inexpiables outrages, et l'on se demande avec effroi si c'est de l'amour qui souille ainsi, ou quelque monstrueuse haine.

Lorsqu'à la chute des Girondins, les Furies de la Guillotine dépouillèrent de ses vêtements Théroigne de Méricourt, ce fut pour la fouetter en public sur la terrasse des Tuileries, et leur victime en demeura jusqu'à la mort, folle d'une épouvantable folie. Ce n'est pas une fustigation qu'infligent les *Odes en son honneur*, c'est pis. Et, dans leur rage impure, les bourrèles de la Terreur furent moins impitoyables que le poète : serait-il une femme qui ne préférât l'ignominie de leur supplice à l'infamie de son apo théose?

Pour excuser le cynisme de ces pages, Verlaine alléguait, depuis une dizaine d'années, une sorte de plan poétique qu'il s'était tracé. Il s'était opportunément avisé que, l'homme étant tour à tour ange et bête, son œuvre devait, sous peine d'insincérité, le refléter sous sa double face, alterner le scandale avec l'édification. L'humanité pêche et prie, prie et pêche ; c'est pourquoi la vérité psychologique veut que le poète rime successivement pour la joie des cloîtres

et le délice des lupanars, s'exhibe tour à tour phal-
lophore et porte-cierge.

Et, lui qui naguère, aux jours de repentir et de
ferveur, avait protesté qu'à ne point « choquer la
délicatesse d'une oreille catholique » il mettait « sa
plus chère gloire comme son espoir le plus fier » (1),
lui qui priait :

Que je ne sois jamais un objet de censure
Dans l'action pieuse et le juste discours;
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure;
D'un scandale, d'un seul, préservez mes contours; (2)

il abrita sous ce misérable sophisme ses pires écarts
de plume. Sous prétexte de psychologie vraie, d'hu-
manité vécue, il trancha systématiquement son œuvre
en deux portions; l'âme régna dans l'une, la chair
dans l'autre. Tel aussi l'Arétin jadis se partageait
entre les obscènes sonnets et les livres dévots, sans
toutefois qu'il affectât cet excessif dilettantisme: il
n'affichait pas de programme et ne claironnait point
le prospectus de ses aberrations.

Des séries parallèles, sensuelles et religieuses,
promises dans les *Poètes maudits*, qu'est-il advenu?
Ce qu'il devait advenir. Catholiquement Verlaine est
allé s'affaiblissant: *Amour*, riche encore de pages
belles, ne valut point *Sagesse*, *Bonheur* fit regretter
Amour, et les *Liturgies intimes* tout ce qui précéda.
Décadence fatale! Par ailleurs — et ce fut un autre
châtiment — la série libertine atteignit de volume
en volume à des perversités plus aiguës, à de plus
cyniques brutalités: dans les *Odes en son honneur*,
dans *Femmes*, dans les poèmes, inédits encore ou

(1) *Sagesse*. Préface.

(2) *Amour*.

épars, de *Chair*, s'épanouit enfin la suprême fleur d'ignominie.

Mais à quoi bon moraliser? Que sert de pleurer l'égarément qui pousse un grand poète à édifier de parti-pris une œuvre pleine de tels contrastes, à divulguer impudemment ses faiblesses et ses hontes, et le besoin qu'il éprouve, comme maître François Villon, son aïeul par bien des côtés, de diffamer sa mémoire? Après avoir, aux primes jours de sa renaissance à la Foi, prisé le suffrage des croyants, Verlaine, cherchant à s'aveugler sur ses chutes, affecta de ne vouloir être jugé que littérairement et compta, ainsi jugé, être absous. Pourvu que l'on absolve l'artiste, il n'importait que l'on condamnât le chrétien. Comme si remiser la morale était toujours possible, comme s'il n'était point tels ouvrages à propos desquels on ne cause pas littérature! Le voyageur qui patauge ne s'arrête point pour s'exclamer: Oh! l'admirable boue! C'est en vain que l'on tenterait de louer ça et là, dans ces recueils impurs où l'artiste lui-même, au reste, finit par sombrer en un bafouillage lamentable (1), les mélodies subtiles du vers, la savante souplesse des rythmes, toutes les magies et les virtuosités de la forme: ce lyrisme lubrique obsède, trouble, révolte au point que l'on n'ose et que l'on ne saurait songer aux charmes du chanteur.

(1) « Il y a environ un an, raconte M. Adolphe Retté dans *la Plume* du 1 février, je rencontrai Verlaine. Il était, ce jour-là, très grave et très sombre et il me demanda brusquement si j'aimais ses récentes productions. Je lui répondis: « Vous avez fait votre œuvre pour votre gloire et pour notre joie. Aujourd'hui, vous avez bien le droit de vous amuser. » — « Ah! s'écria-t-il, justement, *cela ne m'amuse plus de faire des vers...* car je ne considère pas comme tels les petites crottes que je ponds maintenant. »

IV

Le Chanteur! Il fut merveilleux, pourtant, plus peut-être qu'aucun autre en ce siècle, de grâce spontanée et d'art subtil, cet enfant qui, d'après M. Jules Lemaître, « avait une musique dans l'âme et qui, à certains jours, entendit des voix que nul avant lui n'avait entendues ».

De santé frêle et de vouloir débile, âme sauvage, inquiète et langoureuse, sensitif d'une extrême vibratilité, épris à la fois de bonhomie et de préciosité, sa nature devait tôt l'affranchir des disciplines du *Parnasse*. La poésie éclatante, sculpturale, objective, aux contours précis, aux angles nets, sans vague ni mystère, de Leconte de Lisle et de ses fidèles n'était point son fait. Peu à peu, non en insurgé conscient et résolu, mais sans préméditation, sans le moindre souci de promulguer une esthétique neuve, il s'écarta de ses frères d'armes pour révéler son exquise et troublante originalité d'artiste.

Son âme seule, désormais, se répandra dans ses poèmes, et le monde extérieur lui-même la reflètera sans cesse. Les paysages frissonnants épars dans son œuvre apparaissent tous d'une intense spiritualité : c'est le poète qui palpète en eux.

Et, comme il est en proie aux lassitudes et aux doutes, plein d'obscurités et de troubles, simple, timide et farouche, d'une sensibilité suraiguë et malade, il proscriit fatalement de son art la pompe des ordonnances, le faste des décors, la sérénité des attitudes, les gestes altiers, non moins que les couleurs éblouissantes et les sonorités triomphales. Le demi-jour intime est son domaine. Il y note en sourdine des sensations fugaces et ténues, des sentiments indécis et rares. Les songes qu'il évoque s'estompent de brume, flottent dans un lointain, et les bruits s'amortissent et les nuances

s'affinent. Les vocables eux-mêmes, triés avec une apparente gaucherie ou une négligence simulée par un artiste étonnamment expert, ajoutent encore, par leur imprécision voulue, au *tremblé* du rêve. N'est-ce point le précepte que formule son bref et charmant *Art Poétique*?

Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la couleur, rien que la nuance!
Oh! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor! (1)

Hostile à toute exubérance dans les choses et dans les hommes(2), ce n'est point lui que l'on acclamera jamais comme un professeur d'énergie. Il a horreur de la force comme d'une brutalité. Son art manifeste partout son inaptitude à l'action, publie partout sa lassitude, son énervement, sa satiété. Et son sourire lui-même, quand il jase avec que d'esprit! se fane d'une mélancolie désenchantée. Poète raffiné des abandons et des défaillances, il ne semble révélé nulle part plus profondément que dans ce délicieux sonnet de *Jadis et Naguère* :

Je suis l'Empire à la fin de la décadence,
Qui regarde passer les grands Barbares blancs,
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or, où la langueur du soleil danse.

L'âme sculette a mal au cœur d'un ennui dense.
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.
O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence!

(1) *Jadis et Naguère*.

(2) Voir, dans les *Mémoires d'un Veuf* : *Mal'aria*.

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu!
Ah! tout est bu! Bathylle, as-tu fini de rire?
Ah! tout est bu, tout est mangé! Plus rien à dire!

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige!

Est-il plus douce musique et plus dolente, d'une harmonie plus adéquate à la sensation exprimée?

Le vers de Verlaine, on le dirait chuchoté au chevet d'un malade endormi; il rôde avec discrétion sur d'épais tapis, tout épeuré de troubler le silence. Sa câlinerie est unique. Il a des enlacements subtils, une grâce onduleuse et féline. Rien n'est plus souple, plus aérien, plus naïf, plus maniéré.

Musicien amoureux de cadences savantes et neuves, Verlaine, sans jamais coiffer le bonnet rouge, a métamorphosé le vers. En multipliant les coupes hardies ou bizarres, en déplaçant habilement la césure, il a trouvé des rythmes originaux et doué l'alexandrin d'une ductilité avant lui inconnue. Par la recherche des assonances et des allitérations, il en a enrichi la musique intérieure. Par son exemple il réhabilita l'Impair, dont les législateurs du Parnasse avaient tant médité,

Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose,

et mania avec une maîtrise si délicate les vers de neuf, de onze et de treize pieds, qu'il leur conquist définitif droit de cité dans la poésie française.

En même temps, lui, qui avait adoré, dans la chapelle du *Parnasse*, la rime déifiée par Théodore de Banville, il s'insurge contre le culte excessif de la rime riche, « bijou d'un sou », et revient aux traditions classiques. Il affranchit le vers d'une contrainte qui menaçait de bannir toute surprise, de tuer toute sou-

plesse et toute ingénuité. Répudiant, après Leconte de Lisle et Banville, l'alternance perpétuelle et obligatoire des rimes masculines et féminines, il ose des strophes et des poèmes unisexuels. Et, dans la strophe même, l'entrelacement ingénieux de rimes dont les échos se rapprochent ou s'éloignent, suscite des rythmes imprévus et charmants.

Certes ses tentatives novatrices ne furent pas toutes également heureuses : lui-même ne le croyait point et souriait volontiers des jouvenceaux qui s'armaient de ses malicieuses fantaisies ou de ses audaces funambulesques pour justifier leurs propres excentricités. En dépit de quelques vers démesurés, blancs ou assonancés, rares d'ailleurs dans son œuvre, il lui répugnait, à lui qui professait que tout vers implique discipline, de passer, en maints cénacles, pour un bienveillant ancêtre du versilibrisme contemporain. S'il fut pour quelque chose dans l'évolution périlleuse qui aboutit au polymorphisme de M. Vielé-Griffin, j'ose dire que ce fut malgré lui.

Le rôle poétique de Verlaine est assez considérable ailleurs pour que l'on pardonne au poète une influence regrettable exercée à son corps défendant. Nous lui devons une forme rajeunie, légère et souple du vers, moins de plasticité, mais plus de musique discrète et voilée, le goût des nuances dans la sensation et de la subtilité sentimentale. Nous lui devons aussi, dans la poésie, plus d'émotion vraie, de l'humanité sincère, palpitante et saignante.

Par dessus tout, c'est à Verlaine que nous devons cet orgueil et cette joie : un poète catholique. Depuis le Moyen-Age, la France n'en avait point connu.

Certes on ne manquait pas d'œuvres médiocres et banales perpétrées par de plats rimailleurs en l'honneur de la religion, car rien, excepté l'Amour, n'a été galvaudé par les caramélisants de lettres

autant que les choses de la Foi et, si la religion du Christ pouvait être frappée de ridicule, elle l'eût été grâce au zèle mirlitonesque des entrepreneurs de cantiques.

En dehors d'eux, c'est à peine si, en remontant le passé, l'on découvre quelques vers de véritable inspiration catholique, chez Villon ou chez Clément Marot, qui, pas plus que Verlaine, ne furent des saints. Dans tout ce dix-septième siècle, vanté comme un grand âge chrétien, où sont les poètes qui prient? Ceux qui laissèrent des poésies spirituelles « écrivaient, dit M. Anatole France, dans le goût Louis XIII, qui était un goût trop fier et même quelque peu capitaine et matamore. Comme Polyeucte au temps du Cardinal, leurs poètes pénitents avaient un chapeau à plumes, des gants à manchettes et une longue cape que la rapière relevait en queue de coq » (1). Leur poésie a la majesté, la roideur, la pompe et la facticité des cérémonies de cour : en elle, rien ne s'émeut, ni ne vibre. Ils chantèrent, selon M. Léon Bloy, « le Dieu des architectes et des tapissiers de la monarchie et leur poésie d'étiquette ou de catafalque avait juste le prix marchand de l'aumône royale qu'on laissait tomber dans leur sébille. (2) » *L'Imitation* de Corneille n'est qu'une traduction. Rien de plus froidement compassé que les Cantiques et les Chœurs de Jean Racine. Quelle âme palpite dans les poèmes laborieux du didactique Louis Racine, la *Grâce* et la *Religion*, dont la lecture constitue le plus effroyable pensum, dans les odes de Jean-Baptiste Rousseau et du grave Lefranc de Pompignan? Le sonnet fameux de Jacques des Barreaux — un autre enfant prodige — mis à part, l'âge classique nous a-t-il légué dix vers de prière?

(1) ANATOLE FRANCE : *La Vie littéraire*, 3^{me} série.

(2) LÉON BLOY : *Un Brelan d'Excommuniés*.

Plus près de nous, qui représente la poésie catholique? Turquety, le boulanger Reboul ne comptent que dans les bibliothèques de pensionnats. Les rêveries sentimentales de Lamartine sont d'un déiste, le plus souvent. Les stances où s'affirme avec une magnifique éloquence son christianisme, un protestant les signerait volontiers; elles n'ont ni tremblements, ni larmes, ni tendresse, elles ne connaissent ni Pénitence, ni Eucharistie, ni Messe, ni Salut, ni la Vierge Marie, ni les Anges, ni les Saints.

A vrai dire, Victor de Laprade seul se révèle, dans les *Poèmes évangéliques*, animé d'un souffle de foi. Mais, sans manquer de justice envers ce très noble écrivain, il faut bien reconnaître que son livre, narratif et descriptif, conçu froidement et composé avec méthode, très correct en sa tenue académique, manque presque constamment d'émotion, d'intimité, de vie. Nul cri d'âme n'y communique le frisson. Et, ajoutons-le, aucune éclatante supériorité d'artiste ne s'y impose.

Il fallut Verlaine magnifiquement baigné de repentir et tout flambant d'amour, pour restituer à la poésie le catholicisme intime et pratique dédaigné par les uns, odieusement banalisé par les autres. *Sagesse* accomplit le prodige, « dans des vers si beaux que l'incroyante jeunesse contemporaine fut forcée de les admirer avec passion et d'en devenir l'écolière » (1).

Or, tandis que montait vers le poète l'hommage surpris et fervent des lettrés, quel lui fut l'accueil des catholiques? Peu s'en fallut qu'ils ne jetassent à la rue le livre et l'auteur. M. Léon Bloy, qui célèbre en des pages si éloquents *le lépreux* — c'est ainsi qu'il baptise Verlaine dans son *Brelan d'Excommuniés*, —

(1) LÉON BLOY. Ibid.

conte à ce propos, avec son luxe coutumier d'hyperboles, une anecdote caractéristique et, je l'ose attester, véridique en ses détails essentiels. La voici :

« Le volume de vers intitulé *Sagesse* a été publié, en 1881, par la « Société générale de librairie catholique », aux frais de l'auteur, je me plais à le croire. Jamais ce livre ne fut mentionné sur les catalogues de la maison; jamais aucun bibliographe dévot n'en parla; jamais le moindre effort commercial ne fut accompli pour en débiter un seul exemplaire.

« Lorsqu'un nécessiteux d'idéal, à grand' peine informé, débarquait dans la boutique de la rue des Saints-Pères, son argent au bout des doigts, briguant le privilège d'émanciper la brochure, il semblait, — tant le postulat était inouï, — qu'on eût affaire à quelque noceur en délire, fourvoyé là par la plus insolite erreur et demandant une priapée!

« Un épidémique balbutiement sévissait aussitôt sur les commis épouvantés. Les vendeurs en détresse et les pâlassants comptables s'agitaient et s'ahurissaient en de rapides colloques ou d'inefficaces délibérations. De claquantes portes voltigeaient, soufflant au visage de l'affronteur, du fond d'antrès inexplorés, les chastes courants d'air de la plus boréale circonspection. Tout à coup, un Eliacin de l'étalage ou quelque bombyx incitateur préposé aux pieux rossignols, apparaissait, se déclarant investi pour certifier à l'impétrant l'inexistence regrettable de l'ouvrage sollicité. Bref, il fallait que cet obstiné client notifiât le dessein préconçu de ne pas s'en aller du tout sans son exemplaire pour que, de guerre lasse, on se décidât à l'en gratifier, moyennant finance, en levant au ciel des yeux affligés.

« Enfin ce drame grotesque durerait encore si l'intrépide éditeur des autres livres de Paul Verlaine, M. Léon Vanier, n'avait acquis celui-là de la Librairie catholique, enchantée probablement d'une si belle

occasion de se purifier.... Le chef-d'œuvre de Paul Verlaine était une souillure à la robe de cette hermine. »

Il est difficile de ne point partager la stupeur du véhément pamphlétaire en présence d'un ostracisme pareil décrété contre un livre irréprochablement chaste, qui devrait occuper une place d'honneur dans toute bibliothèque de lettré. Et la stupeur devient aisément de la colère, lorsque l'on compare cet accueil à celui qui fut fait naguère à l'un des plus immondes de nos contemporains, Léo Taxil, lorsqu'il lui plut de badigeonner de dévotion son enseigne.

Mais la cause de cette persistante défaveur infligée au repentir génial de Verlaine?

Peut-être des préjugés d'école n'y furent-ils pas étrangers tout à fait, mais on allégua surtout contre le poète le débraillé de son existence et les pages licencieuses signées de son nom. Des pharisiens impeccables, confondant en une même réprobation le pécheur et le péché, s'indignèrent que ce publicain osât contaminer de sa présence le temple où s'agenouillait, pour prier, leur orgueil. Il fut décrété, grâce à eux, que la conversion du pauvre Lélian ne pouvait être sincère et que ses sanglots n'étaient que dilettantisme. Ces implacables parangons de vertu, ces Purs et ces Justes, qui tiennent apparemment le confessionnal pour un meuble inutile, publièrent ainsi, du même coup, leur ignorance et leur hyprocrisie. S'ils avaient mieux connu la vie et l'œuvre de ce frère douloureux, ils lui eussent épargné, sans doute, ce *raca* réprouvé par le miséricordieux Sauveur de l'Évangile. A cette âme angoissée, défaillante, mais loyale, simple et fière, ils eussent accordé la pitié à laquelle elle avait droit, et peut-être même la tendresse dont elle était digne.

Nous n'avons point caché les tares de son œuvre et ne demandons point qu'on les oublie : l'avenir

s'en chargera. Mais il ne faut point, non plus, que certains livres détestables, enfantés en des heures d'aveuglement moral, fassent méconnaître la rare beauté et l'innocuité d'une part considérable des poèmes de Verlaine, ni surtout la magnifique ferveur qui en embrase un grand nombre. Les *Chansons pour elle*, que demain relèguera dans les ténèbres, ne peuvent nuire à *Sagesse* qu'attend la gloire. Pourquoi refuserait-on à Verlaine l'indulgence dont jouissent, par exemple, Virgile, Ovide et La Fontaine, proposés à l'admiration des potaches, l'un en dépit d'une trop célèbre églogue, l'autre malgré ses *Amours*, et le dernier nonobstant la grivoiserie de ses *Contes*? Les *Sonnets* de Shakespeare n'empêchent pas des religieux austères de revendiquer pour le catholicisme son immense génie; Rubens n'est pas expulsé de nos cathédrales par l'indignation des bedeaux, sous prétexte qu'il brossa la *Kermesse* du Louvre; et la paillardise qui tua Raphaël ne semble pas avoir nui à sa renommée de prince de l'art chrétien. Ce n'est pas trop, certes, d'exiger, pour le plus émouvant et le plus profond des poètes religieux de ce temps, la même clémente justice.

J'arrête ici cette étude, trop longue peut-être et si incomplète, où fut tentée surtout une histoire d'âme.

La voix s'est tue de celui que la jeunesse, qui l'aimait, avait sacré roi de la poésie. Un soir du dernier janvier, Paul Verlaine s'en est allé, fortifié par sa Foi et la prière aux lèvres, vers l'au-delà redoutable. Tandis qu'au poète loqueteux et vagabond les lettres en deuil faisaient de touchantes et triomphales funérailles, son âme tremblante, entrée dans l'immortalité, se présentait devant le Père, témoin de ses chutes et de ses larmes, espoir aussi des suprêmes repentirs de son agonie. A l'heure ultime, sans

doute, lui qui savait son indignité et la clémence d'En Haut, il avait renouvelé, du balbutiement de ses lèvres mourantes, l'humble et contrite offrande que la pitié divine ne repousse jamais. Puisse le pauvre Lélian avoir retrouvé, selon son vœu, sur le cœur de Jésus chanté par lui en des hymnes sublimes,

La place où reposa la tête de l'apôtre.

MAURICE DULLAERT





LE LASSO

A M^r MAURICE W...

COMME une tache sanglante au fond de la savane esseulée, le soleil tombait dans un ciel de flammes, découpant en ombres fantômes sur les ors flamboyants la dentelle assombrie des très loins de montagnes.

Sur le sol, des touffes d'herbes ignées — tels des monceaux précieux aux prismatiques reflets — se vautraient dans de grandes flaques glauques, incendiées de soleil et fangeant la prairie...

Aux infinis se suspendaient une à une, — espacées — les étoiles pâles et rêveusement belles...

Tout devenait silence : le désert sauvage se dra-
pait d'une inconnue majesté et à mesure que s'avan-
çait l'ombre enlaçant en sa calme étreinte la nuit
et le jour, plus mystérieusement ombreux se balan-
çaient les buissons...

.

Mais voilà que tout à coup des loins de la plaine, sur les rails d'acier qui se joignent à l'horizon en deux filets d'argent, un train s'élançait rapide, vertigineux... comme un tonnerre, il roule... sa chaudière ronfle, ses roues mordent l'acier; l'atmosphère enflammée résorbe les flots de fumée lourde qu'il crache en blancheurs de cygne...

A tout ce bruit, la solitude s'est réveillée : la chanson de la brise est morte, le feuillis qui bruissait a calmé son murmure.

La terreur et l'épouvantement hurlent aux fourrés jusqu'aux lointains de la savane : les brousses craquent, des feuilles piétinées froissent sèchement leurs nervures : au tonnerre du monstre qui vient répond la voix sourde du sol ébranlé... les hautes herbes plient et des fourrés noirs au galop une caballada de chevaux bondit.

Sauvages, la crinière au vent, le col blanc d'écume ils vont assourdis, les naseaux dilatés, frappant le sol d'un sabot rapide qui fait jaillir en poussière le sable de la plaine.

Un chasseur les suit, à cheval, pesant sur ses étriers, enfonçant le fer aigu de ses éperons aux flancs sanguinolents de sa monture qui renâcle et s'effraie : dressé sur sa selle, le sombrero dans les yeux, les cheveux au vent, le lasso prêt, il semble un de ces génies du désert faits de fantasque et d'ombre.

Et de là-bas le train arrive, le train approche...

Et l'homme va toujours, l'œil fixé sur le troupeau qui fuit...

D'instinct, les chevaux ont compris que mettre entre eux et le chasseur la monstrueuse machine c'est conquérir à nouveau la liberté des plaines ; d'intelligence, l'homme a surpris que la laisser passer c'est perdre à jamais le prix de ses surhumains efforts.

Le train est là, tout près...

D'un bond, les chevaux éperdus ont franchi le rail d'acier et simultanément, prompt comme l'éclair, le lasso a sifflé dans l'espace découpant au ciel ses gigantesques spirales...

.

Un cri inhumain se perdit dans le bruit : le cheval du chasseur se détourna brusquement de sa course et malgré ses efforts, fléchissant les genoux, fut entraîné bientôt avec une vertigineuse vitesse.

L'homme pendait à la selle, essayant vainement de se dégager, se débattant avec des énergies effrayantes de terreur et de désespoir.

Epuisé, il se laissa emporter, la figure abîmée, les mains déchirées, pantelant comme son cheval — tous deux, masse horrible et presque informe, râclant leurs chairs au sol où le sable buvait leur sang, tous deux continuant leur route fantastique, irrésistiblement.

Enfin, un bruit aigu comme un déchirement — presque imperceptible dans le grondement de la machine — gigla dans l'air : l'amas de chairs mortes s'arrêta dans un dernier soubresaut pendant que le train s'éloignait — rapide — dans la sanglance éteinte de l'Occident.

.

Et tout là-bas, à la très lointaine ville, le chauffeur s'étonna du lasso qui pendait au buttoir de sa machine.

ALF. LENAIRE





PETITE CHRONIQUE

Les gazettes boulevardières assurent que, le 25 mai prochain, en séance solennelle de distribution des récompenses, la Société protectrice des animaux décernera une médaille d'or à M. Emile Zola.



Les notes piquantes se font de plus en plus rares dans le *Journal des Goncourt* : rien de plus insignifiant que les dernières pages, en cours de publication, de ce journal. Cueilli, pourtant, cette amusante anecdote :

« *Jeudi, 11 août* (1892). — Alfred Stevens est venu dîner avec sa jolie fille aux yeux si tristement charmants. Et, depuis quatre heures jusqu'à dix heures, ç'a été chez l'artiste un jaillissement d'amusantes anecdotes sur les littérateurs, les peintres et gens de toutes sortes, coupées par son grognement habituel.

« C'est moi, dit-il, qui ai rapporté *Madame Bovary* chez les Dumas. Dumas fils m'a dit : « C'est un livre épouvantable ! » Quant à Dumas père, il a jeté le livre par terre, en disant : « Si c'est bon, cela, tout ce que nous écrivons depuis 1830, ça ne vaut rien. »



Il paraît que le public sera décidément frustré du fameux manuscrit de Baudelaire sur la Belgique, ce manuscrit dont quelques fragments plutôt désobligeants avaient fait tapage naguère. Mis en vente à l'hôtel Drouot, il a été acquis par un anonyme qui a déclaré, dit-on, ne pas vouloir livrer l'œuvre au public. Quelque Prudhomme belge au patriotisme ombrageux, peut-être, cet anonyme ?



Au programme du soixante-treizième festival rhénan de la Pentecôte, qui aura lieu, cette année, à Dusseldorf, figurent les *Antiennes* n^{os} 1 et 4 de Hændel, le *Magnificat* de Bach, la *Neuvième Symphonie* et la *Fantaisie* pour chœur, piano et orchestre de Beethoven, le *Kaisermarsch* et le prélude de *Iristan et Iseult* de Wagner, le *Paradis et la Péri* de Schumann, la symphonie pathétique de Tschäïkowsky, le concerto de violon de Mendelsohn, *Don Juan*, le *Chant du Voyageur* et les *Equipées de Til Eulenspiegel* de Richard Strauss, le concerto en la majeur de Liszt.



Lu, dans un journal parisien, ce beau poème de M. Henri de Régnier :

Elégie

Le temple croule, pierre à pierre, en l'herbe grasse ;
La colonne s'effrite et la frise s'efface,
Et, dans le marbre dur où son choc fut sculpté,
Le combat qui longtemps, corps à corps, a heurté
L'Amazone hardie au Centaure barbu
Peu à peu, jour à jour, geste à geste, s'est tu
Sous l'usure du vent, de la pluie et de l'ombre...
Mais le Printemps sourit aux fentes du décombre ;
L'acante voit fleurir la ronce qui la mord ;
Sur l'épaule du dieu sans tête, droit encor,
La colombe se perche et l'abeille se pose ;
La déesse tombée est au niveau des roses
Qui caressent sa joue et fleurissent sa bouche.
Que la Nymphe marine ou le Triton farouche
Se rouillent au revers de la médaille fruste,
L'Été en chante-t-il moins à toutes les flûtes
Des roseaux de l'aurore ou des roseaux du soir ?
La Vie aux mêmes lieux, la même ! vient s'asseoir
Toujours belle, et toujours sourit aux mêmes choses,
Et l'Amour vient cueillir ses ronces et ses roses,
Sans savoir que la fleur dont s'embaume sa main
Et que l'épine qui blesse son pas divin,
Toutes deux tour à tour, teintes d'un double sang,
Sont la chair du Passé et la griffe du Temps !



Un poète, M. Léonce de Joncières, vient, dans un volume intitulé *L'Âme du Sphynx*, de mettre l'Égypte en vers parnassiens. Il s'y révèle un merveilleux descriptif, élève de Leconte de Lisle et de José-Maria de Heredia. A preuve, cette nature morte, d'un pinceau puissant et d'une palette éblouissante :

La Chambre verte

C'est une chambre tout en émail d'un vert clair.
A travers une feuille énorme qui pend, droite,
Comme un petit rideau, par une baie étroite,
Glisse un rais de soleil où, vrombissant dans l'air

Et, chaque fois, jetant un glauque et vif éclair,
Un scarabée ardent, va, vient, à gauche, à droite ;
Au milieu de la salle une eau morte miroite
Dans le bassin sablé d'argent et d'outremer.

Des grenouilles, en tas, tout au fond, sur la vase,
S'immobilisant dans une aquatique extase,
Le goître enflé, l'œil rond et fixe étrangement,

Les pattes sur le bout de quelque algue qui rôde,
Semblent un peuple nain qu'un morne enchantement
Tient prisonnier au fond d'une immense émeraude.



D'une correspondance de M. Henry Carton de Wiart au *Soir* de Paris :

« En dehors des « revues » périodiques, dont les auteurs acquièrent parfois une célébrité sérieuse, notre génie dramatique national ne s'affirme guère.

Cependant le public est friand de spectacles, et les pouvoirs prétendent encourager, par des subsides, les efforts individuels. Mais nos auteurs, en petit nombre d'ailleurs, sont submergés par le flot qui vient de Paris, et les subsides vont se perdre dans les caisses de quelques sociétés faubouriennes ou villageoises, vestiges des anciennes chambres de rhétorique, où d'honnêtes bourgeois font parfois de la littérature dramatique après avoir quitté leur comptoir, comme les gardes nationaux faisaient l'exercice militaire.

Ce régime favorise l'épanouissement de quelques petites gloires locales, ignorées à dix lieues, et contribue à maintenir la littérature dramatique belge à l'état rudimentaire.

Mais il y aurait crime peut-être à arrêter l'épanouissement de ces gloires locales dont maints chefs-lieux s'honorent. L'esprit de clocher a toujours quelque côté attendrissant. Il a aussi, il est vrai, un côté comique. C'est ainsi que, dans une petite ville très pittoresque des bords de la Meuse, où fleurissent aujourd'hui la roulette et le baccarat, l'éclat s'avisait un jour de construire une salle de spectacle dans les dépendances de l'hôtel de ville.

Au pourtour de la voûte, courait une frise coupée, de deux en deux mètres, par des cartouches de style rocaille. L'administration décida d'inscrire sur ces cartouches les noms des auteurs dramatiques les plus fameux. Mais l'esprit de clocher veillait et, pour lui donner satisfaction, il fut décidé que les cartouches porteraient alternativement le nom d'un auteur étranger et le nom d'un auteur du terroir.

Aujourd'hui encore, on peut lire entre les noms de Marivaux et de Beaumarchais celui de M. Collard, et la gloire de M. Durandeu s'étale à côté de celles de Shakespeare et de Molière.



MM. Emile Verhaeren, Georges Rodenbach et Guillaume Verspeyen viennent d'être créés chevaliers de l'ordre de Léopold. Les voilà donc Belges, enfin!

M. D.



Le Mercredi 29 avril, a eu lieu, à Bruxelles, l'ouverture officielle du 3^{me} salon de la Société des Beaux-Arts.

Les salles sont ouvertes au public, tous les jours, de 10 à 5 heures.

Prix d'entrée 50 centimes. — Les Samedis un franc.

(Communiqué.)



LES LIVRES.

L'Émerveillée par GUSTAVE RAHLENBECK. — Bruxelles chez Dietrich.

C'est un recueil de proses charmantes et je ne sais quel autre reproche on pourrait lui faire que celui de renfermer quelques phrases trop longues et trop semées d'incidentes, un peu embrouillées. Mais le rôle est ingrat de signaler des défauts dans une œuvrette délicieuse

comme l'*Emerveillé*. J'ai débuté par là, et je suis heureux de dire aussitôt tout le bien que j'en pense. Ces imperfections, rares et peu sensibles d'ailleurs, sont amplement compensées par l'adorable jeunesse, le tour neuf et pittoresque du style, par l'émotion attendrie qui se dégage de bien des pages, et par le charme très vif, la saveur agreste et franche des paysages wallons qui en sont l'ordinaire décor.

Je signale comme particulièrement exquises *Gritte* et *Jean Collet* ; j'avoue aussi une sympathie très spéciale pour cette brève et triste notation : *Les petits oiseaux meurent les pattes en l'air*.

J. S.

L'homme Jeune par HENRI VANDE PUTTE. — Bruxelles, collection du Coq Rouge.

« Car voici de la jeunesse qui exulte d'être jeune ! qui aime infiniment et tout, et qui pleure aussi, parfois. O ! o ! jeunesse ! envol clair et d'espoir de cloches dans du ciel bleu, jaillissement de fleurs multiples, ici écarlates ou d'or ou de teintes très crues, ici apâlis et pensifs, les mauves d'âme et les verts jaunis de crépusculé ! O ! o ! jeunesse qui n'as dans les yeux que l'éblouissement d'une aube sur la nature neuve, et ne sais du midi que sa plénitude vitale, et du couchant que l'ineffabilissime sanglot ! O petite âme de jeunesse et romantique, qui entends des baisers partout, et t'extasie rien qu'à te découvrir... »

Ces quelques lignes disent bien le ton de tout le livre. Il y a là un vaillant et vigoureux souffle de jeunesse, et de sains enthousiasmes d'amour de la nature et de l'Art. Il y a là aussi — c'est un corollaire, hélas, très fréquent — l'adoration folle et outrancière de la vie « animale » et un panthéisme puéril, plus formel que réel je pense, un panthéisme d'expressions dépassant l'idée. — Tout cela, on le voit, qualités et défauts sont choses instinctives, sincères, non factices. Et c'est là en effet, ce qui m'a le plus frappé dans cet *Homme Jeune*, c'est combien l'auteur dit vrai quand il qualifie son œuvre de « pauvre vie jeune, jaillie de mon cœur ardent et pensif, puéril et sentimental — sincère ! » Nul effort et nul artifice : la poésie qui incontestablement en sature les pages est celle de la nature et du cœur.

Je regrette pour beaucoup de choses charmantes qui sont dans ce livre, le style trop souvent impropre, incorrect et outrancièrement enthousiaste de néologismes jusqu'à en créer qui sont vraiment fort peu gracieux ou même harmonieux. .. Ce défaut capital est heureusement — je l'espère, — moins grave pour M. Vande Putte que pour beaucoup d'autres, car avec son tempérament de poète sincère et d'amoureux de la Beauté, il est impossible qu'il persévère dans cette voie ; j'attends une autre œuvre, non pas moins *jeune*, mais moins hâtive et plus mûrie.

J. S.

Aux prochains numéros :

Histoire de la poésie, mise en rapport avec la civilisation en Italie
par Ferdinand Loise.

Le Verger doré par Yvanhoé Rambosson.

Le prince des Lettres françaises par José Hennebicq.

Les impossibles noces par Adrien Mithouard.

Des bases classiques allemandes par Léon Riotor etc. etc.



CHRONIQUE HISTORIQUE

H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'empire*, 2 vol. in-8°. (Paris, Plon) — DE LACOMBE, *Berryer sous la république et le second empire*, 1 vol. in-8°. (Paris, Firmin-Didot.) — GIACOMETTI, *La question italienne (1814-1860). L'unité italienne (1860-1861)*, 2 vol. in-18. (Paris, Plon.) — CHARLES CHESNELONG, *La campagne monarchique d'octobre 1873*, 1 vol. in-8° (Paris, Plon.) — Marquis DE GABRIAC, *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne*, 1 vol. in-8°. (Paris, Plon.)

J'aurais voulu, après avoir consacré mes précédentes chroniques historiques au XVIII^e siècle ainsi qu'à la Révolution et à l'Empire, suivre une marche quelque peu chronologique et parler aujourd'hui aux lecteurs du *Magasin littéraire* de la restauration et de la monarchie de Juillet. Mais, à part les très importants mémoires du chancelier Pasquier (1), qui donnent de multiples détails sur les règnes de Louis XVIII et de Charles X et qui, au point de vue surtout de l'histoire du parti libéral pendant ces quinze années, ont une importance aussi considérable qu'incontestable, je ne trouve, parmi les nombreux ouvrages historiques qui ont été publiés ces temps derniers, que fort peu de travaux consacrés aux derniers monarques français qui méritent d'être analysés. Aussi, je me vois contraint de passer à l'histoire

(1) Six volumes in-8°. Paris, Plon.

du second empire et de la troisième république où la moisson à faire se présente beaucoup plus riche



Et tout d'abord, je dois signaler à mes lecteurs les deux gros volumes que M. H. Thirria vient de consacrer à *Napoléon III avant l'Empire*. Je ne crains point d'employer un qualificatif trop élogieux en disant que ce travail est remarquable, car il s'impose véritablement à l'attention du monde savant par de rares qualités de critique, de composition et de fond. Il constitue, je pense, avec les ouvrages de M. de la Gorce sur la Seconde République et le Second Empire, ce qui a été écrit de plus impartial et de mieux pensé sur Louis Napoléon. Certes, ce n'est pas une besogne facile que d'expliquer l'énigmatique destinée de ce prince chez qui tout, caractère, revers, succès, se trouve marqué d'un sceau d'étrangeté. M. Thirria a cherché à pénétrer le secret de cette existence, en la suivant, ainsi qu'en l'analysant, jour par jour en quelque sorte, depuis ses premières années jusqu'au moment où le prince se décide au coup d'état qui doit lui donner la couronne impériale. Il le montre tour à tour insurgé à Rome, capitaine d'artillerie dans l'armée suisse, conspirant contre la monarchie de Juillet, publiciste, président de la république, et toujours et partout dominé par deux idées : la confiance en son étoile et le désir de travailler au bonheur de l'humanité. Napoléon III a été en effet avant tout un rêveur. C'est ce qui fit sa force tant qu'il ne fut pas appelé à régner, mais c'est ce qui fit aussi sa faiblesse dès qu'il fut monté sur le trône, car si les utopistes sont puissants sur les foules auxquelles ils adressent de séduisants discours, ils deviennent dangereux dès qu'ils ont en main les moyens de travailler à la réalisation de leurs chimères. Tel fut le cas pour Napoléon III et là réside

l'explication de bien de ses actes qu'on peut qualifier de néfastes.

M. Thirria expose excellemment bien, à l'aide d'une riche documentation qui forme un des traits les plus caractéristiques de son livre, les théories qui hantèrent sans cesse le cerveau de Napoléon et qu'il tenta pendant toute son existence de mettre en exécution. Je citerai comme particulièrement suggestif à ce point de vue le chapitre dans lequel l'écrivain étudie « Les œuvres du prince ». Il y donne en quelques pages la synthèse des aspirations napoléoniennes.

Le travail tout entier de M. Thirria forme une démonstration claire, logique, convaincante, empruntée aux faits, du portrait de Napoléon tracé dans la préface et dont mes lecteurs me sauront gré, j'en suis certain, de reproduire quelques traits.

« C'était tout à la fois un timide, écrit l'historien, et un audacieux ; il avait en même temps une raison calme et une imagination ardente, la folle du logis. Si sa vie ne fut qu'une aventure, on ne cite pas de lui un seul trait d'emportement ni de colère. Il était doux, essentiellement doux, d'une douceur inaltérable qui était un des charmes irrésistibles de cette nature aussi étrange qu'attrayante... Cette douceur, cette équanimité fut pour lui une grande force. Ne cherchant ses inspirations qu'en soi-même, il n'abandonnait jamais une idée... Il n'avait aucune vanité. Mais, en revanche, pour son origine et pour son nom, il avait un orgueil immense. A part cela, il était d'une simplicité parfaite et d'une incontestable modestie. Il n'apparaît point qu'il ait jamais aimé une femme, mais il aima la femme. L'amour, au sens élevé du mot, il ne le connut point ; pas plus qu'il ne goûta jamais les pures jouissances de l'art. Il était d'une intelligence supérieure ; s'il n'eût été prince et Bonaparte, il aurait marqué au premier rang parmi les hommes de son temps, par l'envolée de son imagination

et par l'incomparable maîtrise de son écriture. Mais il n'était point fait pour être un chef d'État, et son règne a été un grand malheur pour la France. Il avait des idées élevées et généreuses, il était sincèrement philanthrope, ce n'était pas un ambitieux vulgaire, ne songeant qu'à sa propre fortune, il rêvait le bonheur des autres, non seulement de son pays, mais de l'Europe, mais du monde... Il croyait d'une invincible foi à l'étoile napoléonienne, à sa propre étoile, il était fataliste... Par dessus tout il avait à un degré rare une éminente qualité, qui, somme toute, fait l'agrément et le charme de la vie, la bonté, une bonté à toute épreuve... Il était bon, foncièrement bon; l'histoire ne l'oubliera pas, et en condamnant, en maudissant l'homme politique, elle rendra hommage à l'homme de cœur. »

Oui, l'histoire portera un jugement sévère sur l'homme politique, car il commit de grandes fautes, mais n'oublions pas que toutes les responsabilités ne doivent pas, M. Thirria l'établit très bien au cours de son ouvrage, peser sur lui seul. « N'oublions pas que si cet homme a été coupable, la France a été sa complice; que s'il a régné, c'est qu'elle l'a voulu, et bien voulu, et que sa politique néfaste des nationalités, elle l'a approuvée, sanctionnée, le parti républicain en tête. » C'est surtout pendant les mois où il exerça la présidence que la nation presque unanime s'unit à Napoléon; plus tard, lorsqu'il eut instauré le pouvoir absolu, elle se montra moins soumise. Aussi, comme l'écrit encore M. Thirria, l'histoire, dans son jugement définitif, sera indulgente au président de la République, et elle réservera toutes ses sévérités pour l'Empereur.



Lorsque Louis Napoléon se vit arrêter après la tentative de Boulogne, il choisit comme avocat Berryer. Plus tard, il devait retrouver parmi ses adversaires les

plus résolu celui qui avait été son éloquent défenseur pendant les jours où la fortune lui était contraire. Ces deux hommes se trouvaient séparés par trop d'idées pour pouvoir jamais s'entendre. Napoléon incarnait l'absolutisme, Berryer avait toujours combattu pour la liberté ; Napoléon était l'homme de la politique ténébreuse, indécise, aux tortueux détours ; Berryer, au contraire, ne connaissait qu'une politique droite, précise, dont le but et dont les moyens se trouvaient accessibles à tous ; Napoléon haïssait le régime parlementaire dont Berryer fut l'honneur, qu'il personnifia noblement et dont l'histoire en France au XIX^e siècle est si intimement liée à la sienne que raconter l'une, c'est en même temps raconter l'autre.

M. de Lacombe, l'érudit historien de Henri IV et du comte de Serre, a retracé jadis la jeunesse de Berryer et son existence pendant la monarchie de Juillet. A ces deux volumes, il en ajoute aujourd'hui un troisième, *Berryer sous la République et le second Empire*, complétant ainsi heureusement l'histoire du célèbre légitimiste.

L'œuvre a une allure grave, quelque peu solennelle, un ton élevé, toujours égal, que trouveront peut-être monotone ceux qui prisent le style rapide, saccadé, fiévreux de la majeure partie des littérateurs modernes. Je doute qu'elle ait du succès près de ce qu'on est convenu d'appeler le gros public ; elle expose des idées trop sérieuses pour pouvoir plaire aux masses, même à celles qui se piquent de littérature et de philosophie. Mais elle constituera un régal de choix pour les esprits d'élite que l'étude sérieuse, aride parfois, des grandes questions de la politique contemporaine n'est pas faite pour effrayer, surtout lorsque ces questions sont exposées avec un incontestable talent d'écrivain.

La vie de Berryer, si fertile en incidents divers, contient de grands enseignements pour quiconque doit

se mêler au mouvement des idées sociales et politiques d'aujourd'hui. Presque tous les problèmes que nous discutons maintenant ont été discutés déjà depuis les débuts de ce siècle et il n'en est aucun de quelque importance, qui ait été soulevé de la Restauration à la chute de l'Empire, auquel le grand avocat catholique n'ait apporté l'aide de son âme ardente, de son esprit perspicace, de sa volonté puissante, de son éloquence incomparable. Qu'il s'agisse du divorce, des questions de suffrage, du droit d'association, des traités de commerce, des chemins de fer, de la question d'Orient, du droit de visite, de la liberté d'enseignement, des congrégations religieuses, des mariages espagnols, des affaires romaines, de l'Algérie, du Mexique, des lois sur la presse, il est toujours là, étudiant, discutant, combattant, subjuguant sans cesse par l'autorité de sa parole et le désintéressement de son caractère.

Car Berryer eut cela de beau que, légitimiste ardent, il savait faire abstraction des intérêts de son parti quand les intérêts de sa patrie ou de sa foi le commandaient. Cette manière de penser et d'agir faisait de lui un indépendant auquel l'obéissance aveugle était impossible. Il ne s'inspirait que de son libre avis, ne demandait et n'acceptait aucun mot d'ordre, constituait enfin, selon sa propre expression, « une opinion royaliste en dehors de la cour ». C'est dans les mouvements de l'esprit public qu'il cherchait des règles pour ses actes. « Il fallait faire sentir à la France, écrivait-il en 1850, que nous marchons avec elle, pour que plus tard elle crût en effet assurer son triomphe et son repos en nous suivant et en marchant à son tour avec nous. »

L'avènement de la seconde république et du second empire donne à son attitude politique une orientation quelque peu différente de celle qu'elle avait eue auparavant. Il continue, comme par le passé, à défendre

la cause du comte de Chambord, mais il voit aussi les maux auxquels les dissensions des partis exposent sa patrie et il cherche à réunir dans une action commune tous les gens de bien. Pour y arriver, il travaille à ramener l'accord entre les deux branches de la Maison royale ; il n'est rien qu'il néglige dans ce but : démarches, lettres, mémoires, conseils, il prodigue tout. L'union forme le rêve de son âge mûr et de sa vieillesse. « Oui, disait-il en 1851, demander l'union, demander la fusion, pour dire le mot, de tous les partis que les événements passés ont irrités les uns contre les autres, c'est vouloir restituer à la société les forces qui lui appartiennent et qu'elle ne peut reconquérir que par notre accord le plus complet. » Ces nobles efforts ne devaient pas être couronnés de succès et, quand Berryer disparut, la France marchait à grands pas vers des catastrophes.

En ce temps où les défaillances étaient nombreuses, le grand avocat eut la gloire, lui, de mourir sans avoir abandonné un seul instant les convictions pour lesquelles il avait vaillamment combattu. Un de ses derniers actes fut une manifestation suprême de sa foi politique

Il venait de recevoir les derniers sacrements et une religieuse le veillait. « La nuit venue, quel ne fut pas l'étonnement de la sœur Aglaé, lorsqu'elle le vit se lever ! Il rangeait des papiers, allant et venant dans son cabinet. Effrayée de son imprudence, elle le supplie de se remettre au lit, alléguant la gravité de son état, le pressant de ses remontrances, de ses prières, de ses instances :

« Non, non, ma sœur, lui dit-il, ne m'empêchez pas de faire ce que je dois : il faut que je fasse mes adieux à mon Roi. »

Et, alors, tout chancelant, Berryer s'assied devant sa table, prend une plume ; puis, comme s'il se sentait

trop faible pour la tenir, il la rejette loin de lui, en prend une autre, et d'une main mal assurée, il écrit enfin sa lettre, s'arrêtant souvent, les yeux remplis de larmes qui tombent sur le papier, mais portant dans cette action accomplie silencieusement, à la pâle lueur d'une lampe, devant cette religieuse qui le regarde anxieuse et stupéfaite, une grandeur incomparable et comme la majesté de l'heure suprême :

La lettre, « un des plus beaux cris qui soient jamais sortis de l'âme humaine, » — a dit M. de Montalembert, — était ainsi conçue :

O Monseigneur,

O mon Roi, on me dit que je touche à ma dernière heure.

Je meurs avec la douleur de n'avoir pas vu le triomphe de vos droits héréditaires, consacrant l'établissement et le développement des libertés dont notre patrie a besoin. Je porte ces vœux au ciel pour Votre Majesté, pour Sa Majesté la reine, pour notre chère France.

Pour qu'ils soient moins indignes d'être exaucés par Dieu, je quitte la vie armé de tous les secours de notre sainte religion.

Adieu, Sire, que Dieu vous protège et sauve la France !

Votre dévoué et fidèle sujet,
BERRYER.

18 novembre. »

ALFRED DE RIDDER

(*A suivre*)





LES VOYAGEURS

pour HENRY BORDEAUX

*Autour du puits ou les chevaux se désaltèrent
et où, le soir, on a coutume de camper,
des voyageurs, venus de pays divers,
se sont rencontrés.*

*Ils sont bavards — tels sont les voyageurs
qui aiment à se revivre dans leurs récits —
et, devenus amis pour quelques heures,
ils dévident en commun l'écheveau des souvenirs.*

*L'un parle de vierges contrées
dont les ruisseaux charrient l'or
et dont le sol fertile en trésors
est semé de diamants multicolores
nombreux comme des grains de blé.
Il montre des coffrets lourds des pépites
et des pierres qu'il récolta.
Parti pauvre, il retourne riche,
mais il a le regret d'avoir laissé là-bas
tant de fortunes encore
que des équipages chargés
se refusèrent à porter.*

*— J'arrive de très loin, les mains vides,
fait un autre, mais je suis riche
des belles visions dont s'emplit mon regard.
Quand bien même pour moi le glas sonnerait tard,
j'assisterai sans cesse aux merveilleux spectacles
dont l'univers ne me fut point avare.*

*J'ai contemplé des mers et des forêts,
des vallons, des cités, des lacs et des montagnes,
décors toujours changeants sous les cieux variables;
et, le long de mes jours, je les évoquerai
selon le gré de ma mémoire.
Mais je songe parfois avec regret
aux lieux que je n'ai pas pu voir —*

*Un autre a dit :
— Peut-être ai-je vu ces pays :
mes yeux n'en ont pas gardé souvenance ;
peut-être ai-je foulé avec indifférence
un sol pavé de gemmes rares.
J'ignore d'où je viens et je viens les mains vides,
mais près de moi vous êtes misérables,
car, sans regretter rien, je suis à jamais riche
du parfum qu'une nuit a laissé sur mes lèvres
le doux baiser d'une étrangère. —*

EDOUARD DUCOTÉ





PAR LA ROUTE

En guise de Préface

DARFOIS, entre étudiants, après souper, après boire, on chante, on récite, tour à tour, d'abord les plus forts, ceux qui ont du talent et de la mémoire, puis les autres, les bègues et les enroués. Il faut que chacun paye sa quote-part à l'entrain général, sa contribution si minime, si négative soit-elle.

Ainsi dans un cercle d'amis où chaque semaine on offre l'hospitalité à quelque conférencier, un jour on m'imposa mon tour. Dans l'impossibilité de me soustraire à l'obligation de m'exécuter et dans mon vif désir d'épargner mes complaisants auditeurs, je résolus d'inviter ceux-ci à partager ce qu'un escolier peut avoir de meilleur : ses vacances. Et je réunis alors des notes, des lettres, des fragments de correspondance éparpillés en route, alors qu'en automne dernier, j'allais avec un de mes meilleurs amis, tantôt en chemin de fer, tantôt à vélo, vagabonder à travers la France, par Paris, par Tours, Blois, Angoulême, Bordeaux, la Dordogne, Nîmes, Marseille, Orange, par les bords du Rhône jusque Lyon.

Pour qui voudrait d'un semblable voyage un exact compte-rendu je répète ce que je disais à ceux qui voulaient bien m'écouter :

— Lisez un Baedeker.

Pour moi je m'abstiendrai d'admirer les cathédrales et de parcourir les musées, je vous offrirai tout naïvement ces humbles notes glanées en chemin et recopiées à votre intention.

On pardonnera leurs idées et leur forme, on se souviendra qu'elles sont fixées avant de s'endormir, quand la plume est lourde et quand les souvenirs sont embrouillardés de fatigue.

On se souviendra que ce récit est fait par bribes et morceaux, écrit sur un coin de table, griffonné, à l'heure du coucher, barbouillé au verso d'un menu, bâclé pendant les courtes minutes de halte, tandis qu'une borne remplit l'office de pupitre et que le vent, en passant, sans le vouloir, fait la dictée.



I

Paris, 10 novembre 1895

Vous connaissez Paris? Tout le monde connaît Paris... D'ailleurs, c'est une ville comme une autre, avec des fiacres, des cyclistes et des piétons. Les fiacres détestent les piétons et les cyclistes; ceux-ci, sans pouvoir s'entendre entre eux, usent de réciprocité.

Ça n'est pas dangereux, mais ça peut entraîner des accidents.

Paris n'est pas Bruxelles, il lui manque une foule de choses; pas de Manneken-Pis, pas de rue haute; des gavroches peut-être, mais pas de Ketjes.

Ils n'ont pas de Ketjes! Figurez-vous que, sur les grands boulevards, des chrysanthèmes s'épanouissent à l'extérieur d'un établissement, sans gardien, pas trop haut, juste à portée de la main, et les fleurs restent!

Moi j'ai dû faire un détour pour en laisser quelque chose. Deux pas plus loin, de superbes lampes électriques descendent jusqu'à 1 mètre 50 du sol : de belles petites lampes dernier système, fragiles comme des opinions politiques, et bien placées aussi, à portée d'un joli coup de canne qui les enverrait, rien qu'avec un petit moulinet, chez le raccommodeur. Je suis passé dessous en fermant les yeux et en tenant ma badine à deux mains.

Je me demande encore comment, après avoir fait quatre ans d'études universitaires, j'ai pu résister à pareille tentation. Pas d'initiative, ces Parisiens ! Qu'ils viennent voir chez nous. . Ah ! s'ils avaient des Ketjes, mais ils n'en ont pas et cette denrée n'est pas faite pour l'exportation.



Il pleut comme à Bruxelles, même pluie, même boue. J'ai eu la bravoure de sortir à bicyclette. A la porte Saint-Denis un encombrement ; les voitures s'arrêtent, je saute, je hisse ma machine sur le trottoir et nous nous faufile, l'un poussant l'autre, entre les passants. Il paraît que ça ne se fait pas, deux agents me tombent dessus. « Eh là-bas, ne vous gênez plus, voulez-vous bien descendre, c'est ainsi qu'on salit les gens ! » Je pense à part moi : les agents sont de sales gens ! Mais forcément j'obtempère.

Un voyou qui a vu le coup m'accoste dix pas plus loin : Dites donc, ne descendez pas, continuez, vous voyez bien qu'ils ne vous regardent plus.

Et, comme ça ne les regarde pas.... compris.... j'ai suivi mon chemin.

Comme l'averse redoublait j'ai mis ma bicyclette à l'ombre et, sans avoir de livret à l'*Algemeene Spaar-en lijfrentkas*, j'ai fait des économies de fiacre en grim pant à l'impériale des omnibus.

C'est épatant ce que l'impériale d'un omnibus est propre aux confidences, ce que j'en ai entendu de confessions là-haut !

Entre autres, un gros monsieur ventru, ventripotent, écrase ses fondements à côté des miens et se met, tout en comptant ses trois sous, à m'expliquer qu'il s'appelle un tel et qu'il vient de là-bas, à quinze kilomètres de Paris — côté Nord — qu'il fait du vélo, qu'il est président des Pédaleurs Réunis de son pays, qu'il a pourtant quarante ans sonnés, une femme vélophobe, deux filles vélophiles et des coliques chroniques et récalcitrantes.

Le développement de ce dernier point semblait le tenir aux cœurs — c'est un peu haut — tant et si bien que, perdu dans l'explication des causes et des effets, il s'est aperçu, place de la République, qu'il devait prendre une correspondance place de l'Opéra... et nous venions de la Madeleine. Je puis vous garantir l'identité de ce brave homme; il m'a montré, outre sa carte présidentielle, des lettres à son nom, un extrait de naissance et différents papiers d'affaires qu'il avait sur lui.

Je lui enverrai un exemplaire de ces notes, il verra qu'il a fait dans mon esprit une impression profonde et que je ne l'ai pas oublié — ça fait toujours plaisir.



La Place de l'Opéra où mon gros bourgeois aurait dû descendre, est une des frontières de la quintessence de Paris. Là s'arrête la partie des boulevards où il faut être connu pour être célèbre partout ailleurs. Passé le candélabre qui se dresse au milieu du pavé, c'est déjà un peu la province. Quant à l'Opéra il serait banal de rappeler qu'il est de construction récente, qu'il a été élevé pour remplacer l'ancienne salle de la rue Richelieu,

qu'on y entend de bonne musique et qu'un fauteuil s'y paye couramment une quinzaine de francs.

Coin curieux, bizarre, toujours battu par la foule depuis l'aube qui éclaire la marche des humbles et des besogneux vers leur travail, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, quand, les derniers bourgeois rentrés, des bandes sordides de loqueteux s'abattent aux terrasses désertes promenant une flamme fumeuse, comme un ver luisant sous les tables, au ras du sol, en quête de bouts de cigares ; et quand, aux passants attardés, de sinistres revendeuses offrent les journaux du soir et des bouquets de violettes aux parfums lassés.



L'esprit bureaucratique français est la quintessence du génie administrâââtif ; si Paris est vraiment la quintessence de la France, vous vous expliquerez la réjouissante aventure que je vais vous narrer :

Il y a deux jours j'avais télégraphié à Bruxelles, pour réclamer l'envoi d'une foule d'objets indispensables que ma coutumière distraction m'avait fait oublier :

Hier matin, ne recevant pas le plus petit avis officiel, nous nous sommes rendus, mon compagnon et moi, à la rencontre des objets expédiés. Cette matinée a été un véritable vaudeville, mon âme a passé par tous les états : inquiétude, tranquillité, colère. amabilité, bassesse, violence, rage, par tous les états, vous dis-je, du plus sombre jusqu'à la gaîté la plus hilarante.

Entrés à 9 heures du matin aux bureaux du chemin de fer du Nord combinés avec ceux de la douane, nous en sommes sortis à midi quarante-cinq.

Pour ma part j'ai bien fait, en navettant d'un guichet à l'autre, les dix kilomètres les plus méritoires de ma vie.

Mes oreilles tintent encore : c'est par ici.... c'est

plus loin... passez à la caisse ... cherchez votre bon... voyez au 24.... demandez au 36.... informez-vous au 89.... quelle rage ! et il fallait faire patte de velours, leur tendre sous la guillotine de treillis des « s'il vous plaît, monsieur » .. des « veuillez avoir l'obligeance »... des « vous seriez bien aimable »...

Il faudrait un petit volume pour conter ces pérégrinations, chaque employé que je visitais me donnait un papier, au bout de la première heure j'en avais une farde. Il est vrai que d'autres employés m'ont tout repris, feuille par feuille, sauf trois ou quatre qu'on m'a laissés en souvenir. — Merci.

Mes frusques étaient réunies dans une petite caisse d'emballage; pour la vérification, cette petite caisse avait été démolie et, pour sortir, nous avons laissé là sans arrière-pensée ces planchettes à leur malheureux sort. A la porte un gabelou nous arrête. — Où allez-vous?

— Mais ailleurs qu'ici?

— Et vous emportez des marchandises.

— Certes, les droits sont payés, le port aussi et voilà le bon de sortie.

— Bien, parfait, mais les marchandises — il appelait ça des marchandises ! — elles ne sont pas arrivées ainsi, elles étaient emballées.

— Ma foi oui ! Et puis ?

— Qu'est-ce que c'est, allez chercher la caisse, et vite encore, le règlement est formel.

Et nous avons été la chercher, une fois dehors un vigoureux coup de pied l'a envoyée au ruisseau...

Que voulez-vous ? le règlement est formel.

Enfin, libres, nous primes notre élan ; un bras tomba sur mon épaule : « Il y a une signature à donner. »

Je n'ai pas eu le courage de demander pourquoi, j'ai griffonné mon nom sur un gros registre ; je me demande encore ce que j'ai bien pu affirmer ainsi.

Mais si quelqu'un met au dessus de mon paraphe :

l'Administration de la douane est aussi *bête* que celle du Chemin de fer du Nord, eh ! bien, je ferai le voyage pour signer une seconde fois.

Qu'on se le dise.



II

Orléans, 14 novembre 1895

Nous avons quitté Paris ce matin.

Le même cérémonial qui nous attendait à l'arrivée, nous a conduits jusqu'au Bois de Boulogne par l'Arc de triomphe. Les passants trottent, vont, viennent, nous regardent à peine et n'ont pas l'air de se douter que ces deux lapins campés sur leurs vélos sont des ogres bien décidés à dévorer tous les kilomètres qui entourent la France.

Huit heures du matin, le petit jour en cette saison. Nous partons à lents coups de pédale, doucement, prudemment, soigneux à ménager les gens et les choses qui courent et qui roulent autour de nous. Le temps, exécration des jours précédents, aujourd'hui promet ses indulgences, le soleil se cache, il fait une large tache claire au fond du gros brouillard matinal. Le bois encore trempé des averses passées est boueux, glissant, un peu terrain vague avec ses rares passants, ses arbres dépouillés dont l'automne a roussi les têtes dénudées, et parfois joli quand même lorsqu'entre de gros troncs tout nus, un pâle rayon éclaire la danse des petites feuilles mortes, jaunes et mauves. Après la cascade, l'hippodrome, la route de Suresne, l'octroi, le pont et les premiers cafés de banlieue, bien vides à cette heure, que seuls les garçons en déshabillé animent, poussant les chaises, dressant les tables, faisant la toilette

des établissements qui reflètent dans l'eau du fleuve leurs grosses façades badigeonnées de blanc.

Puis la route, pour du bon cette fois, se dresse sans attendre, grimpe au flanc de la colline en pente suffisamment dure et longue..... longue.... si longue qu'elle devient pénible et que nous oublions l'admirable panorama qui étend dans la vallée, Paris immense jusqu'à se perdre dans les lointains brumeux.

Plus loin c'est la même chose, on monte beaucoup, on descend très peu, on dit bien de temps en temps : Peuh! les voilà leurs fameuses côtes! mais c'est du dédain de contrebande, la sueur perle sur nos fronts et le souffle devient par moments bref et saccadé.

Des montées et encore des montées, puis celle de ville d'Avray, puis celle de Picardie complétée par une dangereuse descente, mon compagnon tient bon, moi je fais sincèrement ouf! en arrivant à la place d'armes à Versailles.

A partir de Versailles la marche devient plus facile, nous continuons par Limours, Angervilliers, Dourdan et les plaines de la Beauce aux routes désespérément plates, aux paysages froidement monotones. Des collines très loin, des touffes d'arbres dépouillés, une remarquable antithèse entre la promenade violemment accidentée jusqu'à Dourdan et le reste jusqu'à Orléans sans un accident du sol, sans une flexion qui vaille un effort dans le long ruban jaune qui semble n'en finir jamais.

Rien sur la route, parfois une carriole près d'un village, deux ou trois bœufs qui vous regardent passer avec de grands yeux stupides, et les bornes, les grosses bornes de pierre têtues et impitoyables, qui me disaient vers le soir, quand la fatigue me grimpait dans les jambes: encore vingt kilomètres, encore dix-neuf, encore dix-huit... sans jamais se tromper, unité par unité, pas moyen de tricher avec elles,... Ah! elles m'ont bien

surveillé, les grosses bornes de pierres blanches avec leurs chiffres noirs dessus!...

Dieu sait si la route a été rude!

Sans compter les roides côtes qui se hissent immédiatement après Paris, le vent, l'horrible vent voulait nous empêcher d'avancer.

Il est tenace quand il s'en mêle. Faible d'abord, mais constant, graduellement il s'est grossi, soufflant toujours plus fort dans un crescendo épuisant. Vers le soir seulement, quand il a vu que nous tenions bon, il s'est apaisé, petit à petit; à quatre heures il battait en retraite.

N'empêche qu'il nous a fait suer, ce diable de vent debout.... je n'ai jamais vu un vent si *debout* que ça!



On ne s'imagine pas tout le plaisir qu'il peut y avoir quand on se sent loin du pays, en France surtout où la langue, pour être la même qu'en Belgique, a des tonalités et des esprits si différents; tout le plaisir, dis-je, qu'il peut y avoir à piquer par ci par là un de ces mots bien brusseleers, mots qui, en Brabant, ne nous viendraient pas aux lèvres une fois tous les dix ans.

Mais là! d'abord les gens n'y comprennent rien. C'est un charme et puis ça heurte drôlement leur parler, ça choque les résonnances tranquilles, ça écrase d'un coup tout ce qui dans la prononciation française nous paraît pincé ou compassé. Un peu plus loin nous nous étions arrêtés pour siffler une chope de vin clair et; pendant cet entr'acte un monsieur bien mis, décoré comme un compatriote, nous entreprend: D'où venez-vous? où allez-vous?... Oh! alors, mais faites ceci, mais faites cela, moi quand j'étais à.... quand j'allais par.... etc.

Nous nous étions poussés du coude et nous nous

faisions tout petits garçons devant le monsieur qui étalait sa compétence. Il avait tout vu, tout fait, mieux que nous, mieux que les autres. Si le soleil était maussade certains jours, c'est qu'un autre que lui l'avait accroché dans le ciel et il allait, et il se gobait, à longues gorgées, à belles lampées, comme du lait...

Quand, las de nous donner des conseils et de s'exposer à notre admiration, un instant il s'arrêta, mon compagnon malicieux, s'approcha, et plein d'un hypocrite respect : « Mais monsieur, lui dit-il, quelles admirables connaissances vous avez là ; vraiment, je vous assure, vous êtes un parfait *stoefffer*. »

Et cela était dit avec une telle exquise politesse que le brave homme s'y trompa, il minauda, s'imagina quel qu'extraordinaire compliment sur lequel son omniscience ne lui permettait pas de demander des explications, fit des façons, fut charmé, flatté, convaincu de l'importance qu'il prenait à nos yeux, reprit le cours de ses observations avec une bonne volonté délirante, fit apporter du vin vieux, paya toutes les consommations .. Et voilà comment, ce jour-là, nous nous fîmes plusieurs pintes de bon sang, et « qu'à l'œil » nous en bûmes d'autres de bon vin français !



Cette petite aventure nous avait mis en gâté tout le long du chemin. Nous prîmes un tel air de plaisanterie qu'il justifia peut-être les répliques de quelques passants. C'est ainsi qu'en arrivant à Orléans nous avons trouvé les Orléanais revêches, difficiles et grincheux ; j'en vins même à regretter que la bonne Jeanne la Pucelle se fut tant démenée pour les aïeux de ces gens-là. Comme ville : pâle impression ; rien ou à peu près rien ; une statue de Jeanne d'Arc sur la place de la République et une statue de la République au bout de la rue Jeanne d'Arc, voilà tout ce qui réveille les souvenirs historiques.

Seul un grand bâtiment captive l'attention des Belges qui passent par là, c'est l'hôtel de la mairie, il rappelle les constructions du XVI^me siècle; c'est un grand bâtiment, construit il y a quelque trois cents ans par un bailli qui avait nom Gros Lot.

Depuis le temps, les autorités et les gouvernements l'ont tour à tour démoli, reconstruit et réparé, il a maintenant un joli cachet de maison flamande en panneresses rouges et émaillées.



III

Tours, 15 novembre 1895

Trouverai-je encore dans les hasards prochains du voyage d'aussi coquettes, d'aussi jolies impressions que celles que j'ai recueillies aujourd'hui en courant au bord de la Loire, en visitant Blois, en passant par Amboise, en m'arrêtant à Tours?

Il est vrai que mon bon compagnon et moi nous sommes des pèlerins sincèrement veinards.

Il y a deux jours, rien que deux jours, l'eau tombait encore par ici, inondait le gravier jaune, salissait les petites maisons claires, souillait tout ce joli cœur de France qui est fait de l'Orléanais et de la Touraine.

Deux jours, rien que deux jours, et aujourd'hui tout a fait toilette pour notre passage, jusqu'aux constructions de pierres blanches décrépités et délabrées, jusqu'aux petites collines coiffées de perruques de broussailles, si longues qu'elles leur descendent jusqu'aux pieds; jusqu'aux petits vieux assis près des portes qui nous regardent, nous suivent de leurs yeux pensifs, et raconteront le soir qu'ils nous ont vus et que nous allions vite .. vite... vite...

ils raconteront ça les petits vieux, car ils sont seuls, les jeunes sont partis, c'est grand rendez-vous à la ville.

Nous sommes tombés là un jour de marché; aux alentours les routes étaient encombrées; il y avait des petits ânes gris avec deux grands paniers qui leur pendaient sur les côtés, il y avait des maraîchers modestes qui portaient eux-mêmes leurs choux et leurs carottes, il y avait des carrioles pleines de fruits, pleines de canards, pleines de paysans en blouse bleue et de bonnes petites vieilles toutes ridées en robe noire et bonnet blanc. Et tout ce monde rassemblé sur la Grand' Place, commerce et discute, s'interpelle et s'entend, se rencontre et s'accorde si doucement, avec tant de calme et de bonhomie, sans un cri, sans une injure, si poli et si cordial, que je crois encore avoir vu des gens du meilleur monde jouer quelque pièce paysanne sur la Grand' Place de Blois.

Parbleu! quel joli cours d'histoire je pourrais faire.

Ce serait si simple pourtant de recueillir tous les souvenirs qui traînent autour du château de Blois, qui pendent à ses fresques, qui sont gravés entre les fleurs de lys, ce serait si facile de découper par la pensée ce grand bâtiment sans unité, de séparer ces éléments disparates et de tout rassembler ensuite pièce par pièce, merveille par merveille, époque par époque, en m'aidant sans en rien dire d'une bonne histoire de France.

En ont-ils vu ces gros murs et ces grands escaliers depuis Guy de Châtillon! En ont-ils vu des traités solennels, des fêtes éclatantes, des noces princières, des brillants tournois et même des assassinats, vous savez bien celui du duc de...

Assez! je deviens sombre et prétentieux



La diversité des styles qui est une des caractéristiques du bon château a dû faire envie à toutes les

petites rues qui rampent à ses pieds. Qu'elles sont curieuses, ces ruelles étroites et tortueuses!

On y trouve de la pierre, de la brique, du moellon, du plâtras même qui, placardé entre des croisillons de chêne apparents, ferme des balcons qui surplombent. Bizarre éclectisme! Des maisonnettes, tant vieilles qu'elles doivent se souvenir d'avoir vu passer Isabeau de Bavière, appuient leurs murs voûtés à des maisons modernes qui percent une muraille assez vétuste pour dater des Normands ou épousent quelque quartier de tour respecté par cinq ou six siècles.

La familiarité des habitants a d'ailleurs gagné toutes ces demeures; chaque habitation s'incline vers celle qui lui fait face, avance le toit et semble — par dessus la tête du passant inquiet — vouloir embrasser son vis-à-vis.



En quittant cette coquette ville, riche de souvenirs, riche de couleur, riche en passé, si riche même qu'elle s'est montrée fastueusement généreuse pour les deux mendiants que nous sommes, nous qui allons par monts et par vaux quêter une impression par-ci, un air de sentiment par-là, un peu de joie partout, en la quittant, dis-je, tout le charme que nous y avons rencontré a voulu se montrer hospitalier jusqu'au bout, il nous a donné un long pas de conduite par Chouzy, par Veuves, par Ambroise, par la Frillière, par Vouoray jusqu'à Tours...

Tout contre la rive, tout le long de la Loire, de cette Loire nonchalante et indolente, innavigable par les îlots qui émergent un peu partout, îlots faits d'un gravier menu et poussiéreux sans cesse renouvelé par la paresse des eaux, mines inépuisables où les cantonniers avec de lourds camions à roues plates viennent chercher le macadam des bons chemins de France.

De Blois à Ambroise par la côte la plus insignifiante, pas le plus minuscule pli de terrain, toujours tout droit, toujours tout plat, la marche se fait sans effort, les jambes se meuvent d'un mouvement automatique et inconscient.

Que la route de Waterloo et ses affreux pavés sont donc loin !



IV

Poitiers, 17 novembre 1895

Je suis un mauvais citoyen !

On vote, on vote ; aujourd'hui, par les rues de Bruxelles, les commissionnaires en blouse blanche ont promené les pancartes sur lesquelles on peut lire que M... un tel, honnête homme il y a un mois, est devenu depuis le dépôt de sa candidature une affreuse canaille.

Je m'imagine ce soir l'animation de notre bonne ville, ses manifestations, sa foule, ses discours, les gros transparents, au Cercle ou à la Maison du Peuple, gros transparents où toutes les demi-heures un petit papier se colle et s'ajoute, tandis que la foule siffle, hurle ou acclame. — C'est très rigolo.

Peu avant de partir, je m'étais glissé pour la première fois de la vie dans une de ces réunions appelées meeting, où la tempête politique gronde derrière des nuages de fumée de tabac. Que c'était donc gai de les voir se démolir, se maltraiter, s'insulter !

Il y en avait un, un grand jeune homme noir, aux yeux vifs, au geste énergique, à la parole facile, qui se démenait, qui s'agitait comme si, à chaque mouvement de son bras, sa main en retombant avait frappé d'un coup de tampon imaginaire le petit rond blanc dans le carré noir à côté de son nom.

Je pense à lui maintenant et je me demande si les élections ont couronné ses efforts. Qu'il était donc âpre à la bataille!

S'il passe, ça me fera plaisir, j'aime voir les beaux joueurs gagner la partie.

Je le répète, je suis un mauvais citoyen.

On votait et je n'étais pas là. La convocation électorale porte : le vote est obligatoire.

Or comme j'ai trouvé plus obligatoire de continuer ma route, j'ai manqué à mes devoirs et brossé l'isoloir.

Pour me mettre en règle avec les autorités et pour prévenir les ennuis qu'une justice de paix grincheuse pourrait me causer, j'ai eu le noble désir de faire constater officiellement ma présence ici. Ça n'a pas été si facile.

Quel temps, quelle averse, en arrivant! Les vingt derniers kilomètres ont été faits dans la boue et dans la nuit. Nos vestons cartonnées de fange, nos bas renforcés de guêtres symboliques, nos cheveux collés aux tempes et notre air gribouille composaient un ensemble qui nous fit pouffer lorsque, arrivés au grand vestibule de l'hôtel, nous nous sommes admirés dans la glace. Les garçons ouvraient des yeux . . . et le patron voyait en fronçant les sourcils deux petits ruisseaux qui nous suivaient prenant leur source dans nos vêtements trempés, dégoulinant de la tête aux pieds.

Nous avons une touche!

Sans nos vélos, qui nous faisaient prendre pour ce que nous étions, je pense qu'on nous aurait donné dix sous en nous mettant à la porte. Pensez donc, huit heures du soir, être roulé dans la boue comme une croquette dans la chapelure et avoir derrière soi des petits ruisseaux obstinés qui coulent sur le marbre blanc de l'entrée.



Absorbé par le souci de faire constater ma présence, sans prendre les soins les plus élémentaires de toilette, je me rendis chez un particulier influent dont on m'avait vaguement parlé et que je ne connaissais pas du tout ; c'est un homme fort aimable auquel je sais gré d'avoir ouvert son salon à un monsieur aussi malpropre que moi.

Il m'a vite fait comprendre que, pour avoir un testimonial autre que celui qu'il m'offrait, mais au moins revêtu d'un caractère officiel, il fallait s'adresser au bureau du commissaire de police. — Chose déplaisante. Car depuis une certaine affaire dans laquelle il était question d'un ami étudiant, de punch et de carreaux cassés, j'ai perdu le goût de ce genre de relations.

Quand je suis arrivé au bureau, le commissaire n'y était pas.

Alors, en attendant, deux agents me firent asseoir dans un couloir à prévenus, sur un banc occupé déjà par deux gaillards de sinistre apparence. Je devais faire assez bien à côté de ces tristes personnages avec ma mine de naufragé et la boue qui me couvrait de la plante des pieds à la plante des cheveux. Le commissariat occupe une aile de l'hôtel de ville. Le couloir donnait sur la place.

La foule s'amassait près de la porte ouverte, un policier montait la garde et repoussait les trop entreprenants gamins qui voulaient voir de plus près. Dans cette foule on chuchotait en me montrant du doigt, un brave homme disait sans que le reste de sa phrase parvint à mes oreilles : Il paraît encore si jeune pour... ! Après une demie heure d'attente, il se fit un mouvement parmi les badauds, le chef entra : C'est un petit homme trapu et affreusement louche !

Il me fit attendre quelques minutes encore et me reçut enfin dans son cabinet.

Pendant notre dialogue je voyais les gens hissés à

hauteur de l'appui de fenêtre qui de la rue suivaient notre entretien.

L'officier de police m'a pressé à fond pour me faire sortir tous les renseignements imaginables, je crois bien, tant son interrogatoire a été scrupuleux, qu'il sait maintenant tous les combien je change de flanelle. Et puis ma feuille d'électeur l'intriguait, il s'obstinait à mettre sous son nez la traduction flamande de la convocation, vous savez bien le côté qui commence ainsi : *Het college van Burgemeester en Schepenen*. J'avais beau lui dire : « mais c'est du flamand ! Vous n'y comprendrez rien » ; le type était méfiant et j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire timbrer ma pancarte aux armes de la ville de Poitiers. Une fois dehors, la foule qui m'attendait s'est ouverte sur mon passage, les gens pris de méfiance s'écartaient, les femmes tiraient leurs enfants par la main, quant à la marmaille elle, elle m'a fait escorte jusqu'à l'hôtel. Tout en allant j'écoutais les racontars, un petit apprenti disait à un de ses camarades : « Tiens, c'est un espion et on ne le met pas en prison... »

(A suivre)

RAYMOND LEHODEY





VERS

A JOSEPH SOUDAN

*Te souviens-tu du soir si doux où nous allâmes
à deux par le sentier calme du bois muet ;
nous perçûmes le chant menu d'un roitelet
qui, tu le sais, nous mit un peu de vague à l'âme.*

*C'était si doux, si fin et si dolent, ce chant,
que nous serions restés fort longtemps à l'entendre
près du chemin, mais tout à coup cette voix tendre
s'éloigna et mourut avec le soir tombant...*

*Ah ! très chère ! partir vers la prochaine aurore
pour écouter les chants d'oiseaux au matin clair !
partir vers les loins bleus et l'infini des airs !
« Le fol et vain désir, dis-tu, car je l'adore. »*

*Aussi je resterai ; joignant mes doigts pieux,
approchant de ton front mes lèvres inhabiles,
laisse-moi regarder, sans rien dire et docile,
l'exqu Coasté du soir se mirant dans tes yeux.*

*Quel mystère d'amour dans tes larges prunelles
et quel beau rêve d'or s'estompe sous ton front,
lorsque tu vois passer au loin du bois profond
l'envol timide et blanc des jeunes tourterelles !*

*Oh ! je t'aime et t'adore et te veux tout à moi ;
— on marche à deux toujours sur les routes d'idylle —
va, joins ta chaste main à ma main plus virile
qui frissonne pourtant d'un puéril émoi.*

*Surtout ne ris jamais des gestes du Poète
et laisse-le bercer ton cœur adolescent
avec le nonchaloir d'un hymne à rythme lent
qu'il a longtemps pétri de ses larmes secrètes !*

PAUL MUSSCHE



LE MOUVEMENT COOPÉRATIF

III — L'avenir de la coopération

Si beaucoup de personnes se défient du mouvement coopératif, si d'autres vont même jusqu'à le considérer comme une des plus détestables manifestations de l'esprit d'association dont un régime de rigueur devrait arrêter l'essor, c'est, peut-être, bien moins à raison de ce qui existe qu'à cause des appréhensions de l'avenir. Et ces appréhensions, reconnaissons-le, sont dues en majeure partie à la prescience que les apôtres de l'idée se flattent de posséder. Chose étrange, écrivains et orateurs, tout en glorifiant l'idée coopérative, ne se font pas faute d'y joindre quelques prédictions, les unes plus sombres que les autres. Le don de prophétie n'a jamais été aussi commun qu'en nos temps; et il semble que ces *voyants* lisent dans l'avenir à seule fin d'égarer l'opinion et de terroriser les esprits. Lorsqu'on ajoute que les partis politiques s'emparent de la coopération pour alimenter les passions électorales, la défiance, voire même l'aversion de beaucoup, n'est rien moins qu'explicable.

Que sera la coopération de demain? Quels seront ses traits distinctifs, son champ d'activité, son but, son utilité sociale? Interrogez les auteurs et les hommes

politiques. C'est à qui lâchera le plus la bride à l'imagination. On fait fi de l'expérience, de l'observation des faits, de toutes les contingences pour se lancer dans le rêve et la fantaisie.

Aux yeux de celui-ci, la « coopérative » est une sorte de place forte bien ravitaillée d'où l'on pourra faire la guerre aux bourgeois faméliques à coups de tartines et de patates. Ce n'est pas une institution destinée à démocratiser le bien-être et le confort ou à éveiller les sentiments égoïstes des masses, mais bien à convaincre celles-ci de la nécessité d'une transformation radicale de la société (1).

Pour celui-là, l'avenir n'est pas à l'universalisation de la coopération, mais à l'organisation de la production et de la circulation des richesses en services publics de la commune, de la province et de l'Etat. Le grand rôle qu'aura rempli la coopération sous toutes ses formes aura été d'avoir préparé et facilité l'organisation de ces services publics. La coopération aura aidé, pour sa part, à centraliser le commerce comme le capitalisme a centralisé entre quelques mains la terre et l'industrie. Elle aura fait l'éducation intellectuelle, économique de la classe ouvrière et provoqué une évolution, pour ne pas dire une révolution sociale (2).

D'autres oracles, renchérissant sur tout cela, entrevoient déjà la République de leurs rêves organisée à bref délai par la coopération. Là tous les principes du vieux monde seront inconnus; là, grâce au mouvement coopératif, le capital ne sera point supprimé ou méprisé, mais réduit à son véritable rôle, c'est à-dire d'instrument du travail et payé en tant qu'instrument. Au capital un intérêt fixe! Au travail les bénéfices et les profits!

(1) Voir les écrits d'ANSELE.

(2) BERTRAND. *La Coopération*, p. 154.

« La coopération, dit M. Gide, est, pour nous, non pas simplement une institution destinée à améliorer le sort des salariés en leur permettant de dépenser un peu moins et de gagner un peu plus .. Elle tend à supprimer les droits du capital sur les profits ou dividendes en le réduisant à la portion congrue, l'intérêt. Elle doit servir à modifier pacifiquement, mais radicalement, le régime économique actuel, en faisant passer la possession des instruments de production, et avec elle la suprématie économique, des mains des producteurs qui les détiennent aujourd'hui entre les mains des consommateurs. Ceux qui comme nous se font cette idée de la coopération ne sauraient approuver qu'on la détourne de ce but pour éparpiller ses forces dans d'autres directions, par exemple qu'on emploie ses ressources à la constitution de caisses de retraite ou d'assurance qui auraient pour résultat de transformer la coopération en institution de prévoyance. Ce que l'on doit poursuivre, ce n'est pas une œuvre de protection individuelle mais de relèvement social. Il faut soulever les âmes en leur montrant un but qui vaille la peine d'être conquis. (1) »

Ce prestigieux avenir, convenons-en, ne doit pas sourire à tous ceux qui habitent notre planète, d'autant qu'il s'agit d'exproprier purement et simplement une catégorie sociale de tout ce qui la fait vivre. Qu'il y ait dans le monde économique des parasites dont le rôle soit difficile à indiquer, qui le niera? Que l'on doive s'attendre à une résistance acharnée de ceux qui sont menacés dans leur existence, qui en doutera? Le contraire paraîtrait même étrange; car un intermédiaire qui prônerait la coopération serait comparable à ces martyrs volontaires dont la vocation est très rare et

(1) GIDE. *De la Coopération et des transformations qu'elle est appelée à réaliser dans l'ordre économique*, p. 16 et 17.

ferait songer aux aventures du décapité par persuasion. Il semble donc humain que celui auquel on veut enlever sa place au soleil, proteste de toute son énergie, se défende *unguibus et rostro* et s'efforce de justifier de mille manières l'utilité de sa profession. De plus, lorsqu'on veut transformer une institution économique en machine de guerre et lui réserver un avenir de révolutions et de bouleversements, ceux-là même qui ne doivent pas redouter le contre-coup des perturbations sociales deviennent anxieux, hésitants et se tiennent sur le qui vive.

Le résultat de tout cela, c'est que l'esprit public émet une opinion peu sérieuse sur le mouvement dont s'agit. Tandis que les uns, effrayés par les prédictions de quelques prophètes de malheur, accablent la coopération de tous les péchés d'Israël, les autres, transportés par l'illusion et le mirage, la considèrent comme une fée bienfaitrice dont l'apparition transforme l'humanité. N'acceptons pas ces exagérations dictées par des sentiments de diverse nature et formulons notre modeste avis en nous basant sur l'observation de la réalité.

La coopération est un groupement extrêmement utile aux pauvres, parce que le moyen de vivre commodément est d'associer parfois sa misère à celle d'un autre. Elle donne aux malheureux quelque chose de solide à mettre sous la dent et, par là même, un peu d'aisance, de joie et d'espoir.

L'expérience démontre que la coopération n'est qu'un procédé utile dans beaucoup de cas et non un principe social rénovateur. « Organisation de transition et instrument de sélection, elle étend, comme dit M. Leroy Beaulieu, à de nouvelles couches les combinaisons économiques reconnues les plus avantageuses. Elle rend plus aisé l'essor de l'élite de la classe ouvrière (1). » Quant à

(1) LEROY BEAULIEU. *Traité théorique et pratique d'Économie politique*, t. II, p. 642.

éliminer le salariat et à domestiquer le capital à l'aide de cette association, les faits démontrent que les coopératives finissent toujours par avoir des salariés et à reconnaître au capital tous les droits dont il jouit ailleurs. Regardez autour de vous et vous verrez ce jugement traduit en fait. Pour résumer et pour tout dire, nous reprendrions volontiers ces lignes de M. Lagasse : « C'est une illusion d'espérer l'arrêt de la coopération ; c'en est une autre de la considérer comme l'aurore d'un régime nouveau (1). »



Examinons maintenant de plus près ce que promettent les différentes formes de la coopération. Et tout d'abord occupons-nous de la « coopérative » de production, puisqu'en principe elle est considérée comme le couronnement de tout le système. Il n'est pas inutile de passer en revue les opinions des chefs du mouvement. Le bordereau de citations, pour employer une expression consacrée, que nous allons mettre sous les yeux du lecteur, permet d'embrasser d'un coup d'œil tous les pronostics émis sur la matière et d'en tirer les conclusions que comporte le sujet.

Schulze Delitsch disait naguère que la coopérative de production est le degré le plus élevé de l'association, la clef de voûte de tout le régime coopératif, attendu que pareil groupement est l'acheminement direct vers la grande industrie. Mais il se hâta d'ajouter : « En raison « même de l'importance de ces sociétés, on ne doit en « former qu'avec une extrême réserve; car, pour peu « que les ouvriers négligent une des conditions préli- « minaires et essentielles, il faut s'attendre à voir leur « entreprise échouer. Un entrepreneur isolé par le seul

(1) LAGASSE. *Les Sociétés Coopératives.*

« fait de l'unité de direction, conservera toujours un
« avantage considérable sur toutes les combinaisons
« collectives. »

M. Gide, qui est un des plus brillants défenseurs de la coopération, écrivait hier ces lignes : « L'association de production, en tant qu'association autonome et fonctionnant par ses propres moyens, est impuissante à apporter aucune modification notable dans l'ordre de choses actuel. Elle aura une tendance à l'égoïsme comme le patron. Non seulement ces associations coopératives de production seront en état de guerre contre le consommateur ; mais elles seront en état de guerre entre elles, comme le sont aujourd'hui les fabricants, et feront revivre l'état d'anarchie industrielle que nous nous appliquons justement à faire disparaître (1). »

M. Louis Bertrand partage la même opinion que les préopinants : « La société coopérative de production n'est point notre idéal ; nous croyons peu à son développement complet, d'ici à longtemps. Elle est difficile à appliquer à la grande industrie, parce qu'elle exige des capitaux considérables. A supposer que cette forme réussisse, il est toutefois à craindre que les rivalités constatées aujourd'hui entre producteurs existeraient demain entre coopératives.... A notre avis, des coopératives de production ne sont viables que si elles sont créées ou bien par et pour des coopératives de consommation, ou bien par des syndicats professionnels bien organisés (2). »

Rapprochez ces opinions de celles de MM. Brants et Lagasse, qui déclarent à l'envi que la coopération

(1) GIDE. *De la Coopération et des transformations qu'elle est appelée à réaliser*, p. 1-20.

(2) BERTRAND. *La Coopération*, p. 57. *Les Coopérateurs Belges*. Organe mensuel, *passim*.

appliquée à la production est, en thèse générale, impraticable, qu'elle est possible et peut être utile dans des cas particuliers, qu'elle n'a pas supprimé le patronat et que, selon toutes probabilités, elle ne pourra ni s'y substituer ni même le transformer d'une manière essentielle (1).

Bornons-nous à ces citations. Elles indiquent suffisamment l'attitude des économistes et des sociologues. Si la coopération de production a suscité jadis le plus grand enthousiasme, elle est, d'autre part, à l'heure actuelle, la forme d'association qui éveille le plus de défiances. D'aucuns estiment même qu'il y a une certaine propension à exagérer les difficultés. Non qu'il faille s'imaginer qu'en unissant une somme de travail à une somme de capital, les bénéfices éclosent naturellement, mécaniquement; mais on se demande parfois si l'on ne va pas trop loin en prédisant, dès maintenant, l'insuccès fatal de toutes les entreprises de cette espèce. Voyons : tel groupe d'agriculteurs se constitue pour former une laiterie coopérative ou une fromagerie; tel autre pour acheter à frais communs les machines à trier, trop onéreuses pour la bourse d'un seul ou dont un seul ne pourrait trouver suffisamment emploi (2). L'avenir de ces sociétés est-il si sombre au point de confirmer toutes ces prédictions?

Chacun au contraire ne constate-t-il pas la viabilité et la prospérité actuelles de ces associations? Et ce qui fut hier, ce qui est aujourd'hui, disparaîtrait demain sans motifs!

Au surplus, il ne s'agit pas seulement des cas d'application précités. Que de petits producteurs isolés et affaiblis ne succombent pas dans la lutte contre la concentration des capitaux! Eh bien! cette forme de

(1) LAGASSE. *La Coopération*.

(2) Voir le Congrès de Malines, 1891.

production n'est-elle pas capable de sauver d'une perte assurée les petits industriels écrasés par leurs frais généraux et luttant sans espoir contre leurs puissants concurrents ? « Je l'avoue, dit M. l'abbé Pottier, j'ai assez foi dans « la valeur humaine, pour croire que, bien exploitée, « elle est capable, au moins là où la nécessité la pousse, « et une intelligente et dévouée direction l'y prépare, « de se coaliser avec assez de succès pour tenir bon « dans la lutte pour l'existence productrice (1) ».

Il convient, nous semble-t-il, de conclure avec l'auteur qu'il est impossible de formuler un jugement général qui soit vrai sur la coopérative de production. Ajoutons seulement que les conditions dans lesquelles les coopératives ouvrières de production fonctionnent sont parfois moins favorables que celles de leurs concurrents. Supposons, par exemple, une vaste entreprise, tel qu'un chemin de fer, un canal, un établissement métallurgique. Il faut des capitaux importants, un chef intelligent et travailleur, la volonté de sacrifier son argent pendant un certain temps avant de toucher les bénéfices (2). La classe ouvrière pourra-t-elle toujours réunir ces éléments de succès ? Les ressources sont limitées parfois, l'instruction et les connaissances techniques de ses membres restreintes. De plus, alors même que l'on découvre un bon directeur, sera-t-on disposé à lui donner le traitement proportionné à son savoir et à ses fonctions ? Que si l'on se rejette vers la petite et la moyenne industrie, ici encore, l'ignorance du marché international jointe à d'autres circonstances compliquent la situation. Dans une coopérative de

(1) *La Coopération*, par A. POTTIER. 1880, p. 61.

« On peut dire, disait M. Ministre de l'Intérieur Schollaert au Congrès de Malines de 1891, que la coopérative de production doit être encouragée et qu'elle n'offre guère d'inconvénient. »

(2) D'ANDRIMONT. *La Coopération en Belgique*.

production, il ne suffit pas d'avoir d'excellents ouvriers, il s'agit encore d'acheter la matière première et de vendre le produit fabriqué, d'avoir le flair du marché, en d'autres mots. Enfin, quand on envisage le cas d'une association ouvrière, il est certain qu'elle est obligée de payer à ceux qu'elle emploie un salaire élevé c'est-à-dire parfois supérieur à celui des autres fabricants. L'esprit qui a présidé à sa constitution, la composition de son personnel, le but qu'elle poursuit, tout l'amène à prêcher d'exemple en rémunérant largement le travail. Ces circonstances rendent souvent la position des coopératives de production extrêmement difficile. Aussi la Belgique n'est-elle pas portée à les propager.

Quoiqu'il en soit des conditions de la lutte économique, l'expérience ne nous paraît pourtant pas décisive, et nous croyons téméraire, en fin de compte, d'exprimer présentement un avis définitif sur le sujet.



Des différentes formes de la coopération la coopérative de crédit est celle qui échappe le plus aux critiques de nos contemporains. « Il est notable, dit « M. Hubert Valleroux, que l'on n'a jamais mis dans « les sociétés de crédit ces espérances ambitieuses que « l'on plaçait dans les sociétés de production ou de « consommation. On ne les a jamais données comme « propres à refaire l'ordre social ; elles ont, chose « assez rare, passé les espérances qu'elles avaient fait « concevoir. » (1)

L'exemple de notre pays et celui de l'Allemagne confirment ces paroles. Il serait oiseux de démontrer ici l'utilité des banques populaires. Caisses d'épargne

(1) *Les Associations coopératives en France et à l'Étranger*, par HUBERT VALLEROUX, p. 455. Paris. Guillaumin.

pour l'ouvrier et le petit industriel, elles procurent à ses membres le crédit qui est l'âme du négoce, ce crédit qui est aussi nécessaire au commerce que l'air à la poitrine humaine! Ah! sait-on le nombre de gens sauvés de la faillite, d'ouvriers endettés qui se sont libérés grâce aux avances des banques populaires! Nier la bienfaisante influence de ces associations, c'est nier le soleil en plein midi. Dès qu'on jette un regard sur le bilan des coopératives de crédit et qu'on constate le nombre de prêts effectués à des besoigneux serrés par un terme de paiement, le bien réalisé par ces institutions saute aux yeux. Se peut-il que les petits et les humbles négligent dans l'avenir cette forme de la solidarité humaine où les heureux économisent pour les infortunés et où, en échange d'un prêt, ceux-ci ne doivent fournir comme gage qu'un capital de vertus? C'est là une chose peu probable. Mais, si l'ouvrier apprécie les bienfaits d'une banque populaire existante, il est pourtant très réfractaire à l'idée d'en créer lui-même. Il faut qu'il soit soutenu et entraîné dans cette voie. « En thèse générale, remarque à bon droit M. Valleroux, les sociétés « de crédit sont le prix de l'initiative et du travail des « hommes des classes dirigeantes (1). » Par eux-mêmes, les petits artisans et les cultivateurs en établiraient bien peu. En effet, Schulze Delitsch pour l'Allemagne, M. D'Andrimont pour la Belgique, Vigano et Luzatti pour l'Italie ont été les promoteurs du mouvement dont nous parlons. Cette réserve faite, les banques de crédit populaire et agricole sont d'ordinaire appréciées par le peuple comme elles doivent l'être. Composés d'associés intègres et laborieux, de gens liés entre eux par des relations journalières qui permettent à la banque de s'enquérir facilement de la moralité de chacun, l'avenir

(1) HUBERT VALLEROUX. *Les Associations coopératives*, p. 456.

de tels établissements est assuré. Nous n'avons pas l'intention de décrire ici, par le menu, les meilleures conditions de fonctionnement des sociétés coopératives de crédit. Qu'il suffise de remarquer que si, dans les villes, les banques doivent, en thèse générale, limiter les délais du crédit et se composer, autant que possible, de personnes appartenant à des industries diverses, ayant besoin de fonds à des époques différentes, il n'en saurait être de même à la campagne. Là, forcément, le crédit accordé au cultivateur doit être plus long, parce qu'il a plus de difficultés à faire fructifier l'argent prêté.

Si, dans tous les cas, l'association doit restreindre son champ d'activité à une agglomération déterminée, ville ou paroisse, la banque populaire agricole recrutera ses membres, à la différence des autres, dans un seul et même milieu : les fermiers et les paysans. S'inspirant des principes de Raiffeisen ou de Schulze Delitsch, ces groupements seront toujours prospères, parce qu'ils fourniront aux travailleurs de la terre le capital de roulement dont ils ont besoin, en leur permettant de renoncer à l'hypothèque qui les ruine et à l'usure qui les ronge. Grâce à ces avances, le laboureur pourra soigner sa ferme, repeupler son étable, bref, exploiter son fonds dans les conditions voulues et sans qu'il lui en coûte. Tel est, à notre sens, l'avis qu'il y a lieu d'émettre sur les destinées du crédit populaire. Celles-ci sont modestes peut-être aux yeux des apôtres de la coopération ; mais rien n'autorise toutefois à dire, avec M. Bertrand, que l'action bienfaisante des coopératives de crédit sur l'ensemble de la classe moyenne équivaut à zéro (1). N'est-ce donc rien que l'escompte du papier commercial à un taux favorable ? N'est-ce donc rien que l'avance qui vous permet d'agrandir vos affaires ou de faire face aux éché-

(1) BERTRAND, *La Coopération*, p. 77.

ances? Que ces institutions ne parviendront pas à égaler en puissance les banques d'Etat, nous le voulons bien. Mais personne ne rêve semblable avenir, hormis les idéalistes. Pour nous, malgré leur capital restreint et leur clientèle réduite à une agglomération déterminée, les associations coopératives de crédit se répandront parce qu'elles sont le refuge et la sauvegarde du travailleur honnête et persévérant.



Reste la coopérative de consommation, celle qui semble incarner le mouvement contemporain. Les brillants résultats constatés de divers côtés légitiment, aux yeux de la foule, toutes les espérances et justifient toutes les prédictions. Doit-on partager ce lyrisme et voir dans ce groupement l'instrument de la rénovation sociale? Entraînera-t-il fatalement la disparition de toute la classe moyenne, de tous les intermédiaires? En d'autres mots, pourrait-il s'emparer, un jour, de tout le mouvement commercial? A entendre M. Gide, il n'y a aucun doute. « L'ordre social actuel, dit-il, est organisé en vue de
« la production et nullement en vue de la consumma-
« tion ou, si vous aimez mieux, en vue du gain indi-
« viduel et nullement en vue des besoins de tous... La
« puissance des consommateurs réunis est irrésistible...
« Du jour où les sociétés coopératives seraient en mesure
« d'acheter toute la production annuelle, la production,
« au lieu d'être maîtresse du marché, redeviendra ce
« qu'elle n'aura jamais dû cesser d'être : servante obéissant
« docilement aux ordres de la consommation... L'avenir
« de la coopérative de consommation comprend trois
« étapes, 1° faire la conquête de l'industrie commer-
« ciale, 2° de l'industrie manufacturière, 3° de l'industrie
« agricole. »

C'est un plan grandiose, celui-là. Il s'agit seule-

ment de savoir s'il est réalisable. Et tout d'abord la conquête de l'industrie commerciale est-elle possible? c'est la première étape à franchir, suivant M. Gide. Lorsqu'on tient compte des faits, l'on a immédiatement la conviction que les coopératives de consommation ne comprendront jamais tous les habitants de la terre ni qu'elles s'étendront à tous les objets du commerce. Sans contester les sérieux avantages qu'elles offrent à leurs membres (pureté du produit, réduction des frais et du prix de revient), quelques esprits resteront toujours rebelles à l'épargne et à l'association. Non qu'il y ait insouciance ou paresse, mais parce qu'ils ne savent se faire à l'idée de devoir observer un règlement de société et de payer comptant ce qu'ils achètent. De plus, l'expérience démontre que la coopérative de consommation ne s'applique avec succès qu'à la vente de produits simples qui ne laissent ni produits secondaires ni déchets et qui peuvent trouver preneur pendant un certain temps (1). Ainsi le pain, le charbon, les épices, les articles pharmaceutiques, les étoffes simples, la mercerie courante, la cordonnerie, les habits de travail. Du moment que la société sort de ce cadre, elle s'expose à des déboires, à des méventes — pour ne pas dire à la ruine. L'exemple de la boucherie a été maintes fois cité pour démontrer le bien fondé de ces observations. Que d'essais malheureux! Que de déceptions! C'est qu'il ne suffit pas d'acheter du bétail sur pied, puis de l'abattre et de créer une boucherie. Il faut tirer parti des différents produits : les peaux, les graisses, les boyaux, le sang; il faut fixer le prix des différents morceaux de viande qui varient beaucoup et trouver à chaque morceau une clientèle (2). Cette variété des produits présuppose des associés appartenant à toutes les catégories

(1) GRUNER. *La Coopération*. Voir *la Réforme sociale*. 1890.

(2) LEROY BEAULIEU. *op. cit.* II. p. 596.

sociales et dont le nombre soit calculé d'une manière si précise que toutes les parties marchandes des animaux abattus soient régulièrement absorbées par les membres de la coopérative. Le problème présente des difficultés incalculables que le passé a déjà mises en lumière. Et la conclusion qui découle de ces faits, c'est que la coopérative de consommation ne pourra jamais s'emparer avec succès de tout le commerce alimentaire. Il y a et il y aura toujours des négoce qui resteront l'apanage des individualités. Au fait, prédire que la coopérative de consommation tuera la classe moyenne et le commerce, n'est-ce pas une gageure ?

En admettant même que l'alimentation publique soit monopolisée un jour par quelques groupements de personnes, l'activité humaine sera-t-elle enchaînée ? N'y a-t-il pas un champ d'activité immense qui reste ouvert à l'initiative ? A-t-on songé à toutes les catégories sociales qui vivent de la production non alimentaire et du commerce qui s'y rapporte ? L'énumération en est fort longue. Rappelons en quelques unes :

Tailleurs et cordonniers de luxe — chapeliers — pelletiers — menuisiers — sabotiers — charpentiers — tourneurs — ébénistes — peintres — tapissiers — garnisseurs — décorateurs — doreurs — vanniers — tonneliers — charretiers — cochers — bourreliers — selliers — mouleurs — serruriers — maréchaux ferrants — vitriers — opticiens — tanneurs — corroyeurs — savonniers — coiffeurs — cafetiers — hôteliers — restaurateurs — confiseurs — liquoristes — carrossiers — dessinateurs — teinturiers — toiliers — tisserands — cordiers — jardiniers — maraîchers — marbriers — bijoutiers — horlogers — ciseleurs — graveurs — papetiers — libraires — relieurs — typographes — couteliers — briquetiers — paveurs — potiers — maçons — plafonneurs — ardoisiers — plombiers — zingueurs — ferblantiers — fabricants et vendeurs de joujoux — de marqueterie — de maroqui-

nerie — de minoterie — de ferronnerie — de cuivrierie — de soieries et tissus de luxe, etc., etc. (1)

Voilà certes quelques branches du commerce que la coopérative ne menace pas et que les classes moyennes pourront continuer à exploiter. Nous voyons, dès maintenant, que la prophétie de M. Gide ne se réalisera pas et qu'il ne faut pas attribuer à une forme déterminée de l'association une puissance supérieure à l'ensemble des forces humaines. Ce qui ressort de ce qui précède, ce que la raison nous dit, c'est que la coopérative de consommation peut être une brillante affaire, qu'elle réussit — comme l'expérience le démontre — là où la solidarité et l'esprit d'association sont imprégnés dans les mœurs, qu'elle risque d'échouer en s'appliquant à la légère à tel article déterminé.

Ses chances de succès sont sérieuses quand elle voit le jour dans une grande agglomération ouvrière, qu'elle est une création locale, émanant d'hommes qui se connaissent, qui ont le même genre de vie, les mêmes intérêts, par conséquent aussi les mêmes besoins, et qui peuvent facilement choisir parmi eux des gérants et les surveiller (2).

L'avenir des coopératives de consommation semble encore plus assuré lorsqu'elles vendent leurs produits non seulement à leurs membres, mais encore au public. Car de ce système résulte, pour elles, une extension de clientèle qui, selon la qualité des marchandises, peut être plus ou moins considérable et leur permet en conséquence d'accroître les achats et aussi les bénéfices. Enfin la création d'une fédération des différentes sociétés rentre dans les vœux des différents promoteurs du mouvement. Déjà un organisme est ébauché ici et là. Si

(1) A. POTTIER. *La Coopération et les Sociétés ouvrières*, p. 26.

(2) PAUL LEROY BEAULIEU. *op. cit.* p. 574.

le groupement des diverses sociétés réussit comme celui des individus — et rien ne permet de dire que cela ne sera pas — la coopération aura fait encore un grand pas. En effet, cette union, cette entente entre plusieurs collectivités permettra l'établissement de magasins centraux d'approvisionnement qui rempliront à l'égard des sociétés affiliées le rôle de celles-ci vis-à-vis des individus. De là de nouveaux bénéfices, la suppression d'intermédiaires considérés jusqu'ici comme nécessaires. De là aussi la possibilité, pour les boulangeries fédérées par exemple, de commanditer ou de posséder un moulin, d'acheter directement au syndicat agricole les blés à moudre et à panifier. Nous n'insistons pas sur ces points, certains que chacun en saisit d'emblée l'importance. Quelque soit l'avenir des coopératives de consommation, elles seront impuissantes à supprimer le salariat et à bouleverser toute l'industrie, selon les prédictions de M. Gide.

Tout le monde constate aujourd'hui que les coopératives emploient des ouvriers salariés tout comme les entreprises capitalistes. Que l'argent ait une origine coopérative ou autre, nous voyons toujours là l'ouvrier et le capitaliste, nous ne voyons pas le coopérateur. Les sociétés dont question ne modifient en rien la condition des travailleurs. Et ceux-ci, en se mettant à leur service, n'ont fait que changer de patron. Sont-ils traités avec plus d'égards ? Sont-ils plus heureux ? Ont-ils substitué à leur position d'inférieur le rang d'égal et d'associé ? Interrogez-les et bien souvent vous apprendrez que la discipline est plus sévère, le travail plus absorbant que chez le maître qu'ils détestaient. Quant à faire la conquête de l'industrie manufacturière et agricole, grâce aux bénéfices des coopératives, c'est une chimère qui flatte l'imagination de quelques prolétaires, les enivre pour ne laisser derrière elle que la fumée des illusions. En supposant même qu'ils disposent des sommes nécessaires, les ouvriers auront-ils l'esprit d'abnégation jusqu'à renoncer

à leur dividende pendant un nombre incalculable d'années pour s'engager dans des entreprises problématiques? Et dans quel but? dans le but de tenter, au profit des générations futures, un nouveau régime économique dont rien ne garantit ni les heureux effets ni la viabilité!

Comme il semble plus sage de tenir un autre langage aux coopérateurs et de leur indiquer un emploi mieux approprié de leurs économies! Au lieu de le griser de paroles et de le bercer d'illusions, montrons au pauvre la coopération telle qu'elle est. Présentons-la comme un moyen d'améliorer son sort et non comme l'instrument de la révolution sociale. A la fin de l'année, quand il ira toucher son dividende, attirons son attention sur ses vieux jours, sur la maladie qui guette chacun de nous, sur le chômage, etc. Faisons lui comprendre que cette centaine de francs que la coopérative fait épargner en moyenne à chaque ménage ouvrier ne saurait être mieux consacrée qu'à l'affiliation aux caisses de secours mutuels, de pension, d'assurances et de retraite.

Prouvons-lui, chiffres en mains, que c'est le repos et l'indépendance de sa vieillesse que la coopération lui garantit. Et alors nous aurons la satisfaction d'avoir dessillé les yeux d'un malheureux tout en lui apprenant la meilleure forme de l'épargne. Libre aux exaltés de dire que ce plan manque de grandeur, que c'est rabaisser le rôle de la coopération en la réduisant à cet avenir! Mettre l'ouvrier à l'abri du besoin, le protéger contre les coups du sort, accident ou maladie, lui donner la tranquillité du lendemain sans devoir recourir à n'importe qui, c'est là une entreprise assez belle pour défier la critique et négliger la riposte.

A. GODDYN





A LA FONTAINE

*En ce temps-là Marie et son divin enfant,
S'en allaient puiser l'eau du puits avoisinant
Les murs de Nazareth. Le vase sur la tête,
Tous deux marchaient, plongés dans une joie secrète.
Le soleil se mourait ; en de longs plis de feu
Sa clarté s'étendait sur les eaux du lac bleu
Près de Génézareth. La jeune et douce haleine
Du zéphyr caressant rafraîchissait la plaine.
Ils touchèrent bientôt le sentier verdoyant
Au bout duquel coulait l'eau claire du torrent.
Les oliviers en fleurs étalaient leur ramure,
Leurs feuilles se froissaient au faible et doux murmure
De la brise du soir. Les coteaux etagés
Figuraient de grands lacs au soleil éclairés,
Et le chevrottement du chalumeau rustique
Se percevait au loin comme un dernier cantique.
Du jour évanoui. — Dans l'occident rosé
Le disque s'éteignit. Le couple bien aimé
Atteignit la fontaine.
. Or voici que deux pâtres
Aux habits de Bédouins, aux visages brunâtres,
Venant des monts voisins où paissait leur troupeau,
S'approchèrent aussi du puits pour prendre l'eau.
Ils n'avaient pas encor quitté leur belle enfance
Et, sur leurs jeunes traits, se lisait l'innocence.
Ils parlaient de Jésus qu'ils ne connaissaient pas
Et tous deux l'admiraient en le louant tout bas. —
— « Nous irons une fois le voir sur la terrasse
« Pour parler avec lui, pour contempler sa face,
« Nous baiserons ses pieds, nous baiserons ses mains*

« Et nous lui chanterons les airs de nos refrains ;
« Puis, allant tous les deux dans la verte prairie
« Nous mènerons Jésus et sa mère Marie. »
— Quand ils eurent puisé dans le creux du torrent,
Que chacun d'eux s'en fut soigner son troupeau blanc,
La vierge et son enfant retournant à la ville
Voyaient dans ces bergers une foi si docile
Que Jésus dit alors : « En vérité, pour eux
« Les anges chanteront dans la cité des cieux. »

HENRI DEMAIN





UNE PROFESSION MONASTIQUE

A mon frère Dom Hd. D.

Suscipe me Domine, secundum eloquium tuum, et vivam.

I



ÉTAIS arrivé le soir à Maredsous. J'y venais assister à la profession d'un de mes amis.

Quand j'arrivai à l'abbaye, le père hôtelier me reçut avec l'aimable accueil coutumier des Bénédictins; puis il me conduisit à la cellule où je devais passer la nuit, et se retira en me souhaitant mille bons rêves.

Ah! elle était bien gentille ma petite cellule et qu'il y faisait bon, dans ce grand monastère tranquille et muet, tandis qu'à travers les sombres sapins accrochés aux flancs de la montagne l'on entendait par intervalle le cri de quelque corbeau attardé.

Au loin on voyait encore se profiler la masse sombre et gazeuse des hauteurs de Denée, qu'encadraient de beaux nuages de pourpre frangée d'or, derniers vestiges du soleil disparu.

Complies venaient de finir.

Au milieu du silence mystérieux et vague, s'éleva soudain de la tour un chant solennel de cloches.

Oh! qu'il était doux d'entendre cette prière s'élever

au sein de la création assoupie, comme un suprême appel de celui qui allait s'unir à Dieu, et qui semblait maintenant abandonner à regret son étreinte !

Qu'elle était belle cette harmonie, qui, délaissant notre misérable terre, s'en allait bien haut dans l'éther sublime faire entendre ses notes mélancoliques au Paradis voilé !

Comme je songeais à tout cela, je sentis mon âme elle-même emportée, j'entrevis les célestes splendeurs au ciel idéal et, à travers le velours du firmament bleu, je découvris le trône éclatant de l'Eternel qu'imploraient ces accents mystiques. Ce que j'éprouvai alors, je ne saurais le dire ; mais il me sembla comprendre le secret de toutes ces vies de saints écoulées dans le silence et la prière, et sentir dans mon âme émue passer un des rayons divins qui réchauffaient tous ces cœurs. Cependant, peu à peu, les vibrations se firent moins accentuées, elles agonisèrent et s'éteignirent en une plainte langoureuse et triste....

On eût dit que l'âme, emportée par ces élans passionnés vers Dieu, s'en revenait à la terre épuisée et sans force et, quand la cloche tintait encore, qu'éperdue d'amour elle retrouvait le courage de gémir une dernière fois.

II

Le lendemain, à travers les petits vitraux de ma fenêtre, j'entrevis l'opale de l'horizon illuminée par l'éclat du soleil levant.

Dans les épais taillis verts que venaient frôler la brise mutine, on entendait des chuchotements et des babilllements sourds, parmi lesquels le vent mettait de grands éclats de rire : et dans le secret des broussailles les petits oiseaux s'épanchaient en d'amoureuses confidences.

Eux aussi ils étaient en joie !

Bientôt la puissante harmonie des cloches se fit de nouveau entendre, préludant à la cérémonie qui allait commencer.

L'autel était orné avec une magnificence inaccoutumée : des gerbes de fleurs mêlaient leurs velours multicolores aux scintillements des chandeliers de cuivre, d'où s'élevait, tremblotante et timide, la flamme des grands cierges blancs. Sur les vitraux peints, que le soleil illuminait de ses rayons dorés, les anges radieux inclinaient leur tête blonde et semblaient implorer le Dieu des Tabernacles.

Les moines, graves et recueillis dans leurs stalles de chêne, psalmodiaient d'une voix mâle les derniers psaumes de Sixtes.

Quand l'Heure fut terminée, ils sortirent du chœur et se rendirent processionnellement à la salle du Chapitre; l'abbé entouré de ses ministres s'avancait en dernier lieu, majestueux, solennel, pendant que s'inclinait la foule sous sa main qui bénissait. Bientôt on n'entendit plus que les pas cadencés qui s'éteignaient dans le cloître et dont la crosse du prélat heurtant les dalles rompait parfois la monotonie.

Quand le cortège fut arrivé à la salle capitulaire, les moines se rangèrent sur deux estrades qui s'élevaient le long des murs, tandis que l'abbé alla se placer au fond du chapitre sur le siège abbatial. Ses assistants l'entourèrent et tout le monde s'assit.

Alors le maître des novices, conduit par le cérémoniaire, quitta l'assemblée et s'en alla chercher à sa cellule le futur profès qu'il ramena bientôt avec lui.

Arrivé près du trône, le novice se prosterna la face contre terre; et cet homme, que l'Éternel avait créé à son image, et pour participer à ses joies divines, et qui jadis dans son orgueil s'était insurgé contre la majesté suprême, cet homme s'inclina devant tous, il protesta de son humiliation et, comme un suppliant que

la misère torture, il implora le Seigneur et demanda sa miséricorde. Alors le prélat lui montrant d'une part les habits monastiques, de l'autre les parures mondaines, l'interrogea. Que choisit-il ?

Je ne sais ce qui doit se passer dans le cœur du novice à ce moment solennel où il va engager son existence ; mais il me semble que, rempli de joie et sans regret, plein d'impatience d'entrer dans les milices du Tout-Puissant, il doit choisir ses livrées, content de quitter ce monde qui obsède et qui lasse.

Et le novice se levant toucha de la main l'habit monastique.

A ce moment l'Eglise fit entendre, pour le confirmer dans sa vocation, une de ces sentences admirables issues des lèvres de l'Esprit Saint :

Quæ cœpit in te Deus, ipse perficiat

Que l'Eternel achève en toi ce qu'il a daigné entreprendre ! Comme c'est bien là le cri de l'espérance qui, d'un trait lumineux, trace la carrière à suivre depuis la terre vaincue jusqu'au ciel à gagner !

Alors la procession se refit.

Aussitôt les voix des moines s'élevèrent puissantes et belles dans le silence du cloître ; elles entonnèrent le chant de victoire :

In convertendo Dominus captivitatem Sion....

Oh! oui, le Seigneur a brisé ses chaînes, il a rompu ses fers et il renaît fier, noble et libre.

Oh! oui, son cœur est rempli d'allégresse, il en déborde, il en exulte :

...facti sumus sicut consolati....

Et toujours les voix s'élevaient vers le ciel :

...Magnificavit Dominus facere cum eis....

Nos lèvres chantent son bonheur, car le Seigneur s'est plu à le combler de ses grâces.

Maintenant il sème dans les larmes et la peine ; mais le jour triomphant viendra où ses pleurs sècheront comme le torrent sous l'Auster déchaîné, et où il s'avancera plein de gloire et revêtu d'honneur, portant dans ses mains les gerbes de sa moisson.

....Venient cum exultatione, portantes manipulos suos.

C'est sur ces mots où expirait le cantique triomphal, que la procession rentra au chœur.

III

Alors la messe solennelle commença.

L'orgue, tour à tour gémissant et plaintif, joyeux et triomphant, se mit à répandre des flots de mélodie sacrée, tandis que le chant grégorien élevait au ciel ses notes déchirantes. Quand l'officiant eut offert l'hostie très sainte au Père Eternel, l'abbé vint s'asseoir en face de l'autel.

Tous les moines se placèrent à ses côtés.

Le maître du noviciat conduisit le futur profès aux genoux du prélat, dont il baisa l'anneau, puis il le ramena au milieu du presbyterium.

Et l'abbé alors, dans toute la majesté de son caractère divin, adressa la parole au novice.

Il lui rappela le Sauveur du monde délaissant les ineffables splendeurs des cieus ; ceint du diadème d'infamie, cloué sur l'horrible gibet du Golgotha, agonisant et implorant d'une voix rauque : mon Dieu, mon Dieu ! Il lui reprocha ses trahisons... puis de nouveau comme un phare salubre il fit luire l'espérance ; il lui désigna la route qui, malgré toutes ses fautes passées, le conduirait à son Père ; il lui parla d'humilité et de pénitence ; enfin il lui demanda s'il voulait renoncer au siècle vain et sceptique, s'il voulait, suivant la parole du bon Maître, préférer à l'affection de ses parents l'amour du Christ ; s'il voulait renoncer à sa volonté.

Le novice, consommant le sacrifice, poursuivant sa marche vers l'abnégation suprême, répondit : Je le veux.

Alors sur les vitraux peints que le soleil illuminait de ses rayons d'or, les anges radieux semblèrent incliner plus bas leur tête blonde et prier avec une ferveur plus grande le Saint des Saints, tandis que la flamme des cierges s'allongeait plus haut vers le ciel.

Et parfois, au milieu du silence solennel, on entendait pleurer un sanglot furtif, dont l'éclat douloureux résonnait plein d'une poignante tristesse...

Pauvre Mère! qui pleurait son fils! ...

.....

Cependant, le récipiendaire revint se placer au milieu du presbyterium, et lut d'une voix ferme la formule de la profession; après, montant à l'autel, il apposa au bas de l'acte le signe de la croix, puis il signa.

Il baisa l'autel où il venait de consacrer ses vingt ans au Christ et il reprit la Charte de profession, qu'il montra successivement au prélat et aux autres moines.

Le renoncement devait être public; le sacrifice l'était comme l'injure l'avait été

IV

Il restait au novice à offrir son cœur à Dieu.

Il s'agenouilla pendant que l'abbé implorait le Tout-Puissant, puis il se leva.

Et étendant les bras vers le tabernacle comme pour attirer Jésus à lui dans une étreinte fiévreuse, levant au ciel ses yeux que gemmaient des larmes d'amour, le novice chanta d'un accent ineffable et pénétrant :

Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et vivam.

Recevez-moi Seigneur, selon votre parole et je vivrai. Mais subitement, comme s'il se rappelait son infime misère et reconnaissait que seule la miséricorde divine l'élèverait à cette union idéale, il retomba agenouillé et

croisant les bras sur sa poitrine où son pauvre cœur battait à se briser, il inclina le front et pria :

Et non confundas me ab expectatione mea.

Mais, Seigneur, ne permettez pas que mon espoir soit confondu.

L'amour reprit aussitôt le dessus, et se relevant il chanta d'un ton plus élevé et plus instant encore :

Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et vivam.

Une seconde fois il croisa les bras, il s'agenouilla et ses lèvres murmurèrent :

Et non confundas me ab expectatione mea.

Enfin l'amour revint plus violent et le novice s'écria d'une voix amoureuse :

Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et vivam.

Maintenant il attendait la réponse de Jésus et il poursuivit :

Et non confundas me ab expectatione mea.

Au ciel les chérubins célestes suspendirent leurs mélodieux accords, les lyres des archanges radieux demeurèrent muettes, les cymbales se turent aux mains des anges vermeils, les vierges elles-même se penchèrent pour voir; le Paradis entier s'abîma dans la contemplation de cet homme qui implorait ainsi son Dieu; et du haut de son trône superbe, le Seigneur sourit divinement à cette âme et ses lèvres saintes répondirent :

Venez à moi, vous tous que la souffrance torture, venez et je vous soulagerai.

Le cœur allait au cœur, l'amour répondait à l'amour.

V

Maintenant l'heure était bienvenue pour le profès de revêtir solennellement les insignes du Christ.

Moment unique et grandiose, s'il en fut!

Heure mémorable, où, prédestiné, l'homme reçoit sa croix des mains du Crucifié; où il répond à l'appel d'en-haut en se soumettant au divin fardeau de la vie humble et passive.

Tous les moines tombèrent à genoux et, dans un unisson mystique, ils appelèrent l'Esprit de Dieu en même temps que l'Abbé entonnait l'hymne :

Veni Creator Spiritus
Mentes tuorum visita.

L'abbé se rassit après ce premier verset et il dépouilla le profès agenouillé devant lui des habits du novice.

Il le revêtit ensuite du scapulaire monastique :

Accepte mon fils, dit-il, le joug de ton Dieu, porte ce fardeau, car il est suave et léger.

Cette cérémonie achevée, le Prélat reçut dans ses bras celui qui était devenu son fils et, courbant sa vénérable tête blanche sur ce beau front juvénile, il le pressa sur son cœur paternel et il lui donna le baiser de paix.

A ce moment je songeais involontairement à la grande scène où, sous les feuillages ombrés des oliviers, le traître déicide vint baiser l'Agneau de Dieu.

Ciel ! quelle différence !

Comme le tableau de ce père qui embrasse son fils est émouvant, et il fait du bien à l'âme de songer qu'au jour immortel de sa gloire, le divin, le bien-aimé Jésus imprimera sur nos fronts un baiser semblable d'amour et de tendresse infinie !

En même temps des notes mélodieuses se mirent à murmurer, elles s'accrurent et l'âme bercée par ce rythme mélancolique se laissait errer remplie d'une mystérieuse sympathie pour ces cœurs généreux qui s'abandonnaient ainsi à Dieu.

Oh ! chantaient les voix, qu'il est doux et agréable de vivre en frères et d'habiter ensemble dans la maison du Seigneur !

Et l'âme, elle, toujours rêveuse, toujours émue par ce spectacle, l'âme, elle, murmurait :

Oui, oui, ce doit être bien doux.....

Pendant chacun des moines était venu s'agenouiller devant le profès et lui donner le baiser de paix. Ceux même que le Seigneur appelle à lui, qu'il fait les élus de sa tendresse, ne peuvent le posséder qu'en vouant leur amour aux autres enfants de sa Providence.

VI

Mais le monde maintenait encore ses droits; le novice allait le renier.

Dans l'espace qui sépare au chœur les deux rangées de stalles, on avait étendu un large tapis noir. Le profès y fut conduit par le maître des novices, puis se prosternant il s'étendit sur le tapis.

Il rabattit sur son front le capuchon des moines et se cacha les mains sous la corde monacale.

On le couvrit d'un drap mortuaire que tranchaient violemment les sillons brodés d'une croix en soie pailletée d'or.

A la tête et aux pieds on plaça deux cierges en cire jaune dont la flamme frissonnait tristement, tandis que le glas funèbre faisait entendre ses grands sanglots.

Vraiment cette scène est admirable !

Mourir au monde, à soi-même et vivre pour Dieu !

Quand là, étendu dans le silence impressionnant de cette mort mystique, le novice sent palpiter en lui les derniers frissonnements qui consomment son sacrifice; quand d'un regard de pitié il repasse sa vie de jadis; quand il donne une suprême pensée aux êtres qu'il a aimés et que maintenant il ne verra plus; et quand là-bas au sommet des monts il voit les cieus entr'ouverts, le Christ apparaissant sur les nuées et les

anges laissant tomber de leurs mains les palmes du triomphe, oh ! non, il n'hésite pas et de son cœur qui refoule à jamais les derniers échos du monde, il ne s'échappe aucun regret, mais il tressaille bien fort, il tressaille d'amour et tout bas, bien bas, comme si c'était presque inutile, il murmure : Seigneur, Seigneur, vous savez bien que je vous aime !

Et la cloche pleurait toujours...

Ses gémissements élevaient leur grande voix dans l'opacité du silence, comme si le monde s'apitoyait sur le sort de cet adolescent qui venait s'ensevelir là si jeune, si plein d'avenir.

Pauvres gens ! Pauvre monde !

Oh ! l'avenir.....

L'avenir, pour lui, c'était le ciel des Anges et des Saints; l'avenir, c'était les Séraphins qui allaient l'aimer et le servir, c'était la douce Vierge Marie qui lui dirait : mon enfant, et lui qui répondrait : ma mère; l'avenir, c'était Jésus qui allait le recevoir et le couronner :

Venez les bien-aimés de mon père aux trônes que je vous ai destinés.

L'avenir, pour lui, c'était tout cela.

Oh ! l'avenir du monde.....

Pauvres gens ! Pauvre monde !

VII

Entretemps la messe s'était achevée.

Au moment de la Communion, le Diacre, s'approchant du profès, chanta les paroles de la Résurrection :
Surge qui dormis et exurge a mortuis et illuminabit te Christus.

Lève-toi, toi qui dors, réveille-toi du sommeil des morts, car le Christ va t'éclairer.

Le profès se redressa et il s'avança au Banquet de vie pour s'unir à son Dieu et à son Maître.

C'était la dernière scène de ce grand drame.

VIII

Et maintenant, âme sainte, que la chair du Tout-Miséricordieux est devenue ta chair et son sang le tien, maintenant que son cœur est venu battre là où gémit ton cœur, maintenant que tu es à lui et qu'il est à toi, prie-le, prie-le beaucoup.

Prie un peu pour ce monde que tu plains et que tu as en pitié, prie pour lui afin qu'il devienne meilleur et qu'il apprenne à croire, à prier, à aimer !

Prie pour ceux qui ne savent pas prier et qui souffrent, prie pour ceux qui blasphèment, pour ceux qui méprisent, pour ceux qui frappent, prie pour eux ; prie pour le monde, il en a si grand besoin !

Prie pour toi-même, tu es heureuse, bien heureuse sans doute, mais prie cependant ; ta voie est belle, elle n'est pas sans danger.

Prie Dieu vers lequel tu marches, qui t'aime et qui t'attire, Dieu qui t'appelle, auquel tu as répondu mais qui t'appelle encore, davantage.

Entends sa voix ! écoute ! tu dois répondre :

Quæ coepit in te Deus ipse perficiat !

ROBERT DE MONTCHRETIEN





PETITE CHRONIQUE

La *Nouvelle Revue*, où paraîtra, à partir d'aujourd'hui, *Le Poème du Rhône* de Frédéric Mistral, roi des félibres, publie, dans sa livraison du 15 mai, en même temps que le début de *Peer Gynt*, traduit par M. le comte Prozor, des pages inédites de Victor Hugo, sous ce titre : *Amours de Prison*. Le poète y conte par quel ingénieux stratagème les détenus des prisons de Paris se procurent, parmi les pensionnaires de Saint-Lazare, des « amantes idéales », qui, rendues au trottoir, les nourrissent, « en style noble : providences ; en style énergique : vaches à lait » du bandit dont elles ne connaîtront jamais que le chiffre d'écrou.

Ces pages sont étourdissantes. Rarement, sans doute, Hugo tira plus fol feu d'artifice d'antithèses :

« Cette femme flottante veut un lien. Cette éperdue a besoin d'un devoir. Le gouffre, parmi son écume, lui en jette un ; elle l'accepte, elle s'y dévoue. Ce mystérieux bandit changé en héliotrope ou en iris devient pour elle une religion. Elle l'épouse devant la nuit. Elle a pour lui mille petits soins de femme ; pauvre pour elle-même, elle est riche pour lui : elle comble ce fumier de délicatesses.... La corruption dégage l'incorruptible...

« Une fleur a fait tout cela. Quel puits que le cœur humain, et quel vertige que d'y regarder ! Voici le cloaque. A quoi songe-t-il ? au parfum. Une prostituée aime un voleur à travers un lis... Qui approfondira cet immense besoin de fleurs qui naît de la boue ? Ces malheureuses ont au fond d'elles-mêmes d'étranges équilibres qui les consolent et qui les rassurent. Une rose fait contrepoids à une honte...

« L'enfer se dore. Le vautour se fait oiseau bleu. L'horreur aboutit à la pastorale. Vous vous croyez chez Vouglans et chez Parent-Duchâtelet ; vous êtes chez Longus. Un peu plus, vous tombez dans Berquin. Chose étrange de rencontrer Daphnis et Chloé dans la forêt de Bondy.

« Le nocturne canal Saint-Martin, où le chourineur pousse le passant d'un coup de coude en lui arrachant sa montre, traverse le Tendre et vient se jeter dans le Lignon. Poulmann réclame un nœud de ruban, on est tenté d'offrir une violette à Papavoine. On voit des ailes de

gaze lumineuse poindre à des talons horribles à travers la paille du sabot. Toutes les fatalités combinées ont pour résultante un fleur. Le miracle des roses se fait pour Goton. Un vague hôtel de Rambouillet se superpose à la farouche silhouette de la Salpêtrière. La muraille lépreuse du mal, prise d'on ne sait quel épanouissement subit, donne un pendant à la guirlande de Julie. Les sonnets de l'étrarque, cet essaim qui rôde dans l'ombre des âmes, se hasardent à travers le crépuscule du côté de ces abjections et de ces souffrances, attirés par on ne sait quelles affinités obscures, de même qu'on voit quelquefois un vol d'abeilles bourdonner sur un tas de fumier d'où s'échappe, perceptible à elles seules et mêlé aux miasmes, quelque parfum de fleur enfouie. L'autre se fait grotte. Les gémonies sont élyséennes. Le fil chimérique des hyménées célestes flotte sous la plus noire voûte de l'Erêbe humain et lie des cœurs désespérés à des cœurs monstrueux. Manon envoie à Cartouche, à travers l'infini, l'ineffable sourire d'Evirallina à Fingal. D'un pôle à l'autre de la misère, d'une géhenne à l'autre, du bagne au lupanar, des bouches de ténèbres échangent éperdûment le baiser d'azur. »

Assez, n'est-ce pas? Grâce! Un conseil de « sobriété » serait opportun, cette fois, M. Biré.



L'Académie a élu, le 28 mai, en remplacement de Pasteur, M. Gaston Paris, dont les études romanes sont justement célèbres, auteur de la très belle *Histoire poétique de Charlemagne*. Le nouvel immortel, fils de l'érudit Paulin Paris, est né en 1839.

Huit tours de scrutin n'ont pu donner un successeur à Alexandre Dumas, les plus favorisés des candidats, MM. Zola et Bardoux n'ayant réuni que 14 suffrages sur 33 votants. L'élection a été remise à six mois et les gens bien informés prétendent qu'à ce moment surgira un nouveau larron qui emportera le siège trop disputé. Ce larron serait « un éminent écrivain qui jusqu'ici a toujours décliné toute candidature et dont quelques académiciens s'efforcent, en ce moment, de vaincre les résistances ». L'entente se ferait immédiatement sur son nom, s'il se décide à se présenter. S'agirait-il de M. Alphonse Daudet?



Leconte de Lisle aura bientôt son monument au Luxembourg. Les modèles sont achevés déjà et M. José-Maria de Heredia, qui, dans une lettre au *Figaro*, fait appel aux admirateurs du poète, assure que « l'été de 1897 verra, au bord de l'allée fleurie que se plaisait à suivre chaque jour le poète, se dresser, au haut du piédestal et de la stèle votive, son buste couronné de laurier par une Muse de marbre dont les grandes ailes d'or s'ouvriront sur la verdure et sur le ciel ».

Les souscriptions seront reçues chez M. Guillaume Beer, trésorier, 34, rue des Mathurins, à Paris.



Un comité vient de se constituer aussi, sous la présidence de M. Edmond de Goncourt, dans le but d'élever une statue à Gavarni.

Une exposition des œuvres originales du maître français J.-B. Carpeaux s'ouvre aujourd'hui, 15 juin, dans les locaux de la *Maison d'Art*, à Bruxelles.



Cueilli dans un journal parisien, ce poème de M. Henri de Régnier :

Epilogue

Le grand Cheval ailé dormait dans l'ombre bleue ;
Parfois, il caressait les herbes, de sa queue
Eparse, et je touchai, lentement, en silence
Sa croupe nue avec la pointe de ma lance,
Et le monstre couché se leva et hennit
Vers l'orient ; et je l'enfourchai et lui dis :
« Viens, c'est l'aube déjà et bientôt c'est l'aurore :
Je sais le sentier calme et la route sonore
Où cède l'herbe longue et roule le caillou :
Partons. Le clair soleil séchera ton poil roux ;
La mer écumerà sur ta crinière fauve ;
Tes sabots fouleront les ronces et les roses ;
Je sais la grève, et le Palais, et le bois noir
Et la fontaine fraîche où nous boirons, le soir. »
Et nous sommes partis, Pégase ! mais depuis,
Groupe d'or le matin et bloc d'ombre la nuit,
Obstinés à jamais devant la haute porte
Fermée au pied divin et à Méduse morte,
En face du vantail d'airain rude et de fer,
De ma lance d'argent et de mon poing de chair
Je tâche d'ébranler les gonds et les verrous,
Tandis que Toi, saignant du poitrail aux genoux,
T'acharnes du sabot à rompre le battant
Et de l'aube à la nuit, furieux, dans le vent,
Agites, tour à tour, sombres ou embrasées,
Les plumes d'ombre et d'or de tes ailes brisées.



Nous tenons à signaler à nos lecteurs les intéressants discours prononcés à la Chambre des représentants, au cours de la récente discussion du budget des Beaux-Arts, par MM. Destrée, Vanderlinden et De Vriendt. Des observations très justes ont été émises au sujet de l'enseignement des académies, de la restauration des monuments anciens, de l'art officiel et de l'organisation des musées. M. Destrée, qui traite en détail ce dernier point, a signalé au Parlement quelques bévues lamentables ou amusantes de l'administration, au musée du Cinquantenaire. Celles-ci notamment :

Il y a quelques années, le gouvernement eut l'heureuse inspiration d'acheter — à l'instigation d'un amateur éclairé — une série d'estampes japonaises. Bien conseillé, il avait fait en réalité une excellente affaire.

« Je ne sais plus exactement à quel chiffre se montait cette acquisition, mais il atteignit, je pense, plusieurs dizaines de mille francs.

A l'heure actuelle, cette valeur est réduite à près du dixième par suite de l'impéritie administrative. On a installé ces délicates estampes aux colorations frêles dans des conditions impossibles : le soleil les a, en grande partie, détériorées.

« Je ne sais ce dont il faut s'étonner davantage, de cet impardonnable gaspillage ou de l'extraordinaire ignorance du classement et des mentions figurant sous les planches.

« Le grand artiste japonais Hokousai, celui qui est au Japon ce que Rubens est à la Flandre, Vélasquez à l'Espagne, Rembrandt à la Hollande, est assez pauvrement représenté. Son œuvre est éparpillée dans diverses vitrines, avec des auteurs plus anciens ou plus récents. Rien ne met en lumière ce nom essentiel. Il est suivi de dates diverses : 1800, 1825 ; une fois la mention indique les dates de sa vie : 1790-1830, alors qu'il suffit d'ouvrir un manuel pour savoir que cette vie va de 1760 au 13 avril 1849. Une autre fois on indique le nom de son village natal : Katoushika comme un prénom (*Rires*). Outamaro, auquel de Goncourt a consacré tout un volume, est écrit plusieurs fois Autamaro. Des figures de Sharakou sont placées sous l'étiquette Héroshigué... Enfin, un comble : on appelle au Japon « kakemono » un dessin, une estampe, une espèce d'aquarelle sur soie ou sur papier qui se déroule et se replie à la manière d'un store. Eh bien, ce mot « kakemono » a été indiqué sur les estampes comme un nom d'auteur. (*Hilarité générale.* »)

Cette discussion a révélé aussi qu'il y a en exécution huit monuments et vingt-sept bustes d'hommes illustres, — aux frais de l'Etat. Quels sont ces trente-cinq grands hommes et où pourra-t-on les contempler ? Il serait intéressant de le savoir.



Le *Magasin littéraire* de mai m'attribue, à la page 349, un subjonctif : *absolvât*, qui ne figurait ni dans le manuscrit de mon étude sur Verlaine, ni dans les épreuves qui m'ont été soumises. Je le répudie de toutes mes forces et prie les lecteurs de m'en croire innocent.

M. D.



Vade-mecum du propagandiste. — *La Société Belge de Librairie*, 16, rue Treurenberg, à Bruxelles, vient de mettre en vente les fascicules n° 5 et 6 du *Vade-mecum du propagandiste*, par M. Carton de Wiart. Ces 2 fascicules traitent : le n° 5 des *Mutualités et coopératives*, le n° 6 des *Conseils de l'Industrie et du travail et Unions professionnelles*. Les fascicules n° 1 *Les Lois électorales*, n° 2 *Le Travail*, n° 3 *La Question des salaires* et n° 4 *l'Hygiène et la sécurité des travailleurs*, sont également en vente à la même maison d'édition au prix de 10 centimes le fascicule (conditions spéciales pour la vente en gros).

La publication de ces brochures répond à un besoin qui a été maintes fois exprimé par nos diverses associations politiques. Réunir en quelques pages, d'un format commode, la substance de toutes les

questions à l'ordre du jour, de façon à permettre au propagandiste ou à l'homme politique de trouver, sans recherches compliquées et souvent fastidieuses, les renseignements sur la législation belge et étrangère, les principales statistiques, le développement méthodique des arguments et la réfutation des objections, la bibliographie, etc., telle était la tâche à accomplir, et qui est réalisée par la publication successive des cours d'études sociales de M. Carton de Wiart. Pas de dissertations inutiles, peu de phrases : des chiffres et des faits.

Incessamment paraîtront les fascicules suivants : n° 7 *L'Enseignement*, n° 8 *La Question militaire*, n° 9 *L'Agriculture*, n° 10 *Les Impôts*.

La *Société Belge de Librairie* reçoit dès aujourd'hui les souscriptions pour ces publications, auxquelles l'approche des élections législatives donne un vif intérêt d'actualité.



LES LIVRES

Le Verger doré par YVANTHOË RAMBOSSON. — Paris, édition du *Mercur*e de France.

Je ne sais si l'on peut dire que ce livre révèle une personnalité très originale, mais il dénote à coup sûr un talent remarquable et une âme de vrai poète. C'est beaucoup et quand ces nobles qualités fleurissent dans un tout jeune homme, le livre qu'elles embaument est semblable à un astre neuf, brillant de toute la grâce et de toute l'espérance de l'aube. On peut attendre avec confiance après une douce et exquise matinée, le midi rayonnant qui viendra. Ecoutez ces vers où le poète se souvient des sentiments pieux d'autrefois :

Douceur des oraisons ! là-bas les cœurs brisés
Trouvent l'entier repos devant l'autel si doux,
Où l'Angelus redit aux hommes à genoux
Ses sons qui vont au cœur comme autant de baisers
D'une mère attendrie et qui veille sur nous.

.....

Béni soit l'Angelus, chant divin qui console
Se perdant aux échos dans les forêts prochaines,
Sous le ciel bas et mât aux pesanteurs de chaînes.
Le voyageur transi, perdu, qui se désole,
En l'entendant se croit moins seul sous les grands chênes.

Certes, toutes les pièces de ce livre ne sont pas inspirées d'une pensée également chrétienne, au contraire; mais d'avoir fait ces beaux vers et d'autres encore que je ne puis citer, faute de place, n'est-ce pas une raison suffisante pour que nous espérions beaucoup de ce poète? Ajouterai-je maintenant que l'auteur s'est, suivant son expression, « peu à peu dégagé des règles, et est arrivé à l'alexandrin glorieux des entraves

rompues et au vers libres » et que le vœu que je forme est de le voir, en ce sens, rebrousser chemin et revenir à la forme régulière? J'ai dit ailleurs, et je dirai encore à l'occasion pourquoi. J. S.

Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en Italie par FERDINAND LOISE. — Bruxelles chez Castaigne.

Ce livre est le fruit d'une consciencieuse et patiente étude. Avant de l'écrire, l'auteur a longuement exploré, avec un soin scrupuleux et un goût très pur tous les sentiers de la poésie italienne. Et s'il a passé quelque chose sous silence, ou s'il s'est contenté d'indiquer sans l'approfondir telle ou telle œuvre, d'ébaucher seulement tel ou tel point de vue, l'on peut se convaincre en le lisant que ce n'est là ni de l'ignorance ni de l'oubli, mais qu'il a agi de la sorte très intentionnellement, et pour cet unique motif que le cadre qu'il s'était tracé exigeait qu'il en fût ainsi. Signalons particulièrement les belles études sur le grand triumvirat du quatorzième siècle : *Dante*, *Pétrarque* et *Boccace*, et tout spécialement les pages sur Dante, où le respectueux amour de l'auteur pour le poète s'exalte merveilleusement et arrive à de beaux effets d'éloquence, où les idées neuves, les aperçus originaux se rencontrent à chaque pas, qui constituent en un mot une étude presque parfaite. — Nous regrettons seulement que le style de ce livre soit parfois un peu faible, témoin cette phrase *étrange*, cueillie au début de l'Introduction : « Celui qui a résolu d'entreprendre le voyage d'Italie, s'il est chrétien et ami des arts, c'est vers la ville aux sept collines qu'il ira d'abord sa pensée. » J. S.

Le prince des lettres françaises : Villiers de l'Isle-Adam par JOSÉ HENNEBICQ. — Bruxelles chez Lyon Claisen.

J'avais lu jadis avec un vif intérêt dans *Durendal* la plus grande partie de cette belle étude. Je viens de la relire avec le même intérêt et avec un plaisir plus grand. C'est que cette noble figure, cette figure *princière* comme dit M. Hennebicq, du comte de Villiers de l'Isle-Adam, est bien faite pour attirer l'attention et la retenir captivée, par l'émotion profonde et toute spéciale que l'on éprouve devant la Beauté. Et c'est aussi que M. Hennebicq aime et comprend cette œuvre admirable, vérifiant ainsi la parole d'Hello, si vraie, qui dit que la base de la critique c'est l'admiration. Peut-être se trompe-t-il quand il dit que Villiers fut *un croyant*. Je crois qu'il serait plus exact de dire avec M. Remy de Gourmont que Villiers est mort croyant, et d'ajouter qu'il fut toujours de ceux pour lesquels a été dite la parole : *Paix aux hommes de bonne volonté*.

J. S.

Aux prochains numéros :

Les impossibles noces par Adrien Mithouard.

Des bases classiques allemandes par Léon Riotor.

Le sage empereur par Léon Riotor.

Edmond Picard par Achille Segard.

Ballades par Paul Foit.

Simon Deutz par Johannes Gravier.

Rembrandt par Virgile Jozs et Louis Dumur, etc., etc.



TABLE DES MATIÈRES

Premier Semestre de l'année 1896

Livraison du 15 Janvier

	Pages
I. A nos Lecteurs, LE COMITÉ.	5
II. Paul Verlaine, FIRMIN VANDEN BOSCH.	11
III. <i>Sagesse</i> , PAUL VERLAINE.	16
IV. La Question ouvrière en Angleterre par Paul de Rousiers, PIERRE VERHAEGEN.	24
V. <i>Résignation</i>	36
<i>Fiancée</i>	37
<i>Buste de marbre</i> , LÉON SAHEL.	38
VI. Rédemption, JOSEPH SOUDAN.	39
VII. <i>Lied</i>	44
<i>Le départ de Lohengrin</i>	45
<i>Presque vieille femme</i> , HENRY BORDEAUX.	45
VIII. Conte d'autrefois, ETIENNE RICHET.	47
IX. Petite Chronique, M. D.	53
X. A travers les Revues.	58
XI. Les Livres.	64

Livraison du 15 Février

I. Paul Verlaine, MAURICE DULLAERT.	69
II. <i>La marchande de cierges</i> , GEORGES RAMAEKERS.	85
III. Chronique historique (<i>suite</i>), ALFRED DE RIDDER.	86
IV. <i>Sérénité</i>	102
V. Une cause littéraire, FIRMIN VANDEN BOSCH.	103
I. <i>Pastels</i> , AUGUSTE LEFÈVRE.	110
VII. Les Inscriptions de la Grèce ancienne, ALPHONSE ROERSCH.	112
VIII. Petite Chronique, M. D. et W. R.	130
IX. Les Revues.	136
X. Les Livres.	137

Livraison du 15 Mars

I. Prague Nocturne, WILLIAM RITTER.	139
II. <i>L'abandonnée</i> , FRANZ ANSEL.	167
III. Les Peintres de la Campagne flamande : Isidore Meyers, ALBERT DUTRY.	169

	Pages
IV. <i>Sonnets</i> , FRANZ VAN CAENEGEM	179
V. Une cause littéraire, (<i>suite</i>), FIRMIN VANDEN BOSCH	182
VI. <i>Les Lions du désert</i> , CARRIL MARIO	195
VII. Paul Verlaine (<i>suite</i>), MAURICE DULLAERT	197
VIII. Petite Chronique, M. D. et F. V.	213
IX. Les Livres	215

Livraison du 15 Avril

I. Le Mouvement Coopératif, A. GODDYN	219
II. Une Cause littéraire (<i>fin</i>), FIRMIN VANDEN BOSCH	230
III. <i>Le Bracelet de l'Orfèvre</i> , LÉON SAHEL	241
IV. De la Difficulté de penser, P. LEROUGE	243
V. Chronique littéraire, HENRY BORDEAUX	254
VI. <i>Mélancolie</i> , BARONNE DE BOUARD	265
VII. Notes sur la Procédure parlementaire, GEORGES VANDEN BOSSCHE	266
VIII. Cœur brisé! FORT ROYAL	280
IX. Petite Chronique, M. D.	285
X. A travers les Revues	287
XI. Les Livres	289

Livraison du 15 Mai

I. Du Carnet d'un impressionniste, ERNEST PÉRIER	291
II. <i>Croquis espagnols</i> , LÉON SAHEL	318
III. Le Mouvement Coopératif (<i>suite</i>), A. GODDYN	324
IV. <i>La Mort du jour</i>	341
<i>L'idéal amour</i> , GEORGES RAMAEKERS	342
V. Paul Verlaine, MAURICE DULLAERT	343
VI. Le lasso, ALF. LEMAIRE	360
VII. Petite Chronique, M. D.	363
VIII. Les Livres	365

Livraison du 15 Juin

I. Chronique historique, ALFRED DE RIDDER	367
II. <i>Les Voyageurs</i> , ÉDOUARD DUCOTÉ	375
III. Par la Route, RAYMOND LEHODEV.	377
IV. <i>Vers</i> , PAUL MUSSCHE	394
V. Le Mouvement Coopératif (<i>fin</i>), A. GODDYN	395
VI. <i>A la Fontaine</i> , HENRY DEMAIN	412
VII. Une Profession monastique, ROBERT DE MONTCHRETIEN	414
VIII. Petite Chronique	425
IX. Les Livres	429





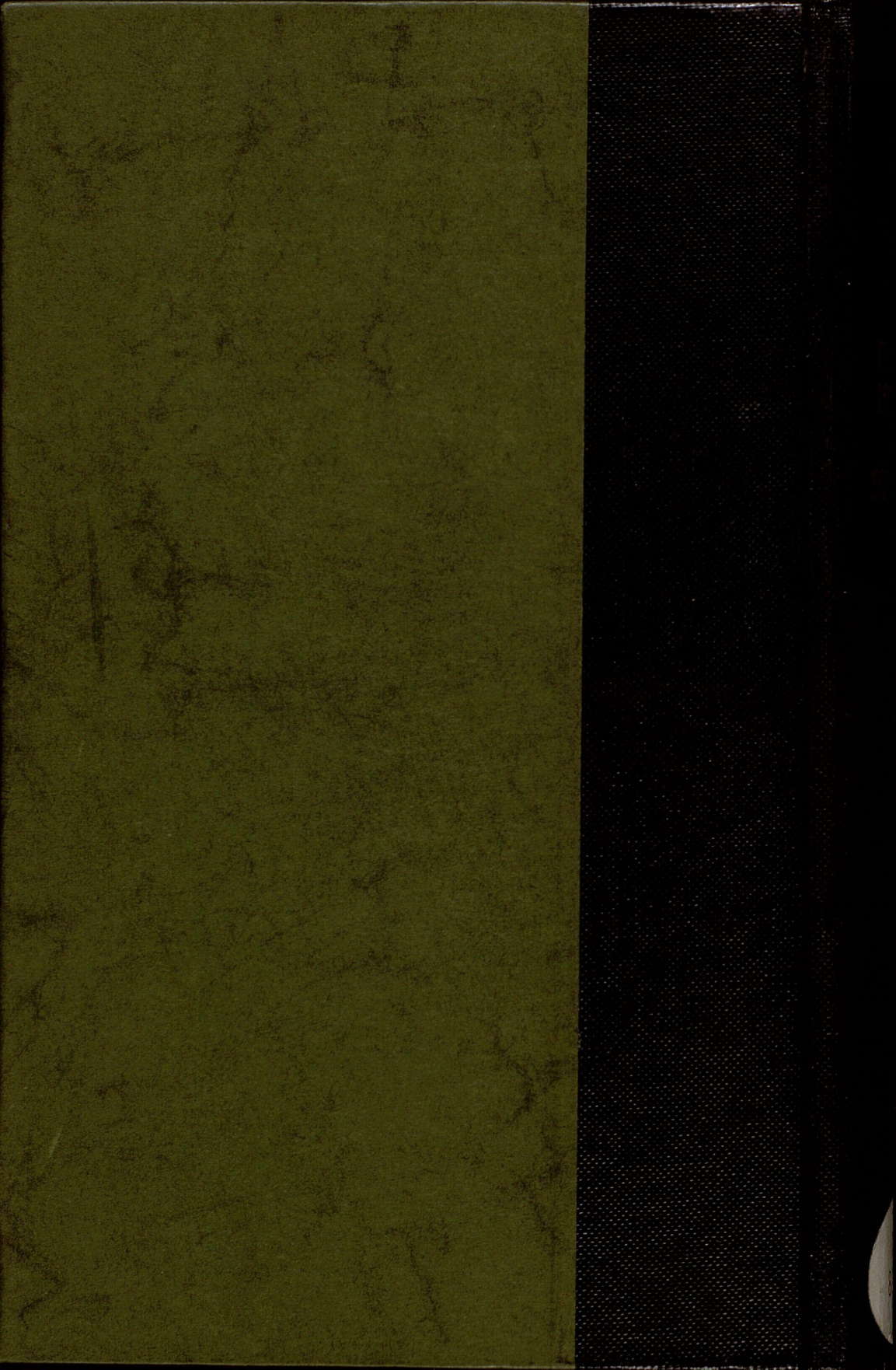
Table alphabétique des auteurs

Premier semestre de l'année 1896

ANSEL (FRANZ). — <i>L'abandonnée</i>	167
BORDEAUX (HENRY). — <i>Lied</i>	44
<i>Le départ de Lohengrin. — Presque vieille femme</i> . .	45
Chronique Littéraire	254
VAN DEN BOSCH (FIRMIN). — Paul Verlaine	10
Une cause littéraire	103-182-230
Petite chronique	215
VAN DEN BOSSCHE (GEORGES). — Notes sur la procédure parle- mentaire	266
DE BOUARD (BARONNE). — <i>Mélancolie</i>	265
VAN CAENEGEM (FRANZ). — <i>Sonnets</i>	179
CARRIL MARIO. — <i>Les lions du désert</i>	195
LE COMITÉ. — A nos lecteurs.	5
DEMAIN (HENRI). — <i>A la fontaine</i>	412
DUCOTÉ (EDOUARD). — <i>Les voyageurs</i>	375
DULLAERT (MAURICE). — Paul Verlaine	69-197-343
Petite chronique	53-130-213-285-363-425
DUTRY (ALBERT). — Les Peintres de la campagne flamande : Isidore Meyers	169 280
FORT ROYAL. — Cœur brisé	280
GODDYN (ARTHUR). — Le mouvement coopératif	219-324-395
LEFÈVRE (AUGUSTE). — <i>Pastels</i>	110
LEHODEY (RAYMOND). — Par la route	377
LEMAIRE (ALFRED). — Le lasso.	360
LEROUGE (PIERRE). — De la difficulté de penser	243
DE MONTCHRÉTIEN (ROBERT). — Une profession monastique . .	414
MUSSCHE (PAUL). — <i>Vers</i>	394
PÉRIER (ERNEST). — Du carnet d'un impressionniste.	291
RAMAEKERS (GEORGES). — <i>La marchande de cierges</i>	85
<i>La mort du jour</i>	341
<i>L'idéal amour.</i>	342

RICHET (ETIENNE). — Conte d'autrefois	47
DE RIDDER (ALFRED). — Chronique historique	86-367
RITTER (WILLIAM). — Prague nocturne	139
Petite chronique	134
ROERSCH (ALPHONSE). — Les inscriptions de la Grèce ancienne .	112
SAHEL (LÉON). — <i>Résignation</i>	36
<i>Fiancée</i>	37
<i>Buste de marbre</i>	38
<i>Sérénité</i>	102
<i>Le bracelet de l'orfèvre</i>	241
<i>Croquis espagnols</i>	318
SOUDAN (JOSEPH). — Rédemption	39
A travers les revues	58-287
Les livres	64-137-215-289-365-429
VERHAEGEN (PIERRE). — La question ouvrière en Angleterre par Paul de Rousiers	23





52

1922 REC.

82752
BELG. A BRUX.

BVL
012/23 15 21

82752
A ~~7055~~

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

1896

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAVON

13^e année — Second semestre



CHRONIQUE HISTORIQUE (1)

LORSQUE la guerre fut déclarée à l'Autriche par Napoléon III, Berryer, dont l'esprit sagace percevait les dangers que la politique impériale faisait courir à la France, Berryer écrivait : « Le grand conspirateur est arrivé à l'épanouissement de ses projets obstinés. Dieu sait par quelle issue il sortira du défilé des événements dans lesquels le voilà engagé. Je ne prends guère souci de sa fortune personnelle; après des succès ou des revers, je la crois également en péril. Mais il est des résultats que je redoute pour notre malheureux pays. Dieu sauve la France et le roi! En face d'un avenir si douloureusement aventuré, je détourne ma pensée autant que je le puis de tout ce que je pressens. » Il ne voyait que trop juste. La politique des nationalités que Napoléon inaugurerait en portant secours au Piémont devait être funeste à ceux qui l'avaient conçue, et le monde contemple aujourd'hui ce singulier spectacle de l'Italie qui doit son existence à la France, vivant vis-à-vis d'elle dans un état d'inimitié déclarée, tandis qu'une alliance intime l'unit à l'Autriche, l'Al-

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 juin 1896.

Allemagne et l'Angleterre, dont les efforts retardèrent autant que possible la constitution de son unité.

Les ressentiments qui séparent les anciens alliés sont profonds : la France accuse l'Italie d'ingratitude ; l'Italie répond que la France n'a pas suivi de bon gré la politique de Napoléon III et qu'elle a toujours été opposée aux progrès de l'unité italienne.

Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux dans ces récriminations ? M. Giacometti, le correspondant romain du *Journal des Débats*, cherche à le démêler en étudiant la question italienne depuis 1814 jusqu'en 1861, date de la proclamation du royaume d'Italie.

La France était, selon l'écrivain, loin de se montrer hostile à la politique impériale. Elle accueillit avec enthousiasme la déclaration de guerre en 1859. Seul, le parti catholique pouvait avoir des préventions contre cette campagne, dans la crainte que les États pontificaux n'en sortissent amoindris. D'ailleurs cette guerre s'inspirait des idées libérales qui conservaient en France une grande influence, bien qu'elles fussent comprimées par l'autocratie gouvernementale et ceux qui défendaient ces idées ne devaient-ils pas voir avec joie l'empereur travailler à les propager à l'étranger ? La guerre méritait d'autant plus de sympathies de la majorité des Français qu'elle leur fournissait l'occasion de porter une nouvelle atteinte aux traités de 1815.

Mais quels motifs déterminèrent l'empereur à arrêter le cours de ses succès et à conclure la paix de Villafranca qui ne pouvait nullement satisfaire le Piémont ? Ces motifs étaient graves et n'impliquaient nullement de la part de Napoléon un amoindrissement de ses sympathies pour la cause italienne.

Jusqu'aux commencements de la guerre, la France avait pu compter sur l'appui de la Russie, prête à arrêter les armées allemandes, si celles-ci avaient

voulu s'interposer en faveur de l'Autriche. Mais l'alliance du Piémont avec les révolutionnaires de la Péninsule avait refroidi l'amitié du tzar, qui craignait aussi que la politique des nationalités n'amenât Napoléon à travailler à l'établissement de royaumes indépendants en Pologne et en Hongrie. La confédération germanique, délivrée de la perspective d'une intervention moscovite, pouvait à toute heure lancer ses armées sur le Rhin; le gouvernement impérial ne disposait pas de forces suffisantes pour résister au choc. D'autre part, la campagne avait révélé de grandes défauts dans l'organisation de l'armée française et l'Autriche était forte, la guerre menaçait donc d'être longue, difficile, de douteuse issue. Enfin l'Angleterre, qui craignait de voir l'influence de la France devenir prépondérante dans la Péninsule, voulait à tout prix arrêter les hostilités.

La paix de Villafranca, que tant de raisons légitimaient cependant, produisit en Italie un effet moral déplorable : elle y fut considérée à l'égal d'un désastre et l'on y perdit bientôt le souvenir des services rendus par les troupes françaises.

Les Italiens ont tort dans les reproches qu'ils adressent à Napoléon III. Jamais celui-ci ne s'est engagé à donner au Piémont toute l'Italie. Quand il promit son aide à Victor Emmanuel, c'est à la condition que les possessions du Pape et celles du roi de Naples fussent respectées et le comte de Cavour avait complètement adhéré à cette condition. Loin de stipuler l'unification de l'Italie, on avait au contraire décidé qu'elle serait séparée en quatre Etats unis entre eux par un lien fédératif sous la présidence du Pape. Peu de personnes, d'ailleurs, même dans la Péninsule, croyaient à la possibilité de l'unification. Il fallut l'heureuse issue de leurs premiers projets, pour pousser dans cette voie les révolutionnaires italiens et la maison de Savoie.

Napoléon avait donc rempli tous ses engagements. On ne peut lui imputer à crime de s'être refusé à risquer le sort de la France pour une entreprise au succès de laquelle nul ne s'attendait. L'exaltation du sentiment patriotique italien fit oublier ces considérations. Le gouvernement sarde fut coupable de ne pas éclairer l'esprit public. Il n'aurait surtout pas dû oublier que, en faisant la paix, l'empereur évitait une guerre européenne, dans laquelle l'indépendance de l'Italie aurait certainement sombré, tandis que le traité la consacrait définitivement, tout en formant un point de départ qui permettait au Piémont de continuer son œuvre avec de grandes chances de succès. La France avait fait admettre le principe de non intervention qui devait être dans la suite d'une si grande utilité à Victor Emmanuel. Napoléon ne mit plus tard aucun obstacle à la réunion de la Toscane, de Modène, de Parme, d'une partie des États pontificaux à l'Italie du Nord. Il joua double jeu, blâmant ouvertement les idées annexionnistes du gouvernement piémontais, mais lui faisant connaître qu'il ne les désapprouvait nullement et qu'au besoin il ferait la guerre pour empêcher l'Autriche ou toute autre puissance de rétablir par les armes les princes dépossédés.

Telles sont, brièvement résumées, les thèses que M. Giacometti développe dans *La Question italienne*, première partie de son œuvre. Dans la seconde partie, *l'Unité italienne*, il fait l'histoire de l'annexion de Nice et de Savoie à la France, ainsi que de l'annexion des Marches, de l'Ombrie et du royaume des Deux-Siciles au Piémont.

Plus d'une opinion exprimée par M. Giacometti appelle des réserves, que le cadre de cette chronique ne nous permet pas d'exposer. L'auteur est Italien et c'est en Italien libéral qu'il juge les événements.

qui ont amené l'unification de sa patrie. Nos lecteurs comprendront donc aisément que nous ne pouvons admettre dans leur entièreté les idées qu'il émet. Mais, en laissant de côté ce point de vue, qui est d'ailleurs accessoire ici, nous devons reconnaître aux ouvrages de M. Giacometti une valeur sérieuse. Les livres de cet écrivain constituent une contribution importante à l'histoire diplomatique du XIX^e siècle. On pourrait leur reprocher d'avoir un peu trop l'allure d'un plaidoyer, ce qu'explique le désir éprouvé par l'historien de montrer que les griefs séparant la France et l'Italie ont peu de fondements. Son travail est en réalité une défense de la politique napoléonienne. Mais, s'il réussit à réhabiliter l'empereur dans l'esprit des partisans de l'unité italienne, il ne produira certes pas le même résultat vis-à-vis de ceux qui estiment que l'honnêteté forme en politique, comme en toute chose, la première qualité. La diplomatie de Napoléon III fut en ces circonstances une diplomatie de fourbe et justifie bien le jugement que M. de la Gorce a porté sur l'empereur dans sa belle histoire du second Empire (1) : « Rêveur et conspirateur, il le fut sur le trône et toujours ; rêveur extraordinaire avec un pouvoir absolu pour réaliser ses rêves ; conspirateur plus extraordinaire encore qui, ayant en main toutes les ressources de la puissance officielle, préféra aux négociations ouvertes les menées souterraines, à la diplomatie accréditée les agents secrets, aux conseils les conciliabules, à la publicité le mystère, et cela en vrai *dilettante* qui, après avoir pratiqué les ténèbres par nécessité, s'y complaît par habitude ou par goût et prend plaisir à brouiller ses traces au point de s'égarer lui-même. »



(1) Trois volumes in 8°. Paris, Plon. 1894 et 1896.

Lorsque l'Empire fut tombé sous le poids de ses fautes, la France parut un moment vouloir revenir à la monarchie traditionnelle et elle choisit un parlement destiné dans sa pensée à réédifier le trône de ses anciens rois. L'union entre royalistes de toutes nuances que Berryer avait si longtemps et si ardemment préconisée, s'était faite. Le prince, auquel on destinait la couronne, se trouvait, du consentement de tous, le comte de Chambord, que les descendants de Louis Philippe reconnaissaient comme chef de la maison royale et devant lequel ils effaçaient leurs prétentions.

On sait que cette tentative de restauration échoua. Henri V ne crut pas pouvoir acheter le pouvoir au prix des conditions qu'on lui imposait.

L'histoire des négociations qui se nouèrent entre le comte de Chambord et la majorité de l'Assemblée nationale, vient d'être faite par M. Chesnelong. Celui-ci avait été chargé d'aller à Sabzbourg discuter avec le prince la manière dont la monarchie aurait pu être rétablie. Il raconte par le menu les diverses phases de son ambassade, s'attachant à établir pour chacun les responsabilités qui lui incombent. En nous présentant ce livre, les éditeurs disent au sujet de l'auteur : « La haute loyauté de son caractère, universellement honorée, nous garantit l'exactitude de ses assertions et l'impartialité de son jugement. » Ces paroles sont confirmées par un écrivain, témoin et acteur lui aussi des événements dont il est ici question, M. le marquis de Dreux-Brézé, qui, dans une brochure (1) destinée à combattre quelques-unes des appréciations contenues dans *La Campagne monarchique*, dit : « Comme témoin, M. Chesnelong

(1) *Notes et Souvenirs*, campagne monarchique de 1873. In 8°, Paris, Perrin.

apporte, à l'égard des principaux événements ou incidents rappelés par moi dans mes *Notes et Souvenirs*, à mes affirmations, à mes constatations souvent douloureuses, le précieux appui de ses souvenirs personnels, de sa parfaite bonne foi et de la loyauté si connue de son caractère. » Un tel jugement, partant d'un adversaire en quelque sorte, nous dispense de faire l'éloge de l'œuvre et indique assez l'importance qu'il faut lui attacher. Un critique très compétent, M. d'Héricault, s'est d'ailleurs lui aussi exprimé en ces termes sur le volume publié par M. Chesnelong : « Tel qu'il est, ce livre restera parmi les grands documents de l'histoire du XIX^e siècle. » Il ressort clairement du témoignage de l'auteur que la question du drapeau seule a empêché, en 1873, la monarchie d'être restaurée en France. La majorité du pays, l'armée surtout, ne voulait pas abandonner la bannière tricolore qui lui rappelait de glorieux jours et personnifiait en quelque sorte le régime moderne. Le prince considérait comme une question d'honneur de conserver le drapeau blanc et de ne pas abriter son trône sous l'étendard qui avait flotté sur la guillotine. « Je ne puis, disait-il, consentir à inaugurer un régime réparateur et fort par un acte de faiblesse. »

La lettre, par laquelle le comte de Chambord notifiait sa résolution à M. Chesnelong, contient de belles et nobles idées, mais aussi un sentiment exagéré peut-être de ce que lui commandait l'honneur et la cause qu'il représentait. Je ne crois pas que l'histoire lui eût reproché jamais d'avoir consenti à la concession demandée, tandis qu'elle sera certainement moins indulgente pour son refus. Qu'importe la couleur du drapeau quand il s'agit de l'avenir d'une grande nation et, en 1873, la question se posait, de l'avis de M. Chesnelong et de beaucoup d'autres bons esprits, entre une restauration monarchique et un effondre-

ment religieux et social. Ceux qui pensaient ainsi ont-ils prévu juste? (1)



Je ne puis terminer cette chronique, un peu longue pourtant déjà, sans parler à mes lecteurs, au moins en quelques mots, des *Souvenirs diplomatiques* du marquis de Gabriac. Je dirai de ce livre ce que M. d'Héricault a écrit de l'ouvrage de M. Chesnelong : « Il restera parmi les grands documents de l'histoire du XIX^e siècle. » Il prendra bon rang parmi les travaux destinés à faire l'histoire de la diplomatie française après la guerre de 1870 (2). M. le marquis de Gabriac a été chargé d'affaires de France en Russie après que le général Fleury se fût démis de ses fonctions d'ambassadeur et, lorsque les belligérants eurent conclu la paix de Francfort, le gouvernement républicain l'envoya en la même qualité à Berlin. Ce fut lui qui dut tenter — efforts restés vains — de concilier à sa patrie l'appui du tzar afin d'obtenir que le vainqueur diminuât ses exigences, puis d'aplanir les nombreuses difficultés que suscitait le traité auquel la France avait été contrainte de se résigner.

M. le marquis de Gabriac expose les négociations qu'il fut chargé d'entreprendre dans un style toujours égal, clair, correct, et auquel l'importance des événements racontés communique une grande émotion.

(1) Une réponse à cette question se trouve dans une brochure de M. le comte de Chaudordy : *Considérations sur l'état de la France à l'intérieur* (Paris, Plon), que je signale à l'attention de mes lecteurs.

(2) A ceux de mes lecteurs que cette question pourrait intéresser j'indiquerai deux ouvrages parus récemment : *Un diplomate à Londres* par M. Gavard (in-18, Paris, Plon) et *La mission de M. de Gontaut Biron à Berlin* par M. le duc de Broglie (in-18, Paris, Calmann Lévy).

J'ajouterai que l'écrivain sait se dépouiller dans ses récits de toute idée préconçue : si l'on s'aperçoit que les malheurs de son pays ont profondément et douloureusement bouleversé son âme, c'est sans inutiles récriminations qu'il retrace les pénibles missions qui lui furent confiées. La simplicité avec laquelle il écrit donne un attrait de plus à son œuvre. Celle-ci, ajoutons-le, est bien documentée.

ALFRED DE RIDDER





AUX MARTYRS DE LA GUERRE DES PAYSANS (1798-1799)

Un coin de terre natale baigné du
sang de nos pères est chose deux fois
sacrée; le nom glorieux d'un martyr
oblige celui qui le porte.

AUGUSTE ORTS, *Guerre des Paysans*

*Comme les preux au fond des amples cathédrales
Attendent, l'arme au poing, en leur dernier sommeil
Que sonne la fanfare ultime du réveil,
Tels nos martyrs au fond des glèbes ancestrales. —*

*Leurs sépulcres? Leurs noms? — Hélas, tous les ignorent!
Ils reposent épars au sein des frondaisons,
A l'ombre des forêts, au pied des floraisons
Et des chênes géants que les siècles décorent.*

*Pour ces cœurs de lions nulle pierre scellée!
Nul ex voto gravé dans le marbre ou l'airain;
Et dans le champ des morts le regard cherche en vain
Le tertre glorieux de leur blanc mausolée.*

*Mais toute la nature est leur sépulcre immense
Endeuilli de grandeur : pour eux les chants d'oiseaux,
Les envols de la brise et les pleurs des ruisseaux,
Pour eux des lents échos l'inlassable romance....*

*Révéraient-ils, Dieu sait! en leurs nuits éternelles
De foyers outragés, de temples abattus,
De combats sans repos âprement combattus
Et de lauriers ravés aux cimes immortelles?*

*Naguère, hôte esseulé d'une nuit radieuse,
En les reflets astrals des sillons alanguis,
Je les ai vus surgir, par mon rêve agrandis,
Et; fantômes, errer sous la lune anxieuse.*

*Superbes ils passaient, ronde silencieuse
Et morne, brandissant en des gestes alliers
Des glaives éclatants aux fulgurants aciers,
Plus purs que Durandal et plus droits que Joyeuse.*

*Emu, je conjurai ces mânes gigantesques :
« O tâcherons, martyrs de l'honneur et du droit,
En ces temps de tourmente où toute âme décroît,
Revivez, revivez, blousiers chevaleresques !*

*Car nous avons besoin, nous les fils d'un autre âge,
De l'invincible feu qui brûlait vos grands cœurs,
De vos regrets puissants, de vos mâles rancœurs,
Des élans non pareils de votre fier courage ! »*

*Mais, mornes, ils suivaient leur chemin taciturne
Dans les immensités profondes de l'azur ;
Ils semblaient assister par delà le ciel pur
A l'orient nouveau de quelque astre nocturne.*

*Et cette assomption magique, triomphale,
Sans cesse irradiait en des orbes nouveaux
Et se gemmait de feux plus brillants et plus beaux
Que le rubis des flots sous l'aube matinale.*

*Lorsqu'au lever du jour, la lune voyageuse
Nimbait en s'y plongeant la cime des forêts,
Je les vis s'éclipser, éthérés et discrets,
Devant le rouge éclair de l'aurore joyeuse.*

*Le frisson du matin fit tressaillir les plaines.
Les anges sonnaient aux clochers des moustoirs,
Et des vallons fumeux, superbes encensoirs,
Montait l'âcre parfum si pur des marjolaines.*

*Les pacants retournaient aux tâches coutumières.
Tout revivait. Les blés s'effondraient sous la faux,
Le terroir s'ébranlait sous les pas des chevaux
Et sous le roulement des chars dans les ornières.*

.....

*Eux reposaient au fond des glèbes ancestrales
Fièrement, dans la paix de leur dernier sommeil,
Jusqu'à la claironnée ultime du réveil,
Nobles comme des preux sous leurs voûtes tombales.*

*Moi, le témoin songeur de ces scènes champêtres
Où la liesse folle égayait les labeurs,
Enivré du parfum des épis et des fleurs,
Je murmurai ces vers votifs pour les ancêtres.*

*Car sous les traits hâlés de ces gars énergiques,
Fancheurs et moissonneurs aux profils fins et doux,
Je retrouvais encor quelque chose de vous,
O Fantômes aimés de mes rêves magiques!*

*C'étaient vos fils, fêtant la terre nourricière,
Ployant sous le fardeau des épis précieux,
Exultant au terroir fécond et généreux
Dont blanchissait l'orfroï sous l'ardente lumière.*

*Je bénis les enfants de ces rustres sublimes
Qui surgirent un jour intrépides soldats,
Placides tâcherons, fiers lions des combats
De l'autel, du foyer immortelles victimes.*

*Je disais : Aiguisez les socs de vos charrues
Et le tranchant des faux; déchirez le vallon!
Jetez à pleines mains la semaille au sillon
Ou cueillez en chantant les moissons attendues,*

*Vos pères ont donné leur sang à la Patrie;
Donnez-lui votre force et votre liberté.
Votre honnête labeur nourrit l'humanité,
Travaillez pour la paix, travaillez pour la vie!*

*Mais si, comme autrefois, les tocsins de bataille
Se mettaient à clamer au fond des vieilles tours,
Si la Patrie en deuil appelait au secours,
Si l'écho s'éveillait au son de la mitraille,*

*Vous surgiriez aussi comme vos pères grands
Et la faux de vos mains se changerait en glaive!
Vous iriez, moissonneurs de la mort, et sans trêve
La vengeance avec vous passerait dans les rangs!*

*Et vainqueurs ; au retour de cette noble emprise,
Haut le cœur et l'orgueil luisant en leurs beaux yeux,
Vos mères à vos fronts, en un baiser joyeux,
Mettraient les verts rameaux de la paix reconquise.*

*Ou bien vous tomberiez, trahis par la victoire,
Dans les mêmes sillons où dorment les aïeux,
Immortels désormais et superbes comme eux,
Dignes de leur trépas et dignes de leur gloire !*

*Et les champs, autrefois vos berceaux tutélaires,
Qu'arrosa maintenant votre sainte sueur,
Empourprés par les flots de votre sang vengeur,
Se changeraient pour vous en tertres funéraires.*

*La glèbe porterait votre deuil magnifique
De gerbes et de fleurs sous les firmaments bleus ;
Et les échos viendraient, hôtes mystérieux,
Chanter sur vos tombeaux leur glas mélancolique. —*

*O nos aïeux, au fond des terres ancestrales,
Dormez, dormez en paix votre dernier sommeil
Jusqu'à la claironnée ultime du réveil ! —
Comme les preux d'autan sous leurs voûtes tombales,*

*Oui, vous pouvez dormir ! Les fils comme les pères
Ont la même vaillance et les mêmes ardeurs.
Ils ont le même orgueil et les mêmes rancœurs,
Grands d'amour, grands de foi comme ceux de naguères.*

*Mais si, du haut du ciel, vos célestes phalanges
Se souviennent encor des choses d'ici-bas,
Si nos humbles clameurs ne vous échappent pas,
Si nos luttes d'un jour sont en spectacle aux anges,*

*Alors, souvenez-vous de vos glèbes fidèles,
Veillez sur les autels, veillez sur les moissons !
Donnez l'onde à la source et la fleur aux bruissons
Et protégez vos fils sous l'ombre de vos ailes.*

*Bientôt l'heure viendra de la reconnaissance
Pour les humbles hameaux, pour les vastes cités.
Bientôt vos noms bénis par le peuple cités
Lui parleront de foi, d'honneur et d'espérance.*

*Et bientôt nous verrons, du sein des moissons blondes,
Surgir à l'horizon du vieux ciel patrial,
Serti de marbre et d'or, l'ex-voto triomphal
Elevé par vos fils à vos lutttes fécondes.*

*Le temps consacrerà cette pierre bénié ;
Et les ans destructeurs n'oseront point ternir
Le marbre proclamant aux siècles à venir :
« Aux Pacants qui sont morts pour Dieu, pour la Patrie ! » —*

¹ FRANZ VAN CAENEGEM





LES DEUX MAISONS

I

It was one of those houses that depress
you as you enter, as if many
persons had died in it.

LONGFELLOW



TRISTE comme une maison de condamné à mort, cette vieille demeure effrayante à force d'être laide! Située dans une petite rue étroite d'un quartier populeux, une des rues du vieux Londres tellement ramassé sur lui-même que les maisons semblent s'escalader l'une l'autre, elle ne recevait le soleil qu'une heure par jour, à peine, quand, par chance, le soleil daignait se montrer. Elle était grise, humide et sombre. Sur sa façade lépreuse la pluie et le gel avaient arraché des plaques de plâtras, et les trous béants semblaient des blessures sanguinolentes ou des plaies mal cicatrisées. Une petite porte semée de grosses têtes de clous noircies par le temps, et ornée du lourd marteau traditionnel, donnait accès dans un corridor étranglé où l'on ne voyait goutte en plein jour. Aux deux côtés de la porte, des fenêtres hautes et étroites, avec de petits carreaux plombés et des barres de fer pour les défendre, simulaient dans la perfection ces jours de

prison auxquels, disent les romans, on aperçoit de temps en temps une figure pâle et hagarde s'appuyer d'un air mélancolique.

Cette vieille maison était tellement lugubre qu'il avait dû jadis s'y passer quelque sombre tragédie, un meurtre quelconque, ou peut-être une aventure surnaturelle et inexplicable plus effrayante encore.

La première impression, lorsque l'on pénétrait à l'intérieur, était celle d'une tristesse lointaine et vague, « comme si beaucoup de personnes y fussent mortes ». Dans cette demi-obscurité qui prête aux choses les plus vulgaires une apparence de rêve et de mystère, le corridor semblait s'allonger et se rétrécir comme l'entrée d'un caveau funéraire et, dans les coins de l'escalier entrevu, les barreaux tortueux de la rampe paraissaient grimacer comme des figures.

C'était un employé de la Banque d'Angleterre qui habitait cette vilaine demeure. Chaque soir, son travail terminé au bureau, il se hâtait d'endosser son paletot, déboulait au petit trot la place jusqu'au trottoir de Mansion House, toujours encombré, à cette heure-là, de gens affairés qui regagnent leurs homes, et sautait dans un omnibus où il choisissait invariablement la place du fond quand elle était libre. Alors, bien calé dans son coin, il regardait courir les deux chevaux dont les sabots sonnaient avec un bruit sourd sur le pavé de bois.

Pour cet excellent homme enfermé depuis le matin dans un bureau d'où il n'apercevait qu'un tout petit coin de ciel, c'était un plaisir toujours nouveau, et bien inoffensif, de suivre, d'un gros œil ébloui, dans l'obscurité naissante des rues, les lumières des cabs qui arrivaient en pleine charge à sa rencontre; c'étaient d'abord de petits points lointains, puis ils s'élargissaient en boules et tout à coup surgissaient

à dix pas, comme de gros hannetons lumineux prêts à cogner les vitres, et ils passaient en frôlant l'omnibus, dans le roulement étouffé des deux grandes roues entourées de caoutchouc.

Par moment, la figure du bon employé riait, comme sous la compression d'une vigoureuse jubilation intérieure, et il se frottait les mains, et il interpellait le conducteur qui lui présentait un billet : « Eh bien ! mon garçon, comment cela va-t-il ? », à quoi l'autre ricanait d'un air gêné.

Au bout d'une demi-heure de trajet cahotant et laborieux, le brave homme descendait, s'engageait dans un dédale de petites rues sales et sombres, où se profilait de loin en loin la silhouette d'un policeman, et s'arrêtait enfin devant la porte à gros clous et la vieille façade.

Loin de produire sur lui l'impression accoutumée, la lugubre habitation avait le don de faire épanouir sa bonne grosse figure rouge à favoris blonds, comme une pivoine au soleil d'été. Tandis qu'il cherchait dans sa poche la petite clef d'acier et qu'il l'introduisait tout doucement dans la serrure, une grande joie dilatait sa face et une expression de malice pétillait dans ses yeux. Quand il était dans le corridor, il se débarrassait silencieusement de son manteau et ouvrait brusquement la porte de droite.

Alors, pendant un moment, c'étaient des cris de joie perçants :

« Voilà papa ! voilà papa ! »

Et sa jeune femme, souriante et jolie, venait à sa rencontre, un bon regard de bienvenue dans les yeux ; et le petit gamin, l'aîné, s'accrochait aux jambes de papa pour attirer son attention et être enlevé dans ses bras.

Enfin baby, la petite fille mignonne, tendait ses mains potelées et avançait ses joues roses faites pour

les baisers. Souvent il fallait passer par ses exigences et entamer avec elle la partie de cache-cache. Elle se blottissait vite, vite, derrière le grand fauteuil, regardant furtivement sur le côté, de ses grands yeux bleus sur lesquels tombaient les boucles blondes de ses cheveux.

L'excellent employé se penchait sous la table, se relevait, la face toute congestionnée, remuait les chaises, cherchait dans la cheminée et derrière le fauteuil; c'étaient des rires de joie à grand' peine étouffés, quand il se déclarait totalement vaincu. Enfin on se trouvait, on s'embrassait avec des rires inextinguibles. La jeune femme souriait d'un air attendri et indulgent, en suivant des yeux ces enfantillages paternels.

Puis, au coin du feu, commençait la causerie grave. L'employé racontait sa journée, toujours la même du reste, ce qu'il avait vu, ce que l'on disait; et sa femme reposait sur lui ses grands yeux doux, avec une admiration dévouée et patiente. Et elle disait à son tour les petits incidents du jour, les menus faits divers de la famille, que le père écoutait toujours avec l'attention grave et convaincue d'un « Lord Chief Justice » appelé à rendre un jugement d'importance.

À sept heures et demie, lorsque les premières effusions étaient passées, les discours entendus, les jugements rendus, la porte s'ouvrait, et la petite « parlour maid » en tablier blanc, en bonnet blanc avec les longs rubans pendant en arrière, venait annoncer que le dîner était servi, à la grande joie des enfants qui se précipitaient vers la salle à manger à travers le corridor lugubre où résonnaient leurs rires étincelants. On pénétrait tous ensemble dans une chambre éclairée d'une lumière calme et paisible. Sur la nappe blanche, les quatre couverts d'argent scintillaient

discrètement; un petit bouquet de fleurs roses s'épanouissait dans l'étincellement des gobelets de cristal; quelques oranges mêlaient sur les assiettes à bords bleus leur rouge violacé au rose frais des fleurs. Le buffet à demi noyé dans le crépuscule des encoignures soutenait sur ses rayons de chêne les porcelaines et les cristaux vaguement apparus à travers la limpidité des glaces; et, sur un guéridon, la grande soupière à dessins exhalait une vapeur bleuâtre et un parfum savoureux de grasse lippée. Une température douce régnait dans la chambre où tout était propre et soigné; et cet ensemble était un régal des yeux qui, chaque soir, plongeait le bon homme dans un océan de délices et d'émotions.

Il ne négligeait pas non plus le côté matériel de la chose, et mangeait avec l'appétit d'un homme qui, la conscience à l'aise et le travail accompli, retrouve au foyer une affection sûre et dévouée. Pendant tout le dîner, c'était une de ces joyeuses causeries anglaises, sans prétention, sans phrases, avec un fond narquois mais bienveillant, soulignée de francs rires sans arrière-pensée, le rire des gens inaccoutumés au chagrin, et qui trouvent le bonheur chose toute naturelle. Les enfants babillaient et s'amusaient; la maman veillait à ce que tout fût en ordre; et le soir, après le dîner, baby couché dans son berceau, Jim somnolant dans un fauteuil, le digne employé levait avec un geste caressant sa tasse de thé fumant pour la porter à ses lèvres, et disait à la jeune femme occupée à son travail de couture : « Ah! ma chère! qu'on est bien dans la vieille maison! C'est un vrai Paradis! »



II

Handsome, new house, with a garden behind it, and facing the river.
THACKERAY

Des fleurs! partout des fleurs! Derrière la petite grille en fer forgé hospitalièrement ouverte, s'étendait un ravissant jardin tout bourdonnant d'abeilles. Par les beaux jours de juin, les roses blanches et rouges, les œillets et les chrysanthèmes des parterres flambaient en plein soleil comme des papillons endormis, et des papillons moirés s'éparpillaient en l'air comme des fleurs envolées. Le parfum subtil et pénétrant du seringa s'échappait des buissons qui faisaient l'illusion d'un petit bois, et dans un coin d'ombre s'enfonçait une étroite allée dont le sable entremêlé de cailloux roses craquait et grinçait sous les pas. Ce sentier toujours frais et animé du chant des pinsons et des fauvettes, venait aboutir, après un léger détour, à une terrasse en plein vent. De là le paysage se déroulait dans tout son éclat.

Aux environs de Londres, vers le sud de la ville, la Tamise se rétrécit en rivière et serpente au milieu de la verdure sombre des chênes et des gras pâturages. Des barques et des chaloupes de plaisance la sillonnent et l'égaient et, par intervalles, un petit vapeur passe, chargé de touristes, fouettant de ses deux roues le fleuve qu'il éclabousse d'écume.

De la terrasse on apercevait ce tableau toujours animé, toujours changeant, et l'œil suivait au fil de l'eau les voiles palpitantes, les rameurs en casquettes blanches et, par là-dessus, les vols rares de mouettes gris-perle.

En arrière, dominant la vallée, la maison en briques rouges semblait rire au soleil. Ses fenêtres

ouvertes tout au large lui donnaient une apparence de vie et, sous ses murs, les fleurs des parterres l'envahissaient de tous côtés. Si l'on franchissait le perron de marbre qui précédait l'entrée, on se trouvait dans un vaste corridor baigné de lumière, au fond duquel montait le large et confortable escalier à la rampe de bronze. Dans le salon joyeux où des rayons de soleil entrant par toutes les fenêtres illuminaient les tentures et s'éparpillaient en étincelles dans les glaces et les cristaux, accoudée sur le marbre et regardant au loin à travers ses larmes, une femme pâle, à cheveux blancs, en grand deuil, songeait.

Son fils était mort dans la plénitude et l'orgueil de ses forces de trente ans. Il était mort au service de la patrie dans les terres d'Afrique, loin d'elle, loin de tous, après une longue agonie peut-être; et maintenant il ne restait rien de lui. Elle n'avait pas même, la pauvre femme, la suprême consolation des adieux échangés au dernier moment, du baiser dans lequel sont concentrées toutes les larmes, toutes les tendresses d'une vie; non, le dernier baiser du fils mort, baiser dont elle se souvenait en pleurant, était celui du soldat qui part pour les lointaines expéditions, avec des visions de gloire plein les yeux.

Elle était veuve, elle était abandonnée. Dans l'isolement où ses deuils successifs l'avaient laissée, elle s'arrangeait une vie toute de prières et de larmes, dans le cadre merveilleux qui lui paraissait si triste. Le matin, elle se promenait à pas lents et silencieux sur les cailloux et le sable des petites avenues ombreuses, où ses serviteurs qui la suivaient d'un regard compatissant voyaient, entre les feuilles, frémir ses longs voiles noirs au vent frais de la rivière et tressaillir son corps courbé par les douleurs, comme celui d'un vieillard. Elle aimait à s'asseoir, les yeux obscurcis et le front plein de rêves

douloureux, sur la terrasse aux bancs verts, à la balustrade de marbre, où le soleil faisait mouvoir lentement les grandes ombres régulières et nettes de deux hauts vases de pierre qui se faisaient pendant. Certes ce n'était point pour admirer le paysage qu'elle venait là chaque jour, car elle l'avait pris en horreur. Ces arbres semant çà et là leur luxuriance de vie et ces prairies aux herbages touffus où paissaient des poulains ardents et fous, faisaient un contraste déchirant avec la torpeur de son deuil, de même qu'une lumière éblouissante blesse des yeux habitués à la pénombre. Aussi elle avait pris l'habitude d'en détourner la vue. Mais elle se souvenait, avec des sourires poignants, que c'était sur cette esplanade que son fils bien aimé venait jouer lorsqu'il était enfant, qu'il grimpait sur les bancs en riant aux éclats, qu'il s'accrochait des mains et des jambes aux vases ciselés qu'il escaladait la balustrade au grand effroi de sa mère, et l'épouvantait déjà à cette époque, sans le savoir, par son audace enfantine et inconsciente. C'était à cette même place que plus tard, devenu homme et fort, il lui avait confié, avec sa franchise aimante et droite, ses soucis de jeunesse et ses peines, et aussi ses joies et ses espérances. C'était là qu'elle avait discuté avec lui le goût irrésistible et fatal qui le poussait vers la carrière des armes et les aventures. Puis, la veille du départ, ils étaient encore venus s'asseoir sur ce même banc, elle, refoulant ses larmes et domptant les tressaillements de tout son corps pour ne pas le rendre triste au moment suprême, et lui, la tête courbée, le cœur gonflé, n'osant presque rien dire de peur de faire éclater les sanglots maternels.

Et c'est pourquoi, tous les matins, elle faisait à ce calvaire son pèlerinage accoutumé.

Lorsqu'elle se levait enfin du banc qui avait été

témoin de ces drames intimes, elle était plus courbée encore, comme sous le poids fatal de la fatigue des souvenirs. Sa robe traînait sur les cailloux roses aux détours des allées, son dos voûté s'affaissait de jour en jour davantage et, lorsqu'elle montait son perron de marbre, ses pas ne sonnaient plus fermement sur les dalles, mais s'étouffaient en frôlements pénibles et courts, comme ceux d'une vieille femme très fatiguée.

Rentrée dans son salon, elle y retrouvait encore le souvenir de l'absent, partout, partout, comme, en des nuits de fièvre, on retrouve au fond de l'esprit une pensée triste à faire pleurer, qui nous suit, qui nous obsède, qui s'accroche à nous de ses griffes aiguës et nous fait douter avec effroi de notre raison et de nous-mêmes.

Dans les barques qui passaient sur la Tamise avec un bruit lointain d'avirons, les rameurs s'arrêtaient un moment pour contempler la maison rayonnante et le jardin fleuri, et pensaient en rajustant les rames : « Comme on doit être heureux dans ce paradis terrestre ! »

Sous sa fenêtre, des fauvettes et des pinsons chantaient dans les branches ; les abeilles bourdonnaient autour des œillets et des roses ; un grand calme planait dans le soleil de Juin et, des bords du fleuve, montait, frémissant et adouci par le lointain, un chant vague, lent, berceur, que chantait une femme assise au bord de l'eau.

Et tandis que l'inconsolable pleurait, tout ce qui vivait autour d'elle riait à la joie, au printemps, au soleil, aux nids cachés sous les feuilles, et, grim pant au mur, juste au dessous d'elle, de larges roses blanches s'épanouissaient...

LÉON SAHEL



AU BORD DE L'AUTEL

*Clochette de l'autel au parler argentin,
Devant le Dieu qui dort au profond de son temple
Ton âme en bronze pur, ton âme qui contemple,
Comme un grillon des blés. fait jaser son tintin.*

*Et toi, son compagnon aux grands yeux bleus, bambin
Dont le Jésus enfant est le frère et l'exemple,
Fier comme un abbé sous ton froc rouge et ample,
Tu sais rêver d'amour et prier quelque saint.*

*Mais la cloche eut au cœur une fêlure grave
Quand, toussaillant, le froid vint, loqueteux et hâve,
Et sa voix chevrotait comme un souffle d'hiver.*

*Et l'enfant eut au cœur une fêlure grave
Quand vinrent les étés enrubannés de vert.
Sur sa candeur le doute avait traîné sa bave.*

MARTIAL DESMIER DE CHENON





GIAMBATTISTA TIEPOLO



ITALIE est une terre heureuse : elle n'a peut-être pas eu, quoi qu'on en pense, plus de grands hommes que d'autres pays ; mais il est incontestable qu'on connaît les siens mieux et qu'on en connaît davantage : ils ont vécu dans assez de lumière païenne pour que leur nom soit lisible par la postérité ; tandis que, dans le demi-jour de l'humilité médiévale et des ciels du Nord, furent grands bien davantage d'anonymes dont nous savons les œuvres, mais Dieu seul le nom, tous les merveilleux artistes, par exemple, qui édifièrent et décoquèrent, en Espagne, en France, en Flandres et en Allemagne, les sublimes cathédrales et les superbes châteaux. En Italie peu ou point de primitifs anonymes, de maîtres connus par une date, une œuvre, un monogramme, un dé, une fleur, un signe quelconque qui leur tiennent lieu de nom propre dans les classifications érudites. Ce sol est si riche d'enthousiasme qu'il paie la gloire comptant, et que la monnaie courante de l'admiration s'y subdivise en plus de décimales en même temps qu'elle s'élève à de plus grosses sommes et à de plus grands mots ! Encore une fois on y honore davantage de génies, et on les y honore davantage. Donc encore une fois : heureuse Italie ! pas d'année qui ne lui ramène un centenaire grand ou petit, et elle trouve toujours les moyens qu'il faut pour les célébrer.

Et n'a-t-elle pas raison? Se souvenir du passé sera toujours pour elle le meilleur mode de préparer l'avenir. Exalter Tasso, comme on ne s'en fit pas faute l'an dernier, vaut mieux que de conspuer Racine, et le second centenaire de Tiepolo, que Venise célèbre cette année, me donne l'occasion, à moi comme à beaucoup, de me ranger de l'avis de Gautier le désignant : « ce charmant peintre, grand maître de la décadence sous la brosse duquel expira la belle école vénitienne épuisée de chefs-d'œuvre, » contre tous ses détracteurs — pourtant légitimes et justifiables si l'on veut — à commencer par Charles Blanc qui le traite de « génie malsain et bizarre, d'improvisateur lâche et incorrect, de décorateur sans frein, sans mesure et sans convenance, d'extravagant en un mot. » J'admets certainement sans conteste que de cette critique chaque terme porte juste, rien n'est à y retrancher; de même je trouve à retenir le jugement de Taine : « Avec Palma le jeune et Padovanino la grande peinture « tombe; les contours s'amollissent et deviennent ronds; « le souffle et le sentiment diminuent, la froideur et la « convention vont régner, on ne sait plus faire des « corps énergiques et simples; le dernier des décorateurs « de plafonds, Tiepolo, est un maniériste qui, dans « ses tableaux religieux, cherche le mélodrame et, dans « ses tableaux allégoriques, cherche le mouvement et « l'effet; qui, de parti-pris, bouleverse ses colonnes, « renverse ses pyramides, déchire ses nuages, éparpille « ses personnages, de manière à donner à ses scènes « l'aspect d'un volcan en éruption. » Tout cela est vrai point pour point; et cependant, surtout M. Paul Leroi a raison, lorsqu'il écrit : « Maître de décadence, oui, « c'est incontestable; mais maître, et de beaucoup supérieur à son temps, où l'école vénitienne ne compte « plus après lui que deux grands noms : Guardi et « Canaletto, Giambattista... est certain de l'immortalité « et son nom ne peut que grandir dans l'estime de

« tous ceux que passionne sincèrement la peinture, « parce qu'il possède la qualité primordiale de l'artiste : » l'originalité. »

Là-dessus il faut surtout constater que ce qui nuit à la gloire de Tiepolo, c'est, encore davantage que son époque qui devrait lui être comme un motif de gloire de plus, le dangereux voisinage des prédécesseurs devant lesquels personne ou à peu près, de nos jours, ne tiendrait et que pourtant, de l'avis unanime, il arrive parfois à égaler. N'a-t-il pas fait quelquefois aussi bien que Paul Véronèse? Mais, dans ce Venise où l'on regarde à peine les Tintoret parce qu'il y en a trop, qui prendrait garde à Tiepolo? Et pourtant ce Tiepolo qu'on ignore à Venise, transportez-le à Würzburg et immédiatement les visiteurs du palais impérial et de l'évêché n'ont plus d'yeux que pour lui! Ce subit coup de soleil vénitien troue le ciel du nord et aveugle.. On l'y comprend là mieux qu'ailleurs, surtout si cet ailleurs est Venise où l'on ne daigne pas même le regarder. Tant il est vrai que, même en art, mieux vaut être premier dans son village que dixième à Rome et qu'un demi-douzième rang à Venise équivaut à un premier à Würzburg.

En honneur du bicentenaire de la naissance de Tiepolo, M. Ferdinando Ongagna, l'éditeur vénitien à qui l'on doit des publications artistiques et pittoresques d'une telle importance sur Saint Marc et sur Venise, vient de publier un recueil des eaux-fortes des Tiepolo, précédé d'une excellente et enthousiaste introduction de M. Pompeo Molmenti. C'est surtout d'après ce remarquable ouvrage que je vais dire à ma façon un peu de la vie et des œuvres de Tiepolo, y joignant les souvenirs de mes visites à tant de musées et à tant d'églises... Que nous veut Tiepolo? Je me le suis demandé le premier, et du fait qu'il soit méconnu et dédaigné je me suis intéressé à lui avec quelque passion. Or, j'imagine qu'il en

passionnera encore bien d'autres après moi. Le centenaire et les publications de M. Ongagna vont le mettre à la mode, il va bénéficier d'un regain de popularité, tout comme naguère, après les Goncourt, Nattier, Boucher, Fragonard (qui disait : « Tiepolo fixe mon attention »,) et tout le XVIII^e siècle français. Hélas ! le dix-huitième siècle italien n'a pas encore eu ses Goncourt... Sinon Tiepolo aurait déjà sa vraie place dans l'histoire de l'art, tant il est vrai qu'il faut se méfier de tout, surtout des jugements qui paraissent les mieux assis, les plus cubiquement définitifs.

I

Le premier tableau que j'aie vu de Tiepolo est une allégorie comme il convient à un maître de décadence, mais traitée avec ce pittoresque imprévu jusqu'à lui, qui fait certainement du dernier des grands vénitiens un prédécesseur de la modernité, bien un peu reculé selon les dates, mais qu'après tout le Dr. Muther aurait tout aussi bien pu joindre aux précurseurs que Greuze, Hogarth et Goya, ce Goya dont on a pu dire qu'il n'aurait pas fait *Los Capriccios*, si les eaux-fortes de Tiepolo ne lui en avaient point donné exemple. Il est vrai que M. Muther oublie Chardin; il est vrai aussi que, si l'on devait s'emparer au nom d'une époque, sous prétexte de la préparer, de toute la précédente période de transition, il n'y aurait point de raison pour ne pas remonter beaucoup trop haut selon la chronologie afin d'y piquer des adeptes du modernisme... avant la lettre, et qu'on finirait par y englober Watteau, Boucher, Pater, Lancret, bref tout le dix-huitième siècle non seulement français, mais italien (Canaletto, Guardi), anglais et espagnol. Il est aussi vrai qu'à ce compte là personne n'est plus moderne que Botticelli, sinon Fra Angelico et Orcagna, sinon Phidias. A ce propos

l'abus de cette épithète de *moderne* ne devient-il pas fatigant ? Si nous sommes modernes et que nous nous appelions modernes dans nos écrits, je me demande comment devaient s'appeler en parlant d'eux les contemporains de Louis XIV et comment pourront bien se qualifier nos après-venants de la troisième génération. Des romans qui s'appellent « *Moderne* », « *Ame d'aujourd'hui* » ou « *de demain* », ou que sais-je encore de ce genre, pourront-ils porter ces titres au prochain siècle ? Et qui les leur changera ? La peinture nouvelle commence pour moi dans ce siècle avec la vision nouvelle des Monet et des Raffaëlli. David et Ingres sont des romains, Géricault et Delacroix des Vénitiens, la peinture classique finit avec Courbet et Manet qui sont classiques au même titre que Velasquez, tout comme Corot l'est au même titre que Ruysdael, Puvis de Chavannes que Fra Angelico, les Préraphaélites anglais que Léonard et Botticelli. Menzel, Böcklin, tout cela des classiques ! Menzel comme Teniers le jeune, et Böcklin comme Rubens ou Poussin... Donc, pour être exacts, ne disons pas que Tiepolo est un précurseur du modernisme en art, mais qu'il entre déjà dans sa compréhension de l'art quelques-uns des éléments auxquels l'art du dix-neuvième siècle accordera le plus d'importance sinon de faveur et qu'il considèrera le plus comme son apanage. On a démontré le romantisme des classiques et l'inverse ; aussi à parler du romantisme de Tiepolo n'aurait-on guère plus de chance d'être réellement intelligible qu'à parler de son modernisme. Disons donc simplement pour l'heure qu'il a davantage le sentiment du pittoresque tourmenté que personne ne l'eut en Italie avant lui (sauf Salvator Rosa !) et du réalisme courant de la rue et de la campagne (sauf les Bassano !) ; qu'il a des habitudes de mise en scène nouvelles, mais de style moindre, en même temps qu'un don de vie plus populaire. Déjà ce mot *pittoresque* si vieilli aujourd'hui est nouveau

en art pour son temps et son fils Dominique intitule du vivant de son père une de ses séries d'eaux-fortes : *Idées pittoresques sur la fuite en Egypte*. Cela constaté, revenons à mon tableau.

« Mon » à double titre, puisqu'il m'a initié à Tiepolo et qu'il fait partie de cette galerie de tableaux paternelle (ancienne collection Migneron) qui a été la base de toute mon éducation artistique. A gauche, un grand Christ en croix, bien loin de cimer un calvaire, est planté au beau milieu d'une vasque monumentale percée de goulots qui ne sont autres que des bouches d'anges, d'anges en guise de mascarons. Cette ceinture d'angelots cracheurs fait au grand bassin une étrange ornementation d'appliques charmantes, leur jolie tête enfantine empapillonnée de deux ailes menues. Les vertus découlant de ce Christ empoté jaillissent dans une seconde vasque, à laquelle s'abreuvent ou se lavent, agenouillés, grands de la terre et mendiants, femmes aux seins nus et aux chevelures dénouées, provéditeurs pourprés à grand collet d'hermine. A droite dans la nué, des anges grassouillets comme des amours enlèvent un cartouche frappé du monogramme de la Société de Jésus. Il n'y a pas moyen d'être allégorique d'une façon plus fantastique, et de traiter un sujet religieux avec plus de bizarrerie romantique. Aussi du fait de son étrangeté, cette *Fontaine de Vie* dénichée par mon père dans un grenier de ce vieux Fribourg où s'éteignirent tant de zouaves pontificaux et d'anciens soldats d'Espagne, de Naples, de Toscane et de Parme, me faisait-elle, lorsque j'étais enfant, une bien autre impression que les plus belles choses simples et tranquilles des grands maîtres. Cela avait un côté théâtral, grandiloquent et fantasque dont mon imagination était saisie encore plus que du bien davantage déclamatoire *Christ aux anges offrant la couronne de France* par Lebrun et dont j'avais sous les yeux à mes vacances à Neuchâtel dans le salon d'une de mes tantes la magni-

fique gravure par Edelinck. Déjà alors je sentais qu'il y avait chez l'auteur de cette allégorie mise en scène presque au pied de la lettre et avec tant de bonheur dans son imprévu, une qualité d'imagination qui le rapprochait du temps où Doré devait élucubrer ses grandioses avortements d'illustration, cette gigantomachie d'images ratées qui furent aussi au nombre de mes premières sensations artistiques.

Le dernier tableau que j'aie appris à connaître de Tiepolo, c'est dans les somptuosités des salons de Mietke, le grand marchand de tableaux viennois, un couronnement d'épines où les mêmes dons de mise en scène séduisent davantage que le sentiment religieux, où le douloureux épisode se trouve traité avec une verve de peintre d'architecture et de foule en très vivant fait-divers. Le Christ est assis en pleine lumière sous ce porche cintré dont l'arche, d'où pend une lanterne, est coupé par une grande ombre diagonale, porche que Tiepolo a choisi bien souvent pour encadrer tel ou tel motif de ses compositions. Au devant sont plantées en désordre de ces colonnes tronquées toutes nues, gros cylindres de pierre comme il s'en trouve dans les cours et l'aire des fermes du Vénéto-Lombard, entre lesquelles se postent avec une entente du pittoresque toute nouvelle les passants arrêtés par l'imprévu du spectacle. Je me souviens surtout, à droite entre deux de ces rustiques colonnes nues, d'un groupe de débraillés en loques brunes et rousses qui meublent l'interstice de lignes extrêmement décoratives; et, derrière une des mêmes colonnes tronquées plus bas, tout-à-fait en face de Jésus, d'un dos de jeune paysan après lequel il n'y a plus qu'à attendre la venue de Léopold Robert : cela n'est ni plus ni moins réaliste. Une lumière dorée bien italienne baigne cette scène de vie populaire où, sous prétexte de couronnement d'épines, il semble que quelque influence espagnole ait rendu Tiepolo attentif au pittoresque de la truandaille en même temps qu'il

se rendait compte du charme de certaines architectures délabrées de Panini.

Il est l'un des premiers peintres de sujets historiques et religieux postérieurs à Raphaël qui, chez les Italiens, ait compris en même temps que le charme des ruines, le charme des montagnes, de l'Alpe plutôt, et qui ait cherché à introduire des décors nouveaux dans le magasin conventionnel des fonds de tableaux classiques. Il a, par exemple, pour les sapins et les pins un petit faible, le faible de quelqu'un qui croit les avoir découverts. Il n'a pas fait le voyage d'Allemagne et passé deux fois les Alpes pour rien ; or il est certain que ni Poussin, ni Claude Lorrain n'ont, que je sache, beaucoup utilisé les conifères. En revanche les palmiers de Tiepolo ont beaucoup moins de vraisemblance que ceux des deux grands paysagistes que la France a donnés à l'Italie. Son amour des ruines est aussi à souligner, il est le premier vénitien qui les aime. Le premier, Titien peignit bien parfois une ferme ou une cour de ferme pour fond de tableau, mais nous ne le vîmes jamais, si j'ai bonne mémoire, utiliser la ruine. Paul Véronèse ne connaît que les architectures renaissance impeccablement neuves... Notons à ce propos que Tiepolo, en tête d'un de ses recueils d'eaux-fortes, donne une vue parfaitement réaliste du château bien plus allemand que classique de Würzbourg. Mais nous reviendrons sur ces petits détails tout-à-l'heure, en parlant du volume de M. Ongagna.

II

A parcourir l'excellente notice italienne, construite sur un plan très clair et développée avec brio, de l'avocat infatigable de la cause de Tiepolo, M. Pompeo Molmenti, qui sert de préface à ce recueil d'eaux-fortes, on se rappellera que Giambattista, né dans une maison détruite pour faire place aux jardins publics de Venise, fut baptisé

à l'église St-Pierre le 16 avril 1696. Le 10 mars de l'année suivante, mourait son père encore à la force de l'âge. Domenico Tiepolo avait été *parcenevole di vascello* et aussi propriétaire de navires marchands; il appartenait, quoique portant l'un des noms les plus anciens et les plus illustres de la noblesse vénitienne, à une famille plébéienne et avait vécu modestement et obscurément. Il laissait à sa veuve un joli patrimoine qui lui permit d'élever cinq fils outre Giambattista. Celui-ci fréquenta d'abord l'école de dessin de Gregorio Lazzarini, bon peintre, coloriste vivace et excellent dessinateur, auquel on doit quelques tableaux dispersés dans des églises et au palais ducal de Venise. En 1719, Tiepolo épouse Maria Cecilia Guardi, sœur de Francesco Guardi, l'émule de Canaletto, ce qui semblerait prêter quelque vraisemblance à l'accusation, sans importance du reste, portée contre Guardi d'avoir fait peindre la populeuse canaille de ses vues de Venise par son beau-frère. Et, si c'est vrai, qu'importe? Guardi ou Tiepolo en sont-ils diminués? De ce mariage naquirent à Maria neuf fils, parmi lesquels ce Giovan-Domenico qui fut presque le rival et l'égal de Giambattista et Lorenzo qui fut surtout graveur. Tous deux au reste collaborèrent à certains travaux de leur père et y collaborèrent en quelque sorte encore en les reproduisant à l'eau-forte. Et, comme le propose M. Molmenti, de leurs trois noms on peut n'en retenir qu'un seul : TIEPOLO.

En 1750, Giambattista est appelé à Würzburg. C'est le pendant, en sens inverse et à la distance de deux siècles, du voyage de Dürer de Nuremberg à Venise. Il y reste trois ans à décorer le palais impérial, l'évêché et la cathédrale, ce qui lui vaut 25,000 florins, somme fabuleuse pour l'époque. Il revient à Venise en 1753. Le 5 février 1755, il est nommé président de l'Académie des Beaux-Arts, fondée le 14 décembre précédent à Padoue, pour chercher à y recueillir la tradition artistique de la mori-

bonde Venise. En décembre 1761, Charles III d'Espagne appelle Tiepolo à sa cour où l'avait précédé de peu un autre peintre vénitien, Jacopo Amigoni. Il est hébergé quelque temps, lors de son arrivée à Madrid avec ses deux fils peintres, par Sebastiano Contarini, ambassadeur de la Sérénissime république ; puis les trois Tiepolo vont habiter près du palais royal, sur la place Saint Martin. Giambattista recevait deux mille *doppie* par an, plus cinquante ducats pour l'entretien de son carrosse ; et il eût été parfaitement heureux, sans la haine et la jalousie que lui porta le peintre allemand (né en Bohême) Antoine Raphael Mengs, appelé lui aussi à la cour de Charles III. Ce qui ne l'empêcha du reste point de couvrir de sa peinture des murailles ou des plafonds à l'Escorial, au palais de Saint Sébastien, dans les palais et couvents d'Aranjuez et à l'Aranciera. Il mourut à Madrid, le 27 mars 1770. Son fils Gian-Domenico revint à Venise où il mourut vers la fin de 1804, tandis que, resté en Espagne, Lorenzo vraisemblablement y mourut.

III

A l'époque où parut Tiepolo, deux courants partageaient les peintres de Venise ; les uns peignaient, comme Longhi, la vie de leur temps ou, comme Guardi et Canaletto, les aspects extérieurs de Venise ; les autres, comme Amigoni ou Piazzetta « ce Caravage italien » dit Charles Blanc, s'essayaient avec autant d'emphase que de bonne volonté à suivre la pompeuse tradition des grands prédécesseurs. Mais ces derniers avaient tous quelque plomb dans l'aile ; de l'avis de M. Molmenti : Antonio Zanchi était gâté par l'affectation des concetti, Lazzarini par la froideur de la composition, Sebastiano Ricci faisait des personnages de carton, Pellegrini avait une fécondité cholérique, Camerata et les deux Pittoni péchaient par leur négligence expéditive, Balestra et

Maggiotto par le flou de leur facilité. Tiepolo, qui s'essaye dans tous les genres et dans tous les procédés, tantôt va de l'une à l'autre tendance dans son œuvre, tantôt les concilie. On l'y trouve, en outre, à la fois conscient de tous ses devanciers, même de Dürer qu'il adorait et de Rembrandt, en même temps qu'attentif aux réalités de la vie. En allant à Würzbourg et en Espagne, loin de mettre ses yeux dans sa poche, il a su voir et bien souvent le fait que le peintre ait profité des observations du voyageur donne tant de prix à certains détails imprévus et accessoires de son œuvre, directes réminiscences d'une étape ou d'une halte le long des grand'routes.

Ouvrons le recueil des eaux-fortes préparé par M. Ongagna, nous y trouverons quelques-unes des grandes œuvres du père reproduites par les fils, beaucoup de fantaisies originales du père, quelques œuvres de grande envergure de Domenico et de jolies choses de Lorenzo. En somme, de tous les trois une série de pages capitales ou moindres d'une très grande variété, abondant avec autant d'imagination les sujets religieux que profanes, mais presque toujours avec une tournure très extérieure, un sentiment superficiel, mais un sens du pittoresque extraordinaire pour l'époque. Il y a des exceptions et nous les dirons. Il est bien entendu, du reste, que nous n'allons pas chercher des impressions religieuses chez les Tiepolo et qu'à ce point de vue, le moindre miniaturiste médiéval nous impressionne davantage que ces brosseurs de plafond, qui furent avant tout de merveilleux improvisateurs et dont on a pu dire que, pour eux, concevoir et réaliser par la gravure ou la peinture était tout un. Et cependant, si prodigieux est l'élan de leur art que parfois peut-être y toucherons-nous, à ce sentiment religieux qui est de toute évidence le point le plus élevé auquel l'art puisse atteindre.

A ce mot d'eau-forte l'imagination immédiatement

s'éveille et songe au clair-obscur fantastique hollando-javanais où fourmillent hollandais et juifs d'un Rembrandt et de ses disciples, ou aux noirceurs visqueuses grouillant de larves pécheresses d'un Rops. Qu'on se détrompe. A qui veut comprendre l'abîme de contraste qu'il y a entre l'eau-forte septentrionale et l'eau-forte méridionale pleine de clarté blanche, d'atmosphère blonde, d'espace où le grand air circule librement et où l'on devine le ciel bleu, heureuse de chaude demi-teinte ambrée, de personnages luxueux, de beaux échantillons humains somptueusement vêtus, de pompe et d'apparat vénitiens, je conseillerai de jeter un coup d'œil sur ces inventions tiépolesques à l'eau-forte. Leur différence rime à peu près à celles qu'il y a, par exemple, entre Amsterdam et Venise, une cave humide et une église italienne resplendissante de dorures, un bouge de Teniers ou un palais du Véronèse, la joie, la vie des places emporatoires de l'Adriatique en plein midi et le sinistre affairément de vermissieux et d'ombres de la foule, dans les rues neigeuses et brumeuses d'une capitale allemande à la tombée de la nuit. Toute la magnificence et la pompe italo-orientale de Venise s'allie en outre chez Tiepolo aux maniérismes, aux contorsions, au goût du baroque d'une époque qui, sans la révolution française, allait produire un style nouveau, tant des pires excès on a vu parfois sortir quelque grand bien !

En somme, il y a surtout, dans ce copieux amas d'élucubrations tiépolesques, des choses déconcertantes et exquises, exécutées à la diable, mais qui sont des trouvailles, sinon des choses banales, mais sauvées par une fougue indomptable. Cette famille vénitienne détenait le record de la faconde et de l'imagination autant que les faiseurs de romans-feuilletons de l'époque de Louis-Philippe. On peut parcourir les eaux-fortes de Giambattista et de ses deux fils comme on dévore quelques douzaines de volumes de la raison sociale Alexandre

Dumas père et Cie. Voici une série de groupes d'un beau délabrement, sans autre motif que celui du joli groupement décoratif de personnages très hétéroclites : gens qui regardent des serpents s'enrouler autour de bâtons ou d'épées, fantaisies aaroniques, sinon esclapiennes ou mercuriennes... (un thème très fréquent, cette curiosité mêlée de crainte manifestée, elle aussi caducée d'expressions contradictoires, par des gens d'un beau débraillé oriental, à voir une queue de serpent disparaître entre deux blocs de pierre de taille disjoints dans une ruine); et, sans transition, des gloires faisant envoler des écussons princiers ou épiscopaux au-dessus de châteaux et de palais... Et aussitôt des familles de faunes et de satyres qui ont déjà l'intimité, avec plus de bonhomie, de celles auxquelles Böcklin va, ce siècle, donner une si mâle vigueur et un accent si épique... A un moment donné, le hibou domine les groupes, perché sur quelque tronc arqué, aussi fréquent que tout à l'heure le serpent; et cependant Minerve est absente, il ne s'agit que d'un détail fantaisiste de plus. Voici les inévitables sapins, qui se rabâchent un peu comme une idée fixe. Et des drôleries à l'italienne, des individus s'exclamant : « Oh ! quel nez ! » devant un pitre, tandis qu'un beau jeune homme nu se détourne de l'éclat de rire, méprisant ou rêveur... Et nous reballons au zénith, projetés par des éruptions de gloires et d'amours au son de trompettes d'airain crevant des grosses caisses de nuages... Et les assomptions d'allégories de se distendre en beaux gestes qui fendent en flèches la nue... Puis ce sont des évangélistes d'écoinçons ou de pendentifs qui s'efforcent à la sublime et abrupte simplicité de Michel Ange, avec une superficialité souriante et ingénue. Et voici un superbe saint cavalier, moine-guerrier, sa gauche étendue maniant l'épée d'un geste de pacification. Il a pour écuyer un nègre échappé des festins de Paul Véronèse, et son cheval blanc fait le beau comme

une haquenée de grande dame, conscient de sa noble charge et de l'équitation instable que doit être celle d'un Saint, une composition en somme d'une très belle allure... Fragonard s'intéressait à Tiepolo, voici que Tiepolo s'intéresse à son tour à Boucher, à Fragonard et à toute leur clique Louis XV et Pompadour : pour lors, dans des médaillons ovales, de ces figures de femmes bien caractéristiques du XVIII^e siècle, de ces coquettes lymphatiques dont d'Aureville avait l'horreur et dont Louis le Bien-aimé peuplait ses... jardins d'Armide. Mais aussitôt de la chair et des membres plus fermes : la reine dogaresse Venise appuyée sur le lion ! Dans les plis de sa robe, Neptune comme une simple Cérès, vide une corne d'abondance, mais les fruits, pour des *frutti di mare* sont étranges : il n'y a qu'escarboucles et bijoux. Le trident du vieux maître de la Méditerranée, un groom mythologique le porte ; oh ! l'admirable tête de jeune homme aux yeux noirs et aux cheveux humides... Voulez-vous du drame : une beauté au nez retroussé soulève d'une main négligente une draperie, et, derrière elle, un homme dont elle semble ne guère se soucier menace du poignard sa gorge blanche... Une suivante eau-forte se décompose ainsi : trois pages en très jolis costumes vénitiens, aux têtes rasées exquisement arrondies, vus de dos, sont agenouillés devant un mascarone. Des vases d'un baroque convulsif et un perroquet de profil sur un cadre remplissent le reste de la feuille : « Il n'y a pas intimité, » dirait Raffaëlli, et Raffaëlli aurait tort : il y a intimité artistique, mais pas connexion

Gian Domenico tient à montrer qu'il sait inventer un plafond à l'égal de son père, et voilà un char traîné par des Centaures piaffant avec une égale fringance dans les nuages et l'azur. Aussitôt Lorenzo boudeur s'amuse à des bambochades d'une intention que retiendra Goya, et où des nains jouent avec des petits chiens. L'Espagne a déteint sur lui, comme lui déteindra sur

Goya. A explorer ce portefeuille on pense souvent aux somptueuses machinations d'Elémir Bourges dans *Les oiseaux s'envolent et les feuilles tombent*, un livre bien aussi tiépolesque par certains côtés. Telle cette adoration des mages, potentats dalmatiques, suivis de pages coquets — toujours les jolies formes de tête — des plus vénitiens, mais où l'étable et les accessoires sont un étrange méli-mélo de souvenirs de Dürer, d'ingénuité allemande, et de rouerie italienne qui veut tout surpasser en mêlant tout : il y a un arbre du Nord ébranché, du chaume qui glisse et s'effiloche sur une charpente ajourée; il y a les colonnes toutes rondes, de simples cylindres blancs, des fermes lombardes; il y a des domestiques nègres...

(*A suivre*)

WILLIAM RITTER





LA FOI NATURELLE

I

*Les Chefs allaient devant en relevant la tête,
Comme ceux que fascine un rêve de conquête.*

*Ils tentaient de guider vers des eldorados
Des hordes de souffrants lassés de leurs fardeaux,
Dont l'espoir, soutenu par une chair cupide,
Les suivait au désert. Le ciel était torride,
Et depuis bien des jours ils marchaient. Lentement
Leur cœur se remplissait de désenchantement ;
Mais, se sentant livrés à leurs chefs sans défense,
Ils haletaient encor vers des eaux de jouvence.
Derrière chaque tertre ils croyaient voir enfin
Surgir la Cité d'or où s'apaise la faim.
Hélas ! en reculant dans l'infini sans borne,
L'horizon s'étendait plus stérile et plus morne.*

*Les forces s'épuisaient ; les marcheurs harassés
Se baissaient et, hargneux, bandaient leurs pieds blessés.
Parfois un cri de joie échappait à leurs lèvres ;
Sous l'excitation cérébrale des fièvres
Leurs désirs prenaient corps. Des charmes tentateurs
Jaillissaient de l'azur en des flots de couleurs,
Pendant que des hurras ! saluaient ces présages,
Ces premiers fruits mûris sous d'obsédants feuillages ;
Mais les ardentes mains qui se tendaient vers eux,
Cueillaient des glissements de songes vaporeux.*

*Alors les Chefs troublés, dans les masses profondes,
Comme s'ils dispensaient la substance des mondes,
Lançaient des mots obscurs pour calmer et nourrir ;
Mais les âmes sentaient qu'elles allaient mourir.*

*Or, un jour que la Foule aigrie, à bout de forces,
Arrachait les roseaux et mordait les écorces,
Et que des poings faisaient des gestes forcenés,
Un pâle enfant, ému des cris de ces damnés
Que tordait l'âpreté d'un jeûne tyrannique,
Gravit une hauteur et, d'un cœur sympathique
Que dénonçait son geste, offrit candidement
A la horde épuisée un pain de pur froment.*

*Et ce fut un grand bruit plein de rires farouches :
— Illusoire aliment pour des milliers de bouches !
Chefs ! multipliez-le ! nos entrailles ont faim ! »*

Mais aucun d'eux ne put multiplier le pain !

*Le soleil se couchait, et de l'immense foule
Agitant en hurlant la fureur de sa houle,
Le lourd sommeil du soir amenant la terreur
Acheva de briser la dernière vigueur ;
Et la Nuit lourdement, sourde, en son char d'ébène,
Roula sur les vaincus assoupis dans la plaine.*

II

*Quelques-uns cependant veillaient. Seuls, à l'écart,
Dans la ténèbre blême ils ouvraient leur regard
Et songeaient. Ils voyaient des fantômes de sages
Passer en leur montrant de bienveillants visages ;
Et ces consolateurs sortaient d'une cité
Où des hommes heureux vivaient dans la clarté.
Mais cette vision aggravait leur supplice.
Oh ! voir qu'on s'est perdu dans les marais du vice,
Quand d'autres, dégagés du lourd ennui des sens,
Par-dessus la rumeur des mots stérilisants,
Par-dessus les splendeurs des sciences frivoles,
Se nourrissent sans fin d'éternelles paroles !*

*Ces sages ont-ils vu resplendir le trésor ?
Gouvernent-ils en paix l'unique Cité d'or ?
Ont-ils la clef du bien et l'eau de la fontaine
Qui lave toute erreur et calme toute peine ?
Tiennent-ils le secret de ce baume vainqueur
Qui ressuscite l'âme et dilate le cœur ?
Oui, la vie a deux parts ; jusqu'à sa dernière heure,
L'homme court haletant pour trouver la meilleure ;
Et, puisqu'il va cherchant et que, chaque matin,
Il heurte de son poing la porte du destin,
Se peut-il que toujours la souffrance réponde
Et que le noir néant soit le tyran du monde ?
L'ombre pèse sur nous, mais l'idéal souvent
Passe à travers notre être ainsi qu'un coup de vent !
La force nous tourmente et puis soudain s'affaisse.
Pendant que nous voguons sur un lac de tristesse ;
Des éclairs d'infini, venus on ne sait d'où,
Eclatent brusquement, suivis d'un désir fou
Qui voltige et s'en va briser ses faibles ailes
Au bronze résonnant de portes éternelles !*

*Oh ! raffermir en soi toute fragilité !
Se hisser au-dessus de l'animalité !
Monter par la raison sur des cîmes sereines,
Et découvrir la mer des forces souveraines !*

*Maintenant c'est la nutt, la chair, le désespoir !
Tout l'esprit s'est lassé ; l'âme meurt de ne voir
De ses yeux infinis qu'un monde fragmentaire ;
Elle a la nostalgie immense du mystère,
Et maudit sa raison qui, folle, a méconnu
Son devoir de monter d'abord à l'Inconnu !*

*Et c'est pourquoi, perdus en cette solitude,
Nous nous ruons en vain vers une certitude.*

*Oh ! raison ! qu'as-tu fait de tes fils ? Oses-tu
Assurer nos destins par ta propre vertu ?
Es-tu ton propre maître ? Et pourquoi, quand tu passes
A travers les splendeurs du temps et de l'espace,
Te sens-tu frissonner d'effroi comme un banni,
En frôlant de trop près les bords de l'infini ?
Tu vois de beaux reflets, mais jamais la Lumière ;
Toutes les vérités pendent à la matière ;*

*Tu grattes l'azur clair de leur fière beauté
 Pour les planter au champ de ta stérilité;
 En concentrant en toi ta force opiniâtre,
 Tu brûles à ta gloire un encens idolâtre.
 Va, nous te dompturons ! Nous connaissons enfin
 Par toi-même ta source inconnue et ta fin !
 Tu n'iras plus, errant au gré de ton caprice,
 Aux secondaires lois l'offrir en sacrifice !
 Nous te ferons sonder tes propres profondeurs !
 Tu nous diras pourquoi tu perçois tes erreurs,
 Et d'où te vient ton sens d'éternelle droiture
 Qui vit dans ta lueur, mais hors de ta nature ;
 Tu nous diras comment par un contact réel
 Tu sens l'effleurement d'un principe éternel,
 Et nous te forcerons d'aller dans l'immuable
 Chercher de quoi fixer ton excellence instable,
 Pour concentrer enfin dans une unique loi
 Tout ce que tu rêvais de concentrer en toi !
 Nous saurons décupler ton errante étincelle
 En y versant des flots de raison éternelle !*

III

*Monde du Désirable, ô troublante unité !
 Béni soit le tourment de ta vague clarté !
 Nous ne laisserons plus dans la matière obscure
 Nos sens désespérés plonger notre nature !
 La tristesse a saisi nos cœurs ; nous avons cru
 Elargir nos destins, l'orgueil seul s'est accru ;
 Nous avons renversé la règle primitive,
 En marchant à rebours, en délaissant ta rive
 Où dorment les secrets pressentis du bonheur,
 Assez de vains efforts vers ce monde meilleur,
 Royaume sans soleil où règne la Chimère ;
 Nous sommes tes vaincus ! et notre chute amère,
 En dissipant d'un coup l'épaisseur du brouillard,
 A relevé vers toi notre tremblant regard !*

*Nos Chefs nous ont déçus ! Leur science débile
 Au lieu d'un sceptre d'or tient un roseau fragile ;
 Ils nous ont détournés, voyageurs hasardeux,
 D'un très lointain pays où l'on était heureux ;
 Ils nous ont enseigné leur doctrine de haine
 Pour l'infini qui dort dans la poitrine humaine ;*

*Ils nous ont enfermés entre des murs épais
Où n'entre point le souffle immense des forêts,
Et nous voici privés du pain de subsistance !
Ils ont d'humanité sevré notre existence ;
Nos sens seuls ont vécu ! C'est leur voracité
Qui créa ce désert, de vertige hanté,
Où nous nous désolons, fantômes de nous-mêmes,
Dans l'ineffable horreur des detresses suprêmes !*

*Salut, monde inconnu qu'évoque notre faim !
Nous brûlons du désir de l'habiter enfin !
Nous voulons explorer ton immense mystère
Et sonder ton azur, nous, les fils de la terre !
Quelque chose en nos cœurs nous pousse vers les bords,
Tout notre être vers toi halète avec transports ;
Nous sentons vaguement qu'en ta terre divine
Notre âme nostalgique eut toujours sa racine ;
Et, puisque l'autre pôle est fait de vanité,
Peut-être as-tu gardé la saine vérité !*

*Frères, sortons d'ici ! vers l'aube qui console
Partons ! et nous prendrons notre âme pour boussole.
Partons vers l'infini, puisqu'un monde d'airain
Dans ses livres n'a point le savoir souverain,
Peut-être que notre âme élargie et vivante
Dissipera l'effroi de la nuit décevante,
Et nous fera trouver au-dessus du péché
Le vaste cœur central si vainement cherché,
Le but du mouvement, le but de l'existence
Et le repos divin hors de la contingence,
Dans la claire cité de l'ordre où la raison
Cueillera la meilleure part de sa moisson
En montant peu à peu par sa route nouvelle
Vers un centre sacré de force originelle.*

IV

*Mais voici que la nuit a terminé son cours ;
La révolte de l'âme interrompt ses discours ;
Des brises du matin la subtile magie
Verse à la volonté sa naissante énergie.
Les rêveurs sont debout. Drapés dans leurs manteaux,*

*Ils contemplent, couchée aux pentes des coteaux,
La Foule qui sommeille. Il faut partir. Le doute
Les reprendrait encor sur le seuil de la route
A voir que tant d'esprits, sous un joug obsédant,
Resteront au désert tournés vers l'occident.
Enfin, l'espoir l'emporte et, sans y croire encore,
Ils s'en vont au hasard du côté de l'Aurore.*

HECTOR HOORNAERT





PAR LA ROUTE (1)

V

Angoulême, le 18 novembre 1895

L faudrait nous voir marcher sur la grand'route nu-tête et sans veston, avec notre jersey blanc sur le corps et notre petit paquet sur le guidon.

Les braves gens qui viennent sur le pas de leur porte pour nous voir passer doivent rêver à quelque seconde édition de Bordeaux-Paris.

Ils la connaissent tous ici la fameuse course dans la petite auberge toute pauvre, si pauvre qu'une branche de pin doit faire les frais d'enseigne, les habitants s'y intéressent, rappellent qu'en telle année un coureur en passant par ici... puis c'est tout une histoire.

Les braves gens !

Ils sont doux et bons. Ils sont classiques les vieux qui restent assis au soleil près des granges, ils ont un grand feutre noir sur la tête, un air paisible qui repose, la prononciation et le parler académiques et pour favoriser une petite touffe de ouate sur chaque joue.

Et nous allons, et nous allons.

Hier nous avons fait cent vingt et un kilomètres,

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 juin.

pas un de plus pas un de moins et tous les cent vingt et un à travers un pays charmant, si charmant que je puis assurer que tout ce qu'on a conté de bien sur cette belle Touraine ne peut être exagéré.

Aux pieds, sur la tête, sur les flancs, partout sur les montagnes, des châteaux, toujours des châteaux tout blancs, tout rouges, avec des tourelles, des poivrières, des parcs qui dégringolent jusqu'à la rivière et des petits villages dispersés, éparpillés tout autour, comme des jouets de Nuremberg qu'on aurait jetés à la volée.

Par ci, par là, des coins plagiaires.

Ils ressemblent à s'y méprendre à notre vallée de la Meuse, aux environs de Dinant, par exemple, où les chaumières — moitié moëllons, moitié torchis — sortent de la carrière et s'adossent aux rochers, comme sur les grands chênes désolés s'attache le gui parasite, le gui que nous voyons en sombres touffes, délaissées maintenant que ne sont plus au pays des dolmens, les druides et leurs faucilles d'or.

Aujourd'hui tout est changé.

Nous avançons, le pays varie, les montagnes grandissent, le sol, plus sauvage, n'a plus pour prendre soin de ses richesses les précautions jalouses des Touranais.

On n'y est pas encore, mais on approche du midi.

Sur les routes de vieilles et parcheminées paysannes, vêtues de grands manteaux noirs comme en portent les Ursulines, font paître de petits troupeaux, des chèvres noires, des vaches aux longues cornes menaçantes, gardées par de vilains chiens...

Oh! ces chiens j'en ai une peur bleue. Ils vous arrivent parfois de très-loin, ventre à terre; on les voit comme des points noirs à un kilomètre de distance et ils courent... et ils menacent... et ils aboient... et nous, nous filons toujours plus vite, toujours plus vite....

Quand on ne peut les éviter, on crie aux vieilles :
Gardez votre chien !

Et elles répondent : y n'a point de danger !

Point de danger ! Mais quand même, un de ces molosses s'est approché si menaçant et si près de Paul, que mon compagnon a pu lui allonger un coup de talon, si bien appliqué que la bête a compris... elle s'en est retournée, l'oreille basse en frottant son museau aux herbes du talus.



VI

Bordeaux, 19 décembre 1895

Té ! mon bon ! Il me semble que j'ai déjà *l'assent*. Nous approchons du Sud, les gens ont les yeux et les cheveux noirs et portent sur la tête l'ample béret basque.

Et puis on commence à exagérer. Nous ne parvenons pas à tirer des personnes que nous rencontrons un renseignement exact.

Tout en roulant nous nous amusons à demander :

— Combien encore d'ici à Bordeaux ?

— Oh ! c'est encore loin ; eh ! eh ! au moins dix kilomètres !

Et la borne n'en accuse que cinq.

Plus loin même question ; autre réponse :

— Ah ! vous croyez qu'on y arrive ainsi à Bordeaux ; vous avez encore au moins quinze kilomètres !

Diable, ça devient inquiétant, si les poteaux n'étaient pas là pour nous rassurer, nous finirions par croire que nous allons à reculons. Quand nous approchons, l'exagération change de signe ; nous en avons encore bien pour dix minutes, mais on nous affirme :

— Bordeaux ? Eh ! mais c'est tout près d'ici ! Encore une petite seconde et vous y êtes.

Ou bien :

— Bordeaux, avec votre voiture, en un coup de pied vous y serez

Le fait est que nous ne sommes pas pressés d'arriver; le soleil a voulu, malgré la saison, compléter nos illusions; il fait chaud, la promenade est superbe; quand nous nous arrêtons dans un cabaret les mouches dansent et bourdonnent dans des rayons de Juillet.

Partis à deux heures de Libourne, nous avons fait avec une lenteur calculée les 30 derniers kilomètres qui nous séparent de la terre promise. Nous traînons à admirer les environs tout piqués de vignobles secs et dépouillés sans plus que quelques feuilles roussies, et les quais en interminables enfilades et le port avec sa forêt d'agrès et de mâtore.



Le premier bordelais que j'ai rencontré m'a traité d'imbécile!

Il y a un grand pont à Bordeaux. C'est un pont peu ordinaire, il a un demi kilomètre de longueur, si j'en crois les apparences et le dire des personnes qui m'ont renseigné.

Les camions, les omnibus, les fiacres l'encombrent, y forment deux files compactes et enchevêtrées, entre lesquelles il est difficile d'avancer.

C'est en me faufilant dans ce tohu-bohu que deux chevaux attelés à un lourd véhicule ont fait un écart en s'effrayant à mon passage; ça m'a valu mon brevet d'incapacité. Afin de conserver chez mes lecteurs une réputation d'homme comme il faut, je me suis juré le secret sur les confidences que j'ai *ex-abrupto* adressées à certain cocher bordelais.



La ville a d'ailleurs un aspect fort intéressant, cossu, animé et caractéristique.

Le sentiment qui domine à Bordeaux est celui de l'admiration personnelle. Les habitants qui ne sont pas cochers paraissent généralement cordiaux, mais se refusent à admettre une supériorité quelconque venant de l'étranger. Et l'étranger c'est tout ce qui n'est pas des bords de la Garonne.

Ainsi il y a une rivalité séculaire entre Bordeaux et Marseille, quelque chose comme la guerre entre Rome et Carthage.

A l'ouest quand une entreprise fait fiasco on a soin de dire : Eh ! ce n'est pas étonnant, on dirait que ça vient de Marseille !

Et à l'est, dans de semblables cas, on crie : Peuh ! il fallait s'y attendre, on dirait que ça vient de Bordeaux.

Les Bordelais sont entichés de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils font, pour eux Litz n'a jamais égalé Garot, Berryer ne vaut pas Saguët, Geraud dame le pion à de Beaudelaire et, s'il reste encore quelques chrétiens dans les environs, c'est simplement par convenances pour St-Paulin qui est né, disent les uns, sur l'emplacement du château trompette.



On peut entrer en ville par une série de portes, toutes très-belles, fort convenablement conservées et terminées vers le haut par des bonnets pointus. C'est une des caractéristiques de la capitale du Sud-Ouest d'avoir la majorité de ses monuments coiffés de chapeaux de pierrot. La porte du palais est un bel échantillon du genre. Les Bordelais sont très satisfaits de cette fausse allure de carnaval à laquelle j'aurais d'ailleurs mauvaise grâce de manquer d'égard : elle parachève de remarquables morceaux d'architecture dont les détails méritent un examen scrupuleux.

La plus belle porte est peut-être celle de l'hôtel de ville, elle date du treizième siècle, a deux tourelles en pointes, une cloche et un cadran. — Ces deux derniers articles ne se rencontrent pas dans les édifices similaires. — L'un et l'autre étaient considérés comme des merveilles par ceux qui les ont placés.

Les pauvres gens! qui rougiraient certes de leur admiration s'ils voyaient la Savoyarde et nos cadrans électriques.



Une autre caractéristique de Bordeaux, c'est d'avoir aux alentours une série de villages et de petites villes dont les noms riment avec Colback et bric à brac. Ils s'appellent avec obstination : Souillac, Gageac, Marnac, Bergerac, etcoeterac, etcoeterac.

A propos de Bergerac quand nous y sommes passés, quelqu'un du pays m'a ramené par la pensée à la période la plus mouvementée des événements universitaires. Il faut savoir que Bergerac est la patrie d'un anarchiste fameux, dont la célébrité bouleversa jadis l'université libre. — Or cet anarchiste a un frère qui habite les environs et possède une nombreuse famille. Père, mère et enfants joutent d'originalités. Quelle bonne plaisanterie que le récit de leur vie, il faudrait entendre raconter ces épisodes par quelqu'un qui a l'*assent*.

D'abord les petits se risquent à tous les casse-cou, les parents applaudissent. Un jour les galopins grimpent sur un toit et se livrent à des jeux échevelés dans la corniche; effrayés, les passants s'émeuvent, préviennent les parents qui viennent, approuvent leur nichée et l'excitent à redoubler d'ardeur.

Un autre jour un de ces espiègles, tout en transpiration, se laisse glisser le long de la corde jusqu'au fond d'un puits; incapable d'en sortir il a attendu deux heures avant qu'on vint à son secours; cette escapade l'a couché

au lit gravement malade pendant six semaines. Mon narrateur m'affirme « qu'il était plein de douleurs ».

Le père encourage sa marmaille à casser les carreaux des voisins, ça forme la jeunesse; quand les gens sont assez « bourgeois » pour réclamer, il paye les vitres brisées par ses fils, — en attendant une ère nouvelle, car c'est navrant de voir, avouez-le, la justice protester encore quand Pierre lance des pavés dans les fenêtres de Paul.

Je pourrais raconter encore mille et mille histoires du même crû, mais elles n'auraient pas de charme, je n'ai pas l'*assent* et j'en suis désolé.



VII

Siorac, 22 novembre '95

On dirait que la conscience d'avoir fait en machine les 592 kilomètres qui séparent Paris de Bordeaux nous enlève toute pudeur. Depuis Bordeaux nous prenons le train à tout bout de champ. C'est qu'aussi je ne connais pas de pays plus propice à la flânerie que cette merveilleuse vallée de la Dordogne; nous nous arrêtons pour nous retourner, pour grimper un talus, pour regarder couler la rivière, pour boire du vin trouble « qui travaille encore ». Nous nous conduisons comme de vrais écoliers, faisant l'école buissonnière; figurez-vous que tantôt — faut-il être gamins pour en faire de pareilles! — nous nous sommes assis sur un petit quai de pierre blanche et nous avons trempé nos jambes jusqu'aux genoux dans l'eau froide, sans tirer nos bas, sans ôter nos chaussures... Quand nous sommes remontés en machine l'eau faisait tchi... tchi... dans nos bottes.

Tout en nous attardant à certains coins exquis, à certains coudes de la Dordogne, à certains châteaux qui restent fidèles depuis des centaines et des centaines d'années

aux roches d'où ils jaillissent, nous causons avec les gens du pays et ces conversations nous amusent. Nous leur contons que nous venons de Bruxelles; ils ouvrent de grands yeux :

— La Belgique! c'est loin, dites?

— A mille kilomètres d'ici!

— Et vous êtes venu de si loin sur votre voiture?

— Pour sûr, sans prendre le train seulement une petite minute.

Il y en a un qui m'a demandé si nous faisons ça pour gagner notre vie!



Comment nous nous sommes trouvés à Siorac, comment nous n'avons pas continué jusque Souillac, comment nous avons logé dans une petite hôtellerie? C'est toute une histoire.

Si vous rencontrez un homme aux cheveux noirs, à la voix sonore, à la parole abondante, méfiez-vous : c'est un méridional; mais si cet homme est blond, s'il semble, comme le mien, une greffe du pays portée sur un homme du Nord, ne résistez pas, vous êtes battu d'avance.

Le mien était blond, blond comme les blés murs, et il avait des yeux bleus, bleus comme le ciel au-dessus de sa tête. Jamais indices plus probants n'ont pu moins justifier les doutes.

Il y a des gens qui à force d'être Turcs sont devenus papistes; lui il doit être devenu blond à force d'être du Midi. Nous l'avons rencontré dans les plus fortuites circonstances. — En un instant il nous a éblouis, fascinés. La nuit allait venir et nous voulions tricher encore, gagner Souillac par le train. C'est en allant à la gare que nous l'avons vu; d'un coup d'œil il a deviné nos intentions, d'une phrase il les a abattues :

— Qu'allez-vous faire, Messieurs? Mais vous allez passer la plus magnifique partie de votre voyage!

Puis les bras étendus, suivant du doigt tous les détails de la route prochaine, il nous fit un tableau si chargé, si séduisant de tous les environs, que d'emblée Paul et moi nous décidâmes de passer la nuit ici et de partir le lendemain au petit jour. — Ah! vous verrez quand vous partirez au lever du soleil, cette montagne, cette vallée, ce château, ah! vous verrez, c'est le plus beau point du monde!



Il faut être au pays des troubadours pour rencontrer de tels hommes. Je remercie celui-ci de la soirée qu'il m'a fait passer.

Il est chef de gare et, bizarrerie inconcevable, cumule la manœuvre des aiguilles et la fabrication des rimes.

Nous avons passé les dernières heures de la journée à discuter littérature. Voilà certes la chose la plus invraisemblable qui me soit jamais arrivée; trouver, dans un pays primitif et simple jusqu'à la rusticité, un homme d'esprit qui délivre des coupons et trouve le temps de me parler avec une profonde connaissance de Maeterlinck, de Rodenbach et de Verhaeren.

Vers dix heures, nous sommes allés... voir passer l'express; nous nous sommes rendus à ce spectacle comme on va, à Ostende, voir l'arrivée des malles.

Le sifflet hurlait dans le lointain; une minute d'attente; on vit briller au loin un œil de cyclope, puis le train passa avec un terrible bruit de ferraille.

Alors notre guide ferma la voie et tandis que ses mains redressaient les grands leviers Saxby, que les signaux tournaient, que les feux miroitaient passant du bleu ou rouge, il nous récitait d'une voix vibrante des vers de Hérédia.

Il est plus qu'un admirateur, il est un travailleur lui-même — parfois il envoie vers Paris les travaux qu'il fait, solitaire au milieu de ces êtres qui ne le comprennent pas, et c'est une consolation pour lui, quand les journaux et les revues les lui renvoient publiées en gros caractères d'imprimerie sur leur papier blanc.

Qui sait? — Cet être qui est doué et qui travaille, qui a sûrement le feu sacré, si un jour j'en entendais reparler.... Henry Laserre a son château près d'ici... et l'ami de Paul Arène doit habiter les environs.



Ce serait négliger un point digne d'intérêt que de ne point parler de l'hôtel où nous gîtons.

La concurrence ne le gêne pas, il est seul à plusieurs kilomètres à la ronde. Il faut y avoir passé quelques heures pour savoir tout ce qu'il renferme de bonhomie et de familiarité.

Le patron est un brave, petit et lent, il a le souci de compléter ses services par quelque marque gratuite d'hospitalité; nous ne sommes pas des voyageurs ordinaires, nous venons de si loin! Nous avons appris au bout de cinq minutes que les gens de la maison se sont serrés un peu pour nous donner une chambre, que l'aîné des petits garçons a la fièvre et que l'auberge est encombrée, parce que notre entrée coïncide avec celle d'un troisième étranger, un commerçant de Périgueux. L'ordinaire de la maison a été renforcé pour la circonstance et après le repas en notre honneur on a débouché un vieux bordeaux digne d'être rincé jusqu'à la dernière goutte.

Citerai-je un exemple de sans-gêne familial?

Un vieux billard au drap maintes fois repris était là; l'envie vint de faire quelques caramboles : Patron, les billes, s'il vous plaît!

— Eh là, messieurs, je vais vous dire, j'aimerais autant que vous ne jouiez pas, rapport à mon petit qui est malade.

Textuel. N'est-ce pas que c'est à épingler?... Et nous n'avons pas joué de peur de réveiller l'enfant qui dormait dans la salle voisine. C'est ici que j'ai appris que la fine champagne était un mythe, que depuis des années plus un pied de vigne ne pousse à Cognac, que le bon vin vaut seize francs les cent litres, que le jus du raisin n'arrive jamais pur au consommateur quand il a passé par un magasin et que pour être marchand il ne faut pas avoir été vigneron : il suffit et il vaut mieux qu'on soit pharmacien.



VIII

Rocamadour, 24 novembre 1895

Si je n'avais pas fait promesse formelle de vous renvoyer systématiquement au Baedeker pour la description des pays traversés, je m'acharnerais à vous représenter ce coin exquis, perdu à cinq kilomètres des passages fréquentés.

Il porte pour enseigne : Rocamadour. Dites, pouvez-vous rêver nom plus coquet ou plus joli ?

A-t-il assez conservé toute son originale saveur ?

Il y aurait grand plaisir à dépeindre cette situation admirable : la plaine déchirée par une entaille gigantesque ouvrant dans son roc un ravin dont le village tapisse les parois.

De très vieilles maisonnettes se groupent autour d'une théorie de sanctuaires à la mode du gothique primitif où l'on arrive par un moderne et naïf calvaire.

Le temps a tout respecté, y mettant seulement la

patine des siècles, un peu de rouille, de grisaille et de mousse verdâtre.

Dans l'ensemble un spectacle merveilleux, évocateur des plus riches souvenirs d'archéologie et d'histoire dont le cadre aurait été laissé aux soins de la plus capricieuse, de la plus surprenante, de la plus pittoresque nature.

Ce spectacle, -- comme on dit vulgairement, -- nous ne l'avons pas volé.

La nuit était tombée depuis longtemps et un gros brouillard se condensait en gouttelettes fines, quand nous étions encore dans la plaine.

Neuf heures, pas une étoile, un vent glacial et des lanternes qui, prises de caprice, se refusaient obstinément à éclairer.

Comment nous ne nous sommes pas cassé le cou ?

Sans voir à un pas de soi, il fallut pédaler pendant deux heures, très lentement, donnant de la roue dans des tas de cailloux, roulant dans des flaques fraîchement réempierreées, descendant de machine toutes les deux minutes, chaque fois que nous sentions nos vélos quitter le macadam.

A 1500 mètres d'ici la route descend brusquement par une pente rapide, la montagne à droite, le précipice à gauche; elle fait des lacets, des coudes brusques et traverse un sombre tunnel.

Tous ces détails dont on nous avait parlé, les paysans nous les répétaient dans une humble maison à l'hospitalet, point d'amorce de la côte, tandis que nous adressions à nos lampions de suprêmes supplications -- vaines d'ailleurs.

Nous regrettions alors d'avoir refusé les offres d'un voiturier qui une demi-heure plus tôt avait proposé de nous transporter nous et nos machines.

Quelle épreuve que cette promenade dans la nuit, sans une lueur, sans un guide, nos vélos à la main, presque à tâtons, sur cette route inconnue et dangereuse !

La traversée du tunnel a demandé un quart d'heure et il n'a pas cent mètres ! Nous cherchions à nous garder en faisant flamber des allumettes; peine inutile, flamme bleue et pff..., fini, toujours les ténèbres d'un four. Nous tournions sur place, nous tâtions le terrain avec l'avant des bicyclettes, et nous n'en sommes sortis qu'en appuyant la main sur la muraille de granit, tout en avançant.

Quand nous fîmes notre entrée à Rocamadour, dix heures étaient sonnées, toutes les portes étaient closes; nous avons dû faire un remarquable tapage nocturne pour qu'on vint nous ouvrir.

.....

Tantôt j'ai ausculté mon matelas, il est fait de grossière étoffe et rembourré de paille.

J'ai soupé de pain bis et de fromage rance.

C'est de la vie simple, ou je ne m'y connais plus, n'est-ce-pas, Monsieur Picard?



IX

Sur la route, 26 novembre 1895

Permettez-moi de vous parler des choses du ventre. Depuis Bergerac nous sommes à la portion congrue. Pas de beurre, du pain gris, de rares légumes, une cuisine sinistre, du canard, toujours du canard préparé à l'huile... Sale canard... avec une bouchée on en a pour huit jours... et puis de l'ail. Quelle peste, tenez il me semble que rien que d'y avoir songé vous allez sentir l'hydrogène sulfuré jusque demain matin.

Nous avons fait ce midi un petit déjeuner dont nos estomacs se souviendront.

Quand nous sommes arrivés à Courty nous avons

trouvé dans un paysage charmant quelques maisonnettes au bout de la grand' route, toutes branlantes et mal affermies, mais toutes aussi charmantes de rusticité au beau milieu de ce pays simple, même un peu sauvage.

Le souci de mettre un morceau sous la dent nous mit en relation avec les paysans de l'endroit ; l'idée de venir faire dînette chez eux, à tous semblait plaisante, et tous souriaient d'un air à la fois incrédule et moqueur chaque fois qu'ils entendaient cette question posée à toutes les portes :

« Est-ce qu'il y a moyen de manger ici ? »

Quelques-uns, j'en suis bien sûr, croyaient à une plaisanterie.

Un grand gars bien découplé nous a tiré d'affaire.

« Venez manger chez nous. »

Une maisonnette à l'écart, peu riche, peut-être une fermelette qui n'avait de l'hôtellerie qu'une pancarte déteinte sur laquelle on devinait plus qu'on ne lisait cette légendaire inscription :

Vin au verre et à emporter.

Voilà qui allait nous reposer des hôtels, des tables d'hôtes et des garçons compassés. Une vieille femme qui avait à la mode du pays un foulard noir serré autour de la tête vint au devant de nous et nous énuméra tous les plats du menu qu'elle comptait nous préparer.

Des œufs, du pain, du vin et du canard.

Ah ! pour ça non, ma bonne, pas de canard !

— Alors du poulet ?

— Va pour le poulet.

Nous n'avions pas donné notre approbation que la brave femme se retournait du coup et se mettait de toute la vitesse de ses vieilles jambes à la poursuite de la basse cour : oies, poules, canes, coqs, tout s'envolait éperdu ; à peine avions-nous eu le temps d'ébaucher un éclat de rire que la fermière avait déjà tordu le cou à une pauvre bête qui se débattait à faire pitié.

Quand nous pûmes dire : « Ah ! non, si c'est ainsi, nous n'y tenons pas », il était trop tard.

Sommairement troussé et plumé le poulet chauffait déjà dans la casserole.

Une fois servi nous l'avons confondu avec le caoutchouc de nos pneumatiques.

Nos estomacs sont restés à jeun, nos impressions n'en ont été que plus curieuses.

Le fermier, la fermière et toute la famille se sont mis en quatre pour nous satisfaire. Leur maison avait deux places, une pour cuisiner, l'autre pour dormir; c'est dans la seconde qu'ils voulurent nous improviser une salle à manger; nous eûmes toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nous serions mieux au grand air devant la porte; il fallut même que, mon compagnon à un bout, moi à l'autre, nous portions la table de bois blanc sur une grossière terrasse en terre battue, garnie de bois mal équarris, piqués tout droit, le long desquels grimpent des ceps maintenant dénudés qui n'ont plus que des feuilles rares et déverdies..... J'ai longuement contemplé ces feuilles avec ennui, tandis que j'attendais le repas, parce que, ainsi séchées, elles paraissaient rôties, rôties comme celles qu'on roule autour des perdrix, des bonnes perdrix grasses, si bonnes avec quelques verres de bourgogne. Aujourd'hui ce sera à vilain gourmet maigre chair.



X

Dans le train, 28 novembre

Ce matin, en poussant les contrevents de ma fenêtre, j'ai levé les yeux au ciel et j'ai vu des gros nuages qui se baladaient.

Un paysan passait :

— Hé! le vieux, est-ce qu'il va mouiller aujourd'hui?

— Hé! je le pense! a-t-il répondu en crispant la peau cuireuse de sa vieille binette.

Il pensait bien.

Nous sommes sortis et cinq minutes après une pluie fine d'abord puis plus serrée battait nos pèlerines.

Sous l'averse, nous fîmes les cinq kilomètres qui nous séparaient de la plus prochaine gare, bien décidés aujourd'hui à user du train sans scrupule.

Au fond cette nécessité est acceptée sans colère, presque avec plaisir, la pluie est une excuse qu'on se donne à soi-même. Les cyclistes aiment généralement que des événements indépendants de leur volonté justifient leurs rapports avec les machines à vapeur.

Si la locomotive épargne la fatigue, elle impose des privations. Sans jamais s'arrêter où il faudrait, elle passe sur un viaduc, s'engouffre sous un tunnel, fait défiler avec une vitesse aveugle les champs, les arbres, les collines, les lourds châteaux, elle souffle sur tout.

Vous n'avez pas le temps de voir ?

Tant pis, le mécanicien s'en moque, il pousse droit devant lui, frôle sans souci les bois d'oliviers, traverse à toute vapeur la grande plaine stérile, origine des landes que le paysan laisse, pour son ingratitude, inculte et déserte, en pâture aux maigres troupeaux de moutons noirs et de bœufs gris qui portent au cou la large sonnette au son mat, à la mode des vaches de Suisse.

Il va trop vite quand on veut voir, trop lentement quand on veut avancer.

Ce ne sont plus les grands express confortables et soignés, ce sont d'affreux trains de banlieue qui s'arrêtent à toutes les boutiques, qui s'ébranlent comme de vieilles caisses à sucre, qui tremblotent à tout moment et qui ont même parfois un épouvantable mouvement de tangage.

Un accident est si vite arrivé.

D'ailleurs il pleut avec obstination, les gouttes fouettent les vitres, s'accumulent par les vibrations, dégoulinent presque au bas des châssis et filtrent vers nous par les boiseries disjointes.

J'ai pris un livre pour couper la monotonie de notre claustration ; au premier chapitre l'auteur cherche la maison où il a passé son enfance, une maison blanche et rouge, vêtue de verdure inondée de soleil....

Monsieur Mendès, je vous en conjure, ne cherchez pas, vous ne la trouverez pas aujourd'hui.



A la première station une aventure vint chasser mes pensées grisailles.

La porte du wagon s'ouvrit, un monsieur et une dame, tous deux bien mis et l'air distingué, prirent place à nos côtés.

Au bout de cinq minutes, comme il arrive dans tout bon ménage, celui-ci cherchait chicane à celle-là.

En parlant d'une rencontre qu'ils venaient de faire, l'époux répétait à son épouse :

— Je te dis que c'était une mûlatresse.

— Je te dis que non, c'était une créole.

La discussion tournant à l'aigre-doux madame nous prit à témoin.

-- N'est-ce pas, messieurs, que lorsqu'on est ainsi et comme ça on est créole et pas mûlatresse.

— Ma foi, répliqua mon ami Paul, je crois qu'on est *half en half*.

L'effet du mot fut magique, l'homme bondit en criant :

— Messieurs, vous êtes des Prussiens !

Nous protestons, rien n'y fait.

Un garde qui passait pour contrôler entend la réplique et s'éloigne avec un air de souverain mépris.

Quand le train s'arrêta à la troisième ou quatrième station, pensant être arrivés, nous demandâmes en nous penchant à la fenêtre :

— Est-ce ici Noisac ?

Pas de réponse.

Eh ! chef ! Eh ! garde, dites donc, c'est bien ici Noisac. Personne ne daigne nous adresser la parole, nous nous agitons, crions, faisons la mauvaise tête, toujours en vain, pour toute réponse l'administration fait *tû-tû* avec le sifflet de la locomotive et le train démarre au moment même où notre ennemi du fond du compartiment perfidement soufflait !

— Là c'est bien fait, c'est ici Noisac.

Le temps de répondre quelque chose de malsonnant et nous jetons nos bagages par la portière, nous dégringolons le marchepied, nous courons au compartiment des marchandises et le train marchait déjà à bonne allure, quand mon compagnon, après m'avoir passé la seconde bicyclette, sautant à l'autre bout du quai, s'arrachait aux mains des employés qui voulaient lui dresser procès-verbal.



XI

Montpellier, 29 novembre 1895

Parbleu oui, que nous sommes dans le Midi et pour de vrai. Les gens nous parlent en ouvrant des yeux terribles et en faisant rouler les *r*.

— Rouler les *r* ?

— Parfaitement.

Le Peyrou est une magnifique promenade qui se termine par un château d'eau monumental ; de la terrasse la vue s'étend au loin. Avec des yeux comme les nôtres

on peut voir les premiers monts des Pyrénées et les collines qui ondulent jusqu'à la mer, laissant par des échancrures des échappées sur le bleu infini de la Méditerranée.

Avec des yeux meilleurs il paraît qu'on voit, par dessus le marché, la Provence et les Cévennes au grand complet, le Dauphiné et la Savoie, l'Espagne et l'Italie.

C'est le gardien qui l'affirme, un vieux bonhomme qui ne tient plus debout, si vieux et si branlant qu'on doit probablement le rentrer quand souffle la tramontane. Il a une fierté sans pareille, lorsqu'il récite sa petite fable, on dirait qu'ils sont à lui ces états et ces provinces, il les montre hardiment, certain qu'on ne les lui prendra pas.

Il l'aime son panorama, il est certain de ne pas devoir redouter la concurrence, c'est de la façon la plus naturelle du monde qu'il déclare en terminant son boniment : « Ceci, messieurs, c'est le plus beau point du monde ! » On m'accusera peut-être de subir moi-même l'influence méridionale et d'exagérer à plaisir.

C'est pourtant la scrupuleuse vérité.

Voici la quatrième fois que j'entends cette même phrase.

Une fois près de Bordeaux, une fois à Siorac, une fois à Marnac et une fois à Montpellier : ça fait quatre.

Quatre fois que des personnes différentes en des endroits différents m'affirment que « c'est le plus beau point du monde ».

Toutes réflexions faites, les trois autres doivent être de la contrebande et le petit vieux gardien doit avoir raison.

Car rien ne peut être impossible dans un pays où l'on sait embrasser d'un coup d'œil trois états et quatre provinces.



Tout près d'ici dans un hôtel il y a un garçon bien extraordinaire.. Je dis extraordinaire, faut voir, c'est

Le premier que nous voyons, quand nous connaissons les autres, qui sait ? ils sont peut-être tous comme ça.

D'abord en voyant des vélocipédistes il a été plein de prévenances, les plats passaient d'abord notre inspection ; le pain, le vin, poivre, sel et moutarde se trouvaient comme par enchantement sous la main.

Ah ! il nous avait dans l'œil, le garçon extraordinaire.

Après le dîner, il est venu nous trouver dans le vestibule où nous fumions la cigarette. Il a tourné, il a manœuvré tant et si bien que nous fîmes à trois un bout de conversation.

Ce garçon est cycliste, et pas cycliste ordinaire, il est cycliste du Midi.

Il est même plus — si c'est possible — il est coureur et grand coureur.

Il nous l'a fait deviner en nous disant : « A Montpellier nous avons de superbes courses, je sais bien qu'à Paris ça paraît plus conséqu*in*, mais croyez ce que je vous dis, ce n'est pas si bien qu'ici. Il y a des gens de Bordeaux et de Nîmes qui sont venus, mais ils ne peuvent pas lutter... Ceux de Montpellier arrivent toujours devant ; tenez, moi qui vous parle, j'ai fait un jour... et remarquez que je n'avais pas d'entraî*min*, pas le moindre entraî*min*... »

Nous prenions un vilain plaisir à raconter les prouesses d'un champion quelconque. Un tel a marché autant de temps, un autre a fait tant de kilomètres, etc...

Toujours notre garçon cycliste avait vu faire plus et mieux à Montpellier.

« Ainsi moi, lorsque je me suis rendu de Toulouse à Avignon, oui à Avignon, Monsieur, par Carcassonne et Beziers, près de trois cent cinquante kilomètres, j'ai mis si peu de temps que... »

Ce temps nous a paru si court que nous lui avons répété ce gros mensonge semé par nous un peu partout sur la route :

— Eh bien nous, garçon, nous venons de Bruxelles, nous avons fait deux mille kilomètres sans *prendre* seulement le train un tout petit *momin* !

Il n'a pas bronché, mais il a dû chercher une minute pour trouver ce qu'il avait bien pu faire plus fort que ça.

(A suivre)

RAYMOND LEHODEY





PETITE CHRONIQUE

Un graveur français, M. Ponscarne, désireux de commémorer, pour l'Histoire, l'élection de M. Faure à la présidence de la République française, a symbolisé comme suit, en une médaille, cet événement :

« Le Suffrage universel, enveloppé patriotiquement d'un drapeau national, serre contre son cœur les deux Chambres qu'une étoile réunit en une seule pour former le Congrès; et, de la main droite, dans une attitude digne, ferme, simple, dépose son bulletin dans une urne placée impartialement au pied des deux faisceaux représentant les deux Chambres. Le Suffrage universel se tourne vers le buste de la Sagesse placé derrière lui pour indiquer que c'est elle qui doit toujours guider un vote. »



Le Comité pour l'érection, à Paris, d'un monument à Paul Verlaine, par souscription nationale, est ainsi composé : Stéphane Mallarmé, président; Auguste Rodin, vice-président. Membres : MM. Maurice Barrès, Georges Rodenbach, comte Robert de Montesquiou-Fesenzac, Raoul Ponchon, Bauër, Mendès, Lepelletier, Ernest Delahaye, Alfred Vallette, directeur du *Mercur de France*, Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, Natanson, directeur de la *Revue blanche*. Trésorier : Fernand Clerget.

M. de Niederhausern a été chargé de l'exécution du monument.



Des fauteuils académiques laissés vacants par MM. Say, Jules Simon et Alexandre Dumas, le premier recevra, dit-on, prochainement, M. Albert Vandal, que de remarquables études historiques ont mis en vedette et qui n'aura guère de concurrent sérieux; le second sera dévolu à M. Francis Charnes, de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats*, digne, partant, de l'immortalité.

La lutte recommencera, ardente, autour de la succession de Dumas, entre le père de *Nana* et le rival que les intrigues académiques cherchent à lui susciter. Quel sera ce rival? On a cité le général du Barail, dont les *Mémoires* ont fait quelque bruit naguères, mais qui, depuis le dernier volume de ses souvenirs, a cessé, paraît-il, de plaire sous la Coupole; on a cité aussi Ferdinand Fabre, puis André Theuriet, qui tient présentement la corde et semble devoir bénéficier de l'ostracisme dont est frappé M. Zola.

L'Académie eût souhaité plutôt Alphonse Daudet, qui la railla si cruellement dans *l'Immortel*, mais le romancier, fidèle à d'anciennes résolutions, s'obstine à décliner toute candidature : le 41^m fauteuil lui suffit. Après Molière et Balzac, on s'en peut contenter.



On a inauguré, le 13 juillet, à Douai, un monument à la gloire de Marceline Desbordes-Valmore, la grande poétesse dont la gloire posthume eut, ces temps-ci, dans le monde lettré, tant de fervents zélateurs.



Parmi plusieurs poèmes que publie, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1 juillet, M. Henri de Régnier, nous cueillons celui-ci :

Espoir

Va! quelle que soit l'eau où ta bouche s'abreuve,
Onde verte du lac ou flot jaune du fleuve,
Pour ta soif du matin ou pour ta soif du soir,
Bois-y toujours, Enfant audacieux, l'Espoir!
Car la Fortune songe en tes yeux d'ambre et d'or.
Le Bonheur, dans la grotte fraîche où l'ombre dort,
Prend volontiers, selon le désir qui l'assaille,
Tour à tour la figure indolente ou la taille
D'une femme couchée ou d'un homme debout;
La Tristesse aux yeux creux et la Joie aux yeux doux
Pleure d'être joyeuse ou sourit d'être triste;
L'instant s'esquive et part; l'heure nargue et résiste;
Saisis l'heure aux cheveux et l'instant à la nuque!
Du roseau qui se rompt naît une double flûte;
Les fruits sont mûrs au bout des branches qui se tordent,
Et l'autre furieux qui baille et semble mordre
Peut-être cache en lui la fontaine et l'écho;
L'ombre de la colombe à terre est un corbeau,
Celle du cygne blanc figure un cygne noir;
La fêlure qui raie un cristal de miroir
Est ride à qui s'y voit et plaie à qui s'y penche;

Mais de la nuit d'airain surgit l'aurore blanche.
Espère! Le Bonheur feint de n'être pas lui,
Hier qui pleurait encor va sourire aujourd'hui,
Et sur le piédestal du tombeau taciturne
Une rose renaît à la fente de l'urne.



Qui ne connaît la dramatique fin de l'abbé Prévost, le romancier de *Manon Lescaut*? Trouvé dans la forêt de Chantilly, au pied d'un arbre, tenu pour mort, il fut transporté chez le curé du village le plus voisin. Un chirurgien, requis par la justice, se disposait à procéder à l'ouverture du corps, lorsqu'au premier coup de scalpel, le malheureux abbé, qui n'était pas défunt, poussa un effroyable cri. Le coup porté était mortel : Prévost expira à l'instant.

M. Henry Harisse, en un livre très documenté sur l'abbé Prévost, vient de faire justice de cette légende macabre, née une quinzaine d'années après la mort du célèbre écrivain : celui-ci mourut, le plus simplement du monde, de la rupture d'un anévrisme.

M. D.



LES LIVRES

Petit traité de Versification française à l'usage des collègues par l'Abbé J. HOCQ. — Tournai chez Decallonne-Liagre.

Un exposé très bref et très clair des règles traditionnelles en matière de prosodie... Je me trompe peut-être en employant ici les mots : règles *traditionnelles* ; l'auteur étudie en effet, aussi complètement que le permet le cadre restreint de son petit ouvrage, non seulement la versification classique proprement dite, mais aussi les changements considérables introduits dans la facture du vers par les Romantiques et par les Parnassiens... Et toutefois puisqu'il n'y a plus actuellement en présence que le Vers libre d'une part, et d'autre part, la versification régulière ou traditionnelle, et puisque c'est de celle-ci seulement que s'occupe M. l'Abbé Hocq, j'ai bien fait tout de même de parler ici des règles *traditionnelles*. Il convient de louer la largeur d'esprit de l'auteur, un prêtre et un professeur, qui n'a pas craint dans ce livre à l'usage des collègues, de prendre ses citations et ses exemples dans Victor Hugo, Lamartine, Musset, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Verlaine... et d'y transcrire en entier un des magnifiques sonnets de José-Maria de Hérédia.

J. S.

Acte de Foi, par EUGÈNE DE LA QUEYSSIE. Paris, chez Plon.

Ce livre est d'un grand mérite littéraire en même temps que d'une inspiration religieuse sincère et convaincue. Ce serait pour la critique catholique commettre un péché que de ne pas le signaler et

le recommander chaudement. Il réalise de bien près l'idéal du roman chrétien, non pas à l'usage des pensionnats, mais des gens du monde. Etude psychologique remarquable, *Acte de foi* contient l'histoire d'une vocation sacerdotale écrite avec une grande délicatesse et une connaissance exacte du cœur humain. Ce livre renferme aussi d'exquises pages sur la vie des curés de campagne.

A. DE R.

N. B. — L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro, de nombreux compte-rendus.

J. S.





GIAMBATTISTA TIEPOLO (1)

DT le cortège des fantaisies déploie ses pompes avec une verve étourdissante, continue sans cesse aussi varié, aussi vivant, aussi libre de toute entrave, mais traversé des rappels les plus inattendus; des anges enlacés passent dans le zénith, d'admirables figures plafonnantes d'une impétuosité, d'un jet, d'un réel envol, et avec des mouvements de bras et de jambes magnifiques. Les créatures de Tiepolo semblent faites pour la nue comme les navires pour la mer, il les possède et les lance dans les cieux comme son père possédait sa flotille marchande et la lançait sur l'Adriatique... Ça et là l'un ou l'autre de nos artistes embroche des régimes de masques, où les têtes de faunes grimacent de pair à compagnon avec des grotesques du temps pris sur le vif. Un Saint Franciscain prêche à des pauvres une parole sans doute moins déclamatoire qu'eux, dont la plus vive préoccupation paraît de faire valoir quelque superbe arrangement de draperie. Ailleurs encore une impression mélancolique — la mélancolie en art chez un Italien, encore une innovation! Les Botticelli sont-ils vraiment mélancoliques? il me semble

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 juillet 1896.

à moi qu'ils ne savent être que tristes ou douloureux, ou résignés. *Il pensieroso* n'est pas mélancolique, lui! Au contraire Poussin, qui n'est pas Italien, rencontre souvent la mélancolie : *Et in Arcadia ego!* Chez Tiepolo celle qui apparaît a du reste un caractère spécial, elle devance le mal du siècle; à plusieurs reprises trouve-t-on chez lui quelque jeune homme aux yeux en-allés, pour qui la vie n'est plus assez belle, même à Venise, ou qui a, dirait-on, le pressentiment des prochains malheurs dont va mourir l'Italie. Chose étrange, ce jeune homme-là est généralement nu, comme par un regret, semble-t-il, du temps où les dieux hantaient la Grande Grèce. En voici un assis, appuyé à un grand vase antique, qui pense peut-être comme les pâtres de Poussin à des contemporains du grand vase, qui « vécurent en Arcadie ». On devine aussi parfois dans Tiepolo des traits communs avec Jean-Jacques Rousseau : même déclamation, même amour de la nature : tous les vices de son temps et les bonnes intentions d'une âme égarée. Dans les têtes passent parfois de vagues parentés, une vague contemporanéité avec des portraits même de Lebrun, même de Rigault, même de Liotard... J'ai noté une tête dont un Corrège du Musée de Vienne a été le premier type. Il y a aussi des dieux mythologiques qui sont petits-fils de ceux de Rubens, des Neptune surtout. Ces fantasques et insoucieux habitants de la Venise drôlatique de la décadence évoquée par Paul de Saint-Victor, ces trois peintres que Théophile Gautier aurait pu classer dans sa galerie de Grotesques, sont aussi des érudits, des alexandrins éclectiques et superficiels de l'art classique, au fatras monumental et décoratif, à la friperie drapée et aux poncifs emphatiques duquel ils font danser une dernière ou avant-dernière sarabande. Leurs eaux-fortes sont un délirant carnaval de Venise des inventions, des formules, des grandeurs, des modes, des engouements, des ridicules, de trois siècles. Jusqu'à

la grande danse macabre allemande qui passe dans leurs mascarades ; regardez ceci : la mort dans un coin feuillète un vieux livre ; elle ne semble plus bien dangereuse, elle a perdu plus ou moins la mémoire et ses doigts d'osselets se sont un peu ankylosés à traverser les Alpes ; des couvertures drapées à l'italienne chauffent ses rhumatismes d'outre-mont, et des gens viennent, à demi-rassurés, comme tout à l'heure devant le serpent — les mêmes, sinon leurs frères, — la consulter sur leur heure. Elle daigne répondre aux questions, mais s'embrouille dans son livre de comptes, tandis que seul un lévrier hargneux n'a pas confiance, seul il tremble, et n'ose guère japper, encore qu'il en ait bien envie. Et tout aussitôt, par un rappel d'idées que semble avoir prévu le spectateur, revoici un peu caduc le motif caducéen des gens regardant un reptile mordre un bâton.

Ainsi, tout en continuant, non pas à décrire cette succession de très belles ou de très bizarres choses, mais à en noter tel ou tel détail plus spécialement neuf en art ou caractéristique de la verve tiépolesque, je reprends élan à une composition confuse où se démènent de compagnie une divinité fluviale couronnée de roseaux, un groupe de satyres sur un récif, un jeune garçon en arrière, nu, à chevelure humide, algueuse, un sapin et, au fond, un temple grec ! Dans un site où s'infléchit encore un sapin, apparaît à un guerrier inactif, fatigué de combats, dont le casque empanaché gît à terre à côté d'une branche morte, Mercure comme nimbé d'un bel envol de son manteau, et qui propose le caducée, allégorie de la paix et de ses occupations commerciales succédant à la fin de quelque guerre... Et, malgré tout le mal que l'on a dit de ce genre si froid de l'allégorie, je me surprends à être intéressé, séduit et à me complaire à des ingéniosités si bellement équipées auxquelles il ne manque que de la musique de cour

italienne. Parfois au sapin succède un pin parasol pyramidant au fond d'une coupole. Des épisodes de l'Arioste ou de Tasso surgissent inopinés; une belle Armide fourbissant l'armure de quelque Renaud épuisé, tandis qu'au fond un guide retient le cheval du héros. La fortune avec sa roue ne saurait manquer à ces fêtes; elle apparaît à un jeune homme de nouveau rêveur, insouciant d'elle, détourné et appuyé sur un bouclier. Décidément les Tiepolo comprirent nos tristesses sans cause et les rêvasseries aussi dangereuses que poétiques des adolescences finissant. En fait de modernisme, croirait-on que souvent leurs paysages ont un faux air de décor de Valkyrie avant la lettre?

Il me plaît de donner par l'incroyable confusion de ces notes, dont l'enchaînement n'est autre que celui des pages tournées, une idée de la prodigieuse fougue improvisatrice de ce recueil où il n'y a évidemment qu'une infime partie de l'œuvre tiépolesque. Nous arrivons à un tableau de sainteté où un ange apporte un ostensor à un franciscain. La mise en scène est merveilleuse, le décor d'un réalisme qui semble pris sur le fait, et de cette précision d'indications et de cadre complémentaires, le miracle semble avoir été surpris par le peintre. Cela se passe entre de sobres et dignes architectures, auprès de l'église du couvent dans une cour. Un plat petit campanile frontonne extérieurement les murs. Il y a, derrière le saint agenouillé, une clôture de jardinet. Le miraculé a été saisi en plein travail potager et il a jeté près de lui, à l'angle de l'eau-forte, ses instruments de jardinage, copiés d'après nature aussi amoureusement que par un peintre de genre. Et tout aussitôt la page suivante nous amène le geste précieux de la main droite d'un joli petit seigneur qui a emmené sa mie pour lui conter fleurette sous le chaume, chez des bergers. On n'est point plus galant! — Et en coup de vent voici un Roger-Persée

chevauchant un hippogriffe qui tombe du ciel délivrer une Angélique-Andromède gardée par le monstre sur son rocher. Il faudrait à tout moment signaler quelque jolie tête vénitienne, mais hélas! parfois aussi — pour appeler les choses par leur nom — tout cela est d'un dessin tellement veule! — Tout à l'heure nous rencontrons un sablier macabre et médiéval dominant toute une composition très italienne; cette fois voici, planant au cintre, le Sacré Cœur couronné d'épines dans des flammes! Cela est certes un signe des temps! Il serait curieux de savoir si ce n'est point là la première apparition de la dévotion nouvelle dans une œuvre de maître? Je pose la question et serais heureux d'être renseigné. — Des images de sainteté on passe sans transition à l'idylle, et l'idylle tourne à l'églogue : une amoureuse grave dans l'écorce d'un arbre le nom de son amant affalé à *leurs* pieds.. — En fait de détail architectonique, Tiepolo affectionne au fond de ses éruptions plafonnantes, entre ses gerbes de divinités strapassées et ses fusées de nuages en éclaboussures, de quadrangulaires pyramidions comme des faîtes de campaniles vénitiens. D'autres fois un temple de Vesta enflé sa colonnade circulaire dans l'explosion des personnages et des nues. — A un baptême de Jésus succède un Eros vénitien présenté à une dogaresse, gravure où seulement les contours sont tracés en simple esquisse. A la page suivante se présentent les saints Bénédictins avec sainte Monique au premier plan, bénie par saint Benoit. Les beaux frocs! Et les belles mains de la sainte! Voici des femmes balancées sur des nues que je vis subrepticement reproduites, il y a quelques paires d'années, sur une haute en couleur affiche d'exposition à Venise. Il y a parfois tel minime détail d'un charme incomparable : ainsi Tiepolo sait tirer un excellent parti des nuques éclairées de personnages détournés dans l'ombre, ou bien il donne un accent à une tête coiffée d'ombre

par un rehaut de pleine lumière sur un revers-d'oreille.

Il faudrait analyser par le menu un chemin de croix complet. Enumérons simplement quelques particularités. *L'Ecce Homo* a lieu du haut d'une terrasse renaissance, sous les voûtes de laquelle passe la foule. Une mère a amené son fils, un petit seigneur très élégant portant un chien sous le bras ; mais la richesse de son accoutrement ne l'empêche pas de perdre un bout de chemise drôlatique par la fente de sa culotte, ni plus ni moins que l'illustre Monsieur François Coppée, quand son père le menait, ainsi qu'il nous l'a raconté quelque part, voir aux Tuileries relever la garde du roi-citoyen. C'est dans les stations de ce chemin de croix que nous allons retrouver le fameux portique à la lanterne. Il s'accommodera pour la circonstance d'un buste de Tibère. L'indispensable sapin — cette Amérique dont Tiepolo se donne l'air d'être le Colomb — se retrouve, il va sans dire, aussi. Et nous reverrons, au moment des chutes douloureuses de l'ascension au calvaire, une autre dame vénitienne poussant son fils à s'agenouiller devant l'Homme de douleur et à se faire bénir d'un de ses regards.

Les Tiepolo s'essayeront aussi comme aquafortistes au portrait ou du moins à des têtes d'expression. Quelques-unes montrent l'évident parti-pris de se risquer à des analogies rembranesques. Mais ils ne sont pas vénitiens pour rien, et ne laissent échapper l'occasion de buriner une tête de Maure qui ferait belle contenance dans la suite d'Othello. A noter surtout un chef de vieillard penché en avant, de telle sorte qu'on n'en voie que le bout du nez et la barbe, et un autre coiffé d'un chapeau de beaux plis, en corbeille à fleurs housnée de papier soie renversée, un peu la coiffure des femmes bressannes.

IV

Il faut surtout retenir de cette collection d'eaux-fortes des trois Tiepolo, la série de Gian Domenico de 1750, intitulée *Idées pittoresques sur la fuite en Egypte*. On dirait un évangile de l'enfance apocryphe, né en plein XVIII^e siècle et aussi intéressant pour son époque certainement que celui publié par M. Mendès avec illustrations de Carlos Schwabe. On pense aussi à certains épisodes de l'oratorio de Berlioz. Cette fuite en Egypte suit un itinéraire bien bizarre et semble aller plus de Venise au Tyrol ou en Espagne que vers le Nil. Le chemin est trop souvent bordé de sapins autant que d'un arbre comme chevelu de chaume de maïs et qui doit signifier un palmier; il franchit de petits ruisseaux naïfs sur de rustiques ponchets en tronc d'arbre; il s'arrête à de bonnes auberges tramontanes; les fugitifs alors trouvent une belle grande chambre au premier avec un ample lit à courtines et un berceau de paysan pour l'enfant; la fenêtre carrée aux vitres bordées d'un filet de plomb donne sur la radieuse lumière d'une grande plaine occidentale. Au matin avant la grande chaleur cette famille étrangère et leur âne, qui sortent de la ville par le portique monumental si fréquent dans les œuvres de Tiepolo, arche toujours barrée par l'ombre diagonale, est regardée avec quelque méfiance par des gens qui n'en savent que penser; ils sont pourtant loin d'avoir cet air de brigands qui viennent de perpétrer un mauvais coup que leur prête Rembrandt dans une de ses petites eaux-fortes. Et, le soir, quand ils ont atteint la ville suivante et qu'ils font, pour trouver la porte d'entrée, le circuit des remparts à silhouette glorieuse avec leurs lourdes tours rondes, vaquant dans la banlieue, un troupeau de moutons serrés sous un palmier regarde, et Dieu le Père sur un petit nuage semble pousser les exilés en même temps qu'épandre

sur leur tête un grand pan d'azur estival. Dans la journée ils passent en vue de petits villages tyroliens gracieusement épandus dans les arbres au fond de la vallée... Ils franchissent, au reste, des Alpes tout comme une simple famille Tiepolo qui s'en irait, quoique sans argent, de Venise à Würzbourg. De beaux groupes d'arbres du Nord se balancent sur leur passage, malheureusement trop de fois accompagnés, pour cause de couleur locale, de l'aigrette chevelue ou de la houppe d'un des malencontreux palmiers en paille de maïs. Saint Joseph s'est offert en route une hotte de vannerie, et l'âne semble parfois une authentique mule du Trentin avec des couvertures piémontaises ou tyroliennes. Quand un gardeur de chèvres sur un rocher pittoresque dans un site bien pastoral ne les suit point d'un regard nonchalant, apparaît sous un sapin quelque ange pour aider Saint Joseph harassé à porter à son tour l'Enfant Jésus; car la mère a dû descendre de la monture qui porte le fourrage et la litière de la prochaine nuité dans la solitude. De temps en temps on rencontre dans le sol, à demi enterrés, quelque architrave ou quelque buste romains. Pendant les haltes les anges surviennent souvent comme pour prendre des nouvelles de l'enfant, l'adorer et le servir. Un fleuve se présente? Vite accourt un ange nautonnier.

Il y a de ces scènes d'embarquement réellement touchantes, où l'ange et les parents sont occupés, encore plus que d'avancer, de protéger l'enfant contre les ruades et les coups de tête de l'âne qui, têtu comme tous les ânes, fait des difficultés pour entrer. Par hasard, un homme se trouve justement là de rencontre dans les roseaux et il surgit bâtonner le serviteur rétif. Souvent au zénith montent de grands nuages estivaux, d'amples cumulus bombés naviguant à travers de très vastes espaces de ciel. Détail important sur lequel j'insiste encore, Tiepolo et ses fils furent les premiers à laisser

dans une composition tant d'espace libre par où jouent pleinement l'air, la lumière, le ciel, les nuages. Voici un lac : pour lors des cygnes s'approchent de la barque. Puis c'est la plaine brûlante avec des siestes sous les palmiers et, pour faire oublier l'accablante chaleur méridienne, des chœurs d'anges qui chantent de rafraîchissants et délassants cantiques. Et reprennent les escarpements; sur les sommets vertigineux à la descente, la Sainte Vierge tourne le dos à l'abîme et regarde les anges. Alors que pourrait-elle craindre du vertige ? Dans les chemins de montagnes trop étroits s'il se rencontre un troupeau de moutons, d'instinct les pécores se retirent pour les laisser passer. Dans une vallée recueillie ils traversent un bois sacré et une statue de Vénus subitement se décapite au bruit de leur marche, ébranlée par l'air qu'ils déplacent. Pour indiquer la spontanéité de l'acte, Gian Domenico ne laisse pas même à la pauvre tête et au morceau d'épaule le temps de tomber, il les croque à mi chute. Mais la Sainte Famille, elle, ne se préoccupe pas plus de l'étrange décollation rendant hommage au vrai Dieu que nous d'un vieux meuble qui craque de sécheresse, elle continue son chemin sans même prendre garde à la statue païenne. L'un des repos a lieu dans un site où pend à vide un de ces gros troncs d'arbres alpestres déracinés par les torrents ou fracassés par l'orage, dont Calame plus tard sera si aise d'enrichir ses premiers plans. Et les paniers de vannerie se renouvellent de loin en loin, comme de proche en proche le fourrage ou la litière des nuits à la belle étoile, que Saint Joseph porte parfois lui-même lorsque l'âne est chargé de la Vierge et de l'Enfant. Mais force est bien souvent à la Sainte Vierge dans les raidillons abrupts de descendre de l'âne, et parfois même elle ne pourrait escalader les concassures de roches sans le secours des anges, surtout dans un site où des pins parasols pour une fois succè-

dent aux sapins. Il fait aussi ça et là grand vent et les sapins agitent leurs branches en pleurant ; c'est alors qu'il fait bon entrevoir, au large des sites de montagne, une ville fortifiée encore lointaine, mais qu'à hâter courageusement le pas on pourrait atteindre encore avant la nuit. Et les y voilà, et ils y entrent par un pont sur le fossé et par l'éternel portique à la lanterne, au milieu d'une cohue de *contadini*, parmi lesquels aussi quelques seigneurs orientaux aux pages meneurs de chiens en laisse.

Telle cette fuite en Egypte « *pittoresque* », où des idées à la Dürer sont traitées par un homme qui, ayant voyagé avec ses aises, a rencontré souvent des vagabonds et qui au demeurant n'a cessé de vivre dans le marbre, le soleil et la pourpre de la plus riche ville du monde en présence de la peinture la plus colorée qui ait jamais existé ! On y sent une fertile imagination et un bon cœur, qui se sont attendris sur ces motifs avec plus de compassion humaine que de ferveur religieuse, mais à qui il n'en faut pas vouloir de cela puisqu'ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner tels que leur temps les avait éduqués.

V

Dans le recueil Molmenti-Ongagna il est une autre Sainte Famille en fuite, au passage de laquelle s'agenouillent encore une mère et son fils ; la culotte de celui-ci est aussi percée, toujours à l'instar de celle de M. Coppée gosse... elles sont sœurs... de croix ou plutôt de fuite, mais pas en Egypte, à un siècle de distance. Il y a aussi une Cène traitée toujours de la même façon populaire sous la voûte à la lanterne, avec des lévriers à la Cagliari, une servante apportant une cruche et les jambes d'un domestique gravissant au fond un escalier fermant l'assemblée. Mais il s'y trouve une chose sublime. C'est le tumulte du *Unus vestrum*

me traditurus est; et le Christ regarde très doucement, bien en face, Judas avec autant de résignation que d'assurance et de tranquillité, Judas, assis en face de lui et qui se lève subitement, épouvanté d'avoir été deviné, trahissant toute sa pensée de son épouvante.

Il faudrait encore mentionner beaucoup de choses. Il y a un saint qui distribue des aumônes à un groupe de jeunes gens serrés sous un crucifix et qui ont tous des visages si jolis et si purs qu'ils semblent recevoir leur première communion. Mais aussi bien ce tourbillon d'images — dont le nombre l'emporte de beaucoup sur les idées brassées comme dans un sac à loterie — qui ne fatigue pas lorsqu'on les a elles-mêmes entre les mains, doit-il fatiguer si l'on en lit le catalogue descriptif, si rapide et résumé tût-il. Il faut cependant à toutes forces s'arrêter à ce magnifique miracle de Saint Antoine de Padoue remettant à un jeune homme le pied que celui-ci d'un coup de hache s'est coupé par remords d'avoir frappé sa mère. La composition du tableau est d'une simplicité grandiose. Tiepolo atteint là, tout en étant lui-même mieux que jamais, à l'art le plus noble et le plus mâle; il fait comprendre combien il est peu étonnant qu'il se soit trouvé des saints capables de tels miracles, à une époque où les pécheurs eux-mêmes avaient la contrition et l'énergie de telles pénitences. Pour faire comprendre une chose aussi sublime il faut la comprendre soi-même. Et, pour qu'un Vénitien de la folle et gaie et funambulesque Venise des derniers temps de la république l'ait compris, il devait avoir l'âme d'une bien vivace génialité, et l'esprit d'une forte trempe, car, en général, on n'est pas impunément aussi aimable et facile que Tiepolo. Ce miracle de Saint Antoine à lui tout seul suffirait à prouver que, né deux siècles plus tôt, Tiepolo n'eût été aucunement inférieur aux plus grands de l'école vénitienne.

Ceux qui voudraient lui rendre la justice qu'il mérite,

après l'éclipse de près d'un siècle que vient de subir sa gloire, feront bien de s'en référer directement aux publications de MM. Molmenti et Ongagna. Mon intention n'a été que de leur en donner envie. Le vrai secret pour savoir aimer *bien* l'art moderne ne serait-il pas de connaître un peu mieux l'art ancien, qui n'a guère plus que des spécialistes au lieu d'amants, et n'est-il pas d'un très grand intérêt de découvrir des motifs d'enthousiasme même aux époques les plus troubles, les plus désastreuses ou les plus ennuyeuses de l'histoire de l'art ? Il n'est pas de ruines sans floraison de belles plantes, exubérantes de suc malsains peut-être, si l'on veut, mais très décoratives. Les Tiepolo, qui fleurirent la décadence de l'Espagne, de l'Allemagne et de Venise, furent une famille de ces belles plantes rudérales, qu'il faut ne pas cueillir, dont il ne faut pas vouloir faire des bouquets, ni essayer la transplantation et la propagation. Mais, en passant, on leur doit de les admirer, elles ont leur genre de beauté ! Regardez-les, mais ne les cultivez pas, c'est-à-dire ne les imitez pas ; seulement louez le Seigneur qui a fait la nature belle et admirable partout et qui a permis à l'art d'être varié comme la nature.

WILLIAM RITTER





CHANSONS DE L'EAU

I

*J'ai dit au fil de l'eau :
Va t'en chercher mon bien-aimé.
Il est parti sur son bateau
Voici déjà un an passé....*

*J'ai dit au fil de l'eau :
Toi qui cours au lointain cruel,
Tu le connaîtras, il est beau
Comme Monseigneur Saint Michel.*

*J'ai dit au fil de l'eau :
Je veux être une feuille morte,
Je m'en irai comme un radeau
Fragile que ton souffle emporte.*

*J'ai dit au fil de l'eau :
C'est jusqu'à la mer que j'irai
Par ton chemin glissant et beau,
Dans les vagues je me perdrai.*

*J'ai dit au fil de l'eau :
Je chanterai l'air des fiancées,
Durant les nuits, aux grands oiseaux
Qui posent aux vergues pliées.*

*J'ai dit au fil de l'eau :
Et peut-être qu'il m'entendra,
Lui que j'aime.... sur son bateau
Peut-être bien qu'il me prendra....*

*J'ai dit au fil de l'eau :
Mais je ne serai plus qu'une ombre
Eperdue dans le ciel trop haut.
Les feuilles mortes sont sans nombre...*

II

*L'eau du torrent s'encourt et s'ensuit.
Elle va vite comme la vie
Et le jour et la nuit.
Étrange, capricieuse,
Elle est mon amie,
Mon amoureuse.*

*Elle chante un chant d'âme lointaine,
Très doux, pareil à un chant d'oiseau
Éveillé dans la plaine,
Un chant qui aime et pleure,
Dans le bruit de l'eau,
Le bruit de l'heure.*

*Elle baise en passant les cailloux
De son ardente caresse lasse.
Et moi je suis jaloux.
Mais la nuit et le jour
L'eau s'ensuit et passe
Comme l'amour.*

*L'eau va avant des blancheurs de voiles
Des reflets de ciel, lueurs d'espoirs
Aux soleils, aux étoiles,
Telle que vent le sort
Des matins aux soirs
Comme la mort.*

JEAN M.





REMINISCENCES

C'ÉTAIT au sortir de la *Libre Esthétique*, trop rapidement parcourue pour que je n'eusse point emporté un souvenir quelque peu confus de ce brouillamini d'art où l'exquis coudoyait le baroque, où les tendances, anciennes de quelques ans, se trouvaient esseulées, tandis que les idées modernes se faisaient jour hardiment, d'une façon ravissante parfois, monstrueuse souvent.

Peu d'œuvres impressionnistes — quelques bonnes seulement — avec un air d'épeurement timide près de leurs fantasques voisines, puis, cinq petites toiles en volets toutes juvéniles, toutes exquises, d'un Veere artistement miniaturé en « ville de poupées » et de quelques-uns de ses natifs, des simples, des humbles, qui semblent rêver à l'Infini avec leurs yeux bleus, tout bleus comme les espaces d'en haut.

Mais un souvenir autre me poursuivit longtemps : celui de cet admirable artiste, de Daudet, dont la physionomie si douloureusement expressive se détachait lugubrement sur la belle toile de Carrière.

Pauvre grand homme ! Où prends-tu donc ces inénarrables tristesses ? Tu n'es plus le « petit Chose »...

pourtant : de méchants gosses ne te lacèrent plus l'âme de leurs sarcasmes infernaux et il y a longtemps, bien longtemps, que tu as oublié la pauvre mansarde de la bonne « Maman Jacques ».

Tu rêvais d'Art et, après avoir vaillamment parcouru les tant difficileuses voies qui y conduisent, tu planes, à cette heure, sur ses plus inaccessibles sommets.

Tu voulais la Gloire et, si les « Immortels » ne t'ont point offert un fauteuil « pour que tu pusses t'y reposer à l'aise », l'Europe, que dis-je, l'univers te l'a donné.

Aimais-tu l'or ? Il te fut prodigué.

Que veux-tu donc encore ? Quoi ? Le monde n'a plus rien à t'offrir, il t'a tout donné. Alors, pourquoi ces désespérances et ces tristesses jamais assouvies ?

Pourquoi ? Nous demandons pourquoi ? Mais savons-nous bien ce que c'est qu'un artiste ?

« Un être nerveux, impressionnable, un grand enfant ! » tel le décrit Daudet, lui-même, dans une de ses préfaces.

Oui, un « nerveux » qu'un rien agite, qu'un rien ébranle, qu'un rien fait rire ou pleurer.

Oui, « un grand enfant » qui ne saisira jamais le sens pratique de la vie et, le saisit-il, ne s'y assujettirait point.

Un enfant qui ne se doute pas de tout le mesquin, de tout l'abject qui se dégage traîtreusement de la société ambiante.

Un enfant qui se laissera dépasser, duper, écraser par les habiles, par les sans talent, par les faux frères.

Un « grand enfant » qui, déçu, trompé par l'indifférence d'une foule bête, ne déversera que timidement, et dans l'âme de quelques-uns, tout le sublime de son intelligence, toutes les beautés de son cœur, pendant qu'il l'entendra, cette même foule, applaudir aux paradoxes imbéciles, aux idées vides trompettées sans vergogne

par les fats et les médiocres dans le porte-voix de la sottise.

Un « grand enfant », un fou, un détraqué, pour le vulgaire qui ne comprend pas qu'on sacrifie ses pensées et son temps, son travail et ses peines à mettre en couleurs, en musique ou en vers des conceptions idéales, des beautés, insaisissables pour lui, du ciel, et de la terre, et des hommes, et des choses, lorsque tout cela est infécond en cet argent qu'il adore, seul.

Et un « impressionnable » qu'un pleur d'enfant désolé, qu'un sourire de femme exalte, qu'un dédain exaspère, qu'un chant pieux, qu'un ton délicat, qu'une phrase géniale transportent en d'extatiques rêveries.

Ah! Dieu donne à l'artiste un incommensurable pouvoir de souffrir, de jouir et d'aimer. On dirait qu'Il la crée, son âme, plus exquise que les autres âmes, qu'Il lui donne un baiser plus tendre avant de l'envoyer en l'ici-bas.

Et l'artiste se ressent de ce baiser divin ; il est dépaycé quelque peu chez les humains, ses frères... Pourtant, il se sent attiré vers eux, il veut leur donner part de cet immense amour de son âme. Et il les aime, il jouit indiciblement de les aimer. Mais les hommes, d'abord surpris, charmés de cet amour, s'en fatiguent bientôt. Pour eux il est trop grand, trop pur, trop parfait et ils le méconnaissent, ils le repoussent, ils le moquent même. Et c'est alors que commence le martyre de l'artiste qui souffre de cette souffrance aiguë, poignante, délirante presque, qu'éprouvent, seules, les âmes aussi délicatement affinées. C'est alors que ses yeux s'ouvrent et qu'ils s'horrifient des laideurs et des bassesses qui l'entourent. C'est alors qu'il éprouve de ces tristesses morbides, de ces pessimismes outrés, qui lui font percevoir de la boue jusques aux pétales des lis les plus blancs, qui lui font découvrir des souillures jusques aux cœurs des roses les plus belles. C'est alors qu'il s'alanguit

en des désespérances mortelles, parce qu'il ne trouve pas son Idéal, parce qu'il ne le trouvera point de par le monde.

Quelques-uns, les plus vaillants, secouent la poussière de leurs déceptions premières, courageusement arpentent les sentes arides de l'Art, et tâchent d'y planer si haut que les rotures et les épiceries du vulgaire ne puissent les y atteindre.

D'autres, devant cette humanité si laide, à laquelle ils appartiennent aussi, voient se troubler leurs sens et se demandent si ce ne sont point eux qui la déparent, si ce qu'ils prennent pour la laideur, pour le vice, n'est point la beauté, n'est pas la vertu. Et, s'ils ne refoulent cette fantasmagorie inepte, ils deviennent des déséquilibrés, des dévoyés et, cyniques Gribouilles, pour ne point côtoyer cette boue, ils s'y vautrent, ils s'y ordurent, eux et leurs œuvres.

.

N'y a-t-il donc point de remède pour que les faibles ne dégénèrent pas, pour que les sensitifs mais puissants comme Daudet ne s'angoissent point, pour que les plus vaillants se subliment encore? Il en est un : Chercher plus haut cet Idéal que l'humanité est impuissante à donner à leur âme trop noble, à leur amour trop grand, à leur esprit trop vaste pour se contenter des beautés périssables de la terre.

Oui, artistes, il vous faut monter vers le Maître qui, en créant votre âme, l'a si jalousement assoiffée de bonheur et d'amour, afin que Lui seul pût la satisfaire.

Et Il viendra vers vous ; Il pansera les plaies que vous ont faites vos frères ; Il vous abritera si puissamment sous les ailes de son incommensurable amour que leurs traits empoisonnés ne pourront vous y atteindre ; Il étendra si paternellement sur vos yeux fatigués le voile de son ineffable bonté que vous ne verrez plus l'Humanité malade qu'au travers de ce prisme divin qui

en effacera toutes les laideurs et vous fera découvrir en elle des beautés non perçues jusqu'alors. Et, au contact du grand Artiste, votre talent sera renforcé, sublimifié, divinisé, en quelque sorte, tandis que votre âme affamée d'Infini saura prendre en patience le séjour de l'Ici-bas en attendant les célestes Idéals de l'Eternel Au-Delà.

Mai 1896

M. BIERMÉ





LES OISEAUX DU TROUBADOUR

A Mademoiselle LOUISE MONGENET
II. B.

*Walter de Fogelweid, noble chanteur d'amour,
Mourut un soir d'automne au cloître de Wurtsburg.
Comme il était poète, il avait dans sa vie
Exprimé les frissons de son âme ravie ;
Et, comme il était beau, dans sa route ici-bas
Il avait effeuillé les amours sous ses pas.
Au milieu des plaisirs l'âme est bientôt fanée :
Walter l'avait compris ; une certaine année
Il vint frapper au seuil du monastère, et là
Il vécut saintement et Dieu le consola.*

*Un soir, comme le ciel bleu se teignait de rose,
Le poète, tenant dans ses mains une rose,
Pauvre fleur pâle et douce au corset de velours,
Vit soudain s'affaïsser ses pétales trop lourds
Et la fleur se faner entre ses doigts.*

*L'artiste
Regarda vers le ciel et pencha son front triste,
Son front qu'avait touché le baiser de la mort,
Et que le soir mourant ornaît de reflets d'or.*

*Autour de lui, partout le calme de l'automne
Et du soir sur la plaine immense et monotone ;
Et le couchant rayant de rouge l'horizon.
Seulettes, quelques fleurs de l'arrière-saison
Apportaient au poète une senteur aimée,
Et dans les buissons verts de la forêt charmée
Les rossignols chantaient éperdûment ce soir.*

*A la fenêtre alors Walter alla s'asseoir.
Pensif, il écouta ces notes amoureuses
Pures comme un cristal, et parfois douloureuses.
Longtemps il demeura regardant et rêvant,
Enivré des parfums apportés par le vent,
Donnant son âme à la musique de la terre.*

Il dit, comme le soir lui livrait son mystère :
« Le jour meurt et je vais mourir avec le jour...
« Je lègue mes trésors au cloître de Wurtsbourg.
« Mais, comme les oiseaux chantant dans les allées,
« Dans les grands bois, sur les étangs, dans les vallées,
« Sont des ménétriers errants et m'ont appris
« L'art qui dore la vie et l'enchanter, pour prix
« De leurs bonnes leçons, je veux que, sur ma tombe,
« Chaque jour de l'année à l'heure où le soir tombe,
« Tous les oiseaux du bois trouvent à se nourrir.
« Sachant que mes oiseaux vivront, je puis mourir. »

Il mourut.

*Les oiseaux s'envolant de leurs branches.
Nuage bigarré, neige de plumes blanches,
S'en venaient tous les soirs becqueter le pain blanc
Au tombeau de Walter. D'abord presque en tremblant
Ils venaient peu nombreux, à peine une dizaine,
Peureux et se hâtant de prendre cette aubaine,
Et s'enfuyant craintifs se cacher en forêt.
Puis d'autres oiselets que l'espoir attirait
Suivirent, et bientôt ils vinrent par centaines.
Chaque soir de partout, des montagnes lointaines,
Des plaines, des forêts, des buissons, des halliers,
Les oiseaux s'en venaient joyeux et par milliers;
Et là, rassasiés, sur les tombes désertes,
Sur les cyprès touffus mêlant leurs feuilles vertes,
Rossignols et pinsons, linottes et tarins
Disaient leurs airs les plus joyeux, les plus screins,
Afin que, se penchant aux sphères éternelles,
Leur poète entendit monter les ritournelles.*

*Toujours, l'hiver, l'été, l'automne et le printemps,
Par le ciel gris de fer ou bleu, par tous les temps,
Les oiseaux revenaient au tombeau du poète.*

*Mais certain jour, voyant cet essaim qui banquette,
Le prieur murmura : « Pourquoi donner ce pain*

« *A des oiseaux, tandis que des pauvres ont faim ?*
« *J'entends faire cesser cette plaisanterie.* »

*On ne vint plus porter sur la tombe fleurie
Leur pâture aux oiseaux. Ils revenaient pourtant
Chaque jour avec des cris joyeux et comptant
Sur la provende. Hélas ! toujours même surprise ;
Toujours ils repartaient se plaignant à la brise
De ne plus retrouver au tombeau leur espoir.
Et pourtant ils venaient quand même chaque soir,
Fauvette, rossignol, pinson, merle, colombe,
Dire leurs chants pieux et divins sur la tombe.*

Octobre 1887

HENRY BORDEAUX






NOTES

SUR LA PROCÉDURE PARLEMENTAIRE (1)

B — Les interpellations

ES questions — nous croyons l'avoir prouvé — doivent, en vertu des principes du régime parlementaire, prendre de plus en plus la place des interpellations. — Mais, en supposant que cette réforme s'accomplisse, il restera toujours des cas où il faudra avoir recours à l'interpellation. On ne mobilise pas tout un corps de troupes pour arrêter un délinquant : deux gendarmes suffisent pour cela, ou même un seul. Il ne s'ensuit pas qu'en d'autres occasions on n'aura pas besoin d'un régiment entier.

De même, pour un point d'importance secondaire, il ne faut pas exiger l'intervention collective de la Chambre, car il suffit souvent, pour expliquer un fait ou dissiper un malentendu, de deux mots échangés entre le ministre et un des députés. Mais il se peut que, dans certaines circonstances, cette intervention soit jugée utile.

Quels sont donc les cas où l'on se contentera de poser une *question* et quels sont ceux qui peuvent justifier une *interpellation*?

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 avril.

Un ancien ministre italien, M. Bonghi, s'exprime comme il suit : « On interpelle un ministre, si l'on « veut savoir les motifs ou le but de sa conduite; on « le questionne ou on l'interroge, lorsqu'on veut savoir « si un fait est vrai ou faux, si des informations sont « arrivées au gouvernement, s'il se propose de publier « des documents sur un sujet déterminé ou de prendre « une résolution. » (1)

Ainsi donc l'interpellation a pour but d'imprimer à la conduite du ministre responsable dans une matière quelconque (juridique, économique, administrative, etc....) une orientation déterminée. S'il s'agit d'une affaire de moindre intérêt, elle n'a pas de raison d'être.

Nous sommes loin, en Belgique, de cette conception. On peut s'en convaincre par l'examen des interpellations qui ont eu lieu dans ces dernières années. Pour la presque totalité d'entre elles une simple question eût suffi.

Il y a sous ce rapport un fait significatif. Rarement nos interpellations se terminent par un *ordre du jour*. Or, l'ordre du jour n'est autre chose que la manifestation de la volonté de la Chambre, laquelle, si elle n'est pas de l'essence de l'interpellation, en constitue tout au moins un élément naturel. C'est en effet dans l'affirmation de cette opinion que consiste principalement l'avantage de l'interpellation. Puisque l'on ne demande pas à connaître cette opinion, c'est à la question qu'il faudrait avoir recours.



La situation en *Angleterre* est toute différente. A la Chambre des communes l'interpellation proprement dite n'existe pas. C'est la *motion* qui en tient lieu. Un point est commun à l'une et à l'autre. L'interpellation

(1) *Revue politique et parlementaire*, février 1895.

comme la motion suppose un débat au sein de la Chambre et un vote sur un ordre du jour. Seulement, dans le premier cas, le dépôt de l'ordre du jour apparaît comme la conclusion et le couronnement d'un débat. C'est donc celui-ci qui précède. Dans le second cas on suit l'ordre inverse. Le premier acte du député qui veut faire une motion, c'est de soumettre au bureau, préalablement à toute discussion, le texte exact de l'ordre du jour qu'il compte proposer.

Voici la procédure suivie à la Chambre des Communes.

Vers le début de la séance on procède au tirage au sort entre ceux qui sont inscrits pour présenter une motion. Chacun à son tour se lève et donne lecture du *bulletin d'avis*, sur lequel se trouvent le texte de la motion ainsi que la date choisie pour le développement. Ce bulletin est remis ensuite au bureau. On ne peut, aux termes du règlement, y insérer ni personnalité, ni injure, ni attaque contre la religion ou la couronne, ni expression inconvenante quelconque. Dans le cas contraire le *speaker* y porte telles modifications qu'il juge nécessaire. Il peut même tout simplement rayer la motion. — Au jour fixé pour le développement, la discussion s'ouvre et la Chambre est invitée à se prononcer par un vote.

Le système anglais des *motions* présente de grands avantages. D'abord il n'accorde pas aux députés interpellants les facilités qu'on leur accorde en Belgique. Surtout la Chambre des Communes ne connaît pas les interpellations par simple motion d'ordre, sans aucun avis préalable donné au président.

En second lieu, ce système circonscrit nettement le débat en lui donnant une base. Cette base, c'est le texte de l'ordre du jour. C'est ce texte qu'on discute et le *speaker* veille à ce qu'on ne s'en écarte pas. Ainsi, dans la séance du 11 mai 1886, sir J. Pease

propose de déclarer que, « dans l'opinion de cette Chambre, « le moment est venu d'abolir la peine de mort pour « le crime de meurtre ». De son côté M. Duckham propose de décider « qu'une mesure compréhensible « pour régler l'évaluation des propriétés, en vue des « impôts et des taxes locales, est essentiellement néces- « saire. »

Voilà donc l'objet précis du débat indiqué d'avance. Les partisans et les adversaires de la proposition pourront maintenant préparer leurs armes et il sera moins à craindre qu'on ne se perde dans les formules creuses et dans les dissertations incohérentes.

Dans les pays au contraire où l'ordre du jour n'est déposé qu'après la discussion, qu'arrive-t-il? Les députés annoncent vaguement le sujet de leur interpellation, laissant au temps le soin de préciser leurs idées. Le jour venu, on fait la critique de tel ou de tel abus. Puis, après toute une séance employée à des harangues de meeting et à des considérations de pacotille, on présente un ordre du jour tel quel, devant servir de corollaire au débat. Cet ordre du jour, personne ne l'avait prévu. Aussi des amendements abondent, dont le résultat le plus clair est de faire perdre à la Chambre un temps considérable.

Sans doute les amendements sont aussi en vigueur en Angleterre; mais nécessairement ils seront plus circonspects, chaque membre ayant eu le temps d'étudier attentivement, avant la discussion, la motion originale.

Le règlement de la Chambre des Communes entoure l'exercice du droit de motion de bien d'autres formalités.

Toute motion doit être appuyée par un autre membre que son auteur (le *seconder*). A défaut de *seconder* elle tombe de plein droit, sans que la Chambre ait besoin de la rejeter expressément par un vote. C'est là, il faut l'avouer, une garantie assez anodine.

La motion une fois faite ne peut plus être retirée,

sauf du consentement unanime de la Chambre. Si un seul député l'exige, le *speaker* est obligé de la mettre aux voix. On a voulu prévenir de cette façon les motions faites à la légère et que leurs auteurs sont les premiers à regretter.

Il existe une dernière restriction, plus sérieuse et plus efficace que les précédentes. Les motions ne peuvent être développées que lorsque l'ordre du jour de la séance est épuisé. Il n'est fait exception à cette règle que pour la séance du mardi, où les motions ont le pas sur les autres objets en discussion. Et comme, d'autre part, aucun avis de présentation de motion ne peut être donné plus de quatre semaines avant le jour fixé pour le développement, il en résulte que beaucoup de députés inscrits courent grand risque de ne pas arriver en ordre utile. Aussi, comme le remarque M. de Franqueville, tous les membres que le tirage au sort n'a pas favorisés et « qui sont appelés à partir du dixième, ajournent-ils « souvent leur projet et, au lieu de se présenter au « moment où on les appelle, ils se contentent de soulever « leur chapeau et de saluer le *speaker* ». (1)

L'important pour les députés, c'est donc de voir assigner à leurs motions les premiers numéros. En hommes pratiques, les membres de la Chambre des Communes se sont dit parfois qu'il ne fallait pas en cette matière compter uniquement sur le sort et ils ont imaginé certains moyens d'arriver à leurs fins. La tactique suivie par les Irlandais en 1876 est restée célèbre. Ils s'étaient entendus d'abord sur les différents sujets dont ils désiraient entretenir la Chambre. Ce point étant fixé, ils avaient dressé une liste des dix motions les plus urgentes, où chacune d'elles figurait avec un numéro spécial d'après le degré d'intérêt qu'on attachait à sa présentation.

(1) *Le Gouvernement et le Parlement britanniques*, par le C^e DE FRANQUEVILLE, tome III, p. 450.

Pour multiplier les chances, tous indistinctement, au nombre de 40, s'étaient fait inscrire. Le premier membre appelé donna lecture de la première motion, le second lut la suivante, et ainsi de suite. « Le plan réussit et la « Chambre admira la chance qui avait favorisé les Irlandais, jusqu'au jour où un député ayant éventé la mèche, « le *speaker* blâma solennellement l'emploi d'un tel « moyen. » (1)

Notez que cette manœuvre n'est pas si facile qu'on pourrait le croire. Elle exige en effet une entente très étroite entre tous les membres d'un parti. — Puis ce n'est pas là un inconvénient sans remède. Quand une motion est particulièrement intéressante et qu'elle semble ne pas devoir arriver en ordre utile, il est toujours loisible à la Chambre de lui donner la priorité, quitte à reprendre ensuite l'ordre indiqué par le rôle.



Nous avons dit en parlant des questions, quelle était la place faite aux interpellations en *Allemagne*, en *Autriche* et en *Suisse*. Nous n'y revenons pas. Il suffit de faire remarquer qu'au *Reichstag* l'interpellation doit être signée par trente membres et au *Reichsrath* autrichien par quinze. C'est là une précaution assez sage.



France. Le système français est aux antipodes du système anglais. En Angleterre, le député qui veut faire une motion *est obligé de déposer son ordre du jour avant toute discussion*. En France, non seulement il n'y est pas tenu; mais on le lui interdit formellement. L'ordre du jour *doit être proposé au cours du débat*.

(1) LUCY, *Handbook of parliamentary procedure*, ch. III. FRANQUEVILLE, tome III, p. 251.

Le motif que l'on en donne est bizarre. On dit qu'il ne saurait être permis d'anticiper les décisions de la Chambre en donnant à une interpellation la forme d'un ordre du jour motivé (1). Mais si l'on part de cette idée qu'en aucune manière une décision de la Chambre ne peut être anticipée, ne devra-t-on pas décider en bonne logique que le texte d'un projet et d'une proposition de loi ne pourra jamais être déposé qu'après l'ouverture du débat? Personne, croyons-nous, ne serait très enthousiaste de l'innovation.

Toute demande d'interpellation à la Chambre française doit être déposée *par écrit* et expliquer sommairement l'objet de l'interpellation. Le président en donne lecture à la Chambre et celle-ci, après avoir entendu un membre du Gouvernement, fixe la date de la discussion. Il est permis à l'auteur de l'interpellation de proposer une date différente de celle indiquée par le Gouvernement; mais l'article 40 du règlement s'oppose à ce qu'à l'occasion de la fixation de la date, aucun débat s'élève sur le fond. Au Sénat, le vote sur la fixation du jour a lieu nécessairement par assis et levé. Cette disposition ne se retrouve pas dans le règlement de la Chambre et plus d'une fois des députés en ont profité pour demander l'appel nominal et se livrer ainsi à leur plaisir favori d'obstructionnisme.

On a établi trois moyens principaux de débarrasser l'échiquier parlementaire des interpellations inopportunes ou oiseuses.

a) *Le renvoi à un mois.* — C'est la seule des trois mesures qui soit assez fréquemment usitée. Malheureusement elle est un peu illusoire. Si dix interpellations sont présentées aujourd'hui et qu'on les ajourne toutes, on empêche bien l'encombrement immédiat; mais l'encombrement ne s'en produira pas moins après l'éché-

(1) E. PIERRE. *Traité de droit politique, électoral et parlementaire*, p. 695.

ance du terme fixé. Il faut reconnaître néanmoins que certaines interpellations auront, après un mois, perdu leur actualité et qu'un ajournement équivaldra pour elles à une fin de non-recevoir.

b) *La mise aux voix de la question préalable.* — La question préalable, comme on sait, a pour but d'écartier tout débat au fond en faisant dire à l'Assemblée « qu'il n'y a pas lieu à délibérer ». C'est un moyen radical et autrement efficace que le renvoi à un mois. Seulement, en ce qui concerne les interpellations, on a contesté à la Chambre le droit de s'en servir. En effet, disait-on, si ce droit était exercé d'une façon systématique, il ne serait autre chose que la confiscation déguisée du droit d'interpellation.

c) *Le renvoi de l'interpellation aux bureaux.* Aux termes de l'article 44 du règlement : « Si l'ordre du jour « pur et simple est écarté, la Chambre peut, sur la « demande d'un de ses membres, décider qu'elle ren- « verra dans les bureaux l'examen des ordres du jour « motivés. — En cas de renvoi dans les bureaux, la « Chambre, sur le rapport d'une Commission, statue « comme en matière d'urgence. »

On distingue, comme l'indique cet article, deux sortes d'ordres du jour : l'ordre du jour *pur et simple* et l'ordre du jour *motivé*. Le premier est conçu dans les termes suivants : « La Chambre, *après avoir entendu la ré- « ponse du Gouvernement*, passe à l'ordre du jour. » Nulle approbation ni improbation expresses. Au contraire, l'ordre du jour *motivé* contient toujours une approbation soit pour le ministre, soit pour le député interpellant. Il sera, par exemple, rédigé comme suit : « La « Chambre, *satisfaite des explications du Gouvernement*, « passe à l'ordre du jour. » Quand plusieurs ordres du jour sont en présence, l'ordre du jour pur et simple a la priorité. Ce n'est qu'après son rejet qu'il y a lieu à l'application de l'article 44.

On a remarqué la manière dont s'exprime le régime : « La Chambre *peut* ». Le renvoi aux bureaux n'est donc pas pour elle un *devoir*, mais une *faculté*. Il est regrettable que cette faculté soit si rarement exercée. « C'est le seul cas, dit à ce sujet M. André Lebon, où « ces fameux bureaux seraient vraiment utiles, en aidant « à rompre les courants factices déterminés en séance « par une discussion passionnée et en donnant aux députés le moyen d'émettre un vote réfléchi sur la portée « duquel ils ne pourraient se méprendre et dont les « termes auraient été suffisamment pesés pour être, non « plus une manifestation superficielle et accidentelle de « leur part, mais l'expression de leur volonté persistante. Peut-être est-ce la raison pour laquelle on ne « songe jamais à s'entourer de cette précaution que la « sagesse de nos devanciers avait jugée utile. » (1)

Aucun pays ne souffre plus que la France de l'abus des interpellations. La plupart du temps ce n'est guère d'un but d'intérêt général que les députés interpellants s'inspirent. Ils veulent tout simplement courir leur petit gibier de bruit, ou bien encore renverser les ministres dont ils espèrent recueillir la succession. Ils y réussissent assez souvent, grâce au fractionnement des partis politiques. Aucun parti ne disposant à la Chambre de la majorité absolue, dès qu'un ordre du jour est déposé, le ministre et l'auteur de l'interpellation tâchent de réunir assez de groupes pour arriver à cette majorité. Des coalitions se forment ainsi qui aboutissent à des majorités de hasard et dont le résultat le plus clair est de maintenir un état d'instabilité gouvernementale incompatible avec le fonctionnement régulier de la machine politique.

Un usage véritablement néfaste, c'est la transformation des questions en interpellations. Un membre questionne le gouvernement et le ministre répond. Un autre

(1) *Revue politique et parlementaire*, novembre 1894.

membre déclare que la réponse du ministre n'est pas satisfaisante et qu'une interpellation est nécessaire. Il dépose donc au bureau une proposition par écrit et la Chambre consultée accepte la transformation.

Il ne reste plus alors qu'à fixer jour.

C'est en grande partie la facilité avec laquelle cette transformation a lieu qui fait que la Chambre française recourt assez rarement aux questions, — la position des questions n'étant qu'une sorte de préliminaire à une discussion plus étendue.



Italie. C'est peut-être dans ce pays que l'on a étudié avec le plus de soin les questions de procédure parlementaire. De même qu'en Belgique et en France, on y a longtemps réclamé des modifications à un règlement insuffisant et suranné. Tout récemment enfin le législateur a secoué son inertie et est entré résolument dans la voie de la revision.

Résumons brièvement les principes qui régissent aujourd'hui la matière des interpellations. Le député qui veut interpellier le gouvernement s'adresse par écrit au Président. Celui-ci donne lecture de la demande, et le ministre, s'il consent à répondre, a le choix entre trois partis. Il peut accepter l'interpellation immédiatement; il peut demander une remise et c'est alors à la Chambre à fixer le jour; il peut enfin accepter l'interpellation purement et simplement, sans rien ajouter au-delà. Dans ce cas — et c'est le plus fréquent — le règlement décide que le député interpellant pourra prendre la parole le premier lundi qui suivra la demande d'interpellation. En thèse générale, on peut donc affirmer qu'en Italie une séance par semaine est réservée aux interpellations. En dehors de cette séance la Chambre ne s'occupe des interpellations que d'une façon tout à fait exceptionnelle. C'est là une restriction très importante.

Au jour fixé par la Chambre, le député développe son interpellation et le ministre répond. Le député déclare si la réponse du ministre le satisfait. S'il se déclare satisfait, la discussion est close. Dans le cas contraire, il peut proposer un ordre du jour. Seulement il est expressément interdit de prendre la parole sur cet ordre du jour dans la séance même où il est proposé. Il faut d'abord que la Chambre ait, dans ce but, fixé une date spéciale.

Chez nous, comme nous l'avons exposé, il arrive souvent que les interpellations se terminent sans qu'aucun ordre du jour soit déposé. Il n'en est pas ainsi en Italie. Si le député interpellant ne dépose aucune *mozione* (c'est le mot dont se servent les Italiens), un de ses collègues a soin de le faire en son lieu et place. Cela s'explique. Certains députés, amoureux d'agitation bruyante, sont toujours tentés d'interpeller le gouvernement, même en l'absence de motifs sérieux et sans espoir d'ailleurs de faire adopter par la Chambre une résolution quelconque. Mais, quand le député sait d'avance que, s'il ne présente pas d'ordre du jour, d'autres membres en proposeront un qui contrariera peut-être ses vues et sera conçu dans une forme défavorable pour lui, (par exemple, un ordre du jour d'approbation pour le ministre au lieu d'un vote de blâme), il hésitera certainement à se lancer dans une échauffourée qui ne peut avoir ni pour lui ni pour son parti aucun résultat honorable. C'est une nouvelle preuve de ce fait qu'il est souverainement utile d'exiger que toute interpellation se clôture par un vote.

Voilà un premier mode d'interpellation admis par le règlement italien.

Il y en a un autre: c'est celui que nous avons vu en parlant de l'Angleterre. Le député commence par présenter l'ordre du jour au président. Celui-ci le lit immédiatement, s'il est signé par dix membres, et invite

la Chambre à fixer jour. S'il y a moins de dix signatures, l'ordre du jour est renvoyé aux bureaux et il n'est lu que si la lecture est autorisée par trois d'entre eux. Ici encore la fixation du jour appartient à la Chambre.

Dans l'article de la *Revue politique et parlementaire* déjà cité, M. Bonghi — et cela nous paraît très rationnel — émet l'avis que ce dernier mode d'interpellation est de loin préférable et qu'on a tort de laisser une autre voie ouverte.



Revenons à la *Belgique*.

L'article 31 du règlement de la Chambre belge est ainsi conçu :

« Le membre qui se propose d'interpeller le gouvernement fait connaître son intention et l'objet de son interpellation, soit par motion d'ordre, soit par une déclaration écrite au président, qui en donne lecture à la Chambre. La Chambre fixe par assis et levé, immédiatement ou à la séance suivante, si le gouvernement le demande, le jour où l'interpellation aura lieu. Elle ne peut en aucun cas être remise à plus de huit jours sans le consentement du membre qui a fait la motion. »

C'est tout ce qui est dit dans notre règlement au sujet des interpellations. Ce système met tout simplement le gouvernement à la merci des députés. Devant le flot des interpellations qui se succèdent les ministres n'ont qu'une seule chose à faire, c'est de s'incliner. Ils peuvent bien à la rigueur refuser de répondre; mais ils ne le font pas, sinon l'opposition crierait trop facilement victoire.

Les Belges, on l'a dit souvent, ont toujours eu dans le pouvoir législatif plus de confiance que dans le pouvoir exécutif, et c'est pourquoi ils sont portés à

exagérer les pouvoirs du premier, sans trop se demander s'ils ne consacrent pas ainsi un empiétement sur les attributions du second. C'est très bien de laisser aux députés la liberté la plus large possible et la plus entière initiative. A une condition pourtant : c'est que cette liberté et cette initiative ne mènent pas à l'obstruction parlementaire et ne paralysent pas l'administration, laquelle est une institution aussi respectable et aussi indispensable que le pouvoir législatif. Or, c'est bien là, semble-t-il, que doit nous mener à brève échéance le régime actuel.

Ne semble-t-il pas dès lors nécessaire et urgent de suivre l'exemple des pays étrangers, en réglementant d'une façon plus efficace le droit d'interpellation, de façon à sauvegarder tout à la fois le droit de contrôle de la minorité et le droit d'agir et de gouverner de la majorité?

1° *On pourrait exiger, comme on le fait en Angleterre, que tout député qui veut interpellier le gouvernement remette préalablement au bureau le texte de l'ordre du jour qu'il compte présenter à la Chambre.*

2° *Cet ordre du jour, après avoir été lu par le Président en séance publique, serait immédiatement renvoyé à l'examen des sections et ne pourrait être débattu à la Chambre que si deux sections au moins jugent la discussion opportune.* Cela nous semble plus efficace que d'ordonner que chaque interpellation soit revêtue d'un certain nombre de signatures... L'ordre du jour passerait de la sorte par une première discussion toujours plus calme, et partant plus sérieuse, que la discussion publique. De plus on aurait l'occasion d'écarter les interpellations qui n'ont d'autre but que d'empêcher la Chambre de faire une besogne plus utile.

3° *On fixerait une séance par semaine où les interpellations auraient le pas sur les autres objets à l'ordre du jour.* En dehors de cette séance elles ne pourraient être discutées.

4° Toutefois, si le temps consacré aux interpel-

lations était ainsi limité, il pourrait arriver qu'une interpellation particulièrement opportune ne trouvât pas de place, alors que d'autres, qui le seraient moins, viendraient en ordre utile. *Il faut donc que la Chambre belge, de même que la Chambre anglaise, ait toujours le droit d'assigner à une interpellation déterminée un rang de priorité.*

5° *Enfin il serait utile de modifier la dernière disposition de l'article 31.* Aucune interpellation ne peut aujourd'hui, sans le consentement de l'interpellant, être remise à plus de huit jours. Avec ce système il suffit du mauvais vouloir d'un député pour interrompre sans nécessité la discussion soit d'un budget, soit d'un projet de loi. Si l'on tient à fixer un délai maximum, que l'on prenne celui qui est établi en France et qui est d'un mois.



Telles sont les considérations qui nous ont été suggérées par une étude attentive et consciencieuse des différentes législations en matière de *questions* et d'*interpellations*. D'autres remèdes, peut-être meilleurs, seront sans doute proposés, quand la question de la revision du règlement sera portée devant la Chambre. Nous avons cru néanmoins utile de réunir ces notes.

Beaucoup de gens, en effet, croient que toute la réforme parlementaire doit consister dans ce point unique: le renforcement des pouvoirs du Président. C'est une erreur. Incontestablement ce point est très important. Mais on aurait tort de l'envisager comme une panacée en dehors de laquelle il n'y a rien, et qui, à elle seule, peut tout guérir. La crise d'impuissance dont souffre notre Parlement est due à des causes multiples. Parmi elles il faut citer, en tout premier lieu, l'abus des interpellations.

GEORGES VANDEN BOSSCHE



JEUNE FEMME

*La jeune femme rêve aux bras de son fauteuil :
Blanche d'une blancheur de cierge, diaphane,
Languiissante. On dirait une fleur qui se fane
Sous le soleil mourant d'un firmament en deuil.*

*Pourtant le ciel est pur, la brise est embaumée,
Le printemps fait vibrer ses chansons dans les cœurs
Et sème à pleines mains d'ineffables langueurs ;
Tout chante en l'Univers : « Qu'il est doux d'être aimée! »*

*Et c'est de tout cela qu'elle souffre : l'azur
Immaculé lui verse une douleur dans l'âme ;
Avril a trop de fleurs, le soleil trop de flamme
Pour ce cœur où le spleen jette son voile obscur.*

*Car elle songe au temps où, jeune fiancée,
Elle choyait le rêve heureux qu'elle a formé
De traverser la vie au bras du Bien-Aimé,
D'être son seul espoir et sa seule pensée.*

*Tout lui parle d'amour, lui rappelle le soir
Où le premier baiser a frémi sur sa lèvre
Et la nuit nuptiale où l'amoureuse fièvre
A fait bondir son cœur de plaisir et d'espoir.*

*Mais son époux l'oublie aux pieds d'une maîtresse
Aujourd'hui ; son beau rêve, hélas ! s'est effacé ;
Sous le ciel sans nuage, elle songe au Passé
Fleuve de rêves menteurs d'immuable tendresse...*

AUGUSTE LEFÈVRE



CHOSSES UNIVERSITAIRES

Les Chansons d'étudiants dans les Universités allemandes

PUISQUE nous sommes à parler de choses universitaires, pourquoi ne pas m'admettre à causer simplement en camarades? Le sujet de cette causerie comporte de parler de chansons d'étudiants, mais spécialement d'en parler à des étudiants, et surtout d'en parler en étudiants et nullement d'en disserter à perte de vue au point de vue professoral.

En Allemagne, c'est de cette façon seulement qu'il est permis de parler des chansons d'étudiants.

Outre Rhin, on envisage le *Commers-Buch* comme le livre par excellence des adeptes universitaires, c'est que toute la vie de l'étudiant allemand a passé dans ce livre de chansons, que je maniais encore studieusement il y a quelques mois. Je vous demande le plaisir de vous le présenter en due forme par ses noms et qualités. Il s'appelle « *Commers-Buch* ». Non qu'il soit un livre de négociant, un livre par doit et avoir, où les graves commerçants allemands notent les dettes des Messieurs et Seigneurs Étudiants; non, pauvre et joyeux *Commers-Buch*, tu es un livre de commerce dans le sens où nous disons d'un de nos amis, beau caractère, aimable et spirituel, qu'il est d'un commerce agréable,

pour indiquer que sa conversation nous plaît et qu'il est de relations charmantes. Ainsi en est-il du « *Commers-Buch* » : c'est un livre de toutes nos relations amicales; quoi qu'il arrive de triste ou de gai à un de nos copains, à nous-mêmes, à la patrie, à notre club d'étudiants, le « *Commers-Buch* » est là pour redire et chanter comme le chœur de la tragédie antique qui assiste, médite et ressent avec le spectateur et avec l'âme des héros, les malheurs ou les triomphes qui s'étalent à la scène et prolonge profondément ainsi comme en une harmonie ou un passionné ressouvenir, les drames des principaux personnages tragiques.

Vous croyez peut-être que par cet exorde pompeux et antique je ménage à ma causerie un contraste rapide et que ce pauvre livre de chansons, que j'ai annoncé au son de la trompette épique, va se trouver n'être, après tout, qu'une série de drôleries, par exemple, un ramassis de parodies bouffonnes, ridicule satire des grandeurs classiques.

Eh bien, non; ce livre renferme, certes, un lourd contingent de gaies pochades, voire même quelques scies de cours, mais cela ne fait que mieux ressortir un autre répertoire qui manque presque entièrement aux universités de ce côté-ci du Rhin. A côté de quelques rengaines, on est frappé de voir qu'en Allemagne les chansons des étudiants, sans s'en moquer jamais, gardent tout un trésor de belle et vaillante poésie. Dans le vieux livre il y a plus d'une chanson aimée qui est magnifique d'envolée et de splendeur pénétrante.

En Belgique, en France, quand on entend dire que des étudiants vont chanter la patrie, le devoir, l'amitié, on se met immédiatement en mémoire les sèches poésies ineptes qu'on fait chanter aux grandes circonstances; cela s'appelle des cantates. On n'y voit que mots abstraits, que redondances baroques; comme dans le vers dont parle Boileau, tout cela cache mal la pauvreté stupide

du poète en mal de dire quelque chose où il sait d'avance qu'il n'y aura rien à dire. Si vous ne vous y opposez pas, je citerai comme exemple l'ineffable texte de notre chant national, *la Brabançonne*.

Je dis « ce texte ineffable », non que je veuille être irrévérencieux ou même admirateur insuffisamment épris de la beauté patriotique de notre chant national : mais je veux seulement et simplement exprimer cette vérité que le texte de *la Brabançonne* est d'abord ineffable, parce qu'il ne s'est jamais rencontré un Belge qui le connût, et, secondement, parce que, supposant même le texte connu, ce texte est pratiquement inchantable, il n'est pas de mâchoire qui puisse trouver un plaisir quelconque à en consonner le commencement vraiment décourageant de difficultés. Cela ressemble à un exercice d'articulation que cette première strophe :

Après deS SiècleS, deS SiècleS d'eSclavage
Les Belges ont Reconquis paR leur courage
Le Roi, La Loi, La LibeRté.

J'ai dit que les mâchoires n'avaient aucun plaisir à consonner des syllabes comme celle-là. Il faut ajouter que l'imagination esthétique a encore moins à s'enthousiasmer pour de grands mots généraux où l'imagination languit d'ennui : *la loi, la liberté*. Quand d'aventure par munificence gouvernementale nos artistes, nos peintres ou nos sculpteurs ont la corvée rémunératrice de représenter ces insipides êtres de raison : *la liberté, la loi*, ils savent quelle misère d'éléments esthétiques ils rencontrent dans l'exécution de ces sujets, ils ne s'en consolent qu'en touchant leurs honoraires officiels.

Mais, de grâce, on devrait avoir pitié de nos étudiants et ne pas les obliger à chanter pour rien les maigres splendeurs de ces abstractions.

C'est le plus beau titre de gloire du « *Commerz-Buch* » d'être exempt de ce badigeonnage d'étiquettes d'êtres rationnels et de squelettes d'idées.

Les mêmes grandes choses y sont traitées que dans nos cantates, mais non plus sous leur forme revêche. L'idée philosophique, l'idée universelle, s'incarne dans une vie individuelle; elle n'a pas cessé pour cela d'être elle-même, on la sait là, comme le squelette se devine sous les chairs; mais, en s'incarnant, en prenant physionomie individuelle, elle a cessé d'être de sécheresse abstraite, on peut l'aimer pour elle-même et s'y intéresser. Il y vit la vie des choses concrètes, vous y chercheriez vainement la déclamation des grands mots de l'école libérale de 1830.

Si on y aime la patrie, ce n'est pas parce que c'est un grand mot philosophique et officiel, mais pour un petit coin de vieille terre d'Allemagne, on le décrit avec le paysage dur et le cachet de terroir; et alors ceux qui sont de ce coin-là sentent quelque chose remuer dans leurs veines, leur cœur peut bondir: on dit, en une poésie fruste, leur terre, fière et vieille, avec ses insignifiances ou ses attraits obsédants qu'elle ne révèle que secrètement et lentement à ceux qui se la rappellent ainsi comme une hantise ou un mirage avec la vive fraîcheur des paysages d'enfance.

Vous connaissez par les poètes romantiques le cours du Rhin avec ses eaux clapotantes qui endorment lentement et attirent par une fantaisie enchantée jusque vers le remous soudain et le roc qui brise. Mais, en dehors du Rhin, que de natales esquisses sont dites en chansons de clochers, depuis les Alpes et le Tyrol jusqu'aux piètres choses des moindres et des plus humbles parmi les bourgs. Tout cela est menu, particulier, intime; là, au moins, les généralités ne font pas les seuls frais de la poésie.

La première fois que cela m'apparut nettement, c'était quelques jours après ma première arrivée à Bonn. Et voici comment cela advint. Un de mes amis de Bruxelles avait autrefois assumé dans une corpo-

ration catholique d'étudiants, la charge de « Fuchs major », c'est-à-dire, maître des renards (nous dirions maître des novices ou des apprentis, investi du soin de les initier à la vie corporative). Il est chargé de dresser les bleus qui aspirent à devenir des profès ou des compagnons accomplis, c'est-à-dire, des Burschen. Cet ex-fuchs-major m'avait donné une lettre d'introduction pour ses anciens frères de corporation et je fus reçus par eux, avec la plus grande amabilité; ils s'occupèrent de moi, de mes bagages, du logement et de la pension, qu'il me fallait trouver.

Le soir même, j'étais reçu par l'assemblée comme membre et après une baroque cérémonie latine, comme celle de l'agrégation des médecins de Molière, je revêtais solennellement les couleurs de la société; ces couleurs j'allais avoir à les porter pendant tout mon séjour à Bonn.

C'est d'abord ce couvre-chef sorte de casquette-gibus formant un invraisemblable cylindre tronqué, puis un ruban baudrier et parfois la jaquette aux couleurs de la société. Deux trois soirs de suite, je revins au local; toujours la même gaieté joviale, — puis un quatrième jour quand j'arrivai, on me fit mettre un crêpe au ruban et à la casquette; ce soir là on n'était pas réuni dans la salle ordinaire, mais dans la salle où avait eu lieu ma promotion solennelle; au lieu du brillant luminaire qui éclairait naguère « a giorno », il n'y avait que trois sépulchrales chandelles; le piano préludait par une ritournelle lugubre: on me fit signe de m'asseoir à ma place à la longue table rectangulaire.

Dans le silence pesant, on n'entendait que le morne chuchotis de l'un ou l'autre babillard de la corporation.

Alors, le président, le senior, comme on l'appelle, se lève solennellement; il a la lourde rapière étendue sur la table, il la brandit et la trappe toute retentissante sur la planche de chêne. *Silentium strictissimum!*

Wir singen das schöne Lied « Es zogen drei gesellen » pagina
hundert zwanzig.

Quel était ce chant qu'on interprétait ainsi avec cet apparatus funèbre?

Mon Dieu, la musique n'en était pas majestueusement triste comme une marche funèbre de nos sociétés de fanfares. — C'était une teinte de mélancolie, dans une fraîche et naïve mélodie populaire, facile à rythmer et à entonner; une phrase musicale comme les travailleurs et les soldats en fredonnent à l'infini en Allemagne.

Mais ce qui intéressait bien plus que la musique, c'est la petite poésie simple à laquelle elle était adaptée : le thème tient en quelques mots : ce sont trois étudiants, qui vont dans une auberge, voient le cercueil de la belle jeune fille qui y vient de mourir; un des jeunes gens dit : je l'aurais aimée; l'autre, je l'ai aimée; et le troisième dit : Oh! je t'aime encore et je t'aimerai toujours.

C'est tout le sujet — la chanson tout entière finit, le reste n'est que détails.

Quand le chant est terminé, je demande à mon voisin : Warum ist es so traurig heute?

Il me répond : Ein alter Herr ist gestorben.

Je traduis littéralement cette réponse : Un vieux Monsieur est mort; j'ai beau la méditer, elle ne m'apprend rien. Je commence à croire à une mystification organisée à mon intention : je m'adresse encore à mon voisin : Wer ist denn gestorben? Qui donc est mort? Der Pfarrer von Rheinsdorf. — Le curé de Rheinsdorf. et peu à peu, j'apprends qu'on appelle alter Herr ou Philister, tous les anciens membres de corporation qui ont quitté l'université pour prendre une carrière active.

Toutes ces explications, bien loin d'éclaircir le mystère, le rendent plus étrange. Je me demande toujours pourquoi la corporation choisit la romance de la *Wirthin Töchterlein* pour chanter à la mémoire du vieux curé de Rheinsdorf. — Mon Dieu, me dit mon interlocuteur, nous avons beaucoup aimé ce pauvre vieux prêtre qui

nous régalaient si volontiers d'innombrables bols de vin chaque fois, qu'en été, le hasard des excursions du dimanche attirait la corporation aux environs de Rheinsdorf. — Et l'affection que nous avons eue pour lui survit à la mort, c'est ce que nous avons voulu dire par cette chanson.

Je me remis à resonger au texte de la chanson pour y découvrir ce sens éloigné. Les premiers vers ne sont que récitatifs, pour indiquer le décor.

Puis les trois jeunes gens parlent de leur amour pour la jeune fille morte; mais tous trois en parlent d'une façon toute différente et qui s'oppose nettement et forme une gradation dans les trois strophes de la poésie.

Le premier ne l'a jamais aimée et ne l'aimera jamais; il s'est contenté d'écarter son suaire, il l'a regardée avec une compassion triste : « Si tu vivais je t'aimerais. »

Pour le second, tout est fini; son amour est perdu, il ne veut plus voir celle qu'il a aimée, il la recouvre du linceul et se détourne pour pleurer.

Mais, le troisième a pour elle un amour plus puissant et plus fort encore que la mort, il écarte rapidement le suaire et embrasse au front la morte livide! « Je t'ai aimée toujours; je t'aime encore aujourd'hui; et je t'aimerai éternellement! »

Celui-là, c'est le véritable amoureux, dit mon compagnon, c'est de cet amour plus fort que la mort que nous aimons ceux auxquels nous avons donné notre cœur. C'est de cet amour plus fort que l'amour que nous, catholiques, nous aimons notre vieil ami de Rheinsdorf.

On chanta ensuite le chant des enfants de roi où tout n'est que l'expression des tristesses de la mort. L'exposition est écoutée et l'évocation imprécise comme un rêve ou un drame de Maeterlinck. Puis ce fut à l'apologie du défunt. Le président, le senior fait chanter une mélodie grave et large adaptée aux célèbres vers d'Horace : Integer

vitæ... Et aussitôt après le senior rappelle en quelques mots simples ce que le vieux curé avait été pour la corporation, pour Dieu et pour les pauvres. Puis, avant que la séance ne soit levée, il y eut une dernière chanson de deuil. Cette chanson est étrange et mystérieuse, elle peut servir de type pour toute une série de chansons dont le fatidique superstitieux forme tout le sujet. Voici le récit. Dans une société de trois jeunes gens deux meurent coup sur coup; le survivant, par hâblerie, fait remplir de bière le verre des défunts. En riant il choque le verre des défunts et il tombe mort en buvant à leur santé.

Après cette dernière chanson macabre on casse solennellement le verre du membre décédé. Pour cela la salle est plongée dans l'obscurité la plus complète. Au milieu d'un silence de mort, le sénior commande une Guindaille ou Salamander à l'honneur du mort. Pour cette Salamander le cliquetis des verres se bat sur le plancher, comme si on trinquait avec le sol qui a reçu le défunt dans sa suprême couche de terre; puis, cette Salamander terminée, le senior projette de toutes ses forces sur le sol son verre qu'on entend éclater en mille pièces, et dans l'obscurité l'assemblée s'écoule lentement après être restée enveloppée en un silence obsédant, qui impressionne douloureusement.

Heureusement dans notre corporation de Bonn le Commers Buch ne servait pas tous les jours à célébrer la mémoire des morts. Nous avions hebdomadairement une réunion solennelle ou Kneipe officielle. Ces jours-là les menus faits de la vie de la semaine étaient largement exploités comme matière à chanson.

Vous savez qu'une corporation allemande, tout comme une abbaye, tient chronique des faits et gestes : ces fastes sont lues solennellement par le plus loustic de la bande, qui, — pendant la dégustation de bière générale et obligée — installe sa chaise posément sur la table et en verve de trouvèrerie, profère gravement sous

forme historique les quolibets qu'il a enregistrés au compte de chacun. Or il arrive souvent que le rédacteur en veine d'inspiration s'essaie à jouer au poète et compose à l'adresse du héros de la semaine un texte de chanson. Ces nouvelles strophes qui se chantent sur des airs anciens, ne les cherchez pas dans le *Commers-Buch* ; elles en restent bannies, parce que la malice toute personnelle suffit à les graver dans la mémoire. Si l'apostrophe réussit, — longtemps après, il suffira d'un mot, d'une allusion du personnage pour rappeler la chanson ; surtout si elle est mordante et spirituellement injuste et démesurée. Cette chanson, parce qu'elle a son héros dans la société estudiantine, aura, par là même, une actualité tout indiquée. On la verra reparaitre dans les circonstances quasi officielles, lors d'une solennité en l'honneur du héros, pour fêter sa promotion doctorale ou professorale. — Les *Füchse* surtout, c'est-à-dire les étudiants de première année, par une feinte insubordination, ont l'art d'entonner intempestivement la chanson moqueuse ; cela leur vaut invariablement une punition disciplinaire qui n'est pas bien méchante, puisqu'elle se borne à leur faire porter leur verre aux lèvres jusqu'à ce que l'offensé leur crie grâce.

Je me rappelle une chanson dirigée contre notre président, cette chanson les *fuchs* l'entonnaient en guise de motion d'ordre, chaque fois qu'ils n'étaient pas satisfaits de l'autorité. De la chanson je n'ai jamais entendu que les premiers mots du début : « *am præsidim sitz ein greizer*, à la présidence est assis un vieux » — c'est tout ce que j'en entendais, — aussitôt la rapière présidentielle tombait sur la table avec fracas et le senior, comme un Neptune courroucé, faisait taire tous les « *Füchse* » qui, après tout, ne chantaient et ne murmuraient hors de propos et à tout propos que pour s'affirmer dans leur rôle et faire sentir qu'ils avaient le droit d'être plus jeunes, plus fous que leurs condis-

ciples plus âgés, auxquels ils devaient obéissance et respect.

Il faut se figurer ces espiègleries sans conséquence tragique : il faut les voir dans ce petit cercle de la corporation allemande dont le caractère est avant tout intime et familial. Et vraiment tout favorise cette intimité. D'abord on est peu nombreux ; une dizaine, — parfois une vingtaine, — rarement plus ; mais ce petit groupe est profondément uni : on vit ensemble du matin au soir. On se sent engagé non-seulement vis-à-vis des membres qu'on a comme collègues, mais encore vis-à-vis des anciens, des membres passés, et — mon Dieu les corporations vivent toujours — engagé vis-à-vis de l'avenir. Nous avons la stabilité que donne le foyer : notre maison nous appartenait avec ses jolies et grandes fenêtres, ses grandes salles et ses jardins ; presque tous nous y prenions nos repas ; six d'entre nous logeaient aux étages. — Mais surtout, dans pareil milieu, l'autorité du chef, qui devait être paternelle et douce aux faibles et aux jeunes, était cependant vraiment effective et respectée : jamais l'ombre de révolte n'accueillait ni l'ordre du chef ni le vote disciplinaire du conseil des Burschen ; ou anciens étudiants passés maîtres ou profès.

Il n'y a pas que les membres les plus en vue de la famille corporative qui aient le privilège d'avoir leur chanson, d'inspirer le génie des poètes universitaires. Chaque fête spéciale, chaque réjouissance, les buts de promenade, le moindre village ou promenade intéressante est gratifiée d'une chanson originale. C'est ainsi qu'a pu se former pour la première fois le « *Commersbuch* » en codifiant les meilleures de ces innombrables productions. Et depuis l'origine le *Commersbuch* chaque année va s'enrichissant d'un grand nombre de lieder, qui sont éclos de fraîches imaginations d'étudiants poètes et musiciens.

L'éditeur, — qui, lui aussi, s'enrichit d'ailleurs, — gratifie de primes respectables les plus belles chansons nouvelles. Et souvent les plus grands parmi les écrivains ne dédaignent pas de concourir.

Un des plus anciens joyaux du trésor traditionnel c'est sans contredit le célèbre *Gaudeamus igitur*. Mon Dieu, je le veux bien, au point de vue d'une philosophie morale orthodoxe le *Gaudeamus* n'est pas défendable : C'est un cri de joie, mais de joie pesante, de plaisir matériel et à la façon d'Horace ; c'est la joie épicurienne de pouvoir s'amuser encore avant d'entrer dans le néant absolu de la mort. Mais n'insistons pas sur ce point, je vous ai promis de n'être, dans ces pages, professeur ni de morale orthodoxe ni d'autre chose. Pour les étudiants, « le *Gaudeamus* » n'est que ce qu'ils y voient, c'est-à-dire, avant tout, la force de joie et d'insouciance, — la jeunesse toute au plaisir de se sentir vivre en ses vigoureux élans d'énergie.

C'est ce qui marque aussi la vieille mélodie ; le rythme en est accentué comme dans une marche chanson. Mais le *Gaudeamus igitur* offre bien d'autres avantages : il a des mentions et des attentions spéciales, d'abord pour le corps professoral, les autorités urbaines et civiles *in genere et in specie*, sans oublier les généreux Mécènes de l'Université. Vous jugez quel parti on peut invariablement tirer de ces strophes, quand une de ces autorités fait d'aventure son apparition aux séances officielles de la corporation. Vous achèverez d'être convaincu des mérites universels du chant universitaire, quand vous saurez qu'il se termine par une exécution collective à tout ce que les étudiants abhorrent, la tristesse, le diable qu'ils ne veulent même pas dans leur bourse, et en particulier les bourgeois et autres contempteurs des corporations estudiantes.

En outre du *Gaudeamus* il y a d'innombrables poésies qui humblement se contentent de peindre une seule

parcelle de la vie universitaire; elles sont composées par exemple pour illustrer telle auberge, pour célébrer une fête, une inscription à l'Université, l'examen, la nouvelle année, un départ, une bienvenue, une beuverie ou dégustation, un jeu de quilles, que sais-je encore, vingt raisons et cent prétextes.

Je voudrais dire un mot d'un genre particulier de chansons. les chansons de patois et de terroir qui forment un des plus pittoresques recoins du répertoire. En Belgique nous avons quelques poésies de ce genre. Quand, dans nos excellentes sociétés provinciales on reçoit un namurois ou un tournaisien, c'est politesse toute trouvée que d'entonner en son honneur *Le bia Boquet* ou bien *Les chon klokier*. Le Commerc Buch a recueilli en grand nombre les chants des plus frustes patois et des moindres bourgades. Telle certaine mélodieuse petite ariette conservée dans le parler des paysans de Souabe et qui n'en semble que plus naïve; c'est la plus fraîche peinture du mois de mai.

On pourrait citer ainsi à foison des lieder locaux : c'est de Saxe, de Bavière de Franconie et de mille coins un chant de caractère propre dû au parler pittoresque de l'empire morcelé. Tous les morceaux sont d'une part très-faciles de mélodie, mais en même temps très empreints d'un rythme différent, caractéristique et propre comme le peuple auquel on les emprunte et l'âme des paysans qui les ont trouvés, gardés et chantés de temps immémorial.



Un domaine tout à fait propre au monde universitaire c'est le domaine des parodies classiques. Ici plus de but d'honorer un visiteur, de célébrer une amitié, un clocher lointain, — ce qu'on chante c'est la vie professionnelle de l'étudiant, c'est le devoir ici qui reprend

ses droits : après s'être fatigué à bloquer mille choses raides et désespérément sèches, on éprouve le besoin de se détendre et de se secouer pour s'affirmer et se sentir délivré.

Même en Belgique, pour nous affirmer notre liberté après un examen au seuil des grandes vacances, il y a, je le sais, un plaisir triomphant à jeter ses cours au plafond, à les piétiner ou à les jeter cruellement dans le poêle.

En Allemagne on éprouve, en plus, une joie extrême et toujours renouvelée à se venger des labeurs studieuses par des parodies cruelles.

La corporation est condamnée à entendre un peu irrévérencieusement traiter les grands auteurs et les grands hommes qu'on étudie avec respect.

Il n'y a pas que les philologues et les humanistes qui, par des chansons humoristiques, se vengent de leurs ennemis studieux, Tacite et ses congénères. Le « *Commers Buch* » est inépuisablement riche de chansons médicales, philosophiques, botaniques, pharmaceutiques, historiques et autres mots de même finale comme chimiques, physiques, zoologiques etc. etc... Telle la triste complainte géométrique de deux pauvres parallèles qui ne peuvent se joindre; le chant du docteur Isenbart qui de guérir possédant l'art, ne manque jamais la vie de ses clients. Vous imaginez facilement quelle ressource présentent ces chants professionnels et quelle répertoire pour les banquets qui réunissent les anciens collègues naguère contemporains de cours.

La sainte théologie elle-même n'est pas toujours à l'abri de la satire. Telle la romance solennelle relatant l'entrevue du patriarche Noé avec Dieu; entrevue bien digne d'être chantée, puisqu'elle nous valut la fabrication du vin, cette dotation mémorable qui a droit à la reconnaissance de tous les buveurs de tous les pays. La chanson affecte un mode d'une solennité ample et grandiose sur un texte dont la simplicité, la platitude et

la trivialité familière et bon enfant contrastent étrangement et contribue à faire de la chanson un modèle de parodie.



Malgré les évocations funèbres du début de cette causerie, ce que j'ai dit ensuite suffit pour vous laisser cette idée que le *Commers Buch* n'est pas triste; mais la gaité n'est pas seulement cet abandon charmant qui nous permet de traiter ainsi en se jouant des plus graves sujets de préoccupations : elle a un domaine propre. Une fois débarrassé du collier officiel de l'étude, il reste encore à donner libre cours à l'imagination, cette folle du logis, qui, pour le temps de l'étude, avait pris la livrée de servante et qui redevient joyeusement reine comme une petite cendrillon des contes des fées.

La récréation n'est pas seulement l'heure des insouciances folles, elle est quelque chose de plus : c'est l'heure de la liberté de penser et de rêver sans entrave; on ne se sent arrêté par rien. Pendant l'étude on doit exécuter et peiner, suivre patiemment et péniblement une marche pesante à travers mille difficultés et déboires : mais à l'heure de la récréation les projets naissent, les discussions amicales surgissent et les idées s'échafaudent comme par enchantement. C'est à ces réunions qu'on se donne, de tout cœur, au charme des idées et des choses. Les sentiments eux-mêmes ne nous dominent et ne reçoivent guère leur ampleur que pendant ces heures qui nous délivrent du labeur et nous rendent à nous-même la bride sur le cou.

A ce propos laissez-moi vous dire un mot simple d'un instituteur allemand rencontré en août dernier par deux bicyclistes, qui ne parlaient guère que français (1). Un jour

(1) Deux journalistes français dont je reproduis le récit.

de congé les écoliers étaient partis en promenade, le professeur et les écoliers sur la grand'route entonnaient avec entrain sur l'air connu de « La marche sacrée de Meyerbeer », des paroles vibrantes, où revenaient sans cesse les mots *Dieu et Patrie. — Gott und Vaterland.*

Quand nous eûmes bien suivi la jeune cohorte, comme il fallait poursuivre notre route, je criai, car la troupe de nos jeunes Wurtembergeois occupait toute la chaussée. L'instituteur battait la dernière mesure. Il commanda : Halte! sévèrement, et tout aussitôt se tournant vers nous, il eut un bon sourire.

Puis, agitant son chapeau, il me dit ces deux mots, faisant allusion à nos machines dans un français qu'il avait évidemment peur de compromettre s'il en disait trop long :

Le progrès!

Alors il cria en allemand : « Vive le progrès! »

Et les jeunes gamins répondirent : « Vive le progrès! »

Une politesse en valait une autre. Sans descendre de bicyclette, je lui dis, en me mettant au pas, très-doucement :

A la bonne heure, vous leur apprenez de beaux chants : Dieu et la Patrie! Et sur de la musique de Meyerbeer encore!

Son sourire s'épanouit tout à fait. Levant vers nous deux grands yeux, très animés, derrière ses lunettes, il répondit vivement :

Oui, Dieu et Patrie! Bon, plus bon que tout. Mais suffit pas dire. Faut chanter, chanter, chanter....

Et se frappant le front, il ajouta :

— Pour que Dieu et Patrie entrent là!....

La réponse était, on en conviendra, topique. Nous complimentâmes le jeune instituteur Wurtembergeois, et nous échangeâmes avec lui des saluts pleins de cordialité.

Il nous laissa rêveurs, ce pédagogue de village, en vérité.

Bientôt nous l'entendîmes commander demi tour pour rentrer dans le village, aux accents accélérés de la Marche sacrée.

Gott und Vaterland! Nous écoutâmes, charmés, l'hymne patriotique s'éteindre derrière nous, et à la chute de la phrase finale, nous chantâmes aussi : *Gott und Vaterland!* à pleins poumons.

On dit, et avec raison, que le collège et l'Université nous forment à tous les grands enthousiasmes. Mais avez-vous déjà songé à la réalité? Avez-vous pensé que, somme toute, pendant toutes les humanités et les années d'université, nos pauvres professeurs n'ont guère de répit pour vous parler avec cœur, de la fierté, des sentiments de courage, de l'amour et de toutes les grandes choses qu'on nomme foyer, famille, amitié, patrie, Dieu.

Quand donc apprendra-t-on à aimer tout cela sur les bancs de l'école? Il est vrai que quelques mentions ou nomenclatures au hasard pénible des thèmes et des versions suffisent à en faire connaître les appellations, même en plusieurs langues. Mais quand cela fait-il battre les cœurs? Pour faire cela il faut plus que les leçons et les cours qui parlent à l'intelligence. Il faut plus que les vérités d'un enseignement d'idées; il faut, dans les universités et les cercles, les splendeurs attirantes du beau qui se fait sentir. En Allemagne on comprend la grande puissance de ces modestes chansons qui, par leur musique et leur poésie simples, ont la sève vivante de l'art, puisque, après tout, leur force est dans le prestige merveilleux d'un véritable et magistral art populaire.

Vous savez ce passage de l'Évangile où Notre Seigneur Jésus-Christ s'élève avec indignation contre l'obstination des Juifs qui repoussent sa doctrine. Mais vous êtes-vous déjà demandé pourquoi, en cet endroit,

Notre Seigneur a recours à une comparaison en apparence étrange où il se dit un chanteur de chansons qui chanterait sur la place publique des chansons et des rondes que ces Juifs ne veulent pas entendre et dont ils ne veulent pas subir l'entraînement? Cette comparaison stigmatise les Juifs et les montre en quelque sorte impardonnables de rejeter l'évangélique doctrine, puisque celle-ci était allée jusqu'à se faire populaire comme une chanson, facile à comprendre comme une chanson, et impérieusement et doucement entraînant comme une chanson qui s'insinue par son rythme puissant, qui enlève les efforts, qui soulève de terre, donne comme une griserie de force et décuple d'ardeurs et d'énergies.

Quand vous, étudiants de l'Université catholique de Belgique, qui dans notre patrie avez votre place si large dans le grand parti du Christ, vous avez, vous aurez parfois et souvent à vous adresser au peuple pour le défendre et le grouper autour de vous au nom de notre divin Maître; puissiez-vous alors dans vos travaux vous rendre cette justice que votre vie et vos paroles montrent encore cet Évangile du Christ resté ce qu'il était, — Évangile vivant, persuasif et entraînant comme une chanson, — un évangile qui n'enseigne pas seulement les intelligences, mais prêche les cœurs.

Je m'arrête et ne veux plus dire qu'un trait. Les étudiants catholiques de Louvain avaient, il y a quelques années, organisé des contre-manifestations qui consistaient à suivre en groupe les socialistes dans leurs sorties pour désorganiser leurs chants d'ensemble anarchistes et antireligieux.

Il y avait les chants affreux, comme « Faisons la lutte aux cieux », et bien d'autres encore, « Le Noël socialiste » et tous les refrains d'enfer.

Le croyez-vous pour couvrir la voix infâme de ces refrains, nous cherchions vainement un chant catholique, vivant et martial à chanter dans la rue comme protestation.

Vous me direz que nous voilà arrivé à la question sociale, c'est-à-dire bien loin de nos chansons d'étudiants. Mais que voulez-vous? C'est erreur de croire que notre Université et son monde d'étudiants n'est rien dans l'ensemble social, ne peut rien et ne soit rien. L'université avec son patrimoine d'idées et de cœur, n'est pas seulement les cours où l'on vient écrire à la dictée, ce sont aussi nos sociétés, nos cercles intimes. Pour l'université, pour ces foyers familiaux des sociétés universitaires, pour faire qu'on s'y amuse plus et mieux, pour les traditions et les idées vivifiantes et fortes, on a trop oublié cet art vivace des chansons. Ce serait œuvre bonne, utile et cordiale de mettre en honneur, ces chants estudiantins et les faire populaires dans notre université. Dieu veuille que l'humble essai que vous tenteriez soit le point de départ de chansons populaires pour le peuple catholique. Ainsi, vous qui êtes unis par la foi et l'amitié, vous entendez souvent dire la parole sacrée : « *qu'il est doux, qu'il est agréable à des frères d'habiter ensemble!* » ne trouvez-vous pas que plutôt que de vivre ensemble, sans chanter en chœur, il est plus vivant et plus fort pour des amis aussi intimes de vivre ensemble en sachant chanter en chœur à pleine voix leur amitié dans la foi, leur gaîté, leur rêve et leurs enthousiasmes.

A. THIÉRY





MELANCOLIE

*Et je m'en allais seul, lorsque le crépuscule
Annonce la fin d'un beau jour,
Quand le nuage d'or dans le couchant ondule,
Que l'oiseau chante avec amour.*

*Et le ciel bleu moiré par des franges de flammes,
Et la brise amante du soir,
Et la nature en rêve, imprégnaient dans mon âme
Ce qu'on ne doit jamais revoir.*

*Et je rêvais aussi, moi, pauvre solitaire,
Dans le sentier bordé de fleurs,
Je rêvais au soleil, que ma vie éphémère
Devait m'arracher dans mes pleurs.*

*Je rêvais aux côteaux, à la sombre vallée
A la forêt qui toujours dort,
Au moulin frissonnant qui de ma destinée
Annonce le pénible sort.*

*Elle passe, la vie, et tout passe avec elle,
Et la jouissance et l'amour ;
Faible et frêle, elle naît, jaillit en étincelle
Et se dissipe sans retour.*

HENRI DEMAIN





ESQUISSES PRINTANIERES

Pour ADOLPHE HARDY

I — Le Saule

*Près du grand lac d'azur où se mirent les merles,
Près des sorbiers tremblants où scintillent des perles,
Un saule crevassé se penche tristement ;
Il regarde sur l'eau vaguer très lentement
Les nénuphars en fleurs, ouvrant leurs ailes blanches
À quelque larme d'or tombant du haut des branches,
Il regarde un oiseau qui gazouille et qui boit,
Là-bas dans le gazon, à l'abreuvoir étroit,
Et le chat qui l'épie et doucement miaule.*
.....
C'est triste au bord du lac, le regard d'un vieux saule.

II — Tristesse

*Le soir tombe dolent dans la plaine qui penche
Et met des pleurs d'argent sur l'œil de la pervenche,
Dans les buissons de houx, de tristesse abattus,
Tous les petits oiseaux, endeuillés, se sont tus :
Car là, dans le sentier qui monte au cimetière,
Parmi les froids tombeaux de verdure et de pierre
D'un poète, mort jeune, arrive le cercueil...
.....
La pervenche s'éploie au pied du chèvrefeuille,
La brise en long soupir, gémit sur chaque branche,
La nuit descend là-bas sur la plaine qui penche.*

III — Croquis d'été

*C'était un coin charmant, et plein de doux murmures,
La pâquerette d'or y côtoyait les mûres,
Dans les feuillages verts des couples de pinsons
Répondaient dans leurs chants, aux oiseaux des buissons,
Un grillon gentiment agitait ses crécelles,
De çï, de là, partout, volaient les demoiselles,
Dans les rayons filtrés à travers les rameaux
Brillaient des papillons tout comme des émaux.
Et plus loin se trouvait en dessous de vieux chênes
Un banc rongé de mousse au milieu de verveines.*



PROFIL. DE VIEUX

*Parfois pendant l'été, sous les branches d'un arbre,
Des vieillards deux à deux vont s'asseoir sur les bancs,
Pour réchauffer tremblants leur visage de marbre,
Au soleil qui sourit à ces êtres mouvants.*

*Ils écoutent alors s'élever en cantiques,
Les voix de mille nids cachés dans les buissons,
Et pendant que ces sons s'éparpillent mystiques,
Ils sentent sur leur dos passer de frais frissons.*

*Car leurs jours sont comptés là-haut dans le grand livre,
Peut-être que l'hiver ils seront sous les croix;
C'est pour cela, qu'à deux, toujours contents de vivre
Ils s'en vont ranimer leurs amours d'autrefois.*

.....
*Ce sont ces petits vieux dont le charme m'opresse
Et c'est quand je les vois s'en aller deux à deux,
Promenant dans les parcs leur dolente vieillesse
Que je me ressouviens, et que j'ai pitié d'eux.*



EXTRÊME-ONCTION

*Avez-vous déjà vu dans une rue étroite,
Passer hâtivement un vieux prêtre en surplis,
Précédé d'un enfant aux yeux bleus, au front moite,
D'un enfant habillé d'une toge à longs plis?*

*Avez-vous entendu la clochette qui tinte,
Qui tinte comme un glas, dans le morne des cieux?
Avez-vous entendu devant la coupe sainte
Tomber en pleurs d'argent ces sons mélodieux?*

*Alors avez-vous vu s'agenouiller les femmes,
Sur le gris endeuillé des pierres du trottoir?
N'avez-vous point senti quelques secrètes flammes,
A voir ce Dieu porté par la route le soir?*

VICTOR LUYSSSEN





PETITE CHRONIQUE

Les lettres françaises portent, depuis le 16 juillet, le deuil de celui que certains avaient décoré, dans sa vieillesse, du titre de maréchal des lettres : *Edmond de Goncourt*.

On a souri de ce titre; et, pourtant, le haut et aristocratique vieillard, demeuré vigoureux et droit, au pâle visage d'énergie et de fierté, barré d'une cavalière moustache à la Richelieu, troué, sous le front large, d'yeux aigus et noirs, et qu'encadraient noblement les boucles d'une longue chevelure blanchie, dit-on, en une seule nuit, évoquait à merveille le chef illustré, à coups d'audace, en maintes batailles, victoires dont il garde l'orgueil, défaites dont s'éternise la mélancolie.

Il attestait, ce titre suprême, le rang conquis dans l'armée littéraire, au prix de quarante ans de lutttes et d'acharné labeur, par l'ultime survivant de cette pléiade qui compta Flaubert et Leconte de Lisle, Banville et Baudelaire, Taine, Renan et Paul de Saint-Victor.

Edmond de Goncourt, qui faisait, seul encore parmi nous, figure d'ancêtre, apparaissait, par excellence, comme le modèle de l'homme de lettres. Il en avait les ridicules et les manies : une susceptibilité malade, une enfantine vanité, des étroitesse, des rancunes et des partis pris. Il en eut aussi les vertus les plus rares : féroce jaloux de son indépendance intellectuelle, sa probité d'artiste fut magnifique; jamais il ne concéda rien au désir de plaire, au caprice de la foule, à la mode du jour; il n'abaissa son art devant personne. La critique acerbe, injuste souvent, qui l'épargna si peu, put l'aigrir jusqu'à la misanthropie; elle ne le courba point. Les lettres furent l'unique et violente passion de sa vie; il les aimait avec idolâtrie et avec héroïsme. Malgré que la fortune le dispensât du travail, à l'exemple de son frère, mort à la tâche, il leur voua un demi-siècle d'obstiné labeur. Leur culte fut sa torture et sa volupté.

Son œuvre, commencée et poursuivie pendant vingt ans avec Jules de Goncourt, continuée ensuite, depuis 1870, dans la solitude du deuil fraternel, est considérable : histoire, critique d'art, roman, théâtre. Ce n'est pas le lieu de l'étudier en détail. Elle comptera au nombre des plus originales et des plus curieuses de ce temps.

Non qu'elle soit parfaite, tant s'en faut. Le don d'observation qu'eurent, à un degré si aigu, les Goncourt, s'exerça trop souvent en des milieux suspects où le chrétien répugne à les suivre. Ces cliniciens passionnés étaient curieux de maladies morales, de pourritures rares, d'hystéries et de vices.

Mais ce n'est point là le capital reproche que mérite leur œuvre, car il faut reconnaître à leur honneur que, dans leurs romans les plus osés, rien n'affriande et n'appâte et qu'ils ne se ravalent jamais jusqu'à la grivoiserie ou à l'obscénité. Le grand reproche qu'il leur faut adresser, c'est absence éternelle de l'âme et de Dieu. Contemporains du rationalisme triomphant, le sentiment religieux leur sembla toujours étranger. Sans avoir manifesté jamais aucune expresse hostilité contre la foi, ils écrivirent des livres où ne frissonne point l'inquiétude de l'Infini. Les prières de l'Eglise sur leur cercueil attestent, presque seules, qu'Edmond et Jules de Goncourt ne furent pas athées.



Tous les journaux ont annoncé que le testament d'Edmond de Goncourt établit cette académie dont il a tant été question, ces dernières années. Ainsi se réalise une pensée chère aux deux Goncourt et qui, quoi qu'on en ait dit, ne manque ni de délicatesse, ni de grandeur. Il ne s'agit nullement de faire concurrence à la vieille académie Richelieu, mais simplement d'assurer, par une pension suffisante, la vie matérielle et, partant, le travail paisible et libre, à dix écrivains.

D'après des confidences faites par Edmond de Goncourt à un grand écrivain défunt, les dix premiers titulaires des fauteuils de l'Académie Goncourt devaient être, au vœu des fondateurs : Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Flaubert, Paul de Saint-Victor, Tourgueniew, Vallés, Veuillot, Zola.

De ces dix, deux survivent, mais l'ardeur que met M. Zola à forcer l'entrée du Palais Mazarin l'a écarté de l'Académie nouvelle.

Le testament désigne huit académiciens : MM. Alphonse Daudet, Huysmans, Hennique, Rosny aîné, Rosny jeune, Mirbeau, Margueritte et Gustave Geffroy, lesquels auront à choisir les deux derniers titulaires.



Voici comment un périodique anglais, la *Modern Society*, exécute Edmond de Goncourt : « Quelques-unes de ses études historiques sont amusantes, mais elles sont de pure fiction. Ses romans, à quelques rares exceptions près, sont tout à fait écaurants et ne se rachètent par aucune qualité littéraire. » On n'est pas plus bête.

Signalons aussi cette jolie gaffe d'un prince de la chronique boulevardière, M. Henri Fouquier : « Charles Demailly évoque le milieu MÉDICAL » (*Figaro*, 17 juillet.)



La publication des œuvres posthumes de Verlaine débute par *Invectives* ; ensuite paraîtront, paraît-il, des *Vers catholiques*, des *Souvenirs de voyage* et un recueil *Varia*. Le souci de battre monnaie sur le mort ne pousse-t-il pas à tant de zèle plus que le souci de la renommée littéraire du défunt ? Bien des exhumations d'*Invectives*, le feraient soupçonner. Souhaitons que la maladresse des « amis » de Pauvre Lélian s'en tienne là et renonce à diminuer davantage, par la mise au jour d'autres lamentables fonds de tiroirs, la mémoire du grand poète de *Sagesse* et des *Fêtes galantes*.



Aujourd'hui, 15 août, on inaugure, à Douvres, la statue idéale du roi Lear, fils tragique de William Shakespeare. L'Angleterre n'a pas, tous les jours, de si haute pensée et ne donne pas souvent de si noble exemple. Il n'y a pas à dire : la statue du roi Lear allume plus les imaginations que les bronzes de quelconques Metdepenningen, Defacqz et Van de Weyer qui pullulent sur nos places publiques.



Un fier poème de Henri de Régner, lu dans un journal parisien :

Fuite ailée

Va-t-en, Muse ! recule et retire ta main,
Car le cheval nourri de lauriers et de grain
Refuse et se dérobe à ta chère caresse
Qui flatte ses naseaux humides et qui tresse
Sa crinière docile où tu nattes des roses.
Le monstre ailé velu d'or pâle et d'argent rose
S'est cabré tout-à-coup et son sabot d'agate
A déchiré le bas de ta robe écarlate
Et vers l'aube indécise où l'aurore sourit
Il part, laissant les douces mains qui l'ont nourri
Et le pré bleu semé d'iris et d'asphodèles
Où les neuf Muses Sœurs le faisaient auprès d'elles
Brouter le laurier dur et paître l'orge neuve.
Il est parti ! Le sable et les roseaux du fleuve
Garderont à jamais sur la tige et la vase
La brisure et le sceau de ton sabot, Pégase !
Le berger de la plaine et le pâtre du mont
Ont tressailli de voir à l'éclair de ses bonds
Fuir l'échine du roc et le ventre des pierres
Et, sans avoir le temps de fermer les paupières,
Les vengeurs du tertre et les faucheurs du val
Ont vu, mystérieusement, le grand cheval
A leurs yeux éblouis cabrer son dos ailé.
Aurore, tu le vis, et toi, ciel étoilé !
S'effarant dans l'azur et hennissant dans l'ombre,

Emplissant de son cri toute la forêt sombre
Et farouche, rué au galop vers la mer,
Brusquement, s'arrêter au bord du sable clair
Où le flot déferlé cabre aussi son écume;
Et, tremblant, immobile en son poil d'or qui fume,
Eclaboussé d'embrun et roux de sueur âcre,
Eventer doucement de ses ailes de nacre
Que l'âpre vent marin gonfle de son haleine
L'Enfant né de la Mer et des vertes Sirènes.



Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition prochaine d'un recueil de poèmes de notre ami et éminent collaborateur, M. l'abbé Hector Hoornaert, dont les *Ballades russes* obtinrent un si brillant succès dans les milieux littéraires. Le nouveau recueil s'intitulera : *La Meilleure Part*.



Un comité vient de se constituer en vue d'ériger un monument à la mémoire de Sainte-Beuve. Le poète de *Joseph Delorme* et des *Consolations* aura son buste au Luxembourg, dans le coin des poètes, où trône déjà Banville, où bientôt revivront dans le marbre Leconte de Lisle, Baudelaire et Verlaine.



Voici l'ordre des représentations d'œuvres de Wagner qui seront données au théâtre royal de Munich, cet été : *Rienzi*, les 25 août et 8 septembre; le *Vaisseau-Fantôme*, les 27 août et 10 septembre; *Tannhauser*, les 6 et 23 août, 3, 17 et 29 septembre; *Lohengrin*, les 8, 15 et 20 août, 5, 19 et 26 septembre; *Tristan et Yseult*, les 22 août et 24 septembre; les *Maîtres-Chanteurs*, les 29 août et 12 septembre.

En outre, les *Ruines d'Athènes* de Beethoven, suivies de *Fidelio*, seront représentées les 11 et 18 août, 1, 15 et 22 septembre.



D'un volume de vers d'amour : *A l'Amie perdue*, de M. Auguste Angellier, que signala naguère un livre considérable sur la *Tie et les œuvres de Robert Burns*, ce beau sonnet :

Nos yeux sont devenus étrangement semblables,
La même expression tragique les habite,
Elle a chassé, des tiens souvent méconnaissables,
Leurs limpides clartés et ma fièvre y palpite.

L'appel toujours déçu qui toujours sollicite,
Les espoirs emmêlés de regrets implacables,
La haine du passé que chaque instant irrite,
Les ont excusés, et les désirs inexorables.

A force d'exprimer ce que notre âme endure,
De suivre un même rêve en des nuits sans sommeils,
Et de porter l'avcu de la même blessure

Dans des jours que n'ont pas rafraîchis des réveils,
Nos pauvres yeux, meurtris par la même torture,
Se prennent en pitié dans des regards pareils.

M. D.





REGARDS AU DEDANS ET AU DEHORS

(*Suite et fin*) (1)

LI

L'EXQUISE sensation qu'un voyage en mer, sur un de ces voiliers légers qui se cabrent et bondissent sur les vagues comme un cheval indompté! Tantôt ce sont de brusques sursauts, l'instant d'après nous dansons sur le flot calmé qui soulève et berce notre coquille comme une mère ferait de son enfant.

La joie intense d'être blottis sur le pont, cramponnés au mât, tandis que la mer, de nouveau houleuse, nous crache au visage ses embruns! Quelle mélancolie étrange et douce. Les heures passent. Le jour passerait. Nous ne nous en apercevriions pas. Rien n'existe plus, sinon cette mer glauque qui vous fascine et vous attire, sinon ce grand souffle marin qui enivre à la fois l'âme et la poitrine.

Ah! qui notera cette musique de l'Infini, si sauvage et si harmonieuse? Qui peindra sa couleur vitreuse et diaphane?

(1) Voir *Magasin littéraire* du 15 septembre 1895.

LII

Dans ses *Soirées de St-Pétersbourg*, Joseph de Maistre raconte l'aventure de ce missionnaire qui avait confié à un sauvage une charrue et un bœuf, en lui enseignant la manière de s'en servir. Le missionnaire avait poursuivi son voyage. A son retour, il apprit que son élève avait fait griller le bœuf avec le bois de la charrue.

C'est l'histoire de toutes les éducations trop hâtives.

LIII

L'indécence n'est pas autre chose que la laideur. J'avais déjà entendu promulguer cet aphorisme. J'en ai compris toute la vérité la première fois que j'ai vu une femme en culottes de cycliste.

LIV

Sous le fallacieux prétexte de rétablir la vérité de l'histoire, il semble qu'une ligue se soit formée pour raturer toutes nos admirations et déconcerter tous nos enthousiasmes.

Les bibliothèques sont encombrées de rongeurs à lunettes, dont l'office est de picorer, avec les encouragements de l'Etat, dans l'énorme amas des documents publics ou privés, pour y découvrir, soit un texte équivoque, soit un témoignage suspect qui permettront de contester un exploit ou de nier une gloire.

Un érudit prétend avoir prouvé, pièces à l'appui, que Shakespeare n'a jamais existé. Un autre s'est rendu fameux pour avoir passé sa vie à noircir cette héroïne longtemps séduisante : Marie Stuart.

Le cri de La Rochejaquelein à ses soldats, l'apostrophe de l'abbé Edgeworth à Louis XVI, le mot de Chateaubriand sur Victor Hugo, autant de paroles apocryphes ! On nous l'annonce triomphalement !

Pour Dieu! Messieurs les historiens, laissez-nous donc dans notre belle ignorance plutôt que d'y substituer cette science désenchanteresse. Si ces mots n'ont point été prononcés tels qu'on nous les a rapportés et tels qu'ils nous ont plu, tant pis pour La Rochejaquelein, pour l'abbé Edgeworth et pour Chateaubriand! Si Marie Stuart fut la gourgardine que vous nous révélez, tant pis pour Marie Stuart! Mais respectez dans l'histoire un peu de ce mensonge sans lequel elle ne signifie rien. La belle besogne de défigurer de beaux portraits, parce qu'ils flattent les originaux, d'en dénaturer tous les contours, d'en brouiller toutes les couleurs! Si vous voulez que l'histoire joue son rôle d'éducatrice des hommes, respectez chez les héros — en plus de leur humanité vulgaire, — cette auréole peut-être empruntée qui seule force notre indifférence et les impose à notre émulation.

Croyez-vous que le jour où Jeanne d'Arc sera définitivement classée comme hystérique, — où son cas pathologique sera scientifiquement établi par nos spécialistes, — le sentiment de la patrie et celui du sacrifice s'en trouveront invigorés?

LV

Les Arabes disent : Tu me trompes une fois. C'est ta faute. Tu me trompes deux fois. C'est ma faute.

LVI

Audience correctionnelle d'été.

A l'appel de l'huissier, les causes défilent, monotones et banales, — telles hier, telles demain : ivresse publique, outrages à la police, coups et blessures, etc. menue monnaie des colères et des paresse humaines.

Encaqués au fond de la salle, les curieux, en nage, roulent des regards d'hypnotisés. Les magistrats gisent écroulés dans leurs fauteuils à la basane moite, — peu à peu envahis d'une justifiée torpeur.

De-ci de-là, longue comme un tænia, se déroule
une plaidoirie.

Des relents complexes flottent.

LVII

C'est dans l'arrogance de la grande et de la petite
valetaille qu'il faut chercher le secret des préventions
populaires à l'égard d'aristocraties aimables et polies.

LVIII

« En général, dit M. Paul Desjardins, il ne faut
pas lire les statistiques. Elles sont inexactes et ne
se rattrapent pas par le style. »

Je crois cette opinion particulièrement fondée
quand il s'agit de statistiques portant sur des êtres
humains, c'est-à-dire sur une matière où le « deux et
deux font quatre » n'est presque jamais vrai.

LIX

L'écueil sur lequel viennent échouer la plupart des
restaurateurs de l'art gothique est une imitation mala-
droite d'un style qui a vécu et qu'ils veulent faire revivre.
Au lieu de se contenter d'étudier l'esprit des vieux
maîtres et leurs excellents procédés, on parodie avec
exagération leurs œuvres. Nous ne réfléchissons pas
que dans leurs productions tout était d'accord, tout
marchait ensemble : la société, les croyances, les
mœurs, même les costumes. Les tâtonnements dans
les progrès de la couleur au moyen-âge avaient la
naïveté philosophique qui convenait à l'esprit humain
de cette époque. C'est par l'unité morale d'invention,
de pratique et de poésie que les tableaux et les statues
d'alors séduisaient les yeux et les cœurs, auxquels ils
parlaient une langue qui n'est plus la nôtre.

Le puffisme de Barnum et de ses compatriotes fascinait l'imagination de Villiers de l'Isle Adam comme un reflet modernisé des temps épiques.

Voici une histoire que je lui entendis conter, à la louange d'un grand fabricant de chocolat d'Outre-Mer, que nous appellerons Simson.

Un criminel avait été condamné à être pendu. L'exécution devait avoir lieu sur la place publique d'une grande ville de l'Ouest. Elle avait attiré un public immense. Lorsque l'instant décisif fut arrivé, on accorda au condamné — selon l'usage — d'adresser quelques paroles à la foule. Alors, d'une voix pénétrée, il tint le discours que voici : « Avant de payer ma dette à la société, je dois, pour le repos de mon âme, faire ici un aveu solennel : aussi longtemps que j'ai vécu, je n'ai jamais consommé un chocolat plus pur cacao et sucre que le célèbre chocolat Simson. » Et il tendit sa gorge au nœud fatal, ce pendant que les téléphones et les télégraphes envoyaient aux journaux des deux mondes le texte de ces dernières paroles.

On devine ce qui s'était passé. L'ingénieur Simson était parvenu à communiquer avec le condamné dans sa cellule, et avait obtenu de lui, moyennant l'assurance d'une pension qui devait être versée à la veuve du pauvre diable, cette forte réclame d'un goût particulièrement yankee.

Jadis, l'individu était la partie d'un tout. Il appartenait à une société, à une patrie, à un art, à un métier, à une famille avant de s'appartenir à lui-même. Il participait ainsi de la force et de la solidité de ces organismes au sort desquels il liait ses destinées. Aujourd'hui l'individu se fait centre, suivant la forte expression de Taine. Chacun cherche à développer

sa propre sphère au détriment des autres. Tant pis pour les faibles.

C'est de cette erreur que dérivent beaucoup de nos défaillances et de nos dégoûts.

LXII

L'Italie est devenue très hardie, depuis qu'elle est l'amie de l'Allemagne. Pour peu qu'on la menace, elle s'écrie, comme faisait M. de Pourceaugnac en montrant Sbrigani : « Quiconque m'insultera aura affaire à Monsieur! »

LXIII

Paysage campinois : à droite, à gauche, s'étendent, s'éloignent à perte de vue les solitudes où la bruyère et le sapin marient éternellement leurs couleurs et sur lesquelles la trame blanche et serrée des fils de la Vierge flotte et scintille comme un immense filet d'argent.

Çà et là, miroitent au pâle soleil de septembre de larges fossés, de grandes flaques d'eau, encadrés dans un cercle de maigre verdure.

L'œil ne se lasse pas de contempler ce paysage paisible et recueilli comme l'âme du Nord. Il erre rêveur parmi cette contrée déshéritée dont l'étendue et le mystère donnent une vague idée de l'Infini.

LXIV

Nous naissons à la vie active avec des illusions plein la tête. Nous passons dix ans — un peu plus ou un peu moins — à pomper ces illusions, et le monde nous y aide. Puis, nous passons le reste de notre vie à les regretter.

« L'homme, écrit Taine, étrangle son idéal, puis il croit vivre tranquille. Mais c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant. »

LXV

Le grand secret de la conversation, c'est de savoir écouter.

Les femmes qui excellent dans l'art de la conversation ont toujours été très rares — et appréciées

LXVI

Le jury est une institution dont on se gausse volontiers. Les uns l'appellent : la garde civique de la magistrature. D'autres souhaitent de rencontrer devant eux au jugement dernier douze jurés au lieu du Juge unique.

La bienveillance du jury est légendaire et pourtant je ne puis songer sans trembler aux innocents dont le sort lui est souvent abandonné.

Les douze rentiers, tonneliers, cultivateurs, qui s'asseoient, gênés de leur rôle et de la solennité du lieu, sur leurs bancs de justiciers, comprennent peu de chose à la cérémonie pour laquelle on les dérange. Ils croient volontiers à l'infailibilité de l'instruction, et le mot d'accusé leur paraît souvent synonyme de celui de coupable. Ils ont en face d'eux : d'un côté, l'accusateur qui fait corps avec la Cour, qui participe à son prestige — de par son titre, de par son siège élevé, de par ses galons et ses croix ; — de l'autre côté, l'avocat, réduit à une promiscuité défavorable avec son client, et dont le concours apparaît — bien à tort — comme plus systématique et plus intéressé que celui de son antagoniste.

Une maladresse du défenseur peut tout perdre. Et s'il se réclame de thèses sociales ou morales, au lieu de se réduire à la logique, tout est souvent perdu.

LXVII

Il a dû exister, il existe peut-être encore, des jeunes filles vraiment jeunes filles. Tous les pastels

attendris et tous les romans attendrissants ne peuvent être de pure invention. Mais comment retrouver ce « type » dans l'ordinaire jeune fille de vingt ans, sèche, égoïste, au front fermé et mince, où s'impatientent des goûts vulgaires et des caprices tyranniques, soigneusement couvés et entretenus par une éducation de singe ?

LXVIII

Certains journalistes et certains conférenciers possèdent un mince fonds qui ne s'augmente jamais, mais qui s'étale et s'étend comme le vin des collègues dont une seule bouteille produit des barriques d'abondance.

LXIX

Le plus dangereux des sophismes sociaux, c'est celui qui affirme la perfection foncière de l'homme. « L'homme est bon, proclamait Jean Jacques (et après lui la Déclaration des droits de l'homme). Tout le mal social est dû aux institutions coercitives. »

On commence à être persuadé du contraire. Mais l'expérience a été longue — et douloureuse.

LXX

Taisez-vous, ou dites quelque chose de meilleur que le silence.

LXXI

Madame de Maintenon apprit à Louis XIV à faire le signe de la croix... de la main gauche.

LXXII

— Vous autres, révolutionnaires... disais-je à un socialiste.

— Pardon, évolutionnaires! sacré nom de..., répliqua ce polémiste en assénant sur la table un coup de poing dont le retentissement faillit briser les vitres.

LXXIII

Notre société jalouse, hargneuse et bavarde remplit les cœurs d'amertume, les cerveaux de sécrétions âcres et amères, le foie de bile, le corps d'humeurs malsaines et l'âme d'envie. Une course à travers la forêt vierge, quelques brassées dans les eaux froides du fleuve, voilà ce qui trempe les nerfs, épure le sang, repose le corps, apprend à aimer et à respirer. C'est une vie si forte et si « vivante » que je ne considère pas comme appartenant à mon existence réelle les jours que j'ai gâtés dans la foule humaine. La vie solitaire après le tumulte de la ville, c'est la belle nappe d'eau limpide après la cataracte. Les belles perspectives des champs nous emportent si loin des jugements d'emprunt. Ah! vivre dans cette grande et large paix de la nature, dans le non-souci des contingences!

LXXIV

L'opinion publique est une vieille fille à laquelle on fait dire tout ce qu'on veut.

LXXV

L'astrologie, bien qu'elle soit tombée en complet discrédit, n'offre rien d'in vraisemblable. Puisque la loi de gravitation universelle régit les corps célestes comme la terre elle-même, puisque les productions végétales et minérales subissent cette loi qui nous est connue par l'évolution des astres, pourquoi l'organisme humain échapperait-il aux influences bénignes ou malignes de la gravitation?

L'évolution littéraire qui commença avec *Madame Bovary* et se prolonge encore aujourd'hui est, sinon plus intéressante, du moins plus authentique que la fameuse querelle littéraire qui correspondit de 1826 à 1835 à la lutte des libéraux et des ultras. Les romantiques furent, en somme, d'assez pauvres apporteurs de neuf. Victor Hugo faisait inconsciemment dans ses drames la caricature des tragédies de Corneille qu'il pensait détrôner. M. Deschanel qui a écrit : *Le romantisme des classiques* aurait pu, tout aussi bien, composer un livre sur le classicisme des romantiques.

Entre romantiques et classiques, entre tignasses et perruques, comme on les appelait alors, aucune différence essentielle.

Les premiers se réclamaient de Shakespeare, mais ne le comprenaient guères. Ils culbutaient les caractères pour édifier des types ou des monstres, remplaçant de la sorte une abstraction unique par une collection d'entités. Sans doute, ils avaient, à un degré jusqu'alors inconnu, le souci du décor. Le milieu devenait pour eux une vaste matière aux descriptions et au remplissage de la littérature facile. Mais ces chamarrures d'art gothique ou païen constituèrent-elles une réforme digne de tout le tapage qu'on crut devoir mener ?

Moins bruyante, mais d'une importance foncière plus considérable, l'évolution du roman expérimental à laquelle nous assistons.

On ne bâtit plus de toutes pièces des caractères ou des types. On essaye de peindre des êtres en chair et en os. Une préoccupation de dire vrai tient désormais toutes les littératures. Curieux des secrets découverts dans le monde des amphithéâtres et des labo-

ratoires, les romanciers en sont venus à transposer dans leurs livres les cours de Charcot ou de Lombroso.

Ou, sous prétexte de psychologie, à fouiller leur propre cœur, à l'instar des pélicans.

LXXVII

Le cœur est comme une meule de moulin qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à broyer.

LXXVIII

Une bonne conscience et une bonne hygiène ont des rapports plus étroits qu'on ne pense.

Il y a une foncière bonté de cœur qui n'appartient qu'aux gens bien portants. En revanche, l'intolérance est fille des digestions embarrassées.

LXXIX

En réalité, il n'y a que deux politiques. L'une qui consiste à étudier les passions et les intérêts, soit des riches, soit des pauvres, et à les servir exclusivement, à condition qu'ils nous servent à leur tour. Cette politique est celle des aveugles qui mettent la défense de quelques intérêts financiers au-dessus du respect de la fraternité sociale et qui confondent dans une même réprobation, comme des doctrines également attentatoires à leurs privilèges, le poison et le contrepoison, le socialisme et la démocratie. Cette politique est également celle des excitateurs qui disent : les plus pauvres ne sont rien et ils doivent être tout. Ploutocratie ou démagogie, ces deux doctrines sont également détestables, et les réactions fatales qu'elles provoquent sont dangereuses pour les intérêts mêmes qu'elles prétendent défendre. Il y a une autre politique. C'est celle qui consiste à s'élever au-dessus des passions et des intérêts d'une classe, à discerner les desseins

de la Providence dans l'évolution sociale, à orienter les lois et les mœurs vers la justice qui respecte et consacre tous les intérêts légitimes. C'est la politique chrétienne qui substitue aux voies discordantes de la haine ou de l'envie l'admirable accord de la fraternité entre tous les hommes, faits à l'image d'un même Dieu.

LXXX

« Pour une revue, disait feu Buloz, il n'y a que les quinze premières années qui coûtent. » C'est dommage, vraiment, qu'on ne puisse commencer par la seizième.

LXXXI

L'homme d'esprit n'est homme d'esprit que parce qu'il avoue ses folies.

LXXXII

Nous sommes étouffés par *le document*. Il paraît désormais impossible d'écrire, sur quelque sujet que ce soit, quelque chose qui n'ait déjà été écrit. L'érudition tue l'originalité. L'heure n'est-elle pas venue d'un nouveau Calife Omar ?

LXXXIII

Le divorce est la soupape de sûreté de la chaudière conjugale.

LXXXIV

Le régime parlementaire semble s'introduire dans le domaine de la critique. Les princes de la critique disparaissent. Quand ils déraisonnaient, au moins ils déraisonnaient librement. Ils ont fait place à des coopératives de camaraderie et à des sociétés anonymes de dénigrement, où l'on déraisonne systématiquement, d'après des règles fixes, sans admettre de milieu entre

l'exécrable et l'excellent. Si l'on met en lumière les côtés faibles d'une œuvre ou d'une doctrine, on est aussitôt accusé de vouloir brûler ce qu'on n'adore pas servilement.

Chaque art et chaque artiste, chaque école et chaque maître, chaque école et chacun de ses chefs ne supportent d'autre critique que l'admiration sans réserve.

Comment expliquer cette intolérance, à une époque de scepticisme? C'est que les amours-propres sont plus difficiles à satisfaire que les croyances.

LXXXV

Le cycliste se plaint quand il y a du vent. Il ne songe pas à se réjouir quand l'atmosphère est calme.

De même nous n'apprécions pas assez l'absence du malheur. Nous ne nous contentons pas de ne pas être malheureux. Il nous faut en plus du bonheur. Tout homme se figure ainsi qu'il a, à la charge de la société, une créance de félicité payable en ce monde même.

Qui donc, le soir venu, songe à remercier Dieu de n'avoir reçu, pendant le jour, aucune tuile sur la tête, de n'avoir perdu aucun ami, de n'avoir pris ni la gale ni le typhus?

Et pourtant, la vie est un danger continuél où toute heure passée est une heure gagnée.

Ce qui est naturel ici-bas, ce n'est pas le dîner, c'est le jeûne..

LXXXVI

Combien exquise cette pause qui suit le premier réveil! En ce moment, l'esprit et les sens, encore assoupis, se complaisent en leur engourdissement et,

hésitant à reprendre l'exercice de leurs facultés essaient de prolonger cet état de transition où l'on n'est plus dans le rêve, où l'on n'est pas encore dans la réalité. Alors, de même qu'un écolier qui profite de l'absence de son maître pour courir là où il lui est défendu d'aller, l'imagination éveillée avant la raison et ne redoutant plus ses ironies ou ses démentis, s'en va faire une école buissonnière dans ces beaux royaumes de la fantaisie où toute chose est ce qu'on veut qu'elle soit.

LXXXVII

Le mariage est une loi féroce de la nature qui absorbe l'individu pour perpétuer l'espèce.

LXXXVIII

Si spécialement organisé qu'on soit pour un but, il ne faut pas faire tendre vers ce seul but toutes ses virtualités. Pourquoi appelle-t-on du beau nom d'*Humanités* le cycle si vaste de nos études moyennes? C'est qu'on n'est vraiment homme qu'à la condition d'être ouvert à toutes les grandes idées qui intéressent les hommes.

Il est permis de tenir en médiocre estime les spécialistes outrés qui croiraient éventer les massives spéculations dont leurs boîtes crâniennes sont, paraît-il, farcies, s'ils laissaient filtrer dans cette boîte un petit filet d'air étranger.

Je loue et j'admire pour ma part Gladstone se délectant tour à tour à abattre des arbres et à traduire Homère, et le cas de ce savant professeur qui, au milieu de ses préoccupations de juriste et de législateur, conçoit l'idée d'écrire une tragédie en vers, et l'écrit, rencontre toute mon approbation.

Au surplus, voici ce que dit de la spécialisation

un savant spécialiste, le D^r Héger : « Le terrain des idées générales qui sont le patrimoine commun de tous les hommes instruits se trouve ainsi peu à peu déserté au grand détriment de ces idées elles-mêmes, et chacun se cantonne dans son domaine, craignant presque d'être accusé de culture générale, comme si elle était le signe d'un esprit superficiel trop facile à contenter. »

Conclusions sur ce point : Ne nous *enfermons* jamais dans notre spécialité. Laissons les portes ouvertes. Un esprit fermé est un esprit étroit.

LXXXIX

Tous les mémoires du XVIII^e siècle font honneur aux personnages de cette époque rance des mots de la fin, par lesquels il était de mode, alors, de prendre congé de ses semblables.

C'est une triste bouffonnerie que ce défilé de curés qui s'en vont tous et à tour de rôle chez les écrivains et les philosophes pour recevoir à la tête comme un trait du Parthe une épigramme préparée depuis dix ans pour la galerie.

LXXXX

La chasse était finie et, un peu harassés, nous avons repris notre route, sous cette admirable frondaison du Bois des Cinq cents Boaniers en Thiérache. La soirée approchait. Tout à coup, au détour d'un chemin, nous débouchâmes dans une clairière où s'élevait, toute isolée, une maisonnette de bûcheron.

Sur le seuil de la porte, une jeune femme était assise avec son bébé sur les genoux. L'ombre du soir s'étendait autour d'elle, mais un rayon du soleil couchant irradiait son visage et dorait les cheveux blonds de son enfant.

Si candide et si suave était sa figure, si fraîche et si rose celle du petit blondin, si douce la teinte de lumière qui les éclairait et leur faisait à tous deux une sorte d'auréole, qu'on eût dit, dans ce cadre de la forêt qui autour d'eux encerclait le ciel de ses courbes infiniment souples et fières, un tableau du Corrège, le peintre divin.

Nous étions restés surpris, presque en extase devant cette charmante idylle.

La mère nous offrit du pain et du lait, et tandis que nous devisions avec elle et que nous jouions avec le bébé, le père rentra de son travail, — robuste et souriant, — sa hache sur l'épaule.

Ils n'étaient point riches. Ils ne connaissaient point ce qu'on appelle les conquêtes du progrès. La Bourse et les manufactures, les voitures automobiles et les machines à semer leur étaient inconnues. Ils ne lisaient point les journaux ni les romans illustrés. Et sans doute, si nous leur avions dit les soucis où s'épuise notre existence, ils ne nous eussent pas plus compris que si nous leur avions parlé une langue étrangère.

Et pourtant je crois qu'ils étaient heureux, très-heureux, aussi parfaitement heureux qu'on peut l'être sur la terre.

LXXXXXI *

Au Parlement anglais, on vote avec sa famille ou avec son parti comme un gentleman, non selon ses opinions comme un philosophe ou un aventurier.

LXXXXXII

Les questions sociales — qu'on dit à bon droit importantes et urgentes entre toutes — ont une tendance à absorber la plus grande part des jeunes énergies intellectuelles.

Un peu d'excès est à craindre. Un peu d'engouement aussi. Il n'est pas bon que l'âme et l'esprit de tous les nouveaux venus à la vie combative soient drainés, sans souci de leur pentes naturelles, dans le *seul* sens de cet océan mystérieux où pleurent les sirènes de la pitié. Non pas qu'il faille réprover en aucune façon les élans spontanés auxquels tant de jeunes gens s'abandonnent. Mais il ne faut pas que ce souci soit si absorbant, qu'il leur fasse oublier tant d'autres évolutions philosophiques, scientifiques, littéraires, qui sollicitent aussi leur concours et qu'il leur appartient peut-être de diriger dans le sens de leurs doctrines.

LXXXXIII

A notre époque peu bienveillante pour la poésie, le sonnet me paraît être en faveur.

On sait qu'il ne peut prolonger le supplice au-delà du quatorzième vers.

LXXXXIV

On s'est moqué avec raison des flatteurs des anciennes monarchies. Un duc et pair tenant le bougeoir du roi était traité de personnage indigne et ridicule. Que dire de ceux qui tiennent aujourd'hui le bougeoir de la populace?

LXXXXV

Dans ses études de *Darwinisme littéraire*, M. F. Brunetière a tenté une singulière application à l'histoire de la Littérature des lois essentielles de l'évolution des espèces. Après avoir étudié les influences exercées par sa finalité et par les milieux sur tel ou tel genre littéraire, il a recherché comment un genre peut et doit se transformer en un autre par l'effet de la concurrence vitale.

Quelle jolie étude on pourrait faire, d'après les mêmes procédés, sur le type de l'hypocrite en matière religieuse.

Tout d'abord, Tartufe, — le faux dévot. Ce type est né de la popularité de l'esprit religieux. En l'imaginant, Molière a, sans qu'il s'en doutât, rendu un merveilleux hommage au catholicisme. Qu'est-ce que Tartufe? Un païen habile qui gagne sa vie à se déguiser en chrétien, en étalant aux yeux du public moins de vices et plus de vertus que le commun des mortels. Sa vraisemblance était en proportion directe de la valeur sociale du vrai chrétien au XVII^e siècle et de la somme d'estime conquise par cette valeur. Combien de saints et de vrais dévots n'a-t-il pas fallu pour que Tartufe fut possible?

Ce type se déforme au siècle suivant. Bazile reproduit Tartufe en un mauvais décalque. Le personnage est à la fois moins caractéristique et plus exagéré. L'esprit chrétien est en baisse, surtout dans les classes dirigeantes. Aussi, les fourberies de Bazile n'ont-elles crédit qu'auprès des classes moyennes. A la veille de la Révolution, le grand seigneur n'a plus l'honnêteté d'Orgon. C'est à peine s'il cache ses vices en les drapant de paradoxes qui les ennoblissent.

Le XIX^e siècle provoque une nouvelle transformation. Désormais, l'hypocrisie a changé de pôle. Le profit n'est plus à sembler pieux, mais à paraître impie. On est Tartufe à rebours. On est libre-penseur par fanfaronnade. Tartufe était un hommage involontaire rendu par le vice à la vertu. Homais est un hommage que la lâcheté des honnêtes gens rend à la popularité de l'impiété. Au lieu des gestes dévotieux, des publiques oraisons grâce auxquels Tartufe passait pour bon citoyen, en exploitant l'inquiétude religieuse immanente au

cœur de tous les hommes et leur inconsciente vénération pour les porteurs de reliques vraies ou fausses, — ce sont les tirades contre le cléricalisme et le parti-prêtre qui assurent le crédit d'un Homais, en ce temps de rationalisme vainqueur.

Mais si la formule a changé, le détail est resté le même.

Je lisais, par hasard, il y a quelques jours, le journal d'une petite localité wallonne, voisine de Liège. Mes yeux tombèrent sur une rubrique, en première page : *Libre-pensée de D...* J'avais sous les yeux une avis *officiel* de la Libre-pensée de l'endroit, excommuniant un de ses membres félons. Les griefs étaient graves contre ce libre-penseur, trop tiède : on signalait qu'on ne le voyait jamais aux enterrements civils. N'est-ce pas mot pour mot le vers de Tartufe :

Je ne remarque pas qu'il hante les églises.

Nous avons vu aussi des Tartufes maçonniques échouer au poll des associations politiques pour cause d'anticléricalisme insuffisant. L'un d'eux, accusé naguères d'avoir mis pendant dix ans sa fille au Sacré Cœur, balbutia des excuses publiques : « Dans les familles, l'instruction de la fille est souvent laissée à la femme. Mon fils va dans un établissement libre-penseur. Il y a un an, j'ai acheté un château où les habitants, de l'agglomération voisine allaient à la messe. Le lendemain du jour où j'achetais ce château, la chapelle était démolie et les habitants du hameau doivent faire aujourd'hui deux ou trois lieues pour aller à l'église. » Rien n'y fit, et le candidat, suspect de modérantisme, dut se consoler de son échec, « en entendant, ricana *la Flandre libérale*, sa fille parler le français avec l'accent qui convient aux personnes de distinction ».

LXXXXVI

Dans un dessin suggestif, Célestin Monteil représente un jeune homme qui, arrivant de son village, s'arrête aux portes d'une grande ville, et voit apparaître dans les nuages, par dessus la mer des clochers et des toits, les rêveries confuses et charmeresses de son adolescence réalisées en vagues contours.

Nous ressemblons à ce voyageur. Nous entrons dans la vie en formant des rêves : rêves d'idéal, de vérité, de science, de vertu.

Ce sont là de beaux rêves que nous devons poursuivre avec l'ardeur que Jeanne d'Arc mettait à poursuivre des ennemis. Il nous faut dire comme elle : « Nous les aurons, fussent-ils pendus aux nues ! »

LXXXXVII

Une fâcheuse coquille dans un jugement : « le Tribunal, avant faire droit, ordonne au demandeur de prêter le serment *dérisoire* ».

LXXXXVIII

Il est des idées qui flottent dans l'atmosphère littéraire ou politique, indécises et inconsistantes comme le pollen des fleurs qui vole dans l'air. Ces idées finiront bien par germer quelque part. Toute l'habileté des conducteurs de l'opinion se réduit en réalité à les saisir au vol pour retarder ou précipiter leur fécondation.

LXXXXIX

L'âme est comme un sablier dont le cœur et l'esprit forment les deux récipients. Quand l'un se remplit, l'autre se vide.

C

Je ne saurais approuver l'absolu manque de respect que certaines écoles affichent pour les repré-

sentants des dogmes politiques ou économiques qu'elles désapprouvent. Ce manque de respect semble être élevé à la hauteur d'une institution par quelques-uns des nouveaux venus à la vie combative. Les qualificatifs de : vieilles barbes, masuirs, grands sauriens, momies stagnantes de la réaction syndiquées dans le mépris de toute réforme, etc., dont abuse leur dialectique, me paraissent être des arguments d'un ordre purement sentimental. Que penser de ces épithètes systématiquement proférées contre des hommes qui, pour être néophobes, n'en sont pas moins considérables ?

A mon avis, les idées nouvelles, — j'entends les bonnes, — auxquelles leur conformité avec les desseins providentiels et les mœurs, les opinions, les intérêts des générations montantes assure le succès plus ou moins prochain — ont tout à gagner à ne point investir les vieilles idées mourantes du prestige de la persécution. La force de la Vérité finit toujours par s'imposer, — mais les sarcasmes faciles, au lieu de rallier à cette Vérité ceux qui auraient le pouvoir de hâter son triomphe, les en détournent sans rémission. On ne prend pas les vieux partis avec du vinaigre.

L'hostilité envers les doctrines doit donc se doubler de la tolérance envers le doctrinaire. *Maxima senibus debetur reverentia.*

C'est ainsi qu'en usèrent des polémistes assurément habiles, dont il serait malséant d'oublier les leçons :

Au quatrième siècle de notre ère, existait à Athènes un corps de rhéteurs et de philosophes qui se désignaient sous le nom d'hellénistes, mais auxquels la postérité judicieuse a donné le nom de sophistes. Derniers fidèles du culte de la vieille Hellas, ils enseignaient à des élèves venus de Bithynie, de Lydie, d'Égypte, de Mésopotamie et de tous les

autres points de l'Orient, les mystères de la science, de la philosophie et de la mythologie des temps sacrés de la Grèce.

Au milieu du christianisme qui envahissait le monde, ce groupe de sophistes surnageait comme un îlot au milieu de l'inondation. Tandis que le dogme nouveau régnait à Constantinople et que s'affirmaient dans tout l'empire le discrédit des idoles et le délaissement des traditions païennes, ces étranges réactionnaires, voués au culte des dieux de marbre et aux rites des hiérophantes, perpétuaient — imperturbablement — le plus paradoxal des anachronismes.

Le monde entier les a convaincus d'erreur. Le paganisme râle. Et pourtant, ces maîtres païens poursuivent en paix leurs leçons dans leurs chaires de pestilence ; les sophistes succèdent aux sophistes, prêchant la haine des lois et des mœurs nouvelles, sans que la fameuse chaîne d'Hermès soit un moment interrompue...

Et que fait l'autorité civile ? Ni persécution, ni vexation. Au contraire. Le prêtreur d'Achaïe défend au besoin les sophistes contre les grondements des foules. Pour chacun d'eux, les fils et petits-fils de Constantin prélèvent sur la cassette impériale un traitement de dix mille drachmes par an. Et le budget de ces représentants d'une doctrine périmée s'augmente d'un casuel considérable, grâce à l'autorisation qui leur est donnée d'entreprendre des tournées, de parcourir les villes et les provinces. Antioche, Nicée, Nicomédie, Constantinople les reçoivent et les écoutent avec curiosité, puis les renvoient à Athènes radieux de gloire — et chargés de trésors.

Et l'autorité religieuse ? Toute semblable est sa conduite. Les grands évêques qui veillent, en ces époques un peu chaotiques, aux destinées de l'Eglise, Saint Grégoire de Naziance et Saint Jean Chrysos-

tôme, Saint Grégoire de Nysse protègent ces païens endurcis, et l'illustre Saint Basile n'agit pas autrement.

Cette conduite procédait-elle de ce sentiment peu complexe, fait de commisération et de curiosité scientifique, qui nous rend la survivance d'un Mohien ou d'un Astèque, derniers types de races condamnées infiniment plus précieuse que l'existence de tel ou tel visage pâle d'espèce commune ?

Ou bien les grands protagonistes de la religion victorieuse n'obéissaient-ils pas plutôt aux promesses où s'ancrait leur foi ? N'étaient-ils point convaincus que le système ancien, dont les sophistes se proclamaient les défenseurs orthodoxes, avait accompli sa parabole fatale ? Ne pensaient-ils point qu'un ordre d'idées religieuses, politiques ou économiques, qui cessait d'être dans les intentions de la Providence ou dans les intérêts des peuples, cesse de pouvoir se maintenir, quels que soient les efforts de géants qui se puissent tenter en sa faveur ? N'étaient-ils point d'autant plus bienveillants pour ces païens qui étaient plus assurés de voir bientôt disparaître jusqu'aux vestiges du paganisme ?

Le plus illustre et le plus obstiné des sophistes de ce siècle était le professeur Libanius, qui succéda à son maître Prohérésius. Or, Libanius qui trouvait de fort belles paroles pour ranimer la cendre de vieilles querelles et pour revivifier en les âmes d'antiques erreurs, s'adonnait au paganisme pratique, c'est-à-dire à des sacrifices clandestins, à la consultation des auspices et à la fondation de sociétés hostiles à l'ordre établi.

Libanius était donc doublement dangereux. Néanmoins, Saint Basile, qui combattit toute sa vie, par ses œuvres, par ses discours et par ses écrits les doctrines de Libanius, entretenait toujours avec Libanius lui-même la meilleure intelligence. Cette bonne

telligence se révéla notamment lorsque le sophiste obtint d'établir son enseignement dans sa ville natale d'Antioche et qu'il résolut d'y élever une sorte de temple, pour s'y loger, lui, ses disciples, les images des dieux et ses deux cent mille volumes, — et pour y pratiquer ses rites secrets. A qui s'adressa Libanius, pour obtenir tous les matériaux nécessaires à la construction de cette forteresse du paganisme, refuge de toutes ses splendeurs, de ses luxures, de ses fanatismes? Ce fut au grand évêque Basile, son ami et son adversaire.

Et Saint Basile lui envoya gracieusement des chars pleins de madriers, de poutres, de solives spécialement choisis dans ses forêts de Césarée.

C'est ainsi que les adversaires politiques se doivent les plus grands égards; je dirais même (en prenant à preuve l'histoire ci-dessus narrée) les plus délicates attentions et les plus aimables prévenances.

Cette anecdote n'est-elle pas d'un heureux enseignement? Défenseurs des idées nouvelles, qui sont les seules bonnes, puisque déjà elles règnent dans tous les esprits libres et que leur trône s'élèvera sur les mœurs, sur les opinions et sur les intérêts des nouvelles générations, respectons la bonne foi probable des défenseurs d'un régime qui achève son cycle, qui va tomber, qui tombe déjà, et que ne relèvera, quoi qu'il fasse, aucun rhéteur. Ménageons avec un soin pieux les débris d'un ordre passé qui demain attesteront par leurs ruines la puissance de l'ordre nouveau. Combattons le sophisme où il se rencontre, mais ne refusons point aux Libanius notre tendresse ni nos madriers.

Et si cette conduite qui consiste à réprover l'empoisonnement et à respecter l'empoisonneur nous paraît illogique, rassurons-nous : la Providence se charge de concilier ces antinomies....

.

L'histoire nous apprend, en effet, que le prosélytisme de Saint Basile n'eut point à se repentir de sa condescendance.

Soit par l'effet d'un vice inapparent, — assurément ignoré du donateur, — soit pour toute autre cause, la charpente du temple d'Antioche vint un beau jour à céder, et s'écroula avec les voûtes, les colonnes et les murailles, écrasant, — en la personne de Libanius et de ses meilleurs disciples, — la dernière fleur du paganisme grec.

H. CARTON DE WIART





JEUNES FILLES

SONNETS

I

*Celui qu'elle aime est seul dans un coin ténébreux,
Elle l'a vu sans regarder, et devient rose
En sentant, dans le bal qui lui semblait morose,
Luire sur elle ses beaux regards amoureux.*

*Son valseur qui lui tient des propos ennuyeux,
S'étonne de la voir rire soudain sans cause,
Répondre à ses discours en parlant d'autre chose,
Et cacher sous ses cils l'éclat de ses grands yeux.*

*Il est donc là ! son cœur saute dans sa poitrine,
Et sans même tourner la tête, elle devine
Qu'il voudrait s'approcher, qu'il s'approche, mon Dieu !*

*Il vient, et le voici tout à coup devant elle ;
Les yeux baignés d'amour, il dit : « Mademoiselle ! »
Et toute palpitante, elle répond : « Monsieur ! »*

II

*Un soir gris. Près du feu crépitant d'étincelles,
Le lendemain du bal, peut-être du premier,
La jeune fille vient de poser son panier,
Son petit panier blanc où gisent des dentelles.*

*Le feu clair fait danser au mur des ombres grêles
Se tordant au milieu des dessins du papier,
Tandis qu'elle reprend un travail oublié
Au sein de ses préoccupations nouvelles.*

*Ses doigts agiles font galoper le crochet
A travers le fouillis des fragiles dentelles
Dont elle orne les bords d'un élégant sachel.*

*Soudain, comme un oiseau d'or déployant ses ailes,
Le rêve emporte son esprit en plein azur,
Et son œil suit le choc des ombres sur le mur.*

III

*Jadis, quand je la vis pour la première fois,
Elle était toute jeune et jolie et joyeuse,
C'était la plus aimée et la moins sérieuse,
Et l'on était heureux rien que d'ouïr sa voix.*

*La voici maintenant, fantôme d'autrefois,
Pâle, les yeux rougis, timide et soucieuse,
Et tressaillant d'entendre un bruit de voix riieuse,
Comme s'il déchirait d'un nouveau clou sa croix.*

*Pauvre petite, un gros chagrin secret te rouge ;
Peut-être que, ce soir, tu le revois en songe
Celui qui si souvent t'a fait rêver des cioux.*

*Une larme, comme un petit diamant, brille,
Et tu restes seule en ton coin silencieux,
Tandis que la musique entame le quadrille.*

IV

*Ce soir, comme il devait partir un peu plus tôt,
Elle l'a reconduit jusqu'au seuil, en silence,
Fuis tout-à-coup les mots se pressent comme un flot,
Ils restent longtemps à se griser d'espérance.*

*Elle lui fait jurer qu'il reviendra bientôt,
Puis au moment où vers la porte elle s'avance,
Il se souvient qu'il doit encor lui dire un mot,
Et de nouveau le tête-à-tête recommence.*

*Mais voilà que soudain, au fond du corridor,
La lumière s'éteint, peut-être un peu complice,
Et les laisse plongés dans une ombre propice.*

*Un court silence suit, un silence de mort,
Puis il part, elle rentre au salon de famille
Très rose, et sous ses cils son œil amoureux brille.*

V

*En robe blanche, avec une fleur au corsage,
La jeune fille que vous avez vue au bal,
Va, tous les jours, porter le festin matinal
A ses poules qui se pressent sur son passage.*

*Un plaisir enfantin éclaire son visage,
Quand, joyeuse en voyant tout son peuple vassal
Venir des points les plus lointains du voisinage,
Elle jette les grains d'un grand geste amical.*

*Parfois quelques moineaux, poussant des cris de joie,
Volant de ci de là, lui viennent mendier
Les miettes que sa main laisse au fond du panier.*

*Et les petits pillards s'abattent sur leur proie,
Lorsqu'elle a retourné son panier d'une main,
Et de l'autre le bat pour faire choir le grain.*

VI

*Elle les a tous fait rêver, jeunes et vieux,
Celle qui fut un jour la beauté sans nuage,
Et c'est justice, car jamais plus doux visage
Ne surmonta corps de femme plus merveilleux.*

*Elle les a tous fait rêver, rêver des cieux,
Car elle était si simple et si bonne et si sage
Que l'amour s'épurait au regard de ses yeux,
Tant il est vrai que Dieu l'a faite à son image.*

*Un soir, elle est restée au bord du lac ; les eaux
Clapotaient comme des baisers ou des sanglots
En entendant venir cette vierge naïve.*

*Elle est restée, et pour jamais, sur cette rive,
Elle est restée à l'ombre du petit couvent
Dont les murs sont baignés des eaux, frôlés du vent.*

VII

*« O jeune cavalier qui passes sur la route,
C'est toi que mon amour a proclamé vainqueur,
C'est toi qui fait vibrer et frissonner mon cœur,
C'est ta voix que le soir, en extase, j'écoute.*

*« Oh! viens, mon bien-aimé, ne laisse point le doute
S'insinuer dans mon esprit comme un voleur,
Quand tu me parles, je m'épanouis en fleur,
Mais lorsque tu pars, mon âme tressaille toute.*

*« Redis-moi les serments, les serments d'autrefois,
Que j'entende tes yeux, que je lise ta voix,
Et que je boive tes aveux comme une eau vive!*

*« Et les ans passeront sans flétrir nos amours,
Comme un fleuve qu'on voit couler, couler toujours,
Tout en restant assis dans les fleurs de la rive.*

VIII

*Quel rêve ensorceleur a passé dans ses yeux
Ressuscitant les souvenirs endormies ?
Quel soleil, dans le morne ennui des accalmies,
Fait courir sur les eaux glauques des reflets bleus ?*

*Rien, le frisson léger des mares assoupies
Sur lesquelles croît le fucus silencieux,
Sous la lumière froide et bleuâtre des cieux,
Au chant du soir dans les moissons épanouies.*

*Sa tête s'est penchée et son œil ne voit pas,
Le songe est entré dans son âme, pas à pas,
Puis il s'est enfermé dans cette citadelle.*

*Plus d'heures, plus de jours, l'esprit vole en rêvant,
L'oliphant d'or sonne des marches dans le vent....
Rien, sous les feuilles, le frisson léger d'une aïe.*

IX

*Elle est éblouissante et ne l'ignore pas ;
Dans les bals bourdonnant de musique et de rire,
Depuis quatre ans on ne cesse de le lui dire,
Surtout les jeunes gens qui lui parlent tout bas.*

*Son bras s'est appuyé sur presque tous leurs bras,
Chacun la fit danser parfois, chacun l'admire,
Et dans les petits coins où le « flirt » se retire,
Elle a souvent, oh ! très souvent, porté ses pas.*

*Ce jeu l'amuse, on rit, elle est très animée,
Et puis c'est si piquant d'être bien seuls, à deux,
Derrière une tenture à demi refermée !*

*Et son cœur s'éparpille aux quatre vents des cieux ;
Chaque jeune homme ira puiser sa gouttelette,
Puis laissera la belle enfant seule, seulette,*

X

*Pendant qu'on joue au lawn-tennis dans la prairie,
Les deux amoureux vont se perdre dans le bois,
Elle joyeuse rien que d'entendre sa voix,
Et lui bavard, heureux de la voir si jolie.*

*Les voilà fiancés depuis bientôt deux mois,
Et dans l'extase d'une tendresse infinie,
Ils suivent ce chemin pour la centième fois,
A travers les buissons d'églantine fleurie.*

*Le bois n'est pas bien grand et l'on en voit la fin,
Et cependant, presque toujours il leur arrive
De se perdre et d'errer au hasard du chemin ;*

*Dans le bois frais et calme ils vont à la dérive,
Et sont tout étonnés, se sentant presque las,
D'avoir beaucoup marché, sans avancer d'un pas.*

XI

*L'éperon sonne au choc des bottes sur les dalles
Dans l'église assoupie, où des lampes de fer
Clignotant et traçant de grands cercles en l'air,
Projetent sur les murs des lueurs sépulcrales.*

*Derrière les piliers des voûtes ogivales,
Dans l'ombre où son front blanc et recueilli se perd,
La jeune fille se retourne à ce son clair,
Pour voir qui trouble ses oraisons matinales.*

*Leurs yeux se sont croisés et se sont reconnus ;
Elle baisse les siens, émue, et n'ose plus...
Tandis qu'il la contemple avec des airs d'extase.*

*Et bien que ce regard n'ait fait que la frôler,
Elle lit et relit dans son livre, une phrase,
Et son esprit, très loin de là, s'est envolé.*

XII

*Dans le petit jardin clos d'une palissade
Où grimpent des rosters énormes et fleuris,
Tous les matins, pour se rafraîchir les esprits,
La fillette vient faire un bout de promenade.*

*Eparpillant au vent frais le brouillard maussade,
Le soleil monte et brille, et dans le matin gris,
Les oiseaux réveillés s'appellent à grands cris,
Habitué de voir leur jeune camarade.*

*Parfois elle s'arrête au milieu du chemin,
Cueille une rose et la caresse de la main,
Et son esprit poursuit l'éternelle chimère ;*

*Son œil, inattentif au rêve intérieur,
Suit l'ombre qu'un tilleul projette sur la terre,
Et que crible de flèches le soleil rieur.*

XIII

*On la dit d'une grande indulgence, et si bonne !
Si prodigue d'éloge ou d'encouragements !
C'est qu'elle connaît l'art des vagues compliments
Qui pleuvent, pleuvent comme une averse d'automne.*

Elle a la charité banale et monotone :
« Connaissez-vous les X... ? quelles charmantes gens !
« Avez-vous rencontré les Z... ? quels gens charmants !
« Voilà Madame Y... Quelle aimable personne ! »

*Et toujours, et toujours, tout le monde est divin,
On a beau faire, on a beau dire, c'est en vain,
Rien ne peut altérer sa douce bienveillance.*

*Mais qu'elle s'imagine, un beau jour, sans raison,
Que quelqu'un s'est permis envers elle une offense,
Sa charité s'enfuit par delà l'horizon.*

XIV

*Son premier amour fut un jeune soupirant
Qu'elle voyait passer très tôt sous sa fenêtre,
Très élégant, avec des airs de petit-maitre,
Et tous les soirs, repasser très tard en rentrant.*

*Du reste elle l'aimait de vue, et sans connaître
Autre chose de lui, sinon qu'il était grand,
Qu'il avait les cheveux châtain, l'œil conquérant,
Et que s'il n'était prince, il méritait de l'être.*

*Oh ! qu'elle aurait voulu lui dévoiler son cœur,
Ebaucher un petit roman plein de ténèbres
Avec ce beau garçon au front vaste et rêveur !*

*Un jour, par le plus grand des hasards, elle apprit
Que c'était un employé des pompes funèbres,
Et ce jour-là, tout son amour s'évanouit.*

LÉON SAHEL.






SŒUR ANGÈLE

I

Aussi voudrais-je ne pas écrire cette histoire qui serait fastidieuse ; mais seulement noter sans suite ni transitions, des instants qui m'ont frappé d'une étrange manière, — qui m'ont frappé tellement que je m'en souviens encore avec une netteté complète, aujourd'hui que j'ai oublié déjà tant de choses poignantes, et tant de lieux, tant d'aventures, tant de visages.

PIERRE LOTI.

N ce temps-là, j'écrivais un journal de ma vie et chaque soir, avant d'accouder au prie-Dieu ma prière, j'ajoutais, — comme une fleur nouvelle, belle de nuit, marguerite ou tulipe, aux floraisons d'une tapisserie, — mes impressions du jour à mes impressions de la veille. Entre autres pages d'alors, j'ai retrouvé celles-ci, sabrées d'une écriture large et franche :

16 juillet 1891

A peine juillet venu, nos blanches villes d'eau, ceintes de collines bleues, nos sites forestiers et leurs sources claires aux voix de cloches, nos plages, nos belles plages mélodieuses, deviennent les panoramas de la mondanité blasée. Moins frivole et plus heureux que les désœuvrés en quête de plaisirs toujours les mêmes, moi, sitôt arrivées les vacances judiciaires et reléguées dans l'armoire la robe et la toque, je retourne, le pas

sonneur et l'âme en fête, au fin fond de la Campine patriarcale, parmi les arbres centenaires, près de calmes étangs morts couverts de laques. Loin des loups-cerviers de la chicane, je m'y cloître en plein rêve, en compagnie de mes bons amis, les martins-pêcheurs et les cigognes, ermites de ce paradis sauvage. J'y reste des jours entiers, assis dans l'herbe, l'oreille grande ouverte au murmure instrumental des feuillées, et, Dieu me pardonne, je m'y surprends parfois à héler une huppe au vol festonné, voire à lier un brin de causette avec les chardonnerets princiers au riche pourpoint et les fauvettes en coquette mantille noire.



Après les oiseaux, le paysan. Mon village éparpille ses fermes un peu partout. Tout y est primitif et biblique. Les journées y sont lourdes de silence et de soleil. Dans la rue pas âme qui vive ; seules, d'un air affairé, quelques poules grattent le pavé feutré de mousse. Parfois aussi, la cruche sur la tête et les bras levés en un geste enguirlandeur, une jeune fille au costume sculptural.

C'est tout. Mais au retour des champs, au son d'un ange lus pleureur, le village s'anime des cris des grands gas aux bruns profils de bois taillé, tremble de tous ses pavés au passage des chariots menés d'un fouet claquant, ouvre ses portails hospitaliers aux chevaux las, huilés de sueur aux épaules, blancs d'écume au poitrail. L'heure est là des bons entretiens à bâtons rompus.



C'est un enchantement. Il y a, certes, dans le langage du paysan, dans sa façon de penser et de dire, quelque chose de pénible, un je ne sais quoi de pareil au sourd travail de la graine dans le sillon ; mais on

découvre dans ses idées des lointains de ciel, dans sa personne, même aux jours de vieillesse, l'énergie fière des grands chênes musclés, aux torses noueux.

Aussi, bien loin des villes, dans ces campagnes qui voient encore, malgré la chute de jour en jour plus sensible des mœurs paysannes, la foi naïve joindre les mains devant les calvaires des carrefours, l'homme de la glèbe gagne à ses rapports continuels avec la terre une lumineuse intelligence des choses ; les bruits de la nature lui sont des symphonies, et rien n'égale à ses yeux les blés aux tumultueuses chevelures et les horizons lisérés de cimes vertes. De là ces maximes, ces sentences, ces proverbes transmis d'âge en âge à chaque famille et conservés avec un soin pieux comme de saintes images dans un paroissien de grand'mère.

Cette impression se dégage, aussi forte et plus colorée, des propos des vieux. C'est qu'à la campagne plus qu'ailleurs la vieillesse évoque l'ingénuité de l'enfance, comme le soir y rappelle mieux aussi la rose frissonnante des aurores. Joignez-y le regret des jours défunts, qui remue si profondément l'eau trouble de leurs yeux, donne à leurs teints boueux fendillés de rides, à leurs visages de glaise une grâce ineffable de mélancolie résignée.

Oh ! ces aïeuls de campagne ! Que de poésie dans leurs causeries lentes, espacées de silences et menées toutes au fil des anciens jours. Aussi les soirs d'aôut, ces beaux soirs somptueux de Campine, tout d'ardent velours rouge, je descends à pas hâtifs la berge aux tentures de peupliers, et j'arrive au village, essoufflé mais radieux de les retrouver au seuil des fermes, les vieilles, leur tricot dans les mains, les vieux, leur courte pipe de bruyère aux dents, ainsi qu'on les voit dans les estampes du temps passé. Et, jusqu'à la tombée de la nuit fleurie d'étoiles, j'écoute leurs histoires d'une oreille ravie.



Et voici me siffler au cœur une allègre émotion, à la seule pensée de revivre à nouveau dans quinze jours ces choses aimées et bénies. Et volontiers je crierais à tous les mondains : — Si le cœur vous en dit, venez à mon village. Vous n'y trouverez ni casinos de carton peint, ni kursaals d'opérette, ni palais au plâtre aveuglant, mais des touffes d'arbres, des fermes, des troupeaux, et les entretiens des vieux. Dites-moi, gens ennuyés, n'y a-t-il pas là de quoi consoler amplement de votre terre à terre les âmes tourmentées d'idéal, les âmes ailées !

7 août

A l'aube, l'harmonieux chapelet des tourelles m'éveille en sursaut : tous les horizons tintent l'heure de la messe. Quelques instants je paresse au lit, la fenêtre ouverte au coup d'éventail de l'air matinal. En face, sur le ciel orangé d'aurore, des peupliers montent, d'une raideur gothique, en verts de gouache. Au fond la paroisse apparaît, d'un imprécis d'ébauche, en tons douteux ; tels ces édifices pointus, tracés d'un pinceau candide au lointain d'une vue d'almanach, à l'arrière-plan naïf d'un frais paysage en couleur. Et l'on dirait autour du clocher, entre les croisillons, une auréole, un trophée miraculeux d'épées d'or.

Quand j'entre à l'église, le soleil tombe par le vitrail de l'abside en pierres précieuses sur les dalles, et le curé du village enveloppe les fidèles d'un grand geste bénisseur. Une minute après, le petit Jan, une ravissante terre cuite d'étagère, un délicieux enfant de chœur aux cheveux de laine noire, aux prunelles rieuses, aux grosses joues brunes, qui garde dans la soutane rouge et le rochet bouffant toute l'espièglerie de ses dix ans, prononce d'une voix fine au timbre clair le *Deo Gratias* du dernier Evangile. A présent, quelques vieilles en bonnet sortent à menus pas, avec des cliquetis de rosaire, et restent dans la baie du porche, autour du

bénitier, à se dire, en syllabes singulièrement découpées dans le silence, la joie de ce soleil, après avoir connu durant huit jours toute la gamme des aurores grises. Pour moi, je prosterne sur mon banc ma prière, puis je quitte l'église à mon tour, un dernier brin d'oremus à fleur de lèvres.

En ce moment, tout un pan d'arbres, au bout de la place, frissonne en pleine lumière. Ce n'est dans la feuillée qu'ébouriffements de plumes, craquements de branches, bleuettes d'oiseaux. Et comme j'arrive au presbytère, un chant de coq claironne le réveil des choses dans la direction d'un chaume lointain.

A coup sûr, Monsieur le curé me prépare une sermonce à pluie de mitraille : — Décidément, mon cher, vous courez de gaîté de cœur à la damnation. Quoi ! manquer la messe, préférer le lit à l'église, un corps de terre à l'âme immortelle, le sommeil à la prière, la paresse au bon Dieu ! — le tout débité d'une belle voix de fanfare, la chevelure en révolte. Après quoi, mon vieil ami me pincera l'oreille et concluera dans un éclat de rire : — Voilà pour te corriger, garnement !



Pimpante, entre les quenouilles d'un rang de peupliers, la maison du curé tourne au levant sa façade à demi-cachée sous un store de lierre. C'est l'ermitage d'un philosophe et d'un poète, et tout y révèle un art exquis d'embellir les moindres riens : les papiers à feuillages et la tête penchée d'un Christ au milieu du mur, les rideaux en toile rayée des fenêtres, le carrelage rouge du parloir avec une seule natte de sparterie sous la table de sapin.

Je trouve le curé, le nez dans son bréviaire. Avec ses folles boucles, son beau visage argileux, comme détaché d'un plat très ancien, chef-d'œuvre ensorceleur

d'un maître-céramiste allemand, figurerait bien, parmi d'émblématiques poteries, dans l'échoppe d'un antiquaire.

— Bonjour, Monsieur le curé!

Monsieur le curé ferme son bréviaire, se lève, me plante dans les yeux ses yeux railleurs taillés dans un morceau d'azur.

— Tu as assisté à la messe ?

J'hésite, je cherche une excuse en demi-teinte, je balbutie.

— Ah! le gueusard, le coquin, le récidiviste!

Suit un silence gros de pensées. Et tout à coup, à brûle-pourpoint :

— Assieds toi là, près de la fenêtre, et écoute, fainéant!

Monsieur le curé prend sa pipe au ratelier du mur, la bourre, l'allume, au grand plaisir d'une chatte accroupie, nonchalante, en demi-cerceau sur une crédence. Après deux ou trois bouffées lancées en fantasques annelures, en bracelets gris qu'un fil de soleil irise, en minuscules bagues bleues, il se met à parler avec cette naturelle éloquence des saintes âmes résonnantes d'une sainte pensée. D'abord il a peine à mener droit ses idées, fougueux attelage de labour hersant un champ vierge. Mais, l'obstacle une fois vaincu, les voici revenir d'un pas sûr, par le même sillon, robustes chevaux de Campine à sobre allure d'art statuaire. Voici :

— Depuis longtemps le paysan d'ici croupit dans une incroyable ignorance. Or, messieurs les socialistes organisent dans le village des meetings à damner un saint. Sur les murs, tout un arc-en-ciel d'affiches tire l'œil aux passants. Bref, le village est envahi par un parasitisme de petites rancunes accumulées. Après cela, tonnez en chaire contre tous ces voleurs d'âmes; le paysan branle le chef et considère avant tout son intérêt immédiat. Un bon petit journal d'un quart de sou, s'égrainant chaque matin, comme une volée de bon

grain, de ferme en ferme, ferait rudement l'affaire. Mais un tas de ces braves gens ignorent la première lettre de l'alphabet. Que faire? Est-ce qu'on sait? N'importe quoi? Et l'on s'en remet au hasard, sans souci du bien à faire et du ciel à gagner. Or, comment défricher toutes ces intelligences et tous ces cœurs, sinon par l'école? L'école, parbleu! non pas l'école communale, peu suivie du reste. Ah! non! pas celle-là. Ne jetons pas l'anticatholicisme en semailles dans les âmes. Mais une école libre, s'il vous plaît, l'école catholique! Une idée à lui, cette école! Depuis deux mois il la cisèle, cette idée, la réalise en rêve. Ce serait un joli chalet en style flamand, avec tourelle, grande cour, et la statue de la Vierge au-dessus de la porte. Tout près, ce terrain vague, inculte, clos de planches, voilà l'emplacement tout trouvé! L'école en face de l'église, quel spectacle! Tous les jours que Dieu donne, l'école serait bourdonnante d'enfants. Les villages voisins y enverraient les leurs par ruches et brassées. Et l'instruction serait gratuite ou à peu près : deux centimes par semaine.

— Ça coûtera cher, Monsieur le curé.

— Bast, j'ai commencé mon église sans un centime et aujourd'hui je ne me connais plus l'ombre d'une dette.

— Monsieur le curé, je vous admire. Vous êtes un saint. Mais enfin, pour construire il faut des plans, des briques, un architecte, des pièces de cent sous! — pour enseigner il faut non seulement des élèves, mais des maîtres. Vous parlez des petites sœurs? C'est très bien. Mais les petites sœurs sont rares. Et puis...

— Oh! le puissant économiste, l'échafaudateur de phrases et de chiffres. Regarde plutôt! Pas là, grand nigaud, mais là, par la fenêtre! Que vois-tu?

— Je vois, je vois, je ne vois rien....

— Mais là!

— Ah!

Par la place trempée de soleil, une ombrelle venait,

un petit dôme écarlate d'ombrelle, suspendu sur un joli bibelot moderne, une apparition de jeunesse en corsage jaune.

— Monsieur le curé, je vois un toit de kiosque, et dessous, une princesse chinoise.

— Cette princesse chinoise est bel et bien Mademoiselle Angèle T... et son grand charme est d'être ce que tu n'es pas, l'ange de la paroisse!

— A d'autres, mon cher curé! De ces anges-là je me défie! J'en ai connu pas mal! Ça fréquente le monde! Ça joue de sa coquetterie comme de l'éventail! Ça décourage les amoureux! Merci, je me sauve!

— Ne vous sauvez pas, Monsieur! répondit une voix secouée d'un rire carillonneur.

Ce me fut une stupeur, en tournant la tête, d'apercevoir, au-dessus de la cheminée, dans l'eau glauque d'un miroir, une frêle silhouette blonde aux yeux stellaires.

— Eh! Monsieur, vous croquiez là de ma personne et de mon caractère un portrait céleste.

— Mademoiselle, j'ai été stupide, oui, vraiment stupide. Je ne vous connaissais pas; c'est ma seule excuse. Et puis, laissez-moi vous le dire, votre ombrelle dans ce paysage, votre ombrelle seule a causé ma mauvaise humeur. En tout cas j'ai eu tort; j'ai frôlé l'impertinence; croyez à mon repentir sincère, pardonnez-moi!

— Mais, Monsieur, je ne vous en veux pas, mais pas du tout, pas du tout... Et vous, Monsieur le curé, vous ne dites rien. Vous riez de mon embarras, je suppose.

— Moi, rire, ma chère enfant! Ah! par exemple! je n'en ai pas l'envie! Ce misérable-là me tuera de fureur! Primo, il a manqué la messe...

— Moi aussi!

— Vous aussi! Misère de misère! Mes paroissiens désertent le sanctuaire. C'est du joli, vous savez! Si jamais le bon Dieu l'apprend...

— Nous ne lui en dirons rien. Du reste, à vous de sauver les apparences. Et maintenant que je vous ai dit bonjour, Monsieur le curé, je cours chez grand' mère Anne.

— Grand' mère Anne ? Vous connaissez grand' mère Anne ? Saluez-la bien de ma part, la brave et chère paysanne ! Eh ! j'y songe, vous ne me connaissez pas, vous ignorez même mon nom. Dites-lui...

— Laissez, laissez. Je vous connais depuis longtemps. Pas moyen d'aventurer un petit pas sous bois sans vous y rencontrer, apostrophant les arbres. — A propos, Monsieur le curé, la quête marche. Vous aurez votre école bientôt. Déjà si tard ! Bonjour, bonjour !

Charmante, d'une grâce d'avril, elle sortit, prit à gauche l'allée des châtaigniers, et, tout au bout, réduite aux proportions d'une toile de genre, disparut dans une ogive de jour bleu.

— Eh bien ! qu'en dis-tu ?

— Elle a des yeux splendides.

— Je te parle de mon école, imbécile !

17 août

— Grand' mère Anne !

— Mon p'tit !

Les soirs d'août, au retour de ma promenade, la maisonnette de la chère vieille paysanne est là qui m'invite à la marge du chemin, toute blanche dans une gerbe d'arbres, et si pittoresque avec ses persiennes vertes, son escalier de pierre et son chaume en auvent.

Droite dans son fauteuil, — telle une figure d'ancien portail roman, — grand' mère est assise à la fenêtre ouverte, derrière des pots de giroflées et de basilics, et près d'elle, adorable de fraîcheur, de santé, d'enfance, un suave minois de fillette grande et svelte lui sourit parmi ses boucles rebelles à remous d'ambre. Grand' mère interrompt la prière toujours murmurante

à ses lèvres, et me dit joyeusement, oublieuse de mes vingt ans sonnés : — Eh bien, p'tit, qu'est-ce qu'on rapporte de sa promenade aujourd'hui ?

— Oh ! grand' mère, des choses et des choses !

Et je lui dessine en trois mots, à la manière d'un croquis, les personnages et les coins de pays entrevus. C'est un château de ballade au fond d'une cour songeuse ; c'est un clocher bizarre, orfévéré dans l'azur ; c'est une belle ruine admirée, tout en guipure de pierre ; c'est encore un village romantique, aperçu tout blanc dans un val entre deux cintres de forêts, la rencontre d'un pensionnat de campagne, en route à travers bois, avec deux petites sœurs de St. Vincent de Paul, le coup d'aile éployé de la cornette au front, abritant leur sourire de saintes ; — c'est, enfin, un saule lamoyant au bord d'un puits, un calvaire au bout d'un sentier, un moulin parmi les blés, que sais-je ? ces mille riens que le caprice note amoureusement au passage, isole de l'ensemble, anime d'une vie propre, insoucieux des entours et du groupe.

Grand' mère, à chaque détail crayonné largement d'après nature, approuve d'un penchement de tête sympathique, et ses yeux, ses beaux yeux pistillés d'or, seule jeunesse de son visage osseux, pétillent d'une émotion soudaine, revoient les mêmes spectacles à cinquante ans de distance.



Or, tantôt, au soleil couchant, je m'en revenais chez grand' mère, tout heureux des impressions éprouvées et cent rêves d'eaux bleues, de feuillages et d'épis en rumeur dans la tête. Marguerite, une petite orpheline adorée par la paysanne pour sa gaieté d'oiseau chanteur et sa douceur d'abandonnée, m'attendait au bas de l'escalier, le coude à la rampe historiée de glycines.

Je m'étais arrêté, charmé. De la voir ainsi, pensive d'attitude et ses boucles au vent, cerclées d'un ruban clair, on eût dit un Greuze égaré par hasard dans un coin de nature. Un vol de hoche-queue sillant en droit fil vers le nid, presqu'au ras du sol, rompit l'enchantement ; j'étais aperçu. Mais au lieu de son rire habituel, tout en perles fines, la petite amie de grand' mère n'eut qu'un signe du doigt sur les lèvres.

— Grand' mère est triste, répondit-elle au langage étonné de mes yeux.

Et j'entraî.



Grand' mère, assise à sa fenêtre, avait plus que jamais l'air d'une sainte d'ancien portail, avec son front barré d'un ride transversale et ce que donne d'énigmatique aux yeux des vieilles l'habitude de la vie stagnante et méditative. Je me rappellerai toute ma vie cette figure et cette heure. Je ne sais quoi de grave régnait dans la chambre, quoi d'impressionnant, quel mystère scandé par la pendule au pouls sonore.

— Grand' mère, lui dis-je.

Elle me fixa d'une prunelle vague, brumeuse à faire pitié.

— Ah ! c'est toi, murmura-t-elle au bout d'une minute, c'est toi, mon p'tit, mon cher p'tit !

Je la sentis plus calme à la pente adoucie de ses pensées.

— Vous êtes triste, grand' mère ?

— Un peu, mon p'tit. Vois-tu, je reviens d'un grand voyage au pays du passé. Ce voyage-là ne laisse pas d'être pénible, enchevêtré de regrets, à nous autres vieux, pèlerins de la tombe. Mais ce qu'on regrette à notre âge, ce n'est pas les jours défunts, ni la jeunesse, ni les amours, ni la richesse, ni la considération, ni tout ce qui rend la vie douce et facile à vivre. Tout cela ne vaut pas une larme, mon p'tit. Ce qui nous

transit le cœur à notre dernière halte avant le jour suprême, c'est de l'avoir vécue, cette vie, dans l'oubli de Dieu, c'est d'avoir jeté ses jours aux quatre vents, comme le semeur jette sa graine, follement, sans mesure, sans souci de la vie éternelle !

Ces paroles de grand' mère, dites d'une voix lente, d'une voix sourde, avec un geste de sibylle, vibraient d'une pensée trop vraie, révélaient un sens trop profond des choses pour ne pas m'émouvoir jusqu'à la racine de l'être. Les vieux de la campagne ont souvent dans leur manière de dire une grandeur singulière qui leur vient de la vie silencieuse des champs face à face avec l'infini, quelque chose d'insoupçonné, d'immense, avec une pointe de verdure sauvage. Et voici que ces quelques mots creusaient dans mon esprit des perspectives inconnues, d'éblouissantes trouées sur la vie, la mort, Dieu. Qu'est-ce donc que cette vie, sinon le frontispice effrayant de l'éternité ? Y songe-t-on ? Même aux fils du Christ la volonté ne manque-t-elle pas de vivre selon le Christ ? Lacordaire, grand sculpteur d'idées s'il en fut, l'a dit dans son incomparable langage. *On peut, s'écrie-t-il, voir la vérité, on peut la goûter et manquer toutefois de l'énergie suffisante pour la vouloir et la mettre en pratique. C'est même le cas le plus fréquent. Ce qui nous fait le plus défaut à tous, c'est la force, c'est le vir, c'est qu'on ne peut pas écrire au bas de notre statue, comme on l'a fait au bas de la statue d'un homme célèbre, cette simple inscription : VIR. La faiblesse est le malheur de notre nature le plus difficile à guérir. Nous voyons encore assez vite la vérité, nous l'aimons sans trop de peine, mais sa transfiguration définitive en vertu, mais l'acte dernier sans lequel l'homme manque à son nom même, voilà l'effort rare autant qu'il est suprême !*



Ce fragment merveilleux du grand dominicain, relu deux jours avant cette scène, en pleins champs virgiliens, me chantait dans la mémoire, me transportait encore. Grand' mère, surprise de mon silence, ajouta :

— Souviens-toi bien de ceci, mon p'tit. Une idée doit cheminer avec toi dans la vie : l'idée de Dieu ! Dieu, tu le rencontreras partout ; tu trouveras sa trace parmi les hommes, dans la poussière de tes vieilles ruines aimées, dans toute la nature étincelante de sa présence. Et voyant Dieu, tu vivras selon lui. N'oublie pas cela, mon p'tit, et puisses-tu te rappeler mes paroles, plus tard, en priant sur la terre où je reposerai.

Et grand' mère me montrait de son doigt maigre le coin champêtre où l'heure était proche, pour elle, du sommeil définitif avec les ancêtres, sous l'herbe, au pied des cyprès toujours verts, dans la grande paix de la terre berceuse de morts. Et la fin du jour donnait au paysage étalé sous nos yeux un charme d'intense mélancolie, bien fait pour nos pensées, idéalisait les êtres et les choses : le clocher, les murs drapés de lierre, les champs, les chaumes, et, tout là-bas, dans les prés, parmi les peupliers enlevés à grands coups de fusain sur fond rose, des groupes de bœufs au repos, agenouillés dans l'herbage, solennels d'encolure et contemplatifs, comme des bronzes.

31 août.

Aujourd'hui, sur le paysage, une grande mousseline de pluie. Vers six heures une petite éclaircie s'est faite au zénith, un coin laiteux de verrerie dans un nuage pelucheux. Puis ce noir a disparu, s'est changé, là-bas, dans le ciel occidental, en lampas amarantes, en tartanes safranées, en satins mauves lamés d'argent. Pressé de revoir les arbres, j'ai laissé sur ma table — tel un

rosaire interrompu — les vers divins d'André Lemoyne...

Du village on descend aux bois par un capricieux sentier balustré de haies, sur un sol étoffé d'herbe épaisse. La bonne promenade ! Des sonneries d'eau, çà et là. De partout, creusés dans la mousse, parmi des verdure patiemment travaillées à l'aiguille, des bénitiers de pluie miraient le soir polychrome. Parfois, au passage, de l'entrecolonnement d'une allée sortait une vibration très grêle, une vibration de clavecin touché d'une main d'aïeule.

A dix minutes du village je me suis arrêté. Un château blasonne de loin ce morceau de forêt. J'ai marché jusque là. Sur le crépuscule, dans le vert ajouré des cèdres, ce château faisait un motif original de pastel.

Je suis entré. Par une fenêtre ouverte, la mélodie d'un piano m'est arrivée, légère, en tulle aérien de musique. C'était une sonate de Beethoven, le créateur merveilleux d'accords long-filés, de sons menu-tissés. Fallait-il davantage pour me figer sur place, émerveillé ? J'adore la musique. Sérieuse et mélancolique, elle est, à mon avis, l'expression, l'unique expression de ce je ne sais de propre à notre être, de vaporeux comme une essence, d'abstrait, de supérieur, où l'âme trouve son atmosphère naturelle et vit à l'aise, indépendante des sensations, libre de s'essorer à des hauteurs de planète.

Or, tout en prêtant l'oreille aux adagios du maître, à ces lents adagios tramés en écharpes de la Vierge, en tremblants tissus d'araignée, je regardais, pour m'en souvenir à jamais, le tableau suave, encadré par la fenêtre, d'une mère auprès d'un berceau. Jeune femme aux traits comme ensoleillés, avec le charme anglais d'une Rêverie de magazine, elle souriait à son enfant. Pour la centième fois j'ai refait alors ce poème des mères penchées sur un berceau :

« Ce n'est encore qu'une exquise de visage, confuse,
« où s'ouvre, rose et mignonne, la fleur des lèvres,
« où s'ouvre, grande et toute bleue, la fleur des yeux.
« Mais déjà, dans ces yeux-là, l'enchantement de vivre
« rayonne en étamines de lumière, gazouille sur ces
« lèvres en joyeux cris d'oiseau. Dans sa berceuse
« d'osier, toute neigeuse de blancheurs, bébé bat des
« mains, bat des pieds, tant cette joie de vivre est en
« lui vibrante, et sa petite tête de figurine miroite de
« plaisir, roule comme une boule au creux de l'oreiller.

« Soudain finie cette gaieté d'alouette, effacé ce
« sourire, clos ces yeux ! Bébé s'est endormi, ses petits
« bras en couronne autour du col, et rappelle par sa
« grâce un coin d'ancien trumeau, semble un fin relief
« d'ange émergeant d'une nuée.

« L'enfant dort !

« Ce sommeil des petits êtres éclos il y a quelques
« mois à la vie, ce doux sommeil paisible, à peine
« rythmé d'un souffle de brise et si bien ombragé de
« la paix des rideaux, a quelque chose de touchant qui
« suscite les larmes, donne la sensation d'une clarté
« d'aube épandue tout autour.

« Ce quelque chose où se prend le cœur, c'est
« tout simplement l'innocence ! Et ne trouvez-vous pas ?
« l'innocence met un cercle éblouissant au front de
« l'enfance au berceau, la sacre d'une royauté plus
« auguste que celle de l'expérience et des rides. On
« contemple l'enfance, on admire la vieillesse. Je me
« souviens, à ce propos, d'une idée d'Edmond About.
« Je n'en sais plus les termes ; en voici le thème :
« Source échappée de la montagne, l'enfance garde la
« candeur des cîmes natales ; un jet de pierre ne la
« troublerait pas, elle est immaculée jusqu'au fond.
« La vieillesse, au contraire, est un lac au repos ; la
« première tempête y charriera toutes les impuretés,
« toutes les boues, toutes les feuilles mortes de la vie.

« Les enfants n'ont pas comme les vieillards la science
« du mal; leur ignorance ressemble aux neiges d'en
« haut que rien n'a souillées, pas même l'empreinte
« d'un pied d'oiseau.

« L'enfant dort !

« Par minutes, un soupir imperceptible soulève les
« draps, donne à sa bouche vermeille une fraîcheur
« de corolle entr'ouverte. La vie se manifeste !

« La vie !

« Elle palpite dans ce petit corps tendre aux
« veloutés de pétales, y circule, y réalise la mystérieuse
« harmonie de la chair et de l'âme. Hélas ! ouvrant
« ce cœur, ouvrant ces yeux, ouvrant cette âme, elle
« aura vite fait, la vie, d'effeuiller cette liliale igno-
« rance du mal, de remuer cette innocence où Dieu
« se mire comme un reflet d'astre dans une claire
« fontaine. Et l'on se demande, avec angoisse, ce qu'à
« ce chérubin dormeur elle réserve de joies et de peines
« dans sa corbeille toujours pleine. S' imagine-t-on ce
« qu'est au cœur des mères cette pensée ? quelle épine
« elle y enfonce de jour en jour ?

« Hélas ! »



Maintenant la nuit venait, faisait de grandes taches
d'encre aux draperies éphémères du soir; et toujours
le piano chantait, secouait dans les jardins ses folioles
de sons, ses aigrettes de notes, et c'était aussi des ar-
pèges au petit point, d'élégantes phrases brodées, des
fioritures au plumetis. Et la même question m'obsédait :
— Que deviendras-tu, petit Bébé ?

— Que seras-tu ?



« Demandons aux jeunes mères !

« Ces rêves qu'à la nuit tombante, près de la fe-
« nêtre, dans l'attente de l'aimé, l'imagination mater-

« nelle, en gracieuse dentellière, ourdit sur les métiers
« de l'espoir, n'est-ce pas qu'aux mêmes canevas ils
« empruntent de temps immémorial leurs contours, leurs
« détails, leurs caprices? N'est-ce pas que la jeune mère
« aime à doter d'avance son enfant de toutes les per-
« fections des vieux contes de fée? Chimère! Chimère!
« Bébé n'est plus un angelot d'astragale, une fragile
« œuvrette en biscuit; le voilà fillette sous le voile nua-
« geux des communiantes, jeune fille sous le voile des
« mariées, poète à profil d'archange, orateur, magistrat,
« ministre, évêque, que sais-je ?

« Ah! les jeunes mères! les jeunes mères!

« Ne se diront-elles jamais que tout cela n'est rien,
« ni la vie, ni le bonheur, ni le but suprême auquel
« Dieu veut qu'on tende à grands efforts de courage,
« à grands coups de rames?

« Ne se diront-elles jamais qu'il s'agit avant tout de
« forger à leurs bébés un caractère, une volonté, un
« cœur? D'ouvrir à leurs petites intelligences les hautes
« fenêtres de l'au-delà? De faire de leurs âmes un
« clavier sonnante clair au toucher des belles idées,
« résistant aux mains de cette virtuose inlassable: la
« souffrance?

« La souffrance!

« Oui, si beau que soient les rêves de ta mère, tu
« souffriras, petit bébé, car c'est la destinée. Tu souf-
« friras dans ton corps; tu souffriras dans ton cœur,
« dans ton âme! Tu sauras les heures de doute où
« l'esprit, lampe illusoire, n'éclaire plus. Tu sauras les
« heures de désenchantement sans une affection tiède à
« tes côtés. Si vigoureux sois-tu, tu portes, latente dans
« ta chair, la semence de la mort. En attendant, dors
« bien, petit bébé! Dors inconscient du mal, incon-
« scient des choses, sous le nimbe, invisible à nos yeux,
« que l'innocence allume au front des tout-petits! »

1 septembre

— Que vous disais-je, grand' mère Anne ! C'est bien lui ! Bonjour, Monsieur ! Goûtez-vous ma musique ? Car on vous a vu, Monsieur ! Vous restiez là, béat comme un saint dans sa niche. Pour vous une princesse chinoise n'a pas, ne peut avoir grand charme; je vous l'accorde. Mais ma belle sœur méritait bien un salut, un petit salut. Voyons, il n'y a pas de quoi tant rougir. Je plaisante.....

C'était à midi, dans la chaumière, à la frange du chemin. Mademoiselle Angèle riait aux éclats. Pourtant ce babil m'amuse, me remettait en mémoire un coquet castel d'album, un parc aux lointains de temple, une jeune mère à la fenêtre. Aranéenne, en subtiles malines, une musique montait dans le soir.... et j'avais devant moi la musicienne.

14 septembre

A vrai dire, elle n'a rien d'une chinoise. Où donc ai-je péché cette idée saugrenue ? C'est, au contraire, un portrait radieux de la beauté moderne. Des cheveux d'or mousseux font une gloire à son visage délicat, troué d'immenses yeux au scintillement d'astres. Le front haut, toujours serein, dit tout un firmament d'âme; le nez, d'un dessin très pur, a quelque chose de moqueur et de jeune; la bouche rieuse, aux lèvres étroites, semble l'œuvre d'un ciseleur épris des transparences de l'agate. Pour l'oreille, toute petite, avec des ourlés impeccables, elle extasierait un miniaturiste. Et tout cela forme une tête candide, d'un parfait modelé, droite sur la colonnette du cou fluet. La taille est mince; le buste a l'élan hardi d'un vase athénien.

Semeuse de gaieté, c'est une pensive aussi. De longs instants d'intime solitude ombrent le bleu constellé de ses prunelles, lui donnent l'air de venir d'une époque très reculée, d'une époque perdue dans la vie grise d'un autre âge.

Ces choses, je les ai clichées tantôt, chez le curé. Le bon prêtre m'a présenté, non sans plaisanter, à Madame T...., une exquise maman descendue d'un vieux cadre. Et demain, je dîne au château !

15 septembre

A table, dans le jour filtré des lampes, elle rayonnait, habillée de clair. Et je n'ai pas dit un mot, je n'ai regardé qu'elle, beau lilas de jeunesse épanoui dans cette antique maison. Sans doute, à l'heure où, croulant de fatigue, j'écris ces lignes, sa mère à part soi me traite de sot. A parler franc, ça m'est égal, parfaitement égal, et le moindre épi d'avoine me laisse moins froid.

A sa beauté Mademoiselle Angèle joint deux qualités peu vulgaires : un esprit très vif et de l'appétit. Rien de l'attendrissante anémie des unes, rien du caquetage insipide des autres. Tous les chefs-d'œuvre lui sont connus, tous les sites de l'art, toutes les cathédrales de la pensée, tous les livres nouveaux, du moins ceux qui n'éclaboussent pas l'âme. Et tout en se servant, sans fausse honte, avec un souple geste de cueillette, elle vous analyse en termes joliment nuancés ses impressions, ses idées, ses rêves.

(Ici quelques pages manquent au manuscrit.)

31 octobre .

(Those evening bells, those evening bells!)
THOMAS MOORE

Depuis un mois, je n'ai pas écrit un mot. Pourtant, que de beaux, d'inoubliables jours, passés au château, dans les bois couleur de brocatelles usées, puis au bord de la mer, au bord de la mer surtout ! Les T... avaient loué sur un bout de plage une villa toute petite où c'était délicieux, chaque soir, d'étudier l'harmonie des vagues, de les entendre qui, sirénéennes ou graves, triomphales ou désolées, s'épandaient en câlineries

voilées, en grondements, en splendeurs de grandes orgues.

J'en parlais à mademoiselle Angèle, cet après-midi, dans l'intervalle d'une visite. Et voici qu'à cette idée tout un monde de souvenirs lentement amassés, mille choses en stalactites s'illuminaient devant moi, celles de la mer et bien d'autres : les soirées au château, les pèlerinages aux vieux murs, les excursions ensemble, la fenaïson poétisée d'ardent soleil, et le rythme des faux, l'attitude superbe des familles paysannes, des races plastiques.

— Et dire, a-t-elle interrompu, que tout cela est mort, bien mort!

Puis avec un sourire énigmatique où les yeux flambaient :

— Songez-vous, parfois, que nous aussi nous passerons comme ça? Y songez-vous?

J'ai gardé le silence. Alors elle s'est assise au piano, et de nouveau tout mon cœur s'est pris au génie de Beethoven, au fin réseau de ses sonorités, à ses phrases en point de Venise. Et je me suis dit :

— Demain, pour annoncer la fête des défunts à tous ceux que la tradition flamande aura groupés, petits et grands, à l'intimité des lampes, autour du repas de Toussaint, les cloches, messagères des âmes, secoueront lamentablement leurs grappes de trois notes à tous les clochers catholiques.

Pleureuses, elles iront de demeure en demeure, partout où s'allume une vitre, où monte un ruban de fumée, réveiller au cœur des plus oublieux toutes les cloches du souvenir.

Alors les aimés disparus surgiront à nos yeux, avec cet on ne sait quoi de spécial à chacun d'eux, ce signe distinctif de leur personnalité, resté dans la mémoire à l'état de médaille. Ce berceau vide à l'ancre dans une vague bleue de gaze, ce fauteuil à ramages, ce piano muet dans un coin, que sais-je?, tous ces meubles où

traîne encore un peu de leur présence, s'animeront de leur souffle, de leurs gestes de naguères.

Oh! les mélodies d'autrefois, les belles mélodies remuées sur ces touches au vol entrecroisé de mains chères!

Et le sommeil de l'enfant, ces petits bras noués sur la tête, ce visage d'emblème effleuré d'un sourire et... la contemplation maternelle suspendue sur cette innocence!

Et, les soirs d'hiver, au coin du feu, les histoires de l'aïeule, accompagnées de rafales à grand orchestre, au loin, dans les rues!

— Priez pour l'aïeule! crieront, sanglotantes, les cloches des vieilles églises.

— Priez pour l'épouse, imploreront les cloches paroissiales, avec de grosses larmes sonores, arrachées une à une.

— C'est moi, l'ange mort! chanteront celles des chapelles.

— Souvenez-vous! souvenez-vous! reprendront-elles ensemble, secouées lamentablement, par grappes de trois notes, à tous les clochers catholiques.

Et ceux que la tradition flamande aura groupés, grands et petits, à l'intimité des lampes, autour du repas de Toussaint, revivront un moment les jours passés, avec l'arrière-pensée de l'irréparable, avec la sensation d'un grand trou dans la vie....

2 novembre

Elles tintent, les cloches des morts!

Oh! ces voix d'âmes en pleurs! ces voix désespérées! ces voix!

Et je songe. Il fait bon dans ma chambrette. Dans un coin, le feu rutilé en géraniums de braises mêlés d'épis d'or. Mais j'ai beau faire, un froid fantômal descend sur mon cœur, un froid de ruine.

Oh ! ces voix ! ces voix ! ces voix !



Qu'est ce donc qu'elle me disait, l'autre jour ? Pourquoi cette pensée de mort ? C'était étrange, oui, bien étrange, cette parole grave, sur ces lèvres si bien faites au carillon des rires. Et sa physionomie me fascine encore, souriante avec l'éclat surnaturel d'yeux immenses, profonds jusqu'à rappeler le vide illuminé d'une grotte, le vide phosphorescent de certaines nuits sur mer....

Elles tintent, les cloches des morts !



Le motif de cette préoccupation ?

Je cherche en vain. D'habitude, ces lentes stances des cloches mortuaires évoquent devant moi le défilé des aimés morts, et ce m'est un attendrissement poignant de les revoir, de les embrasser, de leur serrer la main, de leur parler, en mots muets, en mots pensés, cet idiome intraduisible d'une intelligence éblouie de mirages. Et je ne ramasse aujourd'hui dans mon souvenir que cette phrase, cette unique phrase : « nous disparaîtrons comme cela !... »

Elles tintent, les cloches des morts !



Après tout, cette phrase est banale. Cueillie sur d'autres lèvres, elle m'eût paru le langage stupide d'une poseuse. Hélas ! il grossit de jour en jour le nombre des jeunes filles déveuloutées de leur naïveté ! Mais tombée d'une bouche ordinairement rieuse, cette idée m'a troublé l'âme à l'égal d'un étang frappé d'une pierre : elle y décrit de grands cercles élargis à l'infini.

Ne m'abusé-je pas?

Oh! non, j'ai si bien perçu dans ces quelques mots
le son de la sincérité!

Cloches des morts, cloches des morts! serait-ce un
pressentiment?

Ou bien est-ce une illusion, voix d'âmes en pleurs?
voix désespérées? ô voix?

ERNEST PÉRIER

(A suivre)





JEUNE CHAGRIN.

*Quand du soir, sur les blés jaunis,
Descendait le grand voile sombre ;
Quand les oiseaux, volant aux nids,
Faisaient des bruits d'aile dans l'ombre,
La vue au firmament perdue,
J'écoutais la chanson du vent...*

*Hélas ! on disait au couvent :
Rêver est chose défendue !*

*Par un crépuscule d'automne
Tombant sur les ajoncs en fleurs,
J'errais dans la lande bretonne
Quand j'aperçus deux voyageurs :
L'un à la vieillesse chenue,
L'autre, encore un adolescent...*

*Hélas ! on disait, au couvent :
Rêver est chose défendue !*

*Le vieux sire dit : « Jouvencelle,
Quel est le chemin de Rocmeur ! »
L'autre murmure : « Qu'elle est belle ! »
Je répondis au bon seigneur ;
Mais, pauvrete, tout éperdue,
Je baissais les yeux, rougissant...*

*Hélas ! on disait, au couvent :
Rêver est chose défendue !*

*Le damoiseil à cheveux d'or
Avait nom : Philippe d'Encise ;
De grands yeux noirs, un fier abord...
Une taille souple et bien prise...
Ah ! pourquoi donc l'ai-je entendue
Sa voix qui vibrait tendrement ?*

*Hélas ! on disait, au couvent :
Rêver est chose défendue !*

*Il partit en disant : « Mignonne,
Ainsi que l'étoile du soir,
Ton doux regard en moi rayonne,
Un jour, je reviendrai te voir... »
O visite chère, attendue,
Que mes yeux guettent vainement !...*

*Ne disait-on pas, au couvent :
Rêver est chose défendue ?*

Bonne DE BOÜARD





PAR LA ROUTE (1)

XII

Nîmes, le 30 novembre 1895



NE grosse déception nous attendait à Nîmes. Un journal local, que j'avais lu je ne sais où, annonçait comme devant avoir lieu hier une course de taureaux.

La loi française interdit depuis quelque temps ces jeux sanglants ; aussi l'espoir de pouvoir y assister et de pouvoir y assister sous le coup d'une interdiction avait-il serré de vingt-quatre heures notre itinéraire.

Vain dérangement.

Arrivés à 11 heures du matin, nous avons appris que le préfet du département venait de faire placarder un édit défendant impitoyablement la représentation aux arènes.

Nous étions bredouilles !

Pas de courses mais du mistral, un mistral glaçant, soufflant avec persistance, un vilain mistral qui m'a privé de nouvelles. Je venais de retirer ma correspondance à la poste et je la tenais à la main quand, en arpentant les galeries supérieures du Colysée, vlan !...

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 juillet.

au moment où je lève le bras pour retenir ma casquette, le vent m'arrache lettres et journaux qui filent et se mettent en un clin d'œil à voltiger comme d'énormes papillons au-dessus des toits de la ville.

Ça été une belle revanche sur, la déconvenue du matin que cette visite à la classique construction romaine, massive, gigantesque, robuste, bien faite pour les peuples de jadis et pour leurs « circentes ».

Quoique les mieux conservées du genre, les arènes sont bien dégradées ; les paquets de siècles ne passent pas sur les pierres — si solides soient-elles — sans y faire quelques épaufrures, sans les érafler, sans les émietter même quelque peu.

Quel anachronisme que les courses de taureaux dans cette enceinte ! Passe encore pour le spectacle que je n'ai pas vu et qu'on pardonne pour son caractère spécial ; mais les spectateurs, mais l'entreprise commerciale, mais l'exhibition à la mode foraine, d'après les affiches, d'après ce que l'on entend, d'après ce qu'on devine, tout ça n'est pas plus relevé, pas plus caractéristique, pas plus spécial que nos réunions de courses ou nos concerts populaires.

Sur les lourdes pierres massives, posées à joints nus, retenues par des prodiges de construction stéréotomique, sur ces quartiers de roc qui semblent conserver — comme l'usure qu'y aurait limée le passage des chevaliers, des plébéiens et des esclaves, on a fiché des cloisons en planches, des banquettes idiotes, des chaises et des bancs comme ceux qu'on fabrique à Nivelles, des pancartes avec : Entrez par ici, sortez par là. Payez partout.... dans l'amphithéâtre du Colysée !

Ils vous ont une façon de conserver les antiquités !

Autour de la Maison Carrée, autour de cette construction que le guide appelle « un temple pseudopé-riptère prostyle et hexastyle » et que le cardinal Albéroni

trouvait digne d'être enchâssée dans un étui d'or, s'étale un petit parc où gisent des chefs-d'œuvre lapidaires.

On les a placés là sans souci des intempéries qui les attaquent, des gamins qui les brisent, des mille accidents qui font tomber les denticules, effacent les oves et les feuilles d'acanthé.

Pénible impression ! Je voudrais les voir conserver religieusement, à l'ombre, à l'abri de tout ce qui heurte, lave ou souille, de façon que l'imagination puisse faire revivre tant de choses défuntes en retrouvant sur les piliers et les colonnades, même la crasse — cet épiderme des reliques ; comme dans ces monastères où les murailles ont conservé à leur base la polissure du frôlement des frocs et des soutanes.

Ils n'y pensent pas ces privilégiés de tout et de tous, n'ont-ils pas toujours eu la nature, des richesses gratuites si fastueuses que les maîtres de tous les temps se sont laissé séduire et ont campé là en souvenir de leur passage, une tour, un portique, un temple, un jardin, une merveille et si beau et si fort et si grand que tout reste et survit en trésors accumulés, inappréciables et trop souvent, hélas !... inappréciés.



Huit heures du soir. — Qu'allons-nous faire ?

— Il y a un théâtre.

— Allons au théâtre.

Entrons. La salle ressemble à beaucoup d'autres salles ; les artistes viennent de Paris ou d'ailleurs, le prix d'entrée est de quarante sous, mais le public — oh ! ce public. — Pas le plus petit mot de la pièce n'est parvenu à nos oreilles.

Ce sont les auditeurs qui chantent, les spectateurs qui jouent.

Ils hurlent, ils applaudissent indifféremment en

même temps, pour tel acteur ou pour tel autre. On n'est pas au théâtre pour voir ou pour entendre, on y est pour faire du bruit sans but et sans raison. On crie comme à l'amphithéâtre, comme dans la rue, à pleine voix.

L'acteur et l'actrice semblent dressés à ce jeu ; sans sourciller, sans s'arrêter, ils débitent jusqu'au bout leur tirade, ils savent bien qu'on ne les écoute pas et qu'une fois fini, le boucan soufflera tout ensemble des bravos et des coups de sifflet.

Tout le monde s'en mêle, depuis le paradis jusqu'aux loges, depuis les gens en frac jusqu'aux gens en blouse, pas un qui se taise. Il faut croire que c'est un usage, un état chez ces gens-là ; ils trouvent aussi naturel d'alimenter ce charivari que les Bruxellois de mettre leur paletot au vestiaire.

Dans ce vacarme, dont vous ne vous faites pas une idée, nous sommes un instant restés ahuris, effarés, interdits ; puis, comme ce mal est contagieux, nous nous sommes surpris dix minutes plus tard, tous deux gesticulant avec la bande, debout devant nos fauteuils, criant à pleins poumons :

Bravo ! Bravissimo ! Hou ! Hou ! A meurte ! Quelle panne!...

J'ai oublié de regarder l'affiche, je ne sais donc pas ce qu'on a joué.



XIII

Orange, le 2 décembre 1895

Monsieur Daudet, je suis bien en peine !

Voici que j'ai parcouru Nîmes, Avignon et les routes

qui sont tout autour et je n'ai pas entendu chanter les cigales ni tambouriner les tambourinaires.

Et pourtant, Dieu sait si j'ai tendu l'oreille, si j'ai cherché partout aux environs jusqu'à Beaucaire, jusqu'à Tarascon.

J'ai bien regardé sur les côtes boisées de pins et de chênes verts en plein cœur de Provence, comme vous dites; et je n'ai pas vu « le dit moulin abandonné depuis vingt ans, hors d'état de moudre, comme il appert des vignes sauvages, mousses, romarins et autres verdure parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes ».

Si je l'avais vu j'aurais été m'asseoir sur sa plateforme où l'herbe pousse entre les briques et j'aurais regardé tout autour ces choses que vous déclariez, par devant notaire, encore assez bonnes pour en faire de la poésie.

C'est peut-être aussi que nous avons cherché un matin de novembre, que la route était un peu dépouillée et que déjà dans la verdure pâle des oliviers, c'était la saison des cueillettes.

La campagne était pleine de gens qui, grimpés sur les troncs nouveaux et dans les branches basses, remplissaient des petits paniers de belles olives fraîches.

Délicieuse promenade!

La route passe entre le pont du Gard et la patrie de Tartarin, nous faisons un détour à gauche, puis nous rebroussons à droite et en une couple d'heures nous achevons cette double et intéressante visite.

Le pont du Gard est une gigantesque construction romaine bâtie d'un triple rang de piliers, qui se font la courte échelle et portent au niveau des sommets un viaduc assez spacieux pour qu'on puisse s'y promener à l'aise. Quant à Tarascon... Tarascon m'a tout absorbé dans le souvenir de son épopée tarasconnaise.

J'ai cherché la pharmacie Bézuquet, la confiserie Bébuffat et la boutique de l'armurier Costecalde.

Recherches vaines, tout ça c'est des menteries, c'est tout le bout du monde si la fameuse placette existe, vous savez bien cette fameuse placette où Pascalon vit pour la première fois le duc de Mons, ce sale belge qui devait, quelques mois plus tard, embarquer la population Tarasconnaise à bord du Tu Tu Pan et de la Farandole à destination de la Polynésie et des Papouas.

En vérité, ce n'est pas le vrai midi que nous traversons, le midi des folles galopades et des emballements désordonnés, les bêtes trottent raisonnablement dans un léger nuage de blanche poussière. Voici six semaines que la vendange est faite; six semaines que les vigneronns ont pendu aux grands bras des croix en pierre dartreuse les grappes les plus mûres en pieux ex voto. Depuis les oiseaux les ont pillées et le temps en a fait des petits débris que le vent balance.

Oh! la jolie route, unie et sans presque de bosses, montrant devant, par échappées, les fines découpures des Alpilles, suivies par les paysans en veste de cadis, et par de lourds chariots que traînent des mules — de belles mules comme il n'y en a pas chez nous — harnachées et pomponnées, avec autour de la tête un collier monumental et un bruit coquet de grelots. Plus loin, en avançant, le chemin longe le fleuve, à une douzaine de kilomètres on aperçoit un gros tas de cailloux blancs, en les voyant nous nous disons : c'est là...

C'est là! mais la route, elle, s'écarte toujours davantage, la ville blanche est à gauche, la route appuie à droite toujours plus, tant même qu'à la fin elle grimpe au coteau, nous y entraîne et finalement nous montre brusquement, en coup de théâtre, Avignon à nos pieds avec le Rhône, avec les remparts, avec les ponts qui de loin semblent de gros fils de la vierge tendus au-dessus de l'eau.



« Sur le pont d'Avignon tout le monde y passe... »
Votre grand' mère vous chantait ça quand vous étiez petit.

Eh! bien, elle vous en contait de bonnes, votre mère grand.

Le pont d'Avignon?... mais on n'y passe plus, il est vieux, il est ruiné, ses lourdes piles prennent bien toujours un éternel bain de pieds dans le Rhône, mais cette médication persévérante ne le guérira pas, il est fini, ce qui en reste ne sert plus qu'à ramener dans l'esprit des voyageurs des souvenirs d'enfance.

Et d'ailleurs reviendrait-il à sa première jeunesse qu'il retomberait par concurrence, il y en a un autre nouveau venu et vigoureux, un superbe, solide, soutenu par deux rangs de quadruples câbles et c'est lui qui prend tous les clients.

Une jolie page au carnet de mes impressions que cette visite aux bords de l'eau, aux remparts, à la cathédrale placée au bout de ruelles impossibles, à la promenade du Rocher où des recrues faisaient l'exercice comme de vulgaires gardes civiques, au palais des papes... vous savez bien ce palais où le moutardier Tristet Védène reçut de la mule papale un coup de sabot si terrible « que de Pamperingouste on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis; tout ce qui restait de l'infortuné! . . . »

Il y a bien longtemps, bien longtemps, que ce drame s'est passé, c'est à peine si les très vieilles gens en parlent parfois; depuis les papes ont délogé et les mules ne sont plus si méchantes.



En partant pour Orange un cycliste du pays a voulu nous accompagner tout en nous contant des histoires; il allait du côté de Bédarrides et Bédarrides est sur notre chemin.

C'était un bon garçon, cordial et poli; si poli même qu'il a poussé la politesse jusqu'à refuser le verre de vin que nous lui offrions avant de nous séparer. Ce verre de vin nous l'avons sifflé sans lui, à l'unique auberge d'un petit bourg, la station que nous fîmes là fut tout un événement pour la population.

En moins de cinq minutes le groupe formé par nous et nos bicyclettes fut entouré d'une trentaine de personnes.

Les premiers venus, tout en restant plantés devant notre table, faisaient signe aux hésitants qui s'attardaient sur les portes. Et ces retardataires tranquillement venaient un à un les mains dans les poches, tandis que la marmaille, elle, accourait barbouillée et culotte fendue.

Un demi-cercle serré se formait, des paysans se parlaient à voix basse, discutant doucement, montrant du doigt nos vélos, les gamins se risquaient jusqu'à mettre le nez au-dessus de nos verres, et nous entendions courir, chuchotée en patois, une conversation dont nous devons certes faire les frais. Un spectateur plus hardi que les autres s'est approché tout contre les machines, s'est baissé, du doigt a fait tourner une pédale, puis s'est redressé en nous regardant comme un enfant pris en faute.

Quand les autres ont vu que cette curiosité ne nous gênait pas, tour à tour, avec une prudence curieuse, ils vinrent toucher qui le guidon, qui les manivelles, qui l'émail du cadre, avec mille précautions, en se donnant mutuellement des explications que nous ne pouvions comprendre.

Quand nous sommes partis le rassemblement était compact; longtemps on nous suivit des yeux et quand arrivés au tournant de la route nous jetâmes un regard en arrière, tous ces gens étaient encore là, à nous regarder nous perdre vers Orange.



La route, en avançant, s'obstine à suivre le cours du Rhône, du Rhône qui semble pressé, qui pousse ses eaux très vite, bousculant ses petites vagues les unes sur les autres, comme s'il avait hâte d'arriver là-bas, à Marseille, et de se perdre et de se reposer dans le grand calme de la Méditerranée. Le paysage commence à trahir notre marche vers le Nord, plus d'oliviers et probablement moins de mistral, puisqu'au bord des champs on ne voit plus les grands rideaux de pins protecteurs du vent glacial.

De nombreux villages qu'on traverse sans mettre pied à terre en criant : Hop! Hop! aux marmots qui s'enfuient, en intriguant les habitants terreux et taupiers, en poursuivant des vols éperdus de canards, de poules, de pigeons qui s'éparpillent devant nos roues, tandis que les chiens se mettent à nos trousses et que les grandes oies, bêtes et grotesques avec leurs énormes becs de carton peint, poussent des cris comme leurs aïeules au Capitole.

Ainsi par le Pontet, par Sorgues, par Bedarrides, par Courthezon jusqu'à Orange, où la ville reçoit notre visite hâtée, une visite de cyclistes qui n'ont pas de temps à perdre, qui grimpent sur les palissades pour jeter un coup d'œil au théâtre, poussent l'incurie jusqu'à négliger deux ou trois monuments classés historiques, accordent à peine une rapide visite à l'arc de triomphe, réputé pourtant le plus beau de France, bâti sous Tibère et orné sur les caissons, attiques et archivoltes, d'une curieuse collection de bas-reliefs et de trophées.



XIV

Montéhinard, 3 décembre 1895

Montéhinard !

Nougat ! Nougat !

Encore une réputation surfaite; j'en ai goûté, il ne vaut pas le « nougat de Montéhinard » fabriqué à Bruxelles, alors, s'il n'y a pas de cette excellente friandise, que peut-il bien y avoir à Montéhinard ?

Il n'y a rien ici, c'est une ville comme une autre, il n'y a rien, pardon, il y a eu quelque chose : une retraite.

Une retraite ? Certainement, et en voici le détail : à neuf heures, tous les habitants sortent, emmitouffés comme des brigands frileux, et vont par groupes se promener dans l'obscurité d'une petite promenade. Pas un lampion, pas un réverbère.

Puis débouchent quelques militaires d'une rue latérale, ta ra ta ta, et ran plan plan !... on ouvre le ban. Les musiciens du régiment font un petit rond, un chef se met au centre, il bat la mesure, trompettes et clarinettes jouent deux ou trois numéros du petit cahier vert... et ran plan plan, ta ra ta ta... on ferme le ban !

C'est tout.

Un événement vient de se passer, les autorités civiles et militaires ont fourni un sujet de conversation aux habitants de la petite ville; pendant huit jours, quand des voisins se rencontreront, ils pourront se dire :

Etiez-vous à la retraite l'autre jour ?

A Bruxelles il ne viendrait pas à l'esprit d'assister à semblable audition, eh bien, ici chacun aurait fait comme nous, se serait hâté de souper, aurait retardé sa correspondance, pour ne point y manquer.

Que voulez-vous, c'est un extra, nous avons passé

des nuits en maints endroits où les distractions étaient plus nulles.

L'ordinaire ressemble assez bien à ce bout de soirée en négligeant l'événement musical. Le repas expédié, nous promenons notre digestion par des rues désertes, une demi-heure, trois quarts d'heure, puis c'est tout, on rentre, on gratte le papier dans la salle banale consacrée aux services épistolaires. Ici le salon... littéraire est réservé pendant la journée aux familiers ébats de la famille de l'hôtelier, le soir les voyageurs y viennent et peuvent se distraire en lisant « l'Avenir de Monté-hinar » ou le « Progrès de la Région », ou en parcourant des livres à tranches dorées et à couverture de percaline gaufrée qui portent en première page : Deuxième prix de lecture à M^{lle} Séraphine Bracour.

Les murs sont ornés de gravures plaisantes rappelant la pose de Napoléon à S^{te} Hélène, à Austerlitz ou à Waterloo.

L'hôtel qui nous abrite synthétise d'ailleurs toute l'animation urbaine.

Quand nous sommes entrés, quand nous avons fait sur les précautions nécessaires à nos machines les recommandations d'usage, la patronne a fait conduire nos bicyclettes dans un vestibule sombre. — Là on n'y touchera pas, c'est tout près de la salle à manger de messieurs les officiers. Fallait voir comme elle se rengorgeait en répétant Messieurs les officiers.

Tout simplement il y a une garnison comme partout et les gradés viennent se sustenter ici — c'est leur mess — il est séparé du reste de la maison, l'odeur même des civils ne peut arriver jusqu'à eux.

C'est la province et la province en plein. Si je m'arrête à en parler, c'est qu'elle rappelle tous les échantillons de l'espèce rencontrés depuis une bonne vingtaine de jours.



A propos de province, voici une histoire qui nous a bien amusés :

Les mains dans les poches de nos culottes, le nez au vent, sifflotant un refrain quelconque, pédestrement nous faisons une courte promenade.

Vint à passer un pensionnat, toute une exhibition de fillettes, depuis celles qui sont encore enfants jusqu'à celles qui sont « déjà bien grandes pour leur âge », deux à deux, par rang de taille, les plus petites devant, les plus longues par derrière, accompagnées d'un bourdonnant babillard musé par un régiment de petites langues contant des potins d'étude ou de réfectoire.

Au moment de croiser les premières, deux têtes, mignonnes, blondes, espiègles, inclinent leurs grands chapeaux noirs en nous fixant, puis deux autres, puis deux autres, puis encore deux autres... et ainsi jusqu'aux dernières, toutes en passant nous font un joli salut.

Bien que sachant combien nos remarquables personnalités étaient dignes de semblable déférence, nous étions un peu étonnés. Naturellement nous nous sommes bien gardés d'en rien laisser paraître; nous nous sommes contentés de faire décrire à nos casquettes un arc de 180° quand passèrent les maîtresses, deux bonnes sœurs en blanches cornettes.

Depuis nous avons appris que ça se passe toujours ainsi, que par le règlement les élèves en promenade doivent saluer tous les gens qui passent !...

Que voulez-vous, c'est la province !

Non, mais ce que c'était drôle, ces petites pensionnaires qui nous faisaient la révérence à nous deux !... Nous en avons ri !



Si ce n'était que pour le plaisir de recueillir ces politesses ou d'écouter la retraite on ne viendrait pas si loin.

Nos soirées sont en général ternes et froides, mais les journées !... le soleil nous reste fidèle ; depuis notre départ, un seul jour de pluie ! je crois mentir en datant cette lettre, tant les intempéries de novembre presque décembre sont loin de nous.

Le pays reste admirable ; tantôt Paul a eu un mot fort joli, en contemplant un paysage vivement éclairé, chargé de vert lourd et de couleurs claires.

Tiens, s'est-il écrié, on dirait un décor ! On dirait un décor tant tout ce qui nous entoure est loin des réalités coutumières, de nos horizons gris, de nos routes boueuses, de toutes nos sombres teintes.

Ceci m'a rappelé « L'enfant de la balle » conté par François Coppée. Un bébé élevé dans une loge, grandit derrière les portants, passe sa jeunesse à répéter des rôles devant des coulisses et à seize ans jeune fille anémiée, malade, traînée au grand air, à la campagne, s'écrie en voyant la nature vraie et inconnue : « Tiens ! C'est le décor du cinq. »

C'est bien ça !

Tout ce que nous voyons nous le connaissons par des descriptions et des peintures ; nous éprouvions la sensation du « déjà vu » ; nous nous rappelons le tableau en voyant l'original ; naturellement à la mémoire revient le souvenir d'avoir rencontré déjà ces choses peinturlurées sur toile et découpées dans du carton.



XV

Lyon, 5 décembre 1895

Aujourd'hui la dernière étape cycliste du voyage.

Nous nous en sommes donné jusque là ; désormais c'est à coup de piston de machine à vapeur que nous regagnerons le pays.

Une dernière fois nous nous sommes grisés à courir follement..... n.....i..... ni fini.



Finies aussi ces notes fatiguées, fini de vous faire la causette, ami lecteur.

Je me pardonnerai de vous avoir, tout en boitillant, conduit en d'aussi longs détours, si dans des mémoires endormies j'ai ravivé des teintes effacées, si quelque touriste revenu d'aussi loin a retrouvé des impressions qui furent siennes en feuilletant ces pages



Lyon a sa butte Montmartre; elle se dresse au bord de la Saône, garnie de rues en lacet et coiffée d'une église. Le guide nous enseigne que tout en haut de la tour de Notre Dame de Fourvière la vue s'étend à deux cents kilomètres.

Quand nous sommes arrivés sur le terre-plein qui domine la vallée, un brouillard pesait sur la ville, nous cachait même la rivière, dont le cours à nos pieds léchait les lavoirs et les piles de pont.

Ce brouillard, à défaut de la vue, le souvenir le perçait. Je devinais devant moi le Mont-Blanc et la Suisse où, trois ans déjà passés, j'ai couru les sites les plus sauvages et les plus pittoresques depuis Zurich jusque Lugano.

Puis l'admirable vallée du Rhône que piquent Orange et son théâtre, Avignon et la terrible fin de Tristet-Vedène, Tarascon et l'immortalité de son Tartarin.

Plus loin toute la côte d'azur que nous n'avons point visitée, mais que je connais bien pour avoir vécu des mois heureux de convalescence ensoleillée au pays des roses et des orangers, entre Nice et Nutimille, à seize

ans, quand je guérissais une pleurésie rien qu'en regardant mourir sur les galets la vague paresseuse de la Méditerranée.

Puis encore Nîmes, Cette, Montpellier, Carcassonne et leur folie méridionale et leurs antiquités romaines.

Puis les bords coquets de la Dordogne où les gens sont simples et pauvres, où les chefs de gare font de la poésie.

Puis la route à travers l'Angoumois, l'Orléanais, le Poitou et la Touraine, cette Touraine si saine, si riche, si hospitalière; synthèse de la France tant de fois cruellement frappée, entaillée à chaque malheur de la patrie, toujours guérie, toujours refécondée par ces laboureurs résignés et confiants, qui vont par la campagne travailler la terre grasse pour les moissons de l'avenir.

Puis Paris, là bas, très loin, que nous retrouverons bientôt avec son délire, son éternel cahot, ses marées humaines, troubles et houleuses.

Paris qui attire et concentre, Paris énérvé, morphinomane, où tout est agitation et tumulte.

Paris et la gare du Nord, et le petit guichet à droite en entrant, le premier de tous, près du couloir qui mène aux quais, le petit guichet que je connais bien, où l'on prend les tickets de la ligne franco-belge par Compiègne, Saint-Quentin et Quévy, le guichet où j'irai dans quelques jours réclamer :

« Pour Bruxelles, un billet simple, s'il vous plaît... »

RAYMOND LEHODEY





PETITE CHRONIQUE

On a mené grand tapage, dans la presse, ces jours-ci, autour du monument futur de Verlaine.

C'est à l'instant précis où M. Stéphane Mallarmé, clair pour une fois, presque indécentement clair, conviait les admirateurs du poète à le ressusciter, par le marbre, dans le jardin du Luxembourg, que la bagarre a surgi. Et chroniques de pleuvoir, pour et contre le buste!

La cause de tant de boucliers levés? Tout uniment la publication posthume, et sans excuse vraiment, des *Invectives*, que nous avons signalées le mois dernier.

Grâce à M. Fouquier, moraliste pour horizontales au *Gil Blas*, l'un des *invectivés*, lequel a satisfait sa vengeance dans le *Figaro*, le débat s'est porté d'emblée sur un terrain des plus délicats : on a discuté les mœurs de pauvre Lélian, comme si décréter que le marbre ou le bronze n'immortalisera que la vertu, n'emportait pas condamnation des neuf-dixièmes des statues de rois, d'écrivains, de guerriers, de savants ou d'artistes.

En somme, le résultat le plus probable de la publication des *Invectives* sera le Luxembourg fermé à Verlaine. Mais qu'importe, puisque leur éditeur aura gagné quelques argents?



A lire, dans la *Revue de Paris* du 15 août, l'émouvant récit des dernières heures et de la mort d'Edmond de Goncourt, par M. Alphonse Daudet. Nous en reproduisons ici les dernières pages :

Jeudi, 16 juillet

« Le petit clocher de Champrozay a sonné les douze coups de la nuit. Dans la maison tout le monde dort, excepté le médecin de garde et moi. Comme Macbeth j'ai tué le sommeil depuis des années et je prends tous les soirs une potion de chloral. Cette nuit j'attends encore un peu avant de la boire, non que j'aie de mauvais pressentiments, mais les pas du médecin, au-dessus de ma tête, me préoccupent, je le suis; je le vois s'approcher du lit, se pencher sur le malade, revenir vers le canapé où il s'allonge et qu'il quitte brusquement... Qu'y a-t-il?... Non, rien... Si, pourtant. Quelqu'un descend l'escalier.

Oh ! l'angoisse de cette marche furtive qui approche... On frappe, et tout bas :

— Le docteur prie Madame de monter bien vite.

La voix chuchote encore plus bas :

— Que Monsieur vienne aussi... M. de Goncourt... au plus mal...

Quel mystère de force nerveuse m'a mis debout, vêti en une minute, porté tout en haut de cet escalier dont l'ascension m'est presque impossible d'habitude ? Sa chambre était entr'ouverte, et dès le corridor, un souffle, un grand souffle horrible, déjà entendu en d'autres nuits, hélas ! arrive jusqu'à moi... Est-ce possible ? c'est lui que j'entends ?.. C'était lui... Il râlait, les traits immobiles, la face vultueuse, agrandie, ses beaux cheveux blancs répandus comme une soie humide sur l'oreiller... Minutes d'affolement et de terreur. J'interroge le médecin. Que s'est-il donc passé ?... Rien. La nuit ne s'annonçait pas mauvaise, puis brusquement le pouls s'est précipité, la chaleur accrue, la figure encore plus enflammée... Jusqu'alors on avait pu lui donner à boire, maintenant plus moyen, rien ne passe. C'est la fin... Le docteur essaie encore une piqûre d'éther pour nous contenter. Non, tout soin est devenu inutile, presque profanatoire ; l'agonie est commencé. Autour de nous, dans sa chambre où tout d'habitude est si net, si bien en place, le désordre de la mort se sent déjà. Ce médecin, qui parle involontairement tout haut, ces tiroirs ouverts, ces fioles, ces tasses sur la table où s'étaient encore les feuillets de sa belle écriture régulière. Et toujours ce grand souffle par instants interrompu, puis repris, mais plus court chaque fois et plus lointain à mesure que ce noble esprit, cette âme de lumière s'enfonce dans la nuit... Ma femme prie et pleure, à genoux au pied du lit ; moi, qui ne sais pas de prières, j'ai pris sa main entre les miennes — de l'eau et du feu, cette pauvre main — et, penché sur lui, mes pleurs mêlés à sa sueur de mort, je lui parle tout bas, de tout près :

— Goncourt, mon ami... C'est moi... Je suis là, tout contre vous...

Je ne sais s'il peut m'entendre, j'en ai par moments l'illusion, surtout quand le souffle s'arrête et que sa belle figure aux paupières appesanties semble écouter ce que je lui dis de son frère, son frère Jules qu'il a aimé par dessus tout. Soudainement sa main, dont la brûlure s'apaisait depuis quelques instants, sa main s'est retirée des miennes en hâte, presque durement. L'agonie, paraît-il, a de ces mouvements spasmodiques. Pour moi, ç'a été comme un départ qu'on précipite, l'ami que l'heure presse et qui s'arrache brusquement à vos adieux. Ah ! Goncourt, compagnon loyal et fidèle...

Combien de temps avons-nous veillé près de ce lit de mort ? Quelle heure était-ce quand, les flambeaux allumés, un chapelet noué par son amie dans ses belles mains inertes, nous sommes redescendus écrasés de stupeur et de douleur ? Je ne pourrais le dire. Je sais qu'un peu de jour blanchissait les vitres, que je me suis lâchement jeté sur mon chloral et qu'en m'endormant j'entendais Lucien sangloter tout bas dans sa chambre. Deux heures après, j'étais réveillé par le petit oiseau de l'arbre voisin, l'oiseau de Goncourt au gosier gonflé d'eau fraîche, et dont les roulades innocentes montaient joyeusement dans le soleil.

Je suis resté une minute sans penser, sans comprendre; et le sentiment ne m'est revenu avec le souvenir, le cruel souvenir, qu'en entendant ma femme tout en larmes donner l'ordre au jardinier de couper de grandes palmes vertes et des roses, des brassées de roses, toutes les roses du jardin. »



Mort, à Londres, du peintre John-Everitt Millais, président de la Royal Academy, et qui fut avec Rossetti et Holman Hunt, un des trois premiers *Pre-Raphaelite Brothers*. Il avait, depuis de très longues années, abandonné les principes de l'école célèbre, pour se consacrer, un peu trop peut-être, à l'anecdote sentimentale.



M. Joris-Karl Huysmans prépare un roman nouveau : *La Cathédrale*, qui sera la suite de *En Route*, le livre admirable qu'il publia, l'an dernier. Il y montrait l'influence de la musique sacrée sur une âme tourmentée en quête de quiétude. Son livre prochain glorifiera l'architecture, la peinture et la sculpture du moyen-âge religieux, la sublime beauté de cet art gothique auquel la France du Nord de la Loire doit son incomparable écrin de cathédrales. Le roman se situera à Chartres.

Un livre suivant conduira le héros de *En Route* et de *La Cathédrale* chez les trappistes, où il entrera définitivement, sans prononcer ses vœux définitifs. Ce sera le sujet de *l'Oblat*.



A bientôt aussi l'apparition de deux livres posthumes : *Les Grandes Amoureuses*, de Villiers de l'Isle-Adam, dont quelques pages sur Isabeau de Bavière ont paru dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} août — et la *Correspondance* de Barbey d'Aurevilly.



« Haïssons, mes frères, haïssons ! » tel est le début d'un article où M. Roland de Marès prêche, dans *l'Art moderne*, la haine littéraire. Il paraît que cette haine seule féconde le monde. L'auteur, très en verve et plus amusant peut-être qu'il ne le souhaite, tonne, en passant, contre « l'énorme, la phénoménale, la prodigieuse Bêtise humaine qui a inventé l'autorité et le respect, qui a remplacé les belles passions par des devoirs » et décide que nous ne pouvons « en âme et conscience admettre ce qu'on admettait hier. »

Ce bon M. Roland de Marès ! Pour peu que l'on ait la reconnaissance de la rate, comment se décidera-t-on jamais à le haïr ?



Une légion de psychologues, à court d'analyses, s'est abattue, pour la dix-millième fois depuis soixante ans, sur les amours de George Sand et d'Alfred de Musset. Qui eut tort ? *Elle*, la catin ? Qui eut raison ? *Lui*, le mauvais sujet ? Palpitantes questions pour les moralistes boulevardiers, et qui continue de faire couler des fleuves d'encre. M. Paul Bourget assure qu'elles ne sont pas encore définitivement résolues.

M. D.

LES LIVRES

Des bases classiques allemandes, par LÉON RIOTOR. — Paris, librairie de la *France scolaire*.

Une très substantielle et intéressante brochure, où l'auteur étudie en des notes rapides et claires la pensée allemande contemporaine.

J. S.

Le sage empereur, par LÉON RIOTOR. — Paris, édition du *Mercury de France*.

« Tout poème, outre la clarté et la liberté, doit avoir un but et « suivre le développement logique d'une idée.... Celui-ci bâti sur un « mythe légendaire, comme d'autres de la même série, énonce que « l'orgueil est la vertu primordiale de l'homme, mais qu'il n'est vraiment « digne de s'en revêtir qu'après avoir su cultiver l'humilité. »

Thèse dangereuse que celle-là, thèse que chacun entendra comme il le voudra, et qui pour cette raison peut ne satisfaire personne et satisfaire tout le monde, nul n'étant d'accord avec son voisin sur l'interprétation à y donner. Poème habilement écrit certes, mais sans un art supérieur qui retienne; vers libres qui, franchement, ne constituent pas un argument de fait contre la prosodie régulière.

J. S.

Les impossibles noces, par ADRIEN MITHOUARD. — Paris, édition du *Mercury de France*.

C'est en des vers savants, difficiles et souvent arides, un poème où s'avèrent de très brillantes qualités, un art déjà sûr et une poésie réelle. L'auteur est de ceux dont on attend et on espère à juste titre une ascension rapide vers les plus hautes cimes.

J. S.





SŒUR ANGÈLE

(Suite) (1)

3 janvier 1892

DARCE qu'un petit blondin, derrière le vitrage, penchait sa tête de frais Noël potelé, — parce qu'il y avait, devant lui, sur un guéridon, des fleurs de serre érigées en un vase hiératique au long col, de belles fleurs d'un rose savonneux, d'un rouge agonisant, d'un jaune crémeux, — parce que tout disait là, malgré l'hiver clair-tintant de gel, la chimère des printemps au coin du feu, — je m'étais arrêté dans cette rue, devant cette maison.

Très curieuse, cette demeure! Évocatrice des grands passés légendaires, des grands autrefois tendus de silence.

Sauf une seule fenêtre à découvert, — celle où fleurissait, encorollée de dentelles, cette jolie tête d'enfant parmi les roses, — tout y dérobaît au regard le règne tranquille d'intimes joies ombragées de paix, tout l'enclosait dans le mystère des volets, — et quels volets! — d'étranges volets de l'ancien temps, aux lamettes superposées comme autant de paupières mi-descendues sur d'indiscrettes, filtreuses prunelles. Et des rinceaux bizarrement fouillés, des feuillages de pierre,

(1) Voir le numéro du 15 septembre.

des écussons, racontaient, sur la façade, des marquissats vécus là jadis, mille choses maniérées d'antan, suaves comme un gracieux roman du moyen-âge chanté sur la viole d'un page. Poudrés à frimas, marquis à perruque et marquises en crinoline dansaient, au clair de ma pensée, de compliqués menuets, s'y confondaient, avec l'enchantement de ces murailles, en une même strophe de mélodieux poème. Ou bien encore, c'était, environnée de pâles gracilités, de petites chaises mignardes, de fins cristaux mousselineux, quelque vieille reine douairière achevant là, dans la monochromie des vieux jours, une existence faite de métamorphoses et d'imprévu...

— Psitt ! Psitt !... Cet appel m'arriva du portail, lancé par un mitron coiffé de sa corbeille.

— Attention ! reprit d'un cri sonore un laquais en culotte.

Aussitôt, par la porte ouverte à deux battants, une amazone apparut, campée d'un trait net sur sa bête alezane aux frêles jambes de cerf. Illuminée d'or, avec un rare visage de frappe antique, c'était, — hasard inexplicable ! — oui, c'était bien elle, la rieuse jeune fille esquissée si souvent dans ce journal. Me vit-elle ? Je ne sais. Car je m'enfuis, épouvanté de mon sans-gêne. Que de fois la maudirai-je encore, ma manie de séjourner à tout propos, mandoliniste du rêve, sous des fenêtres inconnues ?

8 janvier

Sur l'étang gelé, verdâtre, uni comme verre, avec, çà et là, de troubles teintes d'aquarium, elle patinait, svelte, d'un rythme décidé, la tête coiffée de loutre, le buste incliné, la taille prise en une jaquette de drap noir, où moussait le crêpe blanc d'une cravate aperçue dans l'écart du boa.

— Tous les talents, mademoiselle !

— Ah ! c'est vous ? Vous patinez aussi ? Pourquoi tous les talents ?

— Parce que vous cumulez au suprême degré l'art du patinage, de la danse, de l'équitation.

— Très flattée.

— Vous montiez, l'autre jour, un cheval superbe.

— Ah! oui! le cheval de grand-père... Vous êtes connaisseur?

— Moi? Pas le moins du monde... Et c'est à votre grand-père, ce logis seigneurial?

— Voyez-vous ce curieux! Vous étiez là, sans doute?

— J'avoue.

— O incorrigible d'indiscrétion!

11 janvier

(FRAGMENT D'UNE LETTRE A MON CURÉ)

... Ne croyez pas cela, mon cher vieil ami. Je passe au contraire d'exquises journées dans ma chambre de travail. Vous connaissez, n'est-ce pas? mon petit sanctuaire. Pas riche assurément, mais quelle bonne odeur d'éditions anciennes, de vélins choisis, de poudreux elzévir. C'est comme l'encens pertinace des siècles. Sans oublier les modernes, joyeux concert de couvertures jaunes, bleues, roses, blanches, que domine, aux heures d'étude, le grave beffroi des bouquins juridiques...

Mais quoi? La vie mondaine? Monsieur le curé, je la déteste à l'égal d'un cauchemar. Mais telle quelle, avec ses miroitements de strass, ses petits jeux bêtes, ses cotillons, malgré les vanités qu'on y rencontre, les compliments absurdes qu'on s'y lance par pelletées, les pâlottes et lunaires personnalités qu'on y salue, la vie mondaine a pour moi cet avantage : elle me tire quelque peu des havres de mélancolie solitaire, où ma vie, vous le savez, a jeté l'ancre pour jamais. Et puis, autre avantage, j'y rencontre « l'ange de votre paroisse » et j'éprouve grand plaisir à m'entretenir avec lui de certain petit village aux toitures de briques

rouges, des rideaux d'arbres pendus au long de ses fossés, de son ciel laineux, bas-voûté, que traverse le vol armorial des cigognes...

avril

C'est la fenêtre de ma maisonnette, en Campine. Depuis trois jours, l'âme lasse de fêtes et de travail, je coule ici, solitaire, des jours isochrones et pensifs. La saison, cet avril à peine éclairé d'une frange de ciel pur, ne permet guère la promenade; et pourtant je tire de cette existence étale une infinie jouissance, toute une harmonie de joies délicates et rares.

D'abord, après six mois vécus, à la barre et dans les bibliothèques, à suivre de texte en texte les sévères et fortes colonnades du droit, le plaisir est immense de revoir un peu de nature apriline, un peu de campagne exquise, pleine du charme hollandais d'un bleu pays sur porcelaine. Et puis, quel délice d'écrire des choses géorgiques et nuancées, de noter les premières impressions printanières, les fins peupliers esthétiques, l'églogue d'un oiseau, la lumière chanteuse d'une eau courante, ou bien encore, les bateliers qui passent en groupes de frise antique, là-bas, sur la berge, derrière la grille du jardin !



Revu grand' mère Anne, ce matin. Son logis au toit de chaume, au bord de la route, garde le même air d'image d'Épinal, mais avec une sorte de suavité triste, due peut-être au soleil boudeur, à la fenêtre close, au tilleul, tout en filigranes noirs, de la porte.

Grand' mère était endormie dans son fauteuil, au coin d'un feu de pommes de pins. Cela faisait à ses pieds une floraison forgée, d'un rouge cuivreux, au reflet danseur; et dans ce reflet sa douce face éburnéenne d'aïeule, ses mains spectrales jointes sur les genoux, donnaient l'étrange sensation d'un simulacre

tombal travaillé dans un bloc irréallement blanc. Pour la première fois, en mon moi intime, la pensée s'est levée du plus-jamais, du temps, prochain sans doute, où le bonnet de grand' mère ne formerait plus avec les boucles de Marguerite, à la croisée, le soir, le groupe pictural, l'adorable antithèse de naguères.



Pauvre chère petite Marguerite! Songe-t-elle, dans son vieux pensionnat morose, à cette mort possible, à cette mort probable de l'aïeule? Déjà grandelette, avec un mince et sérieux visage d'effigie, la voici, semble-t-il, mûre pour les angoisses. Qui dira comment et pourquoi cette transformation si rapide d'une petite âme de bonheur en la fillette, au masque intellectuel, d'aujourd'hui? Serait-ce sa répugnance de la vie murée? le regret des libres essors perdus? le lent travail d'un chagrin secret? Est-ce que je sais?

Aussi, bien mélancolique et bien solennel ce pensionnat monacal où la chère petite fille épelle l'alphabet du sacrifice! Très peu réjouissant ce coin de ville, ouaté de silence, où pas un murmure ne pénètre du monde! C'est une étroite ruelle, coupée ça et là par le caprice en travers d'une rivière, avec de hautes maisons en pierre de taille, et, de loin en loin, la ferronnerie d'une pompe, la rampe d'un pont, une trouée pittoresque d'eau paisible. Des bourrelets de mousse aux marches des seuils, de la mousse sur les murs, de l'herbe entre les pavés. Mais telle quelle, c'est une île de songe en pleine ville, c'est le refuge des peureux de la foule, le paradis des artistes aux mœurs bizarres, envolées, et de cette jeunesse, travailleuse et pâlie, qui préfère à la course après l'argent, aux carnivals mondains, au luxe tapageur, aux haines politiques, que sais-je? un beau crépuscule, un beau livre, une belle vie tranquille.

J'adore cette rue-là. Tout un panneau de mon enfance tient entre ces graves hôtels silencieux. Un de ces hôtels, le troisième à droite, abrita bien de mes turbulents enfantillages, bien de mes drôleries innocentes. Régulièrement, deux fois la semaine, j'y venais à la main d'une vieille bonne en coiffe papillonnante, et je me rappelle après tant d'années quelle lourde pierre d'anxiété c'était dans ma poitrine, à la seule pensée d'une leçon mal apprise, d'un devoir griffonné. L'institutrice habitait, au deuxième étage, une chambrette à peine large d'une aune et fleurant le passé, mais éclairée toute, par la vitre haute, d'un bout d'azur en rosace. Papier clair à feuillages, fauteuil pompadour aux pieds fuselés, bahut fleuroné d'argent, reliures bien rangées derrière la vitrine, tout y reflétait des mœurs fanées comme une soie d'antan; et quel charme, parmi ces vieilleries, quel enchantement d'étang clair que le miroir ovale à liséré blanc suspendu dans un angle!

Mosaïste de souvenirs, j'arrange au gré de ma fantaisie ces mille détails, chaque dimanche, en allant au pensionnat claustral où ma petite Marguerite s'étiole. Las! las! fini tout cela! finis ces jours d'aube! morte la vieille servante! morte l'institutrice! Et bientôt grand'mère Anne, elle aussi, ne sera plus qu'une figure d'hier, un vieux delft accoué dans le passé!

Alors, que deviendra Marguerite?



— Ce que deviendra Marguerite? m'a répondu le curé. Ma foi, nous la confierons à Mademoiselle Angèle!

C'est vrai, pourtant. Je n'y pensais pas. Elle a, cette Angèle, une âme à la ressemblance de sa personne, l'âme d'une dévouée, courageuse et sereine, où sa beauté symbolique, au regard illumineur, prend sans doute cette douceur expressivement madonale.

C'était dans un salon, un soir du dernier hiver. On

causait, jeunes filles et jeunes gens, dans la brise de^s éventails, entre deux valses. Pour mademoiselle Angèle, inattentive à ce bruit de volière, elle avait dans les yeux un rêve en fuite; et son petit pied battait sur le tapis la mesure de je ne sais quel air, motif de romance étudié le matin, ou la phrase, au son velouteux, d'un violoncelle entendu tout à l'heure, durant la danse. Soudain, au grand ébahissement de son cavalier, elle leva le doigt comme un rayon sous le lustre, puis vraie fée de lied rhénan, se dressa lumineuse, ouvrit la porte et disparut. Entretemps, sous la fenêtre, une voix montait lamentable : — Ayez pitié, ayez pitié ! Une minute après, mademoiselle Angèle réapparaissait, un enfant dans les bras, plus lumineuse encore, et si ravissante d'attitude qu'on eût dit, souriante dans sa niche, à l'orée d'un petit village montagnard, une gentille sainte Vierge peinturlurée.

— Faites la quête, grand échassier sauvage ! me cria-t-elle.

Et ce soir-là, une détresse errante eut, avec un reverdi d'espoir inattendu, du pain pour trois mois.



Oui, vraiment, c'est une dévouée, cette Angèle. Une dévouée, au sens exquis de ce mot, vaillante et modeste, sans vanité du bien accompli, sans souci des qu'en dira-t-on, des fines ironies chuchotées, des épigrammes ciselées ! Cette modestie ne caractérise pas seulement sa charité d'enfant blonde prosternée sur la souffrance humaine; elle nuance à l'excès cet être complexe, actif et sensible, intrépide et contemplateur, que l'intime union de la forme et de l'esprit spiritualise à l'égal d'un vieux vitrail moyen-âgeux. Cette modestie, je dirais mieux cette ignorance de soi, la drappe d'une dignité pour ainsi dire impériale, où sa pensée s'abrite avec de frileuses peurs d'hermine, un effarouchement de

sensitive. Tout cela lui donne un air suprême de détachement; et, dans un salon, n'étaient le profil lapidaire et l'éclat pailleté des prunelles, elle passerait d'abord inaperçue. Mais, au bout d'une minute, l'artiste n'observerait qu'elle. De même, reléguées en un coin d'église, certaines icônes s'effacent dans l'art robuste des retables et des toiles, et puis, à seconde vue, captivent la prière du pèlerin par la tendresse du coloris et la perfection du contour.

Cette ignorance de soi, chez mademoiselle Angèle, confine au défaut, si j'appelle à raison défaut sa tendance à traiter de flatterie mesquine l'admiration, trop accusée, de sa personne, de ses talents prismatiques, de ses vertus à l'ombre.

Un jour, au piano, sur un thème sentimental, elle improvisait autour d'un même motif une barcarolle évocatrice d'amoureux guitaristes, de reproches à l'aimée, de moires bleues d'eau nocturne. Cela commençait, sur un ton de plainte, par une phrase infiniment lente et triste, ouvrée de minuscules notes joaillières, pour aboutir en des progressions vives, en des décroissances ténues, à de lointaines orfèvreries de musique. Et c'était divin.

— Oh! Mademoiselle! m'écriai-je enthousiasmé, vous êtes musicienne dans l'âme!

— Ne vous moquez pas de moi; je hais ces plaisanteries-là.

Et des jours et des jours, je me la sentis hostile et glacée, comme marmoréenne.



Était-ce de l'amour-propre? un léger remous de rancune? Je ne crois pas. Fille du sacrifice et, je l'ai dit, trop ignorante de soi-même, ayant aussi le subtil doigté des sentiments, comment eût-elle préféré son intime orgueil au risque d'égratigner l'orgueil d'autrui?

Mais d'instinct, chez elle, l'humilité se complète de franchise, et cette franchise a des mots dur-frappés, trouve sans effort le verbe estampille et stigmaté, le verbe numismal.



Très pieuse en même temps ; d'une foi vibrante et chaude. Que de fois, le matin, dans le petit sanctuaire ogival où j'ai coutume de consacrer au Christ de la sainte messe les pensées, les actes, les paroles, les travaux, les ennuis, les joies de ma journée, je l'ai regardée mi-penchée sur sa chaise, en un dessin raide, presque gothique, digne d'être encadrée d'un verset, parmi les émaux d'une châsse. Souvent, aux heures de vertige intellectuel et d'involontaire sarcasme, elle m'a consolé de l'indifférence des unes, pauvres esprits en guenilles, et de la ferveur accroupie des autres, — caricatures des saints lieux — recueillies dans la grimace des allusions aigrettes et des cancan barbelés.

Solide et raisonnée, vivifiée toute par la poésie des offices religieux, la dévotion de mademoiselle Angèle a la grâce des vieilles légendes, une amabilité d'évangile. Austère, elle n'anathémise ni le roman, ni la toilette, ni le bal. Tout en suivant de cœur les grandes routes pierreuses où la procession des saints chemine à pieds sanglants, elle ne s'impose pas la privation du plaisir reposant, des saines distractions, des envolées vers l'idéal. Même, si j'en crois mademoiselle Angèle, la toilette, cet art à jamais perdu de sculpter chastement la beauté féminine, est une charité, moins haute et plus vaporeuse que l'autre, mais aussi chrétienne. Et certes, je ne sais rien de touchant comme ces grandes dames du temps passé, qui, vêtues d'étoffes aux plis impeccables et de collerettes empesées, font, dans les galeries d'ancêtres, l'aumône d'une larme ou d'un geste à quelque misère à genoux devant elles.



Foncièrement croyante, mademoiselle Angèle juge du haut de son mépris les minuties puériles, les japonseries d'esprit où le vulgaire trouve le dernier mot du sublime. Pour elle, la vie n'est pas une marqueterie de petites sensations singulières, mais une unité sérieuse, une tâche à remplir avec beaucoup de volonté, d'abnégation, de souffrance. Cette conception de la vie la rend plus apte à monter d'une envergure large vers les tranquilles azurs de la pensée manifestée par l'art. Amoureuse de musique, elle est initiée mieux que personne à la splendeur du vers, à la majesté des nombres, aux cloches des rimes. Mais la peinture, plus physique, moins parlante, la laisse figée d'insensibilité. Je ne sais pourquoi. Sans doute, son horreur du convenu.

Ce mépris du procédé m'explique assez bien divers diapasons de son entendement, notamment son incompréhension des pages wagnériennes, même de celles où le génie de l'artiste-archange porte à leur cime la plus haute les belles houles cadencées de l'absolu musical.



Et Marguerite?

Ah! mademoiselle Angèle lui sera bien la mère que je cherchais, l'intelligente et la dévouée, la simple de cœur, la croyante. Aussi, dans quelques jours, m'embarquerai-je sans arrière-pensée pour cet orient chimérique, aux paysages de lanterne peinte et de parasol, où depuis si longtemps un chant de charmeuses m'appelle.

Et sans crainte de l'avenir, je ferme ici ce journal, au moment même où tout là-bas, derrière les peupliers de la berge, la nuit, ce deuil allégorique des autrefois, mêle ses hortensias mauves aux rouges dahlias du soir!...

II

Un matin, elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : Adieu ; tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse ni mère ; je ne serai plus même votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu....

MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident.*
(1896)

Mon journal s'arrête là.

J'avais oublié cette Angèle de mes vingt ans. Tant de jours depuis cette dernière rencontre, tant de mois et de mois, les mais enlumineurs, les août torrides, les octobres grisailleux, jonchés de feuilles mortes, les hivers fleurisseurs de vitres, tant de jours et de mois l'avaient effacée dans les là-bas de mon existence, avaient fait d'autres décors à d'autres renouveaux, à d'autres mélancolies, d'autres préoccupations. Aussi quel plaisir infini de relire aujourd'hui ces pages, d'y retrouver à chaque ligne le rêve imagé de ma jeunesse, bien imprécis sans doute, mais tracé d'une plume si pieuse, avec la dévotion d'un vieux brodeur du moyen-âge, extasié de créer, sur la soie d'une étole, quelque ovale, aux cils baissés, de sainte enverdurée d'or. Si longtemps estompée dans ma mémoire, la voici revivre petite vierge au pied d'elfe, sous la coupole minuscule d'une ombrelle, — enfant rieuse au regard sidéral, enfant sérieuse, éprise de soirs multicolores. Derrière elle, tels les fonds illusoire d'anciennes, très anciennes verrières ingénues, la Campine d'alors développe à perte de vue ses crépuscules de nacres, ses files droites de peupliers, ses fuites d'horizons ; et la personnalité de cette Angèle s'y profile, adorable et nimbée, s'en détache en lumineux reliefs, respandit au point d'irradier tous mes songes, jusqu'à défier de loin tous les campaniles de ma pensée.

Mais quoi ! Plus suave encore, en une silhouette ailée d'ange gardien, l'Angèle oubliée d'autrefois m'est

apparue l'autre hiver, à cette date à jamais enchâssée dans mon souvenir : le samedi, 14 décembre.

C'était un matin claquant de bise, au sortir du palais de justice, et les rues étaient damassées de neige, les toits tendus de grands draps blancs. A deux pas du fleuve, dans une ruelle grelottante, au seuil d'une bicoque, une hésitation m'avait arrêté, l'ennui d'entrer là, d'y subir le froid des mansardes sans feu, des murs gelés, des lucarnes filagrammées de givre. Malgré tout, l'idée d'un devoir à remplir, là haut, dans un grenier lépreux, me poussa par l'étroit escalier branlant ; et j'eus un vrai bonheur, en soulevant le loquet de la porte, une joie rare à crier : — Mon ami, c'est moi, votre avocat, et je vous apporte votre grâce !

Pas de réponse, mais un léger pas de souris, et tout à coup, — ah ! de ma vie je n'oublierai cette apparition ! — diaphane et comme spiritualisée sous la cornette des petites sœurs de Saint Vincent de Paul, avec son même regard astral, son même sourire au coin des lèvres ciselées, elle était devant moi, vêtue de bure bleue, l'exquise Angèle du temps passé !

— Quoi ! c'est vous, Mademoiselle, Mademoiselle ?

— Je n'ai plus qu'un nom : sœur Angèle !

— Et, par ce froid, vous soignez les vieux des mansardes ?

— C'est désormais ma seule mission sur terre.



Sa seule mission sur terre !

Eh bien, non ! Cela me révoltait à la fin ! A d'autres la folie d'user leur jeunesse à ce calvaire ! A d'autres, aux laides, aux inconsolées, d'ouvrir les bras à la fatigue des routiers de la vie, de se faner les yeux au spectacle de leur décrépitude, de panser d'un geste harmonieuse-

ment filé leurs plaies béantes et saignantes, d'élever leurs âmes en une sublime assumption!

Et ma conscience aussitôt de répondre : — Ne dis pas cela! Car il est des âmes élues par le Père pour être son ostensor immatériel, pour être la margelle où son Fils, au retour des haines, s'asseoira dans la fraîcheur d'une eau virginale. Un jour, en pleine illusion miroitante, à la minute même où l'espérance leur chante à l'oreille les délices de l'avenir, un autre cantique se fait en elles, un autre rayonnement, et c'est Dieu qui les auréole, laides et belles, rieuses et tristes, c'est Dieu qui leur chuchote : — Viens à moi, viens à moi!

Et les voici, les petites sœurs des mansardes, la voici l'Angèle d'antan, si célestement attendrissante avec la tourterelle de toile descendue sur ses cheveux blonds!

Mais pourquoi poursuivre? Pourquoi?

Sœur Angèle est morte il y a quelques mois.

Et je ne savais pas!

III

En ce temps-là, Jésus, voyant la foule du peuple qui le suivait, monta sur une montagne. Dès qu'il se fut assis, ses disciples se placèrent auprès de lui. Prenant alors la parole, il les instruisait, en disant : Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.

MATH. V.

C'était, tantôt, sur la terrasse. On causait dans l'azur enroulé des cigares. Je ne sais à quel propos, mon vieil ami le curé rappelait l'époque déjà si distante où mon enfance bouclée servait sa messe, chaque

matin, dans l'église capuchonnée d'ardoises. Et mille choses déteintes ressuscitaient devant moi : les joies innocentes de l'âge auroral, et plus tard, bien après, les bancs universitaires, le barreau, les amitiés, les espoirs défeuillés, les fautes, les larmes, que sais-je? et bien des impressions à ravir l'imagination, bien des figures aimées, les paysans, grand' mère Anne, Marguerite, et surtout ce croquis d'un charme évangélique : Sœur Angèle!

— Ah! sœur Angèle, ai-je interrompu, sœur Angèle la bien-nommée! L'avez-vous revue, mon cher curé, la revoyez-vous parfois, votre petite madone aux yeux purs?

— Comment? tu ne sais pas?... Ah! certes, je l'ai revue. Chaque été, sa brave femme de mère supérieure l'envoyait ici respirer l'air aromatique de notre Campine. Le matin, à l'issue du saint sacrifice, elle m'attendait chez moi, dans le jardinet, parmi les roses; et c'était ravissant, derrière la haie, le blanc de sa cornette sur le vert de mes pommiers. Les bonnes causeries! les bons mots! les bons rires! Or, il y a trois mois, elle nous revint toute pâle, avec un mince visage cireux où, larges et fixes, les yeux brûlaient. Le lendemain de son retour, sa mère la trouvait évanouie dans un crachement de sang. Ma petite madone s'était brisée, les mois d'hiver, à soigner ses préférés, les vieux des mansardes. Puis des semaines et des semaines; sa mère l'emmenait dans le Midi. Et puis, et puis, — une tristesse intense cuivrait la voix du prêtre — et puis, un beau soir, là-bas, à la fenêtre... Ah! mon cher enfant, sœur Angèle ne reviendra plus!

— Est-ce que ..?

Je n'achevai pas. Mon cher vieux curé pleurait à chaudes larmes. J'avais compris. Et je devinais la dernière station de ce douloureux chemin de croix; je la vivais, je la souffrais. Un soir, un de ces beaux soirs méditerranéens, tout bouquetés d'astres, c'était

le soudain manque d'air à la croisée grande ouverte, l'étouffement suprême. Doucement la mort se penchait, cueillait cette âme. Les traits allongés d'angoisse s'angélaient, immobiles, s'entouraient d'un idéal anneau de lumière. Alors, les prunelles s'étoilaient, bleues de contemplation,... un sourire.. et le dernier souffle partait comme une fumée de cassolette, une éphémère fumée...



Que dire encore? D'autres, avec un art d'orfèvre, eussent serti dans un récit si simple un peu de philosophie. Pour moi, je prise peu les maximes, si vraies soient-elles, si bien ouvragées. Du reste à quoi bon? A quoi bon ternir à force de mots le sens cristallin des événements? De par le monde Dieu regarde, il choisit. Puis il appelle la Mort et l'envoie, glaneuse de vies blanches. Et ses bien-aimées s'en vont les premières. Voilà tout!

Qu'il me suffise donc de tresser en tête de ces pages ce doux nom : Sœur Angèle. Peut-être, ce titre fera-t-il plaisir à ceux qui l'ayant connue, l'ayant aimée, la petite madone blonde aux yeux de ciel, lui réservent, dans l'intime chapelle de leurs rêves, un coin d'autel orné de lys, où parfois, aux heures de désespérance, leur souvenir s'agenouille, fidèle.

ERNEST PÉRIER





DANS LE DÉSERT.

*Dans les loins poussiéreux des plaines et des plaines,
Sur le sable fumant des déserts alanguis,
La horde des Bédouins, en marches incertaines,
Blasphémait la rigueur des célestes pourpris.*

*Leurs membres calcinés par la chaleur astrale,
Les déchus d'Assouan dans des spasmes affreux
Exhalaient dans les airs leurs plaintes sepulcrales,
Et rêvaient aux torrents des rochers sourcilieux.*

*O rêve plein d'émoi pour ces fils d'esclavage !
Non, ils n'iront plus boire aux sources du Nil bleu
Qui semble dessiner, comme un lointain mirage,
Son cours fascinateur, dans leurs esprits en feu.*

*Adieu ! les vases d'or où le nectar limpide
Tombait en chuchotant, en gouttes de cristal !
Pour la dernière fois, salut ! ô Pyramide !
Que n'osaient affronter les fougues du mistral !*

*Le soleil délirant veinait toujours les landes,
Et les truands, couverts d'une sueur de sang,
Les yeux décolorés, présentaient en offrandes
Leur corps brutalisés à l'astre ricanant !*

*Et lorsqu'enfin la nuit, de sa sombreur funèbre
Eut longtemps effacé la sanglance du ciel,
Les enfants du désert, râlant dans ies ténèbres,
Savaient encor prier, comme ceux d'Israël !*

HENRI DEMAIN.



CANUTTE

PUISQUE nous n'avons rien de mieux à faire, pour le moment, que de raconter des histoires, nous dit le vieux garde-chasse, je veux vous faire connaître les événements étranges et mystérieux, qui se passèrent ici dans le village, il y a une cinquantaine d'années, événements dont je fus témoin dans mon enfance, et dont tous ceux de mon âge se souviennent encore parfaitement.

Vous autres, savants versés dans les sciences physiques, mathématiques, astronomiques, et caetera, vous m'expliquerez sans doute, en un tour de main, comment tout cela se fit; mais nous, les vieux du temps passé, qui ne possédons que notre petit bon sens et nos vieilles croyances, nous comprenons cela d'une autre façon et nous y voyons tout autre chose. — Enfin, chacun a sa manière de voir.

Et, ayant bourré soigneusement sa pipe, le vieux garde l'alluma, en tira quelques grosses bouffées et reprit :

— A cette époque, le vieux fermier Canutte était certes le plus riche propriétaire du pays. Il était aussi l'être le plus original et le plus avare qu'on eut jamais rencontré. Et tenez, quand je songe à cet homme, je revois encore son museau de fouine, ses petits yeux

noirs, pleins de malice, ses mains osseuses, aux doigts crochus, son corps maigre et raide comme un épouvantail; je le revois, toujours vêtu de sa houppelande rousse, crasseuse et usée jusqu'à la corde, toujours coiffé de son vieux bonnet en peau de loutre, tout pelé, qui, pas plus que sa houppelande, ne le quittait ni l'été ni l'hiver.

Au moral, il n'était guère plus avenant qu'au physique; c'était, en effet, un ladre, dans toute la force du terme, coupant un liard en quatre, prêtant à usure aux paysans gênés, et malheur à ceux que le besoin obligeait de passer par ses mains! — Il vivait, en outre, comme un vrai mécréant, ne pratiquant plus, depuis longtemps, ses devoirs de chrétien, et ne mettant jamais le pied à l'église, au grand scandale de tout le village.

Mais il se souciait peu de l'opinion publique; thésauriser, amasser, peu importe par quels moyens, était le seul but de sa vie.

Pourtant ce n'était pas un de ces avares stupides, qui se contentent d'entasser or sur or dans leurs coffres et de jouir du seul éclat de cet or. Non, sa passion consistait à mettre toute sa fortune en bonnes terres, rapportant gros, — c'était ce qu'il y avait de plus sûr, disait-il, — et son plus grand bonheur était de monter sur une petite colline, qui se dressait derrière sa ferme et d'où l'on apercevait ses immenses propriétés. Souvent il s'asseyait là, au pied d'un orme gigantesque, et laissait errer ses regards sur un vaste panorama de grasses prairies, de champs bien cultivés, qui tous, jusqu'à la rivière serpentant au loin, lui appartenaient. Alors ses yeux brillaient de cupidité, ses mains se crispaient comme des serres d'épervier, et sa bouche ricanante murmurait : « A moi tout cela ! »

Resté célibataire, il devait diriger seul tous les

travaux de sa ferme; je vous assure, cependant, qu'il s'en acquittait d'une façon magistrale, et bien fin eût été celui qui l'eût pu tromper. Levé le premier, couché le dernier, il surveillait tout, furetait dans tous les coins, mesurait l'avoine des chevaux, comptait les œufs, pesait le beurre, lésinait sur tout, grognait sans cesse et traitait son monde avec une dureté révoltante. Ses pauvres ouvriers, pour la plupart ses locataires, avaient la tâche rude, allez! Mais les malheureux n'osaient se plaindre, ils avaient besoin de lui, et le vieux monstre le savait bien. Inutile de vous dire que jamais un pauvre diable n'eût osé s'approcher de la ferme, pour demander l'aumône; il n'eût, ma foi, pas eu à se vanter de la réception! Tout le monde, du reste, craignait l'avare, car, à cause de sa grande fortune, il avait le bras long.

Pour toute famille il ne lui restait qu'une ribambelle de cousins et de cousines, assez éloignés, qui tous, dans la perspective du bel héritage, venaient l'accabler de leurs protestations d'amitié, et le comblaient de cadeaux, à toutes les occasions possibles. Canutte acceptait toujours et n'avait garde de rendre la politesse; bien au contraire, comprenant parfaitement le motif de leur affabilité intéressée, il ne manquait jamais de leur faire sentir son mépris et les cinglait parfois cruellement de son ironie. Mais les pauvres cousins supportaient, avec une patience angélique, sa mauvaise humeur et ses grossièretés. — Que ne fait-on pas pour un riche héritage!

Un seul, pourtant, trouvait grâce devant lui et avait même une certaine influence sur le vieux : c'était un jeune gars, grand et fort, aussi un Canutte, nommé familièrement dans le pays le gros Louis. Hâbleur, casseur de vitres, il savait prendre des airs de suffisance qui en imposaient à l'avare. Celui-ci l'invitait, le régalaît, le consultait sur ceci, sur cela,

et gros Louis se laissait faire, se gobergeait, donnait des conseils, faisait même parfois la mauvaise tête quand le vieux ne voulait pas suivre ses avis, et gagnait ainsi plus, dans son estime, que les autres par toutes leurs flagorneries.

Ainsi vécut longtemps Canutte, tourmentant son monde et accroissant son bien d'année en année.

Mais tout l'or de la terre n'a jamais pu retarder, d'une seule seconde, la marche du temps; les années passèrent et l'avare se fit vieux. Il avait sans doute quatre-vingt deux ou quatre-vingt-trois ans, lorsqu'un jour la maladie le cloua sur son lit. Toutes les drogues du médecin, tous les cataplasmes des bonnes femmes ne purent le guérir; il était touché au bon côté et, après quelques semaines de souffrances, il rendit l'âme, comme du reste nous le ferons tous un jour.

Le diable se frotta sans doute les mains, car le ladre mourut dans la plus complète impiété, refusant les secours du prêtre, blasphémant, et maudissant le sort qui le frappait.

A peine eut-il rendu le dernier soupir que toute la bande des cousins et cousines s'abattit, comme une nuée d'oiseaux de proie, sur la ferme. Mais le gros Louis était là. — Il y avait, disait-il, un testament. — Il fallut donc que tout se passât en ordre; on mit les scellés, on coucha le mort dans son cercueil et, sans plus tarder, on se rendit à la ville, chez le notaire du vieux Canutte.

Grande fut la surprise et la déception de tous, lorsque maître Duverger ouvrit et lut le testament. Il instituait, en effet, Louis Canutte comme seul et unique héritier, mais, à deux conditions bien étranges :

Premièrement, il ne pouvait aliéner aucune des terres, et, si un jour [il se mariait et avait des enfants, ceux-ci devaient, après sa mort, continuer l'exploitation en commun, afin que, pendant longtemps, la

fortune ne fût pas morcelée. Secondement, le vieux voulait que son héritier fît bâtir, sur le sommet de la colline qui dominait sa ferme, une tombe ayant la forme d'une guérite, juste assez grande pour que son corps pût s'y tenir debout, et percée à hauteur d'homme de trois petites fenêtres, par où il pût voir le panorama de ses propriétés.

Cette seconde condition sembla si baroque et si absurde qu'elle provoqua un cri d'indignation général. — C'était une occasion de laisser échapper le trop plein de colère et de dépit qu'avait accumulé, dans les cœurs, la première partie du testament. — Un seul, comme de juste, n'y trouvait rien à redire, c'était le gros Louis; il avait même toute la peine du monde de cacher son contentement, faisait des efforts inouïs pour trouver une larme dans le coin de son œil, en parlant du bon vieux, et à ceux qui lui demandaient s'il allait exécuter les clauses du testament, il répondait, d'un air indigné : — Mais certainement, cela ne fera de mal à personne, et puis... il faut respecter la dernière volonté des morts!

Bref, on se sépara furieux, et déjà quelques-uns parlaient d'attaquer le testament.

Quant à Louis, il rentra au village, heureux et fier comme un paon : n'était-il pas devenu, du coup, le plus riche propriétaire de la contrée?

Dès le lendemain, il vint s'installer à la ferme et prit la direction des affaires. Son premier soin fut d'exécuter la seconde condition du testament; il fit donc venir les maçons et l'on se mit aussitôt à l'œuvre pour bâtir la guérite sur le sommet de la colline. La construction avança rapidement et, le jour suivant, le vieux fut définitivement installé et calé dans sa boîte de pierre, le dos tourné vers l'orme et la tête à hauteur des fenêtres, comme il l'avait voulu.

Vous pensez bien que toute cette comédie ne

se passa pas sans qu'il y eût un mouvement de réprobation général dans tout le village. Je ne comprends même pas comment l'autorité permit pareille chose; mais, à cette époque, tout comme de nos jours, quand on avait de l'argent on faisait un peu ce qu'on voulait. Toujours est-il que tout le monde fut indigné, et qu'on cria au sacrilège.

Bientôt d'étranges histoires se racontèrent, le soir, à la veillée; d'aucuns disaient avoir vu de fantastiques oiseaux, des monstres aux ailes de chauve-souris, voler au dessus de la colline et venir s'abattre sur l'orme et sur la maisonnette; d'autres avaient entendu des cris, des blasphèmes, des soupirs venant de là. Le berger Baldus, homme de grande expérience et qui n'aurait pas voulu mentir, même pour tout l'or de la terre, affirmait qu'à minuit il avait vu le vieux, drapé dans son suaire, sortir de sa guérite, descendre la hauteur, et aller inspecter ses champs; il prétendait même l'avoir entendu jurer lorsqu'il rencontrait un sillon mal tracé ou des orties oubliées.

Plusieurs, des plus montés, proposèrent, le soir après boire, d'aller démolir la maisonnette et de jeter le cadavre à la rivière, comme le corps d'un chien galeux. Mais ces héros, rentrant chez eux la nuit, se tassaient subitement dès qu'ils approchaient de la colline, et passaient vite, en faisant force signes de croix, de peur que le vieux ne sortît de son tombeau et ne vînt leur tomber sur le dos.

Nous autres enfants, nous partageons évidemment les sentiments de nos parents; — les jeunes chantent comme les vieux, cela est connu. — Mais, plus prompts à l'action, nous ne manquons jamais, en passant par là, de casser à coups de pierre les carreaux des petites fenêtres.

Louis Canutte se souciait assez peu de tous les racontars qui couraient la contrée; il savait bien, le

malin, comment il fallait s'y prendre pour être le plus fort et pour amener les autres à s'incliner devant lui. Tout d'abord il fit une distribution de pains aux pauvres, et donna quelques tonneaux à boire, dans les principaux cabarets du village; puis il tâcha, sans y réussir cependant, de rentrer dans les bonnes grâces de monsieur le curé, et raconta à qui voulait l'entendre qu'il avait l'intention de doter l'église d'un beau lustre, en cuivre doré, incrusté de belles pierres, rouges, bleues et vertes.

Ces largesses avaient amené déjà un revirement des esprits à son avantage, lorsqu'un jour on apprit qu'il allait épouser la fille d'un de ses locataires, un pauvre petit fermier. Cette fille, jeune et fort jolie, mais fière et revêche personne, ne rêvait que de jouer la dame et n'était pas aimée, à cause de son caractère altier; cependant, le désintéressement de Canutte, qui, s'il l'avait voulu, aurait pu faire un bien meilleur parti, fit bon effet. — Au moins, disait-on, ce n'est pas un ladre comme le vieux.

Les noces se célébrèrent bientôt et il y eut, à cette occasion, des goinfreries et des beuveries, telles qu'on n'en vit jamais dans le pays.

Du coup Canutte devint tout à fait populaire et fut, peu de temps après, élu conseiller communal. Encore quelques petits coups de collier et qui sait si, un jour ou l'autre, on ne l'eût pas vu se prélasser dans le fauteuil du bourgmestre.

Mais d'autres événements devaient bientôt arriver.

Six mois s'étaient écoulés depuis la mort du vieux Canutte. On était à la fin de Juin et le temps de la moisson approchait. Celle-ci promettait d'être tout à fait exceptionnelle. On jouissait, depuis le mois d'avril, d'un beau temps persistant, et les campagnes étaient plus belles que jamais; on avait vraiment le cœur tout réjoui en les contemplant : les blés hauts, serrés,

penchaient leurs fortes tiges sous le poids des épis, les pommes de terre, abondantes et grosses, étaient sèches et farineuses, et les prés verdoyants donnaient une nourriture succulente au bétail. Tout le monde était content; Canutte surtout se frottait les mains, en songeant aux beaux deniers qu'allaient lui rapporter ses vastes propriétés.

Les choses en étaient là, lorsque tout à coup un changement brusque se fit dans l'état de l'atmosphère; un vent chaud et humide se mit à souffler du sud-ouest, le soleil se cacha, le ciel se couvrit de sombres nuages et bientôt le tonnerre gronda. On n'y attacha tout d'abord que peu d'importance, cela n'était rien en somme, un simple orage ne pouvait mal. Mais les mines s'allongèrent bientôt lorsque le mauvais temps parut vouloir s'éterniser. En effet, pas un jour ne se passait sans qu'un orage n'éclatât et sans qu'une pluie diluvienne ne vînt inonder la terre, et l'on avait beau rester le nez en l'air à regarder le coq du clocher, pour voir si le vent ne changeait pas, il ne bougeait pas plus que s'il eût été rivé sur la croix.

Tout le monde poussait déjà de hauts cris, et il y avait de quoi: Si tout cela ne prenait pas bien vite une autre tournure, adieu la belle moisson! Le grain abattu germerait et les bonnes pommes de terre pourriraient dans le sol.

Quinze jours, trois semaines, se passèrent sans amener la moindre amélioration. A peine le soleil se montrait-il une demi heure, ranimant un peu d'espoir dans les cœurs, crac! voilà qu'il se cachait de nouveau, le tonnerre se remettait à gronder, et en avant, la danse allait son train!

Les dégâts étaient déjà sérieux; de plus, par suite des pluies torrentielles, il y avait partout une crue considérable des eaux et l'on craignait des inondations.

Enfin, un vendredi, -- je me souviendrai toute ma vie de ce jour, — le temps parut vouloir se remettre au beau. Il n'avait pas plu de toute la nuit, et, dès le matin, le soleil luttait courageusement contre les menaçants nuages; vers midi, il parvint à les chasser au loin, comme en hiver nous balayons dans un coin un tas de sale neige; le ciel fut nettoyé et l'astre triomphant y brilla fièrement.

L'après-midi, je partis, en compagnie de quelques camarades, pour aller pêcher à la ligne, et bientôt nous fûmes installés au bord de la rivière. Il faisait un temps délicieux pour la pêche; l'eau était chaude, limpide et unie comme un miroir; les poissons remontaient à la surface et on les voyait passer par bandes frétilant d'aise. Il fallut pêcher à la volée, en faisant traîner l'appât à fleur d'eau. Et ça mordait, et nos paniers se remplissaient de perches, de goujons, et nous nous amusions comme de petits dieux!

Notre plaisir durait sans doute depuis deux ou trois heures, lorsque, tout à coup, l'air devint étouffant et le ciel s'assombrit de nouveau. — Or çal disions-nous, est-ce que ça recommence? — Et tandis que nous regardions les nuages s'amonceler au-dessus de nos têtes, nous vîmes un phénomène étrange, que, pour ma part, je n'ai vu qu'une seule fois dans ma vie: au midi, le ciel avait pris une teinte uniforme bleu indigo et, sur ce fond sombre, voyageaient, avec une rapidité vertigineuse, de petits flocons blancs, transparents; l'instant d'après, une ligne claire d'un jaune sale barra l'horizon, au ras de terre; en même temps un grondement lointain se fit entendre grandissant, comme si une charge de cavalerie arrivait à fond de train sur nous.

Nous demeurions là, émerveillés de la beauté terrible de ce spectacle, lorsque soudain un coup de tonnerre partit et toutes ces masses s'abattirent

subitement sur nous. Pris à l'improviste par la rafale, nous fûmes renversés, écrasés, sous une avalanche de sable, de pluie et de grêlons. Ma foi, il était temps de décamper au plus vite ! Nous étant relevés tant bien que mal, et abandonnant nos lignes et nos paniers, nous filâmes à toutes jambes vers le village. Avant que nous eûmes atteint les premières maisons, l'eau nous coulait des culottes, comme si nous sortions de la rivière, et ce fut une vraie consolation que d'arriver chez nous.

Cinq minutes plus tard, l'ouragan se déchaîna dans toute sa fureur. La foudre tonnait coup sur coup, le vent mugissait, hurlait, secouait la toiture, et une petite grêle, fine et dure, crépitait sur les vitres, avec un bruit d'incendie. On aurait cru que tous les esprits de la terre et de l'air se livraient un combat d'extermination.

Quel désastre ! Quel châtement ! Les belles moissons, les beaux légumes, tout allait être détruit ! On se demandait quel crime avait pu nous attirer une telle punition, et tout le monde songeait au vieux Canutte.

Tandis que mes sœurs et moi, nous nous tenions blottis dans un coin, ma mère s'était agenouillée devant la petite vierge, placée sous son globe de verre sur la commode, et priait en pleurant. Quant à mon père, il ne tenait pas en place. Sans cesse il allait d'une fenêtre à l'autre et je le vois encore lorsqu'à un certain moment, les grêlons étaient devenus de vrais morceaux de glace, je le vois, dis-je, se précipiter vers la porte de derrière pour aller voir dans le jardin ; puis revenir consterné au milieu de nous et nous dire, d'une voix désespérée : « Enfants, tout le tabac est haché ! » -- Son pauvre tabac, qu'il avait planté, cultivé, échenillé avec tant de soins ! Son tabac pour lequel il tremblait

au moindre changement de temps, et dont il était si fier, — pensez donc, des feuilles longues d'un mètre, — et maintenant troué, déchiqueté, perdu à jamais! N'était-ce pas désolant? Et dire que des milliers de pauvres malheureux verraient, comme nous, le fruit de toute une année de travaux et de peines détruit en quelques heures; et tout cela à cause de ce vieux ladre, de ce vieux mécréant, que le diable eût dû emporter depuis longtemps! Malheur, va!

Le soir vint; le vent soufflait, hurlait toujours; la pluie continuait à tomber à torrents et la tempête ne semblait pas encore vouloir s'apaiser. Il se fit tard, mais personne ne songea qu'il était temps d'aller se coucher; il eût été impossible, du reste, de dormir, tant le vacarme était grand. A la fin, cependant, malgré le bruit, malgré ma frayeur, vaincu par la fatigue, je m'étais assoupi sur ma chaise, la tête sur la table.

Je ne sais combien de temps dura mon sommeil, mais il devait être au moins quatre heures du matin, lorsque je fus tout à coup réveillé par une épouvantable secousse. — Pour sûr, me dis-je, c'en est fait! C'est la fin de toutes choses! — Nous nous regardâmes tous terrifiés. Qu'était-il arrivé? Était-ce un coup de foudre ou un tremblement de terre? Je pense que c'était bien l'un et l'autre.

Le premier moment de stupeur passé, je remarquai que l'ouragan s'était apaisé; le vent ne hurlait plus, la pluie avait cessé de tomber et le jour commençait à poindre.

Quelques instants après, nous entendîmes tout un remue-ménage au dehors: des portes claquaient, des sabots couraient, clapotant dans l'eau, et des cris lointains se firent entendre. Nous nous précipitâmes vers la porte pour aller voir ce qui se passait.

Au milieu de la rue un rassemblement s'était formé, et, nous en étant rapprochés, nous vîmes, au milieu du groupe, Canutte et sa femme, qui pleuraient, se lamentaient, se démenaient comme des fous. Aux questions qu'on leur posait, ils répondaient par des phrases incohérentes, parlant de tremblement de terre, de chevaux écrasés, de terres inondées. A la fin nous pûmes comprendre que leur ferme s'était écroulée, que la rivière avait débordé et que l'inondation menaçait tout le village. Et, en effet, le vent étant complètement tombé, nous entendions alors parfaitement comme le murmure monotone et régulier d'un torrent lointain.

Il fallait en avoir le cœur net, et tous n'eurent qu'une même pensée, c'était d'aller voir. Par le sentier qui conduit au moulin du père Bernard on pouvait arriver, en peu de temps, à la colline des Canutte, et aussitôt tout le monde se précipita par là.

Arrivés au pied de la hauteur, nous aperçûmes la ferme et ses dépendances, ne formant plus qu'un amas de pierres, de poutres et de tuiles. Quelques râles étouffés semblaient sortir de dessous les décombres des écuries et nous vîmes s'élever, du milieu des gravats, la tête et le cou d'un cheval, oscillant de bas en haut, avec un mouvement régulier de pendule, cherchant à amener encore un peu d'air à sa poitrine écrasée, et de ses yeux épouvantés implorant notre secours.

Mais nous ne nous attardâmes pas longtemps à regarder ces ruines; nous ne songeâmes même pas à dégager le cheval, car ce qui nous inquiétait alors terriblement, c'était le clapotement de l'eau, que l'on entendait distinctement au-delà de la colline. Nous nous hâtâmes donc pour arriver de l'autre côté.

Là, nous attendait un spectacle épouvantable:

par un cataclysme, inexplicable en ce pays, une large déchirure dans le sol avait coupé les terres d'un bout à l'autre; au même instant la digue de la rivière s'était rompue, et l'eau, se précipitant avec furie, avait tout balayé. Ces beaux champs, couverts de riches moissons, ces grasses prairies, remplies de bétail, ne formaient plus qu'une mer d'eau bourbeuse, où flottaient pêle-mêle des paquets de blés, des légumes, des branches d'arbres et des débris de clôtures. Quelques animaux avaient pu fuir et couraient affolés au loin; mais la plupart, surpris par l'inondation, avaient été noyés, et nous les voyions passer de temps en temps, au milieu des remous, gonflés comme des outres.

Cela faisait peine à voir et, franchement, nous nous sentions pris de compassion devant une telle dévastation.

Pour mieux voir l'étendue du désastre nous montâmes la colline. Mais, lorsqu'à mi-chemin nous eûmes traversé les taillis qui nous en cachaient le sommet, nous demeurâmes tous cloués au sol d'horreur, en levant les yeux vers le haut du tertre. Là nous apparut une vision démoniaque, telle que, dans un cerveau malade, le délire de la fièvre peut seul en faire naître: l'orme avait été foudroyé et il n'en restait plus, sortant de terre, qu'un moignon noirci; la guérite de Canutte était demeurée debout, mais la toiture en avait été emportée et la partie supérieure de la maçonnerie s'était écroulée; et le cadavre du vieux était là affaissé, courbé en avant au-dessus de la muraille, détachant sur le ciel gris sa hideuse silhouette noire. Quelques lambeaux de linceul pourri cachaient à peine des côtes décharnées; quelques mèches de cheveux blancs demeuraient collées sur son crâne nu, et de larges plaques de moisissures grimpaient le long de son visage décom-

posé. Ses yeux dissous laissaient à leur place deux cavités noires; ses lèvres rongées découvraient ses mâchoires édentées, et sa tête penchée en avant, à peine retenue par quelques tendons, semblait, de sa bouche entre-ouverte, vomir un dernier blasphème et regardait, de ses deux trous béants, le vaste théâtre de désolation qui l'entourait.

.
Le vieux garde se tut, prit une braise dans le foyer pour rallumer sa pipe, qui s'était éteinte pendant la fin de son récit, et se remit à fumer, tandis que nous demeurions tous muets.

PAUL AMAURY





ÉTUDE GRECQUE

— « O statuaire athénien,
Toi que la Gloire aime et protège,
Sculpte mes traits, je le veux bien,
Dans ton marbre plus blanc que neige.

Fouille d'un habile ciseau
La matière dure et rebelle ;
Rends-moi svelte comme un roseau,
Et comme Artémis fais-moi belle.

Ne mêle point dans mes cheveux
L'œillet pompeux, la rose vaine,
Ni l'héliotrope ; j'y veux
Une couronne de verveine.

Je suis nymphe et femme à la fois,
Et j'aime les danses légères ;
Fais-moi fouler l'herbe des bois
Et l'épais tapis des fougères.

Que mon pied nu soit souple et fort,
Habile aux cadences humaines ;
Et, mieux que l'argent et que l'or,
Mon amour doit payer tes peines. » —

Et le statuaire est resté
Ebloui d'amour et d'envie
Par ce rayon de la Beauté
Qui vient illuminer sa vie.

*Dans le Paros éblouissant,
Pour fixer la forme divine,
Son ciseau se fait caressant...
Et déjà le corps se devine.*

*Hors du bloc informe apparaît
Le blanc contour de l'immortelle,
Si divin, si pur, qu'on dirait
Un oiseau qui veut fuir, sans aile.*

*La fièvre a saisi le sculpteur ;
A travers le marbre insensible
Il entend palpiter un cœur
Et courir un sang invisible.*

*Poussant son travail amoureux,
Sans repos, sans sommeil, sans trêve,
Il voit luire le jour heureux
Où l'œuvre adorable s'achève.*

*O divin corps adolescent,
Chef-d'œuvre d'amour et de grâce,
Tu te dressais éblouissant
Comme une déesse en extase !*

*Mais lorsque, la fièvre ayant fui,
Le sculpteur voit l'œuvre nouvelle,
Le doute s'empare de lui,
Il se dit : « Non ! ce n'est point Elle ! »*

*Et terrassé de désespoir
Devant sa brutale impuissance,
Il poursuit dans l'ombre du soir
La lumineuse souvenance.*

*Puis, la rage allumant ses yeux,
Et des sanglots plein la poitrine,
Il se lève, silencieux,
Et brise son œuvre divine.*



*C'est un désespoir sans égal
Qui dicta ton geste sauvage !
Pour qui contempla l'Idéal,
La matière est un esclavage !*

LÉON SAHEL.



QUELQUES NOMS ET QUELQUES FAITS

A PROPOS DE

LA GUERRE DES PAYSANS (1)

DARMI les pages de notre histoire, je n'en connais guère de plus émouvante et de plus digne d'études que la révolution rurale qui marqua la fin du siècle dernier; nous l'appelons « la guerre des paysans ». Il n'est point d'événement que nos historiens semblent passer plus volontiers sous silence ou qu'ils traitent avec plus de discrétion. A peine quelques réflexions évasives, presque pas de noms propres, çà ou là quelques faits isolés. Et pourtant cent ans à peine nous séparent de cette période agitée où du sein des campagnes surgirent, dans un superbe élan de foi et de patriotisme, ces soldats inconnus, que les flamands appelaient « onze jongens », les wallons « patriotes » et que l'ennemi stigmatisa du nom de « brigands ». 1793-1799! Date glorieuse dont on songe, paraît-il, à célébrer le centenaire. Puissent ces festivités, trop longtemps attendues, se réaliser grandement et placer ainsi sous le jour qui leur revient ces héros qui furent nos pères et dont nous ignorons, hélas! les faits d'armes et les noms. Souhaitons que bientôt

(1) Auteurs consultés : Aug. Orts, H. Conscience, Mertens et Torfs, Eekhoud, De Portemont, Namèche, Everaert et Bouchery, etc.

paraisse leur histoire complète et détaillée. En attendant, contentons-nous de citer, au hasard de nos recherches, les faits et les noms que nous avons glanés au milieu d'une moisson abondante, malheureusement trop peu explorée. En le faisant, nous aurons obéi à un besoin de notre cœur; peut-être ferons-nous plaisir à plus d'un de nos lecteurs, qui découvrira son propre nom parmi les noms cités et qui se verra ainsi rattaché à une lignée glorieuse dont il ignorait l'indéniable grandeur. Au cours de son *Histoire de France*, Augustin Thierry cite les noms de treize plébéiens que le roi Louis le Gros excepta du pardon général: « Je ne sais, écrit-il, si vous partagerez l'impression que j'éprouve en transcrivant ici les noms obscurs de ces plébéiens du XII^e siècle. Je ne puis m'empêcher de les relire et de les prononcer plusieurs fois... Je ne puis regarder avec indifférence ce peu de noms et cette courte histoire, seul monument d'une révolution qui est loin de nous, il est vrai, mais qui fit battre de nobles cœurs et excita ces grandes émotions que nous avons tous ressenties ou partagées. » Ces paroles semblent trouver ici leur place et je n'ai pas craint de les transcrire.

Depuis l'invasion française notre patrie avait passé par toutes les avanies; traités comme hors la loi pendant les premières années du nouveau régime, nos pères ne purent exercer leurs droits de citoyens français qu'en 1797; appelés aux urnes, ils voulurent écarter des fonctions électives les étrangers qui les avaient occupées jusqu'alors. « Nous attendons, écrivait *l'Echo* du 15 avril 1797, que les députés nouvellement élus feront entendre la voix de la justice et de l'équité, qu'ils parleront contre les innombrables injustices dont nous sommes journellement les victimes; qu'ils parleront avec horreur de ces réquisitions aussi onéreuses qu'arbitraires, dont une foule de sangsues publiques se font un jeu de presser la rentrée

par le cruel moyen de ces exécutions militaires, qui se renouvellent si souvent dans nos campagnes sous les prétextes les plus frivoles. Ils feront voir qu'un pareil régime n'a pas même lieu à Tunis et à Alger. »

Les noms sortis des urnes électorales furent des noms belges et les nouveaux représentants des provinces belges firent entendre à Paris les justes réclamations de leurs commettants contre les vexations dont ils étaient victimes.

Les élections pour les fonctions municipales et départementales donnèrent des résultats analogues et bientôt le gouvernement parisien se trouva harcelé de plaintes et de protestations. Des mesures arbitraires et impolitiques répondirent à ces protestations légales.

Le Directoire, mécontent de la franchise toute belge des nouveaux élus, les destitua en grand nombre et les remplaça par des hommes à son choix, étrangers à notre langue et à nos mœurs; l'administration centrale siégeant à Bruxelles fut accusée « au moins d'insurveillance », rendue responsable « de la marche rétrograde de l'esprit public » et destituée en grande partie; les membres épargnés par le gouvernement refusèrent de siéger à côté des intrus nouvellement nommés; ils envoyèrent leur démission pour protester contre les mesures illégales qui frappaient leurs collègues.

Ainsi le droit électif récemment conféré aux Belges n'avait été qu'un leurre; c'était une vexation ajoutée à tant d'autres; elle devait avoir bientôt son contre-coup sur l'esprit des électeurs qui se sentaient trahis.

Les fonctionnaires établis malgré la volonté du peuple se mirent en devoir d'appliquer dans toute leur sévérité les récentes lois religieuses; en outre, on exigea des membres du clergé la prestation du serment de haine à la royauté. Lourde faute qui vint jeter le trouble dans des âmes jusqu'alors résignées; mesure impolitique qui aliéna au Directoire les membres du

clergé qui jusque là avaient prêché à leurs ouailles la soumission aux lois et l'espoir d'un avenir plus calme.

Le 5^e jour complémentaire de l'an V, Auger, commissaire du directoire exécutif près la municipalité de Malines, écrivait au Cardinal de Frankenberg, lui notifiant qu'un registre serait déposé dans la salle des séances ordinaires de la commission municipale pour y recevoir le serment des ministres du culte. Ce registre serait ouvert aux signataires de dix heures du matin à une heure de relevée. « Je ne doute pas, ajoutait le citoyen commissaire, que vous ne vous empressiez le premier à vous rendre au vœu de la loi. » Les ordres les plus sévères furent enjoins à la police pour dénoncer les contrevenants aux juges de paix

Le cardinal, exténué par la maladie et surtout par les douleurs dont il était abreuvé depuis longtemps, vivait retiré dans le calme de son séminaire.

Il répondit par un non possumus calme et digne; son exemple fut suivi par l'immense majorité de ses collaborateurs.

Dès ce moment s'ouvrit cette longue série de sévices et de violences destinée par ses auteurs à porter le coup suprême à l'indéracinable foi de nos aïeux.

Le cardinal fut arraché à la retraite où il se préparait à mourir; sans égard pour sa maladie, on l'écrasa à Bruxelles; au milieu de la nuit, il fut déporté au delà du Rhin; son secrétaire, l'abbé Duvivier, subit le même sort.

M. de Haeze, curé de l'hôpital St Jean à Bruxelles, fut condamné à une forte amende et à la prison pour avoir célébré la messe sans prestation préalable du serment. Monsieur De Haeze jouissait à Bruxelles de l'estime et de l'affection de tous; sa condamnation passionna vivement tous les esprits et causa de l'émoi dans la population. Le 11 novembre, les scellés furent mis sur les portes de la collégiale de S^{te} Gudule.

Le Directoire ne se montrait pas moins agressif en province. Un habitant de *Gheel* avait reçu à son foyer quatre prêtres réfractaires; on l'accusa d'avoir favorisé des ennemis de la république, il fut traîné devant les tribunaux et condamné.

Un arrêté du 4 brumaire an VI supprima l'*Université de Louvain*; les séminaires furent fermés et vendus.

Chaque jour des prêtres et des journalistes sont déportés, qui à Cayenne, qui à Oléron, qui en Afrique. Un seul numéro du *Rapporteur* relate la déportation de deux curés de *Louvain* et de deux prêtres de *Sittart*. Le lendemain il signale la déportation de sept prêtres de Gand, du docteur Van Eupen et du doyen Millé de St^e Gudule; églises et presbytères sont fermés au nom de la loi; les meubles et les ornements sacrés sont vendus à vil prix; les vases précieux, chefs d'œuvre de nos vieux artistes, prennent le chemin de la France, avec nos vieilles tapisseries flamandes et les tableaux de nos grands maîtres. Les paysans sont contraints de verser dans les caisses de l'Etat la dîme qu'ils payaient autrefois aux églises. Le culte du dimanche est interdit. A *Alsemberg*, par une matinée de dimanche, de paisibles ouvriers, avides de consolations supraterrrestres, se rencontrent dans le cimetière du village, parmi les pauvres croix mortuaires de leurs aïeux; ils ont heurté en vain à la porte du temple dont Dieu est désormais absent; à défaut de sacrifice, ils s'agenouillent devant les murs de l'église et d'une voix commune ils se mettent à prier; au milieu de leurs invocations, des soldats étrangers et impies tombent sur eux et les dispersent à coups de bâtons et de sabres.

Quelques semaines après, un « ci-devant dimanche » des jeunes gens de *Genappe* s'étaient provoqués au jeu de fers. Une brigade de gendarmes les surprend, les charge sabre au clair et fait plusieurs prisonniers.

Partout les cloches des églises sont condamnées à

se taire et leur douce chanson ne peut plus interrompre la solitude des campagnes silencieuses.

Cependant des soulèvements isolés commençaient à se produire. Le 2 janvier 1797, deux cents hommes armés arrivaient vers neuf heures du matin à l'abbaye d'*Afflighem*, récemment évacuée ; ils portaient la cocarde autrichienne et étaient munis de quelques fusils décrochés aux murs des chaumières ; les autres portaient des fourches et des faux. Quelques soldats occupaient l'abbaye depuis que les Bénédictins l'avaient abandonnée. Les paysans forcèrent les portes du couvent, désarmèrent les soldats et les gardèrent à vue dans une grange. Mais, ignorants des choses de la guerre, ils eurent la maladresse de laisser passer une estafette française qui se rendait à Bruxelles ; ils s'amuserent à lui enlever sa montre et sa cravate et lui laissèrent ses dépêches.

Mal leur en advint : dès le soir, une colonne de 600 hommes pourvus de canons, arrivait à *Assche*, tandis qu'un détachement de la garnison de Gand se mettait en route vers *Moorsel*. Bientôt le canon tonne devant les murs du monastère. Les défenseurs de la place gagnent le large, abandonnant deux morts et trois prisonniers.

Saluons en passant l'auteur de cette première tentative d'insurrection, *le baron Jean-Joseph de Meer de Moorsel*, le seul nom aristocratique qui figurera sur la longue liste de martyrs où se retrouvent tant de noms plébéiens !

Les trois prisonniers d'*Afflighem* furent condamnés à mort par un conseil de guerre et exécutés à Bruxelles, le 11 janvier, à cinq heures du soir, sur l'emplacement qu'occupait dans la suite le coin de la rue de la Régence et de la place Royale. Ils marchèrent à la mort, nous dit Auguste Orts, causant et riant comme s'ils avaient marché à une fête ; le premier d'entre eux était un fidèle valet du baron de Meer, le second un ancien soldat autri-

chien, le troisième un humble tailleur du village de Moorsel.

La police recherchait activement le baron de Meer qui était parvenu à s'évader ; le lendemain de l'exécution de ses hommes, une femme le reconnut à *Waelhem* au moment où il entra au cabaret « *in 't gulden Hoofd* » à la Tête d'or. L'administration départementale de l'Escaut avait mis sa tête à prix et son signalement était affiché dans toutes les communes ; il portait, comme signe distinctif, que de Meer était bègue ; c'est à ce signe que la femme crut le reconnaître ; elle courut prévenir le greffier du juge de paix et celui-ci envoya pour l'arrêter un chasseur du 13^e régiment alors en garnison à *Waelhem*. Le baron ne répondit pas aux questions du cavalier, mais sous prétexte de chercher son passeport, il mit la main à sa poche et saisit ses pistolets ; il fit feu ; le coup rata ; on l'entraîna en prison et, le soir même, il avoua qu'il était Joseph de Meer, l'auteur et le chef de l'insurrection d'*Afflighem*. Il fut conduit à *Malines* où un conseil de guerre le condamna à mort ; l'exécution du courageux gentilhomme eut lieu à *Bruxelles*, à cette même place où étaient tombés, peu de jours auparavant, ceux qu'il avait entraînés à sa suite.

Les vexations mesquines de la part des tyrans n'en poursuivaient pas moins leur cours.

Par respect pour le calendrier républicain, défense est faite aux brasseurs de vendre encore de la *bière de Mars* ; aux boulangers de sonner du cornet dans les rues pour annoncer que la cuisson est faite et que le pain frais attend les clients ; aux habitants des quartiers populaires de reprendre les danses joyeuses des kermesses de voisinage, sous les traditionnelles couronnes de fleurs nouvelles ; aux poissonniers de débiter leur marchandise aux jours non fixés par le Directoire. Ainsi le veulent les nouveaux maîtres pour le plus grand bien et pour la prospérité de la République une et indivisible !

Telle était l'antipathie des patriotes contre la France, que, lorsque les canonniers anglais vinrent bombarder *Ostende*, les habitants de la ville, au milieu du désastre causé par le bombardement, accueillirent les assaillants aux cris de : « Vive le Roi Georges ! Weg met de Franschen ! »

La loi organique sur la Conscription présentée aux Cinq Cents en juillet 1795, votée le 5 septembre et publiée en Belgique le 7 vendémiaire an VII, vint mettre le comble à la mesure et poussa à bout l'impatience du peuple. Un vent de colère passa sur toutes nos provinces et l'orage finit par éclater.

A *Montaigu* et à *Merchtem*, la loi, nouvellement affichée, est arrachée et couverte de boue ; à *Glabbeek*, le commissaire du Directoire essuie un coup de feu sur le seuil de sa maison. Les curés de *Noduvez*, de *Molenbeek St Pierre*, de *Fauche*, de *Melder*, d'*Oirbeek*, le vicaire et le curé de *Léau*, accusés d'avoir excité le peuple contre la conscription, sont déportés ; dans plusieurs cantons l'arbre de la liberté est outragé ou déraciné ; à *Aerschot*, pendant la nuit du 18 août, les couleurs nationales sont couvertes de boue et d'immondices ; à *Louvain*, les paysans arrivent au marché le dix août et refusent d'observer cette fête nationale comme jour de décade ; à Louvain, d'ailleurs, un placard rédigé en un langage typique est affiché aux coins des rues ; copions-en quelques extraits :

« BELGES,

« C'est doit être certainement avec peine et amertume que vous avez vu arriver les arrêtés du Directoire exécutif de Paris dans les provinces de la Belgique, par lesquels la conscription est ordonnée et établie, laquelle n'a jamais été vue dans la Belgique... Où est le temps de la liberté si chérie ? et dont les Belges faisaient tant de cas ; tous les peuples leur enviait ce grand préro-

gatif... Mais aujourd'hui, pauvres Belges, que devenues cette liberté que le fière Lion protégeait ! Elle se trouve enchaînée par cinq tigres, cinq cent léopards et deux cent cinquante ours..... Mais, Belges, ne savez-vous pas que le Dieu des armées qui a été adoré par nos pères et nous avec tant des pompes et solemnités vit encore ; il ne délaissera pas ses vrais amis belges. Prenez donc bon courage, peuple belge, mais soiez prudent, ne souillez pas vos mains pour concourir au bouleversement ultérieur projeté par ces tigres ours et léopards, car les aigles et les autriches voltigent et se rassemblent à l'entour d'eux et ils en seront dévorés.

« Vive l'empereur et ses alliés. »

Le lendemain la même affiche fait son apparition à *Bruxelles*.

A *Tubize*, on organise des jeux et des danses concordant avec le dimanche supprimé. Les corps constitués composés de nationaux donnent de fréquents exemples de résistance au gouvernement. Un soulèvement se manifeste jusque dans les plus humbles hameaux ; en se généralisant, il s'organise et se fortifie. A *Overmeire* des rassemblements séditionnels sont tenus au cri de « Vive l'empereur ». Toutes les autorités de la commune ont reçu des menaces de mort. Des soldats envoyés de Gand pour les protéger ont été repoussés et maltraités.

Le 18 octobre, les paysans de *Rupelmonde* attaquent cinq gendarmes, sonnent le tocsin et renversent l'arbre de la liberté. De nombreux insurgés réunis à *St Pauwels* et à *Kemseke*, se sont emparés des clefs de l'église ; le tocsin sonne pendant toute la journée ; le soir, le nombre des rebelles est décuplé. *Macaire Rheins*, le chef de la bande, distribue une solde à tous ceux qui viennent se grouper dans ses rangs. Les municipalités d'*Auderlecht* et de *Vilvorde*, celle d'*Everghem* en Flandre refusent de promulguer la loi sur la conscription.

Informée de la situation des affaires, l'administration

centrale de la Dyle prend des mesures pour y remédier : Elle charge le citoyen Mallarmé, commissaire du Directoire, de ramener par la force à l'exécution des lois républicaines ; elle convoque avec lui, pour une séance extraordinaire, le colonel de brigade Béguinot, le commandant de la gendarmerie et Prieur, commissaire ordonnateur du gouvernement.

Les rebelles éparpillés d'abord dans tout le Pays de Waes se fractionnent bientôt en deux corps ; le premier de ces corps marche vers l'ouest. La bannière des braves flotte fièrement au vent ; elle est blanche avec une croix rouge et ces mots en exergue : *Voor God en Vaderland*.

Le 21 octobre, vers midi, ils entrent à *Hulst*. Ils prennent d'assaut la caserne des gendarmes et s'emparent des armes qui y reposent ; ils pillent ensuite les bureaux du receveur des douanes, Boucher ; les marchandises déposées à l'entrepôt sont enlevées et vendues au profit de l'insurrection. A leur tête se trouve *Mulle*, fils du bailli de Hulst ; il est l'âme et la tête de la troupe ; il tient le registre de l'armée, organise les enrôlements, reçoit les cotisations et distribue aux volontaires une solde quotidienne de dix sols.

Le même jour, une autre troupe, forte de 150 hommes, arrive devant *Axel* ; quatre des plus hardis avaient déjà pénétré dans la place. Mais la garnison, composée de cinq hommes, auxquels se joignent tous les fonctionnaires publics, parvient à retenir les assaillants. On garnit les remparts tant bien que mal, des courriers sont envoyés à Gand pour réclamer du renfort. Si les insurgés avaient risqué de prendre la place d'assaut, ils auraient été maîtres de la partie ; ils se contentèrent de la bloquer pendant deux jours, au grand émoi des habitants ; les notables qui ne reçoivent point de nouvelles de Gand s'inquiètent ; ils se réunissent chez un ministre protestant assermenté, du nom de Herman Wesselinck,

afin d'entrer en pourparler avec les brigands. Enfin pendant la nuit du 24 octobre, l'arrivée d'une cinquantaine d'hommes partis de Gand vint les tirer de leur embarras et délivrer la place.

Le *Sas de Gand*, lui-même dégarni de troupes depuis peu de jours, était tombé aux mains des rebelles ; tous les bureaux de douane de cette frontière avaient été brûlés et pillés, lorsque des troupes envoyées par le général Bout, commandant la garnison du Sas, vinrent chasser les conscrits et rassurer la place.

Le 22 octobre, il y avait foire à *Assenede* ; dès l'avant-veille de nombreuses affiches appelaient les paysans aux armes. La veille, le tocsin n'avait cessé de sonner à *Ertvelde* ; des tambours avaient parcouru les environs ; le jour de la foire une foule considérable de paysans arriva au rendez-vous ; la matinée fut calme ; mais l'après-midi le tocsin sonnait à pleine volée et les tambours battaient le rappel. Une foule en délire se porte vers la maison du commissaire du Directoire, le citoyen Denève, ardent ami de la République. « Rendez-nous les clefs de l'église, » lui crie-t-on. Denève paraît à la fenêtre de sa demeure. Il essaie de parler et somme la foule de se disperser. Des huées, des menaces couvrent sa voix. L'imprudent commissaire descend sur le pas de sa demeure comme pour braver l'orage. On le saisit, quelques paysans franchissent la porte et reviennent bientôt avec les clefs de l'église et de la tour. Un cri immense les accueille. « A l'église, à l'église ! » On force Denève à les suivre ; le malheureux se débat vainement contre les mains puissantes qui l'étreignent. L'église s'ouvre, on s'y précipite : par respect pour le lieu saint, les paysans se découvrent et s'agenouillent, le prisonnier refuse de se découvrir et de s'agenouiller ; on veut l'y contraindre, on le jette à terre, on le maltraite. De l'église on marche vers l'arbre de la liberté ; nouvelles clameurs, nouvelles violences, l'arbre est abattu

au milieu des vociférations et Denève, depuis longtemps objet de toutes les haines et de toutes les malédictions, est fusillé à bout portant par les rebelles.

Un autre détachement se dirige de *St-Pauwels* vers *St-Nicolas*. Les habitants de cette ville les accueillent par une vive fusillade; le commandant *Lauwers* y trouve la mort. Aux portes de *St-Nicolas* les insurgés se fractionnent encore; une partie se rend vers la *Tête de Flandre*; ils en sont repoussés à coups de canon. Le 20 octobre, une autre partie entre à *St Amand*. L'interrogatoire du patriote *Van Boom* devant le jury de Malines (23 ventôse an VIII) nous apprend que les assaillants étaient menés par *De Haene* et *Sint Heeren*. Une 3^e partie longe la rive droite de la Durme. Elle entre à *Hamme* au pas de charge; les paysans du *faubourg Ste-Anne* se chargent de brûler les registres de l'état civil, afin d'empêcher le recrutement des conscrits; la maison d'Isembrandt, commissaire du Directoire, est mise à sac. On met la main sur les clefs de la sacristie et des fonts baptismaux; l'église est ouverte; avec quelle joie on rentre dans cette maison bénie, dont la République voulait interdire l'accès à ces inébranlables croyants. Le garde champêtre veut faire du zèle en rappelant la troupe au respect de la loi; il somme les paysans de se retirer et de lui remettre les clefs du temple. On le raille et plus d'une canne vient caresser l'échine du policier intempestif. Des scènes analogues se passent à *Moerzeke*, *Zele*, etc.

Quarante hommes, venus de *Durmen*, envahissent *Zele* le 29 vendémiaire à onze heures de la nuit. Ils obligent le président municipal Pierre Marien de leur livrer les clefs de l'église et de les suivre; une autre bande arrive à minuit; ils apprennent en entrant dans le village que le commissaire du pouvoir exécutif, Eugène Debbaut avait cherché un asile pour lui et pour sa femme dans la maison de Pierre Marien. Ils s'y rendent. Le frère

du président Marien a beau leur assurer que le commissaire est absent; ils ne croient pas à sa parole; ils pénètrent dans la demeure, la fouillent de fond en comble et finissent par trouver le pauvre Debbaut pâle et tremblant, dans un réduit pratiqué au-dessus de la cave. On l'entraîne hors de sa cachette : « à notre tour, s'écrie-t-on; commissaire du diable! rendez nous l'argent que vous ne cessez de nous extorquer! » — « Les paysans vont vous apprendre à jouer soldat! » — « Il a donné tant de passeports, donnons-lui son passe-port définitif! » — « Nous allons le raccourcir d'une tête, crie-t-on enfin. » Au milieu de ces explosions de rancune et de vengeance, on le mène à l'estaminet *In de Zwaan* (au Cygne). — Grâce à une fausse alerte, il réussit à s'évader dans les ténèbres et s'enfuit vers l'église; arrivé au cimetière, son pied heurte une tombe fraîchement creusée; il tombe à la renverse; cette chute sera sa perte. Ses bourreaux, au comble de la fureur, le rejoignent et jurent cette fois de ne plus laisser échapper leur proie; ils le portent vers l'arbre de la liberté où on l'achève à coups de baïonnettes et à coups de crosses. Vengeance terrible de ces terriens exaspérés, contre celui qui représentait à leurs yeux toutes les exactions et toute la tyrannie républicaines.

Deux paysans accusés d'avoir pris part à ces scènes lamentables furent condamnés à mort par le conseil de guerre séant à Bruxelles.

Le 30 vendémiaire, *Lokeren* tombe au pouvoir des rebelles venus d'*Overmeire*, pendant que *Termonde* est prise par les paysans brabançons. Ceux-ci sont conduits par *Rollier*. Rollier, nous disent les journaux du temps, porte une veste rayée, un chapeau à cornes, un plumet de diverses couleurs et une cocarde rouge et blanche.

Les bourgeois de Termonde reçoivent les « jongens » avec sympathie. Ici d'ailleurs l'esprit public n'était pas

favorable aux réformes républicaines. Dès le 19 septembre 1798, l'administration avait été cassée par arrêt du Directoire et remplacée par des hommes sûrs.

La nouvelle de la prise de Termonde s'était répandue comme un éclair dans toute la contrée. En moins de 24 heures, tout le pays entre Gand et Termonde courut aux armes. Les paysans croyaient que les villes étaient enfin gagnées à leur cause et que les citadins allaient se joindre à eux pour chasser les Français. Le feu gagna rapidement le midi de la Flandre et les rives de la Dendre. *Audenarde* et *Alost* se trouvaient menacées.

Sortis de Termonde, les paysans vainqueurs suivent deux directions, *Wichelen*, *Schoonaerde* et *Berlaere*, longent la rive droite de l'Escaut et entrent à *Lede*. Ils sont armés de fourches, de sabres, de bâtons et de vieux fusils. Le tocsin de *Lede* sonne, les archives sont brûlées. La République a privé les paysans de tout office religieux; ils veulent s'en dédommager au cours de cette marche triomphale. Ils entrent à *Erpe* à l'heure des vêpres; ils commandent au clerc d'ouvrir l'église et de chanter les motets du salut; ils y assistent pieusement et se retirent au cri : Voor God en Vaderland! — On marche de là sur *Meire* où l'on entre à six heures du soir; nouveau salut, cette fois avec accompagnement d'orgue. Une demi heure après, troisième salut à *Ottergem*, puis un quatrième à *Erondegem* où l'arbre de la liberté est abattu; par tous les villages où l'on passe, on fait ouvrir l'église, on chante un motet, on récite une prière; c'est la bénédiction avant la bataille pour les nouveaux enrôlés qui marchent à la délivrance ou à la mort. On arrive enfin à *Impe* où l'on est hébergé dans les maisons amies qui bordent cet endroit de la grand' route.

Un autre courant s'était dirigé de *Moerbeke* (*Waes*) vers *Loochristy*, *Saffelaere*, *Winckel*, *Wachtebeke* et *Mendonk*. Dès le 23 octobre, toutes ces communes

sont gagnées à la rébellion. Partout le tocsin sonne l'alarme. De nouvelles recrues viennent sans cesse grossir le nombre des soldats de la veille; partout où la troupe a passé, les arbres de liberté, symboles dérisoires, gisent dans la poussière, les drapeaux républicains sont lacérés, les caisses des receveurs vidées et destinées à servir de budget de guerre aux patriotes; partout aussi l'on réclame des armes, de la poudre et des tambours. Ils marchent au chant de vieilles chansons patriotiques, la croix rouge sur la poitrine ou sur le bras, la sérénité dans l'âme, la foi dans le cœur!

Stimulés par les premiers succès, les paysans songent à s'emparer de postes plus importants; quelques uns voudraient qu'on aille droit à Bruges; à Bruges, devenue depuis quelques jours le centre des forces républicaines en Belgique, à Bruges où le général Bonnard commande un vaste corps d'armée, destiné à empêcher une invasion de la part des Anglais. Mais le projet fut momentanément écarté comme inopportun et irréalisable.

En attendant, des nouvelles importantes arrivaient de la Campine. Des prêtres réfractaires s'étaient réfugiés en grand nombre dans ce désert, pour se soustraire à la déportation. M. Van der Stooten, doyen de Turnhout, était signalé à l'attention des magistrats, la police l'appelait un être dangereux jouissant d'une grande influence à quinze lieues à la ronde. A Turnhout vivait également un homme destiné à remplir un rôle prépondérant dans la guerre qui se préparait. C'était Jean Corbeels, cabaretier de son état, imprimeur de son métier. Avant de se fixer à Turnhout, Corbeels avait habité Louvain.

Le 21 octobre, un rassemblement s'était formé à *Herselt*, un autre à *Zoerle-Parwijs*. La cloche de Herselt avait appelé sous les armes plus de deux cents patriotes; on décida de marcher sur *Westerloo* pour

y détruire les registres de l'état civil et empêcher ainsi la levée des conscrits. Ce plan fut promptement réalisé. Les gendarmes furent mis en fuite; les bureaux du juge de paix et ceux du commissaire exécutif furent retournés de fond en comble, on fit un feu de joie des archives et des papiers qu'ils renfermaient et on coupa l'arbre de la liberté.

Les rebelles partirent le lendemain pour *l'abbaye de Tongerlo*, récemment acquise comme bien national; ils s'en rendirent maîtres avec le concours des paysans voisins, l'abbaye leur servit d'arsenal; on y fondit un bon nombre de balles, pendant que les plus habiles confectionnaient les cartouches. Le chef de cette entreprise s'appelait Meulemans; c'est lui qui réglait les distributions d'armes et de munitions; il fut fait prisonnier dans la suite et fusillé à Tournai.

Les patriotes marchent de conquête en conquête; ils prennent bientôt *Arendonk*, *Duffel*, puis *Lierre*. *Hérenthals*, défendu par le juge de paix et quelques bourgeois, résiste à une première attaque; le 2 brumaire la ville cède à un second assaut. Les paysans ne quitteront cette place si rudement achetée qu'au prix d'une lutte acharnée.

L'insurrection gagnait du terrain et menaçait de couper Anvers de Bruxelles, si elle parvenait à s'emparer du *pont de Waelhem* sur le Ruppel. Béguinot comprit l'importance d'une telle manœuvre et se hâta de la prévenir. Le 21 octobre, il avait transféré son quartier général à Malines, amenant avec lui des troupes et de l'artillerie. Il fit explorer sans retard *Waelhem*, *Wavre St Catherine*, *Wavre Notre Dame*, *Duffel*, *Putte*, *Rymenam*, *Puers*, *Berlaere* et *Bornhem*.

Lui-même quitta Malines le 22 octobre au lever du jour, ne laissant pour toute garnison à la ville que quinze artilleurs et la gendarmerie. A peine le général a-t-il franchi la porte d'Anvers, que les « jongens »

venus des Flandres et de Duffel entrent sur ses talons par la porte de Louvain. Désarmer la garnison, s'emparer des bouches à feu mal défendues, piller l'hôtel de ville, abattre l'arbre de la liberté et piller la maison du receveur, tout cela se fit comme par enchantement. Mais Béguinot fut averti de cette surprise; il fit faire volte-face à ses hommes et rentra à Malines dès onze heures. Il attaque la ville de deux côtés opposés. Les insurgés sont pris dans une souricière au milieu d'un triomphe de quelques heures. Le plus grand nombre s'échappe par les portes de Flandre et de Bruxelles; les retardataires sont taillés en pièces. — La nouvelle de la victoire de Béguinot arriva à Bruxelles à 5 1/2 heures du soir; elle fut proclamée au son des tambours dans les rues et sur les places publiques; le soir le nom de Béguinot fut acclamé au théâtre.

Malines fut mis en état de siège. Les insurgés cependant revinrent à la charge dès le lendemain; ils essayèrent de prendre la ville d'assaut et dirigèrent bravement leur attaque sur trois portes à la fois. Privés de canons, presque sans poudre, armés de vieux fusils, ces vaillants résistaient sans défaillir aux balles meurtrières de leurs ennemis; soudain une colonne française, commandée par le chef de brigade Mazingant et détachée d'Anvers sur les ordres antérieurs de Béguinot, vient surprendre à dos les assaillants; pris entre deux feux, beaucoup de paysans sont sabrés et fusillés à l'endroit dit *Bruyn Kruis*, à quelques pas de la porte d'Anvers. Mazingant fait en outre quarante-et-un prisonniers; le conseil de guerre les condamna à être fusillés le soir même. Deux d'entre ces martyrs ne comptaient pas vingt printemps; l'aîné en comptait soixante-et-dix. Citons ici pour leur éternel honneur et pour l'édification de leurs descendants, les noms de ces quarante-et-un héros, qui rougirent de leur sang la *Place de la Révolution* à Malines:

- | | |
|---------------------------------|---------------------------------|
| 1 Philippe Van Elcke 70 ans | 22 Pierre Jacobs 49 » |
| 2 Jean Sleutz (Sluits) 56 » | 23 Pierre Verlieven 23 » |
| 3 Jean Teurfs (Torfs) 31 » | 24 Guillaume Peeters 32 » |
| 4 J. Michel Van Rompay 33 » | 25 Gérard Meutendeck 49 » |
| 5 Henri Schalenberg 28 » | 26 Henri Joseph Knops 22 » |
| 6 Marc Vander Seypen 38 » | 27 J.-B. Vandler Auwera 20 » |
| 7 H. Grevarts (Gevaerts) 42 » | 28 Jean Baptiste Peeters 22 » |
| 8 Henri Heratens | 29 André Lemmens 36 » |
| 9 B. Geelaerts (Geeraerts) 35 » | 30 François De Becker 23 » |
| 10 Antoine Van Eylen 19 » | 31 P. Bosseman (Bosmans) 26 » |
| 11 J.-B. Vervloet 19 » | 32 Jean Geerts 26 » |
| 12 Corneille Briets 28 » | 33 Henri Dewijs 65 » |
| 13 Gillis Bull 36 » | 34 Jean Baptiste Knops 23 » |
| 14 Pierre Goossens 41 » | 35 Guillaume Tuytgen 31 » |
| 15 Ange Geets (Geerts) 25 » | 36 Fr. Tilleux (Tielens?) 60 » |
| 16 Antoine Lambrechts 31 » | 37 Jacques Rombaut 24 » |
| 17 Jean André Papen 20 » | 38 Adrien Vander Raux 28 » |
| 18 Joseph Boeten 26 » | 39 Jean François Kasseux 27 » |
| 19 Jacques Villeux 26 » | 40 Pierre Joseph Teuget 46 » |
| 20 Michel De Golder 26 » | 41 Jean-Bapt. Selderslaghs 23 » |
| 21 Guillaume Muisemans 39 » | |

Le commandant de place Mutel donna ordre aux habitants de Malines de porter aux magasins militaires la poudre et les armes qu'ils détenaient ; ordre fut donné également d'abattre les arbres et les haies dans un rayon de 150 mètres. Le même jour, en prévision de toute surprise, Anvers fut mis en état de siège.

Ces nouvelles, arrivant coup sur coup de la province, ne manquèrent pas d'alarmer la municipalité bruxelloise ; celle-ci siégea en permanence dès le 22 octobre ; elle fit distribuer des armes aux « bons citoyens » et à tous les fonctionnaires de la république ; une garde nationale sédentaire fut organisée et mise sur pied de guerre ; elle se composait entre autres de cent individus qui avaient fait partie jadis de la garde nationale ; ceux-ci, aidés des quatre-vingt-onze employés de l'hôtel de ville, sont requis pour faire jour et nuit un service de vigilance. Afin d'empêcher le tocsin d'appeler les citoyens sous les armes, on fait couper les cordes de toutes les cloches et on décroche les battants.

L'orage en effet grondait aux portes de de la ville. Le juge de paix de *Merchtem* écrit à l'administration départementale pour lui annoncer qu'il a tout à craindre si on ne se hâte de lui envoyer des secours ; tous les fonctionnaires qui l'entourent ont donné leur démission ; lui seul est resté au poste. La lecture de cette lettre est interrompue par l'entrée soudaine du commissaire de *Londerzeel* et du receveur d'*Assche* ; ils se sont réfugiés dans la capitale pour échapper à une mort certaine ; pâles de terreur, ils racontent qu'ils ont été à deux doigts de leur perte : les tocsins de *Merchtem*, *Londerzeel* et *Sempts* ont sonné pendant toute la nuit. Les paysans parcourent les campagnes en proférant des cris de guerre et de mort ; les arbres de la liberté sont renversés ; les bureaux des fonctionnaires pillés, les agents eux-mêmes maltraités. Le payeur général du département demande des secours immédiats ; sa caisse contient 800 000 francs et il est seul à la défendre. L'administration fait un appel pressant aux « bons citoyens » pour organiser une garde urbaine, afin de protéger la sécurité de la ville, où l'on signale des symptômes de plus en plus alarmants.

Le sergent Faudoas arrive aux portes de Bruxelles avec deux de ses hommes tout couverts de boue et de sang. Ce Faudoas avait été envoyé avec quelques soldats à *Grimberghe* pour accélérer la rentrée des impôts ; des « brigands furieux » les ont attaqués ; les soldats ont été désarmés, plusieurs sont morts, tous les autres sont prisonniers, exceptés Faudoas et ses deux compagnons. L'abbaye de Grimberghe, acquise comme bien national par le général Lepellière, est saccagée. *Lenick-S-Martin* vient de se joindre aux rebelles ; d'heure en heure on sonne le tocsin, afin d'appeler tous les paysans des environs sous les armes.

La malle-poste de Bruxelles-Paris n'est plus en sûreté ; les journaux officiels sont forcés de rassurer

les voyageurs en annonçant qu'elle voyagera désormais sous bonne escorte.

L'insurrection, comme une marée montante, arrive jusqu'à un quart de lieue de Bruxelles ; elle a envahi *Schaerbeek*, *Evere* et *Craenhem*. Toutes les communes limitrophes de la forêt de Soignes sont insurgées. *Tubize* et *Hal* appartiennent aux patriotes et si l'on ne se hâte d'intervenir, la correspondance sera interceptée entre Paris et Bruxelles.

L'administration d'*Isque* cède devant le torrent envahisseur et s'enfuit à *La Hulpe*. *Aerschot* et *Diest* sont occupés ; la forêt de Soignes voit augmenter tous les jours le nombre de conspirateurs qui la hantent depuis plusieurs mois. Bruxelles est menacé d'un blocus. L'armée insurrectionnelle voit grossir ses rangs par les bandes nombreuses venues de *Droogenbosch*, *Forest*, *Tervueren*, *Leefdael* etc. Partout les paysans ont fait leur œuvre de destruction.

Encore quelques jours d'effervescence et Bruxelles se trouvera isolé, aussi bien que Gand et Anvers. L'administration départementale dépêche des courriers à Gand, Liège, Aix-la-Chapelle et la Hollande. Les courriers de Gand, Liège et la Hollande sont dévalisés.

Au milieu de ces perplexités, un ancien juge de paix de Bruxelles, un Français du nom de Claret, se met à la tête de quelques gendarmes à cheval, d'une trentaine de fantassins et de huit volontaires bruxellois. Est-il besoin de dire que ces huit zélateurs du bon ordre étaient tous fonctionnaires de la République ? Cette phalange héroïque se dirige d'abord sur *Assche*. Elle arrête pour les fouiller tous les passants qu'elle croit suspects. Elle fait prisonnier un brave cultivateur de *Buggenhout*, qui portait à des moines une somme d'argent, envoyée par les petits carmes de Bruxelles. Bientôt elle a regagné *Molhem* ; elle tombe à l'improviste sur les quatre premières maisons du village, habitées

par le clerc, l'agent municipal, le garde champêtre et par Van de Put « ci-devant récollet », accusé d'avoir osé célébrer la messe. Claret somme l'agent municipal de lui nommer tous les suspects de l'endroit ; l'agent déclare qu'il n'en connaît point ; on le menace, on le garrotte, on le soumet à la torture ; à bout de souffrances, le malheureux finit par parler, il déclare que le chef et l'instigateur des troubles est *Seghers*, ancien mayeur de *Merchtem*. Les fantassins montent à la tour et s'obstinent à vouloir briser les cloches, quand tout à coup le tocsin se met à sonner à *Maxenzele*. Claret conduit ses hommes à *Merchtem*. Ils trouvent cette commune déserte et la maison du juge de paix ravagée. En passant aux pieds du château, ils sont surpris par une décharge de mousqueterie sortant des fossés qui bordent la route. La colonne fait une charge à la baïonnette et débusque une troupe de plus de cinq cents paysans, presque tous sans armes. A la vue des soldats et des chevaux, les patriotes croient qu'ils sont en présence de l'artillerie ; la panique s'empare de la troupe et tous veulent gagner le large ; la cavalerie les poursuit l'épée dans les reins ; vingt-et-un d'entre eux mordent la poussière, dix-sept autres sont prisonniers, parmi ceux-ci deux capucins. L'aîné des morts comptait à peine vingt-cinq ans. — Les choses n'allèrent pas si bien à *Londerzeel* ; les rebelles de cette commune étaient nombreux et bien armés ; une violente fusillade accueille Claret dès son entrée ; ce qu'entendant, le brave juge de paix trouve prudent de tourner bride pour regagner Thisselt et Bruxelles. Les prisonniers de *Merchtem* traduits devant le conseil de guerre en furent quittes pour un emprisonnement de quelques jours : trois autres furent acquittés et, parmi ceux-ci, les deux capucins.

En Flandre, la marche de la révolution avait été ralentie par la fermeté de l'administration centrale du

département de l'Escaut. Dès le 18 octobre, un arrêté y avait été promulgué livrant aux conseils de guerre tout individu arrêté dans un rassemblement armé. Le commissaire du Directoire avait été envoyé en province muni de pleins pouvoirs pour prendre toutes les mesures qu'il jugerait opportunes. Le 15 novembre, un fort détachement était parti pour le canton d'*Overmeire*; les paysans l'attaquèrent à *Calcken*, blessèrent un grand nombre de soldats et parvinrent à s'emparer des deux officiers.

Huit jours après, le général Laurent reprenait aux rebelles *Lokeren* et *S^t Nicolas*. Une escarmouche très-vive eut lieu à la sortie de cette ville vers *Sint Pauwels*. Quinze paysans furent tués, beaucoup d'autres blessés. Un ordre du jour de cette expédition, envoyé par le général Laurent à l'administration centrale de la Dyle, annonce que les rebelles de l'Escaut sont soumis et qu'on leur a tué plus de trois cents hommes. La rébellion n'était cependant pas vaincue, comme Laurent semblait le croire. La *Gazette van Gent* du 2 brumaire an VII signale, en effet, que le surlendemain de la victoire de *S^t Nicolas*, six cents soldats traversèrent Gand au pas accéléré vers le pays de Waes. La vérité est que les insurgés se concentraient sur la rive droite de l'Escaut et remontaient les rives de la Dendre. Pour parer à cette manœuvre, deux canonnières parties d'Anvers remontèrent l'Escaut et s'embossèrent devant l'abbaye de *S^t Bernard*. L'une d'elles devait servir en même temps de prison flottante aux prisonniers capturés sur les deux rives. L'opération réussit à merveille. Une bande nombreuse de paysans fut surprise, plus de quatre-vingts hommes furent tués par les canons.

Ces alternatives continuelles de victoires et de défaites et la perte de tant d'hommes ne parvinrent pas cependant à ébranler le courage de ces vaillants. Depuis ce jour, nous les voyons essayer d'une tactique nouvelle :

s'emparer des communes rurales était facile et de peu de profit; il fallait dorénavant se ruer sur les villes pour en déloger les tyrans. Tel est le plan de guerre vers lequel convergeront dès aujourd'hui toutes les forces. Ce qui avait manqué jusqu'ici à ces milices improvisées, c'était le point d'appui après la défaite, la place sûre toujours ouverte pour se retirer après l'échec et se refaire pour de nouvelles attaques. Les fossés et les remparts des villes fortes leur fourniraient, le cas échéant, ces abris défensifs. Toute la difficulté consistait à s'en rendre maître et à s'y maintenir définitivement. Vers les villes donc, à l'assaut des bastilles, à l'assaut des canons!

Un procès de l'époque à charge d'un rebelle nommé Desmet, nous apprend que les bandes du sud de la Flandre se dirigèrent brusquement sur *Audenarde* dans le but de prendre les canons qui garnissaient cette place. Ceux des environs de *Renaix* attaquèrent la ville vers le 20 octobre; le siège dura 3 jours; le 24, les portes furent enfoncées et les paysans vainqueurs plantèrent leur bannière sur la citadelle; comme toujours on renversa l'arbre de la liberté, on détruisit les archives communales, on pilla la maison du commandant de place. Mais, le 26, un détachement de troupes régulières arriva de Gand, attaqua les rebelles, en tua plus de quarante et finit par reprendre Audenarde après une lutte très vive de part et d'autre.

L'administration centrale qui n'avait pas prévu cette attaque contre Audenarde, avait été plus prévoyante pour Alost; dès le 24, elle y avait envoyé de l'infanterie. Nous verrons que la précaution ne fut point inutile.

Un nombre considérable d'insurgés se réunissait aux portes de *Ninove*. Deux cents d'entre eux avaient reçu pour mission de tenter une agression contre Alost; à leur tête se trouvait *Jean François Vander Smissen*,

négociant à Ninove. Les certificats nombreux qui accompagnent son dossier témoignent qu'il était doux de caractère et honnête de mœurs. A peine âgé de vingt-trois ans, il jouissait d'une grande considération chez ses concitoyens ; il avait employé tous ses efforts à calmer la populace et à éviter le pillage inutile des propriétés privées. Son frère l'aidait dans cette œuvre de bon citoyen et lui servait de sous-lieutenant, jusqu'au jour où, surpris par une colonne mobile entre Ninove et Grammont, il fut précipité dans les flots de la Dendre ; il s'y noya avec un grand nombre des siens. Quelques jours après la mort de son frère, Jean François lui-même tomba entre les mains des ennemis et fut fait prisonnier. Un ancien militaire autrichien, Joseph *De Troch* fut improvisé commandant des rebelles de la Dendre.

Qu'était ce nouveau chef et d'où venait-il ? Ses contemporains, ses sous-ordres J. F. Van Paeppegem, Jean Vander Smissen et Van Decker, ancien soudard de Murray, nous apprennent, dans l'interrogatoire de leur dernier procès, que De Troch, avant de prendre la tête des rebelles, avait exercé à Ninove la noble profession de conducteur d'ânes. Mais qu'importe ? Il n'est point de sot métier, il n'est que de sottes gens ; malgré la bassesse de son origine, le brave capitaine se montra, sinon stratéliste consommé, du moins vaillant patriote, se livrant sans réserve à la défense de deux causes sacrées : la Religion et la Patrie ! — Le bruit courait, aux environs de Ninove et dans les communes circonvoisines, que les Anglais avaient fait une descente dans nos provinces et qu'ils étaient maîtres d'Anvers. Les mécontents de Ninove avaient vu leurs rangs se grossir par l'arrivée de 150 « jongens » de *Denderwindeke*. Le soir même ils font leur entrée dans la ville ; l'arbre de la liberté est abattu ; ceux de Denderwindeke traversent les rues en chantant ; ils sont

précédés du tambour de leur village et le garde champêtre les conduit. Les fonctionnaires de Ninove leur ont eux-mêmes livré les archives; on en fait un feu de joie et avec elles on brûle une statue de bois que les paysans appellent la déesse Raison. Les cloches de l'abbaye répondent à la cloche paroissiale et l'enthousiasme ne prend fin que bien tard dans la nuit. Le lendemain, à six heures, les cloches sonnent, les tambours battent et la bande joyeuse se met en marche vers *Kerkxken, Haeltert, Meire* et *Nieuwerkerken*. On dirait qu'à leur passage tous les tocsins se réveillent; à chaque halte leurs colonnes reçoivent de nouvelles recrues, munies d'armes et de provisions de bouche. D'anciens gardes champêtres, d'anciens gardes forestiers les conduisent. Ils sont six cents au moins; beaucoup ont des fusils, la plupart n'ont emporté pour toute arme que leurs instruments champêtres, des fourches, des piques et des faux. « Leve de Keyzer, » crie-t-on de toutes parts, « weg met de Franschen! »

Arrivé au *château de Regelsbrug*, à une demi lieue d'Alost, De Troch commande de s'arrêter; il fait le dénombrement des troupes et les range en bataille. On distribue des armes à feu; les hommes se placent trois par trois. On donne des insignes à ceux qui n'en ont pas: une branche de buis bénit, et un plumet vert au chapeau; quelques-uns portent en outre la cocarde tricolore de 1790. Ceux qui sont munis de baïonnettes se placent aux premiers rangs ou viennent former la haie autour des drapeaux. Et maintenant, bon courage et en route vers *Alost!*

La garnison de cette ville, nous l'avons vu, venait d'être renforcée la veille. Une vive décharge de mousqueterie reçut les assaillants; des bourgeois, amis de la République, avaient pris fait et cause pour elle et s'étaient joints aux militaires; les municipaux, ceints de l'écharpe tricolore, marchaient les armes à la main à la

tête des défenseurs de la place. De Troch parvint à maintenir ses hommes en rangs serrés et malgré le feu incessant des alostois, il força l'entrée de la ville. Mais hélas ! une fois dans la place, les paysans rompent les rangs en quête des archives et des canons ; ils s'égarent dans les rues et les carrefours, ils vont se perdre dans des jardins et des cours où ils ne trouvent plus d'issue. De nouvelles décharges viennent les assaillir ; les bourgeois hostiles les arrêtent et les conduisent au corps de garde ; les mieux avisés d'entre eux regagnent les remparts et se sauvent dans la direction de Ninove. Pris avec tant de bravoure, Alost leur échappe à cause de leur impéritie dans les choses de la guerre. Cependant, fière du rôle qu'elle venait de jouer, la municipalité d'Alost, composée en grande partie de Français, fit graver pour ses correspondances une vignette représentant l'arbre de la liberté, surmonté du bonnet phrygien avec ces mots : « Il est resté intact. » Au fond se montrait la ville d'Alost et en bas on lisait la date : en brumaire an VII.

Pendant que *De Troch* usait si maladroitement de la victoire, l'imprimeur *Corbeels* se montrait meilleur stratège dans une tentative analogue contre *Turnhout*. Le 5 brumaire, il se rendait maître de cette ville, refoulant les gendarmes et les employés de la douane accourus pour l'arrêter. Corbeels mit sa victoire à profit pour faire de Turnhout un centre d'opérations militaires, destiné à appuyer les opérations de campagne. Il exigea des municipaux les armes et la poudre qui reposaient à la maison communale. Sur le refus de ceux-ci, il proclama leur déchéance, les chassa de l'hôtel municipal et s'y installa avec ses lieutenants *Brouwers*, *Lambrechts* et quelques autres. Il organisa ses troupes en différentes compagnies, leur donna des fusils et des munitions, enrôla le médecin *Antoine Lijnsens* et créa un service d'ambulance ; il prend pour drapeau l'antique bannière du grand serment de Rhétorique et distribue à tous

ses hommes le brassard blanc à croix rouge ou le brassard brabançon aux trois couleurs patriotiques. Turnhout devait servir de point d'appui à toutes les forces insurgées de la Campinè; tandis que la concentration s'effectuait sur *Herenthals*, des estafettes rapportaient que des troupes nombreuses arrivaient de Hollande vers Anvers. Corbeels se hâta de déplacer son quartier général et rejoignit les rebelles à Herenthals. C'est là qu'au nombre de 3000 ils attendent l'ennemi et se retranchent derrière les murs ou à l'intérieur des maisons. Bientôt l'ennemi apparaît; c'est le 5^e chasseurs à cheval, la 48^e demi brigade, une compagnie d'infanterie légère et de l'artillerie.

Ils sont salués dès leur entrée par une vigoureuse décharge de mousquets. La lutte s'engage; chaque soupirail, chaque fenêtre crache les balles meurtrières; plusieurs rues sont coupées par des barricades. Le combat dure depuis vingt-quatre heures et les paysans n'ont pas reculé d'un pied. Furieux, le commandant Durute ordonna de mettre le feu à cette place imprenable; l'artillerie opère un mouvement de recul et va se placer hors de la portée des mousquets; les canons hurlent, le bombardement commence; les bâtiments s'effondrent, les toits s'enflamment, plus de soixante maisons deviennent la proie de l'incendie. Les paysans sont forcés de lâcher prise et de chercher leur salut dans la fuite. Six cents cadavres jonchent les rues de la ville; de nombreux prisonniers et deux drapeaux tombent aux mains des Français. L'un de ces prisonniers, *Guillaume Adams*, traduit en justice le 8 ventôse an VII, déclara au jury que les soldats massacraient tous ceux qu'ils rencontraient; la troupe refoulait à coups de sabre et de baïonnette ceux qui tentaient d'échapper à l'incendie; tous ceux qui avaient été saisis les armes à la main furent fusillés sur la grand' place. Une tradition locale attribue cette explosion de la furie française au fait regret-

table que les rebelles auraient tiré sur le trompette d'un parlementaire envoyé par Durutte pour entrer en composition avec eux. Si les « jongens » avaient perdu un grand nombre des leurs, ils causèrent aussi des pertes très sérieuses aux assaillants. Un manuscrit de cette époque tenu par le Dr. Janssens de Turnhout, affirme que les Français chargèrent de morts et de blessés « veertien dubbel karren », quatorze grands chariots. Corbeels et tous ceux qui avaient échappé au désastre se retirèrent en ordre sur *Lichtaert*.

(A suivre)

L'abbé VAN CAENEGEM





DES FLEURS SUR L'EAU

*Dans le gris du matin j'ai vu des fleurs sur l'eau,
J'ai vu les doux iris enlacés d'un roseau,
Au matin gris qui pleure, enfoncez leurs calices
Alourdis, tristement, parmi les immondices.*

*Et c'est à peine encor s'ils gardent un restet
De leur éclat perdu, comme on garde en secret
Le souvenir amer d'une gloire en allée
Ou bien le vain regret d'une joie exilée.*

*Pauvres iris flétris! je songe en vous voyant
À la jeunesse folle au rire insouciant
Qui prit votre beauté pour en parer la sienne,
— Comme un philtre puissant, don d'une magicienne. —*

*Charme un instant fixé, de deux charmes unis;
Femmes, fleurs, ô mirage, ô symboles bénis!....
Hélas! pourquoi faut-il que l'heure soit si brève,
Ou pour une fois seule, on vit son plus beau rêve?*

*La jeunesse est la fleur qu'une main va cueillir,
Tantôt, sur le chemin... Pourquoi s'enorgueillir?...
La beauté, c'est soleil qui rit dans la rosée
Ou libellule d'or pour un moment posée....*

*Mais la nuit, sombre azur, descend sur les côteaui,
Et le jour pâissant s'éteint au fond des eaux.
Et demain, plus de fleurs aux épines des haies,
Demain, plus de soleil à travers les chênaies!....*

*.... Dans le gris du matin j'ai vu des fleurs sur l'eau,
J'ai vu les doux iris enlacés d'un roseau,
Au matin gris qui pleure, enfoncer leurs calices
Alourdis, tristement, parmi les immondices.*

FRANZ SOUDAN





PETITE CHRONIQUE

Un des derniers survivants du groupe préraphaélite, le poète-peintre William Morris vient de mourir, âgé de soixante-deux ans. Il était encore étudiant à Oxford et se destinait, avec son ami Burne-Jones à l'Église, lorsque leurs vocations artistiques se révélèrent. « Deux jeunes gens, — écrivait Dante-Gabriel Rossetti, le fondateur du groupe, en 1857, — sont récemment venus à la ville; ils ont étudié à Oxford et sont maintenant de mes plus intimes amis. Leurs noms sont Morris et Jones. Ils se sont faits artistes au lieu de choisir aucune des carrières où conduit en général l'Université; et tous deux sont des hommes de réel génie. Les dessins de Jones sont des merveilles de détail achevé et imaginaif; je ne vois guère pour les égaler que peut-être les plus belles œuvres d'Albert Durer, et Morris, quoique doué jusqu'à présent de peu de pratique, n'a pas moins de puissance. Il écrit des poèmes réellement admirables. »

Sa gloire de poète épris de légendes héroïques n'a cessé de grandir : avec Rossetti, Swinburne et Tennyson, il brille au premier rang des poètes anglais contemporains. Et parallèlement s'affirma sa renommée d'artiste.

Morris est l'un des grands artisans de la renaissance des arts décoratifs, en Angleterre. Il appliqua son imagination à l'embellissement des objets usuels et familiers de la vie. Il se passionnait pour une forme de verre à boire, pour un motif de papier peint ou un dessin de tapis, pour un fauteuil ou une table, autant que pour un poème lyrique, soucieux toujours et par dessus tout, à l'exemple des merveilleux artisans du moyen-âge, d'appropriier les caprices de la couleur et de la forme aux exigences des matériaux employés et à la destination de l'objet. C'est dans ce domaine surtout que s'exerça son influence féconde : son art sincère et profond a métamorphosé le *home*, pour l'allégresse des yeux.

Il lègue à tous les artistes l'exemple d'une vie admirable de conscience et de labeur.



M. Alphonse Daudet, qui a une peur indigne des chats, a donné ses raisons à un reporter. C'est une histoire effroyable que voici :

« J'étais tout enfant. Nous étions, un soir, tous autour de la lampe, à la maison. Le père seul était absent et ne devait point rentrer. On n'attendait donc personne et l'on ne s'attendait à rien. La paix était complète, charmante, au foyer. Soudain, dans la pièce voisine, *le piano se mit à parler tout seul*; comme sous des doigts gantés de moufles épaisses, des notes criaient faiblement, par intervalles... J'étais terrifié. Tous nous étions terrifiés... Puis, après une reprise anxieuse du silence, le piano nous suggéra l'effroi davantage en gémissements lugubrement chromatiques... Des âmes avaient l'air de pleurer dans le salon... Oh! quelle sensation, monsieur!... »

Vous devinez la suite, n'est-ce pas? et qu'aucune âme ne pleurait dans le salon. Et voilà pourquoi M. Daudet, tout enfant, a peur des chats. Peut-être eût-il mieux fait de taire cette histoire.



Le Théâtre de la Maison d'Art, à Bruxelles, représentera, cette année, entr'autres œuvres curieuses du répertoire ancien et nouveau : *La Comédie de l'amour* d'Ibsen, *Léonarda* de Björnson, *Les Fiançailles* de Brandès, *Germinie Lacerteux* de Goncourt, *Le Coup de grâce* de Heyse, *La Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam, *L'Occasion* de Mérimée et, peut-être, *A quoi rêvent les jeunes filles* d'Alfred de Musset, charmante comédie qui n'a jamais vu la scène.



Le Musée moderne de peinture a récemment acquis ces quelques tableaux : Artan, *La Mer du Nord*; Henri de Braekèleer, *l'Echoppe*; Gilsoul, *Un Soir de novembre*; Raffaëlli, *le Marchand de Mouron* et *le Chevet de Notre-Dame à Paris*; Dell'Acqua, *Dalila*; Hennebicq, *La Chapelle de Saint-Isidore*; J. De Vriendt, *le Chant de Noël*.



A l'exemple des Goncourt et des Rosny, MM. Paul et Victor Margueritte, l'un, romancier déjà célèbre, l'autre, poète de talent, auteur de : *Au fil de l'heure*, s'uniront en une collaboration fraternelle et accoleront leurs signatures, désormais, sur leurs livres.



Un poème cueilli dans *La Corbeille des Heures* de Henri de Régnier :

Pastorale

Il a conduit jadis, sur le chemin qui mène
A la prairie en fleurs où chante une fontaine
Fraîche entre les joncs verts que reflète son eau,
Les grands bœufs indolents et les rudes taureaux,
Qui paissent l'herbe haute et meuglent vers le soir,

Et, par l'âpre sentier que borde le houx noir,
 Il a guidé, parmi l'odeur des toisons rousses,
 Ses chèvres vives, ses boucs et ses brebis douces
 Qui bêlaient en marchant, une à une, à la file,
 Patientes comme des ânes qu'on exile.
 Le fouet, l'aiguillon, la serpe et la charrue,
 Tour à tour, ont durci ses mains pauvres et nues
 Que rougissait un sang de grappes égorgées.
 Grave et sobre, au milieu des rustiques pensées,
 Il a vécu son heure et vieilli solitaire.
 Son pas est lourd; son dos se courbe vers la terre.
 Il surveille la meule et visite les ruches,
 Car sa main s'engourdit et son pied las trébuché,
 Et, le soir, il s'assoit aux portes des potiers,
 Longuement, il les voit pétrir et manier
 L'argile funéraire et cuire l'urne molle
 Et bientôt — préparez le bûcher et l'obole! —
 Sa vie ira dormir aux flancs creux que façonne
 La main industrielle à la glaise, et l'automne
 Fera ramper son lierre au cippe, et l'été d'or
 Fendra l'argile rouge où cette cendre dort,
 Et toi qui passeras à l'ombre des cyprès,
 Arrête-toi, écoute et t'approche tout près,
 Et l'urne s'emplira sonore, à ton oreille,
 Comme d'un bruit lointain de feuilles et d'abeilles.



Un nouveau drame de M. Maurice Maeterlinck : *Aglavaine e Selysette*, vient de paraître à la librairie du *Mercur de France*. A la même librairie, des *Poèmes* de M. Emile Verhaeren (*Les Soirs*, *Les Debâcles*, *Les Flambeaux noirs*).



Piquant extrait de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* :
 « Je connais à peu près tous les musées d'Europe et d'Amérique du Nord et beaucoup de collections particulières, et je ne me rappelle pas avoir vu une seule représentation d'Adam et d'Eve sans le nombril. Les peintres et les statuaires ayant le choix entre la nature, leur Bible à eux, et l'Écriture sainte, n'ont pas manqué d'opter pour la nature. Cela est tellement vrai que même Lucas Cranach le Vieux, l'adepte et familier de Luther, l'ami de Melancthon et de Burgenhagen, pour lequel l'ancien Testament avait aussi peu de secrets que les controverses théologiques du temps de la réformation, n'a jamais hésité à représenter le premier couple humain avec le nombril... Et, au demeurant, le nombril n'est pas en contradiction absolue avec la Genèse, car, sans être un casuiste subtil, on peut trouver l'argument que le Dieu de la Bible, voulant faire du premier homme et de la première

femme une *editio princeps ne varietur*, les a créés exprès avec le nombril dont leurs descendants devaient être pourvus. »

La poésie franco-russe n'a pas fait merveille, ces jours derniers, lors de la visite de Nicolas II, à Paris; il a été prouvé, une fois de plus, que la littérature officielle et chauvine ne produit pas de chefs-d'œuvre. Des quatre académiciens chargés de complimenter les souverains russes, deux ont été lamentables : ce sont M. Claretie et, cela va de soi, M. Coppée; les deux autres, MM. Sully-Prudhomme et de Heredia, visiblement gênés, ne se sont guère élevés, malgré leur talent, au-dessus du médiocre. On ne force pas la Muse; le lyrisme ne se commande pas.

Ceci dit, voici les stances de M. José-Maria de Heredia, lues à l'inauguration du pont Alexandre III, le 7 octobre :

Salut à l'Empereur

Pax et Robur.

Très illustre empereur, fils d'Alexandre Trois,
La France, pour fêter ta grande bienvenue,
Dans la langue des Dieux, par ma voix te salue,
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

Et vous, qui près de lui, Madame, à cette fête
Pouviez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en votre majesté
La divine douceur dont votre grâce est faite.

Voici Paris ! Pour vous les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, aux palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Pour vous, Paris en fête, au long du large fleuve
Qui roule dans ses flots les sons et les couleurs,
Gigantesque bouquet de flammes et de fleurs,
Met aux arbres d'automne une floraison neuve.

Et sur le ciel, au loin, ce dôme éblouissant
Garde encore des héros de l'époque lointaine
Où Russes et Français en un tournoi sans haine,
Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang.

Sous ses peupliers d'or, la Seine aux belles rives
Vous porte la rumeur de son peuple joyeux ;
Nobles Hôtes, vers vous les cœurs suivent les yeux.
La France vous salue avec ses forces vives !

La Force accomplira les travaux éclatants
De la Paix, et ce pont jetant une arche immense
Du siècle qui finit à celui qui commence,
Est fait pour relier les peuples et les temps.

Qu'il soit indestructible, hospitalier à l'hôte,
Que le ciment, la pierre et que le métal pur
S'y joignent, et qu'il soit assez large et si sûr
Que les peuples unis y passent côte à côte.

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui,
Paris, en un transport d'universelle joie,
Ouvrira fièrement la triomphale voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Sur la berge historique avant que de descendre,
Si ton généreux cœur aux cœurs français répond,
Médite gravement, rêve devant ce pont.
La France le consacre à ton père Alexandre.

Tel que ton Père fut, sois fort et sois humain.
Garde au fourreau l'épée illustrement trempée
Et, guerrier pacifique appuyé sur l'épée,
Tsar, regarde tourner le globe dans ta main.

Le geste impérial en maintient l'équilibre ;
Ton bras doublement fort n'en est point fatigué,
Car Alexandre, avec l'empire, t'a légué
L'honneur d'avoir conquis l'amour d'un peuple libre !

Oui, ton père a lié d'un lien fraternel
La France et la Russie en la même espérance.
Tsar, écoute aujourd'hui la Russie et la France
Bénir, avec le tien, le saint nom paternel.

Achève donc ton œuvre. Héritier de sa gloire,
De ta loyale main prend l'outil vierge encor,
Etale le mortier sous la truelle d'or,
Frappe avec le marteau d'acier, d'or et d'ivoire.

Viens !... Puisse l'avenir t'imposer à jamais
Le surnom glorieux de ton ancêtre Pierre,
Noble empereur qui vas sceller la grande pierre,
Granit inébranlable où siègera la Paix.

M. Adolphe Hardy démontre copieusement dans le *Journal des Gendelettres belges*, dirigé par l'illustre Valentin, poète congolais, que l'*Africa*, de M. le chevalier Descamps, drame couronné naguère par un jury d'antiesclavagistes éminents, et joué à quelques distributions des prix devant un parterre respectueux du frac sénatorial de l'auteur, est une œuvre sublime, gloire des lettres contemporaines.

M. D.



Paraîtra vers le 15 décembre, à Berlin, un album-calendrier, composé de seize planches de Franz M. Melchers et de seize poèmes de notre collaborateur Thomas Braun.

Le nom de l'artiste dont la jeune renommée s'est brillamment développée déjà, et le nom du charmant poète que nos lecteurs ont pu apprécier — trop rarement hélas — sont un gage certain de succès pour cette œuvre, que les amateurs de belles éditions ne manqueront pas de s'arracher.

J. S.





QUELQUES NOMS ET QUELQUES FAITS

A PROPOS DE

LA GUERRE DES PAYSANS (1)

L'INSURRECTION était à l'apogée de son développement ; une haine profonde était dans tous les cœurs ; le sang des morts criait vengeance, un implacable besoin de représailles faisait frémir les âmes de ces tâcherons, décidés désormais à pousser jusqu'au bout leur magnanime entreprise. A eux seuls, ils voulaient entreprendre l'émancipation du sol natal ; ils voulaient briser les liens de la liberté si indignement vinculée par nos vainqueurs ; ils voulaient reconquérir le droit de croire en Dieu et le droit de l'invoquer ; seuls ils avaient dans le cœur et sur les lèvres la fière devise de nos ancêtres dans la foi : plutôt mourir que de forfaire. Froides et impassibles, les villes assistaient à cette magnifique explosion d'heroïsme ; soit faiblesse, soit calcul, elles attendaient le résultat de cette lutte vraiment homérique. Et pourtant, de quel puissant secours n'eût pas été leur facile renfort et comme aisément leur assistance eût décidé de ce combat, dont la Foi et la Patrie étaient l'enjeu !

Seuls entre tous les citadins, les Louvanistes semblaient le mieux partager l'esprit des campagnards ;

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 octobre 1896.

chez eux le sentiment religieux et patriotique se trouvait stimulé par l'intérêt; les bourgeois avaient éprouvé une perte réelle dans la suppression de leur antique université, source de vie et de prospérité pour la ville. En outre, des conspirateurs puissants s'étaient rencontrés sous les murs de l'Alma Mater et entretenaient dans la bourgeoisie un ferment de réaction. La municipalité louvaniste, très dévouée au nouvel ordre des choses, ne se berçait pas d'illusions. Le 18 frimaire an VIII, elle écrit à l'administration de la Dyle: « Il y a ici 300 patriotes dignes de confiance, beaucoup de gens paisibles; tout le reste est mal intentionné. » — La place d'ailleurs se trouvait fort mal défendue; en brumaire an VII Louvain comptait pour toute garnison 18 fantassins et 9 gendarmes. Ainsi prise, au dépourvu, l'administration apprend que des brigands venus de Flandre sont entrés à *Haecht* et qu'ils y ont pillé la demeure du commissaire du Directoire. Le tocsin sonne, ajoutait la lettre d'informations, et les rebelles voient accourir à eux tous les conscrits des environs: la troupe se grossit également des bandes campinoises venues de Tongerlo; elle se dirige vers Diest.

A cinq heures du soir arrivait à Louvain, la mort dans l'âme, un nommé Borrens, frère du président municipal d'*Aerschot*. Trois cents insurgés étaient entrés dans cette commune et, malgré le mauvais état de leur armement, ils répandaient l'effroi et la terreur parmi les habitants; ils avaient tué ou blessé le magistrat, son frère et le secrétaire municipal Daels. A *Montaigu* ils avaient criblé de blessures le receveur de l'endroit et l'avaient ensuite précipité dans le canal du moulin de Sichem; la veille, des hussards français avaient ramassé le commissaire de Montaigu, Bonnardel, qu'on avait laissé pour mort sur le pavé.

L'autorité louvaniste comprit la gravité de la situation et se mit sur la défensive. Elle se fit remettre

les clefs de tous les clochers et s'assura des poudres ; elle en recueillit plus de trois cents paquets. Claes, premier magistrat de la ville, alla dare dare à Bruxelles pour demander des troupes, pendant que ses collègues rédigeaient une dépêche analogue adressée au général Béguinot. Des espions sont envoyés à Haecht et Aerschot pour observer la marche des mutins et surprendre leurs projets. Des réunions tumultueuses se tiennent dans plusieurs cabarets, entre autres à *la Boule de Fer*, rue de Namur. Le lendemain, dès 6 heures du matin, un huissier de *Diest*, Tielens, se fait introduire auprès de l'administration qui siège en permanence ; il annonce que 300 insurgés se sont introduits dans sa ville natale ; trente seulement sont armés : ils portent un brassard blanc avec croix rouge ; plusieurs ont orné leur coiffure de banderoles de papier semblables à celles que rapportent les pèlerins de Notre Dame de Hal. On compte parmi eux des hommes de tout âge. Ils ont pillé sa demeure, parcequ'il avait vendu des biens de l'église de Diest ; ils l'ont roué de coups ; à peine a-t-il pu échapper à la mort. A ces nouvelles, les magistrats songent à assurer la ville contre toute surprise ; à défaut de garnison, ils arment des citoyens dévoués et placent à la tête de cette milice bourgeoise d'anciens officiers français. Le commandement est donné à Pierre Geens, républicain zélé et homme sûr ; Geens avec 50 volontaires occupe les points de la ville qui semblent surtout menacés. Un ordre du jour publié d'urgence porte que : quiconque se permettra de tirer sur les militaires ou sur les milices bourgeoises sera fusillé sur le champ. Les maisons d'où partiront ces coups de fusil ou d'où l'on jetterait des pierres sur les soldats ou sur les patriotes, seront brûlées sur le champ. Toute maison dont on se permettra de fermer les portes aux défenseurs du bon ordre, sera brûlée sur le champ et celui qui la fermera sera fusillé. —

Le soir, le président Claes rentrait de Bruxelles avec cent cinquante fusils. On apprit que, pendant le jour, les paysans avaient gagné *Wygmael* et *Winghe St Georges*. A *Lubbeek*, 30 hommes armés avaient pris d'assaut la maison du garde champêtre au cri de : Vive Charles de Loupoigne ! » — A *Diest*, les rebelles tenaient table ouverte dans les cabarets de la grand' place.

Les paysans s'exerçaient au tir et à la marche militaire; partout on criait : « Leven de jongens ! Leven de Patrioten ! » Le tocsin sonnait et les tambours battaient. Un avocat nommé *Cluckers* avait organisé la levée d'une contribution de guerre de trois mille florins, qu'il partageait entre les rebelles. Le soir, chacun regagnait ses foyers et s'en retournait coucher chez soi. Ainsi le rapportaient les espions au service des magistrats de Louvain; citons pour les flétrir les noms de ces traîtres; ce sont, hélas! des noms belges que portent ces hommes indignes de leur temps et justement honnis par leurs contemporains: l'un s'appelait Meyers, il était agent municipal à Campenhout; l'autre était un nommé Geeraerts, de son métier faiseur de flèches à Diest.

Le 25 octobre, une colonne de paysans, partie de Diest à six heures du matin, s'avancait vers Louvain: son avant-garde comptait trois mille hommes. Un autre corps avait rejoint Aerschot depuis le 1^{er} brumaire (22 octobre); elle était commandée par *Eelen* de Montaigu. Un certain *Jean Christiaens*, qui faisait partie de cette troupe, appelé de ce chef devant les tribunaux, témoigne qu'*Eelen* enrôla de force un joueur de flûte en lui disant : « Gij blaast al lang genoeg voor den vijand, nu gaat gij eens een deuntje voor de jongens spelen ! » « Vous jouez depuis assez longtemps pour l'ennemi, à présent vous jouerez un air pour les garçons. » — On était suffisamment muni de fusils et de poudre, mais les balles faisaient défaut. Les chefs comptent

porter à l'ennemi un coup décisif ; mais il faudra tenir tête à l'artillerie française ; l'heure de l'action approche ; il faut des balles à tout prix. Le couvent des capucins est là, abandonné par ses hôtes. Les fenêtres et les gouttières contiennent du plomb en abondance ; Eelen ordonne aux plus jeunes de la troupe de les arracher ; dès le soir, on se met à l'ouvrage, on s'acharne à la besogne et, au bout d'une demi heure, un monceau de plomb du poids de quatre cents livres s'élève aux pieds du couvent. Au milieu de la nuit, on court à la maison d'un chaudronnier voisin ; on l'éveille, deux hommes armés lui ordonnent de prendre ses fourneaux, ses creusets et de les suivre. Tremblant de crainte, le chaudronnier obéit ; on lui commande de fondre le plomb et d'en faire des balles ; des paysans le gardent à vue ; suant, soufflant, rendu, il travaille sans désespérer pendant douze heures. Enfin on distribue des balles neuves ; les rangs se forment, en avant sur Louvain, « leven de boeren, leven de jongens ». Vers le soir, les patriotes couvrent les collines du côté de *Vlierbeek* ; devant eux s'élève, muette et désolée, la tour de la ci devant abbaye des Bernardins ; le 25 octobre, ils y établissent leur quartier général, le lendemain vers midi ils se dirigent par les chemins creux vers les portes de Diest et du canal. A deux heures, une fusillade éclate ; au premier feu, les louvanistes qui accompagnent la colonne républicaine, prennent leurs jambes au cou. Les paysans croient que la colonne elle-même est en déroute ; leur ardeur redouble ; ils reçoivent sans broncher une charge de cavalerie et repoussent les défenseurs de la place jusque sous les remparts. Le lutte s'échauffe ; les paysans sont impatients de voler à l'assaut des portes ; pendant trois quarts d'heure se livre un combat opiniâtre, jusqu'à ce qu'enfin les paysans se voient forcés d'abandonner les murs, laissant sept de leurs hommes sur

le carreau. Plusieurs autres sont grièvement blessés. Une colonne s'élançait à leur poursuite ; la retraite s'opère toutefois en bon ordre ; les français se replient lentement sur la ville abandonnant deux des leurs aux mains des assaillants, parmi lesquels le receveur de la barrière de la porte de Diest. Ils n'emportent pour tout butin qu'un homme et un tambour.

La nuit suivante, soixante volontaires de Bruxelles, placés sous les ordres de l'adjudant général Frantzen, viennent prêter main forte aux louvanistes ; ils sont porteurs de quatre mille cinq cents cartouches. — La nuit a porté conseil aux assiégeants. Trois cents d'entre eux partis du pont de *Wijmael* viennent attaquer la porte de Malines ; ainsi Louvain se trouve cernée également vers le sud et vers le nord-ouest. Des bagarres éclatent aux environs de la porte de Namur et à *Héverlé* ; la route de Cortenberg vers Bruxelles est menacée, en ville même les esprits s'échauffent ; on fait de multiples arrestations parmi les bourgeois. L'adjudant Frantzen tente une sortie sur *Wilsele* ; il rencontre l'ennemi à deux heures et demi de l'après-midi. Cette rencontre semble avoir tourné au détriment des Français, à en juger du moins par les mesures que Frantzen prend à son retour : « vu le nombre des assaillants on gardera désormais une position purement défensive ». Nous savons, du reste, que les paysans, par une manœuvre habile, étaient parvenus à isoler la cavalerie, que plusieurs cavaliers furent désarçonnés, que le commandant Vaillant eut son cheval tué sous lui et que le gendarme Dommanges fut blessé à mort. Béguinot rapporte de son côté à l'administration centrale que les rebelles surpris à *Wilsele* ont perdu trente hommes.

Diest, qui avait été si bravement enlevé par les paysans et si vaillamment défendu, finit par retomber aux mains des Français. Corbeels apprit qu'une quaran-

taine de hussards venaient d'occuper le village de *Herck* ; il se dirigea de ce côté suivi de toute la garnison. Or, quelques heures après le départ des paysans, une colonne française d'environ six cents hommes, arrivée inopinément de la Meuse inférieure avec le général Durutte, entra à Diest, trouva la place dégarnie et s'y installa sans brûler une cartouche. La ville fut fouillée de fond en comble ; les détenteurs d'armes et de munitions furent arrêtés ; neuf bourgeois inoffensifs furent lâchement assassinés par les vainqueurs ; le lendemain trois prisonniers furent fusillés. L'exécution de cette sentence est une tache ineffaçable pour Durutte et pour les barbares qui l'accompagnaient. Les trois malheureuses victimes avaient été liées les unes aux autres, afin de rendre leur fuite impossible ; dès la première décharge elles tombèrent ; deux avaient été tuées net, la troisième n'était que blessée. Elle tomba avec ses compagnons et passa pour morte. Les corps furent abandonnés au lieu de leur supplice et le peloton d'exécution prit le sauvage plaisir de percer en passant à coups de baïonnettes les malheureux suppliciés ; le survivant, couché sous les deux autres, fut retrouvé par ses parents aussitôt après le départ des soldats et il guérit, dit-on, de ses nombreuses blessures. Pendant la même journée, les hussards de Maestricht entraient à Diest ; Corbeels et ses hommes gagnèrent Turnhout, tandis que le général Chabert volait de Maestricht au secours de Louvain. Déjà les rebelles, renforcés par les troupes campinoises de *Van Gansen*, avaient fait un troisième assaut contre cette ville ; ils furent définitivement repoussés par les républicains et perdirent plusieurs de leurs hommes. Le paysan *Desmet*, arrêté à Louvain et interrogé dans la suite par le juge de paix de Tervueren, déclara que les paysans fatigués et abattus se retirèrent vers *Hauwaert* et *Rotselaer*. Le « Rapporteur » du 11 brumaire an VII annonce que Louvain est mise en état de siège.

La sécurité cependant était loin de régner partout et surtout au midi de la Flandre.

A Grammont, des troubles graves avaient éclaté lors de la déportation des prêtres *De Cricq* et *Bredart*; ces troubles s'étaient renouvelés lors de la destitution du secrétaire municipal *De Ruyter* et des citoyens administrateurs *Walraevens* et *Bogaerts*. Une levée de conscrits avait donné lieu également à des scènes de désordre; le 4 brumaire (25 octobre 1798), l'édilité grammontoise se constitua en permanence et organisa une garde bourgeoise. Il était temps: vers midi, cinq cents paysans d'*Onkerzele*, *Moerbeke* et *Viane* firent irruption dans la ville. Ils débouchèrent sur la grand' place, armés de fusils, de sabres, de fourches et de fléaux; ils attaquèrent la caserne des gendarmes, alors établie dans une aile de l'ancienne abbaye de St Adrien. Le soir, le tocsin sonnait dans toutes les communes d'alentour; les municipaux redoutaient une agression nocturne; c'est pourquoi ils ordonnèrent aux habitants d'éclairer les fenêtres de leurs façades; des courriers furent envoyés à Ath, à Alost et à Audenarde pour demander de prompts secours. La nuit se passa sans encombre; mais le lendemain, les paysans, plus nombreux encore que la veille, arrivèrent en ville; ils saccagèrent le temple de la loi, pillèrent la maison du citoyen Forcade, nouveau commissaire administratif du Directoire, essayèrent de rendre la liberté aux prisonniers enfermés dans la maison d'arrêt et commirent des actes de violence contre les personnes et contre les propriétés. Ils se retirèrent dans la soirée.

Deux jours après, de nouvelles bandes envahirent la ville pour une troisième fois et mirent à sac les bureaux du citoyen Contreras, préposé à la recette de l'arrondissement. Le soir elles disparurent, laissant la ville sous la terreur. Elles ne revinrent plus. Seulement, le 10 brumaire, des patrouilles rencontrèrent à l'estaminet

de la *Colline d'or* six inconnus armés de fusils ; on leur intima l'ordre de livrer leurs armes et leur tambour ; ils s'exécutèrent aussitôt et sortirent de la ville.

Le 11 brumaire, le général Rostolland arrivait à Grammont avec un détachement de hussards. Le même jour les magistrats adressèrent aux habitants une proclamation pour les remercier de leur belle conduite pendant les troubles. Le concierge de la prison fut arrêté, parce qu'il refusait de dénoncer les auteurs des violences commises à sa porte. Une colonne mobile resta dans la ville pour maintenir le bon ordre. Rostolland ordonna des perquisitions domiciliaires chez tous les bourgeois. L'escouade chargée de l'exécution de cette mesure déclara qu'elle n'avait découvert ni armes, ni prêtres insermentés, ni conscrits de la première classe.

Béguinot avait dirigé sur *Hal* et sur *Enghien* une colonne de 400 hommes sous les ordres du jeune commandant Tugnot ; la cavalerie de Mons chevauchait dans la même direction. Ces troupes opérèrent leur jonction à Enghien le lendemain dans la matinée ; les patriotes, rangés en carré, les attendaient de pied ferme sur la grand' place ; il ne fallut pas moins de trois attaques pour ébranler cette phalange courageuse, composée de paysans des communes circonvoisines du Hainaut, du Brabant et de la Flandre. L'ordre régnait donc à Grammont et à Enghien. Tugnot se rendit à Hal. Les rebelles, surpris à deux heures de l'après midi, se défendirent comme des lions. Ils laissèrent plus de cent morts sur la place. Une lettre de la municipalité d'*Hérinnes* à l'administration centrale de la Dyle, rapporte que les champs et les bois étaient jonchés de morts et de mourants. Elle annonce en outre que les survivants unis à ceux d'Enghien se sont retranchés sur une colline voisine, située entre l'Arebeke et la Marcq, derrière un moulin à vent ; qu'ils y ont construit une citadelle et un magasin de

vivres ; trois colonnes françaises expédiées vers ce point délogèrent les rebelles à coups de canons et de baïonnettes. On trouva parmi les morts plusieurs prêtres, dit Béguinot, ainsi que le chef de la troupe, un nommé *Van den Eeckhout*, assesseur du juge de paix. On arrêta *J. B. Lummens de Tholembeek* qui avait présidé un conseil de guerre des « brigands » ; celui-ci dénonça comme le véritable chef de la révolte un appelé *Paul Nechelpuut*, qui était parvenu à s'échapper. *Leuze* aussi avait été un moment au pouvoir des rebelles. Mais les troupes marchant de Mons sur Enghien les avait dispersés en leur tuant plus de cent cinquante hommes.

Le sud de la Flandre Occidentale compte également ses jours de bataille. Nous lisons dans le *Moniteur* du 11 brumaire, le rapport suivant : « La troupe rentre
« des environs d'*Ypres* ! Victoire ! »

« Vingt-cinq volontaires, appuyés de 12 hussards
« commandés par le général Jorry, ont tué 20 ou 30
« insurgés en les repoussant jusqu'auprès d'*Hooglede*.
« Ils ont enlevé le drapeau de la commune d'*Hooglede*,
« sur lequel les insurgés avaient empreint l'aigle impériale ;
« ils ont ramené cinq prisonniers. L'exemple exigeait
« qu'on les fusillât. Les 25 volontaires se sont menacés, en
« quittant *Ypres*, de se fusiller eux-mêmes, si l'un
« d'eux bronchait, et ils ont fait des prodiges.

« Les hussards ont combattu comme des lions.

« Personne n'est blessé, malgré plusieurs décharges successives à bout portant.

« Un seul volontaire a tué, à lui seul, huit hommes et trois prêtres ; ses mains, son fusil, sa baïonnette
« dégouttaient de sang ; il était séparé de sa troupe
« quand il fut attaqué par eux, et il s'en est délivré en
« en délivrant la terre ! »

Le même document rapporte sur le même ton dithyrambique que dix gendarmes ont soutenu à *Moorslede*

une attaque de deux cents hommes et qu'un lieutenant de gendarmerie est mort victime de son zèle pour la République.

A *Duffel* la guerre continue ; les rebelles gardent comme prisonniers un espion français, un gendarme et un officier du génie. Le capitaine Pradier, sorti de Malines le 8 brumaire (29 octobre), vient cerner l'église de Duffel et le *château de Muggenberg* où les paysans se sont retirés. L'église et le château sont bombardés ; les prisonniers sont rendus à la liberté.

Les Campinois se retirent jusque *Waelhem* où ils se retranchent derrière les murs du cimetière ; après une lutte meurtrière, ils sont obligés de prendre la fuite à travers les prairies inondées qui les entourent. Le bulletin français de cette journée se termine par ces mots : « Tout ce qui n'a pas fui, fut tué. »

L'insurrection, nous le voyons, s'était rapidement étendue ; en Flandre, elle avait remonté le cours de la Dendre depuis Termonde jusque *Lessines* et *Lcuze* ; dans le nord, elle avait gagné toutes les campagnes depuis la mer jusqu'à la Meuse.

Battus, poursuivis, dispersés, les rebelles se rassemblaient toujours et reparaissaient plus nombreux qu'auparavant ; ainsi s'exprime la Gazette de Leyde, journal républicain de l'époque. Le Directoire, fatigué de toutes ces luttes partielles et stériles, se décida enfin à frapper un grand coup. L'ordre arriva à l'administration centrale de Bruxelles d'opérer la concentration des forces et d'agir désormais en masse ; quinze à vingt mille hommes furent dirigés sur la Belgique pour écraser l'hydre révolutionnaire et pour la noyer dans son sang. Un arrêté du Directoire prescrivit l'arrestation immédiate de tous les prêtres et moines belges prévenus « d'avoir fomenté par leurs discours ou par leurs actions la révolte qui vient d'éclater » ; le Directoire se réservait de proclamer lui-même leur déportation. Le comman-

dement suprême des départements insurgés fut confié au général Colard. Celui-ci fit son entrée à Bruxelles le 9 brumaire dans la soirée; il se mit sans retard à la besogne; sur son ordre on notifie aux communes de remplacer partout les arbres de la liberté abattus; de nombreux otages sont enlevés à Bruxelles; citons entre autres *MM. Kindt et Evenepoel*, anciens membres du conseil de Brabant, et *M. Mosselman*, juge au tribunal criminel, accusé, quel crime abominable! de dater ses actes d'après l'ancien calendrier; ces infortunés prennent sans escorte la route de Paris; les mêmes mesures sont appliquées dans la plupart des villes du pays. Tout le département est mis en état de siège; lecture de cet arrêté est donnée le soir au théâtre, entre deux actes. L'état de siège est proclamé également dans les départements de l'Escaut, des Deux-Nèthes et de la Dyle.

Dans l'entretemps les insurgés opéraient de leur côté un mouvement concentrique vers le nord; leurs forces s'échelonnaient sur deux grandes lignes transversales, l'une montant en perpendiculaire du sud au nord, l'autre s'étendant de l'ouest vers l'est. Diest devait servir de point de repère aux deux armées. A sept heures du matin, deux mille cinq cents paysans, dont quatre cents armés de fusils, entrèrent dans la ville; ils étaient conduits par *Eelen*, fils du médecin de Montaigne; les assaillants avaient espéré, mais en vain, de surprendre à Diest les canons des Français. Hélas! Jardon les avait emmenés avec lui dans une expédition contre Gheel et la Campine anversoise. Vingt Français avaient été tués dans la prise de Diest, dix autres avaient été faits prisonniers; le commandant de place lui-même avait dû se cacher dans une maison bourgeoise. Les maîtres de Diest furent bientôt rejoints par *Van Gansen de Westerlo*, par *Cockx de Diest*, par *Craninckx et Smets de Rotselaer*, par le libraire *Corbeels*, par *Goossens de*

Montaigue et Crabeels de Sichem. Le curé de Duffel leur servait d'aumônier militaire. D'autres renforts arrivèrent enfin avec *Stoelmans de Zoerle* et *Meulemans*, fils du notaire de *Tongerloo*. On évalue à sept ou dix mille le nombre de rebelles réunis à Diest; on distribua cinq jours d'arriéré de solde à raison de cinq sols brabançons par jour. Le 13 novembre, Chabert et Jardon arrivèrent devant Diest avec leurs batteries.

Sept canons placés à cinquante pas des murs vomissent leurs boulets dans la place sans désemparer, jusque midi; à trois heures, après de vains pourparlers, la canonnade reprend plus terrible et dure jusqu'à la nuit. Van Gansen est blessé à la machoire; on le transporte à l'hôpital où il reçoit les premiers soins du docteur Janssens, alors attaché à l'hôpital de Diest.

Le lendemain, 14 novembre, au petit jour, les patriotes reprennent les armes; « leven de jongens! Het land is aan ons! » « Vivent les garçons! Le pays est à nous. » Le curé de Duffel exhorte les braves et les bénit; à peine a-t-on ouvert le feu que des renforts considérables rejoignent Chabert et Jardon: trois mille cinq cents hommes avec « une prodigieuse quantité d'artillerie ». Les insurgés essaient une sortie définitive vers midi. Comme un torrent indomptable ils gravissent la hauteur de la citadelle actuelle, dispersent les artilleurs et s'emparent des pièces; pourquoi ne se hâtèrent-ils pas alors d'entraîner les canons dans la place ou du moins de les enclouer? On ne peut expliquer cette faute capitale que par leur inexpérience des choses de la guerre et surtout par leur ignorance complète du maniement des bouches à feu. Voyant leurs hésitations et leur embarras, les artilleurs reviennent à la charge, débusquent les braves, un moment maîtres de la situation, et les refoulent vers les murs. La nuit tombe; de nouvelles troupes arrivent encore. Le général Colard paraît lui-même avec sa cavalerie, une demi compagnie d'artilleurs-

et de nombreux obus. Tout le sud de la ville est investi.

Ces deux jours de lutte acharnée ont coûté plus de deux cents hommes aux rebelles. S'obstiner à garder la place, c'est s'exposer à un écrasement définitif. Les vivres d'ailleurs commencent à manquer et le ravitaillement n'est plus possible. On se décide à évacuer la ville durant la nuit. Dans le plus profond silence de hardis pontonniers dressent un passage sur un ruisseau marécageux aboutissant à un chemin aujourd'hui supprimé; à droite et à gauche, ce sont des fondrières et des marais. Un peu après minuit, l'évacuation commence sans bruit et en bon ordre. Déjà la tête et le corps de l'armée ont gagné la bonne route; l'arrière-garde s'apprête à passer à son tour, quand tout à coup retentit un coup de feu, suivi de plusieurs autres. Les sentinelles ennemies ont découvert le stratagème; elles jettent l'alarme; la panique s'empare des fugitifs, une bousculade terrible se produit, le pont craque et s'effondre. Soixante-dix infortunés périssent dans les eaux; ceux qui les précèdent perdent la route, s'enfoncent dans les marécages ou se précipitent dans les écluses du Démer. Les journaux rapportent qu'il y eut de cinq à six cents victimes. Le rapport de Jordan dit qu'au lever du jour quatre cents cadavres jonchaient la route par où les vaincus s'étaient dérobés. Les restes de ces martyrs inconnus furent déposés dans une fosse commune au cimetière de Notre Dame à Diest.

Aussitôt les Français prennent position dans une place désormais à l'abri de toute attaque; ils sabrent les rebelles attardés; pendant deux heures Diest est abandonné à l'aveugle rapacité d'une soldatesque impie. Plusieurs notables de la ville sont arrêtés comme otages. Les habitants sont frappés d'une contribution de guerre de 40,000 livres; ils doivent, en outre, fournir pendant quatre jours des vivres et des boissons aux vainqueurs. Le président Maerinckx et les magistrats de la ville s'en-

fuiet à Bruxelles; beaucoup de bourgeois abandonnent leurs foyers. Un citoyen paisible est lâchement tué sur le seuil de sa porte. Une enquête établit que trente-deux maisons furent détruites, trois cent quatre-vingt-deux personnes maltraitées, un grand nombre fusillées, sabrées, ou dangereusement blessées.

Les courageux paysans s'étaient retirés en Campine; ils s'étaient partagés en compagnies de cent hommes avec chacune quatre officiers et un aumônier. Un avocat d'Herenthals dirigeait les manœuvres. Le quartier général était transporté au nord de Diest vers Gheel, Moll et Meerhout. De nouveaux recrutements s'opéraient à l'est et vers le sud. Des rebelles rentrés une première fois dans leurs foyers reprennent les armes et rejoignent le drapeau. Soixante-dix hommes bien armés venus de Vilvorde et Grimbergen traversent le pont de *Campenhout*, l'écluse de *Thieldonk* et marchent vers Gheel. Un détachement de plusieurs centaines (500 environ), parmi lesquels bon nombre de Wallons des environs de *Jodoigne*, partent du sud-est. Ils sont conduits par un nommé *Constant*, agent municipal de *Rouxmiroir*.

Après une inaction de plus d'une semaine les français reprennent l'offensive. Colard lui-même attaque l'aile gauche de l'ennemi. Des combats réellement désastreux se livrent presque simultanément à *Gheel*, à *Moll*, à *Meerhout*. Ce fut le coup de grâce des Campinois. A plus de deux lieues à la ronde les champs étaient parsemés de cadavres. Plus de six cents victimes restèrent sur la place. *Tessenderloo* seule comptait plus de soixante morts. Le libraire *Corbeels*, *Albert Meulemans*, plusieurs autres chefs couronnèrent par un trépas héroïque l'œuvre sacrée qu'ils avaient entrepris de défendre. Huit cents fusils, huit tonneaux de poudre furent abandonnés sur le champ de bataille. Un rapport officiel mentionne que les aumôniers marchaient à la tête des rebelles, le crucifix à la main. Scène touchante, digne

des grandes époques chevaleresques. « Pourquoi s'en étonner? s'écrie Aug. Orts, peu suspect de cléricisme. Leur place n'était-elle pas là? Les enfants du pays allaient au supplice, au martyre. La religion leur devait son escorte; elle la donne à tous les condamnés. »

L'aile gauche formée de cinq cents hommes occupait *Winghe Saint Georges*. Colard se porte sur *Meensel*, village contigu à Capellen, à une demi lieue de *Winghe*. Un engagement eut lieu à *Hamme*, entre Wavre et Tirlemont, le 28 novembre. Soixante insurgés furent tués près de *Beauvechain*, à l'endroit dit *Les Trois Burettes*. Le 3 décembre, une escarmouche eut lieu à *Capellen* entre les brigands et un détachement français; elle tourna au profit des premiers; deux officiers et plusieurs soldats restèrent aux mains des patriotes; des pourparlers s'engagèrent entre eux et la place de Louvain dans le but d'échanger les prisonniers.

A partir de ce jour les rebelles abandonnent le Brabant et marchent vers le Limbourg, afin d'opérer la jonction avec les frères wallons; elle eut lieu à Hasselt. C'est ici que, fraternellement unis pour la même cause, Flamands et Wallons vont tenter le coup suprême; c'est ici que vont couler les derniers flots de ce sang pur et généreux qui ensanglante depuis plusieurs mois les glèbes patriales; c'est ici que va retentir pour la dernière fois le cri de guerre, devenu le cri de mort : « Voor God en Vaderland, Pour Dieu et la Patrie ! » Le 4 décembre à midi, quatre colonnes conduites par Van Gansen, et accompagnées de leur fidèle aumônier le curé d'Haesendonk entrent à Hasselt, faiblement défendue par quelques gendarmes. L'un d'entre eux du nom de Warnier fut tué, les autres prirent le large. Les fonctionnaires de la République se cachèrent chez des bourgeois; un de ceux-ci, Cantillon, demeure pendant trois jours et trois nuits derrière un monceau de fagots dans le jardin d'un certain Sigers, à la porte de Maestricht.

La dernière bataille se livra le 6 décembre. Les rebelles étaient rangés sur la grand' place. Un morne silence planait au-dessus des rangs ; le curé d'Haesendonk donna la suprême bénédiction aux preux agenouillés. Encouragés par ce secours d'En-haut, ils se relevèrent pour descendre vers les portes de la ville. L'attaque des Français eut lieu de plusieurs côtés à la fois. L'artillerie bombarde les portes qui cèdent dès les premiers coups. La route de St.-Trond est restée libre. Une partie des rebelles reçut l'ordre de contourner l'ennemi de ce côté. Un ancien soldat, Nicolas Claes, un misérable, rencontra le général Gancy ; il dénonça au général le mouvement des paysans et lui indiqua un chemin de traverse qui lui permettrait de tomber en plein sur l'ennemi. Gancy profita de cette trahison et atteignit les rebelles à l'endroit dit *Het klein Lindeken*, à quinze minutes de Hasselt. La cavalerie tomba sur eux sabre au clair. Le vieux pasteur d'Haesendonk, que son âge et son obésité empêchaient de courir, s'était réfugié dans une charrette. A côté de lui se trouvait Van Gansen, encore hors de combat par suite de sa blessure à la bouche. Au moment où le conducteur voulait enfileur une route à travers champs, une roue de la voiture se brisa. Van Gansen, jeune et alerte, sauta à terre et prit le large. Le pauvre curé atteint par les chevaux fut renversé, sabré et achevé ensuite à coups de baïonnette. Le bon Pasteur mêlait son sang au sang de ses ouailles, il donnait sa vie avec elles et pour elles.

Huit cents braves périrent dans ce massacre. *Constant de Rouxmiroir*, rendu fameux par le roman d'Henri Conscience, fut fait prisonnier avec cent autres de ses compagnons, tous dangereusement blessés. Le 7 décembre au soir, la victoire de Hasselt fut proclamée dans les rues de Bruxelles, au son des trompes et à la lueur des flambeaux.

A une demi lieue de Hasselt, à un endroit désigné sous le nom de *Klein Hilst*, une fosse commune fut creusée pour les martyrs et sur cette tombe sacrée à tant de titres des mains discrètes et amies plantèrent un poirier.

Le silence et l'oubli se firent sur la tombe solitaire; seules les neiges de décembre vinrent y jeter leur linceul. Jusqu'à présent nul monument ne s'élève à la gloire de ces héros; mais, n'en doutons point, les anges du ciel ont inscrit aux livres de l'éternité les noms de ceux qui n'ont pas craint de mourir *pro aris et focis*.

Deux ans nous séparent du centenaire de cette épopée rustique. Puisse ce déclin de siècle mettre sous la lumière qui leur est due, la mémoire de ces vaillants. Quelle éloquente leçon pour le présent et l'avenir! N'est-il pas bon, en ces temps où des esprits pervers s'acharnent à répandre au sein de nos campagnes des doctrines troublantes et subversives, n'est-il pas bon de rappeler aux travailleurs ces exemples de dévouement sublime et d'invincible foi que nous léguèrent, en mourant, ceux qui furent nos pères et dont le sang généreux coule encore dans nos veines?

Abbé F. VAN CAENEGEM





AUTOMNE

*Sous la brume, déjà, les lointains se font bleus ;
Et le vent, secouant les grands chênes frileux
Qui semblent grelotter sous tes haleines fraîches,
Disperse en tourbillons bruyants les feuilles sèches.*

*Avant que le soir tombe, ô mon amie ! allons,
A travers les bois roux et les calmes vallons
Où meurt languissamment le soleil de Septembre,
Vaguer par les chemins que baigne un restet d'ambre !...
Voici l'étroit sentier — chère, l'en souvient-il ? —
Où nous vinmes ensemble un soir serein d'Avril,
Le cœur plein d'un secret que nous n'osions nous dire,
Mais qu'avait dès longtemps trahi ton beau sourire ;
Les heures ont coulé, depuis, sans que l'amour
Ait perdu sa fervente ardeur du premier jour :
Car l'amour pur s'avive aux baisers que l'on donne.*

*Oh ! notre âme à tous deux ne connaît point d'automne !
Que nous importe, à nous, si des souffles plus frais
Dépouillent en passant le front de nos forêts ?
Dans ces bois résonnants du choc des feuilles jaunes,
Où l'on croirait ouïr des rires de vieux faunes,
Qu'importe si le chant des rossignols s'est tû ?
Ta voix seule m'est douce et me berce, vois-tu.*

*Ah ! que me font l'automne et sa mélancolie,
Quand je sens chaque nuit ma tête ensevelie
Dans tes sombres cheveux pénétrés de parfum,
Quand je sens rayonner mes yeux sous tes yeux bruns
Et mon front s'attédir à tes chastes caresses,*

*Lorsqu'en tes bras d'enfant longuement tu me presses,
Et lorsqu'un tel bonheur descend du ciel sur nous
Qu'une extase sans nom me jette à tes genoux !*

*Oui, dans les arbres nus le vent froid peut se plaindre,
Les fleurs peuvent mourir, le soleil peut s'éteindre,
Puisqu'en nous brûle encor la flamme des vingt ans,
Puisqu'au fond de nos cœurs c'est toujours le printemps !*

19 Septembre

FRANZ ANSEL





MONSEIGNEUR D'HULST



Paris, en 1891, un dimanche matin, en m'en allant vers Notre-Dame — la gigantesque et solennelle cathédrale, couchée le long de la Seine dans une transparence de brume ensoleillée — je songeais à tous les maîtres de la parole sacrée, qui, tour à tour, au cours de notre XIX^e siècle, parlèrent au monde du haut de cette tribune d'universelle célébrité: Ravignan, implacable dialecticien à la façon de Bourdaloue; Hyacinthe Loyson, le rhéteur altier et pompeux, porté sur les ailes dorées du succès à ces hauteurs de gloire où les forts seuls et les dignes ne sont pas pris de vertige; Monsabré, déroulant pendant vingt années, aux yeux de notre âge de scepticisme, la magnificence harmonique du dogme chrétien, et surtout Lacordaire, nom glorieux et aimé qui jadis fit frémir d'enthousiasme nos jeunes cœurs, parce qu'il symbolisait pour nous, soit qu'il fût porté par l'adolescent orateur de la Chambre des Pairs, soit qu'il désignât le grand Dominicain de Notre-Dame, ces idées généreuses de liberté religieuse et civile auquel nul fils de ce siècle n'est resté indifférent.

Tout en rêvant à ce passé grandiose, j'étais arrivé à Notre-Dame: l'église déjà était comble de monde — une foule immense qui oscillait vaguement dans la pénombre

mystérieuse du temple, entre les hautes et massives colonnades illuminées du rouge reflet des vitraux... Soudain s'éleva le chant du *Veni Creator*; et, tandis que sur l'estrade pointait le camail du Cardinal Archevêque de Paris, dans la chaire apparut la silhouette de Monseigneur d'Hulst, le nouveau prédicateur.

D'une haute stature, mais la taille un peu courbée, la tête ascétique, coupée d'un nez aquilin et de deux yeux brillants de vivacité, Mgr d'Hulst commence sa conférence d'une voix assez faible et avec de petits gestes précipités: après un délicat hommage à ses illustres prédécesseurs et une mise à l'abri fort habile de sa prétendue insuffisance derrière la grandeur objective de sa mission, l'orateur détaille les bases de l'édifice qu'il se propose d'élever à « la Morale chrétienne ».

Dès la première station de ce premier carême, il était aisé de prévoir que Mgr d'Hulst ne réveillerait point sous les voûtes hautaines de Notre Dame les échos de la grande voix éteinte de Lacordaire et que les foules ne se rueraient point vers sa parole, avides et enthousiasmées.

Monseigneur d'Hulst n'était point un orateur: la nature lui avait départi un organe rebelle aux grands élans sonores et vibrants; son geste était menu, nerveux, haché; et, quand la monotonie de son débit essayait de s'évader en quelque mouvement chaleureux, l'effet sonnait faux par sa brusquerie même et son défaut de transition.

Et pourtant, on l'écoutait d'attachement et presque de passion; s'il n'entraînait point les cœurs et ne charmaient point les imaginations, il convainquait les esprits et dominait les volontés.

D'entre ses conférences, je me souviens d'une des premières, où, en une langue simple, claire, sobre, trop dédaigneuse de tout coloris, il exposa, à travers les dix-huit siècles du christianisme, les diverses et multiples

théories morales qui se firent jour ; tour à tour il évoqua Kant, Fichte, Helvétius, Rousseau, Schopenhauer, Littré, résumant au passage, comme en un syllabus adéquat, leur doctrine respective, les opposant ensuite avec une froide raillerie les uns aux autres, enfin dressant, par dessus leurs contradictions, l'unité éternelle de la morale chrétienne.

Ces sortes de thèses, admirablement et proportionnellement développées, avec le scrupule excessif de la méthode classique, donnaient à l'auditeur la joie austère d'un théorème de géométrie et retentissaient au tribunal de l'intelligence comme le réquisitoire rigide, un peu méprisant, d'un implacable procureur de la Vérité.

En sortant de Notre Dame, on se disait : quel dommage qu'une science dogmatique si étendue et si profonde, une conception de l'histoire si synthétique et si élevée, une puissance de déduction et de logique si supérieure, ne soient pas auréolées de l'émotion frissonnante et captivante que donne l'Art !

Lacune regrettable certes — mais peut-être préméditée.

Il ne me déplait pas de croire, en effet, que Monsieur d'Hulst, en cet absolutisme de convictions qui est comme l'empreinte caractéristique de tous ses écrits, ait repoussé de propos dédaigneux et délibéré les vaines fioritures dont l'Art eût pu orner son enseignement : la vérité, à ses yeux, devait se suffire à elle-même, s'imposer par sa propre force, rallier les foules par sa vertu inhérente.

C'était une illusion probablement, mais, par ce temps de compromis de toutes sortes où elle fleurit, c'était une illusion d'une qualité tellement croyante et tellement désintéressée qu'elle révèle un caractère et commande le respect.



Fut-ce une autre illusion — l'avenir le dira! — que la foi monarchique de Monseigneur d'Hulst?

Cette foi avait la hautaine et fière intransigeance de sa foi religieuse.

Je me rappelle, en son sévère cabinet de travail de la rue de Vaugirard, maints « thés » du mercredi, où il recevait, avec une affabilité un peu réservée de grand seigneur, ses amis, ses collaborateurs de l'Université catholique, quelques rares hommes politiques, des étudiants et, parmi eux, les jeunes gens étrangers complétant leurs hautes études à Paris; disons-le en passant, il fut toujours particulièrement hospitalier aux Belges, rattaché à notre pays par ses souvenirs de famille autant que par ses relations avec de nombreux membres du haut clergé.

La royauté française — ses gloires passées et ses espérances futures — était un sujet fréquent d'entretien parmi les habitués de ces « mercredis ».

Debout au coin de la cheminée, dominant ses interlocuteurs de sa taille élancée, Monseigneur d'Hulst se complaisait souvent à évoquer la mission de la royauté de France, et c'était comme un cours d'histoire, passionné et préconçu, systématiquement exclusif de tout sens critique. A la moindre objection, le causeur bondissait, s'emportait, froissé et attristé dans son admiration pour l'idée royaliste, admiration opiniâtre comme l'amour et comme l'espérance, car Monseigneur d'Hulst alors croyait fermement à une restauration monarchique et avait pour la République une véritable haine de chouan.

— « Pourtant, Monseigneur, observait-on parfois, le Cardinal Lavigerie »...

— « Oh! le Cardinal Lavigerie! » et du geste, un geste qui écartait précipitamment une perspective pénible, il achevait sa pensée...

Le jour vint pourtant où la grande voix souveraine

de Léon XIII fit écho aux conseils de ralliement de l'archevêque de Carthage.

Encore que la soumission à la République dût lui coûter, comme l'arrachement du plus cher de son être, Monseigneur d'Hulst suivit généreusement et loyalement les instructions du Pape; député du Finistère — un département royaliste par excellence — il ne prononça jamais au Parlement une parole qui pût faire mettre en doute que le sacrifice, réclamé par le chef de l'Eglise, du sentiment religieux et patriotique des catholiques français, ne fût consommé chez lui.

Il y a deux ans, il eut la consolation d'assister, à ses derniers moments, le Comte de Paris; au lendemain de la mort du prétendant, il publia sous le titre de : *Une âme royale et chrétienne*, un panégyrique du prince défunt, qui était comme la revanche respectueuse et émue de ses préférences politiques abdiquées.

Monseigneur d'Hulst ne fut-il pas le dernier aumônier de la monarchie française?

FIRMIN VANDEN BOSCH

10 novembre 1896





ENFANCE

(Fragment)

*J'habitais un pays surnaturel où Dieu
Menait seul mon esprit par l'ombre et la lumière....*

*O les jours d'innocence et de vertu première
Auxquels il eût fallu ne jamais dire adieu !
O les confessions où l'étrange supplice
Était de voir son âme et trop blanche et trop lisse
Et de ne trouver rien à dire au confesseur !
O mes dix ans, ô fleur de l'enfance candide !
Année unique où tout fut divin et splendide,
Où Jésus vint à moi dans sa pleine douceur !*

*Car, lorsque j'eus prié six mois sans défaillance,
Voulant avec mon cœur sceller son alliance,
Le Christ en un jour clair comme une vision
Quitta le précieux et brillant tabernacle
Et de ce cœur plus beau fit son vivant cénacle ;
A cette heure l'amour eut une explosion
Et je sentis couler des larmes sur mes joues....*

*Age des passions, en vain tu les déjoues,
Les plans entre le Christ et l'âme organisés
A ce moment béni des douceurs nuptiales !
En vain vous soufflerez, doule, erreurs glaciales ;
Les plans du cœur un jour seront réalisés !*

JEAN CASIER






ÉTUDE LITTÉRAIRE ET PSYCHOLOGIQUE

SUR

GUSTAVE FLAUBERT (1)

A lutte qui s'est engagée, depuis des années, au sujet de cet écrivain, n'est pas près de finir. « Il est admis que c'est beau, » disait un jour un jeune homme en parlant de *Salammbô*. Voulait-il indiquer que le public, longtemps réfractaire, reconnaissait enfin le mérite du prosateur français, ou bien insinuer qu'une coterie de gens de lettres, admirateurs de Flaubert, était parvenue à imposer sa façon de voir et à faire croire à un faux talent? Nous l'ignorons. Quoi qu'il

(1) Auteurs et ouvrages cités : PAUL BOURGET : *Essais de psychologie contemporaine* (1885). — F. BRUNETIÈRE : *Le roman réaliste contemporain* (1875); *L'érudition dans le roman* (1877); *G. Flaubert* (1880); *Les origines du roman naturaliste* (1881); *Lettres de Flaubert à G. Sand* (1884). — A. DAUDET : *Trente ans de Paris*. — M. DU CAMP : *Souvenirs littéraires* (1881). — DE VOGÜÉ : *Le roman russe* (1886). — DE GONCOURT : *Journal des Goncourt*. — GUYAU : *L'Art au point de vue sociologique* (1889). — GIDEL : *Histoire de la littérature française*. — E. HENNEQUIN : *Quelques écrivains français* (1890). — G. de MAUPASSANT : *Préface des « Lettres de Flaubert à G. Sand »*. — J. PROUDHON : *Du principe de l'art; De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* (1858). — E. RENAN : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — G. SAND : *Correspondance*. — SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi*, tome 13; *Nouveaux Lundis*, tome 4. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : *Le réalisme épique dans le roman* (1863). — E. ZOLA : *Les romanciers naturalistes* (1881).

en soit, la possibilité des deux interprétations prouve, nous le répétons, que le combat qui se livre autour de ce nom n'est pas terminé. Les uns, adversaires du flaubertisme, ne considèrent dans l'auteur de *Madame Bovary* que le propagateur du réalisme, et conséquemment du naturalisme (1). Or, le naturalisme est une erreur, puisque, en déclarant rendre le réel, le vrai, le monde tel qu'il est, il ne nous en présente qu'une face, la laide, la partie mauvaise, et néglige les tendances au bien innées dans tout individu. Ils ne voient, ces premiers, que le pessimisme du romancier, pessimisme qui résulte de son intuition de la bêtise générale, ainsi que des attaques nerveuses auxquelles il était sujet et qui assombrissaient son horizon.

Les autres, ses partisans, n'envisagent que ses qualités de peintre aux couleurs magiques, de styliste parfait, d'observateur sagace et d'analyste minutieux. Ils dressent un piédestal à leur idole et exigent qu'on s'incline devant elle, ne tolérant pas que la critique place le débat sur un terrain différent.

Sans prétendre unir ces frères ennemis, nous pensons que cette dissertation impartiale, documentée et complète sera utile, parce qu'elle permettra aux esprits non prévenus d'émettre en pleine connaissance de cause un jugement sain et juste sur le génie de Flaubert.



(1) Pour éviter toute équivoque, je dois avertir que je désigne par ces deux termes des écoles distinctes, non par la base, mais par l'aboutissement. L'école réaliste introduit dans ses œuvres la peinture de la réalité intégrale, du bien comme du mal, en conservant un certain idéal; l'autre s'abîme dans le côté animal, est dépourvue de tout idéal, ne connaît que la bête avec ses instincts bas et mauvais, et est fille du matérialisme athée. Les écrivains naturalistes, capables ou non, condamnés par leur système à n'avoir aucune pensée noble, élevée, morale, se vautrent dans le vice dont ils regardent tous les hommes comme infectés. Bref, il y a conformité doctrinale et différence tendancielle.

Sa vie

Gustave Flaubert naquit en décembre 1821, à Rouen, où son père était chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu. Il était d'une telle beauté qu'un jour la duchesse de Berry, en promenade, fit arrêter son carrosse pour l'embrasser. Rien, dans son enfance, n'annonça ce qu'il devait être plus tard ; au contraire, il apprit malaisément à lire. Au collège, il manifesta un goût particulier pour la philosophie, mais ne comprit jamais rien aux mathématiques. Ses humanités terminées, on l'envoya, en 1842, étudier le droit à Paris ; alors déjà, il n'avait d'aptitudes que pour la littérature. Aussi échoua-t-il à l'examen. Le mariage de son frère aîné, Achille, médecin, celui de sa sœur, et, peu après, la mort du père, lui permirent d'abandonner ses études pour rester auprès de sa mère triste et esseulée, à Croisset.

Le décès de sa sœur lui occasionna une besogne spéciale : il se chargea de l'éducation de sa nièce Caroline et, pendant plusieurs années, y consacra chaque jour une couple d'heures. Il se lia, en 1846, avec une femme de lettres, Louise Colet, qui ressentit pour lui un violent amour. Mais elle se trouva trop négligée par Flaubert absorbé par « la sacro-sainte littérature », et ils rompirent insensiblement (1). En 1847, il fit avec son ami Maxime du Camp un voyage en Bretagne ; en 1849-50 il visita, en la même compagnie, l'Orient, parcourant l'Égypte, la Syrie, etc. En 1857, il habita

(1) En 1859, elle composa un roman, *Lui*, d'où je sors, dit Flaubert, blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avaro, et un sombre imbécile. Puis, en 1872, à propos de sa Préface aux Dernières chansons de Bouilhet, il reçut d'elle une lettre anonyme en vers « où elle me représente, écrit-il à G. Sand, comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique, après avoir adulé César ! Triste exemple des passions, comme dirait Prudhomme ». Elle mourut en 1876.

Paris pendant quelque temps, pour assister au tirage de *Madame Bovary*, paru dans la *Revue de Paris* d'abord, ensuite en volume chez M. Lévy. Ce roman lui valut un procès. Il fut accusé d'avoir porté atteinte à la religion et à la morale publique ; cité en police correctionnelle devant la huitième chambre, il fut acquitté grâce à l'éloquente plaidoirie de son défenseur.

Afin de connaître la topographie de Carthagel'ancienne, il se rendit en Tunisie (1858, avril-mai) et publia, en 1862, chez Lévy, *Salammô*, où il essayait de ressusciter l'implacable rivale de Rome. En 1866, il fit un court séjour d'agrément en Angleterre, où il avait de vieilles connaissances, et, à son retour, fut décoré de la croix d'honneur, mais il ne s'orna jamais de l'étoile. La même année, il reçut à Croisset G. Sand, ce qui lui fut bien plus agréable que sa décoration.

Reprenant le thème qui avait eu tant de succès avec la *Bovary*, à savoir la peinture de la société bourgeoise, de ses travers et de sa corruption, il fit paraître, en 1869, *l'Education sentimentale*. Cette composition l'obligea, en 1868 et 1869, à venir fréquemment dans la capitale, où il courait les bibliothèques, fouillait les livres, examinait les milieux nécessaires, indépendamment des renseignements qu'il demandait à L. Bouilhet, J. Duplan, Ern. Feydeau, etc.

Terminée en 1872, la *Tentation de Saint-Antoine* ne vit le jour qu'en 1874 : il était en effet dégoûté de son éditeur qui l'avait tourmenté avec l'impression d'*Aïssé* et des *Dernières chansons* de L. Bouilhet ; puis, il n'avait pas assez d'argent pour payer les frais ; enfin, à son avis, le courant était défavorable aux esthètes. Au moment où l'on imprimait chez Charpentier la *Tentation*, il donnait au Vaudeville une comédie de mœurs, le *Candidat*, quatre actes en prose ; il y attaque le suffrage universel, dont il montre les manœuvres, les petites cabales et dont il est l'adversaire décidé, comme

nous le constaterons. Nous n'analyserons pas cette pièce, qui est faible et qui tomba dès les premières représentations (1). D'ailleurs elle constitue, avec une féerie datant de 1863 (juillet-octobre), intitulée *le Château des cœurs*, toute la dramaturgie de Flaubert. « Lourde féerie, dit M. Brunetière, où, dans les plaisanteries du plus mauvais goût, s'épanouissait encore sa haine inexpiable du bourgeois. » Elle ne fut pas jouée, mais insérée, en 1880, dans la *Vie moderne*. La chute, le four, selon son expression, du *Candidat*, décida la direction du Vaudeville à lui remettre une pièce en cinq actes de Bouilhet, *le Sexe faible*, qu'il avait refondue et arrangée. Le Théâtre Français trouva « inconvenant de mettre en scène un berceau et une nourrice ». L'Odéon pensa de même. Après l'avoir livrée au Théâtre de Cluny, il la retira, jugeant le personnel insuffisant. Pour clore cette mémorable odyssee, elle fut envoyée au Gymnase. Ces contrariétés, jointes aux critiques littéraires qu'il suscita toujours, l'amènèrent à professer que tout le monde, directeur théâtral, public, journalistes, gouvernement, en voulait à la littérature. Et il redisait le mot d'Horace : *oderunt poëtas*.

Sa dernière publication fut *Trois contes*, en 1877. Bien qu'occupé depuis 1872 à colliger les matériaux pour son ouvrage satirique, il fut attiré vers ce genre par le désastre financier de son neveu Commanville (août 1875). Atteint, lui aussi, par ce coup moralement et pécuniairement, il abandonna son œuvre qu'il ne reprit que deux ans plus tard et, pour se distraire, rédigea ces trois histoires. Il mourut d'apoplexie foudroyante, le 8 mai

(1) Dans une lettre à G. Sand, il attribue cet insuccès non seulement aux défauts de la pièce, défauts qu'il énumère, mais aussi au fait que la salle était détestable, tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. Il avoue au reste qu'elle lui a coûté très peu d'efforts (*Lettres* 104 et 106).

1880 à Croisset, laissant inachevé le manuscrit de *Bouvard et Pécuchet*, commencé en juillet 1874.



L'homme

Quel a été le caractère de Flaubert? Voici ce que l'examen de sa Correspondance nous permet de conclure. Tout d'abord, il était d'une insensibilité égoïste poussée jusqu'à une volontaire impuissance d'aimer. Il se disait goudronné à l'encontre des sentiments. En 1851, il écrit à M^me Colet : « Je voudrais que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'eussiez jamais connu... comme je voudrais n'être pas aimé de ma mère, ne pas l'aimer ni elle, ni personne. » Le voilà peint avec une brutalité d'expression révoltante. Aussi la pitié lui était-elle étrangère; parfois il souriait aux malheurs des autres, ainsi en 1853, quand la misère était atroce chez les paysans de son département. « La rage des phrases t'a desséché le cœur, » lui dit un jour sa mère. C'est que la pauvre vieille était la première à souffrir, elle qui ne voyait son fils que le dimanche, en habitant sous le même toit! Le 4 novembre 1857, il avoue à M^{lle} Leroyer : « J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'ot-fraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant, je voulais faire une colonne toute nue pour y poser en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste. » Ce passage et surtout l'apostrophe maternelle expliquent clairement le tarissement de son cœur, tarissement cherché au profit du style. Il vivait enfermé, retiré, afin de pouvoir s'y consacrer entièrement, et on comprend sa rupture avec M^me Colet, qui entendait être chérie, et non sacrifiée à la littérature. Dans sa rancune, elle l'accusa de pin-

grerie, accusation injuste, car Flaubert ne fut pas un adorateur du veau d'or. Il le prouva surabondamment, en refusant à la Porte Saint Martin, en 1858, de laisser faire une pièce avec la *Bovary* et en refusant à Lévy d'illustrer *Salammbô*, en 1862, lui offrit-on cent mille francs. C'était un vrai dédain du métal. Aussi ne s'est-il pas enrichi avec ces deux œuvres, malgré leur grand débit : tout le gain fut pour l'éditeur.

Parlons un peu de son isolement. Dans l'hiver de 1859, il écrit à Ern. Feydeau : « Je me lève à midi et me couche entre 3 et 4 heures du matin. Je m'endors vers 5. A peine si je vois la lumière des cieux. Je ne sais plus distinguer les jours de la semaine ni le jour d'avec la nuit. Je vis d'une façon farouche et extravagante qui me plaît fort, sans un événement, sans un bruit. C'est le néant objectif, complet. » Il est superflu de faire ressortir l'uniformité énervante d'une pareille existence : ne voir personne, ne lire aucun journal, ignorer ce qui se passe, bref une existence de Bédouin. Il ne voulait « ni femme, ni ami, ni cheval, ni chien, aucun des attributs de la vie humaine », sentenciant comme Epictète : cache ta vie, *λαθε σου βιον*. Faut-il s'étonner, dans ces conditions, qu'il devint la victime d'un orgueil démesuré, dissimulé sous une indifférence factice ? En 1853, après avoir dit qu'il n'écrira jamais dans une revue, qu'il ne fera jamais partie d'une association, « par haine du troupeau, de la règle, du niveau », il s'écrie : « Ah ! ah ! je n'aurai pas tourné dans ma cage pendant un quart de siècle et avec plus d'aspiration à la liberté que les tigres du Jardin des plantes, pour m'atteler ensuite à un omnibus et trotter d'un pas tranquille sur le macadam commun ; non, non. Je crèverai dans mon coin comme un ours galeux, ou bien l'on se dérangera pour voir l'ours. » Il repoussait les honneurs que de moins dignes pouvaient obtenir également. C'est pourquoi il se « désorna de l'étoile », et refusa

de se présenter à l'Académie française, malgré les instances de Hugo. Dans une lettre à M^me Roger (10 juillet 1878) nous trouvons : « Votre ami n'est pas si bête ni si modeste. Partager le même honneur que M. C. Doucet, E. Rousset, Mézières, Champagny et Caro, ah ! non ! mille grâces. » Voilà, dans sa suavité cynique, l'orgueil doublé d'égoïsme. A propos du *Candidat*, en faveur duquel il y avait un revirement dans le public et qu'il retira néanmoins de la scène, il écrit à G. Sand (avril 1874) : « Tant pis, il est trop tard. La superbe de Cruchard (surnom qu'il se donnait) l'a peut-être emporté. » Pour ce motif encore, il ne faisait pas aux critiques littéraires les visites habituelles, non-obstant l'exemple de Dumas, de Sardou, d'Hugo. Il en venait à mépriser « les devoirs de société », évitant les hommes, fuyant les dîners, et lâchant ses amis. Bien plus, ayant eu, en 1879, une fracture au péroné, il s'indigna de la compassion qu'on lui témoignait. En dépit de tout cela, il ose se plaindre de n'être pas compris et d'appartenir à un autre monde.

En effet, lorsqu'il n'était plus soutenu par l'orgueil, il avait des jours de spleen. Au sentiment de domination et de triomphe succédait celui de faiblesse et d'accablement. Au sein de son affreuse solitude, obsédé par sa chimère de style, il tombait dans une sombre défaillance que « la grande voix de l'Art » apaisait difficilement. Nous lisons en 1857 : « J'ai en moi et très net un idéal de style, dont la poursuite me fait haleter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. Il faut une violente distraction pour m'en sortir. » (à Ern. Feydeau.)

De cet état psychique à l'hypocondrie il n'y a qu'un pas. Et sa correspondance en porte les traces. Le 17 septembre 1855, il dit à Bouilhet : « Quel besoin d'invectives j'éprouve ! j'en suis gorgé ! je tourne au Rousseau.... » Parfois il était carrément désagréable, insociable, querellant les convives dans la maison où il était invité,

ainsi chez sa nièce en 1867. La même année, mentionnant à G. Sand un campement de Bohémiens établis à Rouen, il ajoute qu'il s'est fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols. Au moment de la chute du *Candidat* et de la publication de *Saint Antoine*, il lui écrit : « Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps ; et l'on est si indulgent pour certains autres. » Cette indulgence accordée à ses confrères, il savait cependant que ceux-ci la réclamaient, tandis que lui se drapait dans sa fierté de bel écrivain. Résultat probable d'une illusion, il déclare que, pour n'avoir pas réussi avec sa comédie, d'aucuns ne le saluent plus. Enfin, le 24 janvier 1880, il écrit à M^{me} Roger : « L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une maladie, et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de m'exaspérer et je ne respire librement que dans le désert. »

Par intervalles il sentait que l'homme n'est pas créé pour vivre cette vie de sauvage, et qu'il doit fonder un foyer ; il sentait que l'instinct de sociabilité n'est pas un vain mot, ni la famille un reste de barbarie, mais sa claustration une erreur de jugement. Dans une lettre à G. Sand (mars 1874), nous voyons : « Ce que vous me dites de vos chères petites, m'a remué jusqu'au fond de l'âme ! Pourquoi n'ai-je pas cela ? J'étais né avec toutes les tendresses pourtant ! Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse, j'ai eu peur de la vie ! Tout se paye. » Quels remords poignants exprime ce texte ! Il est vrai qu'il s'excuse en invoquant le destin. Piètre excuse. Combien il eût été plus heureux, s'il avait été moins « lâche » ! Il en a eu la vision. Car, le 10 mai 1875, il lui écrit encore : « La page que vous m'envoyez sur *Aurore* qui lit Homère, m'a fait du bien. Voilà ce qui me manque : une petite fille comme celle-là ! mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours

vécu au jour le jour, sans projet d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche, ni à droite. » Et ce n'est pas seulement à la maternelle G. Sand qu'il fait semblables aveux ; c'est encore à G. Toudouze (29 novembre 1878) : « Je vous envie, puisque vous êtes heureux. Soignez bien votre bonheur. Aimez votre femme et donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous êtes dans le vrai, n'en sortez pas. » Mêmes regrets familiaux à M^{me} Sabatier, en février 1879 : « Vous avez tort de croire que les détails concernant votre enfant ne m'intéressent pas ; j'adore les enfants et étais né pour être un excellent papa ; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement ! C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. Bécotez bien le vôtre à mon intention. » C'est donc une chose fort terrible, la carrière littéraire, puisqu'elle a détourné Flaubert de la voie commune ? Certes, il faut faire la part du surmenage intellectuel qu'il s'imposait, mais également celle, et la plus grande, de sa faiblesse de caractère ou « lâcheté ».



Sa philosophie

Ici notre tâche sera légère, parce que Flaubert n'était pas philosophe. Il abhorrait même la philosophie spéculative et n'acceptait que le positivisme. « Pourquoi vouloir expliquer des choses incompréhensibles ? Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique, et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères. Quant à l'idée de l'expiation, elle dérive d'une conception étroite de la justice, une manière de la sentir barbare et

confuse; c'est l'hérédité transportée dans la responsabilité humaine. » (à M^{me} Roger, 1864.) Il faut donc dire adieu à la causalité, à la finalité, supprimer la métaphysique, et, nous rangeant sous la bannière positiviste, ne plus nous occuper que du tangible. Foin des rêveries poétiques et des méditations abstraites. Le 16 juin 1867, il écrit à M^{lle} Leroyer : « Oh! orgueil humain. Une solution! le but, la cause! Mais nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et, à mesure que nous irons, elle se reculera indéfiniment, parce que notre horizon s'élargira... Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes. » Un peu plus haut, il avait dit : « Tout dépend de la valeur que nous donnons aux choses. C'est nous qui faisons la moralité et la vertu », ce qui est la négation de l'absolu. On remarque d'emblée les désastreuses conséquences qui découlent de ces propositions. Il remontait ainsi à Protagoras d'Abdère dont la maxime était : παντων χρηματων μετρον ανθρωπος, maxime basée sur l'opinion individuelle. Or, s'il n'y a rien de fixe, tout est vrai et tout est faux.



Son esthétique

En littérature, Flaubert était pour le classicisme. Il admirait Homère, Sophocle, Aristophane, Virgile (Enéide), Juvénal, Rabelais, Montaigne, Cervantès, Shakespeare, La Fontaine, La Bruyère, Molière, Bossuet et Hugo. Il projeta même une édition complète des œuvres de Ronsard avec une préface sur l'Histoire du sentiment poétique en France. En revanche, il goûtait peu le Télémaque, qu'il jugeait « bête et faux à tous les points de vue », Lamartine, Musset, Villedieu et Béranger, dont il trouvait la valeur surfaite par le peuple. A chacun il conseillait de se nourrir de la forte alimentation des premiers. En 1853, il écrit de Trou-

ville à M^{me} Colet : « Prends donc, pauvre Muse, l'habitude de lire tous les jours un classique. Tu ne lis pas assez; si je te prêche cela sans cesse, chère amie, c'est que je crois cette hygiène salubre. » Et, le 14 mai 1857, à M^{lle} Leroyer : « Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeuse. »

Voici, compendieusement, sa poétique. En premier lieu, il regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Ecrire sans assonances ni répétitions, tel est son idéal. « Je tâche de bien penser pour bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas » (à G. Sand, décembre 1875.) Et il paraphrase le mot de Buffon : « bien écrire est tout, parce que bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire. Le dernier terme est donc dépendant des deux autres, puisqu'il faut sentir fortement afin de penser, et penser pour exprimer. » (Ibid.) Le fond et la forme sont pour lui des entités qui n'existent pas l'une sans l'autre, comme le corps et l'âme. Rappelant son émotion, en Grèce, à la vue d'un mur nu de l'Acropole, il se demande « si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? » (à la même, 1875.) C'est avec cette théorie qu'on produit *Madame Bovary*, vrai chef-d'œuvre dans ce sens. Mais l'art n'a-t-il pas pour mission de nous perfectionner, ou du moins de nous récréer? Il n'y a peut-être pas de livre plus lugubre que celui de Flaubert; c'est amer et corrosif. « Tu rends plus tristes les gens qui te lisent. Moi, je voudrais les rendre

moins malheureux », observation très juste de G. Sand (18 décembre 1875).

Il avait horreur, dans les romans, du dialogue et du poncif. Les expressions toutes faites, il les bannissait impitoyablement chez lui et les blâmait franchement chez ses amis. Il en était de même des préfaces : « Pourquoi initiez-vous le public aux dessous de votre œuvre? Qu'a-t-il besoin de savoir ce que vous en pensez? Vous êtes trop modeste et trop naïf » écrit-il à M. P. Alexis, l'auteur de l'ignoble pièce *Lucie Pellegrin*. G. Sand, comme nous le verrons, était d'un avis diamétralement contraire.

Cette haine des préfaces se rattache, d'ailleurs, à ses vues sur l'impersonnalité dans l'art. Selon lui, l'art doit s'élever au-dessus des affections personnelles, ce qui est matériellement impossible et antihumain. Il voulait lui donner la précision des sciences physiques et ne reconnaissait pas au romancier le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit. « Dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer de ses convictions, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout ! » (à G. Sand, décembre 1875.)

Etrange est son jugement sur la vérité dans l'art. Il prétend que si *l'Education* n'a pas eu le succès attendu par lui, c'est que cette composition était trop vraie. « Esthétiquement parlant, il y manque la fausseté de la perspective. A force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. Or, rien de tout cela dans la vie. Mais l'art n'est pas la nature. » (à M^{me} Roger, 1879.) Il n'y a pas, quoi qu'il assure, opposition entre la vérité et l'art ; seulement il n'a vu qu'une moitié du réel. Aveuglé par son pessimisme, il n'a mis en relief que le vice et a cru que la vertu n'existait pas. De là, ses

héros ne sont que vicieux. Ils n'ont pas le sens moral, le sens de ce qu'il y a dans l'homme de supérieur à la nature. Or, dit excellemment M. Brunetière qui m'a fourni cette définition, quiconque est la proie d'une passion sans intermittence ni sursaut, ou simplement l'esclave d'une habitude sans interruption ni réveil, est une brute. (*A propos de Pot-Bouille.*) Tel est, d'après nous, le défaut d'Emma Bovary elle-même. L'exclusivisme de Flaubert a donc été son erreur. Voici le conseil qu'il donne à Feydeau, en 1857, pour qu'un ouvrage « sue » la vérité: « Il faut être bourré de son sujet jusque par dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée. »

En ce qui concerne la moralité, il admet la doctrine de l'Art pour l'art. « La morale de l'art consiste dans sa beauté même, et j'estime par dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai. Un livre pourra être obscène, mais il ne sera pas immoral. Et si nous n'en tirons pas la moralité qui doit s'y trouver, c'est qu'il manque d'exactitude ou que le lecteur est un imbécile. » Flaubert estime qu'il suffit de peindre l'obscénité pour pousser au bien. A cause de ce sophisme, il a été obligé de louer les œuvres de Zola « aux mots grossiers » et « qui révoltent toute pudeur ». Tandis qu'il déclare O. Feuillet faux, il proclame les *Rougon* œuvre forte, vraie et belle. Quant à la morale, il en fait fi, parce que ce qui est beau et vrai est également moral.

A notre avis, l'art doit être moral, puisque la société, pour se maintenir, a besoin de moralité. Donc toute œuvre qui porte atteinte à celle-ci, préjudicie en même temps à l'autre et mérite condamnation. En vain proteste-t-on au nom de la liberté du génie. C'est confondre la liberté avec la licence. L'art a des lois qu'on ne peut omettre, et la première de ces lois, c'est d'être moral. Est-ce que tout dans la nature n'est

pas soumis à des lois? Et lorsqu'une de ces lois est violée, l'harmonie générale n'en est-elle pas troublée? Oui, la liberté est essentielle à l'art, mais pas la liberté de l'obscène et de l'immoral. Il est vrai que les défenseurs de l'Art pour l'art affectent de croire moralisatrice l'obscénité. Mais on sait quel cas il faut faire de cette prétention : les faits ont assez démenti ces prôneurs.

Le moral, dit encore Flaubert, c'est le beau. Paradoxe. Car, si belle et si vraie que soit une œuvre, elle peut être immorale. C'est pourquoi les romans sont d'autant plus dangereux qu'ils approchent de la perfection comme la *Bovary*, en négligeant le côté moral. Affirmant que la vérité des détails justifie tout, le naturalisme s'est vivement jeté sur le fumier social et, loin de s'opposer à la corruption du siècle, y a largement contribué. Se complaire dans le mal, le présenter sous des dehors agréables, est-ce le combattre? Oserait-on soutenir que MM. P. Alexis et Méténier travaillent à la régénération sociale? Reconnaissons hautement que cette littérature malsaine engendre l'abaissement de l'idéal et l'oblitération des idées morales. Voilà la plaie hypocritement cachée. M. Brunetière, dans son article sur *Le roman expérimental*, fait cette légitime réflexion sur les détails qui pullulent chez nos contemporains. « Il y a des actes par lesquels nous rejoignons l'animal, et des actes par lesquels nous nous en distinguons; et c'est par ceux-ci que nous sommes hommes. Nos sensations sont une part de nous-mêmes, assurément, je dis seulement qu'elles en sont une part inférieure. Je puis donc concevoir une littérature qui subordonnerait de parti pris les sensations aux sentiments, et les sentiments aux pensées, et cette littérature sera vraie, que dis-je? elle sera naturaliste... » Citons encore l'opinion de Proudhon, au témoignage peu suspect, dans *Principe de l'art* : « L'art n'est rien en dehors de

la morale » professe-t-il (chapitre XVI). Au chapitre II il énonce comme suit le but de l'art : « L'art n'est rien que par l'idéal, ne vaut que par l'idéal; s'il se borne à une simple imitation, copie ou contrefaçon, il fera mieux de s'abstenir; il ne ferait qu'étaler sa propre insignifiance, en déshonorant les objets même qu'il aurait imités. » Un peu plus loin il dénomme l'art « une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Et de ces prémisses il conclut (chapitre XIV) « que l'art ne peut subsister en dehors de la vérité et de la justice; que la science et la morale sont ses chefs de file, qu'il n'en est même qu'un auxiliaire, que par conséquent sa première loi est le respect des mœurs et la rationalité. »

Pour le style, Flaubert ayant abordé les trois genres de l'école classique, nous réservant de l'examiner pour chaque ouvrage en particulier, nous ne parlerons ici que de ses procédés. A cet effet, nous ne pouvons mieux faire que de puiser dans le savant travail de M. Brunetière : *G. Flaubert*. Il y a d'abord la description, où il excelle : ce qui est un emprunt à la peinture. — Puis la transposition systématique du sentiment dans l'ordre de la sensation, ou plutôt la traduction du sentiment par la sensation exactement correspondante (1). C'est ce qu'on appelle la couleur locale, héritage dû à Chateaubriand. Il s'agit d'insérer dans le cours du récit une note descriptive pittoresque, tantôt des bribes de costume, tantôt un lambeau de

(1) Flaubert emploie aussi le procédé inverse : la transposition de la sensation en sentiment. « On peut, dit à ce sujet Guyau, éveiller une image très nette d'un objet en excitant le sentiment qui en accompagne la vision; l'image tire alors sa force de l'émotion qu'elle évoque, e parfois d'une émotion d'ordre moral ou même intellectuel. » (*L'art au point de vue sociologique.*) Et il cite un passage de *l'Éducation sentimentale*.

paysage. La comparaison est ainsi l'expression d'une corrélation intime entre l'état d'âme et la sensation. — Ensuite retour sur le passé ou coup d'œil sur le futur, moyens par lesquels on immobilise le personnage dans une attitude, pour raconter, par fragments, sa vie antérieure ou pour jeter quelque lueur sur ses rêves d'avenir. C'est une grande ressource tant pour indiquer les réactions qui vont de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, que pour entrer dès le début dans le vif du narré en supprimant les longueurs d'exposition. Mais c'est un danger non moins grand, parce qu'à la concentration ordinaire on substitue la dispersion des parties; et il devient difficile de se retrouver dans cette diffusion des détails caractéristiques. — Pour construire les ensembles, il emploie l'alternance, le dialogue des éléments du drame entre eux. Rien n'est interrompu par rien, et rien n'y succède à rien, mais tout avance simultanément, entraîné dans le même mouvement. — Enfin le trait final, la touche imperceptible, consistant à découvrir pour telle saison de l'année, pour telle heure du jour ou de la nuit, la notation précise qui donne au vague d'une description générale l'accent de la personnalité.



Les œuvres

I

Il débuta par *Madame Bovary*, vrai chef-d'œuvre littéraire, mais profondément immoral. En voici la donnée. Après son collège, où il s'était montré ce qu'il fut constamment, lourd, sans perspicacité, Charles Bovary est parvenu, non sans peine ni patience, au grade d'officier de santé. Il s'établit à Tostes, non loin de Dieppe, où il épouse la veuve d'un huissier, femme d'âge et laide, mais riche. Malheureusement, son notaire s'étant enfui avec l'argent, ce coup inattendu

la conduisit au tombeau. Les mois de deuil écoulés, Charles songe à se remarier et arrête son choix sur la fille d'un fermier, Emma Rouault, qui avait excité les soupçons de Madame Bovary, quand l'officier de santé soignait le père malade. C'est cette seconde Madame Bovary qui est l'héroïne du roman.

Le mariage ne fut pas heureux. Cette créature ambitieuse, aux sentiments dépravés, ne rêvant que luxe et plaisirs, s'aperçut immédiatement du prosaïsme de son époux et le prit en dédain. Au château de la Vaubyessard, où le marquis d'Andervilliers les avait invités, une vie nouvelle lui apparaîtrait, vie toute de jouissance; elle y avait dansé avec un vicomte, et un trouble inconnu s'était emparé d'elle au point qu'elle devenait amoureuse de son cavalier, et cela, remarquez-le, après quelques mois d'union. Voilà, à mon sens, une première anomalie. Car, en si peu de temps, une femme peut-elle être dégoûtée de son mari, alors que celui-ci l'adore et n'est pas précisément un imbécile? — Désormais elle trouvera fastidieux ce qui l'entoure, se consumera d'ennui et se montera la tête par la lecture de romans. Pour l'arracher à ce spleen, Bovary change de demeure et va s'installer à Yonville, où Emma fait la connaissance de Léon Dupuis, jeune homme, romanesque aussi, avec qui elle se plaît à flirter. Ce que le clerc de notaire n'a pas osé contre sa vertu, un autre, un viveur, Rodolphe Boulanger de la Huchette, d'un tempérament brutal, l'osera, étant plus âgé et plus expérimenté. Et la passionnée Bovary, qui a vu ses premières illusions s'évanouir avec le départ du timide Eliacin, devient la maîtresse de ce gentilhomme. Les rendez-vous multiples se donnent au château de Rodolphe ou — comble du cynisme — dans le jardin même du mari trompé. Ici se place une deuxième anomalie qui consiste en ce que le commencement d'amour pour Léon et la chute avec Rodolphe ont lieu quelque temps après la maternité d'Emma. Quelle est

la mère qui, à moins d'être un monstre, ne se sent pas fortifiée, pour une certaine durée, contre les écarts de conduite, par sa progéniture?

La cohabitation est devenue tellement intolérable pour Emma qu'elle demande à son séducteur de l'enlever, de l'emmener au loin. Mais celui-ci, ayant passé sa fantaisie, refuse, ne voulant pas, écrit-il, faire son malheur à elle. Frappée par cette lettre qui lui annonce également son délaissement, elle tombe dangereusement malade. Revenue à la vie, elle se jette dans un mysticisme extraordinaire. Sa dévotion ne tient guère. Un soir, au théâtre de Rouen, elle rencontre Léon qui avait fait son droit à Paris, renoue l'ancienne idylle, et bientôt redevient adultère. Troisième anomalie. Comment concevoir qu'une femme, après avoir subi une déception aussi grande, aussi terrible, puisse, sans être une hystérique, une affolée d'amour, et partant un type exceptionnel, se lancer à nouveau dans ces aventures amères?

Les dépenses exagérées d'Emma, les cadeaux qu'elle a prodigués à ses amants, ont ruiné le ménage; la saisie pour dettes est déclarée et l'affiche de vente du mobilier est apposée, le tout à l'insu de l'officier de santé. Ne pouvant se procurer de l'argent auprès de Léon, ni même chez Rodolphe, qu'elle est allée revoir, elle s'empoisonne et meurt dans d'atroces souffrances sans rien confesser à son époux. Cependant il découvre un jour, dans le secrétaire, les lettres des amants, et continue à rester fidèle au souvenir de la coupable, ce qui est une dernière anomalie.

Deux traits propres à Flaubert se dégagent de cette lecture. D'abord son réalisme, non le réalisme d'expression, mais le réalisme d'idée, cherchant à peindre la nature ou la vie et à retracer les détails d'un fait ou les particularités d'un personnage. L'histoire entière de M^{me} Bovary en est la preuve; néanmoins, mentionnons-

spécialement le récit de l'agonie et celui des funérailles « Le réalisme, qu'il faut définir la tendance à voir dans les objets dénués de beauté matière à œuvre d'art, est poussé chez Flaubert à ses extrêmes limites, et, en fait, certains côtés extérieurs de *Madame Bovary* et de *l'Education* n'ont pas été dépassés par les romanciers modernes », ainsi s'exprime E. Hennequin dans *Quelques écrivains français*, et il cite les environs d'Yonville, la cahute entremetteuse d'Emma, et la médiocrité en général qui attire le Rouennais.

Aussi M. de Vogüé, dans son avant-propos du *Roman russe*, après avoir nommé Stendhal et Balzac (1), appelle Flaubert « l'initiateur incontesté du réalisme tel qu'il règne aujourd'hui » ; car, selon lui, M. Zola n'a fait que donner à chacun de ces personnages des proportions épiques « en créant un monstre synthétique, animé d'instincts formidables, qui absorbe les hommes et vit de sa vie propre au-dessus du réel ».

Le second trait, c'est le pessimisme. « Il ne voit plus dans l'univers, dit encore l'académicien, que des animaux bêtes ou méchants, soumis à ses expériences, le monde des Bovary et des Homais. » En effet, il est impossible de trouver un seul acteur digne d'intérêt. Hommes et choses sont d'une désespérance rare. « Le bien est trop absent, écrit Sainte-Beuve; pas un personnage ne le représente. » (*Causeries du Lundi*, tome XV.)
Commençons par l'héroïne. « Elle n'avait jamais été

(1) Dans son article *Les origines du roman naturaliste*, M. Brunetière fait remonter la filiation jusqu'à la *Nouvelle Héloïse* en passant par Goethe, Chateaubriand, de Sénancour, Benjamin Constant, G. Sand et le roman historique, puis conclut : « De tous ceux ou de presque tous ceux qui l'ont précédé, le roman naturaliste a hérité quelque chose, mais on oublie qu'il se pourrait bien, qu'héritier négligent, maladroit ou incapable, il eût omis de faire les actes conservatoires du meilleur de l'héritage », entendant par ces derniers mots l'art de la composition qu'on ne trouve que chez Flaubert et dont M. Zola nie l'existence dans son traité *Les romanciers naturalistes*.

heureuse; rien ne valait la peine d'une recherche; tout mentait! Chaque sourire cachait un baïllement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissaient sur la lèvre qu'une irréalisable envie d'une volupté plus haute. » Tel est le cri de désespoir de cette sensitive. Nous voulons bien voir en elle un type, non un type général, mais un type d'exception, celui d'une névropathe. « Par des faits, des paroles, des gestes, des actes, dit E. Hennequin, sont signifiés les débuts de son hystérisme, son aversion pour son mari, son premier amour, les crises décisives et finales de sa douloureuse carrière. » Voilà donc le mot lâché, hystérisme, et cet aveu, on est heureux de le trouver sous la plume d'un laudateur de Flaubert, laudateur qui traite d'« admirables femmes, M^{me} Bovary, supérieure par la volonté, M^{me} Arnoux, supérieure par les sentiments ». Ce n'est pas qu'il nie le pessimisme, seulement il le limite à l'élément mâle, Homais et Charles Bovary, puis, dans *l'Education*, Regimbart et Jacques Arnoux. (1)

La débauche est personnifiée par Rodolphe Boulanger et Léon Dupuis, offrant chacun des aspects différents : le premier c'est le jouisseur complet, vivant de ses revenus, sensuel au point d'être violent; le second met dans la corruption plus de forme, plus de recherche, plus de raffinement.

Enfin Charles Bovary est l'homme honnête, probe,

(1) Il confesse en ces termes la présence du pessimisme : « Il est manifeste, pour quiconque conserve l'arrière-goût de ses lectures, que les romans de Flaubert tendent à donner de la vie un sentiment d'amère dérision. Sur la stupidité et la méchanceté de certains êtres, sur l'inconsciente grossièreté d'autres, sur l'injustice ironique de la destinée, sur l'inutilité de tout effort, la muette et formidable insouciance des lois naturelles, Flaubert ne tarit pas en sarcasmes dissimulés. » Hennequin reconnaît même que, dans *Bouvard et Pécuchet*, le pessimisme est « parfois puéril ».

travailleur, bon, confiant dans sa femme, même ridiculement. Ainsi, sous prétexte de faire examiner une procuration par Léon, Emma se rend à Rouen et y demeure trois jours, sans qu'il trouve la chose bizarre ou demande la moindre explication. Plus tard, lorsque sa vue lui est devenue insupportable, elle l'envoie coucher dans une chambre au second étage, tandis qu'elle s'enferme dans une belle chambre du premier, reste tout le long du jour « engourdie, à peine vêtue, et de temps à autre, faisant fumer des pastilles du sérail... et elle lisait jusqu'au matin des livres extravagants où il y avait des tableaux orgiaques .. » Comment ne sent-il pas le mépris qu'elle éprouve pour lui ? Comment s'illusionne-t-il sur sa conduite, quand elle découche à la mi-carême pour aller au bal masqué ? Est-il admissible qu'aucune lueur ne surgisse dans son esprit, à l'instant où il apprend la saisie mobilière, et surtout qu'il consente à ne pas exiger un éclaircissement d'Emma, qui se met à écrire une lettre à ouvrir le lendemain ? Non, mille fois non. Et, ce qui est une abomination, Bovary, après être fixé sur la trahison de la défunte, sur ses rapports avec d'autres hommes, ne cesse pas de chérir sa mémoire et de l'aimer pour le bonheur qu'elle lui a procuré, de l'aimer jusqu'à désirer revoir sur le visage de Rodolphe les traits de l'ingrate ! C'est révoltant. Ce qui n'empêche pas M. Zola d'écrire : « Les faits, vous y avez assisté vingt fois ; les personnages, ils sont dans vos connaissances ... », et un peu plus loin : « Quel mot épouvantable et attendrissant, ce mot de Bovary à Rodolphe, après la mort de sa femme : « Je ne vous en veux pas ! » Il n'existe pas, dans notre littérature, un mot d'une profondeur pareille, ouvrant sur les lâchetés et les tendresses du cœur humain un tel abîme. » (*Les romanciers naturalistes.*) De même, le défenseur de Flaubert, au tribunal, ose prétendre que son client « fait constamment ressortir la supériorité

du mari sur la femme, la supériorité du devoir rempli ». Nous pensons que ce culte pour une compagne indigne est une faiblesse très blâmable.

En ce qui concerne Emma, nous la connaissons déjà. Toutefois disons encore quelques mots sur son caractère. Lorsqu'elle était jeune fille, au couvent des Ursulines, « il fallait qu'elle pût retirer des choses une sorte de profit personnel; et elle rejetait comme inutile tout ce qui ne contribuait pas à la consommation immédiate de son cœur. — étant de tempérament plus sentimental qu'artiste, cherchant des émotions... » Eh bien! ce sera l'objectif de sa vie entière, chercher des émotions, les chercher partout, dans le bien comme dans le mal, et préférablement dans le mal, où elles sont plus vives, plus étourdissantes. De là chez elle, après son mariage, une espèce d'hystérie qu'elle introduit même dans la religion, au sortir de sa maladie. Abandonnée par Rodolphe et guérie de la fièvre, elle réclame de la piété la satisfaction de ses désirs; ce qui l'attirait, c'était la perspective « des félicités plus grandes, un autre amour au-dessus de tous les autres amours, sans intermittence ni fin, et qui s'accroîtrait éternellement ». Toujours donc cette soif de sensations profondes. Aussi dans la dépravation ne connaîtra-t-elle guère de bornes. Un jour, avec Léon, dans une chambre d'hôtel, « elle rit, pleura, chanta, dansa, fit monter des sorbets, voulut fumer des cigarettes.... » Plus tard, quand elle retourne chez Rodolphe pour lui demander de l'argent et prévenir la vente des meubles, elle fait des chatteries comme une hétaïre.

Quant au pharmacien Homais, c'est un être grotesque, politicien de campagne, aspirant aux honneurs, prêtre-phobe, attaquant les dogmes, posant pour le déiste et l'apôtre des idées de 89. Voilà celui qui, comme collaborateur d'un journal, a l'outrecuidance de former l'opinion publique. Ce Talleyrand au petit pied est une

création heureuse d'un type que toutes les époques ont connu et dont la nôtre semble particulièrement infestée.

Il peut paraître facile, maintenant, de formuler un jugement sur la moralité du livre. Nous croyons qu'il doit être condamné. D'aucuns objectent qu'en dernière analyse il est moral, puisque la violation de la foi conjugale est punie. Nous répondrons, avec le ministère public dans son réquisitoire, qu'une conclusion morale n'amnistie pas les détails lascifs qui abondent dans une œuvre, sinon on pourrait raconter toutes les orgies imaginables d'une femme publique, en la faisant mourir sur un grabat ou à l'hôpital. L'art ne vise pas à la moralité, dit quelque part Sainte-Beuve, mais il n'affecte pas non plus nécessairement le contraire.

Or Flaubert fait boire le vin de la coupe en laissant au fond la lie ; il a orné l'amour des attraits les plus séduisants ; il a dépeint la poésie de l'adultère et son charme, négligeant ses tristesses, et parlant des « souillures », des « platitudes du mariage ». Sans doute il y a l'horrible fin de M^{me} Bovary, dont les affres et les souffrances sont remarquablement mises en relief, qui sert, dira-t-on, de contre-poids au reste de l'ouvrage et dont le tableau peut empêcher les lectrices d'imiter cette créature, et ainsi les maintenir ou même les faire rentrer dans la voie de l'honnêteté. C'est une grande erreur. Car, d'abord, la mort de M^{me} Bovary ne nous apparaît pas comme une expiation, comme un châtiment qui lui est infligé, comme la conséquence inéluctable de son inconduite, puisque c'est elle qui s'empoisonne, fatiguée de la vie dont elle a savouré toutes les délices, et puisqu'elle aurait pu compter sur le pardon de Charles. Ce dénouement est un acte purement volontaire ; il est le fait de son orgueil qui regimbe à l'idée de solliciter l'oubli de sa faute.

Ensuite, fût-il expiatoire, il est le résultat direct de son gaspillage fiévreux. Alors les lectrices pourront

se dire qu'elles suivront cette femme dans son infidélité, et pas dans sa folie du luxe pour éviter l'issue tragique.

En conséquence, le procureur impérial avait raison de soutenir que le sous-titre de ce roman « Mœurs de province » est incomplet et doit être : Histoire des adultères d'une femme de province. Le défenseur a beau affirmer que le but est de montrer l'effet d'une mauvaise éducation, d'une « éducation donnée à une femme au-dessus de la condition dans laquelle elle est née », parce qu'Emma, qui a été élevée avec des idées de somptuosité, de richesse, de grandeurs, ne peut satisfaire ses caprices. Nous lui demanderons où il voit que pareilles idées ont été inculquées à la jeune fille. Est-ce parce que, étant sortie du couvent, elle ne s'est pas occupée aux pénibles travaux des champs et s'est contentée des petits ouvrages de mains? Mais on peut vivre, même oisif, sans nourrir des aspirations de magnificence. Et puis, en supposant telle son éducation, elle avait aussi été élevée chrétiennement, et sa foi ne l'a pas empêchée de tomber. Comment dès lors expliquer qu'une partie de sa formation ait eu tant d'influence, et l'autre si peu? La vérité est que Flaubert a mis en scène un être spécial, exceptionnel, monstrueux, une femme rêvant des jouissances déréglées que le mariage ne lui a pas fournies et qu'elle attend de l'adultère. Il en résulte que le second titre : « Mœurs de province » est inexact. Au reste, les mœurs sont en province, — heureusement pour la société, — moins mauvaises que ne le pense le romancier; les jeunes femmes n'y sont pas des M^{me} Bovary (chose que nous pouvons tous constater et que les protestations soulevées par ce livre démontrent encore). Il ne peut donc être question que d'un cas isolé de pathologie. « Dans ces vies de province où il y a tant de tracasseries, de persécutions, d'ambitions chétives et de coups d'épingle, il y a aussi de bonnes et belles âmes, restées innocentes, mieux conservées qu'ailleurs, et plus recueillies;

il y a de la pudeur, des résignations, des dévouements durant de longues années, » écrit très justement Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, tome XIII).

Comme second argument pour établir la moralité de l'ouvrage incriminé, l'avocat cite le témoignage de Lamartine, qu'il ose proclamer « grand surtout par la pureté qui existe dans toutes ses œuvres, par la chasteté de tous ses écrits ». Comme si la vie privée de ce poète avait été un modèle de régularité; comme si certaines de ses productions, par exemple *Jocelyn* (1), *La Chute d'un Ange* (2), *Raphaël* (3), étaient irrépréhensibles! De même, pour justifier l'érotisme, il emprunte quelques passages à Bossuet, dont Flaubert s'est manifestement inspiré. Mais, si le concept est semblable, la couleur lascive est absente chez le grand évêque (4). Flaubert a laissé au vice sa séduction et en a enlevé les inquiétudes, l'amertume: son livre n'est donc pas une « excitation à la vertu par l'horreur du vice ». « L'immoralité de *Madame Bovary*, d'après Saint-René Taillandier, n'est peut-être point, comme on l'a cru, dans telle ou telle scène

(1) Proudhon qualifie *Jocelyn* d'« œuvre scilicet », et déclare « que son héros qu'il a voulu faire vertueux et chaste, fait autant honte à l'amour qu'à la religion et à la vertu. » (*De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, onzième étude.)

(2) Le poète s'y complait dans des peintures de voluptés dangereuses et malsaines.

(3) Voici ce qu'écrit Proudhon: « Connaissez-vous rien de plus obscène que ce tableau où M. de Lamartine peint les deux amants logés porte à porte, et qui, après avoir rétabli la communication, se donnent tout ce qu'ils peuvent, moins ce que vous savez, parce que la mort est au bout. » (Ibidem.)

(4) « Bossuet est aussi chaste que sublime lorsqu'il parle de l'amour et de tout ce qui lui appartient: Milton seul peut lui être comparé. N'est-ce pas une belle et noble chose, d'avoir su par la force du mysticisme faire oublier le sens matériel des mots, pour ne faire penser qu'au sentiment? Nos romanciers sont juste le contraire: sous des paroles honnêtes, leur talent et leur but est de faire penser aux choses qui le sont le moins. » (Ibidem.)

qu'un coup de ciseaux pouvait faire disparaître : elle est plutôt dans le système de l'écrivain, dans son indifférence hautement affichée, dans cet art égoïste qui se croit dispensé de tout sentiment humain lorsqu'il a dit : « je suis le réalisme. » Le bien et le mal, les entraînements et les résistances, le dévergondage et le repentir, il décrit tout du même ton, avec une impartialité glaciale. » (*Le réalisme épique dans le roman*, Revue des deux mondes, 15 février 1863.)

Relativement à la forme, nous n'avons qu'à répéter notre parole du commencement : c'est un chef-d'œuvre. L'auteur y fait preuve d'une puissance descriptive prodigieuse qui parfois devient un excès. On y trouve force portraits, tableaux et descriptions. Cette manie de toujours décrire, voire des détails infimes, est du reste le défaut général des réalistes : tout, chez eux, est sujet de peinture. Pour peindre ses personnages et dessiner les milieux, le Rouennais sait habilement employer les multiples ressources de l'art. En fait de tableaux, il faut mettre hors de pair celui des comices agricoles de la Seine-Inférieure, où un conseiller de préfecture prononce un discours officiel, parfaitement dans le genre.

Comme écrivain, il l'emporte, je crois, sur ses contemporains. On ne peut rivaliser avec l'éclat de son style. Il est même trop brillant, trop recherché, et on regrette l'absence complète du langage simple, naturel : il vous éblouit, comme un joyau à facettes lumineuses. Flaubert ressemble à un orfèvre qui pèse et mesure chaque pièce d'un objet précieux, l'appareille avec soin, et la dispose de façon à en faire ressortir la valeur et le rayonnement. C'est un ciseleur de phrases. Or, à une époque où domine la rage du néologisme, la création de mots à haute pression, on est heureux de voir un beau talent se rendre maître de la langue, la manier artistement et y exceller sans recourir aux petits

moyens de la jeune école. Il est vrai qu'il a dû s'assujettir à une espèce de jeu de patience pour arriver à cette hauteur. Voici ce qu'en dit Guy de Maupassant, dans une étude dont nous reparlerons : « Obsédé par cette croyance absolue qu'il n'existe qu'une manière d'exprimer une chose, un mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier, et un verbe pour l'animer, il se livrait à un labeur surhumain pour découvrir, à chaque phrase, ce mot, cette épithète et ce verbe. » Flaubert, de son côté, écrit dans une lettre à G. Sand : « Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez, est pour moi une *méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est en même temps l'harmonieuse. » Voilà le limage, le polissage, auquel il s'astreignait, sans martyriser le noble idiome des Racine, des Chateaubriand et des Hugo. Jugez comme le styliste se révèle dans cette petite citation : « Quel débordement, le jeudi d'après, à l'hôtel, dans leur chambre, avec Léon ! Elle rit, pleura, dansa, fit monter des sorbets, voulut fumer des cigarettes.... » Que la gradation est bien observée ! Tous ces compléments se suivent sans obscurcir le sens, sans s'embarasser entre eux, nous introduisant à l'hôtel d'abord, puis dans sa chambre, et nous montrant Emma qui rit, rit jusqu'à pleurer, et après cette crise nerveuse, chante, danse, enfin satisfait ses instincts mauvais. — Cette passion de l'eurythmie se remarque dans la plupart des compositions, mais surtout dans *Salammbô*.

En ce qui concerne l'origine du sujet, son point de départ, nous lisons chez M. Zola : « Ce livre, écrit après le voyage en Orient, aurait été inspiré, dit-on, par la lecture d'un simple fait divers, le suicide de la femme d'un médecin que Flaubert connaissait. D'autre part M. du Camp m'a écrit : « *Madame Bovary*

est un livre qu'on lui a imposé, qu'il s'est imposé à lui-même et qui est sorti de circonstances toutes spéciales, fort malheureuses pour lui, » et je crois savoir que M. du Camp se réserve d'expliquer cette phrase mystérieuse... » Et ce dernier a exposé, en effet, dans ses *Souvenirs littéraires*, l'histoire qui aurait servi de type. « Delaunay était un pauvre diable d'officier de santé qui avait été l'élève du père Flaubert et que nous avons connu. Il s'était établi médecin tout près de Rouen, à Bon-Secours. Marié en premières noces à une femme plus âgée que lui et qu'il avait crue riche, il devint veuf et épousa une jeune fille sans fortune, qui avait reçu quelque instruction dans un pensionnat de Rouen. C'était une petite femme sans beauté, dont les cheveux d'un jaune terne encadraient un visage rondet, piolé de taches de rousseur. Préten-tieuse, dédaignant son mari qu'elle considérait comme un imbécile, ronde et blanche, avec des os minces qui n'apparaissaient pas, elle avait dans la démarche, dans l'habitude générale du corps, des flexibilités et des ondulations de couleuvre; sa voix déshonorée par un accent bas normand insupportable, était caressante, et dans ses yeux de couleur indécise et qui, selon les angles de lumière, semblaient verts, gris ou bleus, il y avait une sorte de supplication perpétuelle. Delaunay adorait cette femme qui ne se souciait guère de lui, qui courait les aventures et que rien n'assouvissait. Elle était la proie d'une des formes de la grande névrose qui ravage les anémiques. Atteinte de nymphomanie et de prodigalité maniaque, elle était bien peu responsable, et comme on ne la soignait que par les bons conseils, elle ne guérissait pas. Accablée de dettes, poursuivie par ses créanciers, battue par ses amants pour lesquels elle volait son mari, elle fut prise d'un accès de désespoir et s'empoisonna. Elle laissait derrière elle une petite fille que Delaunay résolut d'élever de son mieux; mais le pauvre homme ruiné, épuisant ses ressources sans

parvenir à payer les dettes de sa femme, montré au doigt, dégoûté de la vie à son tour, fabriqua lui-même du cyanure de potassium et alla rejoindre celle dont la perte l'avait laissé inconsolable. — Ce fut ce drame intime, joué dans une obscure bourgade, que Bouilhet proposa à Flaubert, que celui-ci accepta avec empressement et qui est devenu *Madame Bovary*. » C'est bien, comme on le voit, le thème que nous avons développé. Mais cette version est en contradiction avec les paroles du romancier relatées par les Goncourt dans leur *Journal*. Je cite : « Dans *Madame Bovary*, il nous affirme qu'il n'y a qu'un seul type esquissé de très loin d'après nature, un certain ancien payeur des armées de l'empire, bravache, débauché, sacripant, menaçant sa mère de son sabre pour avoir de l'argent, toujours en bottes, en pantalon de peau, en bonnet de police... » (4 mars 1860.) Et à la date du 17, même mois : « Flaubert nous disait aujourd'hui : « L'histoire, l'aventure d'un roman, ça m'est bien égal. J'ai la pensée, quand je fais un roman, de rendre une coloration, une nuance. Par exemple, dans mon roman carthaginois, je veux faire quelque chose pourpre. Dans *Madame Bovary* je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes. L'affabulation à mettre là dedans me faisait si peu, que, quelques jours avant de me mettre à écrire le livre, j'ai conçu *Madame Bovary* tout autrement. Ça devait être dans le même milieu et la même tonalité, une vieille fille dévote et chaste... Et puis j'ai compris que ce serait un personnage impossible. »

Voilà les deux versions. Comment les concilier ? Le Rouennais ne s'exprimait-il ainsi que pour dérouter les investigations et particulièrement pour repousser la qualification de réaliste qu'on lui lançait souvent et qu'il abominait ? Alors d'où vient que sa correspondance avec Louise Colet ne porte nulle trace de ce qu'avance

du Camp ? Au contraire, en 1853, il écrit : « J'ai tant de mal à écrire ce livre, il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages. » D'ailleurs il n'aimait pas à s'attacher à un fait vrai, parce que « il ne sort de notre œuvre que quelque chose de contingent, de relatif, de restreint », tandis que « en imaginant on reproduit la généralité ». Or, qu'il considérât sa *Bovary* comme un portrait général (à tort, selon nous), ce n'est pas douteux, puisque dans une lettre de 1853 il dit : « Ma pauvre Bovary sans doute souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois à cette heure. » Enfin, le 18 mars 1857, il est catégorique : « *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée. » (à M^{lle} Leroyer.) — De tout cela il résulte que du Camp n'ayant fait sa révélation qu'après la mort de Flaubert, et leurs rapports depuis 1852 étant très tendus, le champ des suppositions reste grand ouvert.

(A suivre)

J. FLEURIAUX





ANVERS : LONDRES CONTINENTAL

PAR SON

RACCORDEMENT AU PAYS DE WAES

au moyen d'un pont à hauteur normale, sans entraves
pour la navigation



A Belgique est le pays le plus peuplé du monde. Sa densité de population s'élève à 207 habitants par kilomètre carré, tandis que l'Angleterre n'en compte que 187, l'Allemagne 87 et la France 72 (1).

D'après les éléments de statistique de Moreau de Jones, la vie moyenne en France se réduisait à 24 ans en 1772. Cette moyenne était de 36 ans en 1845.

Aujourd'hui, malgré les ravages de l'alcoolisme, la moyenne de la longévité humaine s'élève en Belgique à 42 ans. C'est le terme le plus élevé qui ait jamais été atteint depuis le règne de la statistique.

Cette extension prodigieuse de la vie établit de la façon la plus irrécusable que le bien-être matériel des masses va en progressant d'une façon très sensible. Il prouve aussi, contrairement à l'erreur économique de Malthus, que l'abondance des bras est loin d'être une cause de misère, à la condition toutefois qu'on ne mette

(1) *North american Review* « La Population et la Richesse ».

point en fuite le capital et qu'on ne charge pas d'entraves le génie du travail.

Comme il est certain que les utopies sociales qui frappent de cécité tant d'esprits, s'évanouiront au contact de la pierre de touche expérimentale, on peut affirmer que, dans un demi siècle, la Belgique comptera une population de 10 à 12 millions d'habitants.

Il importe donc de faire place aux masses populaires qui ne cessent d'envahir notre petit royaume pour y assister au banquet de la vie.

Parmi les entreprises qui tendent à cette fin vient certes en première ligne l'extension de la ville d'Anvers et de son port.

C'est l'esprit d'entreprise, avec le concours du capital, qui a fait la ville de Londres, dont la population dépasse les deux tiers de celle de la Belgique entière.

Pourquoi le génie industriel et commercial du peuple belge, armé de la richesse publique, ne ferait-il pas d'Anvers un Londres continental qui, avec les autres ports belges, absorberait toute population nouvelle en répandant à profusion le bien-être dans toutes les classes sociales?

La réalisation d'un fait aussi grandiose dépend, en grande partie, de la solution qu'on est sur le point de donner à la question du raccordement de notre métropole commerciale à la rive gauche de l'Escaut.

Nous allons tâcher d'éclaircir ce grand problème en examinant rapidement les projets qui ont été mis en avant et en esquissant un projet nouveau, qui nous paraît offrir une source de richesses, non seulement pour la ville d'Anvers, mais aussi pour la province de la Flandre-Orientale et le Pays tout entier.



Le projet Brialmont

Le projet de M. le général Brialmont se ressent, avant tout, du génie militaire dont le défaut capital est de dédaigner les calculs mercantiles.

L'honorable général a perdu de vue qu'un port n'est pas un fort. L'un est un instrument de production et l'autre une arme de destruction. Cependant le projet Brialmont sent les forts de la Meuse. C'est un projet dont les queues, au point de vue financier, effraient plus que la tête.

Après avoir fortifié l'Escaut à coups de millions improductifs, il veut aujourd'hui *rectifier* ce fleuve en présentant un compte dubitatif de 65 millions. Mais personne n'a foi dans ses devis. La plupart des ingénieurs estiment que la rectification proposée coûterait plus que le double des évaluations. L'ingénieur *Great-head*, le grand perceur de tunnels de Londres, entre autres, a émis l'avis, que le projet Brialmont coûterait plus de 130 millions (1). L'ingénieur Schaffers, dans sa brochure : *La rectification de l'Escaut*, donne un devis détaillé du projet Brialmont qui s'élève à 132 millions.

Et voyez l'absurdité du système.

La solution naturelle était de relier les deux rives. M. Brialmont a trouvé que c'était là chose trop simple et, au lieu de *relier* les rives, il les éloigne en changeant le cours du fleuve !

On sent que ce qui anime le général, c'est plutôt le génie des travaux de guerre que celui des œuvres de paix. Aussi, de même qu'on se défie de ses devis, on se méfie plus encore de ses rectifications.

C'est ainsi que l'ingénieur *Schaffers*, que nous venons de citer, est d'avis qu'il faut maintenir le cours de l'Escaut tel que les circonstances physiques l'ont dessiné,

(1) MÜLLENDER. *Anvers au XX^e Siècle*.

au risque d'ensabler le fleuve et de miner les quais.

Pareille éventualité impliquerait la ruine d'Anvers au lieu de faire sa prospérité.

Le projet Brialmont est entaché d'autres défauts capitaux :

Il dirige le développement d'Anvers vers la frontière hollandaise au lieu de le porter vers le cœur du royaume.

En second lieu, en quittant le périmètre des affaires, il éloigne ses nouveaux quais de 12 kilomètres du centre, qui est la Bourse, tandis que les installations de la rive gauche n'en seraient éloignées que de 3 kilomètres.

Le système Brialmont est donc extravagant dans les dépenses qu'il entraîne, dangereux et bizarre au point de vue technique.

Nous n'en dirons pas davantage pour aborder un autre projet qui a été publié.



Le raccordement Müllender

M. l'ingénieur Müllender a publié un projet d'extension du port d'Anvers plus admissible que celui du général Brialmont au point de vue technique, mais dépassant la mesure financière dans laquelle il convient de se renfermer.

L'auteur, s'effrayant des ponts à hauteurs vertigineuses, dont une élévation de 60 mètres est réclamée pour ne pas entraver la navigation, raccorde la rive gauche à la ville d'Anvers au moyen de 4 tunnels métalliques dont deux avec ascenseurs.

Il réclame 500 à 600 hectares de la Tête de Flandre pour être annexés à la ville d'Anvers, annexion qu'il appuie sur des considérations sérieuses.

Pour donner une idée des dépenses auxquelles ce projet entraînerait, nous dirons que le tunnel métallique

de *Blackwall* sous la Tamise, entre *Poplar* et *Greenwich* avec un diamètre de 8,25 mètres, une longueur de 1,850 mètres, avec plan incliné de chaque côté, c'est-à-dire sans ascenseurs, a coûté 21 millions de francs.

D'après le coût du tunnel de *Blackwall*, les 4 tunnels du projet *Müllender* coûteraient donc, *sans rien compter pour les ascenseurs*, 84 millions!

Et que ne coûteraient pas les ascenseurs allant peut-être à une profondeur tout aussi vertigineuse que la hauteur des ponts qui épouvante M. *Müllender*!

Au sujet de ce coût l'auteur reste absolument muet dans l'étude technique qu'il a publiée.

On peut donc estimer, sans exagérer, que les 4 tunnels *Müllender* avec les ascenseurs, au moyen desquels cet ingénieur se propose de relier les deux rives de l'Escaut devant Anvers, dépasseraient très largement les 100 millions.

Cette analyse établit que le système *Müllender*, quoique reliant les deux rives et respectant le périmètre central des affaires, ne donne point satisfaction au point de vue financier et qu'il recourt à des passages souterrains inconnus et peu praticables.

Nous allons essayer d'esquisser un système de jonction des deux rives qui, tout en offrant plus d'utilité et plus de facilité, coûtera infiniment moins.

Ce n'est pas la science qui nous a mené à cette solution, c'est plutôt la réflexion qui a rendu fameux l'œuf de Christophe Colomb.

Si, pour une raison quelconque, notre projet n'était point favorablement accueilli, nous espérons qu'on nous tiendra compte au moins et de notre désintéressement et de notre désir d'être utile à la chose publique.



La raccordement d'Anvers au Pays de Waes Projet nouveau

Relier Anvers à la rive gauche en établissant une circulation facile, sans entraves pour la navigation et sans frais exagérés, tel a toujours été l'idéal du problème concernant l'extension du port d'Anvers.

Ce problème peut être résolu selon nous, non seulement sans entraver la navigation, mais en la facilitant.

Pour atteindre ce résultat, nous allons faire intervenir dans cette grande question qui occupe les esprits depuis si longtemps, un élément nouveau.

Cet élément est une seconde voie d'accès d'Anvers par la mer, au moyen d'un grand canal maritime dont le tracé est indiqué de la façon la plus naturelle.

Cette voie est un embranchement du canal de Terneuzen, qui partirait de Selzaete pour se jeter en ligne directe dans l'Escaut à Burght, devant Anvers.

En examinant la carte militaire de la Flandre-Orientale avec les côtes, on aperçoit immédiatement que le tracé de cette voie, non seulement va en ligne directe d'après des niveaux à peu près constants, mais qu'il ne rencontre aucun obstacle en fait de constructions.

Au moyen d'une écluse à Selzaete et d'une écluse à Burght, toutes les hauteurs de terrain seraient gravies et l'on aurait un canal de 40 kilomètres d'un seul bief. Peut-être même ne faudrait-il pas d'écluse à Selzaete. Cela dépendrait de la côte qui serait adoptée.

On remarquera que c'est là une condition topographique exceptionnellement avantageuse, en songeant que le canal de Bruxelles doit gravir 20 mètres de côte et que pourtant on a trouvé moyen de l'alimenter; que, pour la construction du Canal du Centre, au pays de Charleroi, il a fallu monter des côtes de près de 100 mètres en recourant à de nombreux sas et à des ascenseurs d'un coût effrayant.

En jetant un regard sur la carte du pays, on

remarquera encore que le canal, que nous préconisons, non seulement touche par un bout à la mer et par l'autre à l'Escaut, mais qu'il longe un bras de mer sur tout son parcours, ce qui faciliterait son alimentation d'une façon exceptionnelle. La distance que l'eau d'alimentation aurait à parcourir, en supposant que l'alimentation ne put se faire à Burght, n'entraînerait que peu de frais et serait suffisante pour lui enlever son principe salin, par la filtration sablonneuse et le rayonnement solaire (1).

Mais, en quoi, sera-t-on tenté de demander, un canal maritime de Selzaete à Burght peut-il contribuer à la jonction des deux rives de l'Escaut ?

C'est là le point où reside surtout la nouveauté de notre projet et dont voici l'explication :

Le canal facilitera le raccordement des deux rives en écartant la nécessité de recourir soit à un pont à hauteur démesurée, soit à des tunnels coûteux avec ascenseurs. Et, en effet, si la rade d'Anvers était accessible à la fois par Austruweel et par Burght, rien n'empêcherait d'établir un pont à hauteur normale au centre de la rade. Les navires dont la destination serait en amont du pont arriveraient par le canal et ceux qui auraient une destination en aval arriveraient par l'Escaut (2).

(1) L'alimentation des canaux par une eau qui n'est pas salée a une grande importance pour les usines. Les eaux sont salées à Terneuzen. Elles ne le sont plus à Burght par suite de la distance parcourue.

(2) On pourrait aussi terminer le canal devant Anvers par deux bras qui enfourcheraient le pont de manière que les navires pourraient entrer dans l'Escaut en amont comme en aval du pont.

De cette façon la navigation, loin d'être entravée, serait au contraire facilitée; d'abord parce qu'elle serait en partie plus rapide et moins dangereuse et ensuite parce que la communication avec la mer ne serait plus interrompue par la gelée, les brise-glaces tenant la navigation toujours ouverte sur le canal de Terneuzen.

Voilà donc, nous semble-t-il, les avantages techniques du canal clairement démontrés.

Nous allons faire ressortir maintenant les avantages de notre projet au point de vue financier.

D'abord, quel serait le coût d'un canal maritime à grande section de Selzaete à Burght?

Ce coût n'est pas problématique comme la rectification de l'Escaut proposée par M. Brialmont. On n'a qu'à voir ce qu'a coûté le canal de Gand à Terneuzen et le devis est établi.

La longueur de ce canal est de 35 kilomètres, c'est-à-dire à peu près la longueur de l'embranchement proposé de Selzaete à Burght. Les terrains des deux voies sont similaires et les travaux d'art ne peuvent différer sensiblement. Donc l'embranchement ne dépassera pas en dépenses le coût du canal de Terneuzen. Il coûtera plutôt moins, parce qu'il sera fait d'un seul jet et que les progrès du matériel hydraulique ont diminué le prix des terrassements.

Mais négligeons ces avantages et adoptons pour chiffre les dépenses qui ont été affectées au canal de Terneuzen dès son origine.

Quel est ce chiffre?

Il est loin d'être effrayant. Il n'atteint pas même le prix d'un seul des 4 tunnels de l'ingénieur Müllender en y comprenant un ascenseur. Il ne dépasse pas les 30 millions. Mais ajoutons y 5 millions pour écart

éventuel dans la longueur du tracé. Nous aurions donc
35 millions (1).

Examinons maintenant ce que coûterait le pont.

M. l'ingénieur *Vierendeel* a publié récemment une étude sur la construction moderne des ponts, très détaillée et minutieusement chiffrée.

En opérant sur un pont dont le tablier serait à 60 mètres au-dessus du niveau de l'eau et qui aurait 500 mètres de longueur et 535 mètres de viaducs d'accès de chaque côté, il arrive à un devis de frs. 20,750,000.

Nous estimons que, pour un pont dont la hauteur ne serait que de 10 mètres (pour laisser passage aux allèges) au lieu de 60 mètres et qui, conséquemment, n'aurait que peu ou point de viaducs, le coût serait sensiblement réduit. Mais comme il nous reste beaucoup de marge adoptions, en y comprenant l'imprévu, le chiffre de
10 millions

pour un pont à hauteur normale, mais servant à la fois de passage aux piétons, aux voitures, aux trams à double voie et construit, comme celui du *Tower Bridge* de Londres, pour donner passage aux grands navires, à quelques rares moments (2).

Voilà donc la jonction établie pour 45 millions.

Mais la ligne ferrée internationale ne pouvant traverser le centre de la ville, il conviendrait de joindre au pont un tunnel à double voie ferrée comme celui de Blackwall de 8,25 mètres de section.

Il y aurait à ajouter donc de ce chef

20 millions

ce qui porterait le total du raccordement à

65 millions.

(1) Ce chiffre nous a été communiqué comme *maximum* par un ingénieur de l'État.

(2) Le pont de Tamise n'a coûté que 2 1/2 millions.

Ce total est très sensiblement inférieur au coût de la rectification Brialmont, qui éloigne les rives du fleuve au lieu de les raccorder.

Il est inférieur aussi au système des 4 tunnels avec ascenseurs de M. l'ingénieur Müllender, de telle façon que les travaux que nous proposons, au lieu d'être une cause de dépenses nouvelles, donneraient lieu à une économie de *30 à 50 millions*.

Outre cette économie nous aurions en plus :

1° Un nouveau canal maritime qui ferait la richesse du Pays de Waes et de l'arrondissement de Gand.

2° Une navigation qui ne serait jamais interrompue par les glaces, tout en offrant plus de sécurité et plus de rapidité, même en dehors des gelées.

3° Une jonction praticable des deux rives au centre de la rade et sans ascenseurs.

4° Une communication intérieure avec le port de Gand qui permettrait aux navires de charger et de décharger une partie de leur cargaison dans cette ville et une autre partie à Anvers.

5° Une voie nouvelle d'Anvers à Gand pour les bateaux de navigation intérieure, avec un raccourcissement sur les méandres de l'Escaut de plus de 30 kilomètres.

6° Le canal maritime, en coupant en biais tout le Pays de Waes, ferait fonction de canal de dérivation. Il arrêterait toutes les eaux qui se précipitent des hauts plateaux vers les polders. Par l'arrêt de ces eaux la situation hydrographique des terres d'alluvion serait sauvée.

Enfin, 7° Notre projet ouvrirait une région immense à l'industrie le long du canal maritime. La fourmilière d'usines qui seraient immanquablement érigées sur ce territoire, comme autour de Londres, alimen-

teraient le trafic des voies ferrées, autant que celui de la navigation et répandraient le bien-être dans toute la Belgique.

S. Nicolas, Octobre 1896

P. VERMEIRE
député permanent



Appendice

Nous tenons à déclarer que notre écrit, *Anvers-Londres continental* est basé sur une étude préliminaire technique, à laquelle l'auteur n'aime pas à attacher son nom, parce que le temps et les documents lui ont manqué pour donner à son œuvre la précision et l'ampleur voulues.

Cependant, nous avons crû utile de publier le travail qui précède avec toutes les imperfections d'une œuvre en quelque sorte improvisée, parce que nous trouvons cette publication urgente, pour qu'on puisse au moins l'examiner avant de lancer le Pays dans des dépenses extravagantes qui, selon nous, n'aboutiraient qu'à des résultats ruineux ou imparfaits.

Si le système que nous croyons être le meilleur n'était ni appuyé, ni pris en considération, nous n'aurions au moins rien négligé pour que la ville d'Anvers soit reliée à la Flandre d'une façon pratique et notre responsabilité serait ainsi dégagée.

Comme ceux qui ne veulent pas d'un *Nouvel-Anvers* à la rive gauche prétendent que la Flandre-Orientale ne serait point disposée à céder 500 à 600 hectares de la Tête de Flandre, nous nous déclarons favorable à cette cession, du moment qu'il y ait compensation, et nous pensons que nous n'aurions aucune peine à faire partager notre opinion par ceux qui auraient à se prononcer à cet égard.

P. V.



PETITE CHRONIQUE

Notre dévoué collaborateur Henry Bordeaux vient d'être cruellement frappé dans ses plus chères affections par la mort de son père, M. Lucien-Michel Bordeaux, bâtonnier de l'Ordre des avocats et maire de la commune du Lyaud, pieusement décédé à Thonon-les-Bains, le 4 novembre 1896.

Nous présentons à notre ami nos affectueux compliments de condoléance.

La Rédaction.



Une plaisante fantaisie de M. Jules Lemaitre sur *Les Snobs* a déridé, il y a quelques jours, les cinq classes de l'Institut, gravement assemblées sous la Coupole, et tout ce que Paris compte de plus *select* dans le snobisme. C'est un chef-d'œuvre de malice spirituelle, d'ironie enjouée. Voyez, d'abord, quelle jolie définition du snobisme :

« C'est l'alliance d'une docilité d'esprit presque touchante et de la plus risible vanité. Le snob ne s'aperçoit pas que, d'être aveuglément pour l'art et la littérature de demain, cela est à la portée même des sots; qu'il est aussi peu original de suivre de parti pris toute nouveauté que de s'attacher de parti pris à toute tradition, et que l'un ne demande pas plus d'effort que l'autre : car, comme le dit La Bruyère, « deux choses contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté. » C'est par ce contraste entre sa banalité réelle et sa prétention à l'originalité que le snob prête à sourire. Le snob est un mouton de Panurge prétentieux, un mouton qui saute à la file, mais d'un air suffisant. »

Après avoir passé en revue les divertissantes espèces de snobs qui illustrèrent le passé littéraire — car c'est du snob de lettres que s'occupe seulement M. Lemaitre, — il a raillé ceux d'à présent avec infiniment de justesse : ceux d'Ibsen et de Tolstoï, de saint François d'Assise et de Botticelli, de l'intellectualisme et de l'occultisme, d'autres variétés encore que j'omets.

Puis, étudiant l'action du snob sur l'évolution littéraire, il en a fait une paradoxale et marquoise apologie. Les snobs jouent, à l'entendre, un rôle aveugle, mais parfois efficace, dans le développement

de la littérature. « Comme ils courent indifféremment à tout ce qui affecte un air d'originalité, ils s'attachent le plus souvent à des modes ridicules et qui passent; mais il est inévitable qu'ils s'attachent aussi quelquefois à des nouveautés qui demeurent : et leur concours, alors, n'est point négligeable. Ils ne sauraient soutenir longtemps le faux et le fragile et ce qui n'a pas en soi de quoi durer : mais leur zèle, quoique ignorant, peut hâter le triomphe de ce qui est appelé à vivre. Leurs erreurs ne sont jamais de longue conséquence, mais le bruit qu'ils font peut servir quand, d'aventure, ils ne se sont pas trompés. Ils ont donc, à l'occurrence, leur utilité sociale. Il faut, à cause de cela, les traiter doucement et, sinon les honorer, du moins les absoudre. Mais, au fait, pourquoi ne pas les honorer? »

Il serait piquant d'entendre, sur ce discours, l'avis de l'*Art moderne* et des autres revues ou revuettes, qui, par principe, sont farouchement et exclusivement *de demain*.



Mort de M. Challemel-Lacour, sénateur, philosophe et académicien.



Des personnes mal intentionnées colportent, dans le monde des lettres, que le récent voyage à Rome de M. le chevalier Descamps se rapporterait à la représentation prochaine d'*Africa* au théâtre — de récente fondation — du Vatican. Nous sommes en mesure d'opposer à ces propos méchants un formel démenti.



L'Académie Goncourt est en péril : une cousine germaine du testateur poursuit l'annulation du testament.



On annonce vaguement, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1897, à Bruxelles, un grand concours dramatique. A la bonne heure! Voilà une nouvelle pour réjouir les plus moroses. Espérons que le gouvernement, en veine de galanterie, ne nous sèvrera pas davantage, l'an prochain, de la traditionnelle cantate qu'espèrent les curieux de poésie officielle.



Les amours de cette *fille* de génie qui fut George Sand et d'Alfred de Musset continuent à faire couler des flots d'encre. Une légion de moralistes s'est attelée au problème. Il paraît désormais établi que George Sand, lasse du poète malade, s'éprit, à son chevet, d'un jeune Esculape vénitien, le docteur Pagello, nonagénaire aujourd'hui, et qu'elle continua avec lui ses frasques. Vous pensez peut-être que MM. les moralistes du Boulevard jugent tout cela peu propre. O simplicité! « Nul doute — écrit l'un des plus bruyants, M. Paul Mariéton — que la bonté sereine dont s'enveloppa la vieillesse de cette orageuse nature, plus belle encore dans ses orages, ne l'absolve

aux yeux du moraliste, des inquiétudes de ses jeunes années. » Ces *inquiétudes* sont décidément le triomphe de l'euphémisme. Un de ces jours entendra réhabiliter, selon toute apparence, les *inquiétudes* de Messaline. Seule, peut-être, M^{me} Clésinger, fille de Georges Sand, a trouvé mieux encore que M. Mariéton : à l'en croire, ce qui a fait de sa mère une garce, c'est simplement l'horreur de la solitude. Il serait difficile de pousser plus loin le respect filial.



De M. Henri de Régnier, ce charmant *Portrait* :
1737-1816.

Le grand bonnet de tulle est doux aux cheveux gris ;
Le fichu blanc se croise et se noue à la taille.
Les cheveux furent blonds, dit-on, comme la paille ;
La bouche est jeune encore d'avoir souvent souri.

Elle a vécu loin de la Cour et de Paris
Et les petits neveux qui brillent à Versailles
Savent que dans son bas tricoté maille à maille
S'entassent les bois ors, de fleurs de lis fleuris.

Chaque année, au château, trois jours, au temps des chasses,
Ils viennent, dorment bien, se mirent dans les glaces,
Baisent la vieille main sous la mitaine à pois,

Partent, et trouveront, au tiroir qui le cèle,
Un jour, un testament seellé — elle y a droit —
De l'écu losangé des vieilles demoiselles.

M. D.



M. Henry Bordeaux ne pouvant continuer à faire au *Magasin Littéraire*, les chroniques si remarquables où il analysait les livres récents, nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'à partir du 15 décembre prochain, ces chroniques seront reprises par M. William Ritter.

J. S.



LES LIVRES

La Chevalière de la Mort, par LÉON BLOY. — Paris, édition du Mercure de France.

Cette œuvre a paru pour la première fois, en 1891, dans le *Magasin Littéraire*. M. Léon Bloy, dont ce n'est pas la première malpropreté,

a jugé piquant de rappeler ce fait en y joignant les commentaires suivants :
« *La Chevalière de la Mort* a été publiée pour la première fois, en 1891, dans une revue extrêmement belge, le *Magasin Littéraire de Gand*, commanditée, assure-t-on, par un groupe de millionnaires. L'auteur ayant avoué son indigence, le salaire *exceptionnel* de QUARANTE francs, pour trois mille lignes, lui fut accordé, après une longue et orageuse délibération. »

Présenté ainsi d'une manière habile et... inexacte, ce fait, exact en lui-même, revêt un caractère incontestablement odieux d'exploitation. M. Bloy insinue que le *Magasin Littéraire* est une revue très riche et qu'elle paie un dérisoire salaire pour le métier le plus noble qui soit, celui de l'écrivain. Contentons-nous de rappeler à M. Bloy — qui le sait fort bien, mais feint de l'ignorer pour le plaisir de commettre la susdite petite canaillerie — les vérités suivantes :

1° Le *Magasin Littéraire* a un budget d'une importance nulle. Il parvient à couvrir ses frais et c'est déjà très joli pour une revue de province dont c'est le sort trop souvent de végéter, au milieu de l'indifférence des Bétotiens pour toutes les choses de l'esprit. Mais jadis, le *Magasin Littéraire* n'a pas toujours atteint ce résultat, auquel il est arrivé maintenant, et, de ce passé moins brillant, il lui reste des obligations à remplir. Il y suffit à grand'peine. — Voilà la revue « commanditée par un groupe de millionnaires ».

2° JAMAIS le *Magasin Littéraire* n'a donné à ses collaborateurs une rémunération pécuniaire quelconque. Il a dû tous les articles qu'il a publiés à l'amour désintéressé des Lettres, qui animait ses collaborateurs, et aux sympathies que sa vaillante conduite lui a toujours valu dans les milieux les plus divers. Ce fait a toujours été public et M. Bloy ne pouvait pas l'ignorer : il le reconnaît d'ailleurs en parlant de « salaire *exceptionnel*... », mais ce mot « salajre », on va le voir, est inexact.

3° M. Léon Bloy a reçu *quarante francs*. (Il oublie d'ajouter qu'on a imprimé de son œuvre 100 tirés à part, qui ont été mis en vente à son bénéfice exclusif.) Ces quarante francs lui ont été envoyés par un membre de notre Comité de Rédaction, dont la générosité est bien connue des artistes dans le besoin, et qui a considéré cette somme comme l'obole donnée au talent malheureux, comme un secours bien modeste envoyé à celui qui s'est lui-même qualifié : *le Mendiant ingrat*. C'est le même membre, en outre, qui a payé les tirés à part auxquels je viens de faire allusion. Dans tout cela il ne s'est agi ni de salaire, ni de rémunération.

Je regrette d'avoir dû rappeler cela, mais je m'y suis vu obligé par l'attitude de M. Bloy lui-même, dénaturant l'exactitude des faits ; j'ai rectifié pour l'honneur du *Magasin Littéraire* ce récit trop fantaisiste : il fallait que la vérité fut connue.

Mais ces incidents ne m'enlèveront rien de mon impartialité pour juger littérairement cette vibrante et fière *Chevalière de la Mort*, dont je suis depuis longtemps enthousiaste. Je tiens à dire bien haut toute mon admiration pour ces pages émues et vengresses : c'est vraiment un grand artiste que celui qui les a écrites.

J. S.



Rembrandt, par VIRGILE JOSZ et LOUIS DUMUR. — Paris, édition du *Mercur de France*.

J'ai été absolument empoigné par la lecture de ce beau drame. Nul titre ne pouvait mieux lui convenir que ce nom de l'artiste dont il évoque à larges traits la douloureuse vie : Rembrandt ! — Toute vie en effet, quelque simples qu'en apparaissent les événements extérieurs, est un drame profond, et quelle vie de grand homme, de grand artiste enthousiaste de son art, n'a pas été un long et douloureux combat ? Or, c'est cette vie que ce drame, cette vie *entière* fixée en quelques scènes magistrales : le départ loin du foyer d'enfance, vers l'Art Souverain, vers la gloire attendue ; le premier triomphe, l'amour de la femme et la renommée ; les brisements du cœur, les plaies intimes et l'écrasement du bonheur intérieur ; enfin la chute aussi de la faveur populaire, la banqueroute de la gloire ; puis la mort pauvre et banale, un instant éclairée par le fugitif rayon d'une admiration ancienne.

Je sais peu de choses plus navrantes, plus vraies, et mieux rendues que le deuxième tableau de l'acte IV. Rembrandt est ruiné et un créancier haineux fait vendre ses œuvres, ses collections, son mobilier : on assiste à cette vente, qui se poursuit au milieu des conversations viles et intéressées de ceux qui furent les amis et les disciples des jours heureux... La mode du jour y bafoue l'art éternel... L'ingratitude, la lâcheté, la perfidie y règnent. Tous abandonnent le vaincu. Il apparaît alors, l'artiste, Rembrandt, vengeur et terrible, et il leur crache son mépris à la figure : « Ah ! race de vers affamés et malfaisants !... etc. »

Il faut lire ce long monologue et sentir comme votre âme se gonfle d'aise à entendre cette cinglante apostrophe, à voir trembler sous la griffe du lion acculé la bande des roquets méchants !

Je crois que c'est là le point culminant de la pièce, mais toute entière elle est à lire, à relire et à admirer.

J. S.

Le Magasin d'Auréoles, par HUGUES REBELL. — Paris, édition du *Mercur de France*.

Ceci est un petit livre d'une ironie délicieuse. Lue jadis, dans un fascicule du *Mercur de France*, *l'Histoire d'un Martyr* qui remplit presque tout le volume m'avait prodigieusement divertit : quand je l'ai rencontrée de nouveau, dans ce coquet uniforme que le *Mercur de France* donne aux publications de sa Nouvelle Bibliothèque, j'ai souri comme au passage d'un ancien ami retrouvé et c'est le même sentiment de plaisir railleur et fin qui m'a rempli l'âme, dès que j'ai lu ce petit chef-d'œuvre de grâce et d'ironie qui sert d'introduction, sous ce titre : *Méthode pour fabriquer les saints*. Tout cela est écrit d'une langue claire et précise, incisive et mordante, sans lourdeur, souple et nerveuse, d'un français exquis.

L'influence d'Anatole France, à qui l'œuvre est d'ailleurs dédiée, est certes sensible en ces pages, mais plutôt, c'est bien un conte à la manière du dix-huitième siècle sceptique et libre, sans respect de ce qui doit être respecté. C'est dire, n'est-ce pas ? que ce livre n'est pas fait pour ceux dont la Foi vacille à la moindre ironie, ou dont le sens moral s'effarouche de quelques hardiesses très vives.

J. S.

Elisquah, par ALBERT LANTOINE. — Paris, *Bibliothèque artistique et littéraire*.

Il faut que je fasse l'aveu d'une prévention un peu ridicule, mais instinctive : je n'aborde jamais sans méfiance un livre « avec portrait de l'auteur ». Inutile de discuter longuement sur ce sentiment : je le constate. Et cette constatation suffit pour faire comprendre dans quelles dispositions d'esprit j'ai abordé la lecture d'*Elisquah* : M. Albert Lantoin y est représenté en effet en un très beau portrait. J'aurai donc quelque mérite à proclamer que l'art somptueux et raffiné de cette œuvre m'a séduit et, foulant aux pieds les préventions dont je parlais, à louer littérairement ces superbes et puissantes évocations des temps bibliques du roi David et du roi « Schelomo » (Salomon), et la sûre maîtrise de l'artiste qui les a exécutées. Il faut malheureusement que je fasse de formelles réserves à propos du choix des tableaux. Ce sont des mœurs pittoresques certes, mais dépravées et profondément perverses, qu'a décrites l'auteur et, pour employer l'expression du Catéchisme de Malines à propos de la Bible, « pour des personnes peu instruites il serait fort dangereux de les lire ».

J. S.



Poèmes, par EMILE VERHAEREN. — Paris, Edition du *Mercury de France*.

Cette nouvelle série de Poèmes contient les *Soirs*, les *Débâcles*, les *Flambeaux Noirs*, c'est-à-dire la partie intermédiaire de l'œuvre considérable d'Emile Verhaeren ; c'est l'abandon déjà de la forme parnassienne et son remplacement par un rythme plus simple, plus ondulant, plus approprié à l'idée ; mais ce n'est pas encore, d'autre part, le rythme violent, paroxysé, parfois barbare et rocailleux des toutes dernières productions du poète ; c'est dire que le livre publié aujourd'hui par le *Mercury de France* renferme ce que, jusqu'ici, Verhaeren a fait de mieux.

F. V.



La Musique à Paris, 1895-1896 par GUSTAVE ROBERT. — Paris, chez Fischbacher.

Monsieur J. Robert, concurremment à la folle ouvreuse du cirque d'été, publie pour la seconde fois une revue du mouvement musical de Paris. Sa critique, à l'encontre de celle de Willy, est grave et un peu froide, mais provenant d'un esprit réfléchi. Nous avons signalé la belle étude sur la signification de la musique en tête du 1^{er} volume (1894-95) de M. Robert. Cette fois-ci l'étude qui ouvre le livre nous révèle les très curieuses théories de Balzac sur la musique : il y a là des choses surprenantes pour avoir été écrites vers 1830. La critique des concerts, qui forme le gros du volume, contient des réflexions intéressantes. A notre avis, M. Robert pourrait devenir suprêmement intéressant dans un ouvrage d'esthétique pure. — Un ouvrage de critique n'offre qu'un intérêt passager et local ; tandis qu'une lettre comme celle de notre auteur sur le sens de la musique conserve toujours son actualité et son profond intérêt.

J. R.



CHRONIQUE HISTORIQUE

LENÔTRE, *Le baron de Batz*, 1 vol. in-8°. (Paris, Perrin.) — L. LANZAC DE LABORIE, *Mémorial de J. de Norvins*, 2 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — A. SOREL, *Bonaparte et Hoche*, 1 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — A. VANDAL, *Napoléon et Alexandre I^{er}*, 3 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — L. GEOFFROY, *Napoléon apocryphe*, 1 vol. in-16. (Paris, Librairie illustrée.)

C'est toujours la Révolution et le premier Empire qui continuent à fournir le sujet de la majeure partie des œuvres historiques en France. Peu d'autres époques ont été autant scrutées, analysées, expliquées ; pourtant, sans cesse, on y trouve de nouveaux aspects à étudier et, chaque jour, un coin du voile qui nous cache encore quelques-uns des acteurs de la grande tragédie se trouve soulevé. La campagne de librairie de 1895-1896 a été féconde à ce point de vue. Parmi les nombreux volumes qu'elle a produits, il en est quelques-uns dont l'importance comme la valeur sont incontestables. C'est des plus remarquables d'entre eux que je vais entretenir aujourd'hui mes lecteurs.



Ceux qui aiment l'histoire anecdotique priseront sans doute beaucoup l'étude que M. Lenôtre a écrite sur *le baron de Batz*, une des plus mystérieuses figures

de la Terreur. L'auteur a donné antérieurement déjà des preuves de son talent pour les travaux de ce genre en publiant d'autres ouvrages. Parmi eux je citerai ceux qu'il m'a été donné de lire : *la Guillotine pendant la Révolution* et *le vrai chevalier de Maison rouge*, deux œuvres qui ont été favorablement accueillies du public. Dans la seconde surtout, M. Lenôtre a montré son habileté à éclaircir ces énigmes historiques, que les annales de la Révolution recèlent en si grand nombre.

Ecrire l'histoire du baron de Batz était fait pour tenter M. Lenôtre. « S'il faut en croire les contemporains, de Batz fut l'impresario occulte de la Révolution, l'agent de toutes les discordes. Ceux qui succombèrent dans la lutte accusèrent invariablement de leur chute l'insaisissable chef d'une vague conspiration. Il suffit, du reste, d'avoir feuilleté les pages du *Moniteur* d'octobre 1793 à juillet 1794, pour savoir quelle place tint, dans les préoccupations des chefs de partis, cette *conspiration de l'Etranger*. C'est à elle qu'on attribua l'avortement de toutes les réformes, l'inexplicable retard apporté au bonheur général; elle fut la cause de toutes les proscriptions, le prétexte de tous les massacres. Elie Lacoste, dans son rapport du 26 prairial, désigna clairement de Batz comme étant l'ennemi en qui se concentraient les forces de la réaction : « Tous les leviers destinés à renverser la République, disait-il, étaient mus par ce seul homme, qui faisait agir les tyrans coalisés. » D'ailleurs, l'Assemblée fut unanime : c'est à la conspiration de l'Etranger, à l'or de Pitt et de Cobourg — au baron de Batz, en un mot — qu'elle attribua les agissements de toutes les factions, celle de Chabot, celle de Danton, celle de Chaumette, celle d'Hébert, celle de Ronsin. »

Les rares documents que les archives de Paris possèdent sur lui le montrent conspirateur actif.

« M. de Batz, dit l'un, n'a cessé, jusqu'en 1800, de donner des preuves de son attachement à la cause des Bourbons. Constamment employé dans l'intérieur à des missions dangereuses, condamné à mort et mis hors la loi plusieurs fois, il a toujours été assez heureux et assez adroit pour se sauver. » « Conduisant, dit un autre, la compagnie Cortey qui fut au moment d'enlever la reine et la famille royale au Temple; pour ces faits, condamné à mort, mis hors la loi, et sa tête à prix. Créa l'insurrection appelée l'Affaire des sections de Paris; conduisait avec Chartier la principale colonne qui marchait sur la Convention, mais dont il fut abandonné au premier coup de canon. Fut de nouveau condamné à mort; échappa du milieu des gendarmes. »

Il n'est pour ainsi dire pas de conspiration nouée dans ces temps troublés où l'on ne retrouve la main de de Batz, à commencer par celle qui voulait enlever Louis XVI au moment où on le conduisait à l'échafaud.

M. Lenôtre consacre son volume à déterminer exactement la part que de Batz prit aux événements auxquels il se trouva mêlé. Il détermine cette part non point par des discussions de textes, des confrontations de témoignages, mais par le récit de l'existence du célèbre conspirateur, telle qu'elle lui paraît résulter des documents qu'il a pu découvrir et des souvenirs contemporains.

La tâche n'était pas aisée à accomplir, car si le nom de de Batz est célèbre, si son action fut considérable, en réalité on connaissait bien peu de détails précis sur son existence. Son histoire occupe quelques lignes à peine dans les dictionnaires biographiques et son dossier aux archives françaises n'est pas plus riche en détails. Il a fallu à l'auteur une vaste érudition, beaucoup de perspicacité, une grande patience

pour recueillir, bribe par bribe, les différents incidents dont fut remplie la carrière du célèbre conspirateur.

Je n'affirmerai pas que toutes les conclusions de M. Lenôtre soient entièrement acceptables, il en est qui me paraissent quelque peu hasardées ou donnant matière à des controverses, mais l'ensemble de l'ouvrage n'en demeure pas moins une utile contribution à l'histoire intime de la Révolution française.

Ce qui, entre autres mérites, distingue l'œuvre de M. Lenôtre, c'est le talent qu'il met à exposer les faits dont il entreprend de faire le récit. Les événements se dramatisent sous sa plume et ses livres deviennent par là d'un captivant intérêt. Qu'on lise, par exemple, dans *le baron de Butz*, le chapitre intitulé *la Messe rouge*, où M. Lenôtre raconte le procès et l'exécution de cinquante-quatre personnes accusées d'avoir attenté à la vie de Robespierre et de Collot d'Herbois. Les pages qui relatent ce tragique épisode de la Révolution sont communicatives de profonde émotion.



Entre les nombreux volumes de mémoires que les éditeurs français nous ont donnés en 1896, je choisis spécialement, pour le signaler à mes lecteurs, le *Mémorial de J. de Norvins*, l'historien de Napoléon. Je le considère comme le livre qui mérite le plus la faveur du public parmi les ouvrages de ce genre publiés récemment.

L'empressement avec lequel on continue à nous donner des *Souvenirs* plus ou moins inédits sur la Révolution et l'Empire, prouve que l'avidité du public à les lire ne se ralentit guère, malgré l'abondance qui va toujours ascendant en cette matière. Diminuât-elle même, cette avidité, qu'un ouvrage comme le mémorial de Norvins serait bien fait pour la ranimer,

d'autant plus qu'il nous expose des faits dont le récit ne nous a guère été prodigué jusqu'aujourd'hui.

Ce qu'il nous raconte d'abord, c'est la vie de château, la vie de salon, en province et à Paris, à la fin de l'ancien régime. Je conseille beaucoup à ceux de mes lecteurs qui liront cette partie de l'œuvre de J. de Norvins de compléter les notions qu'ils y trouveront, en parcourant le premier volume des mémoires du général Thiébauld et des souvenirs de M^{me} de Chastenay. Ils verront ainsi un tableau très complet de l'existence mondaine vers 1789.

Lorsque la Révolution a terrifié la vieille société française par ses premiers excès, J. de Norvins est envoyé en émigration par ses parents. Il rejoint l'armée des princes, assiste avec elle à la courte invasion en France, à la désastreuse retraite par la Belgique et, lorsque la défaite a dispersé les troupes émigrées, se retire en Suisse. Quelques jours avant le 18 Fructidor, il rentre en France. Dénoncé, arrêté, une commission militaire le frappe d'une sentence de mort, que l'intervention de M^{me} de Staël parvient à faire changer en une détention longue de deux années. Le 18 Brumaire le rend à la liberté et, le premier des émigrés, il se rallie à Bonaparte. Lorsque le général Leclerc est envoyé à St-Domingue pour réprimer la révolte des nègres, il l'accompagne et assiste à l'arrestation de Toussaint Louverture. Le second volume du *Mémorial* s'arrête à cet événement.

On peut voir, au court résumé que nous donnons de l'œuvre de Norvins, qu'elle offre une grande variété et j'ajouterai que, relativement à certains points de l'histoire, elle constitue un précieux document. Pour la question de l'émigration, celle de la guerre de Saint Domingue notamment, on y aura recours avec profit.

Ce qui augmente l'agrément que procure la lecture de ce *Mémorial*, ce sont les nombreuses anecdotes

que l'écrivain y sème à profusion. Elles jaillissent à chaque instant de sa plume, curieuses, variées, lestement narrées, caractérisant les hommes, jetant une vive lumière sur les institutions ainsi que sur les mœurs.

Parmi elles, j'en choisis une au hasard, elle raconte une aventure de la jeunesse d'alors qui s'amuse.

« Quelque temps après, Audinot (1), dont le frère avait été le coiffeur de mon père et de beaucoup de pères de nos amis, nous ayant fait prier par ce frère de prendre des loges à son théâtre, pour assurer le succès d'une pièce nouvelle dont il attendait beaucoup si elle était protégée, nous y allâmes assez nombreux, et nous lui rendîmes pour cette pièce le service qu'il avait espéré de nous. Nous demandâmes l'auteur, le premier acteur et la première actrice, et ils parurent. Le parterre, à qui à cette époque les loges imposaient beaucoup, répondit en masse par un tonnerre d'applaudissements à l'apparition de ces personnages. Audinot triomphait, et le parterre était à nous. J'allais, sans le prévoir, tirer parti de cette circonstance. Le succès d'Audinot avait été complet, mais, notre plaisir ne l'étant pas, nous nous décidâmes à rester à la seconde pièce. Ma fortune voulut qu'elle fût de Molière, je ne sais plus laquelle; elle fut jouée aussi mal que l'autre, mais je m'avisai aussi, après la représentation, de demander l'auteur. C'était un chef-d'œuvre d'à-propos, et le parterre s'écria : *L'auteur! l'auteur!* avec une bienveillance aussi démonstrative que pour la première pièce. Mais, comme l'auteur ne paraissait pas, le cri : *l'auteur!* redoubla avec l'accent d'une tempête. Mes amis et moi, en-

(1) Nicolas-Médard Audinot (1732-1801), d'abord acteur à la comédie italienne, établit à la foire de Saint Germain un théâtre de marionnettes, puis fonda, boulevard du Temple, en 1770, le théâtre de l'Ambigu comique.

chantés de mon succès et soutenus de la complicité des autres loges, nous nous mêlions chaudement aux impatiences du public, quand la toile se leva, et Audinot vint gravement dire : « Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de jouer devant vous est de M. Poquelin de Molière, du grand Molière, mort depuis longtemps. — Cela n'est pas vrai, m'écriai-je, je le connais beaucoup. Je l'ai vu ce matin au Luxembourg. » Alors autour de nous les rires, au-dessus et au-dessous les clameurs hostiles se fondirent en un orage universel. Audinot, en entendant de telles paroles sortir de nos loges, fut certainement l'homme du monde le plus malheureux, car il se trouvait placé entre sa reconnaissance et sa conscience. L'exaspération de la salle était à son comble; aussi, dans le but de le soustraire, lui et nous, à la délirante et menaçante agitation du parterre, à qui il disait vainement : « Molière est mort depuis un siècle ! » et qui lui répondait : « Ce n'est pas vrai, ces messieurs bien mis des premières l'ont vu aujourd'hui ! », nous nous esquivâmes afin de lui rendre et de reprendre la liberté dont lui et nous commencions à avoir besoin. Ainsi que nous l'avions pensé, du moment où nous fûmes dehors, Audinot mit sur notre compte, et avec raison, cette singulière plaisanterie devenue si sérieuse. Alors un fou rire général du parterre, peu soucieux de son ignorance, mais profitant de l'occasion pour se moquer de lui-même, nous amnistia solennellement. »

L'éditeur du *Mémorial* est M. Lanzac de Laborie, l'érudit auteur de *La domination française en Belgique*, qui en a éclairci le texte par une introduction et des notes excellentes.



Quiconque s'occupe un peu d'histoire contemporaine, connaît le nom d'Albert Sorel, celui que

Mgr Janssen, l'illustre historien allemand, plaçait avec Taine au premier rang des historiens français de ce siècle. Son histoire de *l'Europe et la Révolution française* constitue une œuvre de premier ordre, le meilleur ouvrage écrit dans ce genre d'idées. Je n'hésite pas à le reconnaître, bien que je ne partage pas entièrement les théories de l'auteur et que certaines de ses opinions me paraissent demander quelques réserves. Mais l'évidente impartialité avec laquelle M. Sorel s'efforce de juger les hommes, sa lucide compréhension des événements, son incontestable habileté d'exposition et son brillant talent d'écrivain, font de ses livres des œuvres magistrales, de ces œuvres qui peuvent vieillir dans quelques-unes de leurs parties, mais qu'on lira néanmoins toujours en raison de leurs qualités maîtresses.

Le volume qu'il vient de publier sur *Bonaparte et Hoche en 1797* est en réalité issu de ses travaux précédents. En étudiant l'histoire diplomatique de la Révolution, il a rencontré nécessairement l'action de Bonaparte dont les victoires contraignent l'Autriche au traité de Campo-Formio. Ce traité, glorieux pour la France, le général en chef de l'armée d'Italie parvient à l'imposer et à l'Empereur, dont la répugnance se comprend, et au Directoire dont la répugnance serait moins explicable, si l'on ne connaissait les sentiments de jalousie contre Bonaparte qui dévoraient Barras et ses collègues et la crainte qui les animait de se voir supplanter par lui. Crainte bien naturelle, comme le montre M. Sorel, car, pendant que Napoléon promène à travers la Péninsule ses armes toujours victorieuses, il médite de s'assujettir la France.

A la veille de signer le traité de Campo-Formio, il mène une existence qui est en quelque sorte déjà celle d'un souverain. Trois cents légionnaires polonais forment la garde de son château, il dîne en public;

admettre quelqu'un à sa table est un honneur qu'il ne prodigue pas et que l'on prise fort. Tout le plan de la politique qu'il suivra lorsqu'il habitera les Tuileries se trouve élaboré dès lors. Dans ses actes, dans ses conversations, dans son attitude, on perçoit les germes bien formés des théories qu'il appliquera en matière politique, religieuse, militaire, diplomatique.

Ce qui donne de l'attrait au nouveau livre de M. Sorel, c'est non seulement l'exposé si clair, si complet, si bien ordonné des négociations qui aboutissent au traité de Campo-Formio, mais c'est aussi l'analyse très fine qu'il fait du caractère et des idées de Bonaparte, analyse qui permet de voir déjà dans le vainqueur de Marengo l'autocrate impérial, le triomphateur d'Austerlitz, le signataire du Concordat et jusqu'au vaincu de Waterloo.

Le Directoire, par ses crimes et par ses turpitudes, avait donné à la France soif d'un maître. Bonaparte l'avait senti et il aspirait à être ce maître. On ne pouvait lui opposer qu'un seul homme, Hoche, auquel la République devait aussi l'honneur de plus d'une victoire et qui par son talent semblait digne de commander. Napoléon savait qu'il avait en lui un rival redoutable et il travailla à le devancer. Hoche, de son côté, aspirait à occuper la première place et Dieu sait la lutte qui eût éclaté entre les deux généraux, si la mort n'était venue enlever au milieu de sa gloire le héros du Rhin. M. Sorel étudie le caractère de Hoche, comme il a étudié celui de Bonaparte; il analyse les principes qui le guident, le but auquel il tend, avec la même science psychologique, la même largeur de vues, la même indépendance de jugement.



On assure que M. Albert Vandal ira occuper bientôt un des quarante fauteuils de l'Académie

française. Si l'illustre compagnie en décide ainsi, elle possèdera en son nouvel élu, en M. Albert Sorel et en M. le duc de Broglie, trois écrivains qui représenteront brillamment chez elle l'histoire diplomatique. M. Albert Vandal s'est fait, quoique jeune encore, une place des plus honorables dans cette science difficile. Il a attaché son nom à l'histoire des relations entre *Napoléon et Alexandre I.* Les trois volumes qu'il a consacrés à ce sujet sont gros de pages inédites, de récits captivants, d'appréciations marquées au coin d'un esprit clairvoyant et judicieux. Nous n'oserions affirmer que son œuvre soit définitive, — nul ne peut prévoir les révélations que le temps nous apportera, — mais elle est certainement bien près de pouvoir être considérée comme telle. Les documents dans lesquels l'auteur a puisé et qui sont d'une incontestable authenticité permettent de le présumer.

Le travail de M. Vandal s'ouvre à l'entrevue de Tilsitt, au moment où Napoléon, sentant que, malgré ses incomparables victoires, la France est trop faible pour résister aux inimitiés de l'Europe entière, cherche une alliance. Il avait battu la Russie, mais il ne l'avait pas dépecée comme la Prusse, humiliée comme l'Autriche, et il pouvait espérer la gagner à ses intérêts. Tilsitt parut un instant légitimer ses espérances. Alexandre, momentanément séduit par la perspective du partage de la Turquie, semblait vouloir adhérer à une coalition contre l'Angleterre.

Mais, dès qu'il fallut préciser les conditions du pacte, les difficultés s'élevèrent. La Russie supportait avec peine l'établissement du grand duché de Varsovie et ne pouvait consentir à son agrandissement. Des dépouilles de l'empire ottoman, elle voulait s'attribuer la Moldo-Valachie, Constantinople et les Dardanelles, tandis que Napoléon exigeait lui aussi la possession du détroit ainsi que l'Égypte, Candie

et la Syrie. De là un premier dissentiment que ne fit qu'agrandir l'opposition faite à l'alliance française par la société russe et le comte Tolstoï, ambassadeur du tzar à Paris.

Les négociations traînaient. Napoléon espérait qu'une nouvelle entrevue les ferait disparaître. Il se rendit à Erfurt. Il n'y obtint qu'une vague promesse d'alliance contre l'Angleterre et l'idée du démembrement de la Turquie fut abandonnée, la Russie demeurant libre toutefois de s'annexer les principautés danubiennes.

Les efforts de Napoléon échouaient donc et la paix ne devait plus être longue.

Le second mariage de Napoléon contribua notablement à augmenter les dissentiments chaque jour grandissants. Dès que son divorce avec Joséphine eut été prononcé, l'empereur songea à épouser une princesse russe. Il fit demander la main d'une sœur d'Alexandre. Mais, au lieu d'employer pour cette négociation des formes diplomatiques acceptables, il revêtit sa demande de l'apparence d'un ultimatum, fixant un délai avant l'expiration duquel il voulait avoir une réponse. Une telle manière de procéder ne pouvait convenir à Alexandre, qui entendait mettre comme prix à son consentement quelques concessions au sujet de la Pologne. Les délais s'écoulèrent sans qu'une réponse décisive parvînt à Paris. L'hésitation que le tzar semblait mettre à lui donner sa sœur blessa Napoléon et brusquement il accepta l'archiduchesse Marie-Louise que François II lui faisait offrir.

L'histoire de ces négociations matrimoniales, qui occupe une notable partie du second volume, forme, telle que l'écrivain la présente, un véritable épisode de roman qui rend, malgré la gravité du sujet traité, la lecture du livre des plus attrayantes.

L'issue de cette aventure laisse les deux souve-

rains irrités et bientôt éclate l'incident qui rend la rupture définitive.

C'est cette rupture, ses épisodes dramatiques, ses suites jusqu'au moment où la grande armée franchit le Niémen, que M. Albert Vandal raconte dans le troisième volume qui continue et achève son œuvre. Comme les deux premières parties, et encore plus complètement qu'elles peut-être, cette dernière constitue un travail de grande et belle histoire diplomatique, qui nous montre l'auteur en pleine possession d'un des plus beaux talents de l'école historique française et contemporaine.



On a une preuve de la faveur toujours croissante dont jouit près du public l'épopée napoléonienne dans la réimpression de certains ouvrages qui eurent de la vogue il y a quelque cinquante ans et qu'un succès nouveau accueille aujourd'hui.

Parmi ces rééditions, je citerai celle d'un volume curieux, roman historique, qui fut écrit par un juge au tribunal de la Seine, M. Geoffroy-Château et qui fut publié en 1836. L'œuvre a pour titre : *Napoléon apocryphe*. L'auteur efface toute l'histoire à partir du moment où Napoléon entre à Moscou, pour la remplacer par un rêve, auquel, dit-il, il a fini par croire lui-même. Le sous-titre, *Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle*, explique le sujet du livre. L'écrivain montre Napoléon de 1812 à 1832, date qu'il assigne à la mort du héros, allant de victoire en victoire, subjuguant tous les peuples et identifiant son empire avec le monde. Grâce à l'empereur, le bonheur est donné à l'univers, car le bonheur découle pour M. Geoffroy de l'unification générale. L'administration, la politique, la religion,

les lois sont les mêmes pour tous les peuples. Chaque branche de l'activité humaine prend un essor incomparable, les plus grands travaux publics et économiques s'exécutent sans peine, tel le percement des isthmes de Suez et de Panama qui s'effectue sans le concours de la spéculation.

Tout cela paraîtra à beaucoup quelque peu puéril — l'œuvre de M. Geoffroy ne manque d'ailleurs pas de puérités et même de naïvetés — mais cet ouvrage a néanmoins sa valeur et je partage en grande partie à son sujet l'avis qu'exprime un critique français, M. Maurice Spronk, lorsqu'il écrit : « Ce qui constitue l'intérêt de cette étrange utopie, c'est moins assurément sa valeur en soi que sa valeur documentaire au point de vue de la psychologie historique. Elle nous montre une fois de plus tout ce que la période révolutionnaire et impériale avait semé de mysticisme latent, de religiosité inconsciente dans l'âme des foules. Le Montesquieu de l'avenir, qui écrira des « considérations » sur la France au dix-neuvième siècle, ne s'intéressera pas moins à des livres comme ce *Napoléon apocryphe* qu'à toutes les archives authentiques des ministères ou des bibliothèques; il pourrait bien y puiser des renseignements parfois plus précieux que ceux fournis par la scrupuleuse étude même des faits. »

ALFRED DE RIDDER





LA SOURCE DE BANDUSIE

SONNET

— « O fons Bandusiae, splendidior vitro,
« Dulci digne mero, non sine floribus! » —
HORACE. Od. III, 13.

*La source naît du roc sous un pied de glaïeul;
Puis, par les ajoncs d'or, fuit, sans laisser de trace,
Vers un creux du granit que le lierre embarrasse
Et s'y déploie en nappe à l'ombre d'un tilleul :*

*C'est là que vient souvent, méditatif et seul,
S'asseoir au ras des eaux fraîches, le grand Horace
Et qu'aux ondes il fait la libation grasse
D'une outre où le vin dort sous les nœuds du ligneul.*

*Et, tandis que les flots chantant leurs notes claires
Inclinent mollement les herbes rivulaires
Sur les petits poissons frétilants et nacres,*

*Mélodieux écho des rythmes d'Ionie,
Il révèle aux mortels les accents murmurés
Par sa mystérieuse et tendre Polymnie.*

Avril 94





LE CHRYSANTHÈME

A Mademoiselle E. M. D. C. respectueusement

*Novembre a dispersé de son cri d'anathème
L'essaim frêle et charmant des oiseaux et des fleurs,
Et, seul gai sous le ciel sans chansons ni couleurs,
Un roitelet console un pâle chrysanthème.*

*Il égrène à ses pieds les perles de son thème;
Il met de longs baisers sur sa corolle en pleurs;
Puis, avec un doux air de plaindre ses malheurs,
Tendrement le caresse en gazouillant : « Je t'aime ! »*

*La fleurette a souffert au vent froid du matin,
Elle est bien faible, hélas!..... Prends garde, ô frais lutin :
Elle tremble à te voir voleter si près d'elle.*

*Mais tu n'as pas compris le cœur que tu charmas,
Pauvre amant! car voici qu'en jouant, d'un coup d'aile,
Tu viens de l'effeuiller parmi les blancs frimas!*

Décembre 94

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM





REVUE DES LIVRES, DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE-PUBLIÉE

Livres : BARBEY D'AUREVILLY : *Théâtre Contemporain*. Dernière série 1881-1883. Paris P. V. Stock. — JULES DESTRÉE : *Art et Socialisme*. — JOHANNES GRAVIER : *Simon Deutz*. Paris Edition de la Plume; ainsi que CHARLES TÉNIB : *Les Amours errantes*. Monographies artistiques de la collection Knackfuss : *Watteau et Thorvaldsen* par Adolf Rosenberg : Leipzig. Velhagen et Klasing.

Estampes : *La plante et ses applications ornementales*, par EUGÈNE GRASSET. Paris. Librairie nouvelle des Beaux Arts. — Affiche *d'Oliva* pour le *Salon Topic* à Prague. — Recueil d'œuvres choisies de *Alesch* par la *Société Manesch*. Prague.

Musique : Le journal musical de *Zdenko Fibich* (*Eindrücke, Erinnerungen, Stimmungen*.) op 41. Prague : Urbanek.



Je voudrais tenter ici une œuvre de bonne foi. Je me croirai absolument tenu de dire la vérité et toute la vérité à ceux qui me la demandent, et j'estime que c'est me la demander que de m'envoyer un livre, une gravure, un cahier de musique ou une partition, — à moins que d'y nettement spécifier par épigraphe qu'il s'agit d'une gracieuseté personnelle avec « *prière de n'en point parler* ». Je m'expose donc à un double danger : n'être pas toujours agréable aux auteurs, et parfois être désagréable à mes lecteurs aussi en leur parlant de choses ou de gens dont ils aimeraient mieux ne rien savoir, quand bien même j'en dirai ce qu'un catholique doit en dire. Je tâcherai de me le faire pardonner par un grand zèle à lire,

voir et jouer les œuvres des inconnus et des méconnus, par un grand respect chez les arrivés de tout effort désintéressé et de toute noble conviction, l'un fût-il avorté, l'autre fût-elle une erreur, et par l'impartialité la plus catholique dans la mesure de mes forces. Mon éloignement, ma presque complète claustration à l'étranger m'y aideront. Je chercherai à être aussi énergique que bref dans le blâme; je me complairai davantage à l'éloge; au surplus, j'annonce que je prends ma fonction *tout à fait au sérieux*. Je ne cache pas, en outre, ma tendresse particulière pour les jeunes et les hardis; elle n'ira jamais jusqu'à l'irrévérence gratuite envers les devanciers. Enfin, je chercherai à ne contenter personne avant moi-même, c'est-à-dire ma conscience, car, pour ce qui est de mon idéal d'art, je n'ai jamais eu l'heur d'écrire dix lignes dont je sois satisfait sans réserves. En un mot, je ferai de *mon* mieux, trop heureux si ces notes me valent un ou deux amis, autant que possible parmi ceux à qui la vie, le public et les éditeurs sont très durs, le rêve très consolateur et qui ont très profond le respect de leur chimère.



J'ai pour Barbey d'Aureville un culte. Il est l'un de mes héros, et me représente l'idéal de l'écrivain artiste catholique *en France*. Pour rien au monde je ne voudrais commencer cette revue à travers champs sans parler du dernier recueil d'articles sur le *Théâtre contemporain* publié par cette sœur de charité littéraire, M^{lle} Read, que Goncourt peignit ainsi: « Une douceur des yeux, une blondeur des cheveux, une bonté de la figure, une bonté intelligente, « spirituelle, qui met parfois sur son visage d'ange « de la gaminerie d'enfant. »

Je n'ai jamais pu voir jadis, à l'Opéra de Paris, l'une des plus belles scènes musicales de notre temps et qui aient été le mieux montées, le réellement grandiose tableau de Samson aveugle roulant la meule dans l'opéra de Saint-Saëns, (qui aurait dû et pu être un oratorio, si Saint-Saëns était né en Allemagne), sans penser à Barbey d'Aurevilly. Il fut le Samson roulant la meule du journalisme. Voici un nouveau volume de ce que le Titan a broyé sous cette meule ! Il y a, hélas ! broyé d'abord en talent beaucoup trop d'un génie qui eût été mieux employé à nous donner *le Gentilhomme de grand chemin*, *l'An mille* ou telle autre des œuvres originales qu'annonçait la première préface de *l'ensorcelée*... En Orient, les pauvres trompent leur faim en grignotant des olives et des amandes ; pour n'être que des olives et des amandes de théâtre encore celles-ci donnent-elles davantage d'huile essentielle lorsqu'elles sont pressurées par ce Samson à qui la Dalila de la nécessité avait coupé les cheveux pour le compte des philistins du journalisme. Ouvrez ce volume n'importe où, vous y trouverez, sinon la luciole phosphorescente d'un aperçu ou le coup d'aile de papillon devenant parfois coup d'aile aquilin, au moins une phrase de toute beauté, une de ces phrases qui font en tombant un bruit de gemmes froissées. Je viens de tenter cela à l'instant une dizaine de fois de suite, et chaque fois je suis tombé sur une citation possible. A quoi bon ? Un livre de d'Aurevilly est *toujours à lire tout entier*, il devrait suffire de l'annoncer pour que le devoir de ceux qui peuvent acheter, ne fût-ce qu'un livre d'art par mois, soit de l'acheter... Et cependant il y a une chose que je tiens à faire observer ! On ne s'est jamais assez rendu compte combien la critique de d'Aurevilly fut clairvoyante et perçant tout outre d'un jet de lumière, d'un rayon-regard. Le 9 janvier 1882, long-

temps avant que M. Lemaître eût donné à tous les moutons de Panurge le signal du mépris de M. Georges Ohnet, (qui mérite pourtant si bien l'admiration des moutons de Panurge!), mais au contraire peu après que l'Académie française eût couronné le roman, d'Aurevilly écrit, constatant le succès de *Serge Panine* au théâtre, et combien le public avait été vraiment pris à cette représentation : « Il l'a été trois fois, « et par le sujet de la pièce, et par la manière dont « elle est écrite, et surtout, surtout par la façon dont « elle a été jouée. *Et tout cela a formé une superbe « panoplie de vulgarités toutes puissantes et irrésis-* « *tibles.* » — Voyez aussi la belle justice qu'est ce noble article sur cette noble *Formosa*, un des chefs-d'œuvres de ce noble adversaire que fut Auguste Vacquerie, et apprenez là comme il convient entre chevaliers de louer une belle action d'un ennemi loyal! Et voyez encore l'article sur la soi-disant traduction d'*Othello*, où ce petit garçon rimailleur de Jean Aicard s'est permis de modifier le dénouement de Shakespeare! Et l'article sur la reprise de *la Dame aux Camélias* de 1868. J'indique la date exprès. Pas une de ces vieilleries d'articles qui ait vieilli. Il y a là des pages, sinon des paragraphes, de critique au pied levé, d'une hauteur qu'on n'a jamais atteinte, et, pour des choses méprisables, des mépris qui feront durer peut-être la chose méprisable. Il y a des portraits d'acteurs et d'actrices après lesquels un acteur et une actrice n'ont plus à craindre la mort. Enfin il y a des articles sur le cirque et l'hippodrome qui sont de l'esthétique aussi bien que ceux où il est discuté de Molière et de Shakespeare... Il s'agit aussi d'esthétique à propos des plus sottes farces, lorsqu'au rang des spectateurs, Barbey d'Aurevilly subit la corvée d'y assister. Le feu purifie tout; et cette intelligence et cette âme et cette critique, si elles furent

le bain de flamme auquel se trempaient les armes durables, se bronzaient les chefs-d'œuvre,... fut aussi le brasier qui consumait, impitoyablement comme naturellement, tout ce que l'actualité y jetait de papillotes et de mauvais papiers.



Dans sa brochure *Art et Socialisme*, M. Jules Destrée dit beaucoup de bonnes choses dont un certain nombre que j'ai toujours pensées, écrites souvent à ma façon, mais que je n'en suis pas moins enchanté de lire rendues claires et précises, parfois même à ma pensée, comme les y a rendues le fort et simple langage de l'auteur, dont la conviction et la belle foi en sa conviction réconfortent. Jamais on n'a mieux exposé pourquoi l'Etat a des devoirs envers l'Art, tout en n'ayant aucun droit vis-à-vis de lui, surtout pas celui de lui décerner des prix. Au cours de ces pages pleines de bon sens et de clarté, parfois en passant, un peu de la même charmante ironie dont regorge le beau livre d'Henri Mazel : *la Synergie sociale*. Là où M. Destrée effleure la question de la renaissance des arts décoratifs et qu'il cite la Grèce et le Moyen Age, je voudrais bien qu'il ait eu l'occasion d'étudier comment, à l'heure actuelle, notre civilisation, sous des prétextes politiques, égorge brutalement un art et une culture populaires encore vigoureux et absolument analogues, en Hongrie et dans la péninsule Balkanique : il eût rencontré dans ce même domaine — et l'on ne s'en douterait guère en Occident, où tant de Juifs passent pour artistes, connaisseurs et même mécènes (!!) — la question antisémite, car il y eût vu à l'œuvre le Juif crucificateur de culture artistique. Dans ces quelques pages de propagande, il y a souvent même plus que des

idées généreuses, séduisantes, et surtout lumineuses de vérité, il y a plus qu'une belle langue, et plus que quelques traits d'esprit; il y a du cœur et il y a de la poésie... Il faudrait citer le coup de grand air de certains passages : à tous moments deux lignes ici, deux lignes là, puis partout de grands paragraphes, et enfin un chapitre presque tout entier, celui consacré à la conservation des sites. Je citais Mazel tout à l'heure : M. Destrée est, depuis lui, la seule de mes fréquentations intellectuelles qui m'ait donné l'impression d'un esprit aussi bien organisé, aussi noblement soucieux de l'ordre dans les idées et de logique synthétique. Maintenant il se peut que, malgré sa belle santé, cet esprit très lucide n'appartienne pas au parti de la majorité de mes lecteurs du *Magasin* — de si loin je ne suis pas juge et peux manquer de tact, — mais, comme le *Magasin* est *littéraire*, que cette brochure l'est aussi, que les catholiques doivent être assez forts pour avaler certaines vérités venant d'un adversaire, si vérités il y a, -- on me pardonnera de recommander la lecture de cet opuscule, car je crois fermement que tout le monde y trouvera des propositions fort justes; sur certaines même il me semble que tout le monde sera d'accord. Puissent celles-là trouver le plus tôt possible leur réalisation pratique.



Le *Simon Deutz* de M. Johannes Gravier, drame historique en 8 tableaux précédé d'un manifeste, pourrait porter en épigraphe : beaucoup de bruit pour rien. La « découverte » de l'auteur consiste à *photographier* l'histoire au lieu de la peindre ou de la graver. Est-ce nouveau ? Est-ce possible ? Peut-être... Le fait est que ce n'est guère artistique. Le talent, même s'il existe — et l'on n'en peut en toute

conscience pas juger — est absolument absent d'une œuvre semblable : de l'érudition et de la patience y suffisent ; c'est de la besogne proprement préparée, mais pas de la besogne faite. Simon Deutz est l'ignoble juif qui livra la Duchesse de Berry au gouvernement de 1830. Il fait son prix dès le début du drame ; pour que ce drame ou plutôt cette comédie historique soit complète, même selon l'esthétique (?) de l'auteur, le dernier tableau ne devrait-il pas nous montrer Simon Deutz « *touchant* » au ministère ou à la banque désignée la somme convenue, dès le début ? Ce serait plus intense dans l'ignoble, et le rideau tomberait sur les ironies et le mépris du public. Alors seulement cela pourrait s'appeler *Simon Deutz*, l'action qu'a choisie l'auteur sous ce titre étant complète, et il y aurait quelque chose qui nous plût dans ce livre : le fait d'avoir rempli son cadre ! Mais ainsi l'action ne l'est pas, complète, le piteux héros disparaît comme une incongruité qu'il est, alors qu'il devrait disparaître comme le misérable qu'il est aussi dans toute la lie du calice bu jusqu'à la lie de sa misère. Tout autre que M. Gravier dans ce sujet eût choisi pour son protagoniste l'héroïne que fut la Duchesse de Berry... N'importe, comme livre c'est agréable à lire étant de l'histoire dégagée de tout détail non amusant. M. Johannes Gravier se réclame du naturalisme... C'est son affaire... Mais qu'il juge lui-même : voici, en tête de son volume, le portrait de la Duchesse de Berry par Lawrence ; quant à lui, pour la peindre il se contente de copier « *les instructions transmises du 3 au 5 juin 1832 par le ministère de la marine au commissaire général de la marine à Nantes.* » Eh bien ! son drame, à moi lecteur non prévenu, me fait l'effet de cette « Instruction ». C'est « instructif », mais vaudrait-il pas mieux que le drame me fît l'effet

du portrait de Lawrence ? en serait-il moins historique ?



Les *Amours errantes* par M. Charles Ténib se subdivisent en *Leurs beaux rires*, *Voluptueuses* et *Vers le nadir*, qui ment à son titre ou plutôt ne mentirait pas plus à tout autre. Le lecteur est donc prévenu et sait ce qu'il a chance d'y trouver... Mais en plus y aura-t-il ce qui peut rendre *cela* digne de prendre rang auprès d'autres poètes simplement païens ou pauvres pécheurs : Dans ce volume où

« Voici qu'il neige des colombes »

neigera-t-il beaucoup de beaux vers ? Feuilletons... Du dix-huitième siècle bien superficiel, comme il n'est plus permis d'en faire au dix-neuvième, — telle pièce (*le Menuet*) évoquant la manière de Robert comte de Montesquiou-Fézensac — versiculets coquets célébrant affiquets galants — bouts rimés sur des rythmes d'éventails, à inscrire sur des boîtes à gants — chansonnettes pour musiquettes de clavecin — jarretières ramassées d'une pirouette qui se veut preste avec un « honni soit qui mal y pense » qui se veut du bout des lèvres, — faux air de Boucher et surtout de Chaplin, mais pas de Watteau, tout cela un peu puéril pour le temps où se lèvent les aurores rouges de l'anarchie, du Nietschisme et du néo-paganisme... Même une pièce, l'avant-dernière, *l'Aveugle*, qui pourrait aller beaucoup au-delà de ces turlutaines, n'y va pas, toujours sur un rythme de clochette; et la dernière : la *Chanson des Couronnes*, montre que pour M. Charles Ténib tout finit par des chansons. Ce poète mineur, à quelques différences près dont celle de nationalité, est une cigale de même espèce que M. Paul Gérardy en Belgique, ou qu'en

Allemagne, M. Stéfan George. Encore ne peut-on comparer les piécettes de celui-ci qu'à celles des débuts de ceux-là. M. Ténib est cigale bien davantage et son chant par trop vain cri-cri... Il y avait pourtant dans les chansons de M.M. Gérardy et Stefan George autre chose qu'un bruit de pré au soleil! Espérons qu'à l'exemple de ces aînés, M. Ténib saura nous faire entendre un jour, « quand la bise sera venue, » mieux que ce grésillement de mandoline à la longue agaçant et qui finit par sonner en crécelle. Si j'ai surtout bon espoir, c'est qu'une pièce du recueil m'en est garante; elle est intitulée *Après la Fautc*, et dédiée à un sculpteur; elle a de vrais mouvements de sculpture et elle a en plus, étant belle au lieu que jolie, sa moralité :

. et je pense
 Au gouffre de bassesse où tu me plongeras.
 Et je tremble dans la ceinture de tes bras. »



Connaissez-vous la série de monographies artistiques à très bon marché et d'un goût typographique confortable, qu'en Allemagne M. Knacfuss publie à l'instar de cette jolie collection des *Artistes célèbres* demeurée en panne en France? Même pour ceux qui ne lisent pas l'allemand, chacun de ces volumes est excellent à posséder, à cause de la foule de reproductions qu'il contient. A cet égard et vu leur fin, c'est ce qui a été fait de mieux jusqu'ici. Et puis, tandis que nous connaissons tous Regnault, Delacroix, Raffet, combien peu d'entre nous savent quelque chose sur Ludwig Richter, Menzel, von Werner, Chodowiecki, etc... Il faut dire que cette collection a des tendances très nationales et ne veut être nullement plutôt universelle qu'allemande : M. Knauss, pour ne citer que lui, y a une monographie beaucoup

plus longue que Michel Ange; la brochure sur Watteau prétend trouver de « l'emphase » dans le fait que Watteau ait été appelé en France « le plus français des peintres. » .. Cherchez l'emphase!! J'ai sous les yeux la monographie justement de Watteau et de Thorwaldson, les deux dernières parues. J'avoue que je ne connaissais Thorwaldson que par les plâtres nombreux en Autriche et Allemagne du ravissant Hermès joueur de flûte, par le lion de Lucerne et par les ironies de M. Bloy sur les feuilles de vigne du Musée de Copenhague. (Que l'esprit français est donc une misérable chose.. et bête!!) Eh bien! ces près de cent-cinquante reproductions d'œuvres généralement belles, parfois très belles, encore que d'autres aussi soient démodées, m'inspirent le plus grand respect pour ce statuaire suranné, mais qui eut un très noble idéal et dont il est mode de sourire en France; et pour un peu, si je n'avais mieux à faire avec des vivants, je le découvrirais volontiers comme j'ai découvert le Baron Gérard ce printemps passé. Quant au volume sur Watteau, il contient les reproductions des incomparables Watteau de Berlin, propriété de l'empereur allemand, et sur lesquels personne en France, sauf les quelques spécialistes que chaque sujet trouve un peu partout, n'a de notions très précises. — Les textes de ces brochures accueillent avec assez de largeur les opinions les mieux accréditées, et dépouillent assez impartialement les faits; j'aime moins la critique obligée à être impersonnelle, mais qui dans certains cas (brochures Velasquez et Murillo, notamment) manque d'une suffisante sévérité à contrôler les jugements courants et même les attributions. Mais n'est-ce pas? personne n'a à chercher dans une publication de ce genre autre chose qu'une vue générale sur l'œuvre d'un peintre? A ce compte-là, ces jolis volumes si propres, si décents, sont tout ce qu'on

pourrait souhaiter. Ils accomplissent consciencieusement leur rôle de Baedeker à travers l'histoire de l'Art.



M. Eugène Grasset, après avoir prouvé par son œuvre, la beauté et la logique de sa conception de l'art décoratif, prouve aujourd'hui la fécondité de son enseignement et publie une encyclopédie de la *Plante au point de vue ornemental*, composée des meilleurs travaux de ses élèves. C'est un ensemble de documents à leur tour merveilleusement instructifs et qui ouvriront la voie à des recherches analogues; car, dans cet ordre d'idées, le monde des découvertes possibles est inépuisable et ne sera jamais circonscrit, nous ne faisons même aujourd'hui que l'entrevoir de fort loin, et nous ne serons pas de sitôt la Grèce, le Moyen âge et le Japon ! Exemple : La première chose qui m'a sauté aux yeux en feuilletant ces belles livraisons, est que tout cela était beaucoup trop riche, beaucoup trop cossu, beaucoup trop coûteux, bon à être réalisé en tapisseries, en tentures et en carrelage pour les palais des riches... Alors, voici un autre problème qui se pose immédiatement : chercher à faire de même pour les pauvres, à réaliser pour les murs blancs des logis des ouvriers et des paysans une décoration analogue, c'est-à-dire adéquate à sa fin non seulement, mais aux matériaux qu'il faudrait employer pour la mettre à exécution, c'est-à-dire un peu de couleur et des patrons ! Allez voir en Bohême, en Roumanie et du reste en tous pays slaves, quelle entente admirable de la décoration a le paysan dès qu'il s'agit de rendre son logis gentil à habiter et avenant aux visiteurs. — Autre exemple. Pourquoi nos sœurs, nos femmes et nos mères ne composent-elles pas elles-

mêmes les motifs de leurs broderies, de leurs dentelles ? Pourquoi ne composons-nous pas nous-mêmes les reliures de nos livres ? Pourquoi sommes-nous si peu à même de les illustrer personnellement ? — Point plus grave encore et qui mériterait tout un plaidoyer : pourquoi nous soumettons-nous à la mode de nos tailleurs, au lieu de la leur imposer ? J'ai connu autrefois une jeune fille qui faisait la mode à Vienne... Bien d'autres pourraient. Elles manquent de courage. Le tout serait de n'être pas isolé, et que les hommes commencent à donner l'exemple. Jean Damp est-il moins bien vêtu que M. de Montesquiou ? Un couturier dira : oui ; un esthéticien : non. Même pour un pauvre il y aurait moyen de faire de sa personne une œuvre d'art, le tout est d'avoir du goût en même temps que de ne pas s'illusionner sur son genre de beauté. D'après les quatre premières livraisons que j'ai sous les yeux de l'œuvre de l'école Grasset, il me semble que la série modèles d'étoffes, tapis, tentures, tapisseries et carrelages est un peu trop abondante comparativement à celle des objets usuels, meubles ou bibelots, ou même vitraux. — Pour être davantage un enseignement, chaque chapitre de travaux est groupé sous un titre de plante représentée au naturel, dans ses détails (feuille, graine, fleur, face, profil, coupe), en même temps que dans son ensemble.

Le professeur et les élèves ont choisi, naturellement, surtout les grandes plantes décoratives : iris, pavots, couronnes impériales, ancolies, nénuphars, etc. J'aimerais voir des essais avec des plantes plus simples : violettes, muguets, églantines... Cependant voici le géranium sauvage qui inspire des choses très délicates à M. Milési et M^{lle} Marcelle Gaudin. La préface de M. Grasset est un modèle de fermeté, de brièveté et d'une heureuse et cavalière vaillance.

Il parle peu, mais ferme et fort, sans se gêner de personne; de même il prône le retour à la couleur, l'abandon de l'anémie grise... Ce qu'il a à dire n'est au reste pas compliqué, et tient en deux propositions, mais grosses de toute une révolution : il ne faut pas copier des ornements d'autrefois, il faut en trouver de nouveaux, non encore en copiant la nature, ce qui est œuvre de peintre non pas de décorateur, mais en l'interprétant. Là-dessus voilà des exemples. Que chacun en fasse autant pour son propre compte et selon son sentiment personnel. Aussi à quelle variété est-il possible d'atteindre, voyez : les courges et les nénuphars presque orientalisés, cachemirisés, de M. Schlumberger, à ce point de vue, sont caractéristiques; croirait-on qu'ils procèdent du même point de départ, c'est-à-dire de la même plante que ceux de M. Verneuil, beaucoup plus attique (pour ne pas dire classique qui n'a pas en français le même sens qu'en allemand)... Une chose me fait plaisir dans la plupart de ces travaux : l'imitation du japonisme est aussi absente que celle de la Renaissance. Il s'agit parfois de symphonies tout-à-fait exquises : par exemple un des géraniums sauvages de M^{lle} Marcelle Gaudin où sur fond noir se presse un délicat treillis de feuilles de trois verts éteints : vert brun, vert glauque, vert bleu, piqué d'éventails de graines, de fleurs et de boutons rouge vif, développés, les fleurs sur les graines, les graines et les boutons sur les fleurs. M. E. Hervegh, (j'hésite à inscrire le M. masculin devant tous ces noms, M. Grasset nous ayant prévenus qu'il y avait parmi ses heureux élèves autant de jeunes filles que de jeunes garçons), se distingue par sa belle planche de cyclamens nature et leur tentative d'interprétation en dentelle noire. De la même fleur M^{lle} Anna Martin tire une bande de tapisserie bleu et carmin, prodige

de sourde violence, sonorité de violoncelle... Et là-dessus j'attends la suite avec cette sorte de fièvre qu'on a au théâtre dans les entr'actes d'une belle œuvre musicale et que les livraisons de beaux ouvrages illustrés sont seuls à me donner si vive.



Dans ma revue des estampes. — qui vise avant tout les gravures originales, seulement ensuite les belles reproductions, — j'entends faire place aux affiches artistiques. Le dilettante se doit aujourd'hui de les collectionner, puisque de très grands artistes ont choisi à leurs idées ce mode d'expression et y ont mis de la poésie. Le collectionneur n'a pas à décider que l'œuvre d'art ne doit pas excéder le format de ses cartons; il doit agrandir ses cartons, voilà tout. — Que l'affiche soit de l'art inférieur... Eh! montrez votre supériorité, messieurs les juges, et faites-en, de l'art supérieur! — La Première Rose-croix de Carlos Schwabe est une belle page spiritualiste. L'affiche de l'exposition tchèque de 1895 de Hynaïs est une parfaite évocation de la vie populaire en Bohême, et atteint au plus grand style. J'aimerais mieux dans ma chambre la Jeanne d'Arc ou la Librairie Romantique de Grasset que tel tableau de Raffaëlli (il faudrait préciser bien attendu). L'affiche Ostende-Constanza de Théo van Rysselberghe est la plus magnifique évocation de la Roumanie qui se puisse rêver; croyez-en quelqu'un qui en revient pour la septième fois.

Outre Hynaïs, qui est un maître de l'affiche comme un maître en beaucoup d'autres domaines, Prague compte encore un dessinateur d'affiches remarquable; celui-là a été découvert par l'éditeur qui, à mon su et selon les ressources de son champ

d'activité, fait le plus pour l'art : Topic. L'artiste, lui, s'appelle Victor Oliva. La nouvelle affiche qu'il vient de lancer pour le *salon Topic* est une œuvre de haut goût décoratif; mais, dès que je reçois quelque chose de Prague, je suis déçu si cela n'a pas un caractère spécialement tchèque. Quand on a l'heur d'habiter un tel pays, une telle capitale, et de faire partie d'une telle nation, tout faire pour s'illustrer me paraît insuffisant, il faut encore s'illustrer en l'illustrant, en l'illustrant non point d'une façon égoïste et passive du seul fait de son seul talent, mais en célébrant la Bohême elle-même. La figure nouvelle à palette-étoile de M. Oliva, entrevue à peine entière à travers une flamboyante fissure de gris, c'est l'Art s'il le veut, mais ce n'est pas l'Art tchèque, et c'est l'Art tchèque que je veux à Prague.



Qui est tchèque, par exemple, de la racine des cheveux et des ongles à la moëlle des os, c'est le barde illustrateur Mikulasch Alesch, dont la société Manesch (société des Artistes de Prague) vient de publier un second volume choisi d'illustrations populaires. J'ai beaucoup parlé ailleurs de M. Alesch. En deux mots je répèterai ceci: qu'on s'imagine un Walter Crane paysan, œuvrant pour des paysans, avec âme, foi et patriotisme, et... un dessin très sommaire. Il faut apprécier ces compositions pour leur sentiment et pour leur profond accent local. Et maintenant en feuilletant le volume avec moi, peut-être m'éviterait-on la peine de me répéter.. Oh! je vois le sursaut et j'entends l'exclamation de ceux d'un impeccable dessin, tels que Maître Fernand Khnopff, par exemple, en l'ouvrant avec moi...

Mais c'est entendu, il ne s'agit de dessin, ni d'art

comme on l'entend ordinairement, il s'agit *d'art* et de *chansons populaires*. Ce paysan a des jambes qui ne le portent pas, mais avec ces jambes qui ne le portent pas, il court mieux comme un paysan qu'il ne courrait avec des jambes sorties des cuisses d'un Jupiter académique, et le motif auquel il concourt est un prodige d'invention et dit tant, tant de choses, que jamais on n'en a dit autant avec si peu. Le pied nu hors du sabot de cette paysanne appuyée à une barrière pour regarder le ciel, tandis qu'un corbeau déplumé piaule à côté d'elle, est à la fois une observation merveilleusement juste exprimée avec une merveilleuse maladresse. Avouez que vous ne vous priveriez pas de l'une au prix de l'autre... Décidément je tombe sur une indigne série de pieds... En voilà trois paires de suites: oh! ceux de l'homme à la pipe fumant, assis les mains aux poches derrière un mur! mais, s'il n'y avait pas cette hideur au premier plan, apparaîtrait-il beau comme un jeune dieu, comme Apollon déguisé en fâneur tchèque, ce jeune homme qui s'en va là-bas vers l'horizon, insoucieux de tout, veston sur une épaule, faux sur l'autre. Il me semble l'entendre siffler, tandis que l'alouette dans l'espace chante invisible à force d'être haut vers le ciel comme si c'était le ciel qui chantait. Et devant chacune de ces vignettes grandes comme une carte de visite, on se dit: Combien il faudrait peu de chose pour faire de cela un très grand chef-d'œuvre... ou pour en éteindre toute la poésie! Et les encadrements de tout cela...! Le style paysan et le rococo vieux Vienne s'alliant avec une ironie si spirituelle et une humeur si enjouée!



Cette première chronique pêchera peut-être aux

yeux belges par abus de tchéquisme... Mais si l'on savait en pays latin (et ailleurs aussi) les trésors artistiques de la patrie tchèque ! Et puis aujourd'hui je raconte ce que j'ai sous la main. Je compte bien que mes prochaines revues deviendront de plus en plus belges, mais, ce dernier mois, je n'ai rien su d'autre du mouvement littéraire, musical, belge que la brochure de M. Destrée, et le précédent numéro du *Magasin Littéraire*. Et, comme je tiens à ce que la rubrique musique ne reste pas vide dès la première fois et que, d'autre part, je me repais ces temps-ci de la musique pour piano la plus apaisante, la plus tendre et la plus profonde qui ait été écrite depuis longtemps, pourquoi ne pas inciter ceux de mes lecteurs qu'intéresse la musique, à la joie de celle-ci ? Ils y retrouveront, j'ose l'affirmer, leurs plus belles heures de Schumann, de Schubert et de Grieg.

La Bohême a deux compositeurs hors ligne qui se partagent l'héritage de Smetana : Dvorak et Fibich. Le plus grand des deux est le moins connu : Fibich ; il n'a pas écrit de danses slaves, ni la fameuse sérénade pour instrument à cordes qui a fait le tour du monde. Sa musique au reste n'est pas de celle qui puisse avoir le sort de *Cavalleria-Rusticana*. C'est de la musique d'âme ; maintenant que Brückner est mort, ce n'est qu'en Belgique où je sache un musicien aussi grand que Fibich, j'ai nommé Tinel, Tinel à qui je devrais un volume, ne fût-ce que pour tâcher de réparer le déni de justice qui lui a été fait à Vienne où son *Franciscus* a été abominablement mutilé et dépecé par ce « prince de la critique », le juif Hanslick, célèbre pour avoir craché sur tous les génies. Tinel que je vénère à genoux et à qui je n'arrive jamais, je ne sais par quelle malchance, à écrire un article qui lui donne la mesure de mon admiration ! S'il voulait bien lire les deux symphonies de Fibich, il

comprendrait combien haut je l'aime, pour le mettre en parallèle avec le seul musicien à l'heure actuelle de ces deux immenses choses, multiples, nombreuses, étoffées, souples et unes comme depuis Beethoven nulle symphonie ne le fut davantage.

Mais Fibich fait ce qu'aucun autre compositeur avant lui n'avait fait (sauf peut-être sous une toute autre forme, et alors ce n'est plus cela, Jean Sébastien Bach). — Il écrit son journal musical, c'est-à-dire qu'au jour le jour, il note tout ce qui lui passe de musique par la tête, quitte à le reprendre par la suite dans ses opéras, sa musique de chambre ou ses œuvres symphoniques. C'est ce journal, la musique dont je ne sors pas depuis un an et dont il est impossible de sortir une fois qu'on y est entré. Quatre cahiers ont paru à Prague chez Urbanek sous les titres « *impressions — souvenirs — voix* ». C'est la musique la plus humaine que l'on ait écrite de nos jours, elle devient l'amie du foyer, la consolatrice de la solitude, la confidente de toutes les peines, elle sympathise avec toutes les douleurs et rend toutes les joies plus pures. On a tant abusé du mot âme ces derniers temps, que je n'ose plus le prononcer à cette occasion. Je dirai donc simplement que là il y a du cœur avant tout, plus que des nerfs, de la curiosité, de l'exotisme... il y a cela aussi, mais du cœur par dessus tout, encore et toujours du cœur.

WILLIAM RITTER





JOUR DES MORTS

*Août n'est qu'un souvenir, l'automne est déjà lasse,
Les oiseaux se sont tus, le soleil a pâli,
Le cœur de l'homme aussi sent qu'il s'est affaibli....
Et l'on n'entend qu'au loin les pleurs du vent qui passe.*

*Une pluie implacable et telle qu'un remords
Barbouille les chemins et les âmes en peine.
La Douleur aujourd'hui semble devenir Reine.
C'est morne! C'est affreux! — Car c'est le jour des Morts!*

*Non pas des morts caches qu'on enferme en soi-même :
Des espoirs abolis et des illusions,
Cadavres conservés du temps des passions,
Cadavres étendus dès le jour où l'on aime;*

*Non! C'est l'anniversaire angoissant de tous ceux
Qui mêlèrent leur vie autrefois à la nôtre,
Qui sentirent leur cœur palpiter dans un autre,
Et dorment maintenant dans le sépulcre osseux.....*

*Et je songe à présent aux tombes délaissées
Où le mort oublié, fidèle au rendez-vous,
Attend, mais sans espoir, la prière à genoux,
Qu'on donne à ses côtés aux pierres dispersées.*

*Je songe à ceux qui n'ont, dans leur tombeau profond,
Rien pour les consoler, que la famille oubliée,
Mais qui sentent partout la force de la vie
Et le second linceul que leurs enfants leur font.....*

— O vous qui traversez parfois les cimetières,
Le cœur indifférent, peut-être empli d'amour,
Pensez aux pauvres morts qui n'ont pas un seul jour
Où l'on pleure auprès d'eux, aux défunts sans prières ;

Leur cercueil moisissant s'emplira de clarté !
Des bénédictions suivront vos pas, sans nombre,
Et, plus tard, mort comme eux, vous verrez sur vous l'ombre
De vos fils vous veiller avec fidélité.

C^{te} D'ARSHOT





ÉTUDE LITTÉRAIRE ET PSYCHOLOGIQUE

SUR

GUSTAVE FLAUBERT

(Suite)

Ses Œuvres

II

DANS *Salammbô*, Flaubert a voulu faire revivre, d'une façon non pas imaginative ou fantastique, mais exacte (1), Carthage avec ses mœurs, ses caractères, ses croyances religieuses et ses passions. Il y a fait preuve d'une grande connaissance de l'antiquité, même en archéologie.

En voici le résumé. Après la première guerre punique, l'an 507 de Rome, Carthage licencie ses Barbares et ses mercenaires, sans les payer. Ceux-ci, pour se venger, pillent le pays, s'emparent d'Utique et d'Hippo-Zarite et assiègent la ville, ayant à leur tête le Lybien Mathô, le Grec Spendius et le Gaulois Autharite. Mathô, qui a vu

(1) Frœhner, rédacteur de la *Revue contemporaine*, ayant, dans un travail étendu, contesté l'exactitude de plusieurs points, Flaubert lui répondit par une lettre terrible où il cite les différentes sources auxquelles il a puisé.

Salammbô, fille d'Amilcar, pendant un festin que Carthage leur donnait avant le départ, en est devenu éperdument amoureux : son souvenir est pour lui une obsession. Or, durant le siège, Spendius l'invite à le suivre dans la métropole pour enlever le Zaïmph, voile de la déesse Tanit ou Vénus, et jeter ainsi le trouble dans les esprits carthaginois. Mathô n'hésite pas, espérant revoir la belle Salammbô. Ils s'en vont donc. Après mille peines, ils dérobent le voile sacré, le Lybien s'en revêt et se glisse auprès de la fille d'Amilcar. Celle-ci, effrayée et irritée d'un tel sacrilège, appelle ses serviteurs; bientôt le peuple s'attroupe, injurie le ravisseur qu'il voudrait bien tuer, mais que le voile, vrai talisman, met à l'abri des coups, car on craint de mécontenter la déesse. Ainsi il sort de la ville et rentre dans le camp, sans blessure, aux acclamations des siens. Les Carthaginois, terrorisés, confient leur défense au suffète de la mer, Amilcar, parce que Hannon a déjà été battu près du fleuve Macar. En même temps, le prêtre de Tanit, Schahabarim, croyant que le sort de la cité, le succès de la lutte est attaché à la possession du Zaïmph, conseille à Salammbô d'aller le reprendre dans la tente du Barbare pour sauver son père et la patrie. Docilement, elle se met en marche, gagne les rangs ennemis, se fait introduire chez Mathô, qui, fou de joie, la comble de caresses; et elle est étonnée de la douceur de ce sauvage, elle est comme fascinée et ne se révolte pas. Mais, pendant qu'elle sommeille, un incendie éclate. Alors, profitant du désordre général, elle enlève le voile sacré et gagne le campement paternel. La vue du Zaïmph raffermi les courages, on espère la victoire malgré la supériorité numérique des mercenaires. Amilcar enferme dans un défilé sans issue les armées de Spendius et d'Autharite, en laisse périr la moitié de faim et de maladie, et détruit le reste par les armes. Il n'y a plus désormais que la troupe de Mathô.

Celui-ci, cerné dans Tunis, fait une sortie, tue un grand nombre d'ennemis et crucifie Hannon, qui a été fait prisonnier. Amilcar se retire dans Carthage avec un chef numide, Narr' Havas, le promis de Salammbô, et, après quelques jours d'expectative, les deux armées se livrent une terrible bataille où Mathô est pris et ses hommes, anéantis. Carthage est donc débarrassée des Barbares, des mercenaires qu'elle avait enrôlés pour repousser les Romains, mais au prix de combien de maux, de combien de combats, de combien d'enfants sacrifiés au dieu Moloch ! Salammbô va devenir l'épouse de Narr' Havas. Mais, comme si sa destinée était liée à celle du vaincu, elle meurt au moment où le Lybien, après d'horribles tortures, vient expirer au pied de son trône, en élevant vers elle un regard suprême.

Malgré son réel mérite, cet ouvrage ne nous plaît guère. Il est question d'une époque si lointaine, d'une civilisation si reculée, que l'intérêt disparaît totalement, et ce n'est plus dès lors qu'une belle œuvre d'histoire. Il y a bien le récit de l'amour de Mathô et de la jeune fille, qui fait diversion ; mais ce point secondaire est comme perdu parmi les développements historiques ou archéologiques. *Salammbô* est donc le travail d'un érudit et ne sera agréable qu'aux familiers de l'antiquité. Sainte-Beuve a écrit dans les *Nouveaux Lundis*, tome IV : « L'idée qui a présidé à cette composition, est selon moi une erreur. Le roman historique suppose nécessairement un ensemble d'informations, de traditions morales, des données de toutes sortes nous arrivant comme par l'air, à travers les générations successives. » Et il cite comme exemple le maître, le vrai fondateur du genre, W. Scott, qui vivait à une époque de traditions et de légendes. « L'antiquité, au contraire, continue-t-il, ne comporte pas, de notre part, le roman historique proprement dit, qui suppose l'entière familiarité et l'affinité avec le sujet. Il y a d'elle à nous une solution de con-

tinuité, un abîme. L'érudition qui peut y jeter un pont, nous refroidit en même temps et nous glace. On ne peut recomposer la civilisation antique de cet air d'aisance et la ressusciter tout entière ; on sent toujours l'effort ou le jeu, la marqueterie. Ce qui est possible avec elle, c'est une sorte de roman-poème, qui la représente un peu idéalement, une œuvre plus ou moins dans le genre des *Martyrs*. » Un peu plus loin, il explique mieux encore sa pensée : « Comment voulez-vous que j'aie m'intéresser à cette guerre perdue, enterrée dans les défilés ou les sables de l'Afrique, à la révolte de ces peuplades lybiennes et plus ou moins autochtones contre leurs maîtres, les Carthaginois, à ces mauvaises petites haines locales de barbare à barbare ? Que me fait à moi le duel de Tunis et de Carthage ? Parlez-moi du duel de Carthage et de Rome, à la bonne heure ! j'y suis attentif, j'y suis engagé. Entre Rome et Carthage, dans leur querelle acharnée, toute la civilisation future est en jeu déjà ; la nôtre elle-même en dépend. . . ».

A cet article qui critiquait en outre certains détails, Flaubert répondit par une lettre d'argumentation serrée, qui dénote un excellent polémiste. Mais il nous semble n'avoir que partiellement gain de cause. Primo, il indique bien les sources où il a puisé, montrant que les événements qu'il raconte ont eu lieu, que telle coutume existait, que tel fait physique est authentique, etc., seulement il a concentré dans Carthage ces phénomènes, ces coutumes, ces événements. Et voilà précisément la bizarrerie : cette transposition. Secundo, pour ce qui est relatif au siège de la ville par les Barbares, il avoue avoir forcé la note. Il a voulu, dit Sainte-Beuve, se donner l'occasion d'énumérer toutes les machines de guerre, tous les instruments de balistique de l'ancien corps de génie et nous peindre l'effroi des assiégés.

Il est entendu qu'ici il ne s'agit que du fond. Car, pour la forme, elle est admirable. Nous la croyons

irréprochable de pureté et d'élégance ; et ce souci de la pureté et de l'élégance n'exclut pas la précision. Point de ces longues périodes où tout est enchevêtré et où l'idée se perd dans le fatras. Point non plus de ce style hérissé de mots nouveaux qui répugnent au bon sens. « Il a le relief, le tour nerveux, l'expression colorée, et son vocabulaire abondamment pourvu ne le laisse jamais dans la détresse où se trouvent si souvent les esprits stériles » (1). La phrase est cadencée, magistralement facturée, polie, trop polie même, puisqu'on y sent le travail et l'effort. Guy de Maupassant, dans sa préface aux *Lettres de Flaubert à G. Sand*, l'apprécie ainsi : « La phrase chante, crie, a des fureurs et des sonorités de trompette, des murmures de hautbois, des ondulations de violoncelle, des souplesses de violon et des finesses de flûte. »

Quant aux idées, elles sont logiquement unies et non moins logiquement développées. Enfin les chapitres, généralement bien agencés par d'habiles transitions. En un mot, c'est une composition de rhétoricien passionnément amoureux de la perfection.

Sur cette phraséomanie, nous lisons dans E. Hennequin : « Son amour des beaux mots, c'est-à-dire tels qu'ils soient sonores ou éveillent dans l'esprit des images exaltantes, le détermina à sentir et à vouloir exprimer le grandiose, le magnifique, l'harmonieux, à qualifier en termes enthousiastes des choses en soi minimes... Par une cause inconnue, probablement en partie par suite de lectures exclusivement romantiques (2), Flaubert possédait un grand nombre de mots beaux, harmonieux, vagues, exprimant de la réalité certaines abstractions faites pour plaire plus que les choses aux

(1) Gidel : *Histoire de la littérature française*.

(2) C'est une erreur : Flaubert lisait surtout les classiques et n'admirait qu'eux, comme nous l'avons dit plus haut. Voir *Son Esthétique*.

sens et à l'esprit humains. Il s'était empli l'oreille de cadences sonores, l'intelligence d'images démesurées, d'adjectifs exaltés et amples, de rutilantes visions verbales. » Enfin il prétend que « dans *Salammbô* et dans la *Tentation*, c'est le verbe, le nombre de la période, l'éclat et le mystère des images qui sont primitifs, et non les incidents ou les scènes évidemment choisis de façon à donner lieu à d'admirables phrases. » Il est regrettable que ce critique, obéissant à son procédé scientifique, ait voulu tout systématiser chez Flaubert, les idées et les personnages, la facture de la phrase et le vocabulaire. Cette systématisation outrancière l'a naturellement poussé à des erreurs et à des exagérations.

Le talent descriptif de Flaubert se manifeste, peut-on dire, d'un bout à l'autre de *Salammbô*. « L'antiquaire et le peintre, unis ensemble, ne se ménagent ni l'un ni l'autre. Ajoutez à cette somptuosité de bâtiments, de meubles, de bijoux et d'armures, des pages consacrées à la religion, à la tactique ; des descriptions du sol africain. » (1)

Le réalisme, si vivace dans *Madame Bovary*, pousse ici le bout de l'oreille en divers endroits. Ainsi, à propos du combat livré par Amilcar aux Mercenaires, le romancier montre le champ de bataille couvert de cadavres, décrit la nature et la forme des plaies et blessures, l'état de décomposition des morts. C'est un tableau sanguinaire et horrible. Une scène plus affreuse et qui touche au monstrueux, est celle qui se passe dans le défilé de la Hache où sont enfermées les troupes de Spendius. « Imaginez une armée de quarante mille hommes dévorant les animaux, les mulets, et, après neuf jours de souffrance, en venant à manger leurs propres morts. Ce sont les Garamantes qui commencent et qui donnent le signal

(1) Gidel, *op. cit.*

de ce festin de cannibales. Bientôt on n'attend plus que le voisin soit mort pour le manger ; on le tue, si on est le plus fort... Une grande scène de lions dévorants et de chacals rapaces achève le spectacle effroyable de ce charnier... » (1)

Pour finir, quelques mots sur les caractères des personnages. Tous sont également dignes d'éloges. D'abord Salammbô, cette fleur de civilisation payenne, pétrie de religion et de patriotisme, se dévouant pour reprendre le voile sacré, attirée vers Mathô et néanmoins souhaitant sa mort. « Si elle va se livrer à Mathô, dit M. Zola, c'est sur les conseils de Schahabarim ; elle entend sauver son pays et ses dieux, rien de plus. Il n'entre nul désir dans son acte ; à peine comprend-elle. » — Ensuite le Lybien, avec la simplicité sauvage de ses passions, aimant et haïssant à l'excès, tourmenté, lui aussi, tour à tour par son amour et par sa haine pour la belle Carthaginoise. — Enfin Spendius, le type du Grec rusé, inhabile dans les rangs, sachant combiner des plans de défense ou des machines de guerre, mais incapable de rien conduire ; fort dans le silence et le secret, au point de risquer sa vie et d'accomplir des actions héroïques ; mais, dans une mêlée générale, perdant la notion exacte des choses.

Ajoutons que, sous le rapport moral, ce roman vaut mieux que *Madame Bovary*. Car, bien qu'on y parle ça et là d'ignominies, c'est toujours très gazé et jamais, me semble-t-il, présenté sous un jour séduisant. Le littérateur moraliste Saint-René Taillandier (op. cit.), après avoir commenté l'archéologie et la fable de l'œuvre, écrit : « La principale différence entre la fille du père Rouault et la fille d'Amilcar Barca, c'est que Salammbô est décidément somnambule. Sensuelle et extatique tout

(1) Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, tome IV.

ensemble, l'esprit chez elle n'a pas conscience des curiosités de la chair. »

Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de connaître le jugement d'un ami de Flaubert, Edm. de Goncourt. Emanant de cette source, il est insuspect d'hostilité et n'en est pas moins sévère : « *Salammbô* est au-dessous de ce que j'attendais de Flaubert. La personnalité si bien dissimulée de l'auteur dans *Madame Bovary*, transperce ici, renflée, déclamatoire, mélodramatique et amoureuse de la grosse couleur de l'enluminure. Flaubert voit l'Orient, et l'Orient antique, sous l'aspect des étagères algériennes. L'effort sans doute est immense, la patience infinie, et malgré la critique que j'en fais, le talent rare ; mais dans ce livre, point de ces illuminations, point de ces révélations par analogie qui font retrouver un morceau de l'âme d'une nation qui n'est plus. Quant à une restitution morale, le bon Flaubert s'illusionne, les sentiments de ses personnages sont les sentiments banaux et généraux de l'humanité, et non les sentiments d'une humanité particulièrement carthaginoise, et son Mathô n'est au fond qu'un ténor d'opéra dans un poème barbare. — On ne peut nier que par la volonté, le travail, la curiosité de la couleur empruntée à toutes les couleurs de l'Orient, il n'arrive par moments à un transport de votre cerveau, de vos yeux, dans le monde de son invention ; mais il en donne plutôt l'étourdissement que la vision par le manque de gradation des plans, l'éclat permanent des teintes, la longueur interminable des descriptions. — Puis une trop belle syntaxe, une syntaxe à l'usage des vieux universitaires flegmatiques, une syntaxe d'oraison funèbre sans une de ces audaces de tour, de ces sveltes élégances, de ces virevoltes nerveuses, dans lesquelles vibre la modernité du style contemporain.... et encore des comparaisons non fondues dans la phrase et toujours attachées par un *comme*, et qui me font l'effet de ces camélias faussement fleuris, et dont chaque

bouton est accroché aux branches par une épingle... et toujours encore des phrases de *gueuloir*, et jamais d'harmonies en sourdine, accommodées à la douceur des choses qui se passent ou que les personnes se disent. » (1) On me pardonnera d'avoir transcrit in extenso ce passage, malgré son étendue. Voulant être un interprète aussi fidèle que possible de la pensée d'autrui, surtout dans une question de cette importance, je n'ai rien pu retrancher.

III

La troisième publication du Rouennais est l'*Education sentimentale*. Il y raconte l'insuccès de deux destinées. Frédéric Moreau, homme médiocre, échoue pour avoir donné trop de place, dans son existence, à l'éternel féminin; son ami Deslauriers, travailleur probe, penseur austère, ne réussit pas davantage pour avoir été intransigeant avec ses idées et ses principes. « Gustave Flaubert, selon M. Zola, a voulu y peindre ce qu'il a eu sous les yeux, dans les années dont il parle, le continuel avortement humain, le recommencement sans fin de la bêtise. Le vrai titre du livre était *les Fruits secs*... livre formidable où la platitude est épique, où l'humanité prend une importance de fourmière, où le laid, le gris, le petit trônent et s'étalent. C'est un temple de marbre magnifique élevé à l'impuissance. »

L'ouvrage ayant comme sous-titre « Histoire d'un jeune homme », il est évident que le héros c'est Frédéric, uniquement dominé par ses sentiments et chez qui le raisonnement fait défaut. Nous ne parlerons donc que de lui. Au surplus, analyser un volume de cinq cents

(1) *Journal des Goncourt*, 6 mai 1891.

pages serait difficile et trop long. Qu'il nous suffise d'en donner un léger aperçu.

Moreau, à l'âge de dix-huit ans, ayant rencontré une femme d'une beauté raphaélesque, éprouve aussitôt pour elle une profonde passion. Le mari Jacques Arnoux, créature frivole, exerce différentes professions, mais son inconduite fait qu'il est souvent bien près de la banqueroute. Frédéric, devenu son ami, lui vient en aide à plusieurs reprises. En même temps, il tâche de gagner le cœur de Madame. Entre elle et lui s'établit une communion d'idées et de désirs, qui menace de se sensualiser. Mais l'épouse écarte toujours ce danger. De dépit, le jeune homme noue alors quelques liaisons passagères : avec la Rosannette Bron, qu'il abandonne à la suite d'une discussion où il a pris la défense de M^{me} Arnoux; avec la femme du député Dambreuse, qu'il allait épouser, le mari étant mort; mais le souvenir de M^{me} Arnoux, attaquée en sa présence, vient anéantir ce projet. Finalement, déconfiture du banquier, départ précipité des Arnoux, et Frédéric de chercher l'oubli dans d'autres bonnes fortunes. Un jour, bien des années plus tard, il reçoit la visite d'une personne vieille et voilée. C'était elle, qui, avec un cynisme incompréhensible, venait « le voir pour le rendre heureux ». Mais un effroi intérieur, la crainte, peut-être, de dégrader son idéal et l'impression d'innocence qui s'attachait dans son esprit à ce portrait, arrêta Frédéric; et ils se séparèrent pour ne se revoir jamais.

Observons d'abord que l'*Education sentimentale* est véritablement immorale. C'est un lupanar où l'on ne trouve aucun être chaste, où les malheureuses ont des allures, des poses et des paroles provocatrices, où tout vous induit en tentation, et où la luxure se présente sous ses aspects multiples. Dans ce roman, il n'y a pas un seul acteur, quelque peu important, dont la vertu ne succombe ou ne soit sur le point de suc-

comber; pas une figure complètement honnête qui reconforte un peu le lecteur. Même la jeune Louise Rocque révèle — naïvement il est vrai — à Frédéric ses sentiments pour lui, sort la nuit pour aller le voir et n'est pas éloignée de lui conseiller de l'enlever.

Ensuite, le caractère de M^{me} Arnoux, très sympathique au début dans la lutte qu'elle soutient contre les séductions de Moreau, renferme à la fin une contradiction, lorsqu'elle quitte la Bretagne où elle vit retirée, pour venir à Paris s'offrir à lui qu'elle a aimé silencieusement. Si elle a su rester dans son rôle d'épouse malgré les sollicitations pressantes et réitérées de Frédéric, comment admettre que, longtemps après, alors que la distance et les ans ont dû l'affermir dans sa fidélité conjugale et faire sortir de sa mémoire l'amoureux, comment admettre qu'elle vienne dans la grande ville pour le rendre heureux? Nous voyons là un manque de logique, illogisme qui n'existe pas dans la vie. Or, ne l'oublions pas, Flaubert est un peintre de la réalité : l'observation lui a donc fait défaut.

Une autre faute qui résulte de son réalisme et que nous avons déjà signalée dans *Madame Bovary*, c'est la minutie des détails. Il traîne les épisodes en longueur, les développe en tous sens, d'une façon superflue. Les moindres faits, des événements futiles sont souvent mentionnés. Parlant des imitateurs de Balzac, M. Brunetière dit : « Les uns ne s'évertuent qu'à refléter avec une puérile exactitude les moindres accidents de la réalité. M. Flaubert nous a donné, dans son *Education sentimentale*, le chef-d'œuvre de ce réalisme misanthropique. » (1)

Enfin nous devons blâmer la surabondance de renseignements historiques sur la révolution de 1848, qui par leur étendue et leur grand nombre nous semblent

(1) M. Brunetière : *Le roman réaliste en 1875.*

du remplissage (1); ainsi que les peintures de milieux multipliées et trop circonstanciées, par exemple la description de Fontainebleau et de ses environs.

Voici l'appréciation du critique ci-dessus nommé : « Ici, dans l'*Education sentimentale*, ayant commencé par éliminer de la réalité tout ce qu'elle peut contenir de généreux et de franc, il n'est pas étonnant qu'il ne nous ait rendu que ce qu'elle a de plat, de vulgaire et de laid. Le « sieur Arnoux » n'est pas le seul dans ce prétendu roman « qui côtoie la turpitude ». Hommes et femmes, ils en sont tous là. — Ajoutez que nul de nous ne fait bien que ce qu'il fait avec amour. La première vertu du poète comme du romancier, celle sans qui toutes les autres aussitôt diminuent de prix et risquent de tomber à rien, c'est l'universelle sympathie pour les misères et les souffrances de l'humanité. Peut-être n'y a-t-il d'œuvres vraiment maîtresses, que celles où le poète et le romancier mettent quelque chose d'eux-mêmes et dépensent un peu de leur cœur. Il faut savoir être dupe en ce monde, non seulement pour être heureux, mais encore pour être juste. Détester les hommes, s'enfoncer dans le mépris d'eux et de leurs actes, chercher avec une obstination maniaque l'envers — je ne dis pas des beaux, je dis des bons sentiments, — ce n'est peut-être pas la meilleure manière de réussir à les intéresser. »

Le 18 décembre 1875, G. Sand avait déjà écrit : « On est homme avant tout. On veut trouver l'homme au fond de toute histoire et de tout fait. C'a été le défaut de l'*Education sentimentale*. Ce défaut, c'était l'absence

(1) Il est vrai que, suivant M. Zola, la période historique de 1840 à 1852 était le cadre que l'auteur s'était assigné. « Pour cadre il prenait l'agonie lente et inquiète de la Monarchie de juillet, l'existence fiévreuse de la République de 1848, que coupaient les coups de feu de février, de juin et de décembre. » Mais nous répondrons que le cadre empiète sur le tableau.

d'action des personnages sur eux-mêmes. Ils subissaient le fait et ne s'en emparaient jamais. » Et, le 12 janvier 1876 : « Il y fallait ou une courte préface ou, dans l'occasion, une expression de blâme, ne fût-ce qu'une épithète heureusement trouvée pour condamner le mal, caractériser la défaillance, signaler l'effort. Tous les personnages de ce livre sont faibles et avortent, sauf ceux qui ont de mauvais instincts : voilà le reproche qu'on te fait, parce qu'on n'a pas compris que tu voulais précisément peindre une société déplorable qui encourage ces mauvais instincts et ruine les nobles efforts ; quand on ne nous comprend pas, c'est toujours notre faute. »

En ce qui concerne la forme, elle est encore d'une beauté sans tache, d'une délicate pureté, sans prétention ni recherche. Point de ces néologismes incompréhensibles, point de ces vocables techniques qui rendent hirsutes les élucubrations de nos décadents. Le style appartient au genre moyen ou tempéré, le seul qui convienne aux ouvrages destinés au public non initié à la littérature de chapelle, le seul qui représente le vrai bon goût, et grâce auquel les compositions de valeur pourront survivre.

Madame Bovary et *Salammbô* avaient eu un succès énorme lors de leur apparition. Il n'en fut pas de même de *l'Education*. Elle fut attaquée avec violence par quelques journaux ; mais le silence se fit bientôt autour d'elle, — ce qui peina le plus Flaubert, — et la vente en fut médiocre.

IV

La *Tentation de saint Antoine*, nous n'essayerons pas de la raconter : elle est inénarrable. Comme le titre l'indique, l'écrivain fait subir à l'ermite les mille séductions agréables ou hideuses, physiques ou intellectuelles auxquelles on puisse être soumis ; et, disons-le main-

tenant, il y fait preuve d'une merveilleuse faculté d'invention. « Reprenant la vieille légende des tentations du solitaire, dit Guy de Maupassant, il l'a fait assaillir non seulement par des visions de femmes nues et de nourritures succulentes, mais par toutes les doctrines, toutes les croyances, toutes les superstitions où s'est égaré l'esprit inquiet des hommes. C'est le défilé colossal des religions escortées de toutes les conceptions étranges, naïves ou compliquées, écloses dans les cerveaux des rêveurs, des prêtres, des philosophes torturés par le désir de l'impénétrable inconnu. » La conclusion de l'éprouvé est orgueilleusement ou follement prétentieuse : « O bonheur! bonheur! j'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer. » Où est celui qui oserait prononcer une telle parole, affirmer avoir vu ou compris la naissance de la vie, en dehors de la tradition mosaïque?

Sans critiquer l'œuvre dans chaque partie ni en faire ressortir les défauts, nous ne pouvons nous empêcher de noter telle erreur de raisonnement, telle invraisemblance. D'abord le Saint, à la vue des trésors que Satan a fait apparaître dans sa cabane, s'exclame : « Avec ce joyau-là, on gagnerait même la femme de l'empereur! » Une pensée si frivole, si immorale, surgirait-elle chez un ascète? Pourquoi Flaubert le fait-il parler ainsi? — Puis il écoute longtemps, et même avec quelque complaisance, les sollicitations machiavéliquement charmeuses de la reine de Saba. Mais, s'il y a des tentations qui répugnent à un religieux austère et qui auront sur lui le moins de prise, ce sont bien celles de la chair, le corps n'étant pour lui qu'une guenille, une prison de l'âme! — Enfin dans son entretien avec Apollonius, le héros se montre d'une belle naïveté, demandant à propos de celui-ci : « Quoi! il délivre des démons?... Comment! il ressuscite les morts?... Quoi! il devine l'avenir?... » Peut-on concilier cette crédulité en la puissance d'un

homme avec la foi ardente en Dieu? De plus, tantôt il refuse d'entendre Apollonius, lui ordonne de se retirer, tantôt il rit et discute avec lui. Il y a dans tout cela des contradictions qu'on ne doit pas supposer chez une personne sensée.

Un autre point à relever, c'est la vaste érudition dont le Rouennais fait étalage et qui transforme cet écrit en un cours de science, de mythologie et d'histoire des religions. Il fait successivement passer sous nos yeux, souvent avec amples explications, les dieux ou déesses d'Égypte, de Perse, d'Ephèse, de Grèce, etc.. Evidemment, cela témoigne un fonds remarquable de connaissance, mais communique au travail un ton désagréable, que ne parvient pas à masquer la rare beauté du style.

Celui-ci est châtié, élégant, et sent même trop la retouche. A une grande variété de tours dans la phrase, il joint la variété d'expressions; le vocabulaire est d'une richesse et d'une poésie exquises. Cette ciselure, ce souci de l'harmonie des mots, cette impeccabilité de la forme font de Flaubert le type du styliste. « Après avoir comme épuisé dans son *Education sentimentale*, déclare M. Brunetière, tout ce qu'il a pu trouver dans la langue de sonorités sourdes et comme affaiblies, il aime à entrechoquer dans sa *Tentation de saint Antoine*, tout ce que la langue peut lui fournir de sonorités bruyantes et assourdissantes. »

Le sujet, comme celui de *Salammbô*, lui permettait de donner libre carrière à son talent descriptif, puisque ce n'est qu'une série, ininterrompue en quelque sorte, de peintures et de tableaux. Aussi a-t-il utilisé les nombreuses ressources de son art, employé les diverses couleurs de son pinceau magistral.

Moralement parlant, notre opinion est la même que pour *l'Education*. Si la *Tentation* expose le vice, sous des aspects moins excitants et d'une façon moins permanente, en certains endroits elle frise l'obscénité.

Le principal disciple de Flaubert, le père des Rougon-Macquart, s'écrie à propos de la *Tentation* : « Jamais pareil soufflet n'a été donné à l'humanité. » Il est vrai qu'il voit partout chez son maître, jusque dans *Salammbô*, la mise en relief de l'imbécillité générale (1).

Ensuite, M. Zola apprécie en ces termes dithyrambiques la conception et la réalisation artistique de l'œuvre : « G. Flaubert, malgré les hésitations des lecteurs et l'ahurissement de la critique, s'y est montré supérieur, plus grand, et plus fort, au sommet. » Sans doute la juge-t-il si favorablement à cause de son respect filial : elle fut en effet, pour l'auteur, sa création préférée.

Nous avons parlé d'érudition. Disons maintenant comment Flaubert acquit cette vaste érudition ; nous apprendrons en même temps comment il travaillait et pourquoi il a relativement peu produit. Nous empruntons ces renseignements à M. Zola. « Il lisait un nombre considérable d'ouvrages... Souvent un ouvrage de cinq cents pages ne lui donnait qu'une note qu'il écrivait soigneusement ; souvent même l'ouvrage ne lui donnait rien du tout. On trouve ici une explication des sept années en moyenne qu'il mettait à chacun de ses livres ; car il en perdait bien quatre dans des lectures préparatoires. Il était entraîné, un volume le poussait à un autre, une note au bas d'une page, le renvoyait à des traités spéciaux, à des sources qu'il voulait dès lors connaître, si bien qu'une bibliothèque finissait par y passer... Les notes de Bouvard et Pécuchet par exemple faisaient un paquet considérable, une montagne de papiers que nous avons vu sur sa table pendant les dernières années. Il y aurait eu la matière d'au moins

(1) Qu'il y ait satire dans *Bouvard et Pécuchet*, nous l'accordons, — satire mauvaise, injuste, on le verra ; — mais comment en trouver, avec a meilleure volonté, dans *Salammbô* ?

dix volumes in-octavo. Chaque page de notes devait souvent se résumer en une phrase. C'était simplement de la matière exacte, dont il devait tirer la quintessence. On comprend alors quelle terrible besogne, quel effort il avait à faire pour arriver à ce résumé, d'autant plus qu'il le voulait dans une langue parfaite. »

V

Nous connaissons le romancier. Voici le conteur. Quoiqu'il n'excelle pas dans ce genre, il nous paraît là préférable, parce qu'il peut être mis en toutes les mains, et parce qu'il y dépouille le vêtement d'érudit que nous lui avons vu. Au reste, qui dit conte, dit simplicité, à moins naturellement que n'intervienne le merveilleux ou l'abstrait. Dans ses trois sujets, Flaubert est resté fidèle à la tradition du genre simple : simplicité d'idées, simplicité d'expressions, tels sont les deux caractères du présent volume.

M. Brunetière, dans son article *L'érudition dans le roman*, s'est montré, à notre avis, trop sévère (je cite) : « Nous retrouvons M. Flaubert tel que nous le connaissons de longtemps, et c'est précisément, c'est surtout de quoi nous nous plaignons... Ce sont des paysages, des scènes entières, des visages connus qu'ils nous rappellent, ces *Trois Contes*; les mêmes dessins sur les mêmes fonds, les mêmes tableaux dans les mêmes cadres, et ceci c'est la marque d'une invention qui tarit. » Selon nous, les vagues ressemblances que l'éminent critique trouve entre *Un cœur simple* et *Madame Bovary*, ainsi que les quelques points d'érudition communs à *Hérodias* et à *Salammbô*, ne suffisent pas pour justifier la rigueur excessive de ce jugement.

Le premier, *Cœur simple*, nous montre une domestique qui se dévoue entièrement pour ses maîtres d'abord, puis pour son neveu, s'assimile toutes leurs peines, partage chaque tourment, trouvant naturel ce sacrifice de son

être. Dans le deuxième conte, *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, l'auteur narre l'histoire de cet homme qui, autre Œdipe, tue involontairement père et mère, et, pour se punir, s'impose mille privations, abandonne trône et fortune pour vivre en mendiant et, finalement transfiguré, meurt dans le triomphe du Christ.

Le troisième, *Hérodiad*, est l'imitation du sujet biblique, la décollation de saint Jean-Baptiste. Le tétrarque Hérode-Antipas, pour satisfaire le caprice de Salomé dont il est devenu amoureux et qui est fille d'Hérodiad, ordonne la décapitation du précurseur du Messie. Hérodiad, à qui le Saint avait reproché son adultère, avait conseillé à sa fille d'exiger la mort du prédicateur.

Quant à la forme, elle est, répétons-le, adéquate au sujet.

Edité en avril 1877, le volume fut généralement bien accueilli; la plupart des journaux furent favorables. Ajoutons que chronologiquement *Saint Julien* arrive le premier; *Cœur simple* fut terminé en septembre 1876; enfin *Hérodiad*, commencé en octobre de cette année, fut achevé en février 1877.

Comme on peut en juger par notre analyse, les œuvres de Flaubert se divisent, au point de vue du style, en trois catégories. *Madame Bovary* et *Salammbô* appartiennent au genre pompeux, qui se distingue par le tour un peu maniéré de la phrase, par le rythme et la cadence, en un mot par la poursuite visible de l'effet. Dans le genre moyen se rangent *l'Éducation sentimentale* et la *Tentation de saint Antoine*, où l'on trouve encore de l'ampleur et une certaine sonorité. Enfin, dans le genre simple, il faut placer *Trois Contes*; ce qui le caractérise, c'est son laisser aller, l'absence de l'artificiel tel qu'il existe dans le premier genre.

Mais partout et toujours chez Flaubert, on constate une grande fécondité d'imagination, une abondante variété de tours et une richesse étonnante d'expressions.

VI

Il nous reste à étudier les œuvres posthumes et la correspondance du célèbre prosateur.

Commençons par *Bouvard et Pécuchet*, roman incomplet quoique volumineux. Bouvard et Pécuchet, tous deux employés, s'étant liés d'amitié, décident, quelque temps après, alors que le premier vient de faire un héritage important, de se retirer à la campagne, sitôt que Pécuchet, copiste au ministère de la marine, aura obtenu sa pension. Celui-ci apportera ses économies, l'autre ses deux cent cinquante mille francs. Le moment arrivé, ils achètent à Chavignolles-lez-Caen, dans le Calvados, une propriété consistant en une ferme avec une manière de château et un jardin, et s'y installent. Là, ils se livrent successivement à l'agriculture, au jardinage, à l'arboriculture; mais ils échouent en tout, malgré beaucoup de travail et de dépenses.

Dégoûtés des soins de la terre et attribuant cet échec à leur manque de connaissances, ils abordent le terrain de la science, étudiant tour à tour chimie, anatomie, physiologie, médecine, hygiène, astronomie et géologie. Ils réservent une de leurs chambres à l'organisation d'un musée, et, pour le constituer, font des fouilles, lisent des ouvrages, écrivent pour avoir des renseignements et voyagent harnachés en touristes. Le portrait qu'en trace Flaubert, la narration de leurs exploits rappellent le *Tartarin* de M. Daudet qui pourrait bien en procéder.

Après la géologie, viennent l'archéologie, l'histoire grâce à laquelle ils relèvent, — quand ils se consacrent à la littérature, — des anachronismes dans certains romans de Dumas fils et de W. Scott. Puis ils passent à la grammaire, à l'esthétique, à la politique et à l'économie politique. On leur fait même apprendre la gymnastique! Vous voyez quelle absurdité pour ces vieux bonshom-

mes. Il est vrai que l'écrivain n'y regarde pas de si près, puisque, dans son livre, tout est absurde à dessein. Jugez combien il les rend ridicules, lorsque, à propos du magnétisme, il montre Pécuchet mettant, comme moyen de magnétisation, le nez de ses sujets dans sa bouche et aspirant leur haleine pour tirer à lui l'électricité ! Il serait, certes, difficile de trouver chose plus grotesque.

Les héros s'occupent ensuite de magie, de philosophie, de religion, et entreprennent l'éducation de deux enfants, sur lesquels ils expérimentent leur beau système, et dont naturellement ils ne parviennent à rien faire de bon (1).

Ici s'arrête l'épopée; elle est donc inachevée. Les quelques notes ajoutées en post-scriptum prouvent que le romancier voulait, après d'autres aventures, présenter Bouvard et Pécuchet reprenant leur métier de copiste.

Demandons-nous maintenant quel a été son but. Guy de Maupassant affirme qu'il a voulu faire, pour le domaine scientifique et littéraire, ce qu'il avait fait dans la *Tentation de saint Antoine* pour les philosophies et les croyances anciennes, et que le titre aurait pu être: du défaut de méthode dans l'étude des connaissances humaines. Dans cette hypothèse, le Rouennais aurait cherché à démontrer par cette Babel moderne que, sans méthode suivie et rationnelle, il est impossible de rien saisir ni comprendre dans les sciences et d'arriver à aucune vérité. — Il nous semble que Maupassant est dans l'erreur. Car, d'une part, étant donné le mépris de Flaubert pour les hommes sauf pour une petite élite, il est peu probable qu'il ait daigné établir que sans méthode on est condamné à la nullité. D'autre part,

(1) • Je veux montrer que l'éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand' chose, et que la nature fait tout ou presque tout » écrit Flaubert, le 8 janvier 1880, à Maupassant, auquel il demandait, à cet effet, des renseignements bibliographiques.

l'échec des anciens copistes est dû non pas uniquement à leur défaut de méthode, mais aussi à leur incapacité et à la contradiction que renferment les principes formulés sur une matière par des penseurs différents.

Voici des spécimens de leur bêtise. « Le printemps venu, Pécuchet se mit à la taille des poiriers. Il n'abattit pas les flèches, respecta les lambourdes, et s'obstinant à vouloir coucher d'équerre les duchesses qui devaient former les cordons uni-latéraux, il les cassait ou les arrachait invariablement. » (Ch. II.) Un peu plus loin : « Ils avaient sacrifié les asperges pour bâtir à la place un tombeau étrusque, c'est-à-dire un quadrilatère en plâtre noir ayant six pieds de hauteur et l'apparence d'une niche à chien. » Ce dernier texte prouve non seulement l'étroitesse de leur esprit, mais encore leur mauvais goût. Enfin un passage sur la physiologie, ch. III : « Afin de produire artificiellement des digestions, ils tassèrent de la viande dans une fiole où était le suc gastrique d'un canard, et ils la portèrent sous leurs aisselles durant quinze jours sans autre résultat que d'infecter leurs personnes. On les vit courir le long de la grande route, revêtus d'habits mouillés et à l'ardeur du soleil. C'était pour vérifier si la soif s'apaise par l'application de l'eau sur l'épiderme. »

C'en est assez sur leur incapacité. Parlons de la seconde cause de leur échec, des divergences d'opinions entre savants. A propos du jardinage, ch. II : « Pour la marne, Puvis la recommande; le manuel Boret la combat. » A propos de l'hygiène, ch. III : « Ils achetèrent le traité de Becquerel où ils virent que le porc est en soi « un bon aliment », le tabac d'une innocence parfaite, et le café « indispensable aux militaires ». Jusqu'alors ils avaient cru à l'insalubrité des endroits humides. Pas du tout ! Casper les déclare moins mortels que les autres. » Et à propos de l'histoire, ch. IV : « Tite-Live attribue la fondation de Rome à Romulus. Salluste en fait honneur aux

Troyens d'Enée .. Sénèque affirme qu'Horatius Coclès s'en retourna victorieux, et Dion qu'il fut blessé à la jambe. » Et ces exemples, on pourrait les multiplier.

Il appert de là que l'intention de Flaubert n'a pas été de montrer que sans méthode on n'arrive à rien. Aussi préférons-nous l'avis de M. de Vogüé, selon lequel l'écrivain, s'apercevant que sa raison, qu'il croyait infail-
lible, trébuche à chaque pas, en démasque la faiblesse : « Il conçoit pour les hommes et pour leur raison un effroyable mépris, il le déverse dans son livre, dans l'Iliade grotesque du nihilisme, *Bouvard et Pécuchet*. Ecce homo ! Bouvard, voilà l'homme tel que l'ont fait le progrès, la science, les immortels principes, sans une grâce supérieure qui le dirige : un idiot instruit qui tourne dans le monde des idées comme un écureuil dans sa cage. » (1) Cette dernière phrase donne bien la note exacte de l'œuvre. Parlant du nihilisme de Flaubert et du pouvoir meurtrier de la pensée, M. Bourget abonde dans ce sens et appelle *Bouvard et Pécuchet* « bouffonnerie philosophique où il analyse comme au microscope les ravages accomplis par la science sur deux têtes que rien n'a préparées à recevoir la douche formidable de toutes les idées nouvelles. » (2)

Chose décourageante, nous y voyons que nous ne pouvons être sûrs de rien ; il nous fait toucher du doigt notre impuissance à connaître la vérité, voire à en posséder la moindre portioncule, puisque ce qui est affirmé par les uns, est nié par d'autres. Ce pessimisme peut se résumer dans le mot de Bouvard, ch. III, causant astronomie : « La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut

(1) M. de Vogüé : *Le roman russe*.

(2) P. Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*.

découvrir » ; ou dans cette parole dite au cours d'une discussion sur les belles-lettres, ch. V : « La moralité de l'art se renferme pour chacun dans le côté qui flatte ses intérêts. On n'aime pas la littérature » ; — ou encore dans cet anathème provoqué par le coup d'Etat du 2 décembre 1851 (loc. cit.) : « Le progrès, quelle blague ! » — « Et la politique, une belle saleté. »

Et ce scepticisme, cette incertitude, cette désespérance s'étendent sur tout ce que l'homme peut aimer. Il est conséquemment permis de dire que cette œuvre est le cri de rage d'une raison cherchant en vain le Vrai. Suivant l'expression même de l'auteur, il y a craché le fiel qui l'étouffait.

M. Zola a tort en déclarant que, malgré la joie de Flaubert à clouer le laid et le bête dans ses compositions, ce lui est parfois corvée abominable, « car le lyrique qui est en lui, l'autre lui-même, pleure de dégoût et de tristesse d'être ainsi traîné, les ailes coupées, dans la boue de la vie, au milieu d'une foule de bourgeois stupides et ahuris. » Qui l'obligeait à remplir ce rôle de ministre public en face de l'imbécillité humaine ? Pourquoi rester dans la compagnie de ces pleutres bourgeois, ou plutôt pourquoi y aller ? Le fait est que ce romantique déclassé, ce lyrique déchu était attiré par la laideur et la stupidité (1).

Le deuxième trait du flaubertisme, le réalisme, se manifeste également à plusieurs reprises. Ainsi ch. II :

(1) Le 15 janvier 1876, G. Sand lui donnait le sage conseil suivant : « Garde ton culte pour la forme ; mais occupe-toi davantage du fond. Ne prends pas la vertu vraie pour un licu commun en littérature. Donne lui son représentant, fais passer l'honnêteté et le fort à travers ces fous et ces idiots dont tu aimes à te moquer. Montre ce qui est solide au fond de ces avortements intellectuels ; enfin quitte le convenu des réalistes et reviens à la vraie réalité, qui est mêlée de beau et de laid, de terne et de brillant, mais où la volonté du bien trouve quand même sa place et son emploi. » C'est ce que nous avons dit au commencement de cette étude, en parlant de la vérité dans l'art.

« Pécuchet ne tolérait pas qu'on perdît l'urine ; il supprima les lieux d'aisances. On apportait dans sa cour des cadavres d'animaux dont il fumait ses terres. Leurs charognes dépecées parsemaient la campagne. Bouvard souriait au milieu de cette infection. » Au chapitre III, au sujet d'une expérience physiologique faite par nos chercheurs, nous lisons : « Pécuchet retira ses habits afin de ne pas gêner la perspiration, — et il se tenait sur le plateau de la balance — complètement nu, laissant voir, malgré la pudeur, son torse très long pareil à un cylindre, avec des jambes courtes, les pieds plats et la peau brune. Sanctorius (1), l'inventeur de cette loi, employa un demi siècle à peser quotidiennement sa nourriture avec toutes ses excréations... » Lorsqu'ils pratiquaient la médecine, cap. cit. « ils avaient pris la mode nouvelle d'introduire des thermomètres dans les d.... » (2) Au ch. VIII, nous les voyons occupés à soigner une vache par des procédés magnétiques. « Les gargouillements que l'on entendait dans le ventre de la vache, provoquèrent des borborygmes au fond de ses entrailles. Elle émit un v... Pécuchet dit alors : « C'est une porte ouverte à l'espérance, un débouché peut-être. » Le débouché s'opéra, l'espérance jaillit dans un paquet de matières jaunes avec la force d'un obus. » Citons, en dernier lieu, le passage relatif à la dévotion dans laquelle ils sont tombés et à l'ascétisme sévère auquel ils ont recours ; « Pécuchet nu jusqu'au ventre, avec le martinet aux habits, se frappait les épaules doucement, puis s'animant, retira sa culotte, cingla ses f... et tomba sur une chaise hors d'haléine. »

(1) Médecin italien (1561-1626). Il prétendait trouver la cause de la santé et des maladies dans la manière dont se fait la transpiration, et se pesait chaque jour afin de calculer les déperditions que subit le corps humain.

(2) Je ne puis indiquer que la première lettre des mots messéants.

A en juger par ces fleurs de rhétorique, qui ne sont pas les seules à relever, c'est à bon droit qu'on regarde Flaubert comme le créateur du naturalisme.

Nous devons en passant noter un exemple frappant d'impressionnisme. Ce genre consiste, chacun le sait, à communiquer au lecteur, par un habile choix et une heureuse disposition des mots, les sensations qu'il éprouverait devant l'objet ou le fait décrit. A cet égard, l'écrivain nous semble avoir parfaitement réussi la description d'un incendie à la ferme Bouvard, ch. II : « Sous les flammes dévorantes la paille se tordait avec des crépitations, les grains de blé vous cinglaient la figure comme des grains de plomb. Puis la meule s'écroulait par terre en large brasier, d'où s'envolaient des étincelles ; et des moires ondulaient sur cette masse rouge qui offrait dans les alternances de sa couleur des parties roses comme du vermillon, et d'autres brunes comme du sang caillé. » Quelles que soient les préventions qu'on nourrisse contre le genre impressionniste, il faut reconnaître que, dans ce tableau analytique, le but est atteint et l'effet produit, volontairement ou non. L'incendie se dresse devant nous, visible ; nous en suivons des yeux les modifications et les ravages. Il est regrettable que, chez nos contemporains, semblable résultat soit rarement obtenu.

Quant aux personnages du roman, ils n'ont ni vraisemblance, ni logique dans leurs actions, ni raison dans leur conduite. Flaubert a forcé la note. Comment admettre que deux bonshommes avancés en âge se déterminent à étudier et parcourent le cercle immense du savoir humain ? Que de lectures auraient exigées leurs connaissances supposées, leurs longues discussions philosophiques et religieuses ! Que d'années ils auraient dû y consacrer, et combien trop courte eût été leur vie entière, loin que leur vieillesse y ait pu suffire ! Les voyez-vous aussi gymnastiquant, ces barbons cacochymes ! La thèse

pèche donc par la base, elle est fautive et même impossible : il s'ensuit que les héros sont bien peu intéressants.

En ce qui concerne la forme, *Bouvard et Pécuchet* est écrit partie style *Tentation*, partie style *Trois Contes*. C'est spécialement, toutefois, le style simple qui domine. Pas de phrases sonores ni de périodes cadencées : en un mot, simplicité de forme et d'expressions, — hormis, au début, quelques termes d'agriculture. Ajoutons pour finir que, moralement parlant, le volume n'est pas à conseiller, d'abord à cause de son pessimisme désolant, ensuite à cause de certains détails scatologiques.

(*A suivre*)

J. FLEURIAUX





NUIT DE SYMBOLE

à M^{lle} J. V.

NOUS arrivions des plateaux déserts de la Fagne. La nuit était venue, nuit de rêves mystiques, opalisée dans la crudité des clartés lunaires. Et nous marchions, silencieux, pourtant oppressés par notre silence, nous marchions à travers l'étendue morne, vers le Fleuve que présageait là-bas une large bande sombre, rayant devant nous la campagne.

Les ramures noires, dessinant cette région d'obscurité, étaient le couronnement de taillis épais, dévalant aux deux rives du Fleuve. Lui ne se montrait pas encore, car ses eaux se creusaient une couche profonde, défendue par des pentes raides.

Des bruyères que nous traversions montait un parfum sauvage — les tissus d'un brouillard léger s'accrochaient aux touffes basses des genêts. Dans la campagne morne, dans le ciel impassible — régions sœurs en la solitude de cette nuit vague, noyant les horizons — un Etre seul paraissait vivre. Et nous allions vers lui, vers l'Astre infiniment pur, comme vers l'ostensoir grandiose de l'Idéal. Astre sacré! en notre âme chantait le cantique de ton rayonnement doux, de ta gloire sereine. Tu n'avais pas l'orgueilleux éblouissement d'un soleil inso-

lemment triomphateur, mais tu t'évoquais pour nous simplement belle, et toute virginale, o Lune isolée au firmament !

Une dégradation de lumière pâlisante l'auréolait, émanente. Vraiment, n'était-ce pas vers le regard de Dieu que nous allions : vers l'*Idéal*? Il nous attirait de sa magnificence intime, de son infini. Toutes nos pensées nobles, tous nos héroïsmes y tendaient. Il nous paraissait le refuge suprême de notre jeunesse, angoissée par le présent, nostalgique d'un passé ou d'un avenir plus grands.

La bande sombre, rayant la campagne, se rapprochait de nous, et par l'approche se creusait davantage. Au delà, la bruyère se perpétuait indéfinie, étendait sa solitude noyée de brume bleutée sous la solitude des cieux. Mais nous étions séparés d'elle par la région d'obscurité, et cela nous effrayait. Nos regards suivaient l'effondrement du vide devant nous, à mesure de notre approche, et voici que soudain, par une coupée ravineuse au flanc de la colline roide, s'offrit le mystérieux aspect du Fleuve. L'énorme courbe qu'il décrivait devant nous n'en laissait voir qu'une partie resserrée, s'amincissant aux deux bouts, pareille à un croissant. Et cette eau profonde, sombre, réfléchissant comme un miroir de jais les blanches clartés lunaires, semblait d'un lac perdu dans les profondeurs de quelque cratère oublié.

Une sente filait devant nous, gagnant en pente raide le fond de la vallée. Il fallut s'y engager. Peu à peu se déroba le firmament derrière la colline d'en face qui paraissait s'élever à mesure de notre descente. Puis s'échancha l'astre lui-même. Nous nous arrêtâmes pour le contempler encore, et repartîmes, confiants dans notre jeunesse et dans l'espoir de le revoir bientôt, lorsque, la vallée franchie, nous reprendrions par les hauteurs des plateaux déserts, notre marche vers son attirante lumière.

Notre descente fut rapide et pénible. Roulant ses reflets glauques dans l'obscurité brumeuse des fonds, déjà le Fleuve était à nos pieds. Nos enthousiastes ardeurs s'émuoussaient aux difficultés que nous rencontrions, et le Fleuve aux eaux lentes, mais profondes et entraînantes, nous retint longtemps, tandis que notre nacelle luttait pour le franchir. Enfin, le « *Fleuve des passions premières* » fut traversé; nous atteignîmes l'autre rive. Un fourré de ronces épaisses la bordait : disposées en grosses touffes rapprochées, elles se parsemaient dans un sol rocailleux. Nous allions d'un buisson à l'autre, ne voyant nulle issue, retenus à tout moment par les épines qui nous déchiraient le visage. Dégagés des unes, nous étions repris par les autres. Ensanglantés et sans forces, nous parvînmes enfin à sortir de l'épais fourré, sans réelles blessures, mais affaiblis par notre marche douloureuse et les vêtements lacérés. *Et ces perpétuels arrêts, ces égratignures vives et toujours renouvelées, énervant nos énergies d'ardente jeunesse, figuraient bien pour nous les mesquineries sordides, germées au contact des premiers intérêts de la vie agissante, lorsque disparaissent déjà les généreux désintéressements, dispersés par les intrigues ambitieuses, l'amour du lucre, les jalousies basses, et tous les destructeurs de l'Idéal.*

Les « premières passions », « les intérêts », voici que nous les avons rencontrés. Et pourtant, malgré toutes les difficultés subies, et que nous pensions vaincues — que d'autres, plus insurmontables, se dressaient encore devant nous! La lumière de là-haut nous attirait toujours d'une attirance qui pénétrait notre être, comme une force aimantée. Des lueurs d'Idéal brillaient au-dessus de nous, aux sommets des collines sombres. Elles brillaient, et nous rêvions d'aller encore vers l'astre dont elles émanaient. Chimères!

Pendant que pleins d'enthousiasme nous étions descendus dans la mystérieuse vallée, tandis que nous

combattions, toujours moins forts, les difficultés de la route, notre vingtième année avait sonné. Et la pente adverse de la vallée de notre vie était trop raide, — nos forces et nos courages n'étaient-ils pas trop énervés, pour que nous puissions espérer reprendre jamais notre marche vers l'Idéal?

E. C. W.

Hastières, Août 1895.





PETITE CHRONIQUE

L'Odéon vient de représenter, parmi des acclamations triomphales, *la Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam. Ce drame, joué pour la première fois, au Théâtre du Vaudeville, en 1870, et défendu alors par les hauts artistes et écrivains Wagner, Banville, Gautier, Listz, Leconte de Lisle, Dumas, France, était resté incompris de la foule, méconnu de la critique, et, dès la cinquième soirée, avait été interdit par la censure, « comme blessant pour la dignité et la moralité du public de la Bourse et des boulevards ».

Justice est faite enfin à l'œuvre. « Nous avons le temps d'attendre » avait écrit fièrement Villiers. Et cette autre chose « qu'il préférerait à la célébrité, cette gloire qui, disait-il « viendra nous trouver d'elle-même et à son heure, sans que nous ayions à faire un pas vers elle, si réellement nous en sommes dignes », la voilà venue. Pourquoi faut-il que la mort trop pressée ait volé au pauvre grand Villiers le spectacle de sa revanche ?



M. Anatole France, prince du scepticisme contemporain, risque dans un journal parisien, ces judicieux paradoxes politiques :

« Une nation ne souffre pas plus d'une bataille perdue qu'un homme robuste ne souffre d'une égratignure reçue dans un duel à l'épée. C'est une atteinte qui ne doit causer qu'un trouble passager dans l'économie et un affaiblissement réparable. Il suffit, pour y remédier, d'un peu d'esprit, d'adresse et de sens politique. La première habileté, la plus nécessaire, et certes la plus facile, est de tirer de la défaite tout l'honneur militaire qu'elle peut donner. A bien prendre les choses, la gloire des vaincus égale celle des vainqueurs, et elle est plus touchante. Il convient, pour rendre un désastre admirable, de célébrer le général et l'armée qui l'ont essuyé, et de publier ses beaux épisodes qui assurent la supériorité morale de l'infortune. Il s'en découvre dans les retraites même les plus précipitées. Les vaincus doivent donc tout d'abord orner, parler, dorer leur défaite, et la marquer des signes frappants de la grandeur et de la beauté. On voit dans Tite-Live que les Romains n'y manquèrent pas et qu'ils ont suspendu des palmes et des guirlandes aux glaives

rompus de la Trebia, du Trasimène et de Cannes. C'est le premier art des vaincus... Un gouvernement qui présente la défaite dans des conditions esthétiques rallie à l'intérieur l'opinion des patriotes et se rend intéressant aux yeux de l'étranger. Ce sont là des résultats assez considérables. En 1870, il ne tenait qu'à vous, Français, de les obtenir. Si, à la nouvelle du désastre de Sedan, le Sénat et la Chambre des députés avec tous les corps de l'Etat avaient, en grande pompe, unanimement félicité l'Empereur Napoléon III et le maréchal de Mac-Mahon de n'avoir point, en donnant la bataille, désespéré du salut de la patrie, ne croyez-vous pas que le peuple français aurait tiré du malheur de ses armes une gloire éclatante? »



Deux portraits par M. Henri de Régnier :

L'Abbesse

Fière et triste à jamais qu'un Dieu soit mort pour elle,
En échange du sang répandu sur la croix,
Sa jeunesse a donné par amour et par choix
Du Seigneur sa beauté que le Seigneur fit belle.

Elle a vécu longtemps, humble, chaste et fidèle
Dans la blanche cellule et les cloîtres étroits.
Mais ses sœurs, à son tour, voulurent que leurs fois
S'en remissent en paix à sa sainte tutelle.

La bure vêt son corps que le linge embéguine;
Le jeûne a macéré sa figure sanguine;
Son doigt suit sur la page entr'ouverte à ses yeux

La majuscule ornée et la lettre onciale,
Tandis qu'à l'autre main, où luit l'anneau pieux,
Se recourbe et fleurit la Crosse abbatiale.

Le Courtisan

L'homme est peint à mi-corps en son cadre d'or roux
Et regarde du fond de l'ombre qu'il éclaire
Du regard de ses yeux dont sa bouche sait taire,
Ironique, la joie, ou calme, le courroux.

Le front est haut, avec des sourcils de jaloux
Hérissés d'un poil brun qu'une ride resserre,
Le nez astucieux évente, guette et flaire;
La main longue est sans bague et l'habit sans bijoux.

Au coin du vieux tableau, à gauche, encore, on voit
L'inscription grattée et qui jadis fit foi
Des titres qu'il tirait des biens dont il fut maître;

Et cet homme inconnu dont nul ne sait le nom
A la cour du grand Roi, naguère, a fait, peut-être,
Saluer bas Dangeau et pester Saint-Simon.



L'Empereur Guillaume II vient de décerner le prix Schiller au poète E. de Wildenbruch, favori des Hohenzollern. Il avait écarté Gerhardt Hauptmann, ce qui n'étonnera point. Mais certains s'étonneront peut-être que cet impérial autogobiste ne se soit pas couronné lui-même.



La Royal Academy de Londres, veuve de son président Millais, vient d'élire en son remplacement le peintre E.-J. Pointer, né à Paris, en 1836, et membre de l'Academy depuis vingt ans.

M. D.





TABLE DES MATIÈRES

Second semestre de l'année 1896

Livraison du 15 Juillet

	Pages
I. Chronique historique (<i>fin</i>), ALFRED DE RIDDER	5
II. <i>Aux Martyrs de la Guerre des Paysans</i> , FRANZ VAN CAENESEM	14
III. Les deux maisons, LÉON SAHEL	19
IV. <i>Au bord de l'autel</i> , MARTIAL DESMIER DE CHENON	28
V. Giambattista Tiepolo, WILLIAM RITTER	29
VI. <i>La foi naturelle</i> , HECTOR HOORNAERT	44
VII. Par la route (<i>suite</i>), RAYMOND LEHODEV	50
VIII. Petite Chronique, M. D.	71
IX. Les Livres	73

Livraison du 15 Août

I. Giambattista Tiepolo (<i>fin</i>), WILLIAM RITTER	75
II. <i>Chansons de l'eau</i> , JEAN M.	87
III. Reminiscences, M. BIERMÉ	89
IV. <i>Les Oiseaux du Troubadour</i> , HENRY BORDEAUX	94
V. Notes sur la procédure parlementaire (<i>fin</i>), GEORGES VAN DEN BOSSCHE	97
VI. <i>Jeune femme</i> , AUGUSTE LEFÈVRE	111
VII. Choses universitaires : Les Chansons d'étudiants dans les Universités allemandes, A. THIÉRY	112
VIII. <i>Mélancolie</i> , HENRI DEMAIN	130
IX. <i>Esquisses printanières</i>	131
<i>Profil de vieux</i>	132
<i>Extrême Onction</i> , VICTOR LUYSSSEN	133
X. Petite Chronique, M. D.	134

Livraison du 15 Septembre

I. Regards au dedans et au dehors (<i>fin</i>), H. CARTON DE WIART	139
II. <i>Jeunes filles</i> , LÉON SAHEL	164
III. Sœur Angèle, ERNEST PÉRIER	171

	Pages
IV. <i>Jeune chagrin</i> , BARONNE DE BOUARD	194
V. <i>Sur la Route (fin)</i> , RAYMOND LEHODEX	196
VI. <i>Petite Chronique</i> , M. D.	211
VII. <i>Les Livres</i> ,	214

Livraison du 15 Octobre

I. <i>Sœur Angèle (fin)</i> , ERNEST PÉRIER	215
II. <i>Dans le Désert</i> , HENRI DEMAIN	230
III. <i>Canutte</i> , PAUL AMAURY	231
IV. <i>Etude grecque</i> , LÉON SAHEL	245
V. Quelques noms et quelques faits à propos de la Guerre des Paysans, l'Abbé VAN CAENEGEM	247
VI. <i>Des fleurs sur l'eau</i> , FRANZ SOUDAN	275
VII. <i>Petite Chronique</i> , M. D. et J. S.	277

Livraison du 15 Novembre

I. Quelques mots et quelques faits à propos de la Guerre des Paysans (<i>fin</i>), l'Abbé VAN CAENEGEM	283
II. <i>Automne</i> , FRANZ ANSEL	301
III. Monseigneur d'Hulst, FIRMIN VANDEN BOSCH	303
IV. <i>Enfance</i> , JEAN CASIER	308
V. Etude littéraire et psychologique sur Gustave Flaubert, J. FLEURIAUX	309
VI. Anvers : Londres continental par son raccordement au Pays de Waes, P. VERMEIRE	351
VII. <i>Petite Chronique</i> , M. D. et J. S.	351
VIII. <i>Les Livres</i>	353

Livraison du 15 Décembre

I. <i>Chronique historique</i> , ALFRED DE RIDDER	369
II. <i>La source de Bandusie</i>	370
III. <i>Le Chrysanthème</i> , GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM	371
IV. Revue des livres, des estampes et de la musique publiée, WIL- LIAM RITTER	372
V. <i>Jours des morts</i> , C ^o D'ARSCHOT	390
VI. Etude littéraire et psychologique sur Gustave Flaubert (<i>suite</i>), J. FLEURIAUX	392
VII. <i>Nuit de Symbole</i> , E. C. W.	418
VIII. <i>Petite Chronique</i> , M. D.	422





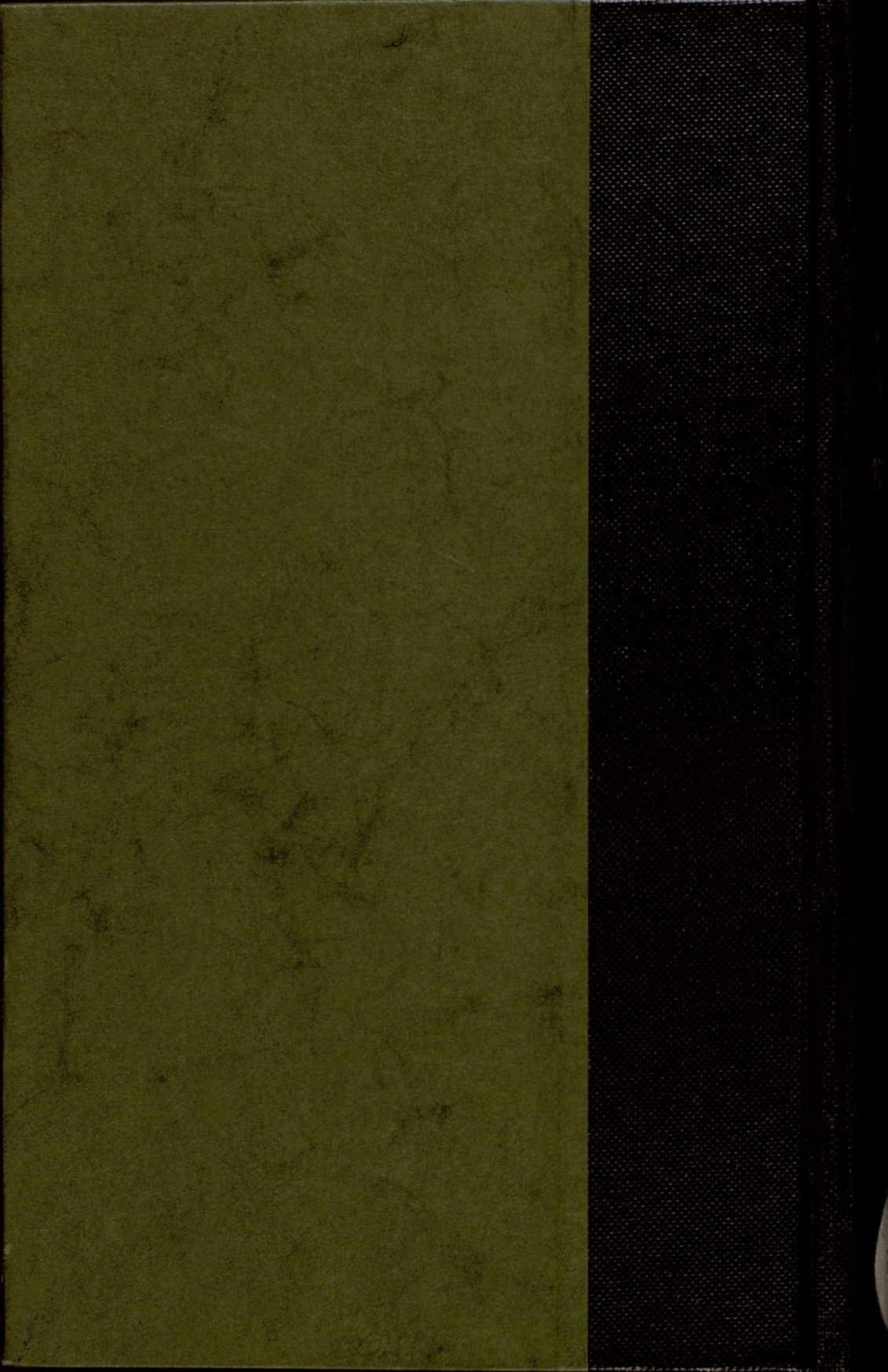
Table alphabétique des auteurs

Second semestre de l'année 1896

	Pages
AMAURY (PAUL). — Canutte.	231
ANSEL (FRANZ). — <i>Automne</i>	301
D'ARSCHOT (Comte). — <i>Jours des morts</i>	390
BIERMÉ (M.). — Réminiscences.	89
BORDEAUX (HENRY). — <i>Les oiseaux du troubadour</i>	94
VANDEN BOSCH (FIRMIN). — Monseigneur d'Hulst.	303
Les Livres	356
VANDEN BOSSCHE (GEORGES). — Notes sur la procédure parle- mentaire	97
DE BOUARD (Baronne). — <i>Jeune chagrin</i>	194
VAN CAENEGEM (Abbé FRANZ). — <i>Aux Martyrs de la Guerre</i> <i>des Paysans</i>	14
Quelques noms et quelques faits à propos de la Guerre des Paysans.	247-283
CARTON DE WIART (EDMOND). — <i>Nuit de Symbole</i>	418
CARTON DE WIART (HENRY). — <i>Regards au dedans et au dehors</i>	139
CASIER (JEAN). — <i>Enfance</i>	308
DEMAIN (HENRI). — <i>Mélancolie</i>	130
<i>Dans le désert</i>	230
DESMIER DE CHENON (MARTIAL). — <i>Au bord de l'autel</i>	28
DULLAERT (MAURICE). — <i>Petite chronique</i> . . . 71-134-211-277-351-422	422
DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM (GASTON). — <i>La source de Bandusie</i>	370
<i>Le Chrysanthème</i>	371
F'LEURIAUX (J.). — Etude littéraire et psychologique sur Gustave Flaubert	309-392
HOORNAERT (Abbé HECTOR). — <i>La foi naturelle</i>	44
LEFÈVRE (AUGUSTE). — <i>Jeune femme</i>	111
LEHODEY (RAYMOND). — <i>Par la route</i>	50-196

	Pages
LUYSSEN (VICTOR). — <i>Esquisses printanières</i>	131
<i>Profil de Vieux</i>	132
<i>Extrême Onction</i>	133
M. (JEAN). — <i>Chansons de l'eau</i>	87
PÉRIER (ERNEST). — <i>Sœur Angèle</i>	171-215
DE RIDDER (ALFRED). — <i>Chronique historique</i>	5-369
<i>Les Livres</i>	73
RITTER (WILLIAM). — <i>Giambattista Tiepolo</i>	29-75
<i>Revue des livres, des estampes et de la musique publiée</i>	372
RYELANDT (JOSEPH). — <i>Les Livres</i>	356
SAHEL (LÉON). — <i>Les deux maisons</i>	19
<i>Jeunes filles</i>	164
<i>Etude grecque</i>	245
SOUDAN (FRANZ). — <i>Des fleurs sur l'eau</i>	275
SOUDAN (JOSEPH). — <i>Les Livres</i>	73-214-353
<i>Petite chronique</i>	282-353
THIÉRY (Abbé ARMAND). — <i>Choses universitaires : Les chansons d'étudiants dans les Universités allemandes</i>	113
VERMEIRE (P.). — <i>Anvers : Londres continental par son raccorde- ment au Pays de Waes</i>	340





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.